
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

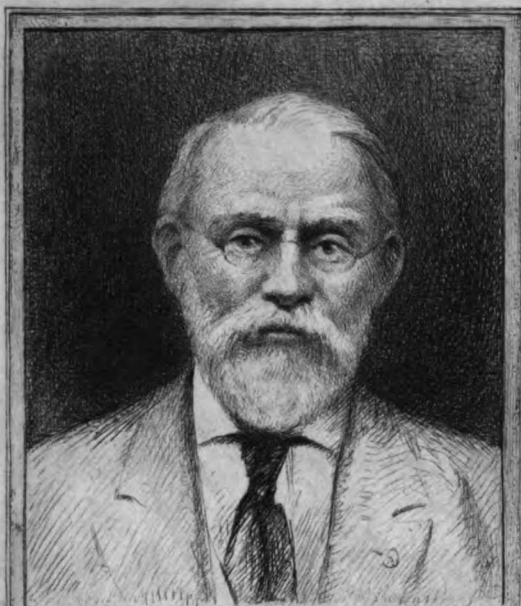
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 476244



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1944 Dec 2nd 1930

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ORNE

TOME VI



ALENÇON
TYPOGRAPHIE RENAUT-DE BROISE
PLACE D'ARMES
—
1887

24

DC
b11
.074
A3

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

TYPOGRAPHIE E. RENAUT-DE BROISE

Dunning
Nijhoff J
12-8-26
18603

BUREAU ET COMMISSION DE PUBLICATION

Président	LÉON DE LA SICOTIÈRE.
	Le Comte DE CONTADES.
Vice-Présidents.....	Eugène LECOINTRE.
	Le Comte DE CHARENCEY.
	Le Comte DE VIGNERAL.
Secrétaire général .	Gustave LE VAVASSEUR.
Secrétaire	Henri BEAUDOUIN.
Secrétaire-Adjoint .	L'abbé HOMMEY.
Trésorier.....	Reynold DESCOUTURES.
	L'abbé ROMBAULT.
	Jules APPERT.
Membres de la Com-	ARNOUL.
mission de publi-	Louis BLANCHETIÈRE.
cation....	LE NEUF DE NEUVILLE.
	L'abbé DUMAINE.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ACHARD DES HAUTES-NOES, maire de Saint-Mars-d'Egrenne, à Alençon, rue de Bretagne, 29.
ACHON (Charles d'), au Mans, 4, rue Monplaisir.
ADIGARD, avocat, à Domfront.
ALEXANDRE, bibliothécaire de la ville, à Alençon, rue de l'Ecuson, 40.
ALMAGRO-DESCHAMPS, ancien pharmacien, à Laigle.
ANTONIN, pasteur de l'Eglise Evangélique, à Alençon, rue du Jeudi, 32.
APPERT (Jules), à Flers, rue d'Argentan, 10.

II

- ARNOUL, architecte du département, à Alençon, rue de la Mairie, 11.
- AVELINE, avoué, à Alençon.
- AUBERT, rue Chatelain, 1. Plaisances (Paris).
- AUDIFFRET-PASQUIER (duc d'), sénateur, de l'Académie française, au château de Sassi (*Orne*) ; — à Paris, avenue Marceau, 58.
- AUDIFFRET-PASQUIER (marquis d'), au château de Sassi ; — à Paris, avenue d'Antin, 15.
- AURIAC (d'), conservateur sous-directeur à la Bibliothèque nationale, à Paris, 3, rue Ventadour.
- BAILLANCOUT (DE), à Mortain (*Manche*).
- BARRET, curé de Mieuxcé.
- BEAU (Amédée), ancien député, au château de Tubœuf, par Chandai.
- BEAUCHAMPS (baron de) DE MONTHÉARD, au château de Beauchamp, par la Ferté-Bernard (*Sarthe*).
- BEAUCHÈNE (comte DE), au château de Torcé, par Ambrières (*Mayenne*).
- BEAUCHÈNE (DE), ancien commandant de gendarmerie, à Alençon.
- BEAUDOUIN (Henri), à Alençon, 22, rue des Promenades.
- BEAUREGARD (DE), au château d'Aché, par Alençon.
- BERNIER (le Révérend Père), à Tinchebrai.
- BIDARD-HUBERDIÈRE, docteur-médecin, à Lonlai-l'Abbaye ; — à Paris, rue de Suresnes, 9.
- BLANCHETIÈRE, membre de l'Institut des provinces, maire de Domfront.
- BLIN, chanoine honoraire, curé de Durcet, par la Carneille.
- BONHOMME, curé de Champs, par Tourouvre.
- BONNEAU LA VARANNE, rue des Marcheries, à Alençon.
- BOSCHET l'abbé, aumônier de l'Asile, à Alençon.
- BOIVIN-CHAMPEAUX, avocat, à Alençon.
- BOIZENOU, propriétaire, à la Chapelle-Viel, par Notre-Dame-d'Après.
- BOURMONT (comte Amédée DE), à Paris, boulevard Saint-Michel, 89.
- BOUL (Georges), agent-voyer, à Carrouges.
- BOURGOVIN, négociant, à Mortagne.
- BRESLIN, conseiller général, maire de Longni.
- BRETÈCHE (Alexandre DE LA), au château de Tercei, à Saint-Loyer-des-Champs, par Almenèches ; — à Caen, rue Guilbert, 20.
- BRIDREY, ancien pharmacien, à Argentan.
- BROC (vicomte DE), au château des Feugerets, par Bellême ; — à Paris, rue de Las-Cases, 15.
- BRUST (Constant), éleveur, à Laleu, par le Mesle-sur-Sarthe.
- BUQUET, ancien notaire, à Almenèches.
- BUREL, curé de la Lande-Patry.
- CACHET, docteur-médecin, à Domfront.
- CANIVET, conseiller général, à Chambois.
- CAPLAT, conseiller d'arrondissement, à Damigni.

- CAUDEGOSTE (vicomte DE), à Notre-Dame-d'Après ; — à Paris, Cours-la-Reine, 14.
- CHALLEMEL (Wilfrid), à Paris, rue du Luxembourg, 38.
- CHAMBAY, docteur-médecin, à Alençon.
- CHAMPAGNE (marquis DE), à Ménil-Jean, par Putanges.
- CHANCEREL, notaire, à Alençon.
- CHARENCEY (comte DE), conseiller général, au château de Champ-Thies, à Saint-Maurice-lès-Charencey ; à Paris, rue Saint-Dominique, 3.
- CHARPENTIER, receveur de l'Enregistrement, à Alençon.
- CHARPENTIER, curé doyen de Briouze.
- CHARTIER, avocat à Mortagne.
- CHENNEVIÈRES (Henri DE), attaché à l'administration des Beaux-Arts ; à Paris, rue Paul-Louis-Courrier, 3.
- CHENNEVIÈRES (marquis DE), directeur honoraire des Beaux-Arts, Membre de l'Institut à Paris, rue Paul-Louis-Courrier, 3.
- CLÉRICE, curé de Saint-Léonard, à Alençon.
- COURCIVAL (marquis DE), au château de Courcival, par Bonnétable (*Sarthe*) ; et 112, rue Mercadet, Paris.
- COURTILLOLES (DE), au château de Courtilloles, à Ancinnes (*Sarthe*).
- CLOUET (Gaston), à Putanges.
- CONTADES (comte Gérard DE), maire, à Saint-Maurice-du-Désert, par la Ferté-Macé et à Paris, avenue Marceau, 28.
- CROPAT, receveur municipal, à Argentan.
- DALLET (Alexandre), conseiller municipal, à Saint-Aubin-de-Bonneval, par le Sap.
- DARPENTIGNY, greffier de la Justice de Paix, à Putanges.
- DE BROISE, ancien imprimeur, à Alençon.
- DESCOUTURES (Reynold), greffier du Tribunal de Commerce, à Alençon, 19, rue Desgenettes.
- DES DIGUÈRES (Victor), maire de Sévigni.
- DES DIGUÈRES (Alexandre), maire de Batilli.
- DELALANDE, fabricant de serrurerie artistique, à Tinchebrai.
- DESMOUSSEAUX fils, quincaillier, à Alençon, rue du Bercaill, 9.
- DESVAUX (l'abbé), au Sap.
- DONON (A.), consul général de Turquie, au château de Lonrai ; à Paris, avenue Gabrielle, 42.
- DUBOIS-GUCHAN (Gaston), archiviste-paléographe, à Seès, place du Friche.
- DUFOUR, à Saint-Laurent, près Seès.
- DUFOUR, maître-d'hôtel, à la gare de Domfront.
- DU HAYS (Ch.), attaché à la direction des Haras au ministère de l'Agriculture, à Paris, rue Casimir-Périer, 4 ; — à Saint-Germain-de-Clairefeuille, par Nonant.
- DUMAINE, curé de Montsort, à Alençon.
- DUPLESSIS-D'ARGENTRÉ (comte), à Saint-Julien-de-Terroux, château de la Bermondière (*Mayenne*) ; — à Versailles, 6, rue d'Anjou.
- DUPONT, supérieur du collège de Saint-Blaise, à Alençon.
- DUPUY, aumônier du lycée, à Alençon, rue de l'Ecole, 7.
- FARCY (Paul DE), à Château-Gontier (*Mayenne*).

- FILLEUL, maire de Mortagne.
 FOUCAULT (Eugène), antiquaire, à Flers, rue de Messei.
 FLEURY, curé de Tessé-la-Madeleine.
 FREBET, professeur au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.
 FROMONT (DE), au château de Frébourg, commune de Contilli, par Mamers (Sarthe).
 GALICHER-LA-FORÊT, notaire, à Champsecret.
 GALPIN (Gaston), député de la Sarthe, à Alençon, rue de Bretagne, 31.
 GAULIER, curé de Marmouillé, par Nonant.
 GIET, aumônier de l'hospice, à Vimoutiers.
 GILLARD, curé de Saint-Fraimbault-de-Lassay (Mayenne).
 GIRARD, secrétaire-général de l'Evêché, à Seès.
 GODET, curé, du Pas-Saint-l'Homer, par Moutiers.
 GOMAS, agent-voyer, à Exmes.
 GOUPIL, à Mortagne.
 GOURDEL (l'abbé), curé de Saint-Hilaire de-Briouze.
 GRIMBERT (l'abbé), curé de Coulonges, par le Mesle-sur-Sarthe.
 GUÉRIN, vicaire, à Notre-Dame d'Alençon.
 GUIBOUT, à Seès.
 GUILLEMIN, officier en retraite, à Alençon, rue Saint-Blaise, 69.
 GUILLOUARD, professeur à la Faculté de Droit de Caen.
 GUYON (DE), rue des Granges, à Alençon.
 HAREL (Paul), maître-d'hôtel, à Echauffour.
 HOMMEY (Achille), banquier, à Alençon, rue de Bretagne, 7.
 HOMMEY (Léon), banquier, à Alençon, rue de l'Ecole, 5.
 HOMMEY (Charles), notaire, à Alençon.
 HOMMEY, prêtre, à Saint-Léonard d'Alençon.
 HOMMEY DE LA FORTINIÈRE (Paul), juge au Tribunal civil, à Alençon, boulevard Lenoir-Dufresne.
 HOUSSIN DE SAINT-LAURENT (baron), conseiller général, à Lonlai-l'Abbaye.
 HUET, vicaire, à Saint-Étienne-de-Caen (Calvados).
 HUPIER, docteur en médecine, à Alençon, rue de l'Ecole.
 JAMET, curé-archiprêtre d'Argentan, chanoine honoraire.
 JOSSE, professeur au Petit-Séminaire, à Seès, chanoine honoraire.
 JOUAULX, curé de Ménil-Guyon, par Courtomer.
 JOUSSELIN, propriétaire, à Alençon, rue du Collège, 11.
 JOUSSET, docteur en médecine, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, à Bellême.
 LA GENEVRAYE (comte DE), au château de la Genevraye, par le Merlerault.
 LAGARENNE (DE), place Saint-Léonard, à Alençon.
 LA JONQUIÈRE (marquis DE), ancien préfet, à Mauves (château de Landres).
 LANGE, docteur-médecin, à Flers.
 LAPORTE, ancien sous-préfet, à Alençon, rue de Bretagne.
 LA RAILLIÈRE (Marc DE), à la Ferté-Macé ; — à Paris, rue de l'Abbé-Grégoire, 26.
 LA RAILLIÈRE (Gustave LE MEUNIER DE), conseiller général et maire, à la Ferté-Macé.

- LARUE (l'abbé), curé à Vrigny, par Mortrée.
- LA SICOTIÈRE (DE), sénateur, ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, à Alençon, rue Marguerite-de-Navarre ; — à Paris, rue de Fleurus, 3.
- LEBRETON (J.), chanoine, à Seès.
- LEBOULLANGER (l'abbé), Porte-de-la-Barre, Alençon.
- LEBEY (Daniel), licencié en droit, à la Carneille.
- LECHEVREL (Ernest), maire de Chanu.
- LECOINTRE (Eugène), membre de la Commission des Archives départementales, à Alençon, rue du Château, 35.
- LECOINTRE-DUPONT (G.), président d'honneur de la Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (Vienne).
- LECOMTE, au château de Montigni (Sarthe).
- LECORNU (Emile), rue de Tinchebrai, à Flers.
- LE COUTURIER, président de la Société Flammarion, à Argentan.
- LEFAIVRE, bibliothécaire au Grand-Séminaire, chanoine honoraire, à Seès.
- LE FAVERAIS, président du Tribunal Civil de Mortain (Manche).
- LEFEBVRE, marchand tapissier et antiquaire, à Argentan.
- LE FERON DE LONGCAMP, ancien président de la Société des Antiquaires de Normandie, rue de Geôle, à Caen.
- LÉGER, avoué, à Mortagne.
- LE GALLOIS, docteur-médecin, à la Ferté-Macé.
- LE GRIS (Amédée), maire et conseiller d'arrondissement, à Rânes.
- LE HARDY (Gaston), secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie, à Rots (Calvados).
- LEMAITRE, curé du Merlerault.
- LEMARQUANT, licencié en droit, à Ecouché.
- LEPAGE, imprimeur, directeur du *Courrier de l'Ouest*, à Alençon.
- LE PELLETIER (Rodolphe), filateur, à Athis.
- LE ROUILLE, à Alençon, rue du Château.
- LEROY (Mme), à Alençon, rue du Cours, 48.
- LETAILLEUR, docteur-médecin, à Alençon, rue du Jeudi.
- LEURSON, agent-voyer en chef, en retraite, à Alençon.
- LEVAIN (Charles), à Caorches (Eure).
- LE VAVASSEUR (Gustave, conseiller général de l'Orne, lauréat de l'Institut, à La Lande-de-Lougé, par les Yveteaux.
- LEVEILLÉ, professeur au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.
- LHERETREYRE, curé de Bellou-sur-Huisne, par Rémalard.
- LIBERT (Marcel), sénateur, conseiller général, à Alençon, rue des Grandes-Poteries, 13 ; — à Paris, 66, rue Bonaparte.
- LIVACHE, notaire, à Ceaucé.
- LORIOT (Florentin), avocat, à Alençon, Grande-Rue, 112.
- LOUVEL, ancien chef d'institution, à Rémalard.
- MACAIRE, chef de division à la préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de la Demi-Lune.
- MACKAU (baron DE), député, conseiller général, à Guerquesalles, par Vimoutiers ; — à Paris, avenue d'Antin, 22.
- MALLET, professeur d'archéologie au Petit-Séminaire de Seès.

- MARAIS (Emeric), vicaire général de l'Evêché, à Seès.
 MARAIS (Paul), attaché à la Bibliothèque Mazarine, à Paris-Passy, 31, rue Mozart.
 MARCÈRE (DE), sénateur, à Paris, rue Montaigne, 23.
 MARCHAND, conseiller d'arrondissement, maire d'Alençon.
 MARIÈRE, curé d'Omméel, par Exmes.
 MARIGNY, ancien notaire, à Seès.
 MARSAULT, pasteur protestant, à Rouillac (*Charente*).
 MARTIN LE NEUF DE NEUVILLE, président honoraire du Tribunal Civil, à Alençon, rue du Parc.
 MAUNOURY, chanoine, au Petit-Séminaire de Seès.
 MÉRIEL (Amédée), à Falaise, Grande-Rue-Saint-Gervais.
 MOISSON, à Vaucottes, par Yport (*Seine-Inférieure*).
 MONTAMBAULT, curé de la Chapelle-au-Moine, par Flers.
 MONTAUZÉ, imprimeur, à Seès.
 MONTOZON (DE), ancien sous-préfet, à Château-Gontier (*Mayenne*).
 MORAND DE LA PERRELLE, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, à Vimoutiers; — à Brest, rue de Siam, 29.
 MORTAGNE (Clovis), notaire, à Alençon.
 MURIE, architecte, conservateur de la Bibliothèque et du Musée, à Flers.
 PARMENTIER, sous-préfet, à Domfront.
 PATOU (Urbain), avocat, à Avrilli, près Domfront.
 PORIQUET, sénateur, conseiller général de l'Orne, à Montmerrei, château de Blanche-Lande; — à Paris, rue de Monceau, 58.
 PRÉBOIS (Paul), notaire, à Seès.
 PREMPAIN (Ch.), architecte, à Seès.
 PROVOST, curé de Mortagne.
 RACINET, ancien notaire, à Alençon, rue Saint-Blaise.
 RENAULT DU MOTÉY (Henri), docteur en droit, avocat, à Argentan.
 RENAULT-DE BROISE, imprimeur, à Alençon.
 RICHER, professeur au Petit Séminaire de Seès.
 ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, ancien conseiller à la Cour d'appel, secrétaire de la *Société des Antiquaires de Normandie*, à Caen.
 ROEDERER (comte), au château de Bois-Roussel, commune de Bursard, par Essai.
 ROMANET (vicomte Olivier DE), à Versailles, 52, rue Saint-Martin.
 ROMBAULT, supérieur du Petit-Séminaire, à Seès.
 ROMET (Paul), rue de Bretagne, Alençon.
 ROTOIRS (baron des), aux Rotours, par Putanges.
 ROULLEAUX-DUGAGE, député de l'Orne, à Domfront, à Paris, 77, boulevard Haussmann.
 RUAULT-DUPLESSIS, ancien conseiller à la Cour d'Appel, à Caen.
 RUPRICH-ROBERT, architecte diocésain de l'Orne, inspecteur général des monuments historiques, à Paris, rue d'Assas, 10.
 SABINE-D'ANDEVILLE (H.), architecte, membre de la *Société Nationale des Architectes*, fondateur du journal *l'Architecte*, à Paris, avenue des Ternes, 30.

- SAFFRAY, curé de Saint-Aquilin-du-Corbion, par Moulins-la-Marche.
 SALLES (Auguste), professeur de Rhétorique, rue Charbonnerie, 15, à Saint-Brieuc (*Côtes-du-Nord*).
 SALZE, 134, rue Mouffetard, à Paris.
 SAUVAGE (Hippolyte), 134, boulevard de la Villette.
 SCHALCK DE LA FAVERIE (M^{me}), membre de la Société des gens de lettres, rue des Tennerolles, 83, à Saint-Cloud (*Seine*).
 SEMALLÉ (comte DE), à Semallé; — et à Aillères (*Sarthe*), château de la Gastine.
 SÉNÉCHAL, conseiller général, à Seès.
 SEVRAY, chapelain de l'Immaculée-Conception, à Seès.
 SURVILLE, instituteur à la Chapelle-Biche, par Flers-de-l'Orne.
 TAILLEFER (Joseph), à Vimoutiers.
 TIRARD (Jules), à Condé-sur-Noireau (*Calvados*), rue du Chêne.
 TOMERET, chef de division à la préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de Lancrel, 18.
 TOURANGIN, ancien trésorier général, maire de Vingt-Hanaps.
 TOURNOUER, 15, rue des Saints-Pères, Paris.
 TRÉGARO (Mgr), évêque de Seès.
 TRIGER (Robert), docteur en droit, au Mans (*Sarthe*), 5, rue de l'Evêché.
 TURENNE (vicomte DE), député de l'Orne, au château de Courtoimer, à Paris, 100, rue du Bac.
 TURGEON (Charles), professeur à la Faculté de Droit, à Rennes.
 VAUDICHON (DE), ancien préfet, au château des Tourailles, par la Carneille.
 VEILLON, photographe, professeur de dessin au lycée d'Alençon.
 VÉNIARD, notaire, à Domfront.
 VIGNERAL (comte DE), ancien chef d'escadron d'état-major, au château de Ri, par Putanges.
 VIMONT, professeur de mathématiques, directeur de la Société *Flammarion*, à Argentan.
 YVART, notaire, à Alençon, rue de Bretagne.

MEMBRES CORRESPONDANTS

- DANIEL, quincaillier, au Sap.
 DESFRICHES, curé, à Ussi (*Calvados*).
 GALLE, président de la Société Polymathique du Morbihan, à Vannes.
 LEBOUCHER-DUTAILLIS, propriétaire, à Argentan.
 MAYAUD, membre de la Société Archéologique de la Creuse, à Villeneuve-sur-Yonne.
 NIQUET, curé, à Villers-Canivet (*Calvados*).
 PINÇON, instituteur communal à Echauffour, canton du Merlerault.
 POLI (vicomte DE), à Paris, rue des Acacias, 37.
 ROCHET (Charles), statuaire, à Paris, rue Monsieur-le-Prince, 62.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

*Auxquels la Société Historique et Archéologique de l'Orne
adresse ses Publications et ses Correspondances.*

-
- Ministère de l'Instruction publique (6 exemplaires).
 - Archives Départementales de l'Orne, à Alençon.
 - Bibliothèque Publique d'Alençon
 - Bibliothèque Publique d'Argentan.
 - Commission Météorologique de l'Orne.
 - Comité des Travaux Historiques et des Sociétés savantes, à Paris,
 - Société Archéologique, Artistique, Littéraire et Scientifique de l'arrondissement de Valognes.
 - Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.
 - Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.
 - Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.
 - Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.
 - Société Industrielle de Flers.
 - Société Scientifique Flammarion, à Argentan.
 - Cercle de Saint-Simon, boulevard Saint-Germain (Paris).
 - Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
 - Société de l'Histoire de Normandie, à Rouen.
 - Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Caen.
 - Société d'Histoire Ecclésiastique et d'Archéologie Religieuse de Valence.
 - Société Normande de Géographie, à Rouen.
 - Société Philomatique Vosgienne, à Saint-Dié.
 - Société de Statistique des Deux-Sèvres, à Niort.
 - Société d'Archéologie, de Littérature, etc., d'Avranches.
 - Société Archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.
 - Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers.
-

LA VIE DE SAINT EVROULT

EN VERS FRANÇAIS DU XII^e SIÈCLE

Publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE

Par l'Abbé J. B. N. BLIN

CURÉ DE DURCET

Le poème, que nous publions, a été composé, vers la fin du XII^e siècle, par un moine de l'Abbaye de Saint-Evroult. L'auteur nous l'indique suffisamment, lorsqu'il met à la fin de la Vie de Saint Evroult cette note précieuse pour l'histoire de son Abbaye : « Explicit vita S. Patris nostri Ebrulfi in gallico », « ici finit la vie de notre Père Saint-Évroult en langue française ». Il n'y avait qu'un moine de l'Abbaye de Saint-Evroult, qui pût lui donner le nom de Père ; un étranger aurait écrit simplement : Explicit vita S. Ebrulfi. L'ensemble de l'ouvrage prouve aussi d'une manière évidente que ce poème a été composé à Saint-Evroult. L'auteur cite souvent Orderic Vital, qu'il appelle Viel, par contraction du mot Vitalis, comme un écrivain, qui lui est familier, et dont il a l'ouvrage sous la main. On voit qu'il s'intéresse beaucoup à l'Abbaye de Saint-Evroult, et qu'il a grandement à cœur sa prospérité spirituelle. Il parle sans cesse des bénédictions abondantes attachées au service de Dieu dans cette Abbaye, et il engage fortement ceux qui veulent arriver à la perfection, à embrasser comme lui la vie religieuse.

Il indique, aussi approximativement l'époque à laquelle il composa son poème. Car racontant le miracle opéré à Domfront en faveur d'un paysan de Saint-Evroult, nommé Rualent, il dit qu'il arriva pendant qu'Henri, troisième fils de Guillaume-le-Conquérant, faisait la guerre à Robert, son frère, duc de Normandie (1092), et à cette occasion il parle en ces termes du jeune prince, qui fut plus tard Henri I^{er} :

Li rois Henris,
Fix Guillaume, dont je m'enris,
Quant me sovient bien de la vie,
Qu'out à soffrir par tricherie...
Comment il fu boutez rière
Et vils tenuz une grant pièce.

Ces paroles montrent suffisamment que l'auteur, dans son enfance, avait été contemporain d'Henri I^{er}, mort en 1135, puisqu'il se souvenait des humiliations que ce prince avait éprouvées, en 1091 et 1092, et que ce souvenir excitait en lui un profond mépris pour les honneurs du monde. Elles montrent aussi que l'époque, à laquelle il écrivait, était assez éloignée de la mort de ce prince, pour qu'il pût en parler sur un ton aussi léger, sans exciter les susceptibilités des princes de sa famille, qui régnaient encore sur la Normandie. C'est donc à la fin du XII^e siècle qu'il convient de rapporter la composition de ce poème. On trouve (liv. III, v. 85-192) une autre preuve de cette vérité. On voit que l'auteur du poème était très attaché aux princes Normands, et qu'il n'aimait pas les Français (1). Il aurait parlé avec beaucoup plus de réserve après la conquête de Philippe-Auguste. On remarque aussi que l'auteur garde le plus profond silence sur la translation des reliques de Saint-Evroult, qui eut lieu en 1214, et qui est rapportée dans la *Chronique* de l'Abbaye. Comme on lui avait donné une grande solennité, et qu'elle était connue de tous les moines de l'Abbaye, l'auteur l'aurait célébrée dans son poème, aussi bien que celle qui eut lieu du temps de l'abbé Guérin (1130), s'il avait écrit après l'an 1214.

A l'époque où nous plaçons la composition de ce poème, il y avait en Normandie un grand nombre de trouvères, qui mettaient

(1) Voir aussi liv. III, v. 20-24, v. 200.

en vers français non seulement l'histoire civile, mais encore les légendes des Saints, afin de les faire écouter avec un plus grand plaisir dans l'assemblée des fidèles (1). On connaît la *Vie de Saint Nicolas*, la *Vie de Sainte Marguerite* et le poème de l'*Etablissement de la Fête de la Conception Nostre-Dame*, composé par Wace, chanoine de Bayeux. Ce poète écrit lui-même au sujet de ces pièces qu'on lisait dans les églises (v. 128) :

Quant nos la feste célébrons,
Droiz est que l'estoire en disons.
Bien fet la feste à célébrer,
Bien fet l'estoire à raconter,
Et bien fet la Dame à atraire,
Dont nos devons la feste fere.

Ces légendes rimées faisaient beaucoup de bien aux fidèles, qui non seulement les écoutaient avec plaisir, mais les apprenaient quelquefois par cœur, et les chantaient pendant leurs travaux, comme on chantait dans les armées la chanson de Roland. Il était tout naturel qu'à Saint-Evrout, où l'on cultivait les lettres avec tant d'ardeur (2), les moines entreprissent de faire pour la gloire du fondateur de leur maison, ce qu'on avait exécuté avec tant de bonheur dans plusieurs autres abbayes (3).

Le moine, qui fut chargé par ses frères d'élever ce monument à Saint Evrout, avait sous la main de riches matériaux. Outre la *Vie du Saint*, composée au VIII^e siècle, il avait à sa disposition l'*Histoire Ecclésiastique d'Orderic Vital*, qui a recueilli avec un soin minutieux toutes les traditions que l'on conservait de son

(1) Voir *Vie de Saint Thomas, archevêque de Cantorbury*, publiée par M. G. Hippeau ; introduction p. XI.

(2) L'impulsion avait été donnée d'abord par Saint Thierry. Raoul Girois, d'Echauffour, dit Malcouronne, qui était un maître très habile dans la grammaire et dans l'art médical, après avoir longtemps enseigné les belles lettres au milieu du monde, vint se retirer à l'Abbaye de Saint-Evrout, et y développa encore le goût des études. (V. Ord. Vital, liv. III, n. 11). D'autres maîtres distingués, surtout Jean de Reims, qui composa une *Vie de Saint Evrout* en vers latins, inspirèrent aux moines de cette Abbaye une telle ardeur pour l'étude et les compositions littéraires, que leur maison devint célèbre dans toute la Normandie.

(3) Dans le diocèse de Séez, on mit également en vers français la *Vie de Saint Cénéri*, la *Vie de Sainte Opportune*, et selon plusieurs historiens celle de *Sainte Cérone*. On conservait aussi à l'Abbaye de Savigny, une *Vie française de Saint Vital*, mort à Mantilly, au prieuré de Dampierre.

temps (1140) sur Saint Evroult, sur les translations de ses reliques et sur l'histoire de son monastère. En faisant un choix judicieux parmi ces récits populaires, et en les ajoutant à l'ancienne *Vie du Saint*, notre poète, qui avait un véritable talent, aurait pu écrire un livre très intéressant, et très beau sous tous les rapports. Il préféra suivre en tout Orderic Vital malgré ses défauts. En effet, si l'on excepte le commencement du poème, c'est-à-dire, le prologue, le récit de la naissance du saint, le tableau de sa vie dans le monde, et le colloque, à la suite duquel Saint Evroult et sa femme embrassent l'état religieux, l'auteur ne fait guère que de traduire Orderic Vital en vers français.

Cependant les moines de Saint-Evroult furent si contents de son travail que, pendant plusieurs siècles, ils le firent lire tous les ans à la fête du saint Abbé, que l'on célébrait le 29 décembre. Un grand nombre de pèlerins venaient de différents diocèses assister à cette fête solennelle. Plusieurs, comme Geoffroi, dont il est parlé liv. IV. v. 712, avaient le titre de frères de Saint-Evroult, et observaient au milieu du monde les règles de la fraternité, qui les unissait aux moines comme membres du second ordre. Arrivés à Saint-Evroult, ils assistaient à l'office public, et prêtaient ensuite une oreille attentive au récit poétique qu'on leur faisait de la vie et des miracles du Saint (1).

Au XIV^e siècle, le manuscrit de ce poème était si usé par ses longs services, qu'on résolut d'en faire une nouvelle copie. Il est bien regrettable que l'on n'ait pas suivi pour son exécution la fidélité scrupuleuse avec laquelle on reproduisait les textes grecs et latins. Il est clair qu'on voulait rajeunir cette ancienne *Vie de Saint Evroult*, afin de la mettre plus à la portée des fidèles (2). On confia malheureusement cette œuvre à un moine plus habile en calligraphie qu'en littérature (3). Chez lui le jugement était

(1) Liv. I, v. 30; liv. II, v. 68, 371, 515.

(2) On y rencontre un grand nombre d'expressions, que le copiste du XIV^e siècle a substituées aux anciennes formes, et que nous avons respectées scrupuleusement.

(3) Ce manuscrit que M. Léopold Delisle, membre de l'Institut et directeur de la Bibliothèque nationale, a bien voulu me communiquer, est très remarquable au point de vue de la calligraphie. Il est écrit en grosses lettres très noires, qui ont presque cinq millimètres de hauteur. La première lettre de chaque ligne, jusqu'au vers 314 du premier livre, est gracieusement enluminée. A partir de cet endroit, on ne trouve plus le même genre d'ornements, soit parce que le peintre s'est lassé, soit parce qu'il a été appelé ailleurs par le devoir de l'obéis-

loin de répondre à la bonne volonté. Il serait impossible de dire combien de vers il estropie par la nouvelle orthographe qu'il adopte. Ainsi liv I, v. 97, au lieu de l'ancien texte, qui formait un vers de huit pieds :

Et mult sovent il jeunowèrent,

il écrit :

Et mult sovent en jeunèrent.

Livre I, v. 818, au lieu de :

Sommes com en enfer ici,

il met :

Nos sommes comme en enfer ici,

ce qui fait un vers de neuf pieds, tandis que l'auteur a écrit partout, comme Wace, en vers de huit pieds.

Livre IV, v. 925, au lieu de :

Trespasse. Quant vint à l'issue...

il écrit encore en violant la règle :

Outrepasse. Quant vint à l'issue...

Il y a plus. Soit à dessein, soit par oubli, il laisse des vers

sance. On n'aperçoit plus à la tête de chaque ligne que des lettres extrêmement fines, qui étaient tracées par le premier copiste, pour indiquer à l'artiste chargé des enluminures la lettre qu'il devait peindre.

Le manuscrit est un petit in-4° ; il contient 131 folios en velin de 2 décimètres de hauteur sur 16 cent. de largeur. On lit sur le premier folio : « Hic continetur catalogus abbatum Sancti Ebrulfi, et beneficiorum ad hoc monasterium pertinentium — Vita et miracula Sancti Ebrulfi gallicis versibus reddita. — Regula Sancti Benedicti gallico idiomate donata. Les ouvrages qu'on vient de citer, ont été écrits à des époques bien différentes. Le plus ancien est « La Reule Saint Benoist en franchois », qui commence au folio 110 et se termine au folio 131. Il est écrit en dialecte normand, et à ce titre il mérite d'être lu, et même publié comme un précieux monument de la langue franco-normande. La *Vie de Saint Evroult* commence au folio 8, et finit au folio 108.

Ce manuscrit qui fut enlevé de l'Abbaye de Saint-Evroult, en 1791, et qui fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque nationale (fonds Saint-Germain, n. 19,867), porte au premier folio la signature avec paraphe de Jehan de Pluvies. Elle y est inscrite trois fois. Au-dessous une autre main a écrit : « Ex libris monasterii Sancti Ebrulfi in silva Uticensi in Normannia B. 20. Au verso du premier folio, se trouvait le nom d'un moine de Saint-Evroult, effacé aujourd'hui. On lit, un peu au-dessous, cette prière touchante : « Dieu. ayez pitié de son âme ». P. Jusset, 1625.

entiers en plusieurs endroits (liv. II, v. 1344 ; livre II, v. 540 ; livre IV, v. 96), il passe même d'un seul trait une vingtaine de vers, qui se trouvaient à la suite du v. 316, du liv. III. On le voit clairement en comparant son manuscrit avec un passage d'Orderic Vital, que notre poète suivait en cet endroit pas à pas, et que le copiste lui fait abandonner tout d'un coup, sans aucune raison, au milieu d'un récit, dont tous les faits se tiennent étroitement enchaînés. Le copiste lui-même trahit sa négligence, lorsqu'il écrit (liv. III, v. 329), au sujet des troupes du duc d'Orléans, qui étaient forcées d'abandonner le siège la ville d'Exmes :

Et les commanz lor mestre firent ;

c'est-à-dire, qu'elles exécutèrent le pillage général, ordonné par le duc d'Orléans, et décrit par Orderic Vital (*Hist. eccl.*, liv. VI, chap. XI). Mais, dans notre manuscrit, il n'y a pas un mot qui fasse entendre, que le duc d'Orléans eût donné l'ordre barbare qu'on voit exécuter ici (1).

En d'autres endroits, il transpose maladroitement un ou plusieurs vers. Ainsi (liv. I, v. 802), au lieu d'écrire, comme dans l'original :

Quer qui à Dieu de cuer désert
Doit foïr le bonban du monde.
Quer qui en telz ennors habonde
N'i puet estre, ne s'i délite ;

ce qui s'entend très bien, il écrit :

Quer qui à Dieu de cuer désert,
Doit foïr le bonban du monde,
N'i puet estre, ne s'i délite,
Cil qui loing en désert habite,
Quer qui en telz ennors habonde
Il puet vivre plus saintement.

(1) Le principal motif qui aura déterminé le copiste à laisser de côté ce long passage, c'est le ton injurieux avec lequel le poète Normand parlait du roi de France ; car il n'est pas douteux qu'il ne suivit Orderic Vital en cet endroit. Il écrit liv. VI, n. 11 : « Unde stolidum regem tanta invasit dementia ? Nonne manifesta cunctis insania patescit ?.. Miser est qui servit iniquo ; et imbecillis, qui fraudulento subigitur et stulto. » Or, après la conquête de la Normandie par Philippe-Auguste, il n'aurait pas été prudent de débiter cette tirade devant le peuple.

ce qui est contraire non seulement à la vérité qu'il voulait dire, mais aux règles constantes de ce genre de poésie ; car il n'admettait point de rimes croisées. Le copiste fait encore une transposition malheureuse, livre III, v. 831 et 832 quand il écrit :

Benoiz cil sera,
Que Diez veillant bien trouvera.
Ainsi les frères conforta
A bien fere les exhorta.
Et li bon l'eur qui est mérite
Oront, et li mal mult despite.

Il est évident que les deux derniers vers font partie du discours de Saint Evroult et doivent être placés avant ces mots :

Ainsi les frères conforta

Malgré les nombreux défauts de cette copie, on doit savoir gré au moins de Saint-Evroult, de la peine qu'il a prise de nous conserver ce beau poème. Il peut se faire que tous les lecteurs ne le jugent pas d'une manière aussi favorable que nous. Il contient certainement plusieurs taches, qui n'échapperont à aucun observateur. On doit blâmer particulièrement l'espèce de redite qu'on remarque (liv. I, v. 857-870), les éloges exagérés que le poète donne à Clovis I^{er} et à Clotaire, et surtout quelques récits sans gravité qu'on rencontre particulièrement liv. II, v. 549-723, et liv. IV, v. 31-70.

Mais si l'on voit quelques imperfections dans ce petit poème, on y trouve aussi de grandes beautés, Le prologue est très éloquent, et le noble appel à la vertu que l'auteur adresse à tous les chrétiens, est exprimé en vers magnifiques pour l'époque. Les détails donnés par le poète sur l'éducation du Saint, sur sa vie si édifiante au milieu du monde, révèlent aussi un véritable talent. Les discours que Saint Evroult adresse à sa femme pour l'engager à faire le sacrifice de tous ses biens aux pauvres et celui de sa personne à Dieu, sont non seulement touchants, mais écrits en beaux vers. Les réponses de cette dame sont empreintes d'une grande générosité, et elle montre un caractère aussi noble que Saint-Evroult lui-même. Cette conversation des deux époux, lue devant tous les pèlerins accourus à la fête du Saint Abbé, devait produire dans les cœurs une profonde impression, et décider bien des personnes à se donner à Dieu.

Le lecteur trouvera dans ce poème un grand nombre d'autres discours vraiment remarquables pour la délicatesse des pensées et la beauté de la forme. Citons particulièrement le discours de Saint Evroult à ce voleur qui vient lui faire visite (liv. I^{er}, v. 990-1055), le discours du Saint Abbé à ses moines pour les consoler au milieu des ravages que la peste exerce dans la maison (liv. II, v. 810), les derniers adieux de Saint Evroult à ses enfants (liv. II, v. 1224), le discours de Bernard-le-Danois au roi de France pour l'engager à faire retirer ses troupes de la Normandie (liv. III v. 165), le discours du prieur Ascelin aux moines de Saint-Evroult après le pillage de leur abbaye (liv. III, v. 370-400), le discours du même prieur au sujet des reliques qu'il se propose de cacher pour toujours (liv. III, v. 663).

On voit aussi dans ce poème, plusieurs narrations, où brille un talent réel. Citons seulement celles qu'on lira livre I^{er}, v. 878-960, v. 1050-1104, v. 1133-1156 ; livre II, v. 17-86, v. 149-192, v. 785-910, v. 923-984, v. 985-1070, v. 1159-1254, v. 1293-1362. Les autres livres ne le cèdent pas aux précédents sous le rapport de l'intérêt. Quels beaux tableaux nous fait le poète de Saint-Evroult, lorsqu'il représente le petit duc Richard de Normandie enlevé de la ville de Laon par son gouverneur Osmond, les pauvres moines de Saint-Evroult suivant en pleurant les reliques de leur père spirituel, que les troupes françaises emportent à Orléans, les efforts constants des nouveaux moines pour se procurer quelques parcelles des saintes reliques, la confiance des peuples dans la protection de Saint Evroult, et les miracles dont le Seigneur récompensait leur dévotion.

Nous pourrions faire remarquer aussi quelques beaux portraits que le poète nous présente (1) Mais nous préférons attirer l'attention du lecteur sur un moyen très apprécié au Moyen-Age, que l'auteur emploie volontiers pour donner de la vie à sa narration : ce sont les naïves et innocentes plaisanteries dont il parseme son récit (2). Elles ne sont pas seulement amenées par le besoin de la rime : elles avaient pour but de ranimer l'attention des auditeurs, et de les empêcher de s'endormir pendant ces longs récits de la vie et des miracles du Saint.

(1) V. liv. I, v. 1135-1180 ; liv. II, v. 985-1070 ; liv. III, v. 810-818 ; liv. IV, v. 755-770.

(2) Liv. I, v. 192, 298, 578, 655, 818 ; liv. II, v. 38, 158, 972 ; liv. III, v. 200, 474 ; liv. IV, v. 130, 472, 714, 882, 972.

En résumé, on peut dire que la lecture de ce poème, qui contient de magnifiques exemples pour la sanctification de tous les états de la vie, était une prédication bien éloquente adressée aux pèlerins qui venaient à la fête de Saint Evroult. C'est une des plus belles pièces que le Moyen-Age nous ait laissées en ce genre, et il serait bien regrettable que l'unique manuscrit qui la contient, vint à périr au milieu des temps orageux que nous traversons, sans qu'une main amie eût essayé de la sauver. Le pieux auteur du poème nous y invite cependant, quand il dit à la fin du IV^e livre : « Qui me suripsit et bene servabit, sit benedictus in sæcula sæculorum », « que celui qui m'a écrit, et celui qui me conservera, soient bénis de Dieu dans les siècles des siècles ! Puisse-je mériter cette bénédiction céleste ! Je présente donc avec joie aux amis de la littérature du Moyen-Age, et surtout aux prêtres du diocèse de Séez, ce petit poème, non seulement comme un monument remarquable de notre dialecte normand, mais surtout comme une précieuse relique de cette grande et noble abbaye de Saint-Evroult, que l'impiété a renversée de fond en comble, au grand détriment de la religion, des lettres, et des familles pauvres de son voisinage.

Cependant avant de dire au lecteur : « Prenez et lisez, « tolle et lege », nous croyons utile, d'aplanir quelques difficultés qui sont comme inhérentes à l'étude de toutes les poésies françaises du Moyen-Age. Plusieurs personnes habituées à lire les chefs-d'œuvre de la poésie antique, où l'harmonie s'allie à toutes les grâces du style pour charmer le cœur, seront peut-être rebutées dès les premières pages de la *Vie de Saint Evroult*, en voyant l'extrême simplicité du récit et la singularité des formes grammaticales. Il faut avouer que le style de notre poète, comme celui des trouvères du Moyen-Age, est presque entièrement dépourvu de ces peintures vives et de ces grâces littéraires, que l'on apprécie tant dans Homère et dans Virgile. On peut même reprocher à l'auteur d'accumuler quelquefois les rimes sans art et sans élégance grammaticale. Mais lorsqu'on a le courage de surmonter la répugnance qu'inspire naturellement cette négligence commune à tous les poètes du Moyen-Age, lorsqu'on lit l'ouvrage du bon moine de Saint-Evroult, avec l'esprit de simplicité qui a présidé à sa composition, on apprécie bientôt ses récits pleins de naïveté, on goûte ses expressions pittoresques, et

l'on aime à la fin ce style antique, dans lequel on respire le parfum de la candeur et de l'innocence. On oublie volontiers la rudesse de quelques expressions pour admirer la grande figure de Saint Evroult, dont le caractère est si ferme, si généreux et si dévoué à la gloire de Dieu.

Pour ce qui est des formes grammaticales, elles s'éloignent beaucoup, il est vrai, des règles qui président au langage moderne. Mais ces formes, quelque étranges qu'elles soient au premier abord, ont cependant un grand intérêt au point de vue historique. Elles sont comme la transition de la langue latine au français moderne et, sous ce rapport, elles méritent l'attention des philologues. Pour en donner une légère idée à ceux de nos lecteurs, qui n'ont pas eu le temps de lire les ouvrages spéciaux consacrés à l'étude de la langue française au Moyen-Age, nous résumerons ici en quelques lignes les principales règles des substantifs, des adjectifs, des pronoms, et des participes.

Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, la langue française, qui était en grande partie composée de mots d'origine latine, conserva une sorte de déclinaison pour les substantifs, qui n'étaient pas du genre féminin, et terminés par un *E* muet. Ainsi on écrivait :

Au sujet singulier : Diex, Angles, Sains (1).

Au régime singulier : Dieu, Angle, Saint.

Au sujet pluriel : Dieu, Angle, Saint.

Au régime pluriel : Dieux, Angles, Sains.

Il se rencontrait même quelques substantifs, qui avaient trois formes, la première particulière au sujet singulier, la seconde propre au régime pluriel, et la troisième commune au régime singulier et au sujet pluriel. Ainsi on écrivait :

Au sujet singulier : li sires, li bers, li quens.

Au régime singulier : le seignour le baron, le conte.

Au sujet pluriel : li seignour, li baron, li conte.

Au régime pluriel : les seignour, les baron, les contes.

C'était une réminiscence de la seconde déclinaison latine, qui écrivait le sujet singulier *dominus* avec un *S*, le régime singulier *dominum* et le sujet pluriel *domini* sans *S*, mais qui terminait le régime pluriel *dominos* par un *S*.

D'autres substantifs suivaient encore une déclinaison diffé-

(1) Cet *S* terminal était souvent remplacé par un *Z*.

rente : c'étaient ceux qui, étant du genre féminin dans l'ancienne langue française, se terminaient par un son plein, comme reisons, bénissons, bontés, ennors. Ils prenaient d'abord l'S terminal au sujet singulier, on écrivait ensuite au régime singulier reison, bénisson, bonté, ennors ; mais au sujet pluriel et au régime pluriel, on disait reisons, bénissons, bontés, ennors. C'était un léger vestige de la troisième déclinaison latine, qui terminait par un S les sujets pluriels et les régimes pluriels.

Ajoutons qu'il y avait quelques mots indéclinables, comme croiz, cors, cuer, paradis, qui ne variaient jamais.

Les vocatifs suivaient ordinairement la règle des sujets.

Les adjectifs, les pronoms possessifs, mon, ton, son, les participes présents et les participes passés, étaient assujettis aux mêmes règles que les substantifs, auxquels ils se rapportaient. Ainsi on écrivait :

Au sujet sing. masc. : mortex, mes, tes, ses, vaillans, venus.

Au régime sing. masc. : mortel, mon, ton, son, vaillant, venu.

An sujet pl. masc. : mortel, mi, ti, si, vaillant, venu.

Au régime pl. masc. : mortex, mes, tes, ses, vaillans, venus.

Pour le participe passé, joint au verbe *être*, il suivait toujours la forme grammaticale du sujet du verbe, même quand il était employé dans un sens réfléchi. Ainsi on écrivait : li Angles est venuz, li Angles s'est montrez, parce que ces participes étaient regardés comme de véritables sujets.

Cependant, lorsque le sujet du verbe était neutre, le participe ne prenait point l'S terminal. Ainsi on écrivait : Ce fu escript, il fu dit.

Pour avoir une idée plus complète et plus rationnelle des règles qui concernaient les substantifs, les adjectifs, les pronoms, et les participes, il faut lire la savante « Dissertation de M. Natalis de Wailly, membre de l'Institut, sur la langue et la grammaire de Joinville » (*Histoire de Saint Louis*, Paris, librairie de Firmin Didot, 1874, col. 510-536). Le vocabulaire, qui couronne dignement ce magnifique ouvrage, sera aussi très utile à tous ceux, qui veulent étudier à fond notre ancienne langue française, si riche et si belle.

Inutile de dire que les poètes n'observaient pas toutes les règles grammaticales, auxquelles étaient assujettis les ouvrages en prose. Cependant ils n'y manquaient que lorsque le besoin de la rime,

ou une autre raison admise par l'usage, pouvait présenter une excuse légitime aux yeux des maîtres dans l'art poétique.

Le copiste de la « Vie de Saint Evroult », qui vivait à une époque, où l'on n'observait plus les anciennes règles, n'a, on peut le dire sans blesser la vérité, presque aucun respect pour les formes des déclinaisons. Il écrit cependant lui-même, liv. I, v. 5 et 6 :

Et qui bien sont entalenté
De parfere sa volenté.

Livre I, v. 573 et 574 :

Ou qu'icil fussent hors bouté,
Por ceu qu'il fussent redouté,

ce qui est évidemment un reste de l'orthographe ancienne. On lit encore livre I, v. 1019 et 1020 :

Por sez amiz a biens assez,
N'est onc de biens donner lassez.

Il suit les mêmes règles liv. II, v. 49 et 50, 603 et 604, 849 et 850, 988 et 989 ; liv. III, v. 781 et 782 ; liv. IV, v. 569 et 570, 573 et 574, 951 et 952, etc.

Ailleurs, tout en négligeant les règles anciennes, il indique clairement qu'il les viole, lorsqu'il écrit sur son manuscrit, folio 64 verso ligne 20 :

Donc les frères o grant révérence
au lieu de :
Donc li frère o grant révérence.

Il accumule encore fautes sur fautes folio 41 verso, l. 20, lorsqu'il écrit sans respect pour l'orthographe ancienne :

Par un de ces moines premier,
Qui estoient son rectorier.

Le vrai texte, conforme à la pensée du poète et aux règles anciennes, est rétabli dans les vers suivants :

Par un de ces moines premiers,
Qui estoit ses rectoriers.

Nous pourrions multiplier les exemples ; mais ceux-là suffisent pour montrer clairement, même en dehors des textes cités plus

haut, l'antiquité de l'ouvrage que nous publions, et les motifs légitimes que nous avons eus de rétablir le texte d'après les règles anciennes. Ce n'est après tout qu'une restitution faite à l'auteur de ce petit poème, et il aurait lieu de se plaindre, si nous agissions autrement.

Nous demandons la permission d'ajouter ici quelques mots sur le dialecte Normand, dans lequel est écrit la *Vie de Saint Evroult*.

On sait que le dialecte normand changeait souvent.

Ai en e (ainsi on écrivait fere, lesser, pled, pes, mes, pour faire, laisser, plaid, paix, mais);

O en ou (on écrivait pécheour, il amout, il honnoront, pour péchéor, il aimait, il honnorait),

Oi en ei (on écrivait fréquemment il voleit, il ameit, il feseit, rei, lei, mei, sei, ver, avoir, pour il voloit, il amoit, il faisoit, roi, loi, moi, soi, voir, avoir);

Ou en u (l'on écrivait mult, plusurs, pour moult, plusours).

Mais si le peuple parlait et écrivait de cette manière, les hommes, qui avaient reçu une éducation plus soignée, et surtout les poètes, dont les allures sont plus libres, étaient loin de suivre constamment ces règles : elles étaient pour eux des formes tout-à-fait arbitraires.

Nous ne dirons rien de plus sur l'auteur du poème, sur son époque, sur l'esprit qui l'a dirigé, et sur le mérite de son ouvrage.

Transportons-nous maintenant par la pensée dans cette grande basilique de l'Abbaye de Saint-Evroult, qui était si belle à la fin du *xiii^e* siècle. Écoutons le poète redire aux pèlerins, qui sont venus de tous les points de la Normandie, et qui le contemplent avec bienveillance, les faits si touchants de la vie du Saint, et les miracles que Dieu opère de siècle en siècle pour glorifier son serviteur. Ce serait peu d'applaudir avec les pieux fidèles du Moyen-Age, aux essais poétiques du bon moine; gravons dans nos cœurs ces beaux vers en l'honneur de Saint Evroult :

Et lui prions que nos péchié
Vers Dieu soient tuit effacié,
Et qu'il nos face tous itier.
Qu'ovec li puissions estre ès ciex.

LA VIE DE SAINT EVROUL

LIVRE PREMIER

- Li haus consaus et l'ordenance
De la divine pourvéance,
Com veult à ceulz fere secors
Qui à lui corent tout le cors,
5 Et qui bien sont entalenté
De parfere sa volenté,
Auxi veult-il monstrier à ceulz,
Qu'à bien fere sont peresceulz
Monstrier parfètement la voie
10 De parvenir à la grant joie,
Par exemple des sainz haus hommes,
Qui de penitance granz sommes
Portoient por lor sauvement,
Que auxi facent bonnement,
15 Et ne recroient de bien fere
Si qu'à Dieu puissent tozjors plere.
Ainsi divine Providence
Humaine fraïreté en ce
Par sa tres grant miséricorde
20 Et pechéours à sei accorde,
Et si obvie a lor péchiez
Dont plusours sont trop entéchiez,
Por ceu que de male peresce
Par bonne exemple lez adresce
25 A fuire à l'inclination
De l'enferme condition,
Et que seur, et tuit sanz péour,
Soient soz tel empéréour.
Por ceu fet l'en des sainz mémoires
30 Es églises, et les estoires
List l'en, que de la douce gloire
Ait l'en dedenz le cuer mémoire
Et lor fez ; que ne tardons mie
A venir en lor compaignie.
35 Que vaut loer lez trez sainz hommes,
Qui pas ne furent ce que sommes,
Ains ont ja gloire déservie,
Se ne voulons sieuvre lor vie ?
A ensieuvre lor examplaire
40 Fu sainz Evrous granz luminaire
Au monde clers et reluisans,
De fez, de diz à nul nuisans,
Dedenz divinement ardans,
Dehors de péchié soi gardans,
45 Qu'en l'abit de religion
Démonstra par dévotion,
Par euvres monstra et par signes
Que de Dieu avoir ert bien dignes.

Vers 3. Cors, cours de la vie. — 4. — Entalenté, désireux. — 8. Qu'à... pour qui à... — 15. récroient (en trois syllabes), refusent. — 29. Mémoires, commémoration, office. — 33. Mie, une minute, mot-à-mot, une miette de temps. — 37. Déservie, méritée. — 45. Qu'en... pour qui en.

Donc fu droiz qu'aparust au monde
 50 Que cil qui estoit nes et monde,
 Et resplendist toz sanz fumée,
 N'avoit nul mal en sa pensée.
 Toz tendoit au règne célestre,
 Vivans en char. Tant qu'on puet estre,
 55 Ert toz en contemplacion
 De la celestel région
 Il monstreit convenablement
 Au monde (tout espertement),
 Que valoit sa religion
 60 Envers Dieu o dévociion.
 Mes avant ce que parvenir
 De son adret chemin tenir,
 De dire convenablement
 Comment il vesquit saintement,
 65 De sa vie si commençon
 Sanz noise, sanz pled, sanz tençon,
 Et lui prions que nos péchié
 Vers Dieu soient tuit effacié
 Et qu'il nos face tous itieux
 70 Qu'ovec li puissons estre es ciex.
 Saint Evroult li père honorable
 Fu uns hons doux et amiable,
 Qui fu de Bayeux la cité
 De genz de noble antiquité,
 75 Dez plus nobles d'icel país,
 Et si n'estoient pas haïs
 De lor veisins, mes moult amez,
 De bonne vie reclamez.
 Mes ainçois que l'esfant éussent,
 80 A ce qu'empetrer le péussent,
 Vers Dieu mult sovent deprièrent
 Devotement, et si donnèrent
 Du lor aus povres largement,
 Et prièrent dévotement
 85 Dieu, que tel fruit il lor donnast,
 Qu'en son servise s'abandonnast
 Cuer et courage tout ensemble

(Et si fist-il, si com moi semble),
 Et successours fust de lor biens
 90 Espiritieliex et terriens.
 Li pere fu uns hons mult sage,
 S'aveit fame de haut parage.
 Par bien lonc tans emsemble furent
 En mariage, com il durent.
 95 Tant prièrent dévotement
 Dieu, par lonc tans mult doucement,
 Et mult sovent ils jeunowèrent,
 Et sovent aumones donnèrent,
 Que Diex oïst lor oreisons,
 100 Et de lor plours lez achesons.
 Un bel esfant lor a donné
 Que la dame n'a resogné.
 Tout le tanz que dut le porta,
 Et li prodrom la conforta.
 105 Dieu louèrent et mercièrent,
 Et de la grace mult lié èrent.
 Quant tans fu, la dame enfanta.
 Mult fu liée, quant l'esfant a.
 Lié en furent tuit lor amiz
 110 Du fil que Diex lor a tramiz.
 Père et mère mult chier l'avoient,
 Quer bien de vérité savoient
 Que Diex lor aveit de sa grace
 Donné. Et quant icil vint à ce
 115 Que ez sainz fons fu baptiziez,
 Tuit li parent en furent liez.
 Evroult par non l'ont appelé,
 Et cil nons ne fut pas celé.
 Et l'esfes crut et amenda.
 120 Li père à Dieu le commanda.
 Quant ala et parla assez,
 Et out ja pas sept ans passez,
 Et entendit toute parole
 Envoïé l'en ont à l'escole.
 125 Et Diez tant de sens lui donna,
 Que sens, avis et reson a.

Vers 60 o avec. — 66. tençon, contention, dispute. — 79. Ainçois que, avant que. — 80. Em-
 petrer, obtenir. — 100. Achesons, occasions, raisons. — 106. Lié, joyeux. — 110. Tramiz, trans-
 mis, donné.

- Tozjors aprent, point ne se lasse,
 Ses compaignons tantost trespasse,
 Et en assez petit dépasse
- 130 De tans, ovecque la Dieu grace,
 Qui pourveeit à son église
 Tel qui bien aprist son servise
 A ceulz qui en tans à venir
 Peussent à lui parvenir.
- 135 Devoz fu, biaux et agréables,
 Et en parole si resnable,
 Qu'en lui n'aveit nule rien fole.
 Ja nul ne greiveit sa parole,
 Tant il aprist, et si monta
- 140 Que tous ses mestres sormonta,
 De sens, de bien et de clergie,
 Et il mena si douce vie,
 Et fu si aspre en son courage.
 Con s'il fust moine en hermitage.
- 145 Ainsi se contint en eslance,
 Ferme en la divine créance,
 Ainsi s'esfance demena,
 Et de bien fere se péna,
 Que il plut à Dieu et au monde,
- 150 Et de péchié se garda monde.
 Ainsi vint-il à joenesse,
 Jusqu'à quinze ans plains de simplese.
 Et jaçoit ce qu'en cel aage,
 Ne sont pas jouvencel en cage,
- 155 Mes volontiers en lascivie,
 Et en orgoil meinrent lor vie.
 Onc orgoil ne le sormonta,
 Mes toutes fez bien le donta.
 Ne onquez n'ama tricherie,
- 160 Ne fausseté, ne ribaudie,
 Ains ert toz en dévociion,
 Con s'il fust en religion.
 Et Diez si granz dons li donna,
 A touz si bel s'abandonna,
- 165 Et si sagement sout tout fere,
 Que à chascun deveit bien plere.
 Des gentilz hommes du païs
 N'esteit-il pas certes haïs.
 Quer mult grant ennor lor porteit,
- 170 Et conseillout et conforteit.
 Les orgueilleus, où les trouva,
 Abessa mult et reprouva.
 Les bons, partout où les trouveit,
 Ceulz ennourout et exauceit
- 175 Qui si com est, si estendist
 Vers Dieu, et toz à lui tendist.
 Et fu en la Dieu prescience
 Ses biens, et sa noble science,
 De lui ala la renommée
- 180 Au roy Clotaire en sa contrée,
 Qui donquez estoit roy de France.
 Adonc vint à sa congnoissance,
 Qu'auxi est roy de Normandie.
 Bons hons fu, et de bonne vie,
- 185 Fix Clodovieu, le premier rei,
 Qni en France reçut la lei
 Crestienne, et fu crestien,
 Et la maintint et garda bien,
 Et sainz Remys le baptiza
- 190 Dieu congnut, déable néa.
 Quant ot parler du bon Evroul,
 Si ne le tint pas por un foul.
 Ains li sembla que bien deveit
 Tex hons, que Diex si esleveit
- 195 En tel sens et en tel noblesce
 Servir à la réal hautesce
 Il li manda qu'à li venist,
 Et qu'o li du tout se tenist.
 Sa cour lui baille à maintenir ;
- 200 Et si sout-il se maintenir,
 Qu'à Dieu et au monde pleseit,
 Quanque il diseit et feseit.
 Orateurs nobles de parole,
 Et de sens fu si, qu'en l'escole,

Vers 136. Resnable, raisonnable. — 165. Sont tout. On lit dans le MS : chascun, ce qui n'a aucun sens. — 175. Qui si com est, les choses en étant là, en latin, quæcum ita sint. — 182. Adonc que' lorsque. — 185. Fix... erreur chronologique. C'est au vii^e siècle et au viii^e que Saint Evroult a vécu.

- 205 De granz biens, o les autres sages,
Saveit et diset les langages ;
Et si en secle il se meneit,
De Dieu tozjors li souveneit.
Au Roy fu mestres conseilliers,
210 Seneschaus fu, et trésoriers.
Vers le roy n'aveit plus privé
Ne en apert, ne a privé.
Mes comment qu'il eüst male eur?
N'ert-il pas tozjors à seur ?
215 Quer il n'aveit pas oblié
Que sainz Grégoire avait crié,
Que ceulz qui ont ennors en monde
Et qui plus en ennors abonde
Graignour reison conviendra rendre.
220 Por ceu, s'il puet, sei veult deffendre
Du périllous jor de juise
Quer si, comme la lettre devise,
Diex rendra chascun sa merite,
S'il puet, du mal s'en ira quite.
225 Si se maintint en tel service
Que Dieu n'oblia, ne l'Eglise.
Mes en ce que fere saveit
A ses yex Dieu tout tans aveit,
Et por sa grant humilité
230 Li donna Diex tel dignité
Envers le prince terrien,
Qu'il le lia de fort lien,
Qu'il l'esleva si, et hauça
Que par devant tous l'eshauça
235 Quant en cel point le veit son père
Grant joie en out, si out sa mère.
Et dient que bien fust seson
Que il tenist de sei meson,
Et qu'il se déüst marier.
240 Li tans se pourrait varier ;
Li tans fu qu'il eüst lignie
D'une fame bien enlignie.
Si lui ont monstret et prié,
Et il a euls s'est otrié ;
245 Et dist que de lor volenté
Fere est tozjors entalenté,
Et lor dit qu'il deivent savoir
S'entente n'est de fame avoir
Por cause d'accomplir luxure ;
250 Quer la cause seroit trop dure ;
Mes a euls veult-il obéir
Et fere qui lor doit séir.
Tuit si parent auxi l'en prient,
Et si li monstrent bien et dient
255 Que sens et grant ennor sera,
Qu'à Dieu et au monde plera.
Et il otrié tout à fere,
Si que il lor voudra bien plere.
A donc esteit en Béessin
260 Uns hons mult riches, lor veisin,
Et mult nobles, de grant puissance.
Une fille avait en esfance
Mult gracieuse dameiselle,
Sage, vaillant, plesant, et bele.
265 Si parla-l'en de cele affere
Et ala-len devers son père
Li père Evrous l'ala requerre,
Et il ne perdit pas son erre.
Ains s'accordèrent li dex pères,
270 Et aussi firent les dex mères,
Et des dex parts tuit li amis.
Et Diex accort entre euls a mis,
Tant ont parlé, tant ont tretié
Que ce conseil ont esplétié.
275 A Evroult ferme la pucelle,
A lei s'accorde, et à li elle.
Li ami en ont fet grant feste.
Quer c'est une assemblée honneste ;
Et prient Dieu que par sa grace.
280 En biens, en honnours les perface.
Grant feste font et mult grant joie
Chascuns à festoyer s'emploie.

Vers 221. Jeise, justice. — 259. Béessin, pays de Bayeux. — 268. — Erre, voyage, peine. — 275. ferme, garantit. — 283. Seuves, MS. seivres,

Seuves mengiers i ont assez.
 Quant li mengier furent passez,
 285 Et la feste fu départie,
 Chascuns s'en va de sa partie.
 Après grant tanz se devîèrent
 Li ami, et à Dieu alèrent ;
 Et le cors de nature emplirent,
 290 Et les âmes à Dieu rendirent.
 Evrous à l'ostel demoura,
 Et sez veisins mul honnoura.
 Et porta bonne compagnie
 A sa fame, com à sa mie,
 295 Et espousée léaument,
 A qui veult porter féaument
 l'ei, léauté, com dist l'Apostre
 (Qui bien savait sa patenostre,
 Après ice que, en avis,
 300 Fu es ciels portés et ravis
 En âme, en cors, ne set à dire),
 On ne veult que son bien empire.
 Aux hommes amer commanda
 Lor fames, auxi remanda
 305 Aux fames lor seignours amer,
 Ennourer, et seignours clamer.
 Quer Diex si est li chiez de l'homme,
 Et l'hons de fame : c'est la somme.
 Evrous si veult amer sa fame,
 310 Et garder li le cors et l'âme,
 Et enseigner le bien à fere,
 Et de malfere la retrere.
 Et ailleurs dist sainz Pols méïsmes
 (Si comme est escript, le veïsmes) :
 215 Li tans est bries de ceste vie :
 Qui ara fame, ne l'ait mie,
 Mes soit si com s'il ne l'eüst ;
 Et qui du siècle user déüst
 Soit ainsi comme s'il ne fust mie
 320 Quer la forme en est tost faillie.
 Ainsi pensa mult longuement

N'en ne dist son proposement
 N'a parent, n'ami, n'a sa fame ;
 Mes tozjors peuseit-il de s'ame
 325 Comment qu'eüst des biens assez,
 Qu'ourent si parent amassez,
 Dont il aveit mult grandement,
 Et n'en usout pas follement
 Du bien fait plus s'esjoïsseit
 330 Que du temporel, s'il croisseit,
 Et les fez des sainz anciens
 Retint (et n'en oblia riens),
 Que ès livres aveit véuz,
 Et les aveit sovent léuz.
 335 Comment en soi péüst torner
 Pensout tozjors (sans sejourner),
 Comment il péüst mettre à euvre
 Ce que la Lettre lui descœuvre.
 Si com estoit en tel pensée.
 340 Il avint en une journée
 Que il ala oïr la messe.
 En l'Evangire ot la pramesse,
 Que Diez fet à ses bons amis.
 Quer de piéca lor a pramis,
 345 Que qui terra ou père au mère,
 Ou fame, ou seror, ou son frère,
 Esfant, mesons, champs, il rendra
 A cent doubles, qu'il despandra ;
 Et aura vie pardourable.
 350 Evrous ce ne tint pas pas à fable.
 Ne n'oblia, ne geta fuer,
 Ains le retint bien en son cuer.
 Mult ama Dieu et sainte Eglise,
 Et ceulz qui font le Dieu servise.
 355 Voeves, orfelins conforta,
 Les povres soustint et porta
 Et de ses biens mult leur donna,
 Que Diex bien li guerredonna.
 Du soen vesquit mult noblement.
 360 Et se contint mult sagement.

Vers 325. Comment que... bien que. — 344. De piéca, depuis longtemps. — 346. A cent doubles, au centuple. — 358. Guerredonna, redonna.

Autri mal fere ne vouleit,
 Il ne tricheit, ne ne bouleit.
 Mes juste vie demena
 Et de bien fere se pena,
 365 Et n'oblia pas la pramesse,
 Qu'il aveit oïe à la messe.
 Dedenz son cuer mult bien la cœuvre,
 Et dist qu'il la mettra à euvre
 Et que le loïer veult avoir
 370 Et qu'il lerra fame et avoir,
 Et moebles et possessions,
 Por acquerre les mansions
 Du ciel, que Dieu a pramises
 A ceulz qui feront ses servises.
 375 Ainsi commencha à penser,
 Et en son cuer à retenser
 A sa femme s'il le dira
 Ou sanz son séu s'en ira.
 Quer fere vousist, s'il péust,
 380 Qu'elle, nen autres, nel séust,
 Et ainsi fere le vousist
 Que nus des soens ne le suivist.
 Mes ovecque ce bien saveit
 Qu'à sa fame pramis aveit
 385 Aporter fé et léauté.
 Ne serait donc pas égauté
 S'il s'en aloit sanz son séu,
 Comment que il eust esléu
 De s'en aler privéement,
 390 Il faucereit son sérement;
 Au désert fereit pénitence
 Mult tard sereit la repentance,
 Donc s'otrie que li dira,
 Ne jà ne li en mentira
 395 De ce qu'il a en sa pensée.
 Donc l'apela une journée,
 Et li dist : Belle et douce amie,
 Mon pensier ne célerai mie.
 Ains vos dirai ma volenté.
 400 Mon cuer est en Dieu tout enté,

Et ai pensé que ceste vie
 Long tans ne nos durera mie ;
 Mes à court terme passera,
 Et pour ice qui ne fera
 405 Aucun bien, com l'en i demeure,
 Il sera nez de trop povre eure.
 Mes pensiers est d'aucun bien fere,
 Tant com vi en ceste misère,
 Qu'après la mort me puist valoir
 410 Mieuz vaut paradis que mal oïr :
 Or vos ai dit ma volenté,
 De ce dont sui entalenté.
 Et vos la vostre me direz ;
 N'en soit jà vostre cuers irez.
 415 Sire, dit-elle, bien me semble
 Que un pensier avons ensemble.
 Piéça que volenté avoie
 De parler en. Mes ne savoie
 Comment je pusse commencer.
 420 Mes or vos di tout sanz tencier :
 Vostre volenté est la moie.
 Or dites donc par quele voie
 Nos pourrons à cest advenir,
 Que puissions à Dieu parvenir.
 425 Douce suer, dit-il, entendez
 Et vos oreilles ne tendez.
 En la vie que nos menons,
 Se plus en siècle nos tenons,
 Ames et cors perdrons ensemble.
 430 Et por ceu est-il bien (mei semble),
 Que le faus siècle tost laissons,
 Et que vers Dieu nos eslaisons,
 Et qu'à li corons : c'est la somme.
 Ne donroie pas une pomme
 435 De trestouz nos biens temporiels,
 Se perdons les esperitiels.
 Que nos voudreit un si long estre,
 Se perdons la joie célestre ?
 Se plus i sommes que nos pères,
 440 Certes il ne nos vaudra guères.

- Miez nos vaudreit si aprestier
 (A fuir tout sanz arrester)
 L'eschiele dont j'oï conter,
 Par quoy l'en puet ès cielz monter.
- 445 Qui si haut se veult eslessier,
 Il ne doit jà nul tanz cessier
 De cele eschiele appareiller.
 Or si convient donc conseiller
 Comment pourrons là parvenir,
- 450 Et quel vie voudrons tenir.
 Quer cele eschiele nen est mie
 De granz fus, ne de gros forgie ;
 Ains est faite de charité,
 Sobriété, et castité,
- 455 De l'amour Dieu et de son prisme.
 Autrement va touz en abisme,
 En enfeir (tout en parfont)
 De ceulz qui lor désirier font.
 Sire, dist-elle, ne doutez mie
- 460 A dire com à vostre amie
 Ce que pensez entièrement.
 Savoir devez certainement :
 A vos vuloirz m'accorderai,
 Et vostre volenté ferai.
- 465 Donc dites ce que vos plera ;
 Par moi destourbé ne fera.
 Un tel mestier a vostre amie,
 S'ele puet, d'amender sa vie,
 Et plus encor que vos n'avez.
- 470 Or vos, qui mult de bien savez,
 Ditez ce que vos plect à fere,
 Je n'en seré j'à du contrere,
 Pieça que j'ai apercéu
 Que vos aviez esléu
- 475 Une estrange et mult sainte vie.
 Et por ceu ne me celez mie.
 Vos me savez bien conseiller,
 Et por ceu i vuillez veiller
 A mon cuer mettre, et plessier
- 480 A bien fere et à mal laisser.
 Je sais de veir, qui vous crerra
 Que Dieu en la face verra.
 Quant o vos vins premièrement,
 Sens avoie petitement.
- 485 Mes or sai-je (la merci Dieu
 Avec la vostre, en tout bon lieu)
 Sens, avis, et le Dieu servise.
 Por ceu veil-je qu'en cele église
 Que vos voudrez, o vos obeir
- 490 A mon povoir, et tost et d'eir.
 Vostre mal conseil onc n'oy ;
 Si en ay le cuer esjoy.
 Quant à compaignie me préistes,
 Fei et léauté me pramistes.
- 495 Aporter le tans de ma vie,
 Et je à vos. Je n'en dout mie,
 Et je croi bien certainement
 Que fet l'avons entièrement,
 Se Dieu plect, juques a cez heures
- 500 Sire, doncques pas ne démoures,
 Mes, par icelle léauté
 Que prameis devant l'auté,
 Enseigne-moi en quel manière
 Pourrai Dieu servir et sa Mère,
- 505 Si que je puisse avoir sa grace.
 Ditez que voulez que je face.
 A cele eschiele appareiller
 Veil mettre grant peine, et veiller
 Comment el pourra estre fete ;
- 510 Quer à grant merveille me hete,
 Que par l'eschiele aler puissions,
 Là ou bien et gloire truissons.
 Puisque Dieu m'out accompagnée
 O vos, à vostre compaignie
- 515 Tozjors m'avez-vous ennourée,
 Vostre merci, nonques troublée,
 Se la cause de moi n'issi :
 Si ay esté o vos issi.

Vers 443. L'eschie'e, l'échelle mystique des vertus, décrite par Saint Jean Climaque, dans un ouvrage qu'il composa pour ses religieux. Il vivait au vi^e siècle. — 489. Obeir, entrer. — 490. Tost et d'eir, tôt et de suite. — 512. Truissons, trouvions.

Puisqu'hons et fame sont ensemble,
 520 Une chose sont, ce mei semble ;
 Et porquant plus digne est l'homme
 Que n'est la fame : c'est la somme,
 Si doit ses consauls estre avant,
 De tant com il est plus savant.
 525 Por ceu du tout à tel acort
 Que vos voudrez, du tout m'acord.
 Et si vei-je tout ce païs
 A vos enclin et envaïs.
 A vos servir et ennourer.
 530 Ne ne se veult pas labourer,
 Ses besongnes ne demener.
 Il les vos convient assener ;
 Néis le Roy, vostre seignour,
 Qui est des autres li graignour,
 535 Et les barons et les contez,
 Avez de sens touz surmontez.
 Or me ditez donc que ferai
 Et bien à vos obéirai.
 Quant elle out son reison finée,
 540 Li bons Evrous l'a escoutée,
 Et par font de cuer soupira,
 Et li a dit qu'or li dira
 Ce qu'il avait avant célé,
 Et que Diex li a revelé.
 545 Puis li a dit : Ma douce suer,
 Puisque Diex vos a mis en cuer,
 Et menée à dévotion,
 La vie dont nous vivion
 Est bonne, mes l'autre est plus sainte,
 550 Ele a essillié ame mainte.
 Bele suer, ma très douce amie,
 Véez cele chétive vie,
 Comment est fraïre et chétive,
 Il n'est nus qui très bien i vive.
 555 Li mons est pleins d'iniquité.
 Il n'i a fei, ne vérité ;
 N'est où l'en se puisse fier
 Mes l'uns l'autre veult coucier.

Li homme guillent lor seignours
 560 Chascun jor, cil qui sont graignours ;
 Et li seignour griegent lor hommes,
 Et si lor ostent les granz sommes
 D'aveir, et ainsi les affolent,
 Les ames griegent, les biens tolent.
 565 Auxi qu'advient-il ? Quant li pères
 Out les fils norriz, et les mères,
 Et cil les ont mult bien norriz,
 Voudroient qu'il fussent porriz,
 Et morz por lor granz heritages
 570 Avoir (si ne font pas que sages),
 Et qu'icil fussent enfoi,
 Ou que s'en fussent loing foi ;
 Ou qu'icil fussent hors bouté,
 Por ceu qu'il fussent redouté,
 575 Com Absalons fist à son père,
 David. Mes, mult chiers li compère !
 Que Diex chièrement li rendi,
 Quer par ses cheveux se pendi
 A un arbre, en sievant son père,
 580 Et fu ociz, qui dut desplere.
 Se bien i voulons esgarder,
 Si trouvons bien (sans belarder)
 Pères pluxours en ceste vie
 A qui de lor filz ne chaut mie.
 585 Cil sont ou povre, ou mendiant,
 Ou sont hors du païs fuïant,
 Por ceu veit-l'en de vérité,
 Qu'en eulz a poi de charité,
 Et poi d'amour, si con déust,
 590 Et comme fere lor léust.
 Et quant dex homme sont ensemble,
 Par convenant, d'amour, me semble
 Que fei se déussent porter,
 Et l'uns l'autre reconforter.
 595 Mes l'uns vers l'autre pensera
 Comment plustost le guillera,
 Néis la fame (à son seignour
 Déust leauté mult graignour),

Vers 521. Porquant, pourtant. — 533. Néis, même. — 534. Li graignour, le plus grand (grandior).

Qui d'ele meismez se honnist,
 600 Et quenquez il la comburist.
 Ne di que toutes teles soient
 Mes de teles pluxours genz voient.
 Qui plus le monde sieuvera,
 Ceulz et aultres mauz trouvera.
 605 Por ceu le di, ma chiere amie,
 Que plus ne nos obliions mie;
 Com tant poons, nos enfuions,
 Que nos atrapé n'i soions.
 De ce paor avoir devons,
 610 Que ceci bientost n'esprovons,
 Et ne plorons ici des lermes;
 Quer de nos viez n'avons termes.
 Ne savons quant en partirons
 Ne quel partie nos irons.
 615 Por ceu nos convient si ouvrir,
 (Que nos puissions là recouvrer
 Aucun bienfet de ceste vie
 Que esbahi ne séons mie,
 Que l'en ne nos puist reprover),
 620 Non mauz, mes bon hostel trouver
 En paradis, en la grant joie.
 Diez par sa grace nos en oie!
 Amen, dist-elle. Par charité,
 Or ditez donc la vérité
 625 Du tout en tout. Que voulez fere?
 Quer ce que voulez, me doit, plere.
 Li bons Evrous adonc respont,
 Et son volein tout li espont.
 Toz mes voleir et ma pensée
 630 Que vos ai longuement céléé,
 Est de vendre trestoz nos biens
 Si que ne nos remagne riens,
 Et puis tout aus povres donner,
 Por Celui qui guerre donner
 635 Le nos pœurra; et puis me rendre
 En religion por aprendre
 A Dieu servir dévotement,
 Mes tout avant premièrement,

Se il vos plect, mult bien voudroie
 640 Que vos prenissez autel voie,
 En religion entrissiez,
 A Dieu servir vos tenissiez.
 Sire, fet-elle, jel veil bien;
 Contredire ne veil de rien.
 645 Bele suer, Diex en soit loez!
 Qui volez que vostre avoez
 Soit le sires de tout le monde.
 Tres nete vie et sainte et monde
 Aurez, et vivrez saintement,
 650 Por l'amour de Cil qui ne ment.
 Vostre amis ert, et vos sa mie
 Et il ne vos lessera mie;
 Ains vos gardera seurement,
 Se le servez dévotement,
 655 Sire, fet-elle par Saint Germain
 J'aime miez enhui que demain.
 A cel consaul se sont tenuz,
 Toz lor biens, et granz et menuz
 Ont venduz, et donnez por Dieu.
 660 Et s'en vindrent en un saint lieu,
 A une grant bele abéie
 De nonnains. L'abéesse en prie
 Evrous que la Dame reveste
 De ses dras, et que sur la teste
 665 Mete veil de religion,
 Qu'el requert en dévociion.
 Et l'abéesse li otrie.
 En cloistre mena sainte vie.
 Sa vie en bienfet despendi.
 670 Une bele âme à Dieu rendi
 Dévotement après sa vie.
 Et Evrous ne s'oblia mie
 Ains devint moine, et se rendi
 En un lieu, si com j'entendi,
 675 En une mult riche abéie
 Se mist, et mena sainte vie.
 Illec à Dieu se commanda,
 Chascun jor sa vie amenda.

Perfes fu en devocion,
 680 Et en sainte religion.
 Cil qui nos a escript sa vie,
 Par nom si ne nos nomma mie
 Celui où à Dieu se rendi.
 Mes par anciens entendi
 685 (Qui ce devoient savoir bien
 Mentir n'en vousissent por rien,
 Si con je croi bien fermement)
 Que il fu anciennement
 Une abéie à Dieu sacrée,
 690 Qui Dex-Jumeaux fu apelée
 (Por ceu que dex estant jumeaux,
 Mult nobles, et riches, et beaux,
 Filz d'un noble homme, avant baptesme,
 Ne qu'enoï fussent de cresseme
 695 Furent mort trop soudenement,
 Du voleir à Cil qui ne ment,
 Bien prez de Baïeux la cité,
 Qui est de grant antiquité)
 Qu'un Sainz par don ilec fonda,
 700 Qui de sainté mult abonda,
 Qui Sainz Martins fu apelé;
 A cui par Dieu fu revélé
 Que il revinsist d'Engleterre
 Por visiter et por enquerre
 705 Comment sez genz font en pais
 Où il n'esteit mies haïs.
 La vision tost éprouva
 Au pais vint. Lors ci trova
 Dolenz et marriz sez amiz.
 710 A reson doncques lez a miz
 Et demanda que il avoient,
 Et porquoy tendrement ploroient.
 Il li ont conté l'aventure
 Des dex enfanz, qui fut trop dure;
 715 Comment avant crestienté
 Furent mort, et cil qui enté
 Aveyt en Dieu trestout son cuer,

Ne poet soffrir com à nul fuer
 Soient li fruit perdu. Qu'il puisse,
 720 On convient; donc se dit qu'il truisse
 Comment il les suscitera.
 Granz prières à Dieu fera.
 Adonc s'est mis en oreison.
 Et prie Dieu, com est reison,
 725 Et requiert mult dévotement.
 Quant out ouré mult longuement
 Et sout que Diex le visita,
 Les esfanz adonc suscita,
 Et les fist tantost crestiens,
 730 Et lor enseigna mult de biens,
 Et les fist moines, comme sage,
 En lieu de lor propre héritage,
 En l'abéie qu'out fondée,
 Qui Dex-Jumeaux est apelée,
 735 Por les Jumeaux qu'out suscitez,
 Quant out sez amis visitez.
 Encor pert aus granz fondemenz
 Et aus mons de pierre, ossemenz,
 Que del Saint l'abitacion
 740 Ennoura cele region.
 Après ce que il l'out fondée,
 Ne sai où fu sa démourée,
 Ne mes livres ne me dist mie
 Comment parti de ceste vie.
 745 A icel tans qu'il la fonda,
 Li bons Evrous mult habonda,
 En biens, et en mult de richesse,
 Et en honnours et en noblesce.
 Ei il mist du soen largement,
 750 Et aïda dévotement
 Aus fondéours, qui la fondèrent,
 Et qui de lor biens i donnèrent,
 Et aïda, et conseilla
 Et au parfere mult veilla,
 755 Et por ceu qu'il l'aveit fondée
 En partie, sa demourée

Vers 690. Deux-Jumeaux (Calvados), arrondissement de Bayeux, canton d'Isigny — 715. crestienté, baptême. — 737. Pert, il paraît.

I out, et o dévociion
I eslut s'abitacion,
Et prist l'abit de moniage
760 Et le maintint tout son aage,
Et mena si parfete vie.
Que tant con fu en l'abéie,
Tozjors il fu obédient
A l'abbé (n'i failli nient),
765 Et la rielle (parfètement)
Saint Bénécest tint saintement,
Si que onc qu'il pot n'i faussa,
Mes toz les autres trespassa.
Et tant con fu en l'abéie,
770 Par lui noise n'i out oïe,
Ne tençon, ne laid de parole,
Mes o les autres, à l'escole,
Et au moustier tozjors estoit,
Et les servoit et deportoit.
775 L'abé servoit bien et sovent
Et ennourout tout le covent,
Et por la grande sapience
Qui en li ert, grant révérence,
Li portoit l'abez et lez frères ;
780 Si que à peine esteit-il guères
Qu'il n'eüst bien grant compaignie
De granz genz de chevalerie,
Qui tuit à li se conseilloyent,
Et son conseil li demandoient,
785 Et troubloient sa conscience
Et dist que por ceu, s'il puet, en ce
Consaul et remède mettra.
Tant a fait que il empetra
Vers trois moines qu'il apela.
790 Et son conseil lor revêla.
Il savoit bien lor volenté,
Quer les avoit avant tenté.
Pièce avoit de ceste besogne.
Si les trouva prez sanz essongne.
795 Seignor, dist-il, or m'entendez.

J'ai en tout les ieux bandez
De l'ennor et la seignorie,
Qu'en me fait en ceste abéie.
Aler m'en veil en un désert.
800 Quer qui à Dieu de cuer désert
Deit foïr le bonban du monde.
Quer qui en telz ennors habonde,
N'i peut estre, ne s'i delite.
Cil qui loing en desert habite,
805 Il puet vivre plus saintement.
Or me ditez donc voirement
Se vos volez o me venir.
Et mon consaul volez tenir.
Quer je m'en veil de ci aler
810 Privéement, et avaler
En bois, ou en une forest,
Por habiter. Por veïr or est
A vos à dire vos plesirs,
Quer je n'i ai plus de lesirs.
815 Par nuit m'en irai veïrement.
Il li responnent doucement,
Et li dient : Mult grant merci :
Sommes com en enfeir ici,
Por le hant dez genz qui ci viennent,
820 Et à parole trop nos tiennent.
Alez devant, nos vos suivrons,
Et avec vos nos enfuirons.
A ce conseil se sont tenu,
Et en fuiant s'en sont venu
825 Par le país qu'Oïsmes apèlent
Et vont avant ; point ne rapèlent
Lor propos, et vont à Montfort,
Un bon lieu, mult bel et mult fort.
Ilec ont un poi demouré
830 Et prié Dieu, et mult ouré.
Mes dex chastel sont environ,
De quoi un petit vos diron,
Si com Viels nos raconte,
Qui en son livre en fait un conte.

Vers 771. Laid (lœdere), lésion, blessure. — 788. Empetra (impetere), empiéta, alla vers. — 793. Pièce, partie. — 794. Essongne, delai, refus. — 825. Exmes, v. de l'arr. d'Argentan, dép. de l'Orne. — 827. Monfort, Saint-Evroult-de-Montfort, par. du canton de Gacé, arr. d'Argentan.

835 Oisme et Gacé, cil dex chastel,
Qui èrent mult fort et mult bel,
Au tanz César adonquez èrent,
Mult forment à lui resistèrent.
Ilec par grant siècle abitérent
840 Li granz seignour, à qui il èrent,
Si que souvent au lieu venoient,
Et à lui mult se conseilloyent.
Quer par la très grant renommée,
Du prodrom, qu'ert partout nommée
845 Quant ert en siècle, à sa science
Couroient tuit à sa présence
Por consaul à si sage hom querre.
Qui fu sires de mult grant terre.
Mes por ce que trop i hantèrent,
850 Trop longuement l'inquiétèrent,
Por ceu lessa-il le paiz
(Quer por eulz l'avoit enhaïz),
Et le manoir et la chapelle,
Qu'il avoient fete mult belle
855 En l'ennor Saint Evroul, lor mestre,
Et en l'ennor du Roi célestre ;
Qu'encor i est, et i démourent
Cil qui Dieu servent et aurent.
Et quant de Béessin issirent,
860 Vers Oismes lor oïre acueillirent.
Et ont Olne à un gué passée
D'antiquité (mult lor agrée),
Et dès que l'éve passée ourent
Par les plaines d'Oismes s'encourent,
865 Et quant pièce il ourent erré,
Vinrent à un chemin perré
D'ancien tanz, qui les mena
A Oismes (bien les assena) ;
Ilec cele nuit ont géu.
870 Le lendemain qu'ont jor véu,
D'ilec donquez se sont alé,
En la forest sont avalé,
Qui Ouche partout est nommée.

D'antiquité si apelée.
875 Touquez ont à Gacé passé,
Mes ne sont pas por ceu lassé ;
Outrepassent. Partout garèrent :
Lieu n'i avait, n'i demourèrent.
Tant ont par le désert alé
880 Qu'à un cler doet sont avalé.
L'éve virent et bele et clere,
Ilequez, segont lor manière,
Ont fait une abitacion :
Poi lor plut cele region.
885 Puis ont le désert mult cherchié
Et mult quis et mult encherchié.
Et lor dras à lor col portoient
Comme travaillier qu'il estoient,
Partout quérant mult à lésir,
890 Ne trovant rien à lor plesir.
Et puis qu'orent erré assez
Et que il furent mult lassez,
Ne trovent à devocion
Où puissent avoir mansion.
895 Lors ont prié mult Dame-Dieu
Que monstrier lor veille un bon lieu,
Où ils puissent bien demourer,
Et Dieu dévotement ourer ;
Et Sainz Evrous secrètement
900 Apela Dieu dévotement :
« Dons Diex, bons Rois, Emmanuël,
Qui lors ton bon peuple Israël
Par le désert bien demenas,
Et à bon lieu les amenas,
905 Par jor les menas o la nue,
Par nuit o feu, o grant véue,
Si que il ne lor failloit rien,
Ains abondoient en tout bien,
Daingne nos monstrier par ta grace
910 Dedenz cest bois aucune place
Où nos reposer nos puisson,
Aucun lieu (en aucun buisson)

Vers 860. Oïre (errare), marche. — 861. Olne, Orne, rivière. — 863. Eve, eau. — 875. Touque, rivière, qui passe près de Gacé. — 898. Ourer, prier.

Grable à notre fraïreté ;
Je t'en requiers en charité,
915 Si que te puissions ci servir,
Que t'amour puissions déservir,
D'Egite fuions le service :
C'est d'icel monde la malice ».
Si com issi Dam-Dieu pria,
920 Un Angle Diex li envoia,
Qui li monstra, o mult grant joie,
Où il deveit prendre sa voie.
L'Angles si ala par devant,
Et cil le vont après suivant.
925 En tel point, et ainsi les maine
Qu'il vindrent à une fontaine,
Dont l'éve ert bonne et douce et clière.
De la fontaine ert la manière
Que mult trez loing pas ne coureit,
930 Mes en un estang demoreit.
Prez d'ilec lors ont loé Dieu,
Qui lor daingna montrer le lieu.
L'eise de l'éve ont esgardée,
Et la place considerée,
935 Et l'Angles si les a lessiez.
Si ont les arbres donc plessiez
Et brisie, et fait la meson,
Où il furent cele seson.
De branches firent lor manoir,
940 Où il devoient lors manoir.
Itiex quasses (lor souffiseit)
Sainz Evrous pas ne desprisait.
Closture i fist forte et fière,
Et cloistre d'icele manière.
945 Illec ordrenent lor demoure,
Où Dieu servirent chascune oure,
Et chascun jor, et jor et nuit,
Ensemble, qui ne lor ennuit.
Quer quant plus lor est délitale,
950 A Dieu ele est plus agréable.
Et quant plus est france et délivre,

Poent miez à Dieu voleir vivre.
Tout le monde ont miz soz lor piez.
Ne sont mes fors à Dieu sosgiez.
955 La lei Dieu souverain gardoient,
Et por part avoir la voloient,
A donc se povoient vanter,
Et la chanson David chanter :
« Sire, tu es ma porcion,
960 En te est ma dévociion.
Ta lei volons tozjors garder,
Tu nos veilles donc regarder ».
En dementiers qu'ilec estoient,
Et Dieu dévotement servoient,
965 Guèrez ni ourent sejourné
Qu'un lierres est vers eulz torné.
« Ahi, dist, moines, que querez ?
Vostre preu point ci ne ferez.
Ci n'a pas bonne demourée,
970 A genz de vostre renommée ;
Et n'est pas demoure à hermites
Mes à larrons, qui francs et quites
Demourent ci, quant ont robé
Les genz, et se sont enrobé
975 Lor cors de lor dras, qu'il lor tolent.
En ces bois ici les affolent,
Et tuent, et tolent lor biens,
Si qu'il ne lor demore riens.
Certes se vos me volez crerre,
980 Vos prendrez tost ailleurs vostre erre.
Vos ne poez ci laborer,
Quer tout voudrions devorer.
Les terres sont povres, chetives,
Par long tanz vuides, et oisives,
985 Si ne poent nul fruit porter,
Qui vos péust reconforter.
Forcenerie vos mena,
Quant en cest bois vos amena ».
Quant li lierres out ice dit,
990 Sainz Evrous a tout contredit.

Vers 913. Grable, agréable. — 920. Angle, ange. — 934. Plessiez (plectere), abattus. — 963. En émentiers que, pendant que. — 966. Lierres, larron. — 968. Preu (procedere), avancement, profit. — 973. Robé, volé.

Son propos a tout retorné,
Et dit que « pas ne sont torné
En ce bois par forcenerie,
Mes por miez amender lor vie.
995 Non pas por usurper lor terre,
Mes por Dieu dévotement querre,
Qui ici nos a amenez
Et nos a mult bien assenez.
Et quant nos sommes en sa garde,
1000 Ne doutons blasme ne rafarde ;
Ni d'iceulx qui la gent occient,
N'avons paor, queque il dient.
Quer li voirs Diex en l'Evangire
A sez amis sait mult bien dire :
1005 « Ne crengniez ceulz qui les genz tuent,
Quer de bien en miez les transmuent.
Mes cel crengniez qui occist l'âme,
Et met en perdurable flâme,
Le cors tuent, qui est fraere,
1010 El à l'âme ne poent meffere.
Du labour donc as proposé,
Comme nos sommes si osé
De demorer en cest désert.
Sachiez de voir cil qui désert
1015 La grâce Dieu, assez aura,
Assez de biens. Jà ne saura
Estre dedenz trez povres liex.
Quer tout puissans est li voirs Diez ;
Aux siens donne refection
1020 En désert, et en mansion.
Por sez amiz a biens assez ;
N'est onc de bien donner lassez
A toutes mainz à ses amiz,
Ainsi com il lor a pramiz.
1025 Des quez biens tost assez oroies,
Se tu tez mauz lessier vouloies,
Et servir Dieu dévotement,
Et lessier toz mauz ensement.
Biaus fix, Diex dist en l'Evangire,

1030 Que, quant péchierres voudra fuirre
Le mal, et se convertira,
Quunque malfet il obliera.
Fix, se malfait as outresment,
Naïez paor : Cil qui ne ment,
1035 Est tout puissans de pardonner,
Sanz jamez plus aresonner.
Biaus fix, des péchiez la grant somme
Fe doute pas. Quer li prodomme
David crei (qui dist en son livre) :
1040 « Lesse le mal. Apren bien vivre,
Et que le bien doit-l'en ensuivre.
Quer li yex Dieu, tout à délivre,
Sont sor justez, quer il les voient,
Et toutes lor prières oient ».
1045 Et après il nos certifie
(Quer ne veult pas que l'en l'oblie)
Terriblement, et o menace,
Et dist que « Diex torne sa face
Arrière à ceulx qui mesfont,
1050 Et qu'il rend à ceulz qui le font. »
Donquez pert-il sensiblement
Issy par cest argument
Qu'aus bons Diex se torne, et fet joie
A ce que lor prières oie ;
1055 Que aus malvais torne la face,
Que segont lor pechiez lor face,
Et les pugnisse durement. »
Li lierres donc isnelement
Dedenz sei out compunction,
1060 Et o mult grant dévotion
A tant s'en est d'ilec tornez.
A sa meson est retornez.
Toute nuit fu en grant pensée.
Lendemain à l'aube creuée
1065 Ilec nient plus ne sejourne,
Troiz painz aliz prent (et retorne),
Et un ré de miel ensement,
A eulz retorne isnelement.

Vers 1000. Rafarde, raillerie. — 1006 Transmuent (transmutare), changent. 1038. Ne doute pas, ne redoute pas. — 1058. Isnelement, aussitôt.

- Quant Sainz Evrous le vist, s'est liez,
1070 Et icil li chéit aus piez.
Et lor baille ce qu'il aporte,
Et Sainz Evrous le recontorte.
Li lierres prie en charité
Qu'à Dieu prit que l'iniquité
1075 Qu'a faite, et les meffaçons toutes
Lui pardont. A genouz acoutes,
S'est lonc tans devant lui tenu,
Et Sainz Evrous l'a retenu.
Et il pramet qu'il servira
1080 De tout ce que l'en li dira
Dévotement toute sa vie,
Et seurement (n'en doutez mie).
Dit Sainz Evrous : « Le prames-tu » ? —
« Oi, sire ». Adonquez l'a vestu
1085 De tiex dras dont ils se vestoient,
Comme religious que estoient,
Et li ont rez et barbe et teste ;
Moine l'ont fait à mult grant feste.
Puis li a dit et préesché
1090 « Que dormez se gard de péchié,
Et sache bien certainement
Qui se repent dévotement
Et prent à gré la pénitence,
De sez péchiez a relaschance,
1095 Et en est assous devant Dieu,
Se il se tient bien en son veu ».
Et il pramet qu'ainsi fera,
Et que rien il n'en oblira.
Donc fu la prophecïe quite
1100 Que Sainz Evrous a devant dite :
« Cil lieux n'est habitacions
A larrons, mes est mansions
A moines, et à sainz hermites,
Por fere eulz de lor péchiez quites.
1105 Ainsi fu moines li premiers
Li lierres, qui esteit mult fiers.
Quant li autres oïrent dire,
Que dedenz le bois est tex sire,
Qui aveit tele compaignie,
1110 Et qui meneit si sainte vie,
A li venoient mult sovent.
Et il lor met bien en covent
Qu'icil se prennent à bien fere,
A mal lessier, et à Dieu plere.
1115 De touz lor péchiez sauf seront,
Et à Dieu et aus genz pleront.
Assez lor dit, et les adresce
A bien fere. et dit sanz peresce,
Se veulent de mal repentir,
1120 Adonquez pourront-il sentir
La grant douçor qu'est en bien fere
Qui plus soef que hasme flere.
Assez plus se déliteront
A bienfet, quant le mal lerront,
1125 Qu'ès malfez il ne firent onques.
Li larron lessèrent adonques
Le malfet, et au bien se prindrent ;
Et li un si moine devinrent,
Et li autre laboureur furent,
1130 Et vesquirent si com il durent
Et furent puis bon crestiens,
Et ourent des biens terriens,
Et crennirent Dieu, et amèrent,
Et honestement se portèrent.
1135 Quant fu séu en la contrée
Qu'ilec aveit tele assemblée
De moines, qui bien Dieu servoient,
Mult de granz genz à lui venoient,
Qui venoient por li requerre.
1140 Quer il sembleit un Angle en terre,
Quer il parleit si doucement,
Et si trez amiablement,
Qu'il lor sembleit, quant il parleit,
Qu'uns Angles entr'eulz si voleit.
1145 Qui une feis l'aveit véu,
Et de son parler ert péu,
Mult i reveneit volentiers,
Un jor i ert o dex entiers.

Quer de parler les rasazie,
1150 Et de son vout et de sa vie,
Et de son sermon les conforte.
Chascuns de ses biens li aporte,
Et li donne mult largement,
Et il les redonne ensemment.
1155 Tant il sont alé et venu,
Rice, povere, granz et menu,
Et ont donné si à bondé,
Que un moustier i a fundé,
Et pendu sinz, et fait clochier,
1160 Si fort que nus nel puet hochier.
Mis ont les moines en l'église,
Qui ilec font mult bel servise,
Qui tozjors sont o Saint Evroul,
Li queus n'est pas remis ne moul.
1165 Ains va tozjors de bien en miex,
(Bel example ont devant lor yex)
Le siècle a tout mis arière,
A Dieu servir à sa manière ;
Mes tost et sovent il se plesse
1170 A ourer, jor et nuit ne cesse.
Itel estat a esléu.

Quant les bonnes genz l'ont véu,
Et sa vie, qu'est sainte et coie,
Si s'en retournent o grant joie.
1175 A sez proières se commandent,
De lui paroles mult s'espandent
Par le país si qu'à plainté
Est já li país si hanté,
Qu'a perdu le nom d'ermitage,
1180 Et li prodon ci est si-sage,
Que quant li frère plus espeissent.
Les vertuz plus en li escreissent.
Singuliers fu en patience,
Et préeschable en abstinence,
1185 Assiduels en oreisons,
Léz et bals en saintes reisons.
Prospéritez ne l'élevait,
Adversitez ne le fragneit ;
Et les biens que l'en lui aporte,
1190 A ceulz qui viennent à sa porte,
Tantost à donner recommande
Et dit que garder la viande
Ne doit-l'en fors à la journée :
L'en n'i doit mettre sa pensée.

LIVRE SECOND

De Saint Evroul oï avez,
Et l'estoire assez en savez,
D'où qu'il fu, et de quel lignage,
Et com il fu vaillans et sage,
5 Et comment veschi saintement.
Et com sa fame sagement
Fist nonain en une abeïe,
Et tout por amender sa vie ;
Comme il fu moine et demoura
10 Es bois, où mult grant labour a
Eu, et comment i fist demeure.

Il est donquez et tans et eure
De ses miracles raconter,
Comment Diex par lui fait monter
15 Les bons en bien, les mauz descendre :
Bien le puet-l'en ici aprendre.
Il avint en une journée,
Que soulement fu demorée
Une pièce (tout soulement)
20 De pain, que tout proprement
Gardeit vers soi li cellerier
Por les joenes moines hétier.

Vers 1150. Vout, visage. — 1156. A bondé, ahondamment. — 1169. Il se plesse, il se prosterne.
— 1186. Bals (validus), fort, courageux. — 1188. Fragneit (frangere), brisait. — 1192. Viande (vita),
nourriture. 22. Hétier, contenter.

- Au matin por lor dejeuner.
Ci n'en pooit-il plus aver.
- 25 Il vint un povre en icel lieu,
Qui du pain demanda por Dieu.
Haut cria : Sainz Evrous l'oy,
Qui en Dieu mult s'en esjoy.
Donquez a dit au cellerier :
- 30 « N'os-tu pas ce povre crier » ? —
« Oil, Sire, il dist, par Saint Germain.
Mes céenz n'a que demi pain,
Que j'à nos joenes genz gardoie,
Je ne sai quant mez pain auroie.
- 35 Nos sommez-ci en cest bocage
Loinz de touz biens. De male rage
Porriens morir et de fain,
Se nos n'avions aucun pain. »
Sainz Evrous respondu li a :
- 40 « Icil Sires, qui nos cria
Et de son sanc nos rachata,
Ainsi com si grant rachat a,
Ne nos lerra de faim périr.
Assez tost nos pourra mérir,
- 45 Et tant et plus, quant li plera ;
Là de fain morir ne lerra
Homme, quiqui en li ait fiance.
Va tantost, et fai si, t'avance,
N'as-tu pas en psautier léu
- 50 Qu' « icil sont à Dieu esléu,
Et bénoiz, qui tost secourent
Les povres ; quer Dieu por eulz ourent.
Donne à cel qui tant a crié,
De Dieu en seras mercié ».
- 55 Et quant il out dit ces paroles
(Au moine els ne semblent pas foles),
Il ala, et si prist le pain,
A un valet le mist en main,
Et dist : « Va tost, sanz sejourner,
- 60 Aprez le povre, et retourner,
Nel fai pas ; mes le pain li baille.
Haste-toi, avant qu'il s'en aille.
- En dementiers que il parleit,
Li povres tozjors s'en aleit.
- 65 Li serjanz ala une mile,
Courans aprez hors de la ville
(Ce qu'en sieut n'est pas en sa vie
Trové. Oyez Viel, qui n'oblie
Rien qu'il puisse, nos le raconte
- 70 En son livre ; n'en a pas honte.
Aus anciens l'oït retrere,
Et por ceu ne le vout pas tere).
Là le trove ; le pain li baille,
Et si li a dit que sanz faille
- 75 Sainz Evrous le pain li envoie.
Et cil s'arresta en la voie,
Et son baston en terre fiche.
A dez poings la demie miche
Prend, et rend à Dieu mult grant grace.
- 80 Son bourdon reprend, et l'arace.
Si com il l'out osté de terre,
Aincois qu'il eüst pris son erre,
Une fontaine en est issue,
Si que li serjanz l'a véue
- 85 Qui encore présenz esteit,
Qui le pain porté li aveit.
Miracles i sont advenuz,
Mult granz, lesquels touz retenuz
N'ai pas par ma grant negligence ;
- 90 Nenen ai pas miz ma cure en ce.
A plusours en avision
A l'en dit qu'à la manson
De Saint-Evroul tantost alassent
Et que dévotement priassent,
- 95 Et qu'en un bois une fontaine
Troveront cliere, nete et saine,
Qui en Ouche est. Il en bevront.
Et tantost santé recevront.
Plusours genz i sont de Bourgogne
- 100 Venu, et de prez de Gascogne,
De France, et de loingtaine terre,
I sont venu por santé querre,

Vers 44. Mérit, récompenser. — 65. Serjan, serviteur (serviens).

Ont porquis cest oscur lieu
 Par le bois, o l'aïde Dieu.
 105 Et quant la fontaine ont trovée,
 En ont gousté, ou ont lavée
 Lor face, ou qu'il en ont béu,
 De touz les mauz qu'il ont éu,
 Delivre sont, et, o grant joie,
 110 Loant Dieu, s'en revont lor voie,
 (Et le saint o devocion)
 Et revont à leur mansion.
 Ceu dura en mult grant puissance,
 Jukez au tanz d'un Roi de France,
 115 Qui Henris esteit apelez.
 Adonque esteit li lieus célez
 Et désertez par les Danois ;
 Quer tout esteit forés et bois,
 Et poi de genz i habiteit.
 120 Adonquez en païs esteit
 Berengiers, uns hons mult sage,
 A qui avint à héritage,
 Icil lieus ; por cel li pesa ;
 Et par plusours fers entesa
 125 A estouper cele fontaine ;
 Quer ele esteit en son domaine.
 Si lui despleseit malement
 Qu'en i aleit solempnement.
 Quer blez et prez touz defoulaient,
 130 Cil qui si sovent i aloient.
 Por ceu la fist clore de haie,
 Por estouper à touz la vaie.
 Donc fist Diex les vertuz cessier
 Au tanz d'icelui Berangier,
 135 Et de sez hers, tant com veschirent,
 Et qu'ilec lor mansions firent.
 L'uns out nom Lothier, et Gerveise
 Out nom l'autres ; li tiers (qui plese)
 Guillaume out nom. Le lieu maintin-
 140 Et ilecmaindre à tozjors vindrent[drent
 Et li miracles s'i cessèrent,

Tant comme en païs demorèrent.
 Et les vertuz ci desor dites
 Si avinrent par les mérites
 145 Saint Evroul. Quer jà out la gloire
 De paradiz, selon l'istiore ».
 Or delessons ceste matière
 Venons au propoz arrière.
 Quant au povre out le pain donné,
 150 Tantost il li fu redonné.
 Quer ains que solaus fust couchiez,
 De la porte s'est approchiez
 Uns hons, qui un sommier amaine
 Si charchié, qu'à mult grant paine,
 155 Puet aler, de painz et de vins.
 Ci pert uns messages divins.
 Le célerier fait apeler,
 Et cil ne se vout pas céler.
 Li hons ci ne l'a pas gabé,
 160 Ains li dist : « Va à ton abé,
 Et li di que marchéans sui ;
 Venir ne voloïe pas vui.
 Ne savoïe s'il li falloït
 Painz ne vins ; ni qui li bailloit
 165 Sa despense à lui et aus frères. »
 Donc s'en va, ne demora guères.
 Tost est montez sor son sommier.
 A l'abé vint li célerier,
 Et si bel présent li présente,
 170 Et Sainz Evroul i met s'entente,
 Au célerier tantost demande
 Qui li bailla tant de viande,
 Et où est ; et qu'est devenu,
 Et pourquoi ne l'a retenu.
 175 Il respond que hastivement
 S'enfui, et mult simplement
 A lui s'esteit recommandé.
 Lors a Sainz Evrous corromandé
 Qu'en Dieu mercit hastivement.
 180 Chascuns d'eulz et il ensement

Vers 103. Porquis (perquisitus), cherché. — 121. Sage. Ceci est dit par ironie : Bérangier était d'une avarice sordide. — 123. Li pesa, il eut des peines. — 124. Entesa (intendere), s'appliqua. — 159. Gabé (capere), trompé. — 162. Vui (viduus), à vide.

Entend bien que Diex li envoie
 Tout ceu, et si li moulepleio
 Dez biens par sa miséricorde,
 Et rend à qui en li s'accorde,
 185 Et donne assez por poi de chose,
 Assez plus que nus penser n'ose.
 D'ilec en avant sanz doutance
 Ne lor failli lor soustenance.
 Assez ourent puis sanz outrage,
 190 Et nonquez puis de leur aage
 Failli querte nécessité
 A l'humaine fraïreté.
 Aprez com vint qu'il s'accréussent,
 Et dez biens temporiels éussent,
 195 Dez biens que ceulz lor apportoient,
 Qui dévocien i avoient,
 Norrirent une porcherie
 Assez petite, à lor mesnie
 Sosténir. Tost en fu séue
 200 Des larrons loingtains, et méue
 La renommée en ciz païs ;
 Et por ceu se sont envaïs
 Dex fin larron d'autre contrée,
 Et ont-il lor voie aprestée.
 205 De nuit sont à l'ostel venuz.
 Les pors trestouz granz et menuz
 Ont aculliz, et les amainent
 Et d'errer grandement se painent,
 Mes por nient. Voirement faillent
 210 A lor propoz, et se travaillent
 En tout le bois à tant errer
 Que il fu ja près d'ajorner.
 Quant ourent longuez tornié,
 Et ourent ja bien espié
 215 Tanz d'issir du bois (ce lor semble),
 Si com il parloient ensemble,
 L'uns vouleut l'autre araisonner,
 Si oïrent le sin sonner.
 Quer se levoient à matines

220 Li freres, aus euvres divines
 Accomplir. A donc s'esbahissent,
 A saint Evroul vont, et géhissent
 Lor larrecin, lor mauvestié,
 Qu'avoient faite, et que hété
 225 Estoient d'emblor lor sustance,
 Et que venu estoient de France
 Illecquez por fere cele euvre.
 Adonc Sainz Evrous lor desceuvre
 Sa volenté, et lor pardonne
 230 Lor meffet, comme sainte personne.
 Tant lor dist que se convertirent,
 Et lor pénitence o li firent.
 Et les fist moines sanz delai
 Ne refusout ni clerc, ni lai,
 235 Qui à li s'en vousist venir,
 S'il en bien se vousist tenir.
 A la recommandation
 De la sainte religion,
 Et de la glorieuse vie
 240 Du très honorable homme, mie
 Ne devons trespasser, ne tere
 Ce que Diex vout por s'amor fere
 Par un de cez moines premiers
 Qui esteit ses refectoriers.
 245 Emprez eulz uns corbins menneit,
 Qui prez du refectour aveit
 Son ni fait à sex corbiniaux,
 Qui ja li sembloient assez biaux
 En refectour par la fenestre,
 250 Mal close entrout, et trobleit l'estre.
 Les œfs chascun jor emporteit,
 Et sez poussins en conforteit.
 Au refectorier ennuia.
 De Saint Evroult mult se fia,
 255 Et pria Dieu dévotement
 Qu'il lor envoiasit vengeance
 De cel qui si lor biens emporte.
 Assez tost il trovèrent morte

Vers 191. Querte (curta), stricte. — 213. Longuez, longuement. — 218. sin (signum), cloche. —
 222. Géhissent, confessent. — 245 Menneit (manere), demeurerait.

- L'oiseil, soz l'arbre avec son ni.
 260 Ainsil est mors et honni,
 Quantconque soit qui lor veult nuire.
 Ne puet durer que tost ne muire.
 Ou tost pèrit, ou, sanz essoine,
 Se convertit, et devient moine.
 265 Donc Cil qui tout sait et esgarde,
 Et voit bien que pas ne se tarde
 De bien fere sez champion,
 De maintenir religion,
 Son cuer li afferme et conforte,
 270 Comment qu'il ait bataille forte,
 Qu'il veille en bien persévérer,
 Por monstrier et por revêler
 A ceulz qui aprez lui viendront,
 Comment en bien se contendront.
 275 Jaçoit ce que cil plus désire
 La compaignie dez genz fuire,
 Et en un désert demourer,
 Por Dieu plus en pez aourer,
 Si veult-il estre o son covent.
 280 Quer il avient trop bien sovent.
 Quant li fondemenz d'une chose
 Fait deffault, que à la parclose
 S'en va décheans l'édéfce.
 Por ceu veult-il en son office
 285 Demourer. Quer le commença,
 Et l'a maintenu jusqu'en ça.
 Il doute, s'il s'en partireit,
 L'édéfce vacillereit.
 Et se doute, s'il requiest
 290 Son aise, et son voloir feist
 Qu'aus autres il ne fist damage.
 Por ceu demoure, comme sage,
 Li princes de l'ost, qui bataille
 Contre la char, le monde, et aille
 295 Où l'ost est prest bataille prendre,
 Et horz l'ost sait mult bien entendre
 A proier Dieu secrément,
 Et monte vigoureusement
 De vertuz en vertuz dréchianz,
 300 Et à Dieu tozjors apréchians.
 De sa sainté la renommée
 A coru par mainte contrée,
 Et de sa grant religion
 Li noms par mainte region,
 305 Et ala par maintes provinces,
 Si que l'oïrent roi et princes.
 Por ceu à li sovent venoient.
 Et à li se recommandoient.
 Sa sainte conversacion
 310 Les esmut à dévotion.
 Mult noblez à li venoient,
 Por le bien qu'en li li savoient,
 Et lui prient dévotement
 « Qu'en nom du Sire qui ne ment,
 315 Veille à lor proières entendre,
 Et eulz de l'anemi defendre ».
 Et de lor biens mult li donnèrent
 Et de lor héritages. Erent
 Prez de donner de lor mesons
 320 Et de lor granz possessions.
 Et par charité mult li prient,
 Por ceu que mult en lui se fient,
 « Que il veille tels lieux fonder,
 Où religion habonder
 325 Puisse, et parfere itel service
 Qui à Dieu plese, à sainte Eglise,
 Et veille fonder abéies,
 Et mettre i genz de saintes vies,
 Tiex genz, com bon li semblera,
 330 Et tel ordre, con li plera,
 Hommes ou fames, qu'il vodra.
 Quer jà nus d'eulz ne s'en doudra,
 Et tiex personnes abés face,
 Qui plesent à Dieu par sa grace,
 335 Et lor sougiez gouverner puissent,
 Et enseigner, si que il fruissent

Vers 261. Quantconque, quiconque. — 282, A la parclose (pars clausa), à la fin. — 332. Doudra, pour douter. — 336. fruissent (frui), jouissent.

Dez bienfez qu'issi il feront
 Altant com en vie il seront. »

Sainz Evrous reçut lor prières,

- 340 Et fist tant (ne demora guères)
 Que quinze abéies fonda
 Où mult de bien puis abonda.
 Hommes et fames i assenne,
 Chascunez genz par sei ordenne,
 345 Et met prelas à s'ordenance,
 Qui saichent bonne congnoissance,
 Mener et gouverner si bien
 Lor sougiez qu'il n'i faille rien.
 Quant ordené out bien ces choses
 350 Et out bien les mesons encloses,
 Et ordenées les personnes,
 Les moines et auxi les nonnes,
 Il-en son moustier demoura,
 Où Dieu dévotement oura.
 355 Et ses moines mult amoneste
 Que lor vie soit bien honneste,
 Et que de bien en miez profitent
 Et en bien fere se délitent,
 Et de l'anemi bien se gardent
 360 Nuiz et jor (et point ne se tardent)
 De son engin, de sa malice,
 Et soient net de chascun vice.
 Les noms des lieux que il fonda,
 Où mult de granz biens abonda,
 365 N'avons pas orez en mémoire ;
 Quer par lonc tans en fu l'istoire
 Obliée par negligence,
 Et du lonc tans par la muence.
 Cil quatre cenz ans demora
 370 Désers, que nus ne restora.
 Mes oyez que Viels nos conte
 Qui a mult grant chose se monte,
 Quant joene esfes pièça esteit,
 Qui mult volontiers s'apresteit
 375 Et por oïr et por aprendre,

Et por miez les bienfez comprendre
 Des anciens, qui jadis virent
 Les faiz des saints et les escrirent.

« A cel tans que la renommée

- 380 Del saint fu par mainte contrée
 Espandue, et mouteplia,
 Aus oreilles de mult cria,
 Si vint juquez au roi de France,
 Childebert, de lui congnoissance.
 385 Il out de véoir le prodomme
 Mult grand talent (ci est la somme),
 Et autressi out la roïne :
 Le roi pria, et s'i incline.
 Il lui otrie bonnement.
 390 Cil s'apareillent vistement,
 Et au chemin mult tost se mettent,
 Et d'errer briement s'entremettent,
 Et o eulz mainent lor mesnie,
 En Ouche vindrent sanz tardie,
 395 En lieu où est orez l'église
 De Nostre-Dame bien assise.
 Illec est li rois descendu
 De son cheval ; a deffendu
 Qu'au saint molesté nus ne face,
 400 Mes se painnent tuit, en la place,
 D'atorner sei dévotement,
 Ovec la roïne ensement,
 Por encontre le serjant Dieu
 Qui démoirait en icel lieu ».
 405 « Donc sont li cler apareillié,
 Des sainz vestemenz, et baillié
 Ont reliques, et miz en place
 Sor draz de soie, si que place
 A Dieu lor apareillemenz,
 410 Et la cruiz, et l'encensemenz.
 Illec veulent le saint attendre.
 Mes li rois commanda à prendre
 Les reliques, et à porter
 Contre le saint, por conforter

Vers 361. Engin (ingenium), ruse. — 368, muence, changement. — 386. Talent, désir. — 408. Place, plaise.

- 415 Soi miez assez, quant les verra.
 Quer bien croit que mult li serra.
 Au chemin se met sanz attendre.
 Et li cler les reliques prendre
 Veulent. Mes remuer ne porent,
- 420 Tuit esbahi ilec demorent.
 A terre à oureison se mettent,
 De prier Dieu mult s'entremettent,
 Que les puissent de cele place
 Porter avant par soue grace.
- 425 La roïne dévotement
 A Dieu pria mult humblement
 Que s'il les daingne conforter,
 Et les reliques transporter
 Laisse ovec eulz, qu'en icel lieu
- 430 Fera fere en l'honneur de Dieu
 Et de sa Mère, bele église,
 Grant et large, de bele guise.
 Et quant elle out ainsi ouré
 Il n'y ont guèrez demouré,
- 435 Aus reliques ont les mainz mises,
 Mes elz sont si à terre prises,
 Qu'il ne les porent remuer :
 A tant se pourroient tuer.
 Adonc fu triste la roïne,
- 440 Et bat mult forment sa pétrine,
 Et dit que c'est por sez péchiez
 Que ilec sont issi fichiez,
 Que veoir ne puet le saint homme
 Donquez a dit, et le consomme
- 445 Que se Diex consent par sa grace
 (Et cele au saint) que de la place
 Lor reliques puissent movoir
 A Dieu pramet, et iert tout voir,
 Que de marbre une belle pierre
- 450 Fera tost por un autel querre,
 Et si le lui présentera,
 Et un autel fere en fera.
 Sitost qu'out la parole dite,
 Por véoir du saint le mérite,
- 455 Les reliques se remuèrent
 Par elz, adonquez les portèrent,
 Et vont vers le saint à l'encontre.
 Et li prodons si les rencontre
 O dez moines grant compaignie,
- 460 Qu'il aveit já o sei cuillie,
 Et de pueple grant multitude,
 Qui mettent grant cure et estude
 A recevoir le roi à joie,
 Encontré l'ont emmi la voie.
- 465 Et sainz Evrous o li l'emmaine,
 A ennorer li met grant paine.
 Trois jors ilec sejorna,
 Et au quart si s'en retorna.
 Mes soz séel avant il donne
- 470 A Saint Evroul en sa personne
 Quatre-vins-et-dix-et-neuf villes.
 Tiex choses ne tient pas à viles
 Sainz Evrous, mes mult le mercie.
 Et li rois o sa compaignie
- 475 A saint Evroul se recommande,
 A cheminer sa genz commande,
 Donc s'en revont à lor contrée,
 Sain, et lié tuit sans demorée ».
 « La roïne pas ne s'oblie,
- 480 Son veu oblier ne veult mie.
 Au tertre qui au bois s'adonne
 Prez du ruissel de Charentonne,
 Et du bois de l'autre partie
 A Madame Sainte-Marie,
- 485 Ele a fondé mult bele église
 Grant et bele, ovec grant dévise,
 Et si a fet parmi la terre
 Un bel autel de marbre querre,
 Por remplir son veu et s'entente.
- 490 A saint Evroul tost le présente,
 Et il l'a fait en œuvre mettre.
 Et si com l'en trove en la lettre,
 Ilequez par mult d'ans dura,
 Mes aprez, quant nus n'en cura,

Vers 416. Serra, pour servira. — 471. Villes, terres, ou maisons de campagne.

495 Que li lieux se fu toz lessiez,
 Et ert désers, et toz plessiez
 Li bois, et chaï la chapelle,
 Qui aveit esté jadis belle,
 Et l'autels quassez et brisez,
 500 Et par pièces toz debrisez,
 Il avint que un chétis homme,
 Qui pas ne priseit une pomme,
 Une grant pièce en emporta,
 En autre lieu la transporta.
 505 Et lui chaï par aventure
 La pierre, qui esteit mult dure,
 Et par le milieu la brisa.
 Et de ce pas ne s'avisa
 Qu'à Dieu malement dépleiseit,
 510 Ce qu'il de la pierre feseit.
 Quer il en print mult tost venjance :
 Ilec demonstra sa puissance,
 Quer tost avant que l'an passa
 Li hons du siècle trespassa ».
 515 « En l'église qu'oez retraire
 La roïne si a fait faire
 Dex autels en bele manière,
 L'un devant, et l'autre arrière.
 Cil rier de la Trinité
 520 Est fondez par humilité.
 L'autre est de la Virge Marie,
 Vers qui toz li mons s'humilie
 Par reson en subjection,
 Et par droite dévotion.
 525 Et si a-l'en dit mult sovent
 Que de nonnains i out covent.
 Et ilec aveit cemetère,
 Et i porta-l'en mainte bière,
 Et cors de moines qui moroient ;
 530 Quer ilequez touz enterroient.
 Et mult de nobles là reposent,
 Hommes et fames ilec posent.
 Mult i a de sarqueux de pierre,
 Que hons trove, qui les veult querre.

535 La cause pourquoi les portoient,
 Haut enterrer por ceu fesoient
 Est que trop d'éve a la valée,
 Qui du bois i est avalée.
 Sitost que la fosse esteit fete,
 540 L'éve i sourdeit, et ert implete,
 En iver espéciaument
 I court éve communalment.
 Si que l'en trove en cele église
 Mult biaux sarqueux à grant dévise,
 545 Si qu'ilec li sarqueu sont signes
 Qu'il furent à personnes dignes »
 Viels ces choses nos raconte,
 Et en son livre en fet grant conte.
 « Aprez avint que li sainz homme,
 550 Qui ne priseit pas une pomme
 Tout le bonban de ceste vie,
 A son moustier ne poveit mie
 Dieu proier à sa volenté
 Que de genz n'i eust à plenté
 555 Tozjors o lui, qui le trobloient
 Et sa dévociion movoient.
 De son moustier a ordené
 Mult bien. Puis ne fu homme né
 Qui séust quel part il ala.
 560 Vers une croupte s'avala,
 Quant fu de son moustier emblez
 Et s'enfui tout en emblez,
 Si qu'à nul il nel revéla,
 Fors qu'à un moine qu'apela,
 565 Et si li a tout revélé ;
 Et icil l'a mult bien célé.
 Mars out non : ses fillieus estait,
 Si que de lui ne se guetoit.
 Mes du tout en lui se fiout,
 570 Por la grant amor qu'o lui out.
 Mult de sez secrez il saveit,
 Que sainz Evrous diz lui aveit.
 La croupte là où s'est tenuz,
 Qu'à s'abeie il n'est venuz,

Vers 502. Une pomme, qui ne respectait rien, parce qu'il était dépourvu de sens.

- 575 Est soz un mont mult plein de branches,
 Il n'i a ni mesons ne granches,
 Prez d'un ruissel, qui pas ne griewe,
 Auxi com à demi lieue
 Prez du moustier esteit la croupte.
- 580 Ilec va, et dedenz se boute.
 Et a ilec trois ans esté.
 Et en iver et en esté,
 Que ne le sout homme vivans.
 Excepté Marc. Donc estrivans
- 585 Sont li moines communement
 L'uns vers l'autre trop malement.
 L'anemis entr'eulz a tremiz
 Si grant envie et anuiz,
 Et si grant haingne, et tele noise
- 590 Qu'en quelque part que l'uns s'en voise,
 L'autres si le sieut par envie,
 Et l'uns à l'autre ne fuit mie
 Chascuns de mal à l'autre fere ;
 Si que tant monta cele affere,
- 595 Et gourgoussèrent longuement,
 Que la chose ala malement.
 Tant ont tenté et gourgoussé,
 Que il se sont entreblessé
 Et tant jà enconstre rué,
- 600 Que dex se sont entretué.
 Li autre couroucié en furent
 Où lor mestres fu, pas ne surent.
 Quant il furent tuit assemblé,
 Mars s'est tantost d'iceulz emblé,
- 605 Et à son mestre va plorant.
 Quand il le voit venir corant
 Il pense bien que sanz reson
 N'est-il pas partiz de mezon.
 Contre li va ; si li enquiert
- 610 Pourquoi il cort, et que li quiert,
 Donc lui a Mars tantost conté
 Que « li contens est tant monté
 Entre les moines, qu'ont tué,
 Tuit entr'eulz tant se sont rué,
- 615 Et féru l'uns l'autre, et batu
 Que dex en sont mort abatu.
 « Quant ces il oï, si frémi,
 Et puis a ploré et gémi.
 Et vint tost là où il estoient,
- 620 Et grantment couroucié sembloient.
 Et quant il vint prez de l'église
 Si comme Viels le devise),
 En lieu où l'église est fondée
 Et est de novel restorée,
- 625 Trestuit li sin par eulz sonnèrent,
 Mult très beau son és bois donnèrent,
 Et ceulz du moustier Nostre-Dame,
 Sanz ce que i touchast nule ame.
 Et de Saint Martin ensement,
- 630 Qui jadis, anciennement,
 Elégans esteit apelez,
 Par excellence ainsi nommez.
 Ilec les bonnes genz venoient,
 Et le service Dieu fesoient,
- 635 En cel lieu, qui dans la siourie
 Fu apelez Bercoterie. »
 « Quand l'anemiz a ce véu,
 Et a pour voir apercéu
 Que Sainz Evrous ilec retorne,
- 640 Tantost fait, et pas ne sejourne.
 Et se met en une autre guise,
 Et a tost forme d'homme prise,
 Et plus ilec il ne sejourne,
 S'enfui troublez, et mas, et morne.
- 645 Sainz Evrous son filliol apele,
 Et li a dit parole tele :
 « Veis-tu, dist-il, cest homme là,
 Qui là s'enfui, qui se cela,
 Avant que ci venu fussions,
- 650 Ne que ci l'apercéussions ? —
 Cil lui a dit : « Je nel voi mie, —
 Donc a dit : « C'est cil qui l'envie
 Entre nos frères a méu,
 Et il s'est bien apercéu

Vers 577. Griewe (gravare), grever, tourmenter. — 595. Gourgoussèrent, disputèrent.

- 655 Que ci por le chacier venoie.
 Por ceu s'est-il mis à la voie,
 Et a pris humaine figure;
 Quer demorer o mei n'a cure ».
 Donc s'en va l'anemiz fuians.
- 660 Sainz Evrous le va porsuians.
 De foir ert mult aprestez;
 Mes par force s'est arrestez;
 Quer de foir n'a plus congié;
 S'est à grant paine ilec sosgié.
- 665 Tant que Sainz Evrous est venu.
 Ilc l'a pris, et atindu.
 Est si courous, si eschaufé
 Qu'ilec a bouté le malfé
 En un for tout prest de pain cuire,
- 670 Sanz ce qu'à rien il péust nuire,
 Nen aus painz, nen aus fames, qui l'è-
 Qui à coïr le pain portèrent. [rent,]
 Un huis de fer ilec trova
 Le prist tantost, et l'encrova
- 675 O l'huis de fer enfermé l'a.
 Et puis les fames apela.
 Qui estoient mult tormentées
 Quer elz perdoient lor fornées.
 Si lor dist : « Ne vos esmoier,
- 680 Mes devant le for nétoier
 La terre, et les painz i metez
 Desor, et vos n'entremetez
 De rien plus. Quer en ceste place,
 Vos fera Diex mult bele grace ».
- 685 Ainsi font com il lor commande,
 Et en aprez si lor remande,
 Quant à Dieu out fait sa prière,
 Qu'iceles lor painz arrièrè
 Repreingnent, et si les emportent.
- 690 Et eles mult se reconfortent. [voient]
 Quant lor painz biaux et bien cuits
 Sanz feu. Adonc le Saint déproient
 Que du malfé bien les deffende,
 Et aus ostieux sannes les rende.
- 695 Et cil à Dieu tost les envoie.
 N'i a nus hons qui ce fet voie
 Qui ne rende grace à Dieu.
 Et por ce miracle icil lieu
 Fu donc apelez Eschaufor,
- 700 Por la cause d'icel chaut for,
 Où l'anemis fu enserré
 Et encloz avec l'huis ferré ».
 « Aprez au moustier retourna,
 Et longuez pas ne séjorna,
- 705 Que les dex mors tost demandast,
 Et apporter les commandast
 Devant lui. Lors fist sa prière
 A Dieu, qu'icil en vie arrièrè
 Revenissent, et il si firent.
- 710 Et adonc, quant Saint Evroul virent,
 Il firent lor confession.
 Aprez o grant dévotion.
 Il les a tost commeniez
 Du Cors Dieu, et rasakié,
- 715 Et aprez les ames rendirent
 A Dieu, et tuit cil qui ce virent
 O grant joie ont Dieu mercié.
 Et ont à Dieu merci crié;
 Et Sainz Evrous, sanz plus errer,
- 720 Les dex cors a fait enterrer,
 Et si qu'est cerz lor sauvement,
 A Dieu rent graces bonnement ».
 Comment qu'escript ce ne soit mie
 Communement tout en sa vie,
- 725 Li ancien, qui aprez èrent
 Aus joenes frères le noncièrent,
 Et ovequez tout ces il dirent
 A Viel qu' « un ancien il virent
 Qui aveit un mult très bel livre
- 730 Où tout à plein et à délivre
 Si bon fez tuit escript estoient,
 Et tout à plein bien i paroient.
 Uns jors avint qu'aprez la messe
 (I aveit de genz mult grant presse),

Vers 674. Encrova, enferma. — 679. Esmoier, infinitif employé pour l'impératif.

- 735 Remest une chandelle ardent
Nus ne s'ala de ce gardant.
Et li feus art (pas ne se tarde)
Et nus de ceu ne se prend garde :
Il èrent en dévotion.
- 740 Li feux et la combustion
Tantost aus toailles se prend
Et art tantost tout, et esprend.
Et li livres desor esteit.
Tant comme chascuns s'apresteit,
- 745 Sont arses toailles et livre,
Si que toz fu ars à délivre ;
Si que du livre l'exemplaire
Ne pout nus puis trover, ni fere.
Quant li moines ont ce véu,
- 750 Grandement lor a despléu.
Quer des fez anciens l'estoire,
Et des miracles ert mémoire.
Et por ceu que cil poi savoient,
Qui donquez ilec habitoient,
- 755 En livre rien de ce n'escrissent,
Mes aus joenes d'aprez ceu dirent
Que véu et oï avoient.
Et cil qui poi de bien savoient,
Par peresce et par nonchalance
- 760 Ont trestout miz en obliance,
Forz ce qu'itant tout soulement
Uns granz clers mult soutivement
Mist en escript briement sa Vie.
Ice tant n'oblie-l'en mie ;
- 765 Ains le list-l'en en sainte église
Tout auxi comme il se dévise ».
Juques-ci Viels nos raconte
Ce qu'il oï dire par conte :
En escript pas ne le trova
- 770 Par les anciens le prova.
Or tornons donc à la matière
Que nos avons lessié rière
(Ce qu'en la Legende trovons,
Et par le livre le provons
- 775 De ce dont nos avons memoire),
De vie et de mort tout l'estoire,
Sanz rien fausser que nos puissons,
De rien qu'en cel livre truissons.
Quant vint-et-dex ans passé furent,
- 780 Puis que des Dex-Jumeaux s'esmurent
Sainz Evrous et sa compaignie,
Et ont mainé mult sainte vie,
Et i ont vescu saintement,
Et miracles fait proprement
- 785 L'anemiz, qui pas ne s'oblie,
De ses bienfez a grant envie,
Et du lieu là, où il habite,
A tant fait que la mort subite,
Par la souffrance Dieu, s'est mise,
- 790 Si con li livres le dévise,
En pluxours frères du covent,
Si que il en moroit sovent,
Mes Sainz Evrous n'en fui mie
(Com li faux pastre, quant il guie
- 795 Les bestes qui ne sont soves,
Et de garder les fait granz moves.
Mes quant il veit le loup venir,
Ne se veult pas o elz tenir ;
Ains s'enfui, et lesse les bestes,
- 800 Et li leus lor croist les testes),
Mes com voirs pastre demora
O eulz, et con eulz labora.
Et o eulz en prist la bataille
Comment que li leus les assaille,
- 805 Et o eulz vout morir et vivre,
Et por les dits l'Apostre ensuivre,
Liez ert o ceulz qui joïssoient,
O ploroit o ceulz qui ploroient.
Confort et exhortation
- 810 Lor fist o grant dévotion :
Frères en Dieu, vos confortez
Et tribulacions portez
En patience, et s'appareille
Chascuns tres bien, nus ne sommeille.

- 815 Renovelons nos esperiz ;
Li bienfet nos seront meriz.
Bataillons contre le malfé,
Qui si vers nos est eschauffé.
Tribulacion par sentence
- 820 Fait hom parfet en pacience.
Uns cuers et une ame soiez
En Dieu, et devant vos voyez
Que Diex chascun de nos apele.
Chascuns de nos aura autele
- 825 Mérite, comme fu l'ouvragne.
Por ceu donquez nus ne se fagne
De veiller ; quer ne savons l'ore
Ni le jor, que nos corra sore
La mors. Bénois cil sera,
- 830 Que Diex veillant bien trovera.
Et li bon l'eur, qui est mérite
Oront, et li mal mult despite ».
Ainsi les frères conforta ;
A bien fere les exhorta.
- 835 Quant ainsi soudement moroient,
Au secors Saint Evroult coroientr
Et por ceu que plus clerement
Apparust que Diex proprement
Miracles por lui fait sovent
- 840 Il avint que de son covent
Uns moines sanz confession
Morut, et sanz commenion.
Li moine Aubers fu apelé.
Ses gardeins ne l'a pas célé :
- 845 A Saint Evroult est tost coruz,
Et dist que li moine est moruz,
N'est confes, n'a comménié,
Ains est soudement dévié.
Et por ceu, biaux père, criez
- 850 Que de péchiez soit desliez.
Vostre oreison conduit lui face,
Qui de commenion n'out grace,
Et le maint tost à sovement,
Qui de Dieu n'out garnissement. »
- 855 De laquel chose mult s'accuse
Sainz Evrous, mes pas ne refuse
Por lui prier, et à se tense,
Et dit que c'est sa negligence.
Au lict du mort est tost venuz,
- 860 De plorer ne s'est pas tenuz.
Les armes d'oureison a prises,
Que piéca il avait aprises.
A terre couchiez mult oura
En oreison tant démoura,
- 865 Que bien par Saint Esprit senti
Que Cil qui onquez me menti,
Ses oreisons a entendues.
Donques à Dieu graces rendues,
A haute voix il apela
- 870 Le mort par nom (pas ne cela) :
« Aubers, lieve sus prestement. »
Cil qui est mors jà longuement,
Se lieve, tout sains et hétéiz,
Com se mors n'eüst pas estez,
- 875 Et voit cil qui l'a délivré
Des mains où il avait esté.
Et dit : Bien vienges-vos, biaux père ;
Quer de sentence mult amère
Sui délivrez. Sentence avoie.
- 880 (Por ceu que comménié n'estoie)
D'estre de fain mult tormentez.
Por ceu sui mult entalentez
Biaux père, qu'à comménier soie,
Si en ert plus seure ma voie ».
- 885 Sainz Evrous l'a donc conforté,
Et commandé que apporté
Soit li Cors Dieu sanz demorée.
L'Eucharistie a donc donnée
Au moine, et si tost qu'il l'out prise
- 890 De sa main, en novele guise
Son esperit rendit à Dieu,
Véant touz qui érent el lieu,
Qui mult emerveillié estoient
Qu'ert résuscitez, si com voient.

Vers 826. Se fagne, faire semblant, négliger.

- 895 Sainz Evrous est liez, li bons père,
Certains du salut de son frère.
Tuit sont lié cil de l'abitacle
Por la noviauté du miracle.
Il est liez qu'il soit à décertes,
900 Que l'anemiz a fait dex pertes ;
Quer le moine li a tolu
Et de paine l'a absolu.
Par la prise du pain de vie,
Il va en perdurable vie.
905 Si frère veulent joie fere ;
Quer il voient qu'il ont tel père,
Qui enfer à confusion
Met par sa grant dévociion,
Et sout paor de la tempeste
910 Qui chascun jor trop les tempeste,
De la mort, qui est si soudaine.
Soz le dutour qui bien les maine,
Ont moins de paor, et de doute :
En lui est lor fiance toute.
915 Tant dura la mortalité,
Et tant a fait d'iniquité,
Et tant est l'esfors enveiez,
Que des moines sont déveiez
LXXVIII par voir conte,
920 Et des serjanz combien se monte
Li nombres, n'ai pas par estude,
Quer en morut grant multitude.
Que d'un avint en lor présence,
Ne veil pas passer soz silence.
925 Le jor de la Nativité
Nostre Seignor, por verité,
D'un frère fu l'âme ravie,
Dont nécessaire estoit la vie.
Li frères o grant diligence
930 Ont cel apresté tost, et en ce
Il metent gran' paine et grant cure,
Horz du moustier à sépouture
L'ont porté, et si atendoient
Que les messes pardites soient,
935 Por mettre li en son dreit lieu,
Et por commander li à Dieu.
Tuit plorèrent cil du covent ;
Quer mult de biens lor fist sovent.
Tres diligens procuratours
940 Fu, et bons administratours.
Et por ceu tendrement l'amoient ;
Quer en li mult de bien savoient.
Quant Sainz Evrous les vist plorer,
Pitié l'en prist sanz démorer.
945 De la pitié qu'il a éu,
Saint esperit a concéu
En son cuer et en sa pensée.
En oreison sanz démorée
Se met, et si longuemant prie
950 Dieu, que tost revint à la vie
Li moines, qu'icil tant amoient,
Por qui si tendrement ploroient.
Sa coupe bat et sa pétrine,
Et de prier Dieu ne parfîne.
955 Tant pria Dieu et excita,
Que li moines résuscita.
Et quand Saint Evroul a véu,
Tantost li est aus piés chéu,
Et mult grandement le mercie,
960 Quer il li a rendu la vie.
Quant cele chose fu véue
Des frères ne fu pas téue :
Chascuns à haute voix s'escrie :
« Benois soit li Fix Marie,
965 La Virge Dame glorieuse,
Qui de sa grace nos arouse.
Bien véons que par les mérites
De nostre père, est icil quites
De mort ». Partout va la novele
970 De la chose, qui est si bele,
Que Sainz Evrous les morz suscite,
Et si garde de mort subite ;
Que c'est voirs comme pastenostres
Qu'il fait les euvres aus Apostres ;

Vers 901. Tola (tollere), enlevé.

- 975 Et por c'est voirs (tout sanz celer)
Qu'en le doit Apostre apeler.
Li moines, qui fu suscitez,
N'est pas de l'office quitez.
Ains miz arriere en l'office,
980 Qu'il ne faisait point comme nice.
L'office fist mult humblement,
Et veschi puis mult longuement.
Donc la mortalité cessa,
Qui tant le covent abessa.
- 985 Comment que cessast l'envaie
De la mort, ne cessout-il mie
De prier por les trespassez.
Si esteit-il jà mult lassez
De veiller, de plorer, d'ourer,
990 Mult li pleseit à demourer
O Dieu en grant humilité.
Bien soit que voire charité
Por l'âme assez plus se labore,
Que por le cors en chascune ore.
- 995 Quer jà soit ce que par vieillesce
De dret aage et par feblesce,
Fu-il toz blanz de chanisseure,
Resplendissant noble figure
Aveit, et bele, et graciouse.
- 1000 Ne se donnout pas à oisouse,
Point espargnier ne se saveit,
Por tout l'aage qu'il aveit,
Tozjors esteit en oreisons,
Jor et nuiz en toutes seisons.
- 1005 Jouxte David, qui du prodomme
Dist en sauter en icel somme
Que « li prodòm jor et nuiz veille
En la lei Dieu, point ne sommeille.
Tout ardens fu en charité,
- 1010 En toutez vertuz excité.
Aus péchéours mult doucement
Pardonnout lor fol errement.
Sa bouche gardoit de frivole
Jà n'en issi male parole,
- 1015 De son cors ne vout conte fere.
Troiz feiz en l'an se faisait rere.
Por mefet, ne por sorquidance
Par lui n'out nus male vengeance.
S'aucuns lui aporteit la perte
- 1020 Dez biens temporels tout aperte,
Auxi comme Job responneit
(Et sez paroles exponneit :)
« Diex nos donna grant et greignour :
Benoïs soit Nostre Seignour.
- 1025 Il donna, et il a repriz
Jà par moi n'en sera repriz ».
Tant de grace et vertu aveit,
Et si tres bel parler saveit,
Que quiconque à descort féussent
- 1030 Por tant qu'o li parler péussent,
Accordé tuit ne s'en ralassent,
Et tozjors mais ne s'entramassent.
Trestuit cil qui à lui venoient,
Noble et autre, quels qu'il estoient,
- 1035 Povre, pèlerin, o grant chièrè
Recevoit : c'estoit sa manière.
Et cil qui hantoient son estre.
Tres liez trestoz jors voleit estre.
Poi ou à paine il aveneit,
- 1040 Si aucuns véoir le veneit,
Que de lui lessast-il partir,
Qu'il ne lui vousist départir
Et donner ou grant ou petit,
Por amour, o grant apetit.
- 1045 Cortois fu et abandonné
De ce que Diex li out donné.
Quant malades à lui venoient,
Et sà bénédison avoient,
S'en raloient sain et joiant,
- 1050 Et Dieu, le criatour, loant.
Tuit cil qui bien le requéroient,
Santé, salut, tantost avoient.
Mult èrent que fièvres grévoient,
Si fort qu'aler il ne povoient

1055 A lui por lor santé conquerre
Por fêblesce, por le lonc erre,
A lui enveioient lor amiz,
Dépréant que li biens qu'a miz
Diex en lui, en ce point lor vaille,

1060 Et aucun poi de sa vestaille,
Ou aucun poi de sa sainture,
Qui esteit d'une corde dure,
Par charité lor enveiait
Et que pas ne lor déneast.

1065 Fu d'entour lui aucune chose,
Que s'aucuns tenist une pose
(De lui rien), o dévociion
De fei, o bonne intencion
Tost aveit léescé et santé :

1070 Jà tant ne fu espoenté.
Aprez avint qu'en la contrée
Une Dame mult renommée,
Qui riche ert, et de grant lignage,
Souffreit de fièvre si grant rage,

1075 Que poi failloit que ne moureït.
Nus mières ne la sécoureit,
Por chose que donner séust,
Ne savait que fere déust.
En la parfin la renommée

1080 De Saint Evroul li fu porté.
Donc lui requist en charité
Que d'ele veille avoir pité,
Et que l'ourlé de sa vesture
Li envoit por oster l'ardure

1085 De la fièvre qui la tormente.
Et sitost que l'en lui présente,
Tantost fu saine et bien garie.
Et mult d'autres tel maladie
Ont eschivé parfaitement,

1090 Et en loent Dieu bonnement.
Vez-ci mière bien à loer,
Qui tout sanz don, et sanz loer,
Aus présenz donne tost santé,
Et cil qui point ne l'ont hanté,

1095 Néïs ressentent prestement
De touz lor mauz alégement.

Quant donc tuit si à lui venoient,
Et dévotement le prioient,
Por certaines necessitez,

1100 Qu'il fussent de lor mauz quitez,
Entre les autres qui i vindrent,
Et de sez biens aumosnes prindrent,
De bien loingtaine région
I vint o grand dévociion

1105 Unes povres, pleins de maladie,
Si povres qu'il ne pavoit mie
Desor sez piez tout droiz aler.
Son chef conveneit avaler,
Et sez mainz sor sez genouz mettre.

1110 Li dous vieillars qui entremettre
Se sait de garir les inferz,
Quant sont lié, ou sont en fers,
Pitié en prent, et dit li a :
« Frères, quant li maus te lia,

1115 Comment péus-tu ci venir ?
Qu'il ne te convient de fenir
Ta vie avant que ci venisses,
Et que l'aumosne ci preïsses ». —
« Sire, dist-il par charité,

1120 Ci par double nécessité.
Sui venuz de loingtaine terre
Por dex prières vos requerre :
Que le fameillous saolez,
Et me gariesez, se volez.

1125 Bien croi que vos le pourez fere ». —
Cil dist : « Seuffre un petit, biaux frère,
Ilec t'assis, ne t'ennuit mie ». —
Sainz Evrous donc à Dieu supplie
Por le povre. Santé li donne, .

1130 Et à mengier li abandonne,
Et le fait moine, et li commande
Que por gaagner sa viande
Cortilliers soit d'ore, et si face
Dez blez et dez chouz en la place.

- 1135 Ainsi com dex choses requerre
Il vint, bien emploia son erre.
Quer trois choses li sont donnéez
Santé, aïe, et sont muéez
Si mours, et de plus sainte vie
1140 Li abit, et si n'i a mie
Paour d'avoir faute de painz,
Ou soit-il malade, ou soit sainz.
Uns autres i vint ensement
Qui sembleit que trop malement
1145 Malades fust. Qui se feignoit
Contret, ainsi se restreignoit.
Por ceu le faiseit qu'il p'eüst
Avoir plus de pain, s'il séüst.
Quand Sainz Evrous li out bailliée
1150 L'aumosne qu'il aveit tailliée
Greignour, sitost com il l'out prise
En lui une fièvre s'est mise.
Que feigneit li est advenu
A certes. Ilec s'est tenu.
1155 Il a donc confessé la chose,
La mauvesté, qui fut enclose
Dedenz li, et assez briement
Vint de vie à définement.
Donc entre cez aournemenz
1160 De vertuz en accreissenmenz
Icil Bers très bien esprovez
S'est si bien envers Dieu provez,
Que quant quatre vins ans avoit
Et craoit mult bien, et savoit
1165 Que bons sereit Celui véoir,
A qui toz bien plere et séoir
Saveit, et por ceu désireit
Celui véoir, où se mireit,
Et qu'o très grant désir de cuer
1170 Aveit servi, et geté puer
Tout le mont por s'amour avoir
(Le desléal serjant à voir
Repreneit, qui ne veult pas estre
En la présence de son Mestre).

- 1175 Donc chaït-il en maladie
De fièvre, qu'abréja sa vie,
Et fu quarante jors entiers
Que onquez vaillant dex deniers,
Nen un, ne dénier maaïlle,
1180 Ne menja de mortel vitaille,
N'autre chose, forz soulement
Du voir Cors Dieu le Sacrement.
Et jaçoit ce qu'il fust mult féble
De maladie, et mult endèble,
1185 Ne cessout d'enseigner les frères,
Tout auxi com ne sentist guères
Ou poi, ou rien de maladie.
Ainsi vouleït finir sa vie,
Et quant frère d'ailleurs venoient
1190 Por le visiter, et disoient
En prévant que « par charité
Il l'ont ilecquez visité,
Emplorant, por ceu qu'il est tendre
Qu'il veille aucune chose prendre,
1195 Por miez soutenir sa nature »,
Il respondeit : « Je n'en ai cure.
Taisiez, taisiez-vous, biaux dom frère,
Ne me veillez pas ennui fere,
N'amonester de chose prendre,
1200 A ma nature qui est tendre
Contraire, qui me grèveït,
A l'âme et au cors mal fereït .
Par dehorz fain pas ne presseït
Que Sainz Espirs dedenz peisseït.
1205 Péüz esteit de l'espérance
De l'espéritable sustance,
Certains esteit que por sa paine
Aureit-il merite certaine.
En la parfin tout l'espira
1210 Sainz Espirs, et il désira
Issir de cele mortel vie ;
Son Criatour n'oblia mie.
Quant sout le jor certainement
Que partirout, dévotement

Vers 1145. Se feigneit, faisait semblant d'être.

- 1215 Désirout de tout son atour
Veoir Dieu, vout son Criatour,
Adonc les frères apela.
Son décès pas ne lor céla.
Adonc commencent à plorer,
1220 Qu'o eulz ne veult plus démorer.
Dient qu'aprez sa mort feront ?
Dolent et esbahi seront.
Donc lor a commencié à dire :
« Bia dom fil, or lessiez vostre ire.
1225 Soiez tout uns en unité,
Joint du lien de charité,
Entramez-vous parfaitement
En Dieu, espiritelement,
Gardez-vous de la tricherie
1230 D'anemi qui tozjors espie,
Et ce qu'à Dieu avez pramiz,
Pensez de rendre, dous amiz.
Amez tozjors sobriété,
Et si gardez bien casteté.
1235 Tenez tozjors humilité,
Eschivez d'orgoil la vuité,
L'uns l'autre en bien fesant avance,
Et en Dieu aïez grant fiance.
Pèlerins, hostes recevez
1240 Dévotement, si com devez,
Tout por l'amour d'icelui Sire,
Qui vos dit en son Evangire :
« Hostes fu, vos me recéustes
Et abrévastes, et péustes ».
1245 Quant c'out dit et mult d'autres choses
Qui dedenz li èrent encloses,
Adonc les frères bésa,
Et de parler donc s'aquésa ;
Et en cel point qu'esteit ici,
1250 Sa sainte âme du cors issi,
Et au Criatour la rendi.
Et adonc ses voulds resplendi
- Si clers, qu'il ne fu nule doute
Qu'ès cieus n'en alast s'âme toute.
1255 Il trespasa de cest cendrier
Quart jor kalendes en janvier,
En icel tanz qu'à Ses aveit
Uns évesques qui mult saveit
De bien, et ci fu mult prodomme.
1260 Robers out nom. Issi le nomme
Toz li païz. Li rois de France,
Il debers out nom sanz doutance,
L'an douziesme de son réalme,
Que le septre tint en sa palme.
1265 Donc li frère o grant révérence
L'emportent, non pas en silence,
Ains chantent loanges à Dieu,
Psalmes et hymnes en cel lieu,
Et le gardent dévotement
1270 En attendant l'avènement
Dez serjanz Dieu, qui en l'église
O eulz facent le Dieu servise.
Trois jors et trois nuiz l'ont gardé,
De Dieu loer ne sont tardé.
1275 Et puis qu'en la dite cité
Il fu séu por vérité
Que cil qui tout reconforteit
Le païz, et si se portoit,
Que vers nul il ne mespreneit
1280 Mes granz biens à tous empreneit,
Est de ce siècle trespassez,
Couroucié sont, mas et lassez.
Au moustier Saint Evroul accorent,
Li povre le povre Dieu plorent,
1285 Et li rice le rice en Dieu,
Li enfant lor père en cel lieu,
Et li ancien l'ancien ;
Et tuit joie ont sur toute rien,
D'estre ès osèquez du prodomme
1290 Qui à toz bien feseit ; c'est somme,

Vers 1208. Certaine. On lit ainsi dans le M S ; mais il est bien probable que dans le texte original on lisait centaine, c'est-à-dire, une récompense magnifique. Voir Math. XIII 8. — 1257. A Sés. On fixe la mort de Saint Evroult au temps de l'épiscopat de Robert, évêque de Sées, parce que l'abbaye de Saint-Evroult faisait alors partie de ce diocèse.

- Qui à toz biens cemmuns esteit.
Et chascuns par droit le plaigneit.
Donc une chose merveillouse,
Et à raconter bien joïouse
- 1295 (Que li Sainz fist aprez sa vie
Que s'âme fu en ciel ravie),
N'est pas à nule fin à tere,
Mes à oïr, doit à toz plere.
Il aveit dedenz l'abêie
- 1300 Uns moines de mult bonne vie,
Que Sainz Evrous mult chier aveit,
Por le grant bien qu'à li saveit.
Humbles, devez, religious,
N'ert de bien d'autri envious.
- 1305 D'ordre de diacre serveit
Et la grâce Dieu déservait.
Quand il vist qu'est si abessié,
Et que ses Mestres l'a lessié,
S'il fu dolens et tout pleins d'ire,
- 1310 Il ne le convient à nul dire.
Dolens fu, et si lamenta
Et ploré mult longuement a,
Et dist : « Hélas ! Que pui-je fere ?
Pourquoi me lesses-tu, biaux père ?
- 1315 Hélas ! pourquoi si m'entrobliés,
Pourquoi me lesses et oblies ?
Qui tez conseils me revelois,
Pourquoi me lesses, qui amois,
Que trestoois comme ton fis
- 1320 Pourquoi me lesses, et t'enfuis ?
A déservir ne mis-je onc cure ?
Que vousisses à sêpouture
Avant que moi estre posez ?
Je ne serai jamais osez
- 1325 De l'œil lever, ne de mot dire ;
Dolens, et mas, et tout pleins d'ire
Serai, mais tant com j'aurai vie.
Se Dieu plest, plus ne vivrai mie ».
- 1330 Que viz après lui démorout.

Vers 1330. Viz, vif, vivant.

- Adonc, par la Dieu permission,
La nuiz de la Circoncision,
Avint que trespassa li frère,
Par les prières du Saint Père.
- 1335 Cez aparut apertement :
Avint par divin jugement
Que cil qu'il aveit tant amé
En cest siècle, et ami clamé,
Ne démorast pas en l'ordure
- 1340 Du siècle, n'en la porriture,
Et aparust apertement
Que à ceux qui dévotement
Le proieront, il accoria,
.
- 1345 Et ainsi en cele manière
O le Saint qui giseit en bière
Le moine mort donc aportèrent,
Et joxte le Saint le posèrent,
Por estre joxte li en terre,
- 1350 Ainsi com il le vout requerre.
Et lendemain enterré furent
L'uns emprez l'autre, com il durent.
O morz bele, o morz gloriose,
Plus que la vie précieuse !
- 1355 Et por voir cil qu'osta du monde,
Est delivrez de mort segonde ;
Et qui estoit en mont jadiz,
Sœurs est d'aveir paradiz.
Voirement je croi sanz doutance,
- 1360 Que l'en doit avoir congnoissance
Que miez li fu issi fenir,
Qu'à vie de mort revenir.
Or est tout cerz de sauvement,
Ne puet fléchir plus longuement.
- 1365 S'en vie arrière venist,
A mult grant paine se tenist
De péchier en mult de péchiez,
Et en fust mult tost entuchiez,
Qui cest miracle considère,
- 1370 Que Diex por Saint Evroul vout fere,

- Dira que plus legièrement
Ne doit-l'en prendre voirement
De cil qu'il apela de vie
A venir à sa compaignie,
1375 (Li bons Abbés, qui tant l'aima,
Et por son ami le clama),
Que de ceulz qu'il rèsuscita,
Et de mort à vie excita.
Quex autres tele seignourie
1380 Avoit sor mort, comme sor vie ?
Donc doit-l'en l'un com l'autre pren-
Egauz, qui bien i veult entendre. [dre,
Et ainsi l'ennorable Père
En l'église qu'aveit fait fere
1385 Sainz Evrouz, en l'ennor Saint Pierre
En un sarqueu mult bel de pierre
De marbre, ont mix en sepouture,
Et encloz en la pierre dure,
Mult très bien honnorablement,
1390 Et commandé dévotement
- A Cel por qui amour avoir
Mettoit tozjors sens et avoir.
Ilec diverses maladies
Sont par lui mult sovent garies
1395 Fait grâces Diex par ses prières
Juqu'ici en tanz arrières
A toz qui de bon cuer le prient,
Et à Dieu par li merci crient.
De lor maux absolucion
1400 Ont, et grant consolation.
Si donne li Soverains Père
A la requeste, à la prière
De Saint Evroul, son bon amiz,
Que jà ès cieuz o sei a rriz,
1405 Qui vit et règne en Trinité,
Par toz les tanz d'antiquité,
Qui règna, règne et règnera :
Onc ses régnes ne finira,
Qui du bon Saint por les mérites
1410 Nos face de nos pechiez quites.

AMEN.

EXPLICIT VITA

SANCTI PATRIS EBRULFI

IN GALlico.

LIVRE TROISIÈME

- Donc avint par succession
De tans, l'an d'incarnation
De Dieu nef cens quarante et trois,
Aprez ce qu'Ernous-le-Flandrois
5 Occist par traïson peuvée
Le Duc Guillaume-Longuespée,
Que son filz, Ricars, qui fu sages,
A Roen prenert ses hommages ;
Et li rois Loïs, duns de France,
10 Vint à Roen, et, por l'esfance,
Dist que l'esfant emmenerait,
Et à sa court l'enseignerait,
- Et aprendreit sens et douctrine
Du sècle et de la lei divine,
15 Tant que bien gouverner séust,
Et que porter armes péust.
Mes li livres dit, qui le glose,
Que il penseit mult autre chose ;
Et que por ceu le voleit fere,
20 Qu'à nul ne péust jamais plere.
Tout ce faiseit li rois françois
Por le conte Ernoul-le-Frandrois,
Qui le voleit desconforter,
Qu'il ne péust armes porter.

25 A Loon l'esfant emmaina,
 Et de ce fere se paina
 Qu'aveit-il aus Normans pramiz
 Et juré qu'avec sez amiz
 Garder et norir le fereit.
 30 Uns oï qu'autrement sereit,
 Ivons de Créoil nom avoit ;
 Et des ségrez au roi savoit :
 Il ert au roi arbalestier.
 Si le veuli à Osmond noncier
 35 Qui de l'esfant esteit tout mestre.
 A l'esfant a dit (si puet estre)
 Que un poi malade se face,
 Disans mestier à la Dieu gráce
 Qu'il se voudreit bien reposer.
 40 Ainsi le fist, si que gloser
 Autrement li gardein ne sourent,
 Et n'en font conte, ainsois mes courent
 Çà et là por eulz porchassier.
 Un jor vint li Rois de chassier,
 45 Et tantost au souper ala.
 Chascuns des gardeins s'avala
 De la tour, et souper alèrent.
 Quer de rien point ne se guettèrent.
 Et Gsmions s'en va en la ville,
 50 Un fez d'herbe achata par guille,
 Com vousist la chamhre son mestre
 Couchier, por amender son estre,
 Et cil la porta en la tour,
 Et du fez d'erbe bel atour
 55 En fait à l'esfant, et l'emporte
 De la tour ainsi par la porte
 A son ostel. A l'herbe mise
 Devant son cheval (qu'avoit prise)
 Et donc l'esfant a mucié
 60 Tant que li solaus fust couchié.
 Adonc prent l'esfant si l'emporte
 Et s'en va courans par la porte

Jusqu'à Coci. Là l'a mené,
 Et à Bernart l'a assené,
 65 Qui de Sanlis estoit lors conte,
 Et tout le fait tantost li conte,
 Et il l'a gardé comme sage,
 Quer il esteit de son lignage.
 Bernars-li-Danois, qui gardoit
 70 La Normandie, et toz ardoit
 De l'amour de l'esfant sanz doute,
 Et qui mult la traïson doute,
 Tantost au roi danois envoie,
 Et li mande toute la voie
 75 Comment Guillaumez-Longuespée
 Aveit sa vie tost finée,
 Et de son filz est esbahiz
 Qui est par le Flandrois trahiz,
 Ernoul, le conte des Flandrois.
 80 Adonc a fait li rois danois
 Mult grant mesnie apelier,
 Qui veult son ami conseilrier,
 S'il puet, et rendre l'éritage,
 Donc s'est miz à la voie o nage
 85 Mult grant, et s'en vint à Constances.
 Mult i out d'escus et de lances.
 Li Constantinoiz le reçurent
 Cortoisement, si com il durent,
 Et ilec dex ans séjourna,
 90 Et se porvit et atorna
 Sa genz, et bon tans atendist
 Que la mort son cousin vendist
 Aus François, et sor sa lignée,
 Qui esteit ainsi essillée.
 95 Quer cil vindrent à parlement
 Li dex roi, et tout soudement
 Mut contens entre les parties,
 Et ont paroles départies
 Entre les Danois et François,
 100 Adonquez prist li rois danois

Vers 25. Loon, Laon, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Aisne. — 31. Creoil, Creil, département de l'Oise. — 46. S'avala, descendit. — 63. Coci, Couci, dép. de l'Aisne, à 5 lieues de Laon. — 84. Nage (navigium), vaisseau, flotte. — 85. Li Constantinoiz, les habitants de Coutances, ville du département de la Manche. — 100. Prist, surprit.

- Le roi o dex de sez consuls
Herloin, Lambert, n'i a nuls
Des genz François qui ne viude,
Quer mors en ont grant multitude.
- 105 Entre ceu Ricars-li-joenez
Fors de terre ert mult ahannez ;
Par trois ans a esté chaciez.
S'i estoit li rois pourchaciez,
Et guidoit bien que Normandie
- 110 Toute fust en sa seignourie.
Mes il douta sur toutes riens
Qne Hugues, li dus d'Orliens,
Les Normans o sei n'assemblast,
Et tout le païs li emblast.
- 115 Oismes et tout Costentineis
Et Baiez, juquez au Mareis,
Juqu'au Mont Saint-Michel li donne
Et li mande qu'en sa personne
O grant ost les Normans requerre
- 120 Et les face fuirre arrière,
Et eulz à lui toz les sozmette,
Et fièrement s'entremette.
Quant Hugues oï ces noveles,
Elz lui semblèrent mult très beles.
- 125 Il va rompre les aliances,
Qui sont aus Normans et aus Frances,
Et va sor-eulz mult cruelment,
O grant effort et mult griement.
A Gacié vint et démora,
- 130 Et ilequez mult labora
Mult grant labor, et sa mesnie
S'est çà et là tost espartie.
Et va chascuns son ostel querre,
Et li autre vont en fuerre.
- 135 Adonc est ses chancelier
Herloins. Si vint hébergier
(Et o lui Raous de Dragiez)
A Saint-Evroul. Se sont logiez
Cez les moines en l'abêie
- 140 Con èrent genz de bonne vie,
Et amoient Dieu et cremoient,
Et por ceu cez moines venoient,
Et cil mult très grant joie en ourent,
Et lor firent le miez qu'il pourent.
- 145 Par le moustier, par les chapeles,
Et par lor mesons les plus beles,
Les plus segrètes les mainèrent,
Et lor reliques lor monstrèrent,
Et lor plus beles filastières.
- 150 Mes quant tornèrent arières,
Tout lor torna à grant damage,
A grant dolor, et à grant rage.
Quant orent faites lor prières,
Et tout offert aus filastrières,
- 155 D'ilecquez s'en sont tost torné,
Et à lor mestre retourné.
Qui assist Oismes fièrement,
Et cil defendent fortement,
Si qu'outre il ne pourent passer,
- 160 Ne les murs nulement quasser.
Li rois à Evreux son ost maine,
Et de tout gaster mult se paine.
Normandie veult toute prendre,
Ardre et gaster, sanz plus atendre.
- 165 Quant li bons Bernars l'entendi
A lui ala ; plus n'atendi.
Si li a dit : « Que faites, Sire ?
Por Dieu, que refrengez vostre ire.
Vos gastez vostre Normandie
- 170 Qu'est toute en vostre seignourie,
Roens et li autre citez,
Grant et petit (touz héritez)
Vos tiennent tuit por lor seignour.
Autre n'ont meindre ne greignour.
- 175 Mal conseil vos a-l'en donné,
Que cil qui sont abandonné
A vos servir, si destruez.
Se ces mal conseil ne fuiez,

Vers 103. Viude, vide la place. — 149. Filiastières φυλακτῆριον reliquaires. — 157. Assist, ind. du v. assêir (assidère), assiéger. Ce verbe est aussi employé dans la *Chanson de Roland*. — 161. Evreux, ville, chef-lieu du département de l'Eure. — 164. Ardre, brûler.

- Ce sera vostre grant damage.
 180 De fol sens et de male rage
 Fu pleins qui ce vos conseilla
 (Et por vos bien pas ne veilla)
 A vostre terre issi destruire
 Refreingnez-vos, biaux rois, dom Sire.
 185 Ainsi a Bernars tant prié
 Le roi, qu'il s'est amolié,
 Et veult que l'os soit départiz
 Et li mesme il s'en est partiz,
 Et o Bernars à Roen va.
 190 De l'ost ainsi chascuns se va.
 Bernars fait à Rouen savoir
 A toz (que por la grâce avoir
 Du roi), qui enconstre lui viengent,
 Cil tuit por lor Seignour le tiengent.
 195 Ainsi le font. Bernars le maine
 Enz un pøleis, et si se paine
 De faire feste à son povoir.
 Pluxours jors i fu sanz movoir
 A granz enuors et à grant feste.
 200 Trestuit li iscliment la teste
 Un jor se sist li rois en sale,
 Quant ont digné (ne fu pas pale,
 Mes colorez, et biaux, et liez)
 Adonc s'est Bernars esdresciez,
 205 Et dist tant haut que tuit l'oïrent
 (Et de ce mult grant joie il firent) :
 « Seignour, baron de Normandie,
 Grant joie enhui vos est bastie,
 De quoi devons Dieu gracier.
 210 Juqu'aujord'hui soleit gnier
 Et gouverner tout ce paiz
 La lignie Rol, qui haiz
 Fu mult, et à bonne reson.
 Or est, Dieu merci, la seson
 215 Que nos sommes au roi de France,
 En qui avons grant espérance.
 Quer il est de noble lignée
 De rois, d'emperours enlignée.

- Nos solions estre duchéaux
 220 Caienz sommes impériaux ». [feste,]
 Quant François c'oïent, font grant
 Et hocha donc chascuns la teste.
 Et Bernars donc s'en esjoï,
 Proie qu'il soit un peu oï. [choses]
 225 Lorz dist : « J'approuve en mult de
 Le sens des François ; quer encloses
 Sont bontez en eulz et value,
 Toutes voiez ci me remue
 Toz li sang qu'ont... Mes comment dire
 230 Ce qu'a fait li rois, nostre sire,
 Que pas ne lo. Quer grant damage
 Il veit por lui, et grant hontage.
 Tuit savent que li granz dus Hue
 Est uns teix hons qui pas ne mue
 235 Son cuer, qu'il ne soit trichierre.
 L'en a fait faux au roi accrerre.
 Ce faiseit Hugues por s'affaire.
 Por li, deveit le roi retraire
 Por sauver miez son serement,
 240 Qu'il avait fait premièrement
 Au Duc Ricard en son esfance,
 Auparavant qu'au roi de France,
 Or li a sez ennors créuz
 A son grant mal s'est décéuz.
 245 Oismois trestout li a donné,
 Et Costentin abandonné,
 Et de bonnes genz grant foison,
 De qui il livre la toison.
 Fels conseillers est et traître,
 250 Qui à son seignour tel chapitre
 Fait, et qui veult conseiller,
 Et qui se fait faux conseiller
 Verz son seignour en tricherie.
 Icil son seignour n'ame mie.
 255 Sire rois, trop sui merveillé,
 S'à obliance avez baillé
 Jà les fez du tans ancien :
 Tuit cil qui vivent savent bien,

Vers 210. Gnier (regnare), régner. — 220. Caienz, céans, maintenant.

Que Robers, li père à cest Hue,
 260 Contrairez fu (n'out soz la nue
 Greignour) à Kalle vostre père.
 Se rébella, et si vout fere
 (Com meins léal à son seignour)
 Contraire (ne fu onc greignour),
 265 Son diadesme li embla,
 Et grant ost vers li assembla,
 Et fu tuez en la bataille :
 A bon droit fu, comment qu'il aille.
 Hugues fu (quant en Engleterre
 270 Vos convint aler, por requerre
 Vostre oncle Edelstane : ci fustes
 VII ans o li : onc ne méustes)
 Hugue en cel tans par s'arrogance
 Trobla mult le règne de France.
 275 Il est plus clairs que n'est lumière
 Que cil des mauves homs est pière,
 Qui au roi tel chose amoneste
 Que de sa terre se desveste,
 Et descroisse sa seignourie.
 280 Por son anemi fere aïe.
 Jà n'aviengne qu'en Normandie
 Prengne nus o le roi partie.
 Mes li rois seus en soit seignour.
 Jamais meindre ne greignour !
 285 Seus la governe, à lui s'otroie
 A li se sozmet o grant joie »,
 Adonc fu li rois couroucié
 Qu'aveit Hugue si avancié,
 Et que tel don li out donné.
 290 Donc à Bernard a resonné,
 Conseil demaude, et cil li donne,
 Et dit que « à tele personne
 Puet et doit tel don dénier,
 Et si li face dénier
 295 D'asséir Oisme ; si se retraie
 Et s'en revaise tost sa vaie

Par où vint, et s'il est rébelle,
 Que Oismes nient plus impelle,
 Voz osten sor li enverrez
 300 Et d'ilec foïr le ferez ».
 Li rois dist ; « Jel veil volontiers ».
 A donc il prist dex chevaliers
 Lor message lor a chargié,
 Et cil ne se sont pas targié :
 305 A Hugue vont isnèlement,
 Et si li ont dit fièrement
 Que « par fole présomption
 Il a fait itel invasion
 En la terre du roi de France
 310 Et sorquiz par grant sorquidance
 Son seignour en sa seignourie
 (C'est chose qui ne li plect mie)
 Oismes, qu'est sa propriété,
 Et où a mains et habité
 315 Torjors. Mande qu'assise lesses
 Et d'aséir des orez cesses,
 Va-t en avant soloil couchié,
 Senon, ja seras approchié ;
 Et por ceu qu'as vers li mespriz,
 320 Ne soies pas plus malespriz.
 Donc sont fourrier partout alez,
 Et ont ceulz du paiz malez,
 Qui cuidoiënt estre à séour
 Soz le Duc, ore ont grant péour.
 325 Quer li larron partout corirent
 Et les commanz lor mestre firent.
 Donc Herloins, li chanceliers
 Et Rous de Dragiz, chamberiers,
 (Cure n'ont onques de lor proie)
 330 A Saint-Evroul prennent lor voie.
 Et soudement il se boutèrent
 Eulz et lor genz, qui tout gastèrent ;
 En l'église s'en sont venu,
 Tuit armé et grant et menu,

Vers 280 Aïe (adjutorium), aide. — 298. Impellé, pour imbelle, attaquer. — 304. Targié, tardé.
 — 310. Sorquiz, trompé. — 319. Il manque ici une vingtaine de vers, dans lesquels le duc d'Orléans, ordonnait à ses troupes de tout piller, et de tout ravager, en se retirant (Voir Orderic Vital, liv. VI, n. 11).

- 335 Li moine nul mal ne pensèrent,
Ne d'iceulz pas ne se gardèrent,
Où li Saint gesoient, alèrent.
Trois cors sainz o eulz emportèrent,
Saint Evroul, et Saint Evremont,
340 Et Saint Aubert, qui part le mont
N'estoient guères congneuz.
En quinz de cerfs bien esléuz
Les ont cousuz, et les emportent.
Li moine mult s'en desconfortent.
345 Lor genz se sont partout boutez,
Et ont lor biens tout desroutez.
Priz ont toute lor soztenance :
A nul ne portent révérence ;
Mes tout quanque ci trover porent,
350 Livres, vestures, quanquez ourent,
Cil et lor genz tout emportèrent
Ce que li moine lor monstrèrent
Autrefois, quant par eulz passèrent,
Et de rien lors ne les grevèrent.
355 Quant ourent priz et despouillié
Et le sanctuaire souillié,
Au chemin maintenant se mettent
O lor mestres, et s'entremettent
De cheminer isnélement.
360 Adonquez s'en vont mult liement.
Li moines donquez, quant ce virent
Que ilec lor mestre perdirent,
Couroucié, dolent, ne savoient
Commenteulz chevir. Quer (bien voient)
365 Perdu sont ; ne savent que fere,
Ne consaul mettre à lor affere.
Lor consaus est qu'aprez iront,
Et o lor mestre essilleront.
Uns prieus i out ansciens,
370 Ascelins, uns bons crestiens.
Quant les vit plorer toz ensemble,
Il va donc, et si les asemble,
Et dist : Bien marri ressemblez
Por vostre mestre, qu'est emblez.
- 375 Bien vei que vos le volez suivre,
Et avec li volez fuir.
El nom de Dieu puisse ces estre
Je demorerai en cest estre.
Puisqu'o li vueillez essillier,
380 Je dout ne vos face puillier.
Ne vos puis caienz retenir.
A tel lieu vos doit Diex venir,
Et parvenir à si bon estre,
Qu'en peiz soiez o votre mestre.
385 Et qui en cest lieu nos gardeit
Et norrist, de vos la garde eit.
Icel lieu ne lerrai-je mie.
J'i remaindrai toute ma vie.
Si j'ai eu mult de granz biens.
390 Or n'i ai mais nules riens.
Bien ou mal, com viendra, prendrai,
De Dieu servir ne me leindrai.
Bien sai que ci a un saint lieu :
Cors sainz i a pluxours. Et Dieu
395 Par un Angle au Saint le montra,
Et mult de biens i demonstra
A ceulz qui o li demorèrent.
Mult de Sainz ci Dieu aourèrent
Et servirent ; por ceu ès ciex
400 Avec li les a mainez Diex.
En cest desert demorerai,
Et mes péchiez si plorerai,
Jusqu'à tant que Diex par sa grace
Melour fortune et tanz nos face ».
405 Atant sont départi plorant,
Après ler mestre vont corant.
Li moine et o eulz lor mesnie,
Entor trente, ne cessent mie,
Puis vont aprez les chapelains,
410 O eulz se tiennent. Mes vilains [sent]
Sont trop. Que point ne les congnois-
Il font semblant. Quer trop s'angoissent
Que de si prez les vont suiant,
Et vont o eulz partout fuiant.

Vers 380. Puillier, pulluler, augmenter en nombre. — 412. S'angoissent, s'inquiètent.

415 Et les François qui eulz pas n'aiment,
 Por le tresor qu'il portent creinnent.

Première nuiz que la mesnie

Et l'os issi de Normandie,

Au seir li Dus soupé aveit,

420 Et de tout ce rien ne saveit,

Avint qu'entre la ribaudaille,

Qui pas ne doutoient maaille,

Ne saint, ne sainte, noise murent,

Et vont gabant plus que ne durent.

425 Et dist au Duc uns ingléours

Qui esteit mult genz moquours :

« Ne savez, Sire, qu'avant ier

Troussèrent vostre chancelier

Et Rous vostre chamberier

430 (Bien se cuidèrent avancier)

En lieu de trois cors sainz abbez,

Pourquoi nos en sommes gabez,

Les os de ne sai quex vilains

Et baillèrent aus chapelains

435 Por reliquez, si com disoient,

Et mult tres grant feste en fesoient.

Et sont dedenz vostre chapelle ». —

« Di mei comment l'en les appelle » ? —

« Evroul, Eremond, et Aubert. —

440 « J'oï parler de Saint Lambert,

Ce dist uns, qui ne savait mie

Lor saintée, n'auxi lor vie ».

Ainsi grant piece s'en junglèrent,

Et de cez noms mult se gabèrent.

445 Donc avint-il droit aprez somme,

Que doit reposer chascuns homme,

Que il esclera, et tonna,

Et tempeste fort résonna,

Et si fort tanz fist a cele oure

450 Que chascuns ne seit quel part coure.

Et de plesir au sauvéour,

Il avint que li ingléour,

Et cil qui tant moque se firent

Des Sainz, de ce tanz tuit moururent.

455 Quant li Dus le sout et ensemble

Toz l'os, chascuns de paour tremble.

Por ceulz qui ainsi tost mort furent.

Donc prièrent Dieu, com il durent.

Lendemain matin apela

460 Li Dus l'ost, et pas ne cela

Ce que la nuiz estvenu.

Et ne s'est pas à tant tenu :

Le chancelier fist apeler.

Il vint tost, ne se vout celer.

465 Lors lui dit que venir il face

Les reliquez en cele place

Et quant elz furent aportées,

Il les a premiers aourées,

Et puis aprez a commandé,

470 Que toz l'os soit ilec mandé,

Et chascuns face son offrende

Et sa dévociion i rende.

Les moines et lor genz manda

Et la vie lor demanda

475 De Saint Evroul et des dex autres.

Li moines qui ne sont pas viautres,

Mes simple, li ont donc conté

Des Sainz la vie et la bonté.

Et cil volontiers les oï,

480 Et d'oïr les mult s'esjoï.

A oïr sez genz excita,

Chascuns des moines recita.

Adonc il a considéré

Les moines, qu'ont désiré

485 O lor mestre tozjors venir.

Pitié out ; ne se pot tenir.

Ains dist : « Li os de vostre mestre

Ai : il sont ci et en cest estre ;

Et por li vos ai en favour,

490 Por l'amour et por la savour

Vers 418. L'os, l'armée. — 425. Ingléour, jongleur. — 432. Gabé, moqué. — 468. Aourées, vénérées (du latin adorare, se prosterner devant quelqu'un pour le prier. Voir Gen. XXIII, 7, 12 ; XXVII, 29 ; XXXIII, 3, 7 ; XXXVII, 7, 9 ; XLII, 26 ; et un très grand nombre d'autres passages de l'Écriture Sainte). — 476. Viautres, chiens de chasse, rusés.

De lui. Comtant au chancelier
 Qu'avec li vos face hébergier ;
 Et quanqu'ez reliquez viendra,
 Entièrement il vos rendra
 495 Jusqu'à tant qu'Orliens viendrai
 Qu'est ma cité, là vos rendrai,
 Et porverrai de vostre vivre,
 Puisque le Saint vos volez suivre,
 Si li moine en l'estrange terre
 500 Se font amer, et va requerre
 Toz li paiz le Saint Prodomme.
 Or et argent offrent grant somme,
 Si que li biens qu'en li aporte
 Les moines grandement conforte,
 505 Quant sont à Orliens venu,
 De l'ost chacuns, grant et menu,
 Ont les lieux pris et encombrez
 Li moine, qu'à poi sont nombrez,
 N'ont pas trové où hébergier.
 510 Il alèrent partout cerchier :
 Un fornîl à paine ont trové.
 Donc n'ont pas d'autre ostel rové.
 Cele nuiz illec reposèrent.
 Quer autre lieu pas ne trovèrent.
 515 En cel lieu cil de la cité,
 Por ceu qu'il i ont habité
 O les cors sainz, i ont fondée
 Une église en la renommée
 Du Saint, et en l'amour de lui.
 520 Par les mérites d'icelui
 Mult de miracles i aviennent
 Sor les malades qui là viennent.
 Lors Herloins, le chancelier,
 Qui amoit mult et tenoit chier
 525 Saint Evroul, et Saint-Pere-en-Pont
 Abbes estoit, là le repont,
 De par exprez commandement
 Du Duc, mult honorablement.
 Adonquez fu li chamberiers,

530 Rous de Dragiz, et fors et fiers.
 Sa part demanda de la proie,
 Et dist : « Je ne vos la donroie
 Por or, argent, nen autre chose »,
 Et l'abbés plus fere n'en ose ;
 535 Quer de Sessions fu cil noble homme,
 Envers i n'i a cil qui gromme,
 Rices, puissans, et chamberiers
 Le Duc estoit tout li premiers,
 Por ceu ne vout pas l'abbés fere
 540 Chose qui li déüst desplere.
 Mes par commun assentiment
 Aporta-l'en présentement
 Les reliquez ; furent parties

 545 Herloins est abbés et prestres,
 Des chapelains au Duc li mestres ;
 Le chief out, et mult grant partie
 Les os Saint-Evrout en partie,
 Et out le livre et l'autelet
 550 Couvert d'argent, mult cointelet,
 Et sa croce avec sa sainture,
 Et lettres (où il mist grant cure),
 Des donz furent que li donnèrent
 Les bonnes genz, qui mult l'amèrent,
 555 Des autres parts faute ne firent :
 Les os Saint Evremond coillirent
 Cil d'Orliens ; bien les gardèrent,
 Et à Raoul por part donnèrent
 Les os Saint Aubert, qu'il porta
 560 A Rebes, et mult conforta
 Les moines, quand il les donna.
 N'est pas povres qui tel don a.
 Lor amiz est especials,
 Abbés n'i out, n'officials
 565 Qui ne voist contre les reliques,
 Mult de personnes authentiques
 A procession ordénées
 (Cierges, encensiers, croix portées)

Vers 512. Rové, demandé. — 535. Sessions. Soissons, chef-lieu du département de l'Aisne. — 536. Gromme, grommeler. — 544. On a oublié un vers sur le M. S. — 560. Rebes, Rebaix, ville de l'arr. de Coulommiers (Seine-et-Marne).

Ont encontré o mult grant joie,
 570 Et ont recéu cele proie,
 Et juquez aujour'hui la gardent
 Cierges et lampes devant ardent.
 Raous donc por l'église accroistre
 Por estre enterré en lor cloistre,
 575 Ou en moustier, après sa mort,
 D'Aunei lor a donné le port
 Et Bonoil, une bonne vile,
 D'or et d'argent une grant pile,
 Por fere du saint cors la chässe.

580 Or ce puet véoir qui là passe,
 Qu'en lor moustier fu enterré
 Raous en un tumbel perré.

En celes permutations
 Et de tans et de regions

585 Poent si estre aucun de ceuz
 Qui de folour sont esvieux,
 Qui cuident por voir (et ci faillent,
 Par où il veulent, si entaillent)
 Que cil Aubers qu'ert hons boen.

590 Fu arcévêques de Roen.
 Por voir vos est, ce n'est-il mie :
 C'est cil que de la mort à vie
 Fist Sainz Evrous donc revenir,
 Quant son lieu soleit maintenir,

595 Et puis quant l'out commenié
 Est tost riere dévié,
 Et ala à la gloire Dieu
 En terre avait tenu bon lieu.
 Viels ci nos fet icelui conte,

600 De partir ces Sainz nos raconte,
 Et si nos dit por vérité
 Qu'à genz de grant autorité
 L'oït por voir conter et dire,
 Et por ceu le vout-il escrire.

605 Il avint aprez cest tempoire
 Que Hugues-li-Granz de sa gloire
 Et d'icel siècle trespassa.

Et Hugue, son fil, si passa
 Li tanz, et fu aprez son père
 610 Dus, et cil fu de grant afere.
 A cel tans mut dissensions
 Vers le roi Kalles et ses hons,
 Ses chevaliers, sa baronnie,
 Si que par lor sorquiderie,
 615 Ont tant fet et tant porchacié,
 Que Kalles du regne est chacié.
 Et Hugues tint tout le réaume,
 Et si hoir tindrent en lor paume
 Du règne le gouvernement.

620 Adonc esteit dons ensement
 Geffrois, fuiz au comte d'Angiers
 Filiols au Duc fors et legiers,
 Qu'aveit norri et alevé
 En sa court. Si fu mal grévé

625 Et marriz de la mort son père.
 Au roi requiert qu'il veille fere
 Droit, et que il li veille rendre
 Son droit, s'il li plect, sanz atendre,
 Et des os Saint Evroul li face

630 Donner aucun poi (de sa grace),
 Qu'à Orlens il a véuz,
 Quant li moine les ont séuz.
 Hugues donc à li entendi :
 Son héritage li rendi

635 Et des reliquez li otrie
 Qu'il en ait aucune partie.
 Quer il l'ameit et tenoit chier.
 Aus Angevins en fist premier
 Geffrois don ; et sont autentiques

640 De Saint Evroul cellez reliques
 Au moustier Saint Mainbod gardées,
 Et dévotement aourées,

Li moine, qui les Sainz suirent,
 Bien longuement ilec veschirent

645 Et ourent bonne affection
 Vers eulz cil de la région,

Vers 577. Bonoil, Bonneuil. — 589. Boen, bon. vertueux. — 605. Temp-oire, lapse de temps. — 621. Angiers, Angers, chef-lieu du dép. de Maine-et-Loire.

Et si ourent grant abondance
De pain, de vin, d'autre sustance
De poissons, qui croissent en Laire.
650 Donc amenda mult lor affaire.
Ilec provèrent de fortune
Que toute n'est égale et une.
Ilec longuement demorèrent,
Et en bien lor viez finèrent.
655 Ascelins, l'anciens prodomme,
En désert demora (si comme
Desor est dit) o gent petite,
Et fu ilec comme uns ermite.
Ascelin, son neveu, aveit,
660 Et Guilbert de Gacé raveit,
Et Hamon, qu'ert de la Teillaie,
Et autres, qu'enseignent la vaie
De bien fere, (quer esfant èrent,
Et o lui grant tanz demorèrent)
665 Aprist lor le service Dieu
A fere chascun jor el lieu.
Donc une journée apela
Ascelins de cà et de là
Trestoz ses voisins à la feste
670 Saint Evroul, et lor mist en teste
Qu'à ce jor au moustier venissent,
Et lè service Dieu oïssent.
Et cil mult volentiers le firent,
Et le service Dieu oïrent.
675 Donc lor a dit, aprez l'offrende,
Que chascuns d'eulz à li entende :
« Bonnes genz, dist, nos devion
Creindre la comminacion
Divine. Ains l'iex s'occursi,
680 Et o le mal cuers s'endurci.
Si avons nos tout oblié.
Donquez nos fuimes cochié,
Quer la verge est sor nos venue
Du baston, qui trop durs consrue.
685 Jadis Danoi, qui paien èrent,
O haingne icel paiz gastèrent

Et Normandie autrexi toute,
Et Rollons revint o grant route,
Qui gasta et moustiers et villes,
690 Et mesons et rices et viles,
Mes Dieu merci nos nos mussâmes,
A paine de mort eschapâmes,
Or est pis ; quer l'ire est venue
Sor nos (qui s'ert un poi tenue)
695 Du Criatour, quer par les mains
De ceulz que nos cremions mains,
Por ceu que nos hoste lor furent,
Les os Saint Evroul, qui lor plurent,
Nos ont emblez, et pluxours autres.
700 Donc il ont fet com fel viautres.
Nos les avions ostelez,
Et nos segrez toz revélez.
Les os de nos Sainz nos tolirent,
Et nos compaignons les suïrent,
705 Et sont où eulz sont aouré ;
Et nos sommes ci demouré,
Povres, chaitiz, et mandianz.
Duc d'Orliens les genz wianz
Praïerent, les cors portèrent,
710 Livres, vestemenz nos ostèrent,
Et quanque de biens avions.
Mes encore en ce nos fions
Que la podre des chars lessièrent,
Et les sepulchrez là cessèrent,
715 Et autres choses que ne pount
Emporter (ne tant d'avis n'ourent),
Que ne devons en négligence
Mettre, mes o grant révérence
Trestier, et mettre honestement,
720 Et garder curiouslyement.
Un pel de la barbe Saint Pere
Avons, qu'à dedicace fere
A son moustier Papes de Rome
Transmit à Evroul le prodomme.
725 Autres reliquez bien savons
Que dedenz cest moutier avons,

Vers 684. Consrué, frappé. — 70d. Wians. fuyant, se retirant.

Que li ancien i mussèrent,
Qui ci piécà lor démorèrent.
Je lo que nos partout véons,
730 Et plus sûr ore en séons;
Por les mauvez gentilz paiens,
Et por autres faux crestiens,
Mettons lez si séurement,
Qu'estre ne puissent nulement
735 Perduez en tans à venir;
Mes qu'eles puissent parvenir
A nos successours, qui viendront,
Et mult grand profit lor rendront. »
Quant c'ont oï, mult le loèrent,
740 Et grandement Dieu aourèrent,
Ascelins a chanté la messe,
Et le peuple à Dieu aler lesse.
Et trois esfanz o li remaignent,
Qui de servir pas ne se faignent.
745 Le cierge et l'encensier portèrent,
Si qu'Ascelin mult confortèrent.
Il prent un machon et le maine
Au tombel Saint Evroult, et paine
Mettent grant aus pierres lever.
750 Quant il ont fet ce sanz gréver,
Ascelins va la poëtre prendre
De la sainte char, qui est tendre.
Auxi comme tortiaus l'assemble,
Et la conjoint, et met ensemble.
755 Pluxours boites et filastières
Il prist (qu'il ne mist pas rières),
Où i avait mult de reliques
De mult Sainz mult authentiques.
Ilec estoient les cédules,
760 Desqueilz l'en ne trove plus nules.
Adonc aus esfanz commanda
Qu'aillent mengier, et demanda
Le machon, et o sei le maine,
Et de bien ouvrer mult se paine,
765 Et des riens aucuns nécessaires

Ne s'est privez, mes ne fu guères.
Et vont croiser une mésièrre :
Là mussent tout, et font rièrre
La mésièrre comme devant,
770 Que nus ne soit apercevant.
Les enfanz mengier enveier
Veult, qu'icil ne puissent veier.
Quer l'uns le pourrait puis bien dire.
Mes le lieu ne sourent eslire.
775 Du lieu propre sont déveié,
Quer icil furent renveié.
C'avint au tans et à la vie
Du duc Ricart de Normandie,
Premier Ricart, qui veschit bien
780 LII ans (n'en faut rien).
Tant fu dus; mes premièrement
Out à souffrir mult grandement.
Mes à la fin toz sormonta
Ses anemiz et toz donta.
785 Entre toutes ces tormentines
Li bons vieillars dons Ascelines
Veschi lonc tanz dévotement
Et vint vers son définimeut.
Ascelin son niez appela,
790 Un jeune clerc, ne li céla
Pas sa mort, et commiz li a
Tout le lieu, et quanquez i a,
Et morut, ne démora guères,
Et ala oveeque ses pères.
795 Adonc Ascelins, qui veier
Voleit le monde, et empleier
Sa vie en mult autres usages
Que demorer en ermitages,
En France ala por sens aprendre ;
800 Quer il voleit le bien entendre.
Ilec chinquante ans demora,
En divers labors labora,
Et mult atant accreut son estre
Qu'en la parfin il devint prestre.

Vers 727. Mussèrent, cachèrent. — 729. Je lo, je conseille — 765. Riens, choses (de *ree*). — 780. Niez, neveu.

305 Au siècle tant se délita
O ceulz o qui il habita
Par trestout le tanz de sa vie,
Que puiz il ne li sovint mie,
Ne qu'en mémoire avoir péust
810 De rien qu'en Normandie éust,
Ne dez choses que lui déïst
Sez oncle Ascelins, ne feïst.
Entre ceu les genz se morurent,

Et li autre si s'en corurent
815 En autres lieux. Si demora
Li lieux désert. Nel labora
Nus lonc tans, ne n'i habita.
Et li bois crut, resuscita
En moustier et par les mesons.
820 Désert furent mult grant sesons,
Et les bestes i habitèrent,
Cerf et porc, et tout défoulèrent.

LIVRE QUATRIÈME

En Beauveisin avait un prestre,
Cui dit fu qu'il lessast son estre
(En songe), et qu'il préïst son erre
En Normandie, por enquerre
5 Du païs d'Ouche, où demora
Sainz Evrous, et où Dieu oura,
Et où esteit son abeïe
En tans que cil estoit en vie,
Et que là alast demourer,
10 Por Dieu servir et aurer,
Et que longuement i vivreit,
Et bonne fin ilec prendreit.
Donc s'est partiz de sa contree,
Et Normandie a encontrée,
15 Si l'a visitée. Et cerchie
Par mult de tanz, ne trove mie
Qui le lieu li puisse enseigner,
Adonc il n'osa desdengnier
La vision qu'aveit véue.
20 Mes par l'erre qu'aveit méue
Vint à Saint Evroul de Montfort.
Là li donna mult grant confort
Uns vieuz moustiers, que là trova,
Et li sembla que cil prova
25 Que ce fu l'abitacion
A genz, dons de religion,

Et cuida que ce fu li liex,
Qui li ert nommez de par Diex.
Ilec demora longuement,
30 Et servi Dieu dévotement.
A Bocquencei avait uns homme
Lors, qui de bestes out grant somme,
Uns tors i out, qu'aveit nom Fale,
Qui fière beste estoit et male,
35 Qui les bestes lesseït sovent,
Cure n'aveit de lor covent.
Du perfont du bois les lessoit,
L'en ne savait où il aloit.
O genz et o chienz le queroient
40 Par mult de feiz, rien ne fesoient.
Apréz VI jors ou VII venoit
Sains et hetiez, et se tenoit
A l'ostel o les autres bestes,
Puis raloit, et fesoit ses festes.
45 Dedenz le bois, comme devant.
Li pastor l'aloient sevant ;
Ne savoient que deveneit,
Tel vie sovent demeneit,
Tant que mult grant jeu en fesoient,
50 Cil du paiz, qui ce véoient.
Et por ceu de querre cessèrent,
Et où veult aler le lessèrent.

Vers 31. Bocquencey, canton de la Ferté-Fresnel, arr. d'Argentan (Orne).

Aprez grant tanz li pastourel
 Qui èrent joene jovenceel,
 55 Ourent discors d'icele beste,
 Et jura chascuns par sa teste
 Que il sauront quel part il va,
 Qui tantesfez les eschiva.
 Parmi le bois espez se mettent,
 60 Et de querre mult s'entremettent.
 Et ont priz o eulz Diulet,
 Qui veit en chascun reculet,
 Et se boute parmi le bois,
 Auxi com uns chevreus cortois,
 65 Qui les bestes va enquerans,
 Et s'en va partout requerans.
 Tant ala et tant esprova,
 Que le torel gesant trova
 En pez devant l'autel Saint Pierre,
 70 Qui esteit jà tout coverz d'yerre.
 Les maisères sont descovertes,
 Les ruines toutes apertes,
 Forz que d'yerre n'ont couverture :
 Bien pert qu'i a desconfiture.
 75 Grant bois i a, que nus ne hante,
 Nene hanta par ans chinquante.
 Quant li ancien ces oïrent,
 Mult grandement s'en esbahirent.
 Mes assez tost se ravisèrent
 80 Comment lor père lor contèrent
 Que Sainz Evrous out mansion
 O pluxours de religion
 Illec, et jà si habitèrent,
 Par mult de tanz, et Dieu proïèrent.
 85 De rechief cele avision
 Reprint o admonicion
 Restout, qui n'a pas pleinement
 Obéi au commandement.
 Donc requiert cel qui l'ammoneste

90 En quel manière plus honeste
 Aemplir pourra ce qu'il mande.
 Adonquez la voix li commande
 Que il s'en voist tout droit en Ouche,
 Et querre bien du bois la couche,
 95 Là où Sainz Evrous démora,

 Et où maina mult sainte vie.
 Face auxi, ne se fagne mie.
 Restous a donc Montfort lessié,
 100 Et vers Ouche s'est eslessié.
 I mena son fil et sa fame.
 Albers out nom li fix, la fame
 Ne sai comment a nom aveit,
 Ne cil qui c'escrit, ne saveit.
 105 Là démora toute sa vie,
 Restous o poi de compaignie.
 Adonc à Montfort i aveit
 Gasce, uns chevaliers, qui saveit
 Mult de bien, et de bonne vie
 110 Esteit, et Dieu n'oblia mie.
 Dedenz son cuer sovent pensa
 Et de bon cuer se porpensa,
 Et dist que toutes les églises
 D'entor, qui à nient sont mises
 115 Et chéüez, relevera
 Et que tant d'esploits il fera,
 Et i mettra tant de sa paine,
 Et de sez biens, (sanz chose vaine)
 Que, se peut-il, à Dieu pléra,
 120 Tout ce qu'il por s'amour fera.
 Donc refist le moustier Saint-Père :
 Quer il cuida por c'à Dieu plere.
 Uns jors avint que uns bovièrs
 Sez boefs gardeit en un sentier :
 125 Le meillor lieu lor abandonne
 Sor le ruissel de Charentonne,

Vers 93. Ouche, pays d'Ouche, petite contrée de Normandie, dont la ville de Bernai est le lieu le plus considérable. — 101. L'auteur suit ici les traditions populaires recueillies par Orderic Vital. Si l'on admet que son récit soit fondé sur la vérité, nous dirons que Restold, avant d'être prêtre, avait vécu dans l'état du mariage et qu'à partir de son élévation au sacerdoce, il garda les lois de la continence ecclésiastique. On voyait, dans la primitive Eglise, des prêtres et même des évêques très saints, qui vivaient dans les mêmes conditions que Restold. Voir le 48^e canon apostolique.

Entre les murs l'erbe croisseit
Greigneur ; por c'ilec les poisseit.
A li s'en vint uns pelerins,
130 Ne sai, o Guillaume, o Guierins
Aveit nom. Joxte li s'accoute,
Travailleurs esteit, ne se doute.
O li se sist, et si li conte
Mult de choses dont ne tint conte.
135 Adonc li dist : « Va à ton mestre.
Di li qu'o mei vienge en cest estre :
Je li dirai un tel message
Dont miez ert à tout son lignage.
Donc va li boviens à son mestre.
140 Si li a dit que (s'il puet estre)
A cel hom parler tost vienge,
Que paresce pas ne le tienge.
Mes si fist que pas n'i ala,
Et dist au bovier que pas là
145 N'ireit, mes qu'o li cil viendreit,
Et sez choses li aprendreit,
Donc est li boviens revenuz
Au pèlerin. Mes pas tenuz
Ne s'est à tant ; ains li remande
150 Dex fez, trois fez, et recomaunde
Au bovier qu'il le li amaine.
Mes ce fu parole mult vaine :
Occupez fu, n'i ala mie.
Il s'en repenti à sa vie,
155 Li boviens revient au prodomme,
Et li a dit (ci est la somme)
Que ses sires pas ne viendra.
L'autres di que plus n'atendra.
Donc le bovier a apelé,
160 Et li dist (ne l'i a celé) :
« Or m'entend, et i met ta cure.
Je te di en vérité pure :
Cil lieus de Dieu sanctifiez
Est de piéça, et dédiez.
165 Et i a mult de saintes choses
Qui sont mussées et encloses ».
Quant out ce dit, si se leva,
Ester emmi l'estre s'en va,

Et dit : « Boviers, ne doute mie,
170 Ci est l'autels Sainte Marie,
La Mère Dieu, Virge pucelle,
Et cà, en bout de la chapelle,
Est l'autels de la Trinité,
A Orient, por vérité ».
175 Donc dist au bovier : « Se venuz
Fust tes mestres, et avenuz
Ci fust bien, quant je li mandé,
Ains qu'il n'eüst rien demandé,
Tel chose li eusse enseignée,
180 Dont miez il fust o sa lignée.
Tel trésor li eusse enseigné
Dont bien il eust apareillé
Cest moutier, et d'autres assez
Et tel ségré des tanz passez,
185 Qui eust valu en Normandie
Et ennor et joie à cuillie.
Très grant feste i eust out sans doute,
Et prou en Normandie toute ».
Quand li boviens ot tel novele,
190 A son mestre cort, ne le cele.
Adonquez cil prent son cheval,
Et s'encort de mont et de val.
Le pèlerin quist longuement,
Quant vint au lieu, où proprement
195 L'aveit donc li boviens lessié,
Alez s'en fu, tout eslessié.
Adonc fut-il mult courouciez
Que de venir aveit grouciez,
Donc a au bovier demandé
200 S'il ne li a rien commandé ;
Et li dist que « sanctifiez
Est cil lieux et est dédiez,
Et bénoiz de Dieu, le savère ;
Et vééz-ci l'autel sa mère,
205 Et cestui de la Trinité,
Si comme dist por vérité ».
Aprez Gasces parler ala
A Raol Fresnel (s'avala),
Qui ert d'icel lieu chier seignour,
210 Et ert du paiz li graignour,

- Et li a conté la novelle
Du pèlerin, de la chapelle,
Dez autiez, et dez autres choses,
Et du tresor toute parclozes,
215 Et qu'o son octroi veult refere
La chapelle, et à Dieu veult plere.
Et icil tantost li otrie,
Qu'en l'amour la Virge Marie
La face. Por s'amour acquerre
220 Bien le veult, quant c'est sor sa terre.
Donquez à ovrer commencèrent.
Ilec tant de pierres trovèrent
Qu'azsez en out à tout parfere.
C'est signes qu'à Dieu soleit plere.
225 Ilec mult de sarqueuz trovèrent.
Par le bien qu'ert dedenz, bien pèrent
Que granz seignour ilec géurent,
Por les noblesces qui i furent,
Ilec mult de miracles vinrent,
230 Que sage fables pas ne tinrent.
Herdoinz, uns granz chevalier,
Entre les pierres du moustier
Vit une grosse et mult grant pierre,
Et tantost il l'envoia querre,
235 Et en fist un grant auge faire
A sez chevaux mult necessaire.
Quant out commencié l'œuvre à fere,
Si empira mult son affere ;
Quer en langor chaï mult grievre,
240 Qui pas sa besoigne n'achiefve,
A Touquete ert uns chevalier.
A cel tanz, Gonfors, que mult chier
Aveit Herdoins, qui en songe
Oït (et fu dit sans mensonge)
245 Que la pierre reportereit,
O cil du siècle partireit.
Donc fist la pierre reporter
En sa charete, et sei porter
Desore la pierre à l'église,
250 Et tout ainsi, en cele guise,
- Il confessa qu'avett mespriz.
Fu de ce fere bien apriz :
Quer out santé isnelement
Du voloir à Cil qui ne ment,
255 Mult de miraclez sout venuz
Au lieu que n'ai pas retenuz,
Ainçois sont miz en obliance,
Et auxi par la transmuanee
Dez genz, qui pas ne bien savoient
260 Escripre, et qui auxi n'avoient
Pas si grant sens, ne tel mémoire
Que par cuer péussent l'estoire
Retenir, et si n'avoient mie
Mult de clers en cele partie.
265 Adonc quant l'église fu fete
En bois, en la montagne estrete,
Toz li paiz en ont grant joie,
Il n'i a nus qui dire n'oie
Que l'église est réestablie
270 Ou nom de la Virge Marie,
Qui joie n'en face et grant feste.
A Restout, qui est hons honeste,
Fu donquez la cure baillée
De Gasce et de Raol, otrée
275 De l'évesque, en qui dyocèse
La dite église esteit assise :
L'évesque de Luxieux la baille,
Car c'est ses évesques sanz faille.
A icel tanz estoit toz mestre
280 Guillaumez, fix Gerois. Puetestre
Qu'il oit à aucuns vanter
Que Sainz Evrous soleit hanter
En son bois (o est sa fontaine,
Et qui jadis fu ses domaine,
285 Sor le ruissel de Charentonne,
Qui le grant bois toz environne)
Et qu'est jà une vieille église
De Saint Per, de viel tanz assise.
Guillaumez airousement
290 Enquist, et encercha briefment ;

Vers 240. Touquete, canton de la Ferté-Fresnel, arr. d'Argentan (Orne).

- Et trova le lieu bien honneste
A telz genz, qui n'ont pas grant feste
De conserver avec le monde.
Le lieu loa, et dist qu'abonde
- 295 Ilec mult biens espiritel
Ne savait pas que fust itel.
Adonc o Restout demaina
Engran, et si lor commanda
Qu'ilec la garde de l'église
- 300 Il facent, et le Dieu servise,
Et assez rentes lor donna
A Eschauffour, où foisonna
En mult de biens et de richesce,
Et en mult de très grant noblesce.
- 305 Aprez avint, com Viels conte,
En son tierz livre en fet raconte,
Que li diz Guillaume et si frère,
Et si neveu apre non guère,
Le covent ilec restorèrent
- 310 Et l'abéie ilec fondèrent.
Douze moines adonquez prindrent
A Jumeges, qui ilec vinrent,
Et i firent le Dieu servise
Si comme lor rielle devise,
- 315 Et veschirent mult noblement,
Mult humblement et saintement.
En l'an de l'incarnation
Mil chinquan'e un, inition,
Si restoreit l'en l'abéie
- 320 De Saint Evroult en Normandie.
Tierris en fu abbés premiers.
A Juméges cil chevaliers
Le prist, com il est dit devant,
Et il ala mult eslevant
- 325 Le lieu et la religion,
Et vesqui en dévicion.
Per huit ans governa le lieu,
Si qu'il plut au monde et à Dieu.
Et soztint le novel covent,
- 330 Et lor enseigna mult sovent
- La rielle, et la condition
Et d'ordre et de religion.
Aprez li fez li ennuia,
Et (li semble) trop ennui a
- 335 A servir à ce mauves monde :
Qui i sert ne puet estre monde.
Adonc renonça à l'office,
De son gré, ne por aucun vice.
Pourquoi furent tuit corrouciez
- 340 Maurilles, qui donc est crociez
De Roen, et Hugue ensement,
Qui aveit le gouvernement
De Luxieux de l'évesquié,
Thierris s'est à li adrescié.
- 345 Tierris lessa le terrien,
Et se prist au célestien ;
Et qui Jérusalem celestre
Désirout véoir, la terrestre
Véoir cuida, et i mist paine,
- 350 Et ala, c'est chose certaine
Juqu'à Cypre, plus ne passa
En avant : ilec trespasa
De cest sécle, et fu enterré
Por ceu que longues out erré,
- 355 Dedenz une mult belle église,
Où est uns covens à dévise
De moines mult bien ordenez,
Qui se sont grandement penez
Por ce qu'il virent si honeste
- 360 Personne. Si en firent feste,
Et l'ont ilequez enterré
Devant l'autel tout enserré
Saint Nicholas, le bon prodomme,
Et ilec l'en le renomme,
- 365 Et tient por Saint, quer bien sovent,
Fait miracles en cel covent.
Adonc li moines dolent furent
D'Ouche, qui pas lor père n'eurent.
En mult de guises loboroient
- 370 Comme miez avoir le porroient.

Vers 340. Crocier (cruciger), évêque. 354. Longues, longuement.

- Mes pas lor voloir n'accomplirent,
Mes reliquez ailleurs cuillirent,
En mult de lieux, en mult de guises,
Et en lor moustier les ont miser.
- 375 Fouques, prévoz de l'abêie,
Qui fu puis abbé (sans boisdie)
Du moustier Saint-Pierre-sor-Dive,
Fu enveiez por cause vive
De Guillaume (roi d'Engleterre)
- 380 Le-Bastard, en Brie à requerre
Berte, comtesse, et por messages
Porter segrez. Lors, comme sages,
D'un dez chapelains la comtesse,
Qui Normanz ert, out la pramesse
- 385 (Quer privez ert de l'abêie
Saint-Ail-de-Rebez-en-Brie)
Qu'une dent de son Saint areit.
Cil dist qu'à grant gré le sareit.
Adonc fist tant cil chapelain
- 390 Et parla tant au chapitain
Que une dent li a donnée ;
Et il l'a tantost présentée
A Foulque, le desordit moine,
Et cil tantost sanz nul essoine
- 395 La porta à son abêie :
Liée en fu mult la compaignie
Dez moines, et en font grant feste,
Et l'ont mise en lieu mult honeste.
Uns rois Loïs adonc règnoit
- 400 Qu'uns canons à Paris estoit,
Joubert out nom : un os aveit
De l'eschine del Saint ; s'aveit
Volenté de s'en délivrer :
Uns chapelains li fist livrer ;
- 405 Au roi Henri qu'ert lors de France,
Emblé l'out, et par aliance,
D'amor le li aveit donné,
Mes ces l'aveit mult resonné.
Por aucune chose certaine
- 410 A délivrer s'en a mis paine,
Et a mandé Foulques, un prestre
De Maule, qui saveit son estre,
A qui il dist qu'il se painast
Et fist tant qu'il amainast
- 415 Le priour, qui estoit de Maule,
Tout en paiz, et sanz point d'escaule,
Dom Guillaume de Monstereul.
Quand vint, cil li a dit son veul ;
Les reliques li a données.
- 420 Et veult qu'elz soient emportées
Tantost ce dist en l'abbêie :
Donc les prist et ne tarda mie.
En chemin se mist sans demoure.
Bien li avint en icel heure,
- 425 Quant les reliques emporta :
Quer li Sainz le reconforta.
En chemin prist en sa viande
Venin. Si convient qu'il s'espande
Parmi son cors en chevauchant.
- 430 Quer il s'aloit mult avauchant,
Quant le venin au cuer senti,
Qui jà prez li ert desmenti,
Sangoisse à Dieu, et s'escria :
« Merci », et grantment li pria,
- 435 Que Sainz Evrous par ses mérites
Li dont de ses maux estre quites.
Adonquez le venin geta
Par sa bouche, et si regreta
Sainz Evrous, et le mercia ;
- 440 Et fu toz sains, et molt pria
Dam Dieu que conduire le daingne,
Que de l'erre pas le refraingne.
Adonc a son chemin tenu,
Et à l'abêie est venu.
- 445 Les reliques lor a liurées,
Et cil les ont bien aourées,
Et si les ont en argent mises,
Et puis ont esté mult requises

Vers 376. Sanz boisdie, sans tromperie. — 385. Privé, ami particulier. — 390. Chapitain, chef de maison, abbé. — 416. Sanz point d'escaule (scala), sans pointe de bataillon, appelé autrefois eschiele, c'est-à-dire sans bruit. 438, regreta, remercia.

De genz (o grant dévotion)
 450 Du siècle et de religion.
 En l'an de l'Incarnation
 Mil cent et trente (indiction)
 Quant l'abés Guérins, qui estoit
 Septiesme abés, et mult s'estoit
 455 D'aler à Rébes démentez,
 Et mult en ert entalentez
 (Quer aveit oï pluxours dire
 Que d'anqui li cors du bon Sire
 Saint Evroul fu jadis porté
 460 Là), ses moines a enorté,
 Et enquis eulz que l'en doit fere,
 Et lor dit qu'à icele affere
 Veult travailler et mettre paine.
 Donc ains que issist la semaine,
 465 S'est miz au chemin vistement.
 Dex moines avec li soulement
 Eudes de Moustereul, ensemble
 Dons Guérins de Ses (ce me semble)
 Alèrent en sa compaignie.
 470 En premier biens ne lor vint mie,
 Quer dons Noels, qui ert abez
 Ausens fu (si furent gabez),
 Et la volenté du covent
 N'ert pas bonne : mes par covent
 475 Entr'eulz fait les ont refusez,
 Et com anemiz repulsez,
 Et icil meismes du païz
 Les ont malement enhaïz
 De menaces et de paroles,
 480 Mes il n'ont pas pensées foles.
 Ains grand désir por porchassier
 Ce pourquoi les veulent chacier.
 Adonc l'abés Guérins por querre
 L'abbé Noël a pris son erre
 485 Tout seus, et ses dex compaignons
 Lessa avec les feuls gaignons,
 Qui au premier mult les doutèrent.

Mes entr'eulz si bel se portèrent,
 Et o eulz si bel se bouterent,
 490 Que trestouz les amolièrent,
 Et furent bon ami ensemble,
 Et s'entramèrent (ce lor semble).
 L'abés Guérins tout seus erra,
 Et dist que tant Noël querra
 495 L'abé, que il le trovera.
 Tant erra que cel repera
 A la cort du conte Thibaut,
 Là treuve Noël lié et baut
 Enfin. Adonc li revêla
 500 Qu'il quert, et pas ne li céla.
 Mes quez il est, ne dist-il mie.
 Quant cil out la parole oïe,
 Si dist qu'il va à Clerevaux,
 Sa gent o li, et ses chevaux.
 505 Et s'il veult avec li venir,
 Bien le veult avec li tenir.
 A Clerevaux ensemble alèrent.
 Li moine bel les apelèrent.
 Dam Bernard, qui abez esteit
 510 Quirrent, qui eloignez s'esteit
 Un poi. Si l'ont tantost trové.
 Il fu uns hons mult esprové
 En biens, et en Sainte Escripiture,
 Et mainout vie sainte et pure.
 515 O li parlent, et questions
 Li font, et cil responsions
 Lor fait à ce que demandèrent ;
 Quer sens et clergie en li èrent.
 L'abés Guérins dist sa requeste,
 520 Qui li sembla bonne et honeste.
 Por li l'abbé Noël pria,
 En covent lettres envoia
 De prières mult amiables
 Qu'icil li fussent favorables,
 525 Et facent sa petition
 Por l'amor de religion.

Vers 455. Dementez, éperdument désireux. — 458. D'anqui, de là. — 486. Gaignons, gros chiens. — 599. Saint Bernard, docteur de l'Eglise.

Donc ne sont pas plus sejoigné
 Illec, ains s'en sont retourné.
 Ensemble donc lor chemin tiennent
 530 Et à Rebez tout droit reviennent.
 L'abez Guérins lors a trové
 Les moines qui se sont prové
 Vers le covent, quer il les ament,
 Et lor amiz sovent les clament.
 535 L'abé Guérins lor dit s'entente,
 Les lettres au covent présente,
 Que dons Bernars por li envoie.
 Il les recevent à grant joïe.
 Il les pristrent, et si les virent
 540 Et sa volenté accomplirent.
 Adonc de la volenté Dieu
 Erent venu en icel lieu
 Dex évesque, qui les prièrent,
 L'abé Guérin mult aidièrent,
 545 L'uns de Paris, de Meaux estoit
 L'autres. Chascuns s'entremettoit
 D'aïdier les moines d'Ouche,
 Et chascuns prioit de sa bouche
 Dévotement et bien sovent
 550 L'abé et trestout le covent,
 Que par douçor de charité
 Soient de pitié excité.
 Et lor facent tost lor requeste ;
 Quer icele est juste et honneste.
 555 Donc se sont à ceu otrié,
 Et ont un jor sénéfié
 Qu'en monstrea mult de reliques
 De mult Sainz mult autentiques.
 Adonc li peuples de la terre
 560 Viendra illec por eulz requerre,
 Et aront la bënëcion
 Dieu, et la maleïcion
 De l'anemi eschiveront,
 Et icil d'Ouche s'en iroint
 565 O ce qu'estoient venu querre,

Tuit lié et baud emmi lor terre.
 Donc furent en bonne espérance.
 Mes l'abbé Noël s'ist muance
 Du conseil, et dist autre chose,
 570 Et dist que ce pas fere n'ose
 Sanz le congier et l'ordenance
 Du conte Thibaut qui en France
 N'estoit pas en cele seson.
 Alez fu par bonne reson
 575 O son oncle, le roi de France.
 Lors envoient par bonne espérance
 Dom Eude, un des moines de Ouche,
 Qui o le conte bouche à bouche
 Parust, et sa requeste die.
 580 Adonc Eudes ne tarda mie.
 A Vernon, où li rois esteit,
 Et du réalme illec tresteit,
 S'en vint, et i trova le conte.
 Primes va au roi et li conte
 585 La cause por quoi il veneit,
 Et pour quoi mult il se peneit
 (Et ses Abez), d'avoir, s'il puisse,
 Aucun os de bras, ou de cuisse
 De Saint Evroul, son avoé,
 590 Quer à ceu s'est piéça voé.
 Si prie au roi par charité
 Que pas il ne l'ait en vuité,
 Ains au conte, son neveu, prie
 Qu'il otroit qu'aucune partie
 595 Des reliques puissent avoir.
 Le conte fait donc assavoir
 Li rois la supplication
 Du moine (o grant devocion),
 Et li prie qu'il li otrie
 600 Ce que li moines li supplie,
 Adonc li quens au roi s'accorde,
 La supplicacion recorde
 A Andreu, cil qui la viande
 Devant li sert, et tantost mande

Vers 540. Accomplirent après bien des difficultés. — 581. Vernon, ville de l'arr. d'Evreux (Eure).
 — 592. Vuité, vanité, mépris. — 602. Recorde, rappelle et confirme.

605 A l'abé de Rebez ensemble
 Et au covent (si comme semble)
 Que bien veult, et que bien otrie
 Que de lor reliques partie
 Dongent à ceulz qui tant les prient,
 610 Les moines d'Ouche; quer il dient
 Qu'icil dient qu'il ont reliques
 De Saint Evroult mult autentiques.
 Adonquez au chemin se mettent
 Eudes, Andreus, et s'entremettent
 615 De cheminer. Or l'escuiers
 Andreus, qui esteit messagiers,
 Si ne vint pas cele journée
 A Rebez, qu'en fist la monstree
 Des reliques, ains il s'entorna
 620 En un chastel (où sejourna
 Un poi de tanz), que l'en apele
 Colummiers, une ville bele.
 Là vint l'abé Guérins à li
 (L'abez d'Ouche), et mena o li
 625 Guérin de Ses, et un Andrieu,
 Qui ert moines du sordit lieu.
 Quant Andreus les vist, l'escuier
 Biau, les receust, et va prier
 Que Nostre Seignour por li prient.
 630 Volontiers le feront, ce dient.
 Lors il a dit qu'ilec l'envoie
 Li quens, et qu'icil bien s'otroie
 Que cil des reliques receussent,
 Bonne partie, assez en eussent,
 635 Et que por c'est il messagiers
 Envoiez pledge à ces mestiers.
 Quant Guérins l'ot, si fu mult liez,
 A Rebez est tost reperiez,
 Et monstre à l'abé l'otrianche
 640 Et si li prie qu'il l'avance.
 Quant Noëlz oï cez noveles
 Qu'il ne cuideit pas oïr teles,
 Que l'en li mande par Andrieu,
 Si se repenti de l'envieu

645 Qu'a fet aus moines, et lor queste
 Por accomplir tantost s'apreste.
 Li priour adonquez apele :
 Le mandement pas ne li cele.
 Li prieus, qu'out nom Amalriz,
 650 Qui de ce point ne fu marriz,
 Le covent fet matin lever,
 Quer eulz veult nient plus grever.
 Si sont alé tuit à l'église.
 Procession en bele guise
 655 Ont faite, et vont au segrétaire,
 Où est tenuz le sanctuaire.
 Si ont tost overte la chasse
 (Qui ert d'argent et assez basse),
 Où les reliques reposoient
 660 De Saint Evroul, qu'icil gardoient.
 Si en ont tret hors le bras dextre,
 En une boite, où doivent estre
 Mult de menuiz ossemenz.
 Si ont donné mult ducement
 665 A l'abé, et aus moines d'Ouche.
 Adonc grant joie au cuer lor touche,
 Et en ont mercié sovent
 L'abbé Noël et le covent.
 Congier prengnent, et s'en reviennent
 670 A Saint Evroul, lor chemin tiennent.
 Kalendes de juing jor septiesme,
 Guérins à Saint Evroul apriesme.
 Contre li va de genz grant nombre,
 Tant que le chemin tout encombre.
 675 Les reliques o mult grant joie
 Receivent, priant que Diex oie
 Lor prières par les merites
 De Saint Evroul, et face quites
 De toz lor péchiez par sa grace,
 680 Et lor meffez trestoz efface.
 Mult de malades, quant le sourent,
 De loingtain paiz i accourent,
 Et quant il ont fait lor prières,
 Tout sain recorent arières,

Vers 672. Apriesme, approche.

685 Par les prières du saint homme,
 Lor fait Diex grâce (c'est la somme),
 Et cil qui au paiz demorent,
 Mult sovent au moustier accorent,
 Et santé lor donne alors Diex,
 690 Qu'il viennent aourer ès liex
 Où gist le Saint, dévotement.
 Sain et lie s'en revont briement ;
 Dleu mercient, et le Saint prient,
 Et grandement en li se fient.
 695 Un miracle d'un homme lai
 Ne veil pas plus mettre en delai,
 Qui en Corbonnois demorout,
 Qui en joenesce dévorout
 Et toleit lor biens par rapine
 700 Aus veisins. Mes grace divine
 Tost aprez si le chastia ;
 Geffrois out nom. Se maria,
 Hildeburge il a pris à fame,
 Qui esteit mult très bonne dame,
 705 Et l'amonesta mult sovent
 Et li mettoit bien en covent
 Que, s'il n'amendeit pas sa vie,
 En bien ne la finireit mie.
 Tant li a dit, et preschié,
 710 Que les maus dont ert entechié
 A lessié, et va laburer
 De ses mainz, por se procurer
 Sa vie à li et à sa fame.
 Et cil a pris novele game.
 715 Quer de ceu que il acquereit
 De son labor, il retenait
 Por li et sa femme partie,
 Et l'autre si estoit partie,
 Aus povres genz et au clergié
 720 Et aus moines, qui hébergié
 Estoient prèz où demoreit,
 Si que poi por li reteneit.

Un jor vint por fraternité
 A Saint Evroul querre, excité
 725 De bien, et l'en li otria,
 Et il pas ne s'en troblia.
 Bien la garda toute sa vie,
 Et les frères n'obloït mie,
 Aus festes del Saint mult sovent
 730 Visitans mult bien le covent,
 Et lor oporteit de sez biens,
 Pains et vins. n'en failleit de riens.
 Uns tanz avint un poi merriz,
 Dex ans ains que li rois Herriz
 735 Morust. Avint une aventure
 Qui sembla à mult de genz dure.
 La nuiz des Innocenz chairent
 Tant de neis, que trestout emplirent
 Le paiz. Et ne sovient mie
 740 A nul homme, qui soit en vie,
 Que il onquez tant en véist,
 Ne que dire à nul il oïst
 Que tant fust chéu arière.
 Chemins cavez, ne grant charrière,
 745 Voirement n'est-il granz valée
 Qui ne soit aus granz mons planée.
 Bestes et oisiox mult tua,
 Et hommes mors soz sei rua.
 Des mesons, moustiers et chapeles
 750 Estoupa les huis. Onques teles
 Ne furent veues sor la terre.
 Geffroiz n'oblia pas son erre.
 Com il soleit encor naguez
 Aus festes visiter sez frèrez,
 755 Onc por le mal tanz nel lessa,
 Ne sa volentéz ne cessa.
 Ains a chargié sor sa jument
 Vins assez et pains de frument,
 Son fil ovecque sei maina
 760 Et d'errer forment se paina ;

Vers 691. Texte : « Dieu et le Saint. » Mais c'est là certainement une leçon vicieuse. La fin du vers 690 « ès liex » appelle un pronom relatif, ou un adverbe de lieu. Il y aurait d'ailleurs une répétition fort inutile de ce qui est dit v. 690. 697. En Corbonnois, pays de Corbon, ville ancienne tuée près de Mortagne (Orne), qui donnait son nom à la contrée voisine. — 734 Date anglo-normande

- Quer il voleit estre à la feste
 De Saint Evroul, qu'est mult honeste.
 Juqu'à Rilles s'en est venu.
 Ilec angoisse l'a tenu ;
 765 Quer granz et parfonde fut l'éve
 Si n'i osa mettre sans néve ;
 Ne comment passer ne saveit ;
 Quer pont, ne planchez n'i aveit.
 Anguessouz fu. Si pria Dieu
 770 Que il péust passer cel lieu.
 La pité Dieu ilec prova ;
 Quer soudement i se trova
 De l'autre part de la rivière.
 Mes quant il vit son fil rièrè,
 775 Et sa jument, o ce qu'il porte,
 Trop malement se desconforte.
 Adonc li fix qui n'esteit mie
 De si grant fé, pas ne s'oblie :
 En l'éve se met maintenant,
 780 Sa jument en sa main tenant ,
 Juqu'au nombril, et passe quite
 A son père, par sa mérite.
 Et li bons pains blancs de frument
 • Qui esteit dessor la jument,
 785 Qui en l'éve trestout mouilla,
 Onc ne tant ne quant se souilla.
 Donc est venuz à l'abéie
 Geffrois, et grandement mercie,
 Et puis si ne démora guères,
 790 Que pain et vin donnast aus frères,
 Et lor a conté la manière
 Comment il passa la rivière,
 Et les neis a bien eschivées,
 Et les périls des granz cavées.
 795 Par les mérites du Saint Père
 Saint Evroul, vout tout ce Diex fere.
 Li pueples, qui là fu venuz
 A la feste, granz et menuz,
 Quant celui miracle out oï,
 800 Mult en furent tuit esjoï,
 Et Dieu loèrent mult sovent,
 Et Saint Evroul mult ducement,
 Por qui Diex fait tant de merveilles ;
 Mult en fait qui ne sont pareilles
 805 A cestes (ains plus merveillables),
 Et chascun jor, ne sont pas fables.
 L'abéz Guérins adonc esteit,
 Et por ceu que Diex tant presteit
 De grâce à icel Géoffroi,
 810 Qui fermement ert en la foi,
 Il l'ama mult et conforta,
 Et mult grant ennor li porta,
 Et li prodons toute sa vie
 Ennora tozjors l'abéie.
 815 Li miracles sovent avienent
 Au lieu. Le savent qui là viennent.
 Li hors de sens i vont sovent,
 Et quant lor a fet le covent
 Comme est ilec acoustumé,
 820 Cil qui viennent tuit enfumé,
 Et ord, et vil, et mal trécié,
 S'en revont tuit sain et hété,
 Par les prières du Saint homme.
 Or prions Dieu que auxi comme,
 825 Santé empêtre aus maladies,
 Santé doint à nos foles vies,
 Et grâce doint, et tel mémoire
 Que véoir le puissons en gloire.
 Uns autres entreinsne veil tere,
 830 Ains le veil ci aprez retrerre.
 L'an mil de l'Incarnation
 Nonante-dex, l'indiction
 Quinziesme, que li rois Henris
 Fix Guillaume, dont je m'enris,
 835 Quant me sovient bien de la vie
 Qu'out à soffrir par tricherie.....
 Quer fix fu du roi li menour.
 Qui bien en soreit la tenour,

Vers 763. Rilles, rivière. — 766. Neve (navis), navire, barque. — 819. Acoustumé. On peut voir dans les « Vies des Saints du diocèse de Séez », t. I, page 598, les cérémonies qu'on observait à Saint-Evroult pour bénir l'eau, dans laquelle on plongeait les malades.

Il trovereit bien la manière,
 840 Comment il fu boutez rière,
 Et vils tenuz une grant pièce.
 Mes ainçois qu'en erre j'enchiece,
 Dirai com hors de l'éritaige
 Fu par cinq ans, com hons sauvaige,
 845 Et requist Brétons et François,
 Et les trova bons et cortois,
 Et très bon conseil li donnèrent,
 Et le soztindrent et gardèrent,
 Et puis o ceu que Diex a miz
 850 Aïe en li et ses amiz,
 Qui à ceu ont mult bien ovré,
 Damfront a mult tost recovré,
 Et comme son droit éritaige
 Le challengea et tint s'en saige.
 855 A la parfin li Damfrontois
 En ont pité. O granz noblois
 Li mandèrent (quer ert en France)
 Qu'il vienge sanz nul démorance.
 Il vint donc, et il le receurent
 860 Honnestement, si com il durent,
 Et Robert de Belesme ostèrent,
 En qui eigre dangier il érent,
 Et firent Henri tout lor mestre.
 Et tantost il accrut son estre,
 865 Et asembla chevalerie,
 Et vers le Duc de Normandie
 Robert, son frère (qui chacié
 L'aveit puer et porchacié,
 Comment de li vengez sera
 870 S'il peut, il en espletera),
 Son ost maine en Normandie,
 Et art villes, ne se faut mie
 De fere mal. Et sa mesnie,
 Qui sont tuit plein de desverie,
 875 Auxi font mal en toute guises.
 Et si ont dez genz au Duc prises,
 Et miz en prison durement.

Entre les autres, Rualent,
 Un des hommes Saint-Evroul prisrent,
 880 Et durement en prison mistrent
 A Damfront, o un tropel d'autres,
 Et batu furent comme viautres,
 Et menèrent vie mult dure.
 Un jor avint par aventure
 885 (Yvers esteit) qu'en icel lieu
 Sist Rualens joxte le feu,
 Et saint Evroul pria forment
 Qu'il le gettast de tel torment.
 Et plora, et dist com saveit
 890 Que léaument servi l'aveit
 Toute sa vie. Maintenant
 Qu'out ce dit, par la main tenant
 Le prist uns hons. S'il sommeilleit
 Ne sait, s'il dormeit ou veilleit.
 895 Il ert lassez : cil le maina,
 Et il s'éveille et se paina
 D'aler o li. Donc se trova
 Tout sains. Eveilléz l'esprova ;
 Quer avant prouer ne péüst
 900 Du lieu por paour qu'il éüst.
 Quer de sa jument il chaï
 Quant fu pris, et fort annai,
 Si se douleït mult durement ;
 Quer il aveit geint durement.
 905 Adonc pensa en quel manière
 Porreit issir. Quer sans lumière
 Esteit, et si mult se douta
 Que cil qui ilec le bouta,
 Ne le trovast, et le préïst
 910 Et qu'arier ne le méïst.
 Et si aveit mult bien véu
 Que cil au miez qu'aveit péu,
 Azeit les huiz mult bien fermez,
 Quant laienz les out enfermez.
 915 Toutes voiez un poi s'avance,
 Et out en Dieu mult grant fiance ;

Vers 842. En erre j'enchiece, je me jette en chemin. — 852. Domfront, ville du dép. de l'Orne.
 — 854. Challengea, réclama. — 863 et suiv. Voir Orderic Vital. (Hist. eccl. liv. VIII, n. 18). —
 899. Prouer, avancer.

Et à un huiz petit qu'aveit
 Icil fermé (véu l'aveit),
 Qui devers le cortil ovroit,
 920 S'en va por savoir s'il porroit
 Passer par-là. L'huiz a tenu,
 Adonc li est bien avenu ;
 Quer tost de l'huiz la ferméure
 Chaï à terre o sa séure.
 925 Trespasse. Quant vint à l'issue
 Du cortil, si donc a véue
 De chevaliers grant compaignie.
 Donc tendist sez bras, et s'escrie :
 « Sainz Evrous, daigne me mener,
 930 Et à sauveté assener ».
 Ainsi com est nuz piez, et nu
 Forz d'un vieil drap assez menu,
 Parmi ceulz est outrepassez,
 Qui ilec èrent amassez.
 935 Lo point passer outre ne virent,
 Ne rien ne disrent, ne nen firent.
 Donc apert chascun, s'il n'est foul,
 Que Dieu ovra par Saint Evroul,
 Que icil aveit reclamé,
 940 Quer il l'aveit tozjors amé.
 Si com s'en aloit, si regarde
 Qu'aprez li vient (pas ne se tarde)
 Li chevaliers qui pris l'aveit.
 Adonc li bons hons ne saveit

945 Qu'il péusf fere, et où torner.
 Quer ilec ne puet sejourner.
 Il a bien prez de li véu
 Une toffe de bois : méu
 S'est d'ilec, et en bois se boute :
 950 Li chevaliers passe (qu'il doute),
 Et ne l'a point apercéu.
 Mes il a prez d'ilec véu
 Boviers, qui lor labors fesoient.
 Il lor demande s'il avoient
 955 Véu un tel homme fuint,
 Et lor dit, comme en deduint,
 Que trois solz à cel donnereit
 Qui l'homme li enseignereit.
 Mes icil Dieu du cuer doutèrent ;
 960 Si que pas ne li enseignèrent.
 Li chevaliers est trespassez.
 Li hons toz mas, et toz quassez
 De paor s'en va eis en l'oure
 En son païz (pas ne demoure)
 965 O l'aïe Dieu qu'il pria,
 Et Saint Evroul, où se fia.
 Et il veschi puis longuement,
 Et raconta certainement
 Qu'ainsi li est-il avenu.
 970 Et por ce l'ai-je retenu,
 Et escript ; quer il est prodomme,
 Et n'en vousist mentir por Rome.

EXPLICIT
 MIRACULA SANCTI EBRULFI.
 QUI ME SCRIPSIT,
 ET BENE SERVABIT,
 SIT BENEDICTUS
 IN SECLA SECLORUM. AMEN.

Vers 924. Séure, serure.

APPENDICE

I

Un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, peint au XIII^e siècle, et portant le n. 1337, contient une *Vie de Saint Evroult*, plus ancienne que la précédente. Comme elle est inédite, nous croyons utile de la mettre ici sous les yeux du lecteur.

Ebrulphus, in urbe Bajoca ex nobili genere ortus, in aula regia educatus fuit. Pius, benignus, pauperibus largus, uxorem secundum genus suum nobilem habuit. Qui litteris imbutus, audiens in Evangelio Dominum dicentem : « Qui vult venire post me, abneget semetipsum et sequatur me, » statim locutus est cum uxore sua. Deo cooperante, ipsa intravit religionem, et omnibus suis datis pauperibus, ad eremum cum tribus sociis conscientiam suam scientibus, ipse Ebrulphus convolvavit in locum remotum, nemoribus densum et obscurum, ubi commorari proponebant. statim fontem ibi repperunt clarum et nitidum. Quod videntes, scientes illum a Domino sibi paratum, gratias Domino retulerunt, et parantibus illis ibi aedificare, venit ad eos quidam dicens : « Quomodo hic in loco arido et deserto habitare vultis ? Non poteritis hic diu manere. » Qui dixerunt : « Non, ut hic delicate vivamus, venimus, sed ut Deo in jejuniis et orationibus serviamus, qui potest servis suis parare mensam in deserto, qui hebraeo populo de petra aquam produxit. Tu vero opera inutilia fuge, et bona operare, ut vita fruaris aeterna. » Quod audiens ille compunctus cum illis in solitudine remansit. Post vero non multum temporis, audientes multi vitam illorum sanctam, ad illos veniebant, cum illis poenitentiam agentes. Vivebant ergo ibi valde aspere in orationibus, in vigiliis, in jejuniis assidui, pauperibus quod poterant impendentes. Unde cum quadam die venissent ibi pauperes alimoniam quærentes, dixit Ebrulphus, qui praeerat aliis, custodi victualium, ut pauperibus illis aliquid daret. Qui renuens respondit : « Non est panis nisi modicum quid quem asservo pueris qui jejunare non possunt. » Cui ait Sanctus : « Nonne legisti : « Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ? Recrea ergo pauperes. Dedit ergo quantum habebat. Sero autem facto, venit quidam ignotus, adportans illis panes et vinum multum cum caseis. Qui recipientes gratias Domino cum gaudio retulerunt. Postea alteram inopiam non habuerunt. Duo venerunt ibi latrones, porcos de nocte furari cupientes, quos cum ducerent, audierunt campanam pulsantem. Unde valde territi porcos amiserunt et venerunt ad S. Ebrulphum confitentes illi quod fecerant, qui benigne et misericorditer eos excipiens, monuit illos ad bona opera in tantum quod cum illis remanserint, religiosi cum illis facti, usque ad mortem suam. Quidam corvus furabatur ova de domo illorum, et in refectorio intrans, quantum poterat de victualibus ibi furabatur et ad nidum suum portabat. Quod videns refectorarius, rogavit Dominum ut ab illa alite rapida liberaret domum. Mane autem facto, vidit in

arbore ubi nidus corvi illius erat, eundem mortuum, et Deo gratias reddidit plurimas. Videntes autem multi sanctitatem S. Ebrulphi, veniebant ad illum, et multa dona in remissionem peccatorum suorum dederunt, ut cœnobio multa faceret : quod et fecit, et xv ædificavit loca utriusque sexus ad serviendum Deo, ubi sub regulam multi vivebant. Diabolus autem invidens bonitati virorum cellae suae, immisit ibi serpentem qui lethale virus infudit in eodem cœnobio, unde multi mortui fuerunt quasi repente. Unde quidam mortuus fuit sine communione corporis Christi. Quod audiens sanctus vir, gemens et acrymans, oravit Dominum pro illo. Qui veniens ad locum ubi corpus jacebat exanimis, ait : « Heu ! proh dolor ! Frater Auberte (sic enim vocabatur), nunc mortuus, antequam particeps esses corporis Christi. » Statim revixit ille, et surrexit dicens quod plurimae infestationes ab inimico sibi illatae fuerant in via qua ibat, sed orationibus B. Ebrulphi omnes evaserat. Quaesivit autem B. Ebrulphus si vellet recipere sacram communionem. Respondit quod toto desiderabat corde. Quam statim dedit illi Sanctus. Qua recepta, Domino spiritum exhalavit. Die natali Domini quidam ex famulis ejusdem cœnobii mortuus fuit, quem in ecclesia ad humandum deportaverunt. Fratribus autem indutis vestibus niveis ad officium diurnum agendum praecepit S. Ebrulphus, ut si quod corpus fuisset mortuum, extra ecclesiam poneretur, donec completum esset divinum officium. Peracto autem officio divino, venerunt ut corpus terrae conderent, moxque, circumstantibus fratribus, revixit ille, et feretro quod fecerant fratres et quo corpus illius famuli ab ecclesia vexerant, resedit et quaesivit quare illum attulissent. Qui aiunt : « Ut corpus tuum terrae commendaremus. Respondit se vitam habere per orationem B. Ebrulphi, se velle de cœtero illi et aliis fratribus devotius servire. Quem solverunt et abire permiserunt, et ibi pluribus annis postea servivit. Mulier quaedam nobilis confidens de sanctitate viri, mandavit quibusdam fratribus ut sibi infirmanti aliquas reliquias mitterent B. Ebrulphi, quas illa recipiens statim sanata fuit. Vir quidam pauper et impotens venit petens eleemosynam a sancto viro, quem videns B. Ebrulphus : « Quomodo, inquit, venisti huc, frater ? » Qui respondit : « Urgente inedia me, veni ad Ecclesiam. » « Maneas, inquit, nobiscum, et de cœtero inediam non patieris. » Qui concessit ei, et statim sanatus, fortis fuit, quasi ad juvenilem devenisset aetatem. Qui continuo quaerens habitum monachalem cum eo factus est monachus, et hortorum custodiam concessit illi. Alius vir fortis, sed mendicus, venit ibi ad Ecclesiam, fingens se esse claudum et impotentem. Cui cum eleemosinarius panem praeberet, mox morbus illum invasit quem se habere simulavit. Qui vehementi dolore aggressus confessus fuit ibi peccatum suum et post paucos dies mortuus est. Vir igitur B. Ebrulphus videns diem mortis suae appropinquare, omnia quae potuit pauperibus distribuit, et Domino oves sibi commissas commendavit et spiritum Domino reddidit. Quidam autem levita nomine Alitus videns illum mortuum, flens et ejulans ait : « Quare, Pater, me dimittis in alienis manibus, quem usque modo spirituali et dulci eloquio tuo enutristi ? » Cumque pararent exsequias Sancti Viri, ille levita reddidit Deo spiritum, et cum illo humatus fuit in die circumcisionis Domini.

II

Au folio 4 du manuscrit de la Bibliothèque Nationale 19,867, contenant la Vie en vers français que nous venons de lire, on trouve la liste des églises et chapelles, qui étaient à la présentation de l'Abbé de Saint-Evrout. Cette pièce est d'autant plus importante pour l'histoire de l'Abbaye, qu'elle diffère beaucoup du catalogue des bénéfices, qui dépendaient de l'Abbaye de Saint-Evrout, en 1128, d'après la charte de Henri I^{er}, roi d'Angleterre (Voir *Gallia Christiana*, t. XI., instr. col. 206). Depuis le règne de ce prince jusqu'au xiv^e siècle, époque à laquelle les folio 4 et 5 du manuscrit que nous étudions, paraissent remonter, il s'était donc fait de nombreux changements dans les droits de patronage accordés à l'abbaye au xi et au xii^e siècle. La lecture de ce précieux document aura un autre avantage : elle nous fera voir la juste considération, dont jouissait, en France et en Angleterre, l'Abbaye de Saint-Evrout, au temps de sa splendeur.

Numerus ecclesiarum et capellarum, in quibus Abbas monasterii S. Ebrulfi, ordinis S. Benedicti, Lexoviensis diœcesis, habet jus patronatus et præsentandi ad causam dicti monasterii.

PRIMO IN EPISCOPATU LEXOVIENSI

Ecclesia							
S. Martini de Merula	ad decimam	LXX	lib.	valet	C	lib.	
— de Jovellis (1) ad decimam antiquam		LX	..				
— S. Andreæ de Eschaulor	..	LX	..	..	LXXX	..	
— S. Germani de Eschaufor	...	XXX	..	..	L	..	
— de S. Nicolao	...	XXXV	..	..	LX	..	
— S. Albini de Sappo Andreæ	...	XXXV	..	..	L	..	
— S. Martini de Heugon	...	XXXV	.	..	XL	..	
— B. Mariæ de Touqueta	...	XX	..	..	XXXV	..	
S. Petri de Sappo	...	C	..	..	CXL	..	
S. Petri de Ductu Arturi	...	XV	.	..	XXX	..	
S. Petri de Essartis	...	XVIII	..	..	XXXVII	..	
— S. Aquilini de Heugon	..	XL	..	..	LX	..	
— S. Martini de Bouquenceio	...	L	..	..	LXX	..	
— B. Mariæ de Hamello	...	LV	..	..	LXXX	.	
— S. Georgii de Monsterolio ad duos pertinet; quælibet portio	...	LXV	..	..	CXL	.	
— S. Martini de Gonnovilla	...	LX	..	..	LXXX	..	

(1) Nouveaux (Eure), ar. de Pont-Audemer.

Ecclesia	S. Symphoriani de Nuce	...	XX	lib.	valet	XXXV	..
—	B. Mariæ de Vernuciis	...	XX	..	..	XXXV	..
—	S. Johannis de Mesnillo Rousset, non excedit	XVIII	..	..	..	XXV	..

IN EPISCOPATU SAGIENSI

—	de S. Serenico	ad decimam	L	.
—	S. Martini de Alta ripa	...	L	..
—	S. Martini de Radonio	...	L	..
—	S. Martini de O	...	LXXX	..
—	S. Albini de Curtaharia	...	XL	..
—	S. Martini de Pezeriz	...	XXX	..
—	S. Nicolai de Molendinis	...	L	..
—	S. Germani de Soligneio	..	XX	.
—	S. Dionysii de Maheru	...	LX	..
—	B. Mariæ de Bonis Molendinis	.	L	..
—	Capellæ de Poiz (1)	...	XV	..
	Quædam capella in paroc. de Bonis Molendinis			..
—	S. Medardi de Regnou	...	C	..
—	S. Nicolai de Domo Maugis	...	XX	..
—	S ^o Colombæ	...	L	..
—	S ^o Gauburgis	...	XXX	..
—	De Medavi	...	XX	..
—	S ^o Eugeniæ	...	XX	..
—	De Nealfa	...	L	..
—	B. Mariæ de Nucereio (2)	...	XX	..
—	S. Gervasii de Monasteriis	...	XXX	..
—	S. Martini de Barou	...	XL	..
—	S. Martini de Montabal	...	XX	..
—	S. Melandi de Culeyo (3)	...	L	..
—	S. Cyrici de Noron	...	XV	..
—	De Solengeyo	...	XL	..
—	De Anglicavilla	ad decimam	XV	..
—	S. Martini de Grantemesnil	...	XXX	.
—	S. Johannis de Dampleville	...	XL	..
—	S. Stephani super Sartam	...	XX	..

IN EPISCOPATU EBROICENSI

—	B. Mariæ de Bosco	...	L	..
—	B. Mariæ de Gonfreria	...	LX	..

(1) A Sainte-Céronne (Orne).

(2) Norrey, ar. de Falaise (Calvados).

(3) Rabodanges, ar. d'Argentan (Orne).

Ecclesia S. Albiui de Gauvilla	...	..	valet C	..
— S. Mariæ de Bosco Roberti	..	XXX	..	
— S. Martini de Sarneriis	...	XXX	..	
— B. Mariæ de Garneriivilla	...	XXX	..	
— B. Mariæ de Aquilavilla	...	XXX	..	
— B. Mariæ de Ville-Legaz (1)	...	XXX	..	
Capella parvi S. Ebrulfi			..	.. XV ..
IN EPISCOPATU GENOMANENSI				
— De Nidis			..	CCCC ..
IN ARCHIEPISCOPATU ROTOMAGENSI				
— B. Mariæ de Altifago (2)	...	XXX	..	.. CXX ..
— S. Dionysii juxta Altifagum	...	XXX	..	.. LX ..
— S. Martini de Huglevilla	...	XXX	..	.. LXXX ..
— B. Mariæ de Parco	...	XX	..	.. XXXV ..
— S ^{oe} Trinitatis de Centum acris	...	XXX	..	.. XL ..
— S. Petri de Belnayo	...	XL	..	.. C ..
— S. Dionysii de Noione	..	XXX	..	.. L ..
— S. Petri de Goufreville	...	XL	..	.. LX ..
— De Gournet	...	XV	..	.. XXXV ..
— De Cressanville	..	XVIII	..	.. XXVI ..
— S. Arnulfi	...	XXX	..	.. XLV ..
— S. Petri de Novo Mercato	.	XXV	..	.. XL ..
— B. Mariæ de Herone	...	XXV	..	.. XXXV .
— S. Judoci de Parnis	...	XL	..	.. LX ..
— S. Nicolai de Capella	...	XII	..	.. XX ..
IN EPISCOPATU CARNOTENSI				
— S. Petri de Poteria			..	XXX .
— S. Dionysii de Montelicienti	...	CXX	..	.. CC ..
— S. Mariæ de Marchevilla			..	L ..
— S. Martini de Vlino			.	XXXVI ..
— B ^{oe} Mariæ de Autolio			..	XXX ..
— S. Maurieri de Cherenceyo			..	XL ..
— S. Laurentii de Malo Stabulo			..	XL ..
— S. Andreæ de Harionville			..	XLV .
— S. Petri de Jumeauville			..	L ..
— B. Mariæ de Maulia			..	XXX ..
— S. Vincentii de Maulia			..	XXXV .
— S. Remigii de Marco			..	XXX ..

(1) Villelegats (Eure), ar. d'Evreux.

(2) Aufai (Seine-Inférieure).

IN EPISCOPATU BAIOCENSI

Ecclesia S. Vigoris de Louvigneio	C	lib.
— S. Petri de Tarentania	LXXX	..
— De Esmeville	XXX	..

IN EPISCOPATU CONSTANTIENSI

— S. Martini de Estolvi	L	..
-------------------------	---	----

IN REGNO ANGLIÆ

— De Ware	valet XL	lib.
— De Merstone	.. XXXVI	marcas.
— De Charletonna	.. XX	lib.
— De Pethling	.. XXX	marcas.
— De Bifeld	.. XXX	m.
— De Belegrove	.. XL	m.
— De Burcone	.. XX	m.
— De Derfort	.. X	m.
— De Clufeld	.. XXIII	m.
— De Ewitheland	.. XX	m.
— De Rolz	.. XXII	m.
— De Mildeltone	.. XXIII	m.
— De Turkestone	.. XXX	m.
— De Hallez	.. XXX	m.
— De Draitone	.. XX	m.

DICTIONNAIRE

Des mots les plus difficiles à entendre que l'on rencontre dans la
Vie de Saint-Evrout.

Principales abbréviations : S. s. m., sujet singulier masculin. — R. s., régime singulier. — S. p., sujet pluriel. — R. p., régime pluriel. — Ind., indicatif. — Prét., prétérit. — Fut., futur. — Imp., impératif. — Subj., subjonctif. — Inf., infinitif.

A devant l'inf., pour.
Acheson, occasion, raison.
Accouter, accoster.
Adonc, alors.
Aemplir, remplir.
Affoler, fouler, opprimer.
Aïe, aide, secours.
Ains, mais, avant.

Ainsois, avant.
Aive, eau.
Ajourner, faire jour.
Aliz, compacte, serré.
Anaïs, ennuyé.
Anchi, ici.
Angoïsser, tourmenter,
Aourer, vénérer,

- Apert (il), il paraît,
 Apert (en), ouvertement.
 Apres icest que, après que.
 Apriesmer, approchier,
 Araisonner, discuter.
 Ardre, brûler,
 Asséir, assiéger.
 Asséer, assiéger,
 Aseur, assuré.
 Aspre, ferme.
 Assener, assonier, soigner.
 Assez, très, beaucoup.
 Assous, absous.
 Autel, tel.
 Autresi, aussi.
 Avaler, descendre.
 Avis, vision.
 Avoé, consacré, époux.
 Bals. s. s. m. baut, r. s. fort, courageux.
 Belarder, se tromper grossièrement.
 Bers, s. s. baron, r. s., baron.
 Boën, bon, vertueux.
 Boisdie, erreur grossière.
 Boulér, tromper, voler.
 Caienz, céans, ici.
 Cause, chose, motif.
 Gaut, ind. de caloir, soucier.
 Gerz, s. s. cert. r. s. certain.
 Cesser, laisser.
 Challenger, réclamer.
 Chiez, s. s. chief, r. s. chef.
 Cil, s. s.; cel, r. s.; celui-ci, cil. s. p. ceux ci.
 Cis, s. s.; cest, r. s.; celui-ci.
 Clamer, appeler.
 Gointelet, habilement orné.
 Consaus, s. s.; consaul, r. s.; conseil.
 Consruer, frapper.
 Cors, cours, corps.
 Contens, dispute.
 Covent, convention, couvent.
 Cuillie, cueillette, abondance.
 Cremir; craindre,
 Crestienté, baptême.
 Creuée, accrue.
 Cuer, cœur.
 Cui, à qui.
 Dame-Dieu, seigneur-Dieu (Dominus Deus).
 Darement, dernièrement.
 Décertes (à), certain.
 Deduier, plaisanter.
 Deist, subj. du v. dire.
 Deleir, proche.
 Délivre, libre.
 Demainer, conduire.
 Dementé, éperdûment désireux.
 Dementiers (en), pendant que.
 Desert, ind. du v. déservir, mériter.
 Despendi, pret. de despendre, employer.
 Depriser, mépriser.
 Desverie, méchanceté diabolique.
 Devise, inscription symbolique ; armes.
 Deviser, raconter.
 Doint, subj. du v. donner.
 Donc, alors.
 Dons, s. s.; dom. r. s. seigneur.
 Doudra, fut. du v. douter.
 Douter, redouter, craindre.
 Dréchier, dresser.
 Duns, seigneur.
 Dutour, conducteur.
 Egauté, égalité, justice.
 Eigre (acer) vif, pressant,
 Eir, erre, marche rapide.
 Eise, aise, utilité.
 Eis (ipse), lui-même.
 Emble, course.
 Embler, enlever en courant.
 Empetrer, aller vers.
 Emprendre, entreprendre.
 Enchi (d') d'ici.
 Enchiece, subj. du v. enchoir, tomber.
 Encrover, accrocher.
 Enferme, infirme.
 Enhui, aujourd'hui.

Ennaï, ennuyé.
 Enrire (s'), se moquer.
 Ensement, aussi.
 Entalentié, très désireux.
 Enté, fixé, affermi.
 Entechié, entaché.
 Enteser, tendre, s'appliquer.
 Entre que, après que.
 Entreins, recit, trait.
 Entroblier, troubler.
 Envai, porté, enclin.
 Envieu, embarras, causé par malice.
 Erre, marche.
 Ert, impa. ou fut. du v. estre.
 Escaule, échelle, escadron.
 Esgoi, rejoui.
 Eslessier (se), s'élancer, partir.
 Espleter, travailler.
 Esprover, avancer, éprouver.
 Essoigne, négligence.
 Ester, se tenir debout.
 Estouper, arrêter.
 Estre, habitation, lieu.
 Estriver, disputer.
 Esvieux, égaré.
 Eve, eau.
 Expertement, clairement.
 Fagner (se), faire semblant, se tarder,
 Faille, faute, erreur,
 Feindre, simuler.
 Fel, perfide, felon.
 F'ermer, garantir.
 Fix, Fiuz, s. s.; fil., r. s.; fils.
 Foer, hors.
 Forcenerie, folie,
 Forment, fortement.
 Fragner, briser.
 Fraïreté, fragilité.
 Froable, favorable.
 Fuer, prix, valeur.
 Haingne, haine.
 Hetier, rejouer.

Hetié, joyeux.
 Hochier, ébranler.
 Gaber, surprendre, plaisanter.
 Gaignon, gros chien.
 Game, ton, manière,
 Garer, observer.
 Gehir, confesser.
 Geir ou gésir, se coucher.
 Geu, part. de geir, couché.
 Goïr, rejouer.
 Gourgousser, murmurer.
 Grable, agréable.
 Gaignour, plus grand.
 Griever, grever, inquiéter,
 Grommer, murmurer.
 Groucier, disputer.
 Guerredonner, redonner.
 Guier, guider, couduire.
 Guille, tromperie.
 Guise, manière, artifice.
 Ice, cela.
 Icil, celui-ci.
 Iex, les yeux.
 Impeller, combattre, attaquer.
 Impettrer, obtenir.
 Isnelement, sur-le-champ.
 Issi, ainsi.
 Jaçoit, ou jasoit, quoique.
 Jovencel, jeunes gens.
 Joxte, auprès de.
 Laid, blessure.
 Laienz, là.
 L'en, on.
 L'erent, pour là erent.
 Lerrai, fut. du v. lerre, laisser.
 Leisir ou leire, être permis,
 Leust, subj. du v. lesir.
 Lié ou lé, joyeux.
 Lierres s. s.; larron, r. s.; voleur.
 Loer, conseiller, louer.
 Loier, récompense.
 Longuez, longuement.

- Lores, lors.
 Maindre, et mainer, demeurer.
 Maisière, mur.
 Mansion, habitation.
 Marri, triste.
 Mas, mat, triste.
 Merri, triste,
 Mérir, récompenser.
 Mes, s. s. m.; mon, r. s. m.; mi, s. p. m.;
 mes, r. p. mes.
 Mesnie, famille, suite.
 Mestier, office, devoir.
 Mie, mies, ne,.. pas.
 Mière, medecin.
 Mons, s. s.; mont, r. s. monde
 Monstrée, exposition de reliques.
 Mours, s. s.; mour, r. s.; mœurs.
 Mout, prêt. de moveir, s'émut.
 Moves, mouvement.
 Muier, changer.
 Musser, cacher.
 Nage, vaisseau, flotte.
 Néa, pret. de néer, nier.
 Ne ja ne, ni.
 Néis, même.
 Nen plus, ou nient plus, ne.. plus.
 Neve, barque.
 Niez, neveu.
 Nus, nul, nullui, nul.
 Octrier ou otrier, accorder.
 Oïr, entendre.
 Oire, erre, marche, espace.
 Onc, jamais.
 Orans, présentement.
 Ordener, arranger.
 Ors, sale.
 Os, ost, armée.
 Osèquez, obsèques.
 Ostieux, maisons.
 Ot, prêt. du v. oïr.
 Ourer, prier.
 Ouser, user.
 Outrage, excédent, superflu.
 Partclose, partie close, conclusion.
 Partir, partager.
 Pastres, s. s.; pastour, r. s. berger.
 Péchierres, s. s.; pechéor, s. s.; pécheur.
 Penre, reprendre.
 Perré, de pierre.
 Pert ou perent (il), il paraît.
 Pes, paix.
 Pesa (il), il pésa, il affligea.
 Petit (en assez), en très peu de temps.
 Pièce, partie d'ouvrage, ou de voyage.
 Pled, contestation.
 Plessier, abattre.
 Plus.. quant plus, d'autant plus que.
 Poi, peu.
 Pois, puis.
 Porchacier, courir, attraper à la course.
 Porquant, pourtant.
 Pot, prêt. du v. pooir, pouvoir.
 Pourvéance, Providence.
 Praïer, faire du butin, piller.
 Preindre, reprendre, corriger.
 Préver, donner des marques d'amitié.
 Prisme, prochain.
 Privé, ami particulier,
 Privé (à), en particulier.
 Privéement, en secret.
 Prouer, avancer.
 Prover, éprouver.
 Puer, hors.
 Puet, ind. du v. pooir, pouvoir.
 Puillier, multiplier.
 Quantque, tout ce que.
 Quasse, case, chaumière.
 Que, ce qui, ce que.
 Que, puisque.
 Quens, s. s.; conte, r. s., comte.
 Quert, stricte,
 Queste, requeste.
 Quex, s. s.; quel, r. s., tel.
 Quiqui, quiconque.

- Rafarde, raillerie.
 Raison, compte.
 Reaume, royaume.
 Recorder, confirmer, recommander.
 Recroire ou recrerre, refuser.
 Relaxance, pardon.
 Regreter, remercier.
 Repérer, retrouver.
 Reperier, revenir.
 Res, part. de reire, raser.
 Resnable, raisonnable.
 Resoigner, repousser, refuser de soigner.
 Resonner, répondre.
 Retenser, disputer.
 Retraire, retirer, retracer.
 Ribaudie, débauche.
 Rien, chose.
 Rier, arrière, de nouveau.
 Route, compagnie de soldats.
 Rover, demander.
 Sanctuaire, lieu où l'on garde les reliques.
 Sauter, psautier.
 Sauvement, salut.
 Sécle, siècle.
 Segrétaire, sacristie.
 Séir ou séoir, convenir.
 Serra (contraction), servira.
 Seuffre, imp. de seuffrir, souffrir.
 Séus, part. de sieuvre, suivre.
 Seus, s. s. m.; seul, r. s. m., seul.
 Seuves, suaves.
 Sieuvre, suivre.
 Sin, cloche.
 Soen, sien.
 Solaus, soloil, soleil,
 Soloir, avoir coutume.
 Somme, abrégé, fardeau.
 Sommier, cheval de somme.
 Sosgier, soumettre.
 Soue, son.
 Souef, suave.
 Souller, souiller.
 Sourdie, accusation, insulte.
 Sourquis, part. de sourquerre, tromper,
 trahir.
 Sout, pret. de soudre, délier.
 Sout, prêt. de savoir.
 Suer, s.; seror, r.; sœur.
 Tancer, disputer.
 Tant (por tant que), pourvu que.
 Tant (ne tant ne quant), ni peu ni beaucoup,
 nullement.
 Tencier, disputer.
 Tenson, disputer.
 Tiex, s. s.; tel, r. s.; tiex, s. p. et r. pl.; tel.
 Tost et d'eir, tôt et de suite.
 Toz, s. s. m.; tout, r. s. m.; tuit, s. p.; toz,
 r. p.; tous.
 Tresmis, transmis, donné.
 Trespasser, passer outre.
 Troblie, oublier.
 Trousser, faire un trousseau, emporter.
 Truisse, subj. du v. treuver, trouver.
 Veil-je, ind. du v. voloir.
 Veir, veier, ou véoir, voir.
 Vendre, venger.
 Viande, nourriture, vivres.
 Viautre, chien de chasse, fin matois.
 Vis, s. s.; vif, r. s.; vivant.
 Viuler, vider la place.
 Voir, vrai.
 Voirement, vraiment,
 Vousist, subj. de voloir.
 Vout, prêt. de voloir.
 Vout, visage.
 Vuis, s. m.; vui, r. s.; vide, seul.
 Vuité, vanité, néant.
 Wians, participe de wier, fuir,
 Yerre, lierre.
 Yex, les yeux.

ERRATA

—

Page	10. ligne	32, les seignour, les baron, lisez : les seignours, les barons,	
—	13. —	12, honnoront	— honnorout.
—	17. vers	136, resnable	— resnables.
—	18. —	266, son père	— son père.
—	19. —	324, de same	— de s'âme,
—	19. —	339, pensée.	— pensée,
—	21. —	512, là ou	— là où
—	23. —	599, meismez	— meisme
—	23. —	634, guerre donner	— guerredonner
—	24, —	693, filz	— fil
—	25, —	771, tençon, ne laid	— tençons, ne lais
—	28, —	994, leur vie.	— leur vie,
—	28. —	1010, El à lâme	— A l'âme
—	28. —	1038, Fe doute	— Ne doute
—	32. —	170, Evroul	— Evrous.
—	33. —	248, biaux	— biaux.
—	34. —	280, sovent	— sovent.
—	34. —	288, l'édéfice	— l'édéfices,
—	34. —	290, feist	— feist,
—	34. —	295, l'ost	— l'os.
—	37. —	567, estait	— estoit
—	38. —	628, âme.	— âme,
—	39. —	671, nen aux fames	— n'aux fames
—	39. —	690, reconfortent.	— reconfortent,
—	39. —	697, grâce	— grâces
—	40. —	735, ardent	— ardent,
—	41. —	819, tribulation	— tribulations.
—	41. —	816, coroientr	— coroient,
—	43. —	1022, exponnoit :)	— exponnoit) :
—	44. —	1105, unes	— uns
—	45. —	1174, Mestre).	— Mestre),

Page	47. vers 1320, cure ?	lisez : cure,
—	48. — 8, prenert	— preneit
—	49. — 34, veuli	— veult
—	50. — 165, entendi	— entendi,
—	51. — 243, créuz	— creuz,
—	51. — 276, homs	— hons
—	52. — 315, torjors	— tozjors
—	53. — 341, n'estoient	— n'estoient
—	53. — 385, si j'ai eu	— si j'ai éu
—	53. — 390, Or	— Ore
—	54. — 431, abbez	— Abez
—	54. — 476, moines	— moine
—	55. — 494, rendra	— rendra,
—	55. — 507, encombrez	— encombrez.
—	55. — 536, envers i	— envers li
—	56. — 595, commenié	— commenié,
—	57. — 649, substance,	— substance,
—	60. — 75, grant	— granz
—	62. — 241, chevalier.	— chevalier,
—	62. — 251, qu'avett	— qu'aveit
—	62. — 255, sout	— sont
—	63. — 293, conserver	— converser.
—	65. — 477, meismes	— meisme
—	65. — 480, foles.	— foles,
—	65. — 564, chevaux.	— chevaux,
—	66. — 558, de mult Sainz mult	— de mult Sainz, et mult
—	66. — 561, bënëicion	— benëichon
—	66. — 562, maleïction	— malëichon
—	67. — 623, l'abé	— l'abez
—	67. — 673, grant	— granz
—	68. — 691, le Saint	— li Sainz
—	68. — 731, oporteit	— aportoit
—	68. — 732, vins.	— vins,
—	68. ligne 42, i tuée	— située
—	69. vers 829, Uns autres entreinsne	— un autre entrein que ne
—	70. — 875, toute guises	— toutes guises
—	70. — 898, Eveilléz l'esprova	— Eveillez prova
—	73. ligne 8, acrymans,	— lacrymans,
—	76. — 32. S. Maurieri	— S. Mauricii
—	77. — 10. Charletonne	— Charletone
—	80. — 5. pechéor, s, s,;	— péchéor r. s.

LES DERNIERS MÉZERAY

Tout est dit des Mézeray, et l'on vient trop tard après MM. Le Vavasseur et des Diguères (1). C'est vrai, mais le moissonneur le plus habile laisse derrière lui quelques épis à glaner qu'il abandonne volontiers à plus pauvre que lui. Nous avons donc glané et nous donnons ici le résultat de notre travail.

Près de quatre-vingts ans avant l'époque où le chirurgien Isaac Eudes épousait Marthe Corbin, un membre de sa famille, vénérable et discrète personne, Messire Jehan Eudes était curé de Ry. C'était en 1527 et le registre du tabellionat d'Argentan qui nous révèle cette particularité nous permet en même temps d'affirmer que les parents de ce prêtre habitaient la paroisse. Il en résulte que le séjour de la famille Eudes, à Ry, remontait au moins à la fin du *xv^e* siècle et que chez elle les sentiments religieux étaient héréditaires (2).

La vie des trois frères Eudes a été l'objet de recherches trop nombreuses et trop approfondies pour que nous ayons la prétention d'y apporter quelque élément nouveau. Un seul d'entre eux, Charles Eudes, sieur d'Houay, chirurgien et échevin d'Argentan, qu'illustra son dévouement pendant la trop fameuse peste de 1638, laissa des descendants. Comme l'a établi M. des Diguères, il épousa damoiselle Sapience Boirel, d'une famille de médecins distingués, et en eut deux fils Charles et Louis.

(1) Notice sur les trois frères Jean Eudes, prêtre, fondateur, des Eudistes, François Eudes de Mézeray, académicien, historiographe de France et Charles-Eudes d'Houay, chirurgien, échevin d'Argentan, par M. Gustave Le Vavasseur. — La Vie de nos Pères en Basse-Normandie, par M. Victor des Diguères, pages 153-154-155.

(2) Isaac Eudes lui-même, avait été dans le principe destiné à l'état ecclésiastique.

Les enfants et petits enfants de Charles d'Houay sont jusqu'à ce jour peu connus, quelques documents nouveaux nous permettant d'éclaircir leur vie, c'est d'eux que nous nous occuperons :

L'un des fils de Charles Eudes d'Houay et de Sapience Boirel, qui portait, comme son oncle, le fondateur des Eudistes, le prénom de Jean, fut docteur en médecine. Il contracta en 1685, une noble alliance en épousant Geneviève de Droullin de Tanques et en eut une fille nommée Anne, baptisée le cinq septembre 1686. C'est tout ce qu'on savait de lui jusqu'à ce jour. Or, ce Jean qui porta après son père la qualification de sieur d'Houay, perdit sa femme après quelques années de mariage. Il prit alors une détermination qui n'étonne pas de la part du neveu du père Eudes, il entra dans les ordres.

Le premier mai 1690, en effet, devant le notaire d'Argentan se présentait Maître Jean Eudes d'Houay, docteur en médecine, fils de Charles, chirurgien et de Sapience Boirel. Espérant être promu aux Saints Ordres, il constituait pour son titre clérical 150 livres de rente à prendre sur une pièce de terre en herbage située à Ry, au hameau d'Houay et joignant plusieurs membres de la famille Corbin. Jean d'Houay était assisté dans cet acte de Messires Jean de Droullin, seigneur de Saint-Christophe et de Vrigny, Charles de Droullin, chevalier, seigneur de Say et de Maître Gilles Hellouin, sieur de Crillu (1), avocat, ses parents et amis. Deux de ses confrères l'assistaient également et lui donnaient un précieux témoignage de leur approbation et de leur estime en apposant leurs signatures à côté de la sienne, c'étaient les docteurs Gilles Bouley et Auguste Ollivier, sieur des Pallières. Au XVII^e siècle, les médecins, ces honnêtes et sages hommes, comme on disait deux cents ans plus tôt, considéraient la pratique de leur art comme l'exercice d'un sacerdoce et leur profession comme incompatible avec l'indifférence en matière de religion.

Jean Eudes donna suite à son projet, car, avant 1696, époque où il habitait encore Argentan, il avait été promu à la prêtrise.

Son frère Louis Eudes, qui se qualifiait sieur de Mézeray, acheta une charge de judicature. Comme le disent les biographes,

(1) Ce Charles Hellouin appartenait à la famille Hellouin de Cénival. — Les détails que nous donnons sur les Mézeray sont puisés dans les anciennes minutes du notariat d'Argentan, déposées chez M^e Hélie.

il fut conseiller du Roi, enquêteur et commissaire-examineur aux sièges d'Argentan et d'Exmes. Là ne se borna pas pourtant sa carrière, et vers 1690, il abandonna la magistrature assise, comme on dirait de nos jours, pour la magistrature debout. Le parquet du bailliage d'Exmes ainsi que celui des autres bailliages se composait d'un avocat du Roi, d'un procureur du Roi et d'un substitut. Quelquefois, en vertu d'une faveur spéciale, on obtenait du Roi la jonction des deux premières charges. Cette faveur Louis de Mézeray l'avait obtenue, car il était encore en 1700, conseiller du Roi et son avocat et procureur au bailliage d'Exmes. (1) Il occupait pourtant à cette époque à Argentan, une maison avec jardin située rue de la Poterie qu'un certain Charles Angot, accolyte, lui louait pour 60 livres par an payables en quatre termes. Il assistait le 24 février de cette année à Gisnay, près Exmes, au mariage d'un de ses alliés Philippe-Joseph de Billard sur lequel nous reviendrons, et le 14 février 1702, au contrat de son cousin M^e Antoine Boirel, fils d'Antoine, lieutenant des chirurgiens de la ville d'Argentan, avec damoiselle Anne du Hamel fille de Joseph, lieutenant de la milice bourgeoise,

Louis de Mézeray pensant sans doute avec un de nos vieux poètes que « nul n'est complet sans femme à son côté », ne contracta pas moins de trois mariages, le premier en 1674, avec Françoise d'Avoust ; le second en 1684, avec Anne le Prévost ; le troisième en 1688, avec Barbe de Gautier. De Françoise d'Avoust il eut : Antoine Eudes, prêtre, Charles Eudes, qui entra également dans les ordres, Françoise Eudes, mariée à Philippe de Billard, écuyer, sieur de la Motte et Anne-Charlotte, mariée à M. Boulay de Chandeville. D'Anne le Prévost, il laissait François-Aimé Eudes. De Barbe de Gautier, Catherine Eudes, qui épousa Antoine Berland, sieur du Boishue (2).

(1) L'avocat du Roi et le procureur du Roi appartenaient tous deux au ministère public, mais les fonctions de ces magistrats, bien que compatibles, n'étaient nullement identiques et avaient une sphère très déterminée. Le procureur du Roi mettait en mouvement l'action publique et requérait, dans les affaires de police et au criminel, l'application de la loi. Quant à l'avocat du Roi, c'était un magistrat chargé de conclure au civil, en particulier dans les affaires intéressant le Roi, l'Église et les mineurs. Le Substitut suppléait, suivant les circonstances, tantôt le procureur, tantôt l'avocat du Roi.

(2) Voir le tableau généalogique annexé au travail de M. Le Vavasseur et la notice de M. des Diguères sur les Mézeray.

Là se bornent les indications recueillies jusqu'à ce jour sur les enfants de Louis de Mézeray. Nous pouvons aujourd'hui les compléter et donner quelques détails circonstanciés sur deux d'entre eux : Antoine-Joseph et François-Aimé et sur l'alliance contractée par Françoise Eudes.

Antoine-Joseph Eudes de Mézeray, né en 1675, entra dans les ordres. Il était parrain en 1726, avec noble damoiselle Marie-Louise Chausson du Saussay (1). Il était alors prêtre et chanoine du Merlerault. Il habitait pourtant Argentan, car un acte notarié est passé à cette date en la demeure du sieur Antoine de Mézeray, prêtre.

François-Aimé Eudes joignait en 1700 à la qualification de sieur de Mézeray, celle d'écuyer. Il était en effet garde du corps et com-mensal du Roi et à ce titre exempt de tailles et de contributions. Les gardes du corps, on le sait, comme les gendarmes et les che-vau-légers, se recrutaient exclusivement dans la noblesse ou tout au moins dans les familles anciennes vivant noblement. François de Mézeray remplissait ces conditions rendues plus favorables encore par les alliances de son père et de son oncle.

Le 24 février 1700 à Gisnay, Philippe-Joseph de Billard, écuyer, sieur de la Motte fils de René et de Marguerite des Moutis, épousait damoiselle Louise Munier d'Andémont, veuve de feu Robert Dupuis, sieur de Pomponne, capitaine au régiment de Navarre. A ce mariage assistaient Jacques de Fréville, écuyer, sieur de la Haye, Laurent Hervieu, sieur de Fosseville, conseiller du Roi, contrôleur au grenier à sel d'Exmes, Louis Eudes de Mézeray, conseiller du Roi et son procureur et avocat au siège d'Exmes, Antoine-Joseph Eudes de Mézeray et François Eudes de Mézeray, écuyer, garde du Roi.

Bien que l'acte soit muet sur la qualité de veuf de Philippe-Joseph de Billard, il concerne, sans aucun doute, le mari de Françoise Eudes de Mézeray. Il convolait en secondes noces sans que ce second mariage semblât déplaire aux parents de sa première femme qui, on le voit, lui servaient de témoins.

Ceci nous amène à dire, sans sortir de notre sujet, quelques mots

(1) Fille de M^e Jacques-Paul Chausson, écuyer, sieur du Saussay, conseiller du Roi, lieutenant général au bailliage d'Exmes et de dame Catherine Alliot du Hamel. Elle épousa en 1732, M^e Frédéric Douillard, écuyer, sieur du Val-Martel, conseiller correcteur à la cour des comptes de Normandie.

de la famille Billard, alliée des Mézeray. Originnaire d'Argentan, M. des Diguères a retrouvé sa trace dès 1585. Elle était toutefois bien plus ancienne dans cette ville et remontait jusqu'à Arnoul Billard, sieur de Raveton, avocat (1), qui vivait vers 1450. Ses descendants, dont l'histoire présenterait un réel intérêt, ne cessèrent pendant plus de deux cents ans d'exercer des charges publiques et en particulier des charges de judicature aux bailliages d'Argentan, d'Exmes et de Moulins-la-Marche. Son fils, Jehan Billard, sieur de Raveton, était conseiller au bailliage d'Argentan en 1527 et épousait noble damoiselle Catherine de Bitot. Les branches de la Fontaine-Merry et d'Halleines représentées en 1560 par nobles hommes Romain et Jehan Billard, s'alliaient aux Fresnel de Commeaux, des Loges, de Bitot et de Gaultier. Nous n'insisterons pas davantage sur ces branches qui ont fait l'objet d'une notice dans le travail de M. des Diguères.

Un autre rameau qui paraît avoir eu pour auteur Julien Billard, sieur de Montmarcey, vivant en 1521, habita d'abord cette paroisse puis Nonant et Planches. (2) Il avait pour chefs au commencement du *xvii^e* siècle, M^{re} Adrien Billard, sieur de la Motte, conseiller du Roi, lieutenant général en l'élection d'Alençon et Laurent Billard, sieur de la Beschetière, aussi conseiller du Roi et lieutenant général de bailliage. Il était représenté en 1663, par Nicolas Billard, écuyer, sieur de Langloischerie, conseiller du Roi, Adrien Billard, écuyer, sieur de la Motte, officier de la Grande Fauconnerie de France, maison du Roi (3). et messire Paul Billard, prêtre, écuyer, curé de Saint-Vandrilie.

(1) La terre de Raveton qui des Billard passa aux Yver de Magny et de Boismé est située à Montabard. — Arnoul Billard était en 1470 trésorier de l'église Saint-Germain, d'Argentan. Nous le croyons fils de Pierre Billard, lieutenant du Vicomte d'Argentan en 1424.

(2) En 1632, Guillaume Hébert, sieur du Taillis, fils de Guillaume et de Marie le Tellier, épousait à Saint-Germain-de-Clairefeuille damoiselle Marguerite Billard, fille de Charles sieur de Merry et de Louise de la Haye. Un fils issu de cette union s'allia à damoiselle Jacqueline de Guyard de la Hulinière.

(3) Les alliances contractées par les Billard de la Motte au *xvii^e* siècle, l'ont été avec les familles du Bois, d'Avot, d'Oisy, de Maurey, de Mallard, de Nollent. — Damoiselle Barbe Billard, inhumée le 26 septembre 1652, dans l'église de Planches, avait épousé Pierre du Bois, sieur du lieu dont elle eut, entre autres enfants, un fils Pierre du Bois, officier de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, en 1663. — Les détails que nous donnons sur cette branche sont puisés dans les anciennes minutes des notariats du Merlerault et de Nonant.

Le 18 avril 1712 enfin, au manoir seigneurial de la Genevraye, en présence des seigneurs de la Genevraye et de Carnette, des sieurs de Fontaine, des Moutis et de Brullemail, Pierre Billard, sieur de la Motte, capitaine de la bourgeoisie de Séez, épousait damoiselle Jacqueline Pérrier, fille de Richard, écuyer, sieur de la Genevraye et de dame Catherine Got.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, l'étoile de la famille Billard commençait à pâlir singulièrement et finit même par s'éclipser avant 1789. (1)

Quant à la famille de Mézeray, que la glorieuse mémoire des trois frères a sauvée de l'oubli, elle s'éteignit en la personne de François de Mézeray, le garde du Roi qui mourut sans alliance.

HENRY DU MOTÉY.

(1) Nous ne parlons que de la branche de la Motte, car la branche de Merry a conservé jusqu'en 1789 la terre et seigneurie de Merry. L'ancien manoir de Merry appartient aujourd'hui encore à la famille de Billard.

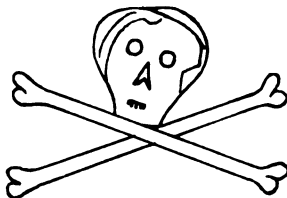
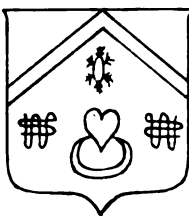
Les titres et armoiries des Billard de la Motte, se trouvent gravés sur une pierre tombale provenant de l'ancien cimetière de la Genevraye.

Cette pierre, à double inscription, est aujourd'hui la propriété de M. Vallet, du Merlerault.

Nous la reproduisons d'après une réduction à l'échelle de $\frac{1}{1000}$. Nous devons l'indication de cette pierre tumulaire à l'aimable obligeance de M. l'abbé Rombault qui a bien voulu la faire dessiner.

H. M.

MOTTE. CONCEIL^R. DV. ROY. PREM.
 Y. GIST. AVSSI. ME. LVCAS.
 GNA^L. EN. L'ELECTION.
 D'ALEN. LEQ^L. DE CEDA.
 LE. 2 10^R. D'OCTOB^R. 1656.
 PRIES. DIEV. PO^R. LE. REPOS.
 DE SON AME.
 BILLARD. VIVANT. ESCVIER. S^R. DE. LA.
 CIS. FEMME. DE. NOBLE. M^R. ADRIAN. BILLARD. S^R. DE. LA.
 TTIÈRE. CON^R. DV. ROY. LIEVTENANT.
 PRESIDE^T. &. LIEV^TEN. GNA^L. EN. ELECTION. D'ALENCON.
 MOTTE. ET. DE. LA. BECHE
 LAQVELLE. DE CEDDA.
 LE. 12^E. IOVR. DE. IUNG.
 1643. PRIES. DIEV. POVR.
 LE. REPOS. DE. SON. AME.
 CY. GIST. DAME. IEHANNE. BOV



Puel



REVUES

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE FLAMMARION A ARGENTAN (4^e ANNÉE).

La revue de cette Société a un caractère encyclopédique, favorable à la diversité des talents, à l'agréable variété des communications et des études, mais qui ne laisse pas d'embarrasser la tâche de l'analyse historique. On me permettra, je l'espère, de signaler simplement les observations scientifiques, astronomiques, météorologiques et agronomiques, que l'on rencontre plus ou moins nombreuses dans chaque bulletin, les conférences, concours, dissertations, discours, récits, consacrés à l'éloge de la pomme ou de la poire et de leur jus, qu'on est en train de faire mousser. Dans ce duel entre la vigne et le pommier, l'érudit directeur des travaux scientifiques, M. E. Vimont, se distingue par son ardeur. Toujours prêt, en faveur de sa boisson favorite, pour l'éloge ou la leçon pratique, il la célèbre ou lui apprend les moyens de vaincre. *Le bon Cidre*, p. 46, *le Poiré*, p. 84, *le Poiré en bouteille*, p. 210, *la conservation du Cidre*, p. 385, sont des articles qu'on lira certainement avec intérêt et profit. Il est impossible de ne pas parler, dans le même ordre de faits, du compte-rendu : *les Fêtes de la Pomme*, par le Dr Yver, p. 325. La blonde liqueur de Normandie, à la réunion de Flers, remplaça la source d'Hippocrène ; Apollon, paraît-il, ne se montra pas rebelle à cette métamorphose, et la Muse, pour normande qu'elle fût, n'y parut pas sans grâce. Le discours de M. de Marcère, président de la Pomme, est un morceau littéraire remarquable. Ce tribut payé à la science et à la Pomme, passons aux travaux qui se rattachent plus spécialement à l'histoire et à l'archéologie.

Le Mesnil-Hermey, histoire, redevances, aveux, patronages, procès, instruction, gabelle, par M. Edmond Liard, p. 22, 67, 117, 151, 180, 304, 396, 460. Documents, notes historiques et statistiques, dont l'espèce est indiquée par le titre. On y trouve de nombreux renseignements sur les Rabodanges et les Vassy. On peut joindre à ce travail les *Aveux de 1680 des seigneurs de Rabodanges*, p. 269.

Un épisode de la vie de M^{me} d'Espinay; M. Jules, de Bagnoles, par M. L. Duval, p. 24 ; *un épisode de la vie de M^{me} d'Espinay*, par un habitant de Tessé-la-Madeleine ; deux courtes notes, à propos de l'arrestation de ce personnage excentrique.

Illustrations scientifiques du département de l'Orne, par M. L. Duval. *Pierre Cally*, p. 72. Article bibliographique fort intéressant sur un enfant de Mesnil-Hubert, en Exmes, qui, après avoir été professeur et principal au collège de Caen, devint curé de Saint-Martin de Caen. *Antoine et Nicolas Boirel*, p. 154, article bibliographique sur une famille de médecins, d'Argentan.

Osismiens, Unelles, Lexoves, par M. Chollet, p. 28, 75. Dissertation dont l'objet est de prouver que la ville d'Exmes était la cité des Osismiens. L'auteur s'appuie sur l'interprétation des textes des Commentaires de César, sur la marche et les cantonnements des légions romaines. Il est douteux que ce travail, d'ailleurs étudié avec zèle, mette fin à la question.

La vérité sur la Dame aux Camélias, par J. A., p. 36. Excellent article, où l'on reconnaît une plume habile et exercée.

M. E. Vimont. *La forêt d'Andaine et ses sites*, p. 52. Découvertes archéologiques à Montabard, p. 174 ; *Echauffour et ses monuments*, p. 253 ; *Usine de Pontchardon, sources miraculeuses*, p. 342 ; *Gult, ses camps, forteresses voisines*, p. 413 ; *Fontaines merveilleuses du Repas, de Rosnay, de Rabodanges*, p. 449 ; *le Passais, ses fêtes, le mariage*, par MM. E. Vimont et Langlois, p. 95. M. Vimont ne se contente pas d'observer les astres, de cultiver les sciences, de célébrer et patronner le cidre et le poiré, c'est de plus un excursionniste infatigable

Rien de ce qui, à quelque titre que ce soit, est un objet de curiosité, ne le laisse indifférent. Il erre volontiers dans les profondeurs des forêts, s'assoit avec plaisir au pied des arbres fameux, à l'ombre des sources vénérées, escalade les collines, au sommet desquelles gisent les ruines des antiques forteresses, des camps anciens ; demande aux entrailles du sol de lui rendre les armes primitives de ses premiers habitants et se plaît à comparer dans les bourgs et les localités historiques les monuments du présent aux vestiges du passé. Entre ses intéressantes descriptions, je signalerai particulièrement *Le Passais, ses fêtes, le mariage*, à cause des renseignements curieux sur la manière dont se préparent, se décident et se célèbrent les mariages dans les campagnes du Pays-Bas. On fait la connaissance de deux rusés personnages : *Le Balochet* et *La Balochette*. *L'Usine de Pontchardon, sources miraculeuses, Les fontaines merveilleuses du Repas, de Rosnay, de Rabodanges*, conserveront le souvenir des dévotions populaires, de la puissance attribuée à différents saints de guérir certaines maladies. C'est peut-être se montrer sévère que de qualifier, sans exception, ces croyances de superstitions et trop exclusif de ne vouloir reconnaître, dans la vénération attachée à quelques fontaines, que le souvenir de consécration païennes. Les découvertes à Montabard nous font remonter à l'âge de la pierre. On ne peut trop louer le zèle apporté de nos jours à la conservation de ces vénérables débris, mais j'aurais des réserves à faire sur l'antiquité imaginaire attribuée à ces objets, recueillis assez souvent à fleur de terre.

La fête de la Fédération à la Carneille, par M. Lebailly, p. 80 ; *Commune de la Carneille en 1789*, par le même, p. 149. Documents pour l'histoire de la Révolution dans l'Orne.

Coulines, taupes et mulots, par M. Lecœur, p. 139. Dans le canton de Putanges, on a conservé la traditionnelle coutume de promener, la veille des Rois, à travers les champs, des torches et flambeaux, appelés coulines, afin de chasser taupes et mulots. M. J. Lecœur, après avoir fixé par son récit le souvenir de ces usages antiques qui tendent à disparaître, nous initie à leur origine et à leurs diverses transformations.

Sentilly révolutionnaire, par M. O. Moulinet, p. 149, 184, 238. Récit, avec documents à l'appui, des faits principaux de l'histoire de cette petite commune, de 1792 à 1796.

La Motte d'Athis, par M. A. Duval, p. 157. Recherches sur l'origine et l'époque de l'élévation de cette motte artificielle.

A propos de La Pallu, par M. le Dr F. Beaudouin, p. 182. Etude sur les causes d'enfouissement des portes basses des constructions anciennes. Par suite des débris de poussière que le vent amène • le mur et la porte s'enfouissent peu à peu, jusqu'au jour où, pour entrer dans la maison, il faut descendre « un pas. »

Le Pâtour, Le Mendiant des campagnes, par M. J. Lecœur, p. 188 et 230. Cet artiste littéraire recherche les types champêtres et rustiques. Le Pâtour est un portrait très-étudié et suffisamment poussé, qu'on lira avec plaisir. Le mendiant est aussi vrai, mais le personnage, beaucoup moins sympathique.

Armand Malitourne, par le comte G. de Contades, p. 220. La plume souple, spirituelle, finement trempée de M. le comte de Contades s'escrime, à plaisir, à travers la vie de cet homme de lettres qui, s'il a pu naître à Laigle, n'a pu vivre qu'à Paris. Il avait de l'esprit, du style, à en tenir boutique, mais aussi, cette paresse, mère de tous les vices, qui l'a mené, par chemin de misère, à malemort.

Eglise de Mardilly, La Bouverie, Blanc-Buisson, par M. A. Dallet, p. 272. Quelques notes historiques servent d'introduction à la description de ces divers bâtiments, au point de vue de leur architecture.

Les épis normands, par M. S. Hallen, p. 274. Ce touriste signale les curieuses girouettes en terre cuite qui surmontent les toits pointus des vieux manoirs normands, aux environs de Vimoutiers; et aussi la riche collection de faïences et de dentelles de M. Ridet, habitant de la même ville. L'avis ne sera pas perdu pour les antiquaires.

Une soirée littéraire à Rânes, par M. A. Dannequin, p. 275. Ce compte-rendu d'une fête poétique à Rânes se termine par la publication de *La fée d'Argouges*, poésie de M. Victor Chollet. A ce titre elle doit trouver place dans la bibliographie ornaise.

Monuments mégalithiques de Joué-du-Bois, par M. le comte G. de Contades, p. 296. Les recherches de M. le comte de Contades, aidé de MM. J. Tirard, J. Appert et E. Vimont, ont définitivement prouvé l'existence de deux dolmens et d'un menhir, sur le territoire de Joué-du-Bois ; la description savante et précise qui en a été publiée, les dessins qui les représentent, ne permettront plus d'en contester la réalité.

Olivier Basselin, par M. A. Gasté. Etude critique du *Vau-de-Vire* et des poésies d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx. Bien qu'il ne se rattache pas à notre département, je crois devoir signaler cet intéressant et savant travail où l'histoire de la poésie populaire au xv^e siècle a beaucoup à prendre.

Siège et reprise d'Argentan sur les Anglais, en 1449, par M. G. Le Vavasseur, p. 433 Mézeray consacre au siège et reprise d'Argentan une phrase « plutôt faite pour exciter la curiosité que pour la satisfaire. » Heureusement, M. G. Le Vavasseur est en fort bons termes avec les poètes, voire ceux du xv^e siècle. Pour les menus incidents des grandes guerres que les grands historiens dédaignent ou ne mentionnent qu'à peine, ceux-là, plus populaires, ont parfois leurs chansons et leurs strophes. Martial d'Auvergne, dans les « Vigilles de Charles VII », a raconté tout au long « l'intelligente bravoure et le patriotisme des *bourgoys* d'Argentan » ; et, parce que ce récit mérite d'être conservé et vulgarisé, le poète d'aujourd'hui réédite la page du poète d'antan. Qui donc aurait pu mieux joindre l'exemple au conseil ?

Du Bouzet, professeur, journaliste, préfet, a été l'objet de deux courtes notices biographiques, l'une, par M. Hippolyte Sauvage, p. 435 ; l'autre, par M. A. Dannequin, p. 476, qui rectifie en quelques points la première. Il appartient au département de l'Orne, sinon par sa naissance, au moins par sa famille, établie

à Escorches, canton de Trun, où lui-même avait ses propriétés, où plus tard on rapporta son corps et où l'on voit son tombeau.

Victor Rémond, par M. Sauvage, p. 417. Le baron Victor Rémond, devenu général de brigade et grand officier de la Légion d'honneur, naquit à Domfront et fut propriétaire de la Pallu. Il prend place, à ce titre, parmi les notabilités Ornaises.

Découvertes archéologiques à Saint-Martin-des-Champs, par M. Jules Tirard, p. 475. C'est une simple chronique mentionnant la découverte de petits objets en terre cuite vernissée, de quelques grains d'un collier et de cercueils en pierre.

Dans la partie bibliographique, on trouve des appréciations sur les travaux des auteurs suivants, qui appartiennent au département de l'Orne.

Recherches sur la distribution géographique des Muscinées dans le département de l'Orne, etc., par M. l'abbé A.-L. Letacq, p. 116.

Domfront pendant la guerre de Cent Ans, de 1347 à 1553, par M. H. Sauvage, p. 153.

Modernes et Contemporains. Madame Raisin. Gouvernement de Falaise de 584 à 1108, par M. A. Meriel, p. 154.

Histoire du point d'Alençon, depuis son origine jusqu'à nos jours, par M^{me} G. Despierres, p. 193.

Critique littéraire — Paul Harel, par M. Léon Tyssandier, article où la critique a caché ses griffes et ne se montre que de velours, p. 235.

Etude sur les Cladonia de la flore française, par M. l'abbé H. Olivier, p. 196.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE NORMANDIE (1^{er} Semestre 1886).

Outre les procès-verbaux des Séances où l'on peut constater le soin que cette Société apporte à l'impression des travaux qu'elle publie, ce bulletin nous offre plusieurs documents curieux.

Acte par lequel Jean de Montmorency se désiste, en faveur d'Enguerran de Marigny, de ses prétentions à des droits de juridiction sur la paroisse de Criquiers, p. 246. *Lettres de Charles, comte de Valois, par lesquelles il approuve certaines coutumes particulières pour le village de Criquiers et sollicite du Roi leur confirmation*, p. 248. On y peut trouver une preuve du respect que l'on accorda, plus d'une fois, à la liberté civile et aux coutumes traditionnelles, une explication de la diversité des coutumes observées quelquefois dans deux localités voisines.

Marché fait avec les pourvoyeurs, pour l'entretien de la maison du duc de Montpensier, p. 250-260. Les gastronomes y peuvent chercher des renseignements sur les goûts culinaires du xvi^e siècle, les économistes y trouveront de nombreux éléments pour établir le pouvoir de l'argent à différentes époques.

Journal du voyage fait à Paris, par les délégués de la ville de Rouen, à l'occasion de l'avènement de Louis XVI, p. 260-272. Messieurs les délégués ne laissent rien ignorer des visites qu'ils ont faites dans la capitale, ni des honneurs qu'ils y ont reçus. Ces bourgeois faisaient bonne figure, étaient partout admis avec honneur. Le Roi se découvrait pour les recevoir, la Reine les saluait gracieusement ; on ne paraissait pas humilié de parler à genoux à ces Majestés bienveillantes et polies.

CATALOGUE DES ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LISIEUX. 1885.

La Société historique de Lisieux ne publie ni travaux, ni mémoires ; elle consacre exclusivement ses ressources à l'achat de manuscrits et documents. Ce premier Bulletin est « la portion du catalogue relative aux anciennes pièces manuscrites qu'elle possède. » Comme une partie de notre diocèse faisait autrefois partie du diocèse de Lisieux, on y rencontre un certain nombre de pièces se rapportant à notre histoire. Je signalerai en particulier la section F P, sous le titre : Argentan, arrondissement, pays lexovien, dont tous les numéros se rattachent à des personnes ou à des localités de notre département.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE NATIONALE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-
LETTRES DE CAEN (Années 1885-1886).

Etude sur la date de la fête de Pâques pour les diverses années du calendrier Grégorien, par M. de Saint-Germain, année 1885, p. 3. L'auteur expose une méthode abrégée qui permet de trouver la fête de Pâques, pour une année donnée. Ce travail peut être utile aux historiens, qui ont parfois besoin de faire un calcul semblable, afin de vérifier le jour assigné à quelque évènement.

Les accidents de chemin de fer, par M. Léon Lecornu, p. 27. On y trouve, à propos des accidents de chemin de fer, l'exposé des améliorations successives apportées à ce service, des inventions faites dans le but de prévenir, autant que possible, tous les malheurs, des mesures de discipline imposées aux agents des Compagnies et du partage des responsabilités. On ne lira pas sans plaisir cette curieuse étude dont le résultat est, somme toute, rassurant pour les voyageurs et glorieux pour les efforts de la science.

Quatrième croisade. La diversion sur Zara et Constantinople, par M. Jules Tessier, partie littéraire, p. 4. Dissertation où l'on combat la tendance de quelques écrivains modernes à attribuer à l'élément allemand, dans cette croisade, l'a principale part d'influence qui appartient et doit être maintenue à la France.

Voltaire et le premier président Fiot de la Marche. — La marquise du Châtelet, le président de Brosses, les Calas, Marie Corneille, les PP. Fiot de la Marche, père et fils, (15 lettres inédites), par M. Henri Moulin, p. 185. Le titre est un sommaire ; un commentaire historique accompagne la publication, de ces lettres.

Vocabulaire de la langue Trotzil, par M. le comte de Charencey, p. 251.

Portraits d'artistes — Jules Breton, par M. Chaumeiin, p. 290.

Notice sur quelques musiciens rouennais, (Boyvin, Broche, Exaudet, Chapelle, etc.), par M. Jules Carlez, p. 312.

Mars, poésie, par M. Paul Harel, p. 378.

Notice biographique sur M. Emile Egger, etc., par M. Eugène Châtel, année 1886, partie littéraire, p. 1. Hommage funèbre rendu à l'homme regretté qui, victorieux, par l'énergie de la volonté et la persévérance du travail, d'une fortune d'abord adverse à sa jeunesse, devint un helléniste illustre, un professeur renommé. Il a eu le bonheur d'ajouter au mérite de la science un cœur généreux et dévoué, qui lui a gagné des élèves fidèles et reconnaissants.

Bayle et Jurieu, par M. J. Denis, p. 54. Louis XIV et Bossuet reçoivent, à nouveau, de ces deux écrivains et de leur commentateur, la leçon religieuse et politique, la doctrine de la liberté de conscience et du contrat social. On conçoit que, dans leur temps, ces illustres écoliers aient été un peu récalcitrants. Il y a plus d'une erreur religieuse dans ce travail ; on y rencontre des raisonnements erronés en matière théologique, par suite d'une notion inexacte des termes, et des hardiesses de langage contre la révélation qu'on désirerait voir exprimées, du moins, avec plus de modération.

Notice sur M. Jules Cauvet, professeur à la Faculté de Caen, par M. E. de Beaurepaire, p. 132. Notice bibliographique, plus encore que biographique, qu'on ne lira pas sans partager quelque chose de l'affectueuse émotion avec laquelle elle a été écrite. Bien que les goûts de M. Cauvet, d'accord avec son devoir professionnel, l'inclinassent de préférence vers le Droit Romain, il n'a pas dédaigné cependant l'étude des coutumes et de la législation de notre vieux pays normand. « L'organisation de la famille d'après la coutume de Normandie », les « Origines du droit civil dans l'ancienne Normandie », le « Droit civil de la Normandie, au XIII^e siècle », les « Trêves établies entre particuliers, selon les principes du droit Normand », etc., furent le fruit de ses études particulières. Ces travaux seront une lumière pour nos historiens, en même temps que la vie du chrétien « essentiellement homme

de paix, de mesure, de conciliation », qui fut M. Cauvet, leur sera un encouragement et un exemple.

Antoine Jacmon, bourgeois du Puy, par M. Desdevises du Désert, p. 155. On peut faire son profit, au cours du résumé de la chronique de l'humble et patriotique tanneur, de plusieurs renseignements sur la situation de la France et l'état de l'opinion populaire, dans la première moitié du XVII^e siècle.

Les restes de Christophe Colomb, étude critique, par M. Emile Travers, p. 183. « Nous nous occuperons uniquement de ce qui a trait à l'authenticité des restes de Colon, et le lecteur impartial pourra apprécier les motifs cachés de la trouvaille moderne, ainsi que des procédés de polémique de Mgr Roque Cocchia, des pamphlétaires dominicains et de M. Roselly de Lorgues. » Nous espérons avoir établi que les restes de Cristoval Colon sont conservés dans la cathédrale de la Havane, à l'ombre du drapeau espagnol. » Ces deux phrases sont le sommaire très exact de cette étude, qui mérite fort bien le qualificatif de critique.

Pierre Corneille, au Palinod de Caen, par M. Armand Gasté, p. 264. Cet heureux investigateur des gloires littéraires de notre histoire provinciale a découvert, dans une chronique latine, que Corneille avait concouru pour un des prix du Palinod de Caen. En quelle année ? Quel était le sujet du concours ? Vous seriez bien venu de l'apprendre à M. Gasté qui, jusqu'à présent, n'a pas trouvé moyen d'en rien savoir. Il se dédommage en rééditant un impromptu que Pierre Corneille adressait, en 1640, à Jacques Le Conte, marquis de Nonant, qui était, cette année là, le Prince du Puy. Le morceau, en raison de l'adresse du destinataire, nous appartient bien un peu.

L'Auberge de l'idylle — M. Paul Harel, auteur de *L'Auberge du Houx*, sonnet, par M. Emile Travers, p. 295.

A ces deux volumes de Mémoires, l'Académie de Caen nous a fait la gracieuseté de joindre les *Tables chronologique, méthodique et alphabétique des travaux insérés dans les Mémoires*



de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, depuis 1754 jusqu'en 1883 (inclusivement), par M. Armand Gasté, secrétaire.

REVUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU MAINE (Années 1885-1886.)

Les Soumissions dans l'Ouest, par M. de La Sicotière, t. xvii, p. 27. M. le Comte de Contades a publié dans un des derniers bulletins de la *Société historique de l'Orne* un compte-rendu du savant travail de notre honorable président, t. v, p. 183.

La démolition des châteaux de Craon et de Château-Gontier, (1592-1657), par M. André Joubert, t. xvii, p. 66. Le xvi^e et le xvii^e siècles détruisaient les châteaux-forts avec la même fureur que le xi^e et le xii^e siècles les élevaient. Les campagnes applaudissaient à leur ruine, les villes ne les voyaient pas d'un bon œil ; Richelieu leur pardonnait encore moins d'avoir offert un dernier asile aux souvenirs regrettés, par les barons, de l'indépendance féodale. Quelques notes historiques forment une sorte d'épithaphe aux vieux donjons démolis.

Philibert de Vanssay, par M. l'abbé L. Froger, t. xvii, p. 101. Le fait dominant de cette notice biographique très-intéressante est la défense du château d'Hostabrich en Catalogne, par le chevalier de Vanssay, qui en avait été nommé gouverneur (1695). Assiégé par 9 à 10 mille hommes de pied et 1800 chevaux, réduit avec une poignée de soldats « pendant soixante jours au pain et à l'eau, » se créant des provisions à force d'audace et d'habileté, manquant de sel, n'ayant « pas seulement de lumière pour le corps de garde, » de Vanssay tenait bon quand même et conservait sa place. C'était donc justement que Barbézieux, le ministre de la guerre, dans une de ses lettres au maréchal de Noailles, disait de lui : « Il est connu dans les troupes pour un « très brave homme et capable d'exécuter tous les ordres que « vous lui donnerez. Le Roi, en récompense, le créait chevalier • de Saint-Louis. »

L'abbé Auvé et la coterie littéraire du château de la Flèche.

(1715-1742), par M. S. de la Bouillerie, t. xvii, p. 129. « La noblesse pendant son séjour dans les châteaux et dans les villes dont elle avait le gouvernement apportait ces habitudes élégantes (de la Cour), les implantait autour d'elle, et, s'environnant des beaux esprits du lieu, charmait les loisirs de la vie provinciale en faisant beaucoup de mauvais vers, émaillés d'une verve très spirituelle. Un des derniers exemples, peut-être des coteries où, pour plaire à la maîtresse de maison, chacun devait se mettre en train d'éloquence et de poésie, fut donnée vers cette époque, par les hôtes du château de la Flèche. » A la suite de M. de la Bouillerie, l'on peut se faufiler hardiment parmi la noble et spirituelle réunion dont la comtesse de la Luzerne est la reine, sans crainte de trouver l'ennui, durant le séjour qu'il nous fera faire « au sein de la petite cour de nos seigneurs Fléchois. Parfois, sans changer ni de milieu, ni d'air, on allait à Sablé, chez le marquis de Torcy.

Monographie paroissiale — Saint-Pierre de Senones, par M. l'abbé A. Angot, t. xvii, p. 138. Le cadre dont s'est servi l'auteur pour classer et distribuer ses recherches, peut servir d'exemple pour les travaux de ce genre. En démolissant les fondations de la vieille église, on y a trouvé, « comme par une de ces dérisions sanglantes que Dieu se permet quand il veut », une monnaie de Dioclétien.

Un paroissien de la Selle-Craonnaise, au XVI^e siècle, par M. A. Ledru, t. xvii, p. 203.

René de la Rouvraye, sieur de Bressault, par M. A. Joubert, t. xvii, p. 213. Deux petites pages détachées de la *Gazette des Tribunaux* de l'époque. Il n'y eut ni bénéfice de circonstances atténuantes, ni grâce. Les deux coupables, l'un, un paysan brutal, l'autre, un brigand féodal, le diable de Bressault, furent exécutés.

Bibliographie du Mans. Année 1884, par M. Louis Brière, t. xvii, p. 218.

L'Eglise de Saint-Nicolas de Mamers, par M. G. Fleury, t. xvii, p. 241. M. Fleury n'est pas seulement un imprimeur

remarquable par le caractère artistique des publications sorties de ses presses, il aime les lettres et se fait honneur d'apporter sa pierre au monument de l'histoire provinciale. Cette fois, les monuments et les souvenirs de la ville qu'il habite ont été l'objet de sa studieuse curiosité. « L'Eglise Saint-Nicolas, dit-il, est le « plus vieux monument de Mamers et le témoin le plus ancien « des péripéties que la ville a traversées. » Avec la description et l'histoire de la vieille église, on a donc aussi l'histoire religieuse et militaire de Mamers, depuis le ^x^e siècle jusqu'à nos jours. Aux chartes antiques, où il est question de Mamers, M. Fleury pourrait joindre la charte du comte Robert pour le patronage de l'église de Louzes (1200). Parmi les témoins de cette charte, on trouve nommés : Durand, prieur de Mamers, et Laurent, grainetier. Cartul. de Saint-Martin-du-Vieux-Bellême, Roul. n° 3, n° 33. Arch. de l'Orne.

Les Bénédictines du couvent de Sainte-Scolastique de Laval, par M. l'abbé Angot, t. xvii, p. 284. Monographie à consulter pour l'histoire du mouvement religieux au ^{xvii}^e siècle, et touchant l'éducation des filles à cette époque.

Le Collège de Requeil (1676-1793), par M. André Joubert, t. xvii, p. 352. Quelques pages à ajouter aux documents sur l'instruction publique et la gratuité de l'enseignement en faveur des pauvres, avant la Révolution.

Nouveaux documents sur les comédiens de campagne et la vie de Molière, par M. Henri Chardon, t. xviii, p. 129, 337, t. xix, 125, 305. La gloire de Molière a-t-elle beaucoup à gagner à ces recherches intimes et minutieuses ? Un piédestal nu et sévère ne ferait-il pas mieux ressortir la statue d'airain du prince des comiques ? Les bas-reliefs qu'on est en train de buriner, avec un empressement jaloux, n'auront-ils rien de triste et de regrettable ? D'autres, plus hardis, en décideront. En tous cas, à ces bas-reliefs, M. Henri Chardon vient apporter son concours ; il ne ménage ni les recherches, ni les investigations, ni les voyages. Nous y gagnerons de connaître une partie moins étudiée des mœurs privées au ^{xvii}^e siècle, de recueillir des indications curieuses sur quelques personnages, sur certaines familles histo-

riques de nos provinces. Il y a, en particulier, sur les jeux de paume, au Mans, des pages intéressantes, et une biographie presque complète de M. et de M^{me} de Modène.

Un bénédictin de Saint-Vincent, du Mans, amateur d'art et collectionneur, en 1647, par M. Robert Triger, t. XVIII, p. 64. Cet amateur d'art et ce collectionneur, frère Jacques Coignard, était originaire de Domfront, il appartient donc à notre département. Nous ne nous plairons pas cependant que l'heureux M. Robert Triger se soit occupé de sa mémoire et lui ait consacré cette notice ; il y a trop de plaisir à faire avec lui, connaissance de ce Normand, qui « fut à coup sûr un homme de goût, une intelligence privilégiée, accessible aux sentiments délicats. »

Recherches historiques sur les Bénédictines de Lassay, par M. l'abbé J. Gillard, t. XVIII, p. 82, 226. Ce travail a été recommandé à notre attention par M. L. de La Sicotière, notre honorable président. On y trouve mention de plusieurs familles appartenant à notre département et plus d'un document touchant l'histoire religieuse, celle de l'instruction publique et la Révolution.

Recherches historiques sur Châtelain, (Mayenne), par M. André Joubert, p. 296. « M. Joubert est l'un des plus actifs collaborateurs de la *Revue du Maine* ; il figure au nombre des plus goûtés. » C'est dire qu'il y a toujours intérêt et profit à lire ce qui sort de sa plume. Dans ce nouveau travail, outre quelques indications du prix des grains et du vin qui peuvent servir à une statistique comparée, on remarque, au point de vue de l'intérêt général, un paragraphe intitulé : « Episodes de la Révolution et de la Chouannerie. » M. A. Joubert a publié, dans son livre : *Un mignon de la Cour de Henri III — Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise, gouverneur d'Anjou*, une importante lettre que Bussy écrivait, le 5 janvier 1579, à Villeroy, relative aux relations du duc d'Alençon avec le roi, son frère, t. XVIII, p. 121.

L'enlèvement de Françoise Rouillet de Beauchamps, (10 juin 1638), par M. S. de la Bouillerie, t. XVIII, p. 386. Cette anecdote a toutes les allures d'un roman, bien qu'elle soit appuyée sur les

pièces nombreuses d'un long procès. Elle met en relief et l'audace de quelques jeunes gentilshommes et la douleur implacable d'un père outragé dans son droit et dans son honneur. Renault-Rouillet, seigneur de Beauchamps, maître des requêtes de l'hôtel de Gaston de France, était bailli et juge de la Ferté-Bernard. Il employa tous les moyens que lui donnaient son autorité, sa position, la connaissance de toutes les ruses de la procédure pour obtenir vengeance contre les ravisseurs. Rien ne put le désarmer, ni la soumission du principal coupable, ni les larmes de sa fille. Il fit prononcer contre René de Bellerient, sieur de Villaines et ses complices, une sentence de mort. Mais ils furent graciés par la Reine. Renault-Rouillet, dont les cheveux avaient blanchi depuis, résumant sur son livre de raison cette pénible histoire, protestait encore contre cette grâce « entérinée par la plus grande injustice qui se soit jamais commise. » On trouve dans les notes de ce travail les noms de certaines familles du Perche.

Une forteresse au Maine, pendant l'occupation anglaise, Fresnay-le-Vicomte, de 1417 à 1450, par M. Robert Triger, t. xix, p. 27, 185. M. l'abbé Dupuy a rendu compte de cet excellent travail dans le tome v de la Société historique de l'Orne, p. 284.

Louise de Savoie, comtesse du Maine, par le R. P. Dom Paul Piolin, p. 106. La plus grande partie du travail du savant bénédictin est consacrée à discuter certains griefs dont la mémoire de Louise de Savoie avait été chargée par les historiens. On l'avait accusée de la défaite de Lautrec, en 1522, de la perte des conquêtes de l'Italie et du supplice de Semblançay. « De l'examen et du rapprochement de tant de témoignages qu'il a cités, Dom Piolin conclut que Louise de Savoie n'a pas commis les fautes qu'on lui a reprochées. » Martin du Bellay s'est laissé tromper par Guichardin, auquel il a ajouté encore lui-même de nouvelles erreurs.

La vie agricole dans le Haut-Maine, au xiv^e siècle, d'après le rouleau inédit de M^{me} d'Olivet, 1335-1342, par M. André Joubert, t. xix, p. 274, 396. Publication très-curieuse, pleine de documents sur l'organisation et les conditions du métayage et les variations du pouvoir de l'argent à cette époque.

La *Revue du Maine* a de plus donné l'hospitalité de ses pages à plusieurs des travaux de nos collègues. M. l'abbé G. Esnault a présenté aux membres de la Société les ouvrages intitulés : *Essai de bibliographie cantonale (canton d'Ecouché)*, par MM. G. Le Vavasseur et le comte de Contades. *Rasnes, histoire d'un château normand*, par M. le comte de Contades, t. XVII, p. 122. M. A. Bertrand a rendu compte du travail de M. L. Blanchetière : *Le château féodal de Domfront (Orne)*, t. XVIII, p. 122. M. Robert Triger a analysé, avec une bienveillance élogieuse, l'ouvrage de M. l'abbé Dumaine : *Tinchebray et sa région au bocage normand*, tome III, période révolutionnaire, temps actuels, t. XVIII, p. 124.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE
(11^e SÉRIE, T. XXII, ANNÉES 1885, 1886, 3^e FASCICULE).

Recherches historiques sur Malicorne, par M. Legeay, p. 257. Monographie, sous forme de chronique, de la paroisse et commune de Malicorne. Après qu'on a enregistré l'existence de son église, au iv^e siècle, d'un prieuré au xi^e, d'un collège au xvi^e, d'une maison de charité au xvii^e, signalé un combat livré aux Anglais, vers 1425, par Jean II d'Alençon et Ambroise de Loré, ce qu'il y a de plus remarquable est l'histoire du château de Malicorne, sous la domination et durant le séjour des familles de Beaumanoir et de la Châtre. Les souvenirs de ces illustres familles, de l'hospitalité qu'y reçut Louis XIII, en 1614, des divers séjours qu'y fit Madame de Sévigné, loin de s'éteindre, recevront par l'accroissement du temps, ce je ne sais quoi de religieux et d'achevé, qui les consacre.

Le cahier des plaintes et doléances des habitants de Malicorne, divers épisodes concernant la Révolution et la Chouannerie sont à ajouter aux documents dont se grossit chaque jour la bibliographie de cette époque.

Ce bulletin renferme, en outre, plusieurs publications sur la flore de la Sarthe et des observations météorologiques, qui pourront être consultées par les amis de ces sciences.

Le Puiset aux XI^e et XII^e siècles, par M. A. de Bion, p. 1, 71. Notice 1^o sur la généalogie des châtelains du Puiset et des vicomtes de Chartres, 2^o sur le prieuré du Puiset. Gelduin, dont on ne connaît pas l'origine, comte de Breteuil en Beauvoisis, vicomte de Chartres, souche des seigneurs du Puiset, avait, avec Yves de Bellême, un neveu commun, Avesgaud, évêque du Mans. Ebrard I, vicomte de Chartres, eut de sa femme Humberge une fille, nommée Adélaïde, que Roger de Montgomery épousa en secondes noces. Il y eut entre Hugues II, vicomte de Chartres, seigneur du Puiset et Rotrou, comte du Perche, une guerre qui se renouvela durant l'administration de Gui, vicomte d'Étampes, tuteur de son neveu, Hugues III. Il est inutile de rappeler les luttes si fameuses des seigneurs du Puiset contre les rois de France Philippe I^{er} et Louis-le-Gros.

Les difficultés auxquelles donna lieu l'établissement du prieuré du Puiset, jettent quelque jour sur l'administration ecclésiastique à cette époque. Les seigneurs féodaux, qui taillaient des fiefs à leur gré et bouleversaient les circonscriptions territoriales, avaient plus de peine à partager les paroisses ou à en créer de nouvelles.

Découvertes d'anciens murs de ville et d'un hypocauste gallo-romain, à Chartres, par M. l'abbé Hénault, p. 35.

Notice biographique sur Jean Rotrou, par M. Lucien Merlet, p. 46. Publication d'une notice précise et intéressante sur Jean Rotrou et ses poésies, composée par l'abbé Brillon, vers l'an 1698.

Etude sur la vallée de Saint-Léger-des-Aubées, par M. Harreaux, p. 56. Il s'agissait d'assainir des marais échelonnés le long de cette petite vallée et qui étaient devenus des foyers de fièvres. « De 1808 à 1820, la préfecture, le Conseil général, le Conseil d'arrondissement, les ingénieurs, les maires, le juge de paix, se sont occupés activement de l'assainissement du marais : commissions, visites, rapports, délibérations, arrêtés, projets, préparatifs, tout a été mis en œuvre pour éclairer et résoudre la ques-

tion, mais sans aucun résultat pratique. » Heureusement en 1845, après une nouvelle invasion des fièvres, un administrateur intelligent, M. Charles Labiche, maire de Saint-Léger, prenait en main ce travail, et, sans frais, sans travaux d'art, avec quelques journées d'ouvriers et le concours d'un conducteur des ponts et chaussées, réalisait cette utile amélioration que, jusque-là, les énormes devis officiels avaient arrêtée. Je signale cette petite histoire parce qu'elle est piquante. Elle démontre, qu'en fait d'utilité publique, le beau et le grandiose sont quelquefois l'obstacle du bien.

La cathédrale de Chartres pendant la Terreur, par M. l'abbé Sainsot, p. 86, 142. Travail très-étudié et riche en précieux documents.

Les Chemises de la Vierge, par F. de Mely, p. 107. Ce travail a pour sous-titre : « De l'antique coutume du chapitre de Chartres d'envoyer aux reines de France, au moment de leur grossesse, une chemise de taffetas blanc, bordée d'or. »

Les compagnons du Papeguay à Châteauneuf, par M. L. Merlet, p. 128. C'était une société de tir du temps, bien et dûment constituée « sous les auspices du bienheureux Saint-Michel Archange. »

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE LA CHARENTE
(5^e SÉRIE, T. VII, ANNÉES 1884-1885).

Outre les procès-verbaux des séances, où l'on remarque un certain nombre de communications concernant des découvertes de l'âge de la pierre, gauloises ou gallo-romaines, on trouve dans ce volume :

Catalogue du musée archéologique d'Angoulême, par M. Emile Biais, p. 1. Il est très-riche en objets des temps préhistoriques, âges de la pierre, du bronze et du fer. Des dessins typographiques représentent les spécimens les plus curieux. Parmi les objets historiques, je signalerai une médaille à l'effigie de Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon.

Inventaire des objets mobiliers existants dans les châteaux de la Rochefoucauld, Verteuil et La Terne, à la mort de François VIII de la Rochefoucauld (1728), par M. P. de Fleury, p. 70.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE VOSGIENNE (11^e ANNÉE, 1885-1886).

Je signalerai spécialement, en raison de leur caractère d'intérêt général :

L'Alsace et la Réforme, par M. de Boureulle, p. 9. Cette étude historique est largement et vivement dessinée. « Mon unique prétention, dit l'auteur, est de tracer fidèlement un aperçu historique ; je ne parlerai des doctrines qu'autant que cela sera nécessaire pour éclairer les faits. La plupart de ces faits ont été douloureux, à tel point qu'il demeure permis de se demander si, dans le cours de deux siècles, qu'il me reste à parcourir, l'Alsace n'a pas dû au protestantisme plus de souffrances que de progrès intellectuels. »

Jeanne de Bar, comtesse de Warren, 1295-1361, par le vicomte Lucien de Warren, p. 47. On trouve dans ce court mémoire de curieux détails sur la captivité du roi Jean II, à Londres. Il met fin à la légende de ces chroniqueurs légers qui avaient prétendu qu'un motif chevaleresque, autre que celui de l'honneur, avait déterminé le roi de France à retourner à Londres. La comtesse de Warren était morte, à un âge respectable, depuis plus de deux ans, à l'époque de ce retour.

Les Hugo de Spitzemberg et Victor Hugo, par Gaston Save, p. 83. Victor Hugo n'était pas un Hugo de Spitzemberg, mais le descendant d'une famille hollandaise qui, vers la fin du xvi^e siècle, vint s'établir dans les environs de Mirecourt, à Domvalier, en la personne de Claude Hugo, à qui resta le surnom du Hollandais.

Les origines d'Epinal, par M. l'abbé Chapelier, p. 137. Une page à ajouter à l'histoire de la civilisation chrétienne.

Les Carolingiens dans les Vosges, L'Eglise de Sainte-Marguerite, par Gaston Save, p. 165. Souvenirs se rattachant à Charlemagne.

Table générale des matières contenues dans les dix premiers volumes du Bulletin, par A. Blaise, p. 191.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE, SCIENCES ET ARTS DU DÉPARTEMENT DES DEUX-SÈVRES (3^e SÉRIE, T. II, III, ANNÉES 1885-1886).

Je signalerai spécialement :

De l'étude de la numismatique, par M. Emile Breuillac, t. II, p. 81. Ces quelques pages peuvent servir d'introduction à l'étude des monnaies gauloises et françaises.

Catalogue des monnaies romaines appartenant à la Société de statistique, etc., des Deux-Sèvres, par M. Emile Breuillac, t. II, p. 115. Ce médailler est très-riche en monnaies de la république et de l'empire.

L'inventaire du château de Thouars, au 2 mars 1470, par M. B. Ledain, t. II, p. 337. Inventaire très-curieux à cause de la quantité d'objets travaillés en or et en argent qui y sont mentionnés.

L'élection de Niort au XVIII^e siècle, notes et documents, par M. Léo Désaivre, t. III. Cet important travail remplit tout le tome III (LIX, 386 p.). Cinq documents différents y sont publiés : ils sont tous du XVIII^e siècle. On y trouve de nombreux détails sur les mœurs, les usages, les productions du pays, un certain nombre de faits concernant l'histoire générale ou les guerres de religion. M. Léo Désaivre a résumé d'une façon claire et intéressante tous les faits principaux dans son introduction.

SOCIÉTÉ NORMANDE DE GÉOGRAPHIE (BULLETIN DE L'ANNÉE 1886, 8^e ANNÉE).

Tous ceux qui s'intéressent aux voyages, aux travaux, aux découvertes de nos infatigables explorateurs, voudront lire cette magnifique et très-instructive publication *Un voyage à Panama, Conférence*, par M. Emile Ferry, appelle surtout l'attention.

PROCEEDINGS OF THE DAVENPORT ACADEMY OF NATURAL SCIENCES
(VOLUME IV, 1882-1884).

La lecture de ce volume, fort bien imprimé et illustré de nombreux dessins est très-propre à faire connaître l'activité intellectuelle qui règne en Amérique et les facultés pratiques de ce peuple. Cette ville de l'état d'Iowa, dont l'existence date de quelques années seulement, a non-seulement sa société scientifique, mais elle possède des édifices suffisant, soit aux réunions de ses membres, soit à l'installation de son musée et de sa bibliothèque, dont les catalogues comprennent un nombre fort respectable d'articles. En plus de travaux sur la flore et sur la géologie, je signalerai les mémoires qui ont pour titre :

Remarks on Aboriginal Art in California and Queen Charlotte's Island, by W. J. Hoffman, M. D. p. 105.

Ancient Pottery of the Mississippi Valley. A study of the collection of the Davenport Academy of sciences, by William H. Holmes, p. 123. Ces *Remarques sur l'art des Aborigènes, en Californie et dans l'île de la Reine Charlotte*, cette ancienne poterie de la vallée du Mississippi, d'après les échantillons réunis dans la collection de l'Académie des sciences de Davenport, peuvent servir à l'étude de l'ethnologie comparée.

Une polémique assez vive entre l'Académie de Davenport et le bureau d'ethnologie annexé à l'Institut Smithsonian, de Washington, nous apprend que les questions préhistoriques ont le secret de passionner les habitants du Nouveau-Monde aussi bien que ceux de l'Ancien. Au reste, si je me sers de l'expression de Nouveau-Monde, c'est par un reste d'habitude auquel il nous faudra renoncer sans doute, car un certain nombre d'auteurs américains prétendent à une antiquité, pour leurs races indigènes, égale à celle de nos vieux continents. D'aucuns prétendent même que le foyer primitif des races humaines était en Amérique. A tous ces titres, le *Pamphlet* intitulé : *Elephant Pipes and inscribed tablets in the Museum of the Academy of natural sciences, Davenport, Iowa*, by Charles Putnam, sera une lecture curieuse et instructive.

P. BARRET.

MONUMENTS HISTORIQUES

La promulgation de la loi du 30 mars 1887 pour la conservation des Monuments et Objets d'art ayant un intérêt historique et artistique donne un grand intérêt à la formation dans chaque département de la liste de ceux de ces Monuments ou Objets qui sont classés ou susceptibles de l'être.

Voici pour le département de l'Orne la liste de ceux qui sont compris dans l'état annexé à la loi du 30 mars.

MONUMENTS MÉGALITHIQUES

CRAMÉNIL, menhir ; l'Affiloir de Gargantua.

JOUÉ-DU-BOIS, dolmen ; la Pierre au Loup.

— dolmen de la Grandière.

— menhir des Outres.

LA SAUVAGÈRE, dolmen de la Bertinière.

SILLI-EN-GOUFFERN, menhir ; la Pierre Levée.

MONUMENTS DU MOYEN-AGE, DE LA RENAISSANCE ET DES TEMPS MODERNES

ALENÇON, église Notre-Dame.

— restes de l'ancien château (aujourd'hui Prison).

ARGENTAN, château (aujourd'hui Palais de Justice).

— église Saint-Martin.

— église Saint-Germain.

AUTHEUIL, église.

CARROUGES, château.

CHAMBON (CHAMBOIS), donjon.

— église.

DOMFRONT, église Notre-Dame-sur-l'Eau.

— ruines du donjon.

LAIGLE, tour de l'église Saint-Martin.

MOTRÉE, château d'O.

SAINT-CÉNERY, église.

SAINT-ÉVROULT-DE-MONTFORT, cuve baptismale dans l'église.

Sées, cathédrale Notre-Dame.

Cette mention a-t-elle pour résultat d'équivaloir à un classement définitif ? La loi ne le dit pas. L'Annexe n'a pas été soumis au vote des Chambres. Nous serions portés à croire qu'il n'a pour but que d'appeler d'ores et déjà l'attention et l'intérêt du Gouvernement sur des objets qui en sont dignes, mais sans dispenser soit l'Etat, soit leurs propriétaires (pour ceux qui appartiennent à des particuliers), de l'accomplissement des formalités prescrites par la loi pour les faire participer aux avantages et les soumettre aux charges des monuments classés. Il n'y aurait d'exemption que pour ceux qui auraient été régulièrement classés avant la promulgation de la loi ; nous ne savons si tous ou quelques-uns de ceux-ci se trouveraient dans ce cas.

Nous trouvons dans l'*Annuaire de l'Orne* pour 1887 (p. 193), une liste sensiblement différente de celle de l'*Annexe* :

Eglise Notre-Dame, à Alençon.

Château d'Alençon

Eglise Saint-Germain, à Argentan.

Eglise Saint-Martin, à Argentan (verrières).

Eglise d'Authueil.

Donjon de Chambois (propriété particulière).

Eglise de Chambois.

Eglise de Notre-Dame sur-l'Eau, à Domfront.

La Tour de l'Eglise Saint-Martin, à Laigle.

Château d'O (propriété particulière).

Cathédrale de Sées.

Eglise de Saint-Cénery-le-Géré.

Les anciens *Aunuaire*s de l'Orne en donnaient une troisième, qui ne comprenait que les quatre monuments suivants :

Notre-Dame d'Alençon.

Eglise Notre-Dame-sur-l'Eau, à Domfront.

Eglise de Lonlay-l'Abbaye.

Donjon de Chambois.

Il est certain qu'en dehors de ces trois listes, le département de l'Orne renferme beaucoup d'autres monuments intéressants au point de vue l'histoire et de l'art, plus importants même que plusieurs de ceux qu'elles mentionnent. On doit espérer qu'une étude complète et comparative en amènera un classement définitif, en rapport avec leur importance et avec le but de la nouvelle loi.

BIBLIOGRAPHIE

VINGT ANS DE MAGISTRATURE, par M. Le Neuf de Neuville, ancien vice-président du Tribunal d'Alençon.

Dans cette brochure, l'auteur, qui a déjà publié plusieurs ouvrages juridiques et scientifiques, s'est plu, en employant la somme d'une sorte d'autobiographie, à faire voir les qualités que l'on est en droit d'attendre du magistrat vraiment digne de ce nom : études sérieuses, science approfondie du droit, liberté de jugement, conscience intègre et indépendante.

**COMPTES de la Société pendant l'exercice 1886,
présentés par M. Descoutures, Trésorier.**

RECETTES

Il restait en caisse au 31 décembre 1885	2.278 fr. 42
Une cotisation arriérée pour l'année 1885	12 »
Prix de 19 exemplaires des <i>Bulletins</i> des années précédentes à 6 fr. chacun	114 »
Subvention du Conseil général	300 »
217 Cotisations pour l'année 1886 à 12 fr.	2.604 »
TOTAL des Recettes.....	5.308 fr. 42

DÉPENSES

Frais généraux (timbres-quittances, correspon- dances, convocation, copies, indemnité au concierge de la Mairie.....)	147 fr. 70
Frais de recouvrement	45 11
Frais d'impression du <i>Bulletin</i>	1.934 95
Frais d'impressions diverses (Lettres de convoca- tion).....	50 15
TOTAL des Dépenses.....	2 177 fr. 91

RECETTES.....	5 308 fr. 42
DÉPENSES.....	2.177 91
En Caisse au 31 décembre 1886.	3.130 fr. 51

NOTA. — Il reste 7 cotisations à recouvrer pour l'année 1886.

PHILOLOGIE

Nouvelles remarques sur quelques expressions usitées en Normandie et particulièrement dans le département de l'Orne.

(Suite).

G

Voir les remarques de 1876 sur :

Gadelles, gapiller, gars, gens, géronnée, glandras, gloria, goule, granment, guillée, Glot.

Gâche, péjoratif de galette.

La *gâche* est pétrie à la hâte, plutôt *gâchée* que maniée et la ménagère qui la « patoche » met plus d'eau que de beurre dans la pâte.

Gades, Gattes, Jades, auges circulaires d'un pressoir.

Res est in vado, disait Térence.

Un normand aurait traduit : La pomme est dans les *gades*.

Les français disent : l'affaire est dans le sac.

Galantine, pâté de volaille, daube.

Ce mot n'est pas normand, mais c'est une très vieille expression de la langue « de gueule. »

Jean de Meung, dans le *Roman de la Rose* parle du

« Bon lichières
Qui des morsiaux est congnoissières
Et de plusors viandes taste
En pot, en rost, en soust, en paste
En friture et en *galentine*. »

(V. 22563-22567.)

Galerie, vent de N.-O. en Basse-Normandie.

« Aux vents de bize et *Galerie* inhumaine
Mes gaiges sont en yver assignez »

Dit Roger de Collerye au 55^e de ses rondeaux et M. d'Héricault met en note au mot : « *galerie*, on appelle ainsi le vent qui fait geler les vignes. »

L'étymologie est facile à trouver si on se rappelle qu'en langue romane *ernes* ou *esnes* signifie : *vendanges*.

Le vent de N.-O. est pluvieux et froid. Or, la fleur du poirier et surtout celle du pommier craint encore plus une pluie froide qu'une gelée sèche.

Galet, Valet.

On appelle *galet* le levier de bois qui sert à remuer les gros fardeaux, les arbres qu'on met en chantier, les blocs de pierre qu'on charge et qu'on décharge, à fixer les tonneaux de cidre et les pièces de bois sur la charrette, etc.

Vient de *baculus* ou mieux de *bajulus*. Le galet dans tous les cas *bajulat onus*.

On appelle *valet* la grosse fiche qui fixe sur l'établi la pièce de bois à mettre en œuvre et la barre de fer qui assujétit le montant d'une porte.

C'est la même étymologie. *Bajulus* se traduit indifféremment par : portefaix ou « crocheteur. »

Galimot, galette de sarrasin.

Le *galimot* se fait sur la « galetoire » et le radical du mot est de la même famille que celui de galette.

Le *galimot* qui est une véritable crêpe se mange d'ailleurs aux jours de « gala » tandis que la bouillie est le mets de tous les

jours. Le lait, doux ou aigre, entre d'ailleurs presque toujours dans la confection de la pâte du *galimot*. (Voir *Engameli*).

En patois picard, on appelle les crêpes des « landimolles. »

Ganipion.

MM. Duméril font au *ganipion* « du département de l'Orne, » l'honneur d'une étymologie islandaise qu'il partagerait avec le « galapian » du Bessin.

Il n'y a que faire d'aller chercher si loin l'origine d'un mot autour duquel foisonnent les étymologies.

Ganeo se traduit par vaurien et *pion* est synonyme d'ivrogne.

Ganipion peut être aussi le masculin de « guenipe » ou la corruption de « va-nu-pieds. »

Garnement, fourniment, costume, garniture.

Un mauvais *garnement* est un homme qui a de méchantes hardes. Cette fois, le moine a pris le nom de l'habit.

Garreau. — Petite miche de froment, médiocrement cuite, vendue aux foires et assemblées comme pain de luxe.

Le *garreau* est ordinairement de deux couleurs, à cause des baisures blanches qui font tache dans la croûte rousseâtre.

Un taureau pie s'appelle un *garreau*

Une vache pie est une *garre*.

Gelif, Gelivre.

Un arbre *gelif* est celui dont la sève, décomposée par la gelée, sépare sans les faire adhérer les diverses couches ligneuses concentriques.

Quand la sève a été attaquée dans tout le pourtour, l'arbre est roulé. Quand elle ne l'est que sur un point, le point s'appelle *gelivre*.

On appelle pierres *gelives*, les pierres poreuses qui prennent l'eau, s'imprègnent de glace et s'effritent ou s'émiettent au dégel.

Génottes. — Sorte de fausses truffes.

Selon MM. Duméril, on appelle *génottes* les bulbes du *burnium bulbocastanum*, du *burnium derudatum*, de l'*œnanthus pimpinelloïdes* et du *neum tuberosum*.

Selon les mêmes auteurs, on dit : *Jarnotes* dans la Seine-Inférieure et *anotes* dans le Berry.

La Monnaye, dans un de ses noëls bourguignons écrit : *Anôte*. On trouve aussi *arnote*.

Le mot est d'origine flamande.

On trouve dans Saumaise, cité par M. Fertiault (Homonymes des plantes ch. V, p. 201) : *EERTNOTE* Belgæ vocant quod sonat: *nucēs-terræ*.

Le double E flamand se sera traduit euphoniement par un J. C'est d'ailleurs une liaison normande. Chez nous les *Eertnote* sont devenues des *génottes* comme les *arousses* (*aruchi*) sont devenues des *jarousses*.

Gerce, Gerque, brebis vieille ou jeune, ayant ou n'ayant pas porté.

Ce mot, signalé comme étant du patois normand par MM. Duméril et Chrétien, de Joué-du-Plain est particulier au vocabulaire des bergers.

En tout cas, il vient de *vervex* comme *berbis*.

Gigier, gésier.

« On dit *gisier* en Gascogne et en Bretagne, et c'est comme il faut dire suivant l'étymologie : Nonius Marcellus : *gigeria*, *intestina galinarum*. Lucilius : *gigeria sunt, sive adeo hepatica*. Apicius : *jocinera et gigeria pullorum*. V. mes origines de la langue française. Nicod a écrit *jusier* et c'est comme parle le peuple de Paris. Mais le plus grand et le plus bel usage est pour *gésier*. C'est donc comme je dirois, mais sans blâmer ceux qui disent : *gisier*. »

(Ménage. *Obs. sur la langue française*, p. 424-425).

Ménage eût sans doute moins encore blâmé ceux qui comme nous disent : *gigier*, puisque nous sommes plus près de l'étymologie.

Le patois corrompt souvent, mais parfois il conserve.

Giloire. — Sorte de pompe aspirante et foulante, seringue enfantine en sureau dans laquelle on aspire l'eau avec un piston en bois que l'on pousse pour la faire *giller*.

Faire *giller* quelqu'un ou quelque chose, c'est les faire sortir discrètement, à la dérobée, leur faire faire *gilles*.

Glse, mollière.

Les mollières sont communes dans les terres *jacentes*, qui *gîsent*.

Toutefois, une *gîse* est à proprement parler un borbier, comme il s'en trouve dans les terres « mouillantes » et, en ce sens, le mot à une étroite parenté avec le latin *glis* qui signifie argile.

Gleu pour *glui*, paille à couvrir.

C'est l'ancienne prononciation normande :

« Jacques alla à Gouberville pour recouvrer du *gleu* de seigle. »

(Gouberville).

Gnaf. — Cordonnier, savetier.

Gnavus signifie, suivant les dictionnaires latin-français, vigoureux, courageux, soigneux, appliqué, exact, diligent, matinal.

C'est ce dernier sens que lui donne Horace dans le vers suivant :

Gnavus manéforum et vespertinus pete tectum.

Gnaf, qui est un terme de mépris, ne pourrait venir de *gnavus* en général que par antiphrase, mais le *gnavus* d'Horace peut sérieusement s'appliquer au savetier, qui a la réputation, d'être le premier levé des gagne-petit.

Gniot-Gniotte, *ren g'n'en tout*.

Ex. — « Tu n'es qu'un *gnian-gnian*, qui ne fait que de la *gniog-gniotte*. »

Les bourgeois disent : de la bouillie pour les chats. (Ou *chaz*, v. le mot).

Qui *nihil* et *nihil* es. *nil* agis atque *nihil*.

Gondoler (se), gauchir, s'arrondir en quille de gondole.**Gorgeon.** — Gorgée.

Il semble que le masculin normand exprime mieux que le féminin français l'effort fait par un gosier « chaussant » pour avaler d'un trait une « moque » de cidre « gouleyant. »

Gondendar, Godendas, scie de carrier ou de bûcheron, à dents pointues, à gencives émoulues et à large « chemin, » avec laquelle on scie les moëllons ou les grosses pièces de bois en travers pour les diviser en « pelotes. »

Le « cran » au moyen duquel les scieurs de long exploitent les arbres trop gros pour s'emboîter dans la monture des scies ordinaires, est une sorte de *gondendar*.

Le *gondendar* était, au Moyen-Age une arme offensive sur la forme de laquelle on n'est pas d'accord. Ce devait être une espèce de masse d'armes ou de hallebarde, hérissée de pointes de fer, de crocs et de lames.

Gorrer (se) se pavaner, suivre la mode, *gloriari*.

Voir le proverbe cité par Chrétien, de Joué-du-Plain.

Vieux mot.

« Estre vestu à l'avantage
A la *gorre* du temps présent. »

(*Farce de Colin*).

« Et certes, il faut l'ouvrouer clorre
Si vous ne taillez à la *gorre*
Car chacun veut être *gorrier*. »

(*Farce du Cousturier*).

« Bonnes dames, entretenez
Vos maris par bonne mamère
Et trop fort ne les rançonnez
Pour faire trop de la *gorrière*.

(*Morale de la Farce de Colin*).

On ne doit pas s'étonner de ce que se *gorer* soit resté dans le patois normand, quand on a dans la mémoire le chapitre VII de l'*Histoire Occidentale* de Jacques de Vitry (1228). On y voit que la *VENERANDA natio scholasticorum normannorum* était traitée par ses pairs d'*inanis* et de *GLORIOSA*.

Gouleyant, savoureux.

Un des qualificatifs appartenant à l'idiome des « grands gousiers » normands. Rien qu'en le prononçant, le bon cidre nous vient à la bouche et les commis voyageurs du Bordelais n'ont rien inventé de plus hyperbolique et de plus technique pour caractériser le divin jus de la Gironde.

Gouleyant, ne s'applique guère au solide qui se mâche à la hâte ou à loisir, s'attarde ou s'avale suivant l'état de la machoire de l'affamé ou la disposition de son gosier plus ou moins « chauffant. »

Gouleyant se dit du bon cidre, de celui que les dévots de la pinte boivent à genoux. *Gouleyant* n'a pas de synonyme.

Gouline, serre-tête ou modeste bonnet de femme qui se noue au-dessous du menton (par sous la *goule*).

Plus coquette, malgré son apparente modestie que le rustique bonnet de coton, la *gouline* ne se montre guère à la campagne que sur la tête des demi-bourgeoises ou des ouvrières exerçant métier bourgeois (couturières, blanchisseuses).

Toutefois, elle ne vient pas du grec comme sa sœur la *Calypète* de Picardie dont le nom dériverait sans intermédiaire et sans précédent de la langue d'Homère, si Linné ne s'était avisé d'appeler *calypé* certain champignon calotté et encapuchonné.

Gourd, engourdi.

Se trouve parfois avec la signification de *gorrier* (gloriosus, v. ce mot.)

En patois normand, avoir les mains *gourdes*, c'est avoir les mains engourdies par le froid.

C'est une expression familière dont Robert Garnier s'est servi dans son ode sur la mort de Ronsard quand il parle de « l'hiver aux doigts *gourds*. »

Gourgousser, Grousser, Grouler, Grôler. — Onomatopées.

Suivant Chrétien, de Joué-du-Plain, *gourgousser* signifie : commencer à bouillir, passer du frémissement au glouglou, comme l'eau chauffée à plus de 60 degrés.

Grouler et *grôler* voudraient dire : tousser. Cela doit s'appliquer aux prodromes de la toux plutôt qu'à la toux elle-même. *Grouler*, *grôler* ne sont que des formes de *grouiller*.

Grousser, c'est gronder avec un accent rude comme une poule qui *glousse*.

Grouller se trouve en vieux français, *Grousser* beaucoup plus souvent.

« Il ne sert rien que de *grouller*
Aussi est-il vraiment escoux. »

(*Farce des Cinq Sens*).

« Et qu'esce-cy ? en *grousse*-tu ? »

Id.

Goussepin, mot injurieux, sans signification précise.

Dans Pétrone, la *gausapa* est un tapis velu comme un tapis de Turquie.

Perse appelle *gausapa* une barbe inculte et hérissée.

Le *gausapatus* de Sénèque est un homme vêtu d'étoffe velue.

Le *gausapinus* de Martial est l'habit fait de cette étoffe.

Un *goussepin* est donc, à proprement parler, un pauvre diable mal peigné, à tous crins, couvert d'une vieille peau de bique ou de haillons effilochés.

Goûtu, savoureux, relevé, épicé.

On lit dans une lettre du peintre Prud'hon citée par son biographe, M. Clément :

« On pense au brillant du coloris, à l'effet magique du clair-obscur, à la variété *goustueuse* des teintes, un peu au-dessus, mais mesquinement. »

Goustueuse est ici le synonyme de : savoureux.

Grediner, trembler de froid, d'émotion ou de colère.

Synonyme de grelotter, avec un sens plus étendu.

Grésillon. — Malgré les dictionnaires et la docte sentence de l'usage français, les paysans de Normandie s'obstinent à dire : des *grésillons* pour : des grillons.

Ainsi l'écrivait le bon Normand, Alain Chartier, l'honneur du Bessin.

« Là, beuvoient les oisillons.
Mais que de maints *grésillons*
Ils avoient pris leur pâture. »

« Les Poitevins disent un *grelet*, les Angevins un *grésillon* et les Normands un *criet*. Il faut dire un *grillon* avecque les Parisiens, » écrivait Ménage en 1675.

Le *criet* de ce temps-là est devenu un *cri-cri*, mais beaucoup

de Normands s'obstinent à prononcer : *grésillons*, comme les angevins d'autrefois.

Grézeler. — Murmurer aigrement, grommeler *cum stridore dentium*, **Gréceller ?**

Les enfants mal élevés, les domestiques grincheux n'obéissent pas sans *grézeler* aux ordres qui ne leur conviennent pas.

Un besacier Bas-Normand, aveugle, accueilli dans une cour de ferme par un cochon de lait familial qui mordillait sa « cape en dents de scie » se défendait à tâtons, avec son long bâton.

— Qué qu'est donc que c'tanimal là ?

— C'est un p'tit « vérot, » père Sandrot.

— Aussi je n'savais qué qui « gazouillait » environ moi.

Si l'on disait au père Sandrot que *grézeler* et *gazouiller réche* sont synonymes, il comprendrait.

Gricher, faire une grimace en grinçant des dents.

Faire une *grichée*, c'est faire la mine d'un chat en colère qui rit jaune.

Grincheux en patois normand se prononce : *grichu*.

Grigé, plissé.

La blanchisseuse qui plisse à petits pl's n'y va pas de doigts morts. Elle contracte les doigts, « coge » la fine toile avant de l'empeser ; au besoin, elle parfait son ouvrage « *ad unguem* » avec les « gris. »

Grigne, croûte frisée.

C'est le vieux mot français *grinon* ou *grignon*.

La *grigne* est la partie de croûte qui se soulève en petits grains dans la fente longitudinale pratiquée dans la pâte par le couteau du boulanger, ou qui crève naturellement dans la croûte lisse par suite de la composition de la farine ou de la nature de la levure.

Le dessus d'un macaron est une petite *grigne* que l'on *grignote* avec les incisives, *more rodentium*.

Grimer, griffer.

Peut-être dans le sens de : dévisager, ce qui rapprocherait le mot de *grimer* et de *grimace*.

Jadis on disait *gris* pour griffes et le patois normand a gardé l'ancienne forme. (V. ce mot).

Gris, griffes.

« Si sur vous je jette mes « gris. »

(*Farce de l'Obstination des Femmes*).

« Une aultre fois seray plus saige,
Car, je vous promets, par ma foi
Qu'au chat jamais je ne jouïroï.
Il est trop dangerenx des « gris. »

(*Farce de tout Mesnage*).

Grue n'est pas du patois normand qui se contente d'appeler « fumelles » ou « kériatures » avec ou sans épithètes les « garcettes » provoquantes et mal famées, mais il est curieux de constater en passant que le mot date de loin.

Tu vois qu'elles font à dessein
Un boutique de leur sein,
Afin de donner dans la rue
Et faire voir leur col de grüe.

(Colletet. *Tracas de Paris*).

Guéru. — Garou.

Courir le *guéru*, se dit des gens atteints de lycanthropie.

Garou comme le veut Ducange, vient-il de *were* (angl.), vir (lat). *Loup-garou* est-il absolument le même mot que *lycanthrope*? — Le patois normand est plus près du *gerulphus* de la basse latinité que le *garou* académique.

Le loup-garou est-il simplement le loup qui passe ou qui s'égare, *lupus qui varat*, le loup qui *waronne*, comme on dit en patois picard? Le patois normand qui prononce *éguérer* le vieux verbe roman *aguirer*, dont le français a fait *égarer*, est conséquent avec lui-même.

Guibrée.

La foire de Guibray avait jadis une telle importance qu'elle partageait avec Beaucaire un renom de marché européen.

Elle paraît être encore aujourd'hui un marché aux chevaux typique.

Parmi les mots particuliers au patois de la Mée (section de

Saint-Malo), cités par M. Alcide Leroux dans un travail inséré dans le bulletin archéologique de l'Association Bretonne (3^e série t. V), on trouve le passage suivant :

« **GUIBRÉE.** Foire aux chevaux qui se tenait à l'automne. Quand les *guibrées* seront ouvertes, j'y mènerai mon cheval •

Guinguerlottes. — Quel dommage que ce mot charmant et tout Rabelaisien s'applique à une si vilaine et si « orde » chose ! Mais l'historien des moutons de Panurge pourrait seul décrire en quel endroit pendent aux flocons de leur laine les petits grelots muets et honteux auxquels les « pasteurs » de Normandie ont donné un si pittoresque et si singulier nom.

A suivre.

LE CARDINAL DU BELLAY

Voltaire fait la remarque qu'au seizième siècle tous les grands pays de l'Europe étaient gouvernés par des cardinaux et il en donne pour raison que leur instruction et leurs connaissances étaient supérieures à celles de leurs contemporains. A cette observation vraie et qui montre que les Souverains cherchaient alors à s'appuyer sur l'intelligence et à unir la force et la pensée, on peut ajouter que les cardinaux appelés à la direction des Etats y parvinrent par leur mérite; ils se montrèrent dignes de la confiance du prince, quoique l'histoire conserve quelques noms qui furent des exceptions, comme celui de Balue, cardinal d'Angers, traître au plus déliant et au plus soupçonneux des rois. Louis XI, si attentif à s'entourer d'hommes de dévouement, la catégorie la plus utile au chef d'un État, eut à se repentir d'avoir manqué de pénétration en se confiant à Balue qui, au dire de ses contemporains, tenait du caractère de la vipère et devait tôt ou tard se tourner contre la main assez mal avisée pour l'élever. Briçonnet, cardinal de Saint-Mâlo, se montra peut-être trop favorable au pape Alexandre VI; le cardinal Babou de la Bourdaisière, au dire de l'évêque d'Acqs, François de Noailles, était un mauvais ambassadeur pour Rome, parce qu'il n'avait pas su trouver des raisons valables pour défendre les droits du roi et de l'église gallicane.

Quelques ombres n'empêchent pas de voir la suite, à tous égards remarquable, des cardinaux ministres d'Etat développant l'autorité du Souverain, comme le fit Duprat en négociant le Concordat et Wolsey en abaissant, au profit de la volonté abso-

lue de Henri VIII, les têtes élevées de la noblesse, ce qui lui vaut cette apostrophe de Surrey dans le drame de Shakespeare : « Vice revêtu d'écarlate ! » Si pour certains, l'église avait été la carrière qui devait les conduire aux honneurs, la plupart se distinguaient par de hautes qualités, d'éminentes vertus et apportaient au cardinalat plus d'éclat qu'ils n'en retiraient, quoique cette dignité fût au vieux temps tenue en grand honneur et donnât lieu au dicton qu'il ne fallait qu'un chapeau rouge pour faire une maison grande.

I

Parmi les cardinaux qui, au seizième siècle, furent mêlés en France aux événements politiques, il en est qui, sans occuper le premier rang, eurent une grande importance au second. Jean Du Bellay mérite d'être distingué parmi ceux-ci. Doué d'une haute intelligence et d'une éloquence entraînant, de beaucoup d'habileté, d'une souplesse d'esprit poussée jusqu'à la subtilité, possédant les qualités qui plaisaient au roi et dans la Cour, lettré à l'époque où les lettres conduisaient aux honneurs, promu jeune au cardinalat, il ne devint pas cependant ministre dirigeant. En ne lui confiant pas la direction des affaires du royaume, François I^{er} montra qu'il savait apprécier les hommes et les mettre dans la place qui leur convenait. Ce qui manquait à Du Bellay, c'étaient les qualités qui font l'homme d'Etat ; il avait celles d'un bel esprit, d'un aimable diseur comme en fournissait une cour où brillaient les grâces de la Renaissance, comme étaient Pierre du Châtel, évêque de Mâcon, lecteur du roi, et beaucoup d'autres ; il lui manqua ce caractère ferme et énergique que nous admirons dans Sully, dans Richelieu, dans nos grands ministres, et qui distinguait Anne de Montmorency ; chez lui comme chez beaucoup de nos contemporains, le caractère ne fut pas à la hauteur de l'intelligence.

Les cardinaux français étaient alors plus nombreux qu'aujourd'hui ; on en compte jusqu'à quatorze à la fois sous François I^{er}. Ce nombre n'était pas trop considérable, parce que certains résidaient à Rome pour suivre dans le sacré Collège et auprès du pape les nombreux intérêts religieux communs aux deux pays ; d'autres étaient employés dans les ambassades pour rechercher

et entretenir les alliances, former des ligues, car la France mettait ses efforts à éviter l'isolement, la pire des conditions pour une nation.

Brantôme dit que François I^{er} se plaignait que les gentilshommes, au moins les cadets, « n'étudiassent et n'apprirent les lettres », ce qui lui aurait permis de les faire entrer dans ses conseils. Cette boutade du roi n'atteignait ni Jean Du Bellay, brillant étudiant de l'Université, auteur de poésies françaises et latines et d'ouvrages en prose, ami et protecteur des lettres, ni ses frères, qui firent dire : « De cette maison Du Bellay, les guerriers volontiers ont été savants. • Les hommes habiles à manier la plume et l'épée n'ont jamais manqué en France ; le seizième siècle en compte un grand nombre ; Henri IV, venu le dernier, fut le plus illustre ; trois cents ans plus tard, l'Académie française, en faisant entrer dans ses rangs son descendant, le glorieux vainqueur d'Abd-el-Kader, auteur de l'histoire des Condé, l'a ajouté à cette liste d'hommes célèbres.

II

Jean Du Bellay naquit au château de Glatigny, près Montmirail, dans le Perche ; et c'est la raison de cette étude dans ce bulletin ; il était le troisième de six frères qui tous servirent leur pays, comme le pratiquaient les descendants des anciennes familles. Sa naissance est fixée à l'année 1492 par ses historiens, mais dans une lettre au connétable de Montmorency, il se dit moins âgé que lui de six ans, ce qui doit reporter sa naissance à l'année 1493. Il était fils de Louis, et de Marguerite de Latour-Landry (1) qui, outre six garçons, élevèrent aussi deux filles (2). Un de ses oncles Jehan, avait eu la capitainerie d'Harfleur, puis celle de Saumur et, en 1483 il reçut en don une somme de 200 livres « pour lui aider à s'entretenir au château de Saumur avec la comtesse de Laval » qu'il avait épousée.

Un des frères de notre personnage, Jacques Du Bellay, commandait des troupes françaises en Italie en 1528 ; le 8 mai il lui écrit de Portovenere : « Vendredi dernier Bourbon coucha à

(1) Les Latour-Landry, branche de la famille de Maillé.

(2) Jacqueline du Bellay, mariée à M^e Loys de Dampierre, habitait Ternay, près Vendôme.

Viterbe et croy a esté devant Rome dimanche ; Bourbon non ayant vivres ni moyen d'en avoir, s'il ne prend la ville de la première flotte, je croy il lui fâchera de frapper tant à la porte devant que St-Pierre lui ouvre, vu qu'il n'a point d'artillerie. » Mais Bourbon prit Rome « de la première flotte » et n'eut pas à attendre que St-Pierre lui ouvrit.

Jean Du Bellay ayant terminé ses études obtint l'abbaye de Saint-Gildas, dans le diocèse de Bourges. Une petite abbaye était le début ordinaire pour ceux qui entraient dans l'Eglise ; Saint-Gildas fut, pour Du Bellay, un acheminement et nous le trouvons dès l'année 1526 pourvu de l'évêché de Bayonne, d'où il devait bientôt s'élever à de plus hautes positions. L'usage était alors de s'attacher à un grand personnage ; il suivit comme ses frères la fortune d'Anne de Montmorency, alors grand-maitre, plus tard connétable et ministre tout-puissant.

Celui-ci avait déjà apprécié les qualités de Guillaume, seigneur de Langey, frère aîné de notre évêque et lui avait fait donner des missions dans divers pays, en Allemagne notamment, en vue de nouer des alliances avec les princes protestants, pour résister aux projets de monarchie universelle de Charles-Quint. Cette mission avait été fort coûteuse et par suite onéreuse aux intérêts de Langey, dont les revenus patrimoniaux étaient fort modestes. Jean Du Bellay prie Montmorency de décharger son frère « de cette commission d'Allemagne » ; l'ambassadeur de Hongrie se contenterait très-bien de La Pommeraie « qui est de cervelle pour conduire un bon affaire. » Dans la même lettre il le prie de s'intéresser au mariage de Langey « car il a à faire à telles gens que sans votre moyen il n'en viendra jamais à bout » Quelque temps après il revient à la charge, il supplie Montmorency de ne pas se laisser au sujet du mariage de son frère « encore que la volonté des parents de la fille n'y soit bonne » ; il paraît que ses parents avaient d'autres projets et Du Bellay nous apprend que « la marchandise où ils prétendent n'est si avantageuse ; il s'en faut de près de mille écus de rente, sans compter la différence quant aux qualités des personnages. » La persévérance de Langey fut récompensée ; Anne de Créqui lui fut accordée par la volonté de ses parents, et ce qui était plus flatteur, par la sienne propre. Exemple qui prouve qu'en mariage comme en tout, est vrai le précepte : *violenti rapiunt*.

Montmorency, honoré de la confiance absolue du roi, doué d'une grande persévérance, fut sans doute un appui pour Jean Du Bellay, mais ses lettres montrent qu'il sut se pousser lui-même et qu'il facilitait la tâche de son protecteur. Le diocèse de Bayonne ne le retint pas longtemps ; les évêchés étaient alors souvent privés de leurs titulaires, qui étaient parfois des prélats romains très-avides de nos riches bénéfices, d'autres fois des prélats français envoyés en mission par le souverain dans des cours étrangères. Ce dernier cas arriva pour Bayonne ; l'esprit fin de son évêque, les agréments de sa conversation, la séduction de sa personne et surtout sa grande intelligence le désignèrent bientôt aux positions élevées et au choix du roi pour l'ambassade d'Angleterre.

III

Elle avait en 1528 une grande importance ; Henri VIII régnant dans cet an de grâce, était un homme doué de grandes qualités, de vices non moindres, mais aussi, en cela différent de César, de graves défauts. Ses passions étaient excessives et, au moment où Du Bellay arrivait auprès de lui, celle qu'il ressentait pour une jeune fille de la cour le dominait au point de le porter à vouloir divorcer avec la vertueuse Catherine d'Aragon (1), après une union de dix-huit années. Le nouvel ambassadeur entremit ses bons offices pour être utile à Henri VIII ; il gagna ses bonnes grâces et put ainsi poursuivre utilement le maintien d'une alliance assez intime pour permettre à François I^{er} de parvenir à la délivrance de ses enfants, détenus en otages dans la citadelle de Pedrazzo de la Sierra, en Castille, sous la garde de don Pedro de Velasco, duc de Frias, connétable de Castille et de son frère don Juan de Tovar, marquis de Verlanga.

Du Bellay trouvait à la cour d'Angleterre de très-bonnes dispositions. Sa personne était particulièrement agréable à Henri VIII ; « j'en sais plus en une heure avec vous qu'en une journée avec d'autres », disait-il à l'envoyé du roi de France ; il l'assurait en même temps que le roi son frère n'avait pas de

(1) Fille de Ferdinand le Catholique.

meilleur et plus loyal conseiller que lui ; de son côté Wolsey, alors premier ministre, lui répétait : « plutôt que conseiller une chose mauvaise pour la France, j'aimerais mieux être changé en pierre » ; il voudrait avoir perdu deux doigts de la main et avoir parlé deux heures au roi, à Madame, à la reine de Navarre, au grand maître.

Un des objets de la mission de l'évêque de Bayonne était d'entretenir le roi d'Ecosse dans l'alliance de la France et de l'Angleterre et de l'empêcher de s'unir à leur ennemi. Comme moyen le roi de France proposait de le marier à la duchesse d'Urbain, en rapport d'âge avec lui, et à qui on croyait beaucoup de biens. Cette jeune princesse était alors fort convoitée ; il était question d'elle pour le prince de Navarre ; on prétendait que Lautrec, peut-être parce qu'il venait de la délivrer des mains des Florentins, l'avait désirée pour son fils, ce dont il se défend dans une lettre (1) au Grand-Maitre, ajoutant que personne n'aidera de meilleur cœur que lui le prince de Navarre à faire ce mariage. Pourquoi les combinaisons diplomatiques n'ont-elles pas uni cette princesse à l'un des prétendants qui alors pouvaient aspirer à sa main, et comment la fatalité la réserva-t-elle pour un fils du roi de France : il n'y avait ni parité de famille, ni parité de fortune, et François I^{er} mandait au roi d'Angleterre qu'il avait pris une fille « comme toute nue » pour donner à son fils. Mais Léon X et Clément VII avaient tant jeté d'éclat sur cette famille de Médicis. Le prestige de la papauté était alors immense, et le roi de France comptait avec son aide détruire l'influence de son rival en Italie, et l'empêcher d'accomplir son projet de monarchie universelle ; c'est ce que lui faisaient entrevoir des seigneurs de la Cour intéressés au mariage et habiles à lui persuader que là était le moyen d'arriver à vaincre l'empereur. Enfin, Henri n'était pas Dauphin au moment où il mêla son sang à celui de la fille « des marchands florentins » et ne le devint que trois ans après par la mort de son frère ; c'est là l'excuse à ce mariage.

Les principaux événements survenus en 1528 et 1529 à la cour de Henri VIII sont résumés dans des dépêches à notre ambassadeur où après la note sérieuse se trouve la note gaie ; après les

(1) De Parme, 1528.

affaires, « les choses qui servent à se garder de dormir après dîner » ; Rabelais, plus tard son secrétaire, n'aurait pas mieux trouvé. Ces dépêches sont écrites avec une élégante facilité, parfois semées de traits spirituels et de comparaisons pittoresques empruntées aux mœurs du temps : « Je ne vous dirai autre chose de ce porteur sinon que si on lui ouvrait le cœur on lui trouverait une fleur de lys dedans, il a bien fait service au roi » écrit-il au Grand-Maitre ; quelquefois longues parce qu'il veut tout dire, mais jamais diffuses, on les lit toujours avec plaisir. On peut leur reprocher, de n'avoir pas la netteté et l'énergie de celles du cardinal de Lorraine, mais non de manquer de précision.

Wolsey cardinal d'York, un de ceux qui ont donné lieu à la remarque de Voltaire, était alors ministre dirigeant en Angleterre. Parti des rangs les moins élevés de la société, peut être de l'état d'un boucher, il est un exemple qu'au seizième siècle on arrivait par son mérite aux hautes dignités dans l'Eglise et dans l'Etat, et il n'était pas une exception, les princes ayant toujours cherché à s'entourer des hommes les plus capables et de ceux qui pouvaient le mieux les servir. Légat du Pape pour l'Angleterre, il eut encore une plus grande ambition, il dit, comme plus tard un autre ministre : où ne monterai-je pas ! et il prétendit au souverain pontificat. Charles-Quint, voulant se le rendre favorable et obtenir par son intermédiaire l'alliance de son maître, lui avait fait espérer son appui. Mais le petit-fils de Ferdinand-le-Catholique ne se piquait pas plus que son aïeul de tenir une promesse quand elle était en contradiction avec ses intérêts, et, comme beaucoup d'autres, Wolsey éprouva qu'on ne pouvait pas prendre de fondement sur la parole cauteleuse de l'empereur. Supportant avec peine ce dédain, il s'en prit à sa tante Catherine d'Aragon.

Cette princesse avait d'abord été fiancée au frère aîné de Henri VIII ; elle épousa ensuite ce dernier avec une dispense du Pape. Gramont (1), évêque de Tarbes, prélat entreprenant, « homme d'audace intellectuelle qui a la réputation de ne pas craindre le scandale », dit un ambassadeur Vénitien, ayant eu une mission pour l'Angleterre, Wolsey lui suggéra que Henri,

(1) Cardinal en 1534.

se trouvait sous le coup de ce passage du lévitique, où on lit : tu n'épouser pas la femme de ton frère (1) ; que son mariage était nul, que si on pouvait faire prononcer le divorce, le roi d'Angleterre épouserait la Duchesse d'Alençon, sœur du roi, veuve depuis Pavie. L'évêque de Tarbes fut le premier qui porta le doute dans l'esprit de Henri et fit naître des scrupules dans sa conscience, d'après une lettre où Du Bellay rapporte une conversation du roi avec les gros seigneurs du pays.

Que ce soit par Gramont, autorisé par son souverain, ou par tout autre, que Henri ait eu la première idée du divorce, elle se développa chez lui en même temps que sa passion pour Anne de Boleyn. Du Bellay écrit au Grand-Maitre que Mademoiselle de Boleyn est « logée en un fort beau logis que le roi a fait bien accoustrer auprès du sien, et lui est la cour faite tous les jours plus grosse que de longtemps elle ne fut faite à la reine » ; et un peu plus loin : Que le roi était si avant que Dieu seul pouvait le détacher d'elle, que Wolsey avait pensé au divorce dans l'intérêt de la Duchesse d'Alençon ou de Madame Renée ; qu'il se ferait, mais au profit d'une autre. Il appréciait en même temps avec beaucoup de pénétration les sentiments du roi ; il prévoyait le divorce, le mariage d'Henri avec Anne de Boleyn, le mécontentement de l'empereur à la suite de l'injure faite à sa tante, la disgrâce de Wolsey ; tout cela se réalisa.

IV

A la demande de Wolsey qui aurait voulu que l'on pût déclarer nulle la dispense et par suite le mariage, Du Bellay rédigea un mémoire dont copie fut adressée au Grand-Maitre ; il rappelait que depuis 1530 ans que l'Eglise chrétienne est instituée, quoique plusieurs rois et grands princes aient demandé pareilles dispenses elles leur ont toujours été refusées, si ce n'est depuis le pape Alexandre VI, Espagnol, et par aventure issu de race de

(1) A Rome une femme pouvait épouser le frère de son premier mari et un homme la sœur de sa première femme. En Angleterre le mariage avec la sœur de sa première femme a été défendu le 31 août 1835 ; un bill a été présenté pour permettre de nouveau ces unions. Entre l'oncle et la nièce le mariage était défendu à Rome ; on permit à l'oncle d'épouser la fille de son frère, lorsque Claude voulut épouser Aprippine ; l'oncle ne pouvait pas épouser la fille d'une sœur.

Juifs, qui avait voulu faire revivre sa loi. Le cardinal Campeggio envoyé avec le titre de légat en Angleterre pour être un intermédiaire entre le roi et la reine, et qui était « dur à l'éperon » au dire de notre ambassadeur, n'admettait pas que l'on pût dire que le Pape n'avait pas pu accorder de dispense, car c'était renverser sa puissance qui était infinie. Le mariage étant valable, la conséquence était qu'il fallait pour l'annuler une nouvelle décision du souverain pontife, ce qu'il pouvait faire en déclarant la dispense mal fondée.

Henri VIII poursuivit son projet avec son énergie habituelle et avec l'aide du roi de France qui fit appuyer la demande de divorce de l'opinion des théologiens français et envoya à Rome, pour parler en faveur de son bon frère, les cardinaux de Gramont et de Tournon, en novembre 1532. L'évêque de Bayonne y fut aussi envoyé. Il expose ainsi la situation qu'il a trouvée : presque tous les cardinaux sont favorables à la reine et si on ne leur tenait « la bride bien raide ils auraient bientôt fait un mauvais saut, » il n'y a à compter que sur le Saint-Père. Pour parvenir à faire réussir l'intention du roi, Du Bellay ne s'épargne pas : « J'y ferai ce que Robin fit pour danser. » Dans une lettre du 22 février, postérieure de quatorze jours, il dit qu'il n'a pu rien obtenir malgré ses efforts : « Le Pape est dans une grande perplexité, il est captif de l'empereur, la plupart des cardinaux crient sur lui en cette matière, *crucifige*, comme beaux diables.... je ne suis pas trop papiste, mais par ma foi il me fait grand pitié de le voir en la peine où il est. Pour se prononcer comme il le fait en faveur du roi d'Angleterre, dans le Consistoire il est menacé, et non pas de poires cuites.... Je baillerai ma tête en gage au roi d'Angleterre que s'il était en liberté il ferait tout ce qu'on voudrait. »

Le Saint-Père avait espéré que la passion de Henri se calmerait et qu'il pourrait ainsi éviter de donner une décision nuisible aux intérêts de l'Eglise par le mécontentement de celui des deux souverains à qui elle ne serait pas favorable, mais la passion de Henri ne fit que s'accroître ; ayant attendu près de six ans sans pouvoir obtenir la décision du Pape, il prit la résolution de faire prononcer la nullité de son mariage par l'évêque de Cantorbery ; c'est ce qui eut lieu le 25 mai 1533 ; le 1^{er} juin il épousa Anne de Boleyn.

Pour venger l'injure faite à sa tante, l'empereur promit au

Pape d'exécuter la sentence qui serait prononcée contre le roi d'Angleterre ; devant cette promesse, le sacré Consistoire, malgré l'opposition des cardinaux Trani, Trivulse, Cesio, Rodolphi, Pisani, Sainte-Croix qui voulaient encore gagner du temps, prononça le 22 mars 1534 (1), une sentence portant que le mariage entre le roi d'Angleterre et Madame Catherine a été bon et valable et la lignée légitime ; il est enjoint au roi de reprendre Catherine, et de la tenir pour sa légitime épouse. L'empereur cette fois encore ne tint pas ce qu'il avait promis, il ne fit pas exécuter la sentence et, loin de rien tenter contre le roi d'Angleterre, il rechercha son alliance. Vingt ans après, le collège des cardinaux revenant sur ces événements, Trani rappelait la surprise dont l'empereur et les siens avaient usé, et les sommes d'argent qui avaient été données à ceux qui amenèrent « le pauvre pape Clément à faire cette erreur. »

V

Du Bellay fit tous ses efforts pour empêcher la rupture entre l'allié du roi de France et le Pape, mais sans réussir dans cette négociation, parce que l'influence de l'empereur était prépondérante dans le Consistoire. Il aurait voulu gagner du temps, mais même en admettant un nouveau délai tant regretté, aurait-on obtenu quelque concession de Henri, son caractère absolu étant bien connu, et sa détermination bien arrêtée sous l'empire d'une passion toute puissante. L'évêque de Bayonne eut du moins un grand succès d'éloquence d'après Rabelais en ce moment son secrétaire : « Quelle joie nous remplissait quand nous vous contemplions pendant que vous parliez et que le Souverain Pontife et les illustres cardinaux étaient frappés d'admiration, tous applaudissaient et l'on vous proclamait la fleur des Gaules. » Comment les Italiens n'auraient-ils pas admiré lorsque L'Hôpital dans une des nombreuses pièces en vers latins adressées à Du Bellay, l'appelle « le rival heureux de Cicéron et de Virgile. »

Parmi les moyens sur lesquels s'était appuyé le roi d'Angleterre pour parvenir au divorce était une consultation des théologiens de la Sorbonne assistés des prieurs et des abbés des princi-

(1) Lettre de Du Bellay, du lundi 23 mars.

paux couvents. Elle fut favorable à ce roi, mais elle n'avait pas été obtenue sans difficulté à cause des démarches des agents de l'empereur soutenus par Noël Bèda, personnage influent dans l'université et tout fier d'avoir fait condamner Erasme (1) et brûler Berquin. (2) Du Bellay agissait dans les intérêts du roi d'Angleterre ainsi que son frère René alors Conseiller au Parlement, depuis évêque du Mans ; il raconte ainsi au Grand-Maitre les obstacles qu'il rencontre : « Voyant les dissimulations dont le premier président (3) usait envers moi, je fus contraint de lui remontrer l'intention du roi. Je ne sais ce que c'est qu'il me dit ni qu'il me répondit, bien sais-je qu'il me parla trois ou quatre heures latin et auvergnat sans reprendre haleine » Le lendemain du Bellay ayant voulu pour s'assurer de l'exactitude d'une copie de la consultation prendre connaissance d'un registre qui était au pouvoir du premier président, celui-ci fit de grandes difficultés, s'enferma chez lui et fit dire « qu'il venait de prendre médecine. » Ce récit occupe plusieurs pages très amusantes dans la correspondance de notre personnage ; de pareils obstacles n'étaient pas de nature à l'arrêter, il trouva le moyen de se procurer l'acte en question et de le faire parvenir au roi d'Angleterre. Celui-ci fut à cette époque l'allié utile et généreux de la France ; en le servant Du Bellay servait les intérêts de son maître dans sa lutte contre l'empereur qui cherchait à l'enserrer comme l'aigle sa proie.

VI

Les dépêches de du Bellay pendant son séjour à Londres font connaître quelques-uns des personnages qui s'y trouvaient en même temps que lui, leurs mœurs et leur manière de vivre. Un trait qu'il cite de l'ambassadeur d'Espagne montre l'exactitude des types dépeints par Brantôme au chapitre des rodomontades (4) espagnoles. Dans une conférence du mois de mai 1538 où les conditions de la paix étaient discutées, l'évêque de Bayonne met-

(1) Voir la lettre d'Erasme au parlement et son traité à l'encontre de Noël Bèda.

(2) François I^{er} qui était favorable à Berquin envoya de Broc pour le prendre à la Conciergerie et le conduire au Louvre. Le Parlement refusa de remettre Berquin à de Broc.

(3) Lizet né à Salers, Auvergne.

(4) Ce que Clermont, lieutenant général en Languedoc en 1530 appelle : une belle castillanerie.

tait en avant les succès de Lautrec en Italie et les opposait à un échec éprouvé par les Espagnols ; « l'illustre seigneur don Diego de Mendoza enflammé du feu de Saint-Mathelin se prit à bruire et dit que si nous étions hors de là il me baillerait tel coup que je m'en ressentirais. Je ne sus sinon rire et lui demander si ce serait de la crosse ou de sa marotte. . . . C'eût été bel ébat de nous voir combattre crossés et mitrés. . . . Ses chanceliers me priaient de ne pas le prendre mal, que c'était la nature des seigneurs d'Espagne d'avoir ainsi le sang chaud. . . . voilà comment se gouvernent les ambassadeurs à Londres. »

Wolsey, cardinal d'York, après avoir favorisé la politique de l'empereur, était devenu partisan de l'alliance française ; mais pour faire partager ses idées à Henri il lui fallait « user d'une terrible alchymie et dextérité. » Voici d'après un passage d'une lettre de notre ambassadeur quelle était la situation : Wolsey connaît son maître « le plus avaricieux homme du monde », il s'est mis en crédit en faisant espérer « qu'il le remettrait en laine » ; quand il faut parler de dépenses « le diable y est » ; il faut persuader au roi que tout ce qu'on fait pour vous tend au bien de ses affaires et à l'enrichir, et la difficulté est que le Conseil « tire à la cordelle de l'empereur » parce qu'il voit que le premier ministre tire à la vôtre. Wolsey faisait ce qu'il pouvait pour faire trouver bonne la guerre contre les Flandres, mais il était seul de son avis, personne n'en voulait en Angleterre. Les marchands anglais, comme manifestation contre cette guerre, avaient résolu de ne pas se présenter sur les marchés afin que les paysans ne trouvassent pas d'acheteurs pour leurs laines et fussent mécontents, mais Wolsey, par sa fermeté déjoua cette manœuvre, et au marché suivant il ne resta pas pour un écu de marchandise invendue. Les coalitions ont été de tous les temps, mais la fermeté des gouvernants a su parfois les surmonter.

Une lettre de notre ambassadeur, du 14 août 1528, donne des clartés sur la défection de Doria. Le roi d'Angleterre et Wolsey disaient qu'il valait beaucoup mieux laisser six Savonnes et accorder à Doria tout ce qu'il demandait, même l'impossible, que de risquer de tout perdre en se séparant de lui. Le vicomte de Turenne, ambassadeur auprès du pape, écrivit en même temps à François I^{er} au sujet du mécontentement manifesté par Doria, parce qu'on semblait lui préférer le seigneur Rance et

qu'on accordait à ce dernier le commerce du sel et de certaines marchandises ; il conseillait aussi d'aviser aux moyens de le contenter. L'empereur, toujours attentif à enlever à la France ses bons serviteurs, envoya Mons^r du Rœux pour traiter avec Doria. Que fut-il stipulé ? aucun acte ne l'établit, mais d'après une lettre (1) du temps, les Espagnols disaient que la marchandise de Doria était bien chère.

Le bon traitement que lui accordait l'empereur, l'argent qu'il lui donnait excitaient leur mécontentement ; les capitaines et les soldats disaient de Doria : « questo perro a de trahir emperador » ; ce qui était la punition de sa conduite envers le roi très chrestien. Des mésintelligences s'élevèrent entre ses marins et ceux de l'empereur, d'après les correspondances du temps ; c'était inévitable. Deux lettres de ce grand Marin à Montmorenci dans les premiers jours de 1528, montrent son mécontentement. François I^{er} commit la faute de ne pas l'apaiser, et Doria devint l'ennemi qui, après le Connétable de Bourbon, causa le plus de maux à la France en l'empêchant de dominer dans la Méditerranée, ce qui, au dire des hommes d'état, était la première condition de succès en Italie.

La paix de 1529 avait été préparée en Angleterre ; elle était désirée par le roi, par Wolsey, par « Mons^r Moore, un des principaux du Conseil, fort savant homme et assez bon pour nous. » Le peuple anglais qui n'était pas facile à manier ne voulait pas la guerre ; il s'étonnait qu'on eût abandonné les anciens alliés pour s'unir aux Français qui jusqu'alors n'avaient pas été tenus pour amis. Henri prévoyait qu'il éprouverait de grandes pertes sur les droits d'entrée des marchandises, et cependant il serait obligé de donner de grosses sommes d'argent pour acheter les draps sous peine de voir le bas pays affamé se soulever et se mutiner.

Par son attitude il imposa la paix, et lorsque Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche s'abouchèrent à Cambrai, il n'y avait qu'à signer un traité préparé à Londres. Il est permis de penser qu'Anne Boleyn avait exercé une influence favorable à la France dans les négociations préparatoires de « ce benoit traité de Cambrai qui tant s'est fait acheter ; » de son séjour en France elle

(1) V Cent, Colbert, vo^l. 21.

avait conservé des affections ; elle avait introduit à Londres les fêtes à la française ; pour elle on y jouait des pièces en français ; son père était pensionné par François I^{er}. Un siècle plus tard, la conclusion d'un traité fut facilitée à Louis XIV par une belle bretonne, Renée de Penancoet de Kéroualle, envoyée par lui vers Charles II qui l'honora du titre de duchesse de Portsmouth. (1) Saint-Évremond avait aidé à adoucir la fierté de la belle ambassadrice. « Son étoile avait été devinée » dit Madame de Sévigné. Ce stratagème politique a été souvent renouvelé et même de nos jours. L'élévation d'Anne Boleyn amena la chute du cardinal d'Yorck ; le duc de Norfolk, devint le chef du Conseil et avec lui commença la révolution religieuse ; « je crois bien que les prêtres n'y toucheront plus et qu'ils ont de terribles alarmes », écrit l'évêque de Bayonne.

VII

Du Bellay ne portait pas seulement son attention sur les grandes affaires de l'Etat, il l'étendait sur les moindres et son activité suffisait à tout. A cette époque où la principale force militaire consistait dans les gens d'armes, une grande préoccupation était de les pourvoir de bons chevaux, et on allait en chercher partout où on pensait en trouver. Du Bellay, né dans le Perche, pays de l'élevage d'un admirable cheval d'armes, aujourd'hui façonné à nos nouveaux besoins, parle avec un grand sens pratique de quelques achats dont il fut chargé. Il écrit au Grand-Maitre les difficultés qu'il a pour trouver de bonnes hachuenées en Angleterre ; il va lui en faire expédier quatre, mais elles ne pourront pas servir de sitôt, car ce sont « jeunes bêtes nourries d'herbes qu'il faudra attendre ». Il lui envoie « deux petits Guilledins, sûrs du pied, travaillant et courant le possible et bien conditionnés, ils ne vont point fort dur, leur véritable emploi, c'est d'aller à la volerie (2) ». On avait été quatre mois à choisir quatre Guilledins pour le roi. Par beaucoup d'autres lettres du temps, on voit que les bons chevaux étaient rares et très recherchés. Il écrit au Grand-Maitre : « pour avoir si peu

(1) Son fils fut fait duc de Lennox, de Richmond, de Gordon, et par Louis XV, duc d'Aubigny ; son cinquième descendant a été secrétaire d'État pour l'Ecosse.

(2) Chasse au Faucon.

trouvé de bons chevaux et tant de mauvais chemins de Cantorbéry à Londres.. » Les plaintes de tous les jours sur le même sujet n'ont rien de nouveau ; on les retrouve au ^{xvii}^e siècle et au ^{xviii}^e.

L'ambassade de Londres plaisait médiocrement à Du Bellay, et comme tous ceux qui eurent vers cette époque à négocier dans cette cour il avait hâte d'en sortir. Sa nature expansive et spontanée s'accommodait mal des hommes froids et réservés du Nord qui traitaient les affaires dans le plus grand secret ; il ne pouvait aller à la Cour que s'il y était mandé ; il cherchait bien des prétextes pour s'y rendre, mais on n'aurait pas trouvé bon que cela se renouvelât souvent. Aussi, il prie et supplie le Grand-Maitre de le rappeler parce qu'il ne peut faire chose qui vaille. En outre la vie était très chère en Angleterre et les sommes accordées par le roi insuffisantes à l'entretien de l'ambassadeur ; « Vous seriez esbahi de la dépense qu'il me faut faire... vous direz que je ne suis pas bon ménager. Il y en pourra venir tel qui le sera, mais on ne lui fera pas presse... je voudrais à mon honneur être en Jérusalem sans croix ni pile... si je le puis souhaiter sans offenser Dieu, je voudrais être où je serai d'ici à cent ans... je vous prie que je m'en retourne dépenser mes dix francs ailleurs, car ils vont ici en pain et en vin... » Il lui fallait par mois huit tonneaux de vin de trois muids, tant était grand le nombre de gens qui allaient boire le vin de l'ambassadeur, ou même en envoyaient chercher, et le tonneau lui coûtait 50 écus, tandis qu'il se payait 20 livres en France ; un bon chapon lui coûtait un écu, et pour 20 sols il avait un mouton dans son diocèse.

Depuis la peste qui a ravagé Londres, il lui en a coûté tant au jeu « y étant forcé par ces seigneurs d'avec lesquels je ne bouge nuit et jour » qu'en autres choses, plus de trois mille cinq cents écus. « Je sais bien que le Grand-Maitre dira : qui vous fait jouer ? on verra si un autre fait mieux que moi. » La lettre suivante le montre très décidé à partir : « par Dieu du Paradis si je n'ai mon congé je m'en irai sans l'avoir. Si Job était en ma place il n'aurait pas tant attendu à perdre patience... qui plus m'y retrouvera, qu'on ne me fouette pas mais qu'on me pende. »

Langey qui avait l'amitié de Montmorency, lui écrivait de donner à son frère son congé ou des moyens de vivre, parce qu'il devait encore à Rome deux mille écus, tant pour ses bulles que

pour le privilège qu'il avait obtenu d'être élu. La position de l'aîné de la famille n'était pas meilleure, tout son revenu passait à payer des intérêts, et ils ne suffisaient pas ; un créancier le pourchassait et allait se mettre en possession de la maison que son père avait bâtie « pour user ses vieux jours.... voir mon père en cet âge de quatre-vingt-dix ans prêt à être mis hors de sa maison... ! » ; cette pensée le mettait au désespoir, il accusait le chancelier d'être la cause de tous ses malheurs ; sa nature et celle de Duprat étaient en effet bien différentes : « quand Mons^r le Chancelier, dit-il dans une de ses lettres au Grand-Maitre, sera venu à bout de son entreprise qui est de me faire porter le bissac s'il peut, il aura détruit un bon serviteur de son maître et lui aura ôté le pouvoir de faire service, mais le vouloir, non, car il n'est pas en sa puissance. » Ce noble sentiment fait comprendre la belle oraison funèbre que Charles-Quint a prononcée de Langey : (1) « Cet homme-là m'a fait plus de mal que tous les Français ensemble. » Ce français qui imposait l'admiration à un ennemi fut toujours aux prises avec le besoin, mais si on lui marchandait les récompenses, il donnait sans compter à son pays et usa sa vie avant l'âge pour le servir ; de pareils dévouements n'ont jamais été rares sur notre sol. En ce temps, on voyait souvent quatre ou cinq frères suivre la carrière des armes, sachant bien qu'ils seraient mal payés et mal récompensés. D'Asparros, frère de Lautrec, ayant perdu la vue dans l'expédition de Navarre qu'il commandait, était réduit à demander une pension « sans laquelle il ne lui restait qu'à mendier son pain. » La plupart des hommes d'armes étaient hors d'état de payer une rançon quand ils étaient prisonniers, et tous ne pouvaient pas dire : « il n'est pas gente dame en France qui refuse de filer une année entière pour la rançon de Duguesclin ». Un profond dévouement à leur roi, à leur pays, à leur devoir était le mobile de ces hommes ; ce sentiment les animait et les préservait des idées égoïstes et de cet amour immodéré des jouissances qui se sont tant développés sous d'autres influences.

L'évêque de Bayonne eut enfin son congé ; à son départ le roi d'Angleterre qui l'aimait et l'appréciait, lui fit, suivant la coutume, un présent. Anne Boleyn y joignit le sien qui consistait en un

(1) M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits, disait un autre roi d'Espagne.

accoutrement complet de chasse ; il se livrait à ce divertissement avec elle et le roi. Comme tous ses contemporains, il pratiquait cet exercice ; il avait un fauconnier, des oiseaux pour voler, et l'attirail qui convenait à un personnage important à la cour, sous un roi renommé le plus grand veneur du royaume.

VIII

Rentré en France, du Bellay fut admis au conseil privé du roi ; il l'accompagna au printemps de 1530 dans le voyage de Bordeaux et de Bayonne, au-devant de ses enfants, dont l'échange fut retardé par le formalisme des Espagnols. Sa correspondance retrace les moyens adoptés pour réunir de tous les points de la France à Bayonne douze cent mille écus d'or, sur les deux millions, prix de la rançon des jeunes princes, somme énorme pour le temps et qui fut difficile à trouver. Mais chacun fit un effort. Le parlement déclara que le roi pouvait prélever les deux millions d'écus d'or sur ses sujets. Les nobles assemblés par bailliages ou sénéchaussées votèrent un dixième de leur revenu d'une année ; le clergé deux décimes sur ses biens qui produisirent treize cent mille livres ; les bonnes villes, au nombre de quarante-huit, payèrent 390,521 l. ; deux millions d'écus d'or à 43 s. 6 d., c'était cinq millions de livres. Tout énorme que fût cette somme, elle était moins lourde à supporter que les sept milliards de la rançon de 1871 ; la France n'est pas quitte encore des surtaxes, des impôts nouveaux établis en 1871, et les communes se ressentent des centimes extraordinaires qu'elles ont eu à supporter pour se racheter des réquisitions de guerre.

Pendant son séjour auprès du roi, du Bellay sut trouver l'occasion favorable pour échanger son évêché peu productif de Bayonne, car de là on ne le payait « qu'en gambades », contre celui de Paris. Le diocèse de Bayonne était très-pauvre ; les habitants, par crainte des ennemis avaient, à la suite de l'expédition manquée de Navarre, abandonné leurs biens, aussi en 1529 les bénéficiers du diocèse sollicitaient de ne pas lever les décimes demandés par le roi pour la rançon de ses enfants, le décime de tout le diocèse ne s'élevait qu'à 316 écus sol. Le siège de Paris était privé de son titulaire, toutefois il n'était pas vacant. Poncher poursuivi pour simonie était emprisonné ; à sa mort seulement,

survenue en 1532, Du Bellay, nommé depuis l'année précédente, voulut prendre possession de l'évêché. La riche abbaye de Saint-Maur lui fut accordée en même temps ; il l'avait fort désirée ; il en écrivait ainsi au Grand-Maitre : « le dernier mot dont j'ai à parler est de ce mariage de Saint-Maur à Paris » ; il préférait ce bénéfice à celui de Narbonne, à cause de la proximité de Chantilly dont il dit : « partant de l'enfer de Paris je suis venu au paradis de Chantilly ; » ayant obtenu cette abbaye par la protection de Montmorency il put dès lors satisfaire ses goûts, qui le portaient à dépenser, à tenir un grand état de maison, à s'entourer de beaux esprits, de personnages éminents, des lecteurs du collège du roi, création en partie son œuvre. La pléiade des poètes de la renaissance, Marot, Rémi Belleau, Salmon Macrin, auteur d'odes latines, gravitaient dans son orbite. C'est à Saint-Maur qu'il les réunissait ; il y avait donné une maison à Michel de l'Hopital et un canonicat à Rabelais. Il avait commencé d'y construire un château qui fut achevé par Catherine de Médicis « suivant le bon esprit et jugement qu'elle a très-admirable sur le fait des bâtiments, comme il se voit au dit lieu de St-Maur », dit Philibert de l'Orme. Même en l'absence du maître, l'abbaye ne chôma pas. Eustache du Bellay, son parent et son successeur à l'évêché de Paris, lui rendant compte de quelques affaires, dit dans une lettre du 20 septembre 1559 : « Quant à Saint-Maur, il y a eu toujours des hôtes... Il est mort un de vos chanoines nommé de Pardieu ; M. de Thou, votre vicaire, en a fait la collation à un fils de M. de Saveuse. »

Cette nouvelle position grandit son influence et il se trouva à même de rendre des services à ceux qui l'avaient aidé. Il fut pour Montmorency, son patron, un allié toujours fidèle, souvent utile ; il lui écrit : « J'ai dit beaucoup de bien de vous aux auditeurs, criant autant que contre un âne quand on le sangle » ; il le servait auprès du roi pendant ses absences, appuyant ses amis et prenant leur défense au besoin : « Je me suis continuellement trouvé auprès du roi et de Madame, cherchant tout leur loisir et à insinuer à chacun d'eux tout ce qu'il vous avait plu de me communiquer, au plus près qu'il m'a été possible de votre intention... » Montmorency désirait conserver pour lieutenant en Languedoc M. de Clermont, personnage peu aimé du roi et qui cependant, d'après ses lettres (1), serait actif, intelligent et dé-

(1) V. Cents, Colbert, vol. 21.

voué; Du Bellay entremet ses bons offices, mais s'apercevant qu'on ferait une chose agréable au roi de ne pas trop insister, il en prévint le Grand-Maitre en ces termes : « Je connus que le mestriez en peine, je ne voulus pas le y mettre trop avant et ramenant la pièce au trou lui usai des termes que je suis sûr lui eussiez usé... » et un peu plus loin « suivant ce que m'aviez commandé, je n'ai failly de parler de M. le cardinal de Tournon, qui n'a été sans faire faire à quelqu'un aussi étrange mine que bon visage et honnête comme vous dirai ci-après. » Au sujet de ce dernier personnage, il n'a pas oublié de dire au roi « ce que m'aviez ordonné touchant M. le cardinal de Tournon qu'il a merveilleusement bien pris et volontiers oui, partant de telle main que la vôtre. Il est vrai que depuis est survenu quelqu'un qui a été bien marri de n'en pouvoir faire rire le seigneur et entrer en moquerie car il en avait belle envie et en avait bien voulu dresser le propos. » Les rivalités entre personnages honorés de la faveur du prince ont été de tous les temps, mais le cardinal de Tournon, homme comparable à Granvelle pour le génie des affaires, était très-apprécié du roi et devint son premier ministre.

Du Bellay joua un rôle actif dans une négociation qui concernait l'évêque d'Auxerre, d'Inteville, frère du bailli de Troyes, condamné par le parlement à être enfermé dans la maison d'un chanoine de Paris pour avoir « excédé » c'est-à-dire maltraité un sieur Gorlon. L'évêque avait de puissants protecteurs : Madame, la reine de Navarre, Montmorency, mais le roi « qui a trouvé le fait exécrationnable » voulait une punition. Du Bellay employait toute son habileté à mettre l'amiral dans les intérêts de Mons^r d'Auxerre : « Croyez qu'en ceci j'ai travaillé et mis peine de tirer le subtil du subtil », écrit-il au Grand-Maitre; il lui demanda d'en écrire à Mons^r le cardinal de Tournon, qui tient amitié avec le premier président ; tout cela n'aurait pas suffi, mais Madame était très-affectionnée « à redresser le fait de Mons^r d'Auxerre » et de ce côté se trouve « sa principale médecine. » Pour ne contrister Madame, le roi permit un arrangement, et l'année suivante, 1531, nous trouvons d'Inteville ambassadeur à Rome.

Mais là aussi ce prélat fit une faute : il avait été trop dur pour Gorlon, il fut faible vis-à-vis de l'ambassadeur du roi des Romains et lui céda dans une question de préséance. François I^{er},

comme cent cinquante ans plus tard Louis XIV, pensait que ses ambassadeurs devaient précéder tous les autres ; Du Bellay fut chargé d'adresser une lettre de vifs reproches à d'Inteville et de lui rappeler qu'il devait toujours marcher avant l'ambassadeur du roi des Romains, à moins qu'on ne l'ôte de force et, si cela arrive, le roi montrera « que le pape n'est pour donner loi ni faire honte à un roi de France. » Les questions de préséance n'étaient pas rares alors ; le licencié Vargas, ambassadeur du roi catholique en souleva une à Venise contre M. d'Acqs et plus tard une à Rome contre le cardinal de la Bourdaisière. Bientôt survint la mort de Madame « où tout le monde a fait perte et moi plus que nul autre, pour n'avoir père, parent ni ami duquel je me puisse valoir tant que d'elle, » disait le prélat reconnaissant. Quelques années plus tard, à la suite d'accusations (1), il fut privé de l'évêché d'Auxerre, Madame n'était plus là pour intercéder en sa faveur. Du Bellay, parlant de cet ambassadeur, trouve en sa faveur des paroles d'excuse : « Le pauvre homme fut si mal mené par gens méchants que les services qu'il faisait si grands et si louables ne furent pas appréciés. »

IX

La reine de Navarre, comme son frère, aimait les lettres, s'entourait de gens d'esprit et, comme lui, accordait sa faveur à Du Bellay. Il était mêlé aux accidents de sa vie, à ses joies et à ses peines. Dans une lettre du dernier jour de décembre 1530, il écrit de Saint-Germain à Montmorency comment Dieu a ôté son fils à la reine de Navarre, et deux jours après que toute la cour veut l'envoyer vers elle pour la réconforter de son fils. Ce fils que Dieu avait ôté à cette princesse est-il l'enfant ainsi annoncé dans une lettre de Du Bellay, écrite d'Alençon un 12 janvier : « La reine se croit grosse ; Gauchier et M^e Jehan Goévrot (2) sont de cet avis ; dès lors il est imprudent de se mettre en chemin parce que cette grossesse est très-peu avancée et qu'il est à craindre, comme elle en a déjà fait l'expérience, que la

(1) Coll. Dupuy, 729 f 126.

(2) Né à Mauves dans le Perche. Voir le n^o , année , du Bulletin de la Société.

fatigue des chemins tellement mauvais, qu'elle ne se peut éviter, ne gête tout ce qui en elle est commencé. »

Du Bellay, pas trop papiste, comme il nous l'a appris, devait plaire à une princesse bienveillante pour les idées nouvelles et plus d'une fois il l'a accompagnée dans les chemins « mauvais » du Perche lorsqu'elle regagnait Alençon pour s'éloigner d'une cour qui déplaisait à ses mœurs pures, mêmes sévères. Il aimait à se retrouver aux champs, à « visiter ses antes » comme nous l'apprend une lettre de Frotté datée de « près d'Alençon » qui lui envoie un double d'une épître « de la Reyne ma maltresse. » Familiarisé avec son Virgile, il mettait en pratique le conseil *insere piros* ! rien de ce qui touchait au ménage des champs ne lui était indifférent. Il distribuait les chapons et poulettes grasses provenant de ses fermiers, achetait des faisans pour peupler, plantait des mirobolans pour greffer. Charlemagne n'apportait pas plus de soin à régler le nombre d'oies qui devaient être élevées dans chacun de ses châteaux.

Les mots quelquefois un peu libres que l'on trouve dans Du Bellay et qu'excusent les mœurs du temps ; « ces propos qui gardent de dormir après diner » ont pu donner lieu à l'anecdote du prétendu mariage de Du Bellay racontée par Brantôme, le père Daniel et autres historiens. Voici comment s'exprime le premier de ces auteurs : « J'ai ouï raconter que Monsieur le cardinal Du Bellay avait épousé étant évêque et cardinal Madame de Chastillon. Cette Madame de Chastillon était la veuve de feu Monsieur de Chastillon mort à Ferrare ayant été blessé au siège de Ravenne. » Quelques lignes plus loin il parle du mariage du cardinal de Chastillon et ajoute : « Je pense que mon dit sieur cardinal Du Bellay en a pu faire de même, car de ce temps-là il penchait fort à la religion et doctrine de Luther. » Tout en racontant ce qu'il a ouï dire sur ce mariage, Brantôme, suivant son habitude, n'est pas très affirmatif. Le rapprochement de quelques dates démontrera qu'il n'a pu avoir lieu.

Blanche de Tournon demoiselle d'honneur de la reine Anne de Bretagne avait épousé en 1495 Jean d'Agoult, seigneur de Sault ; bientôt veuve en ce temps où les guerres d'Italie dévoraient nos hommes d'armes, elle se remaria en 1507 avec Jacques de Coligny sieur de Chastillon tué à Ravenne en 1512. Elle avait donc environ dix-huit ans de plus que du Bellay qui naissait au

moment où elle se mariait pour la première fois ; elle était morte lors de sa promotion au Cardinalat en 1535, et s'il eût été marié avant cette date, il n'aurait pas été promu à cette dignité. Ce rapprochement démontre que ce mariage tout à fait contre nature n'a pas pu avoir lieu. Sur la foi de Brantôme qui, cependant ne l'affirme pas, nos historiens ont admis, sans examen, ce mariage à cause de celui du cardinal de Chastillon avec Catherine d'Hauteville (1). Blanche de Tournon dont le nom se trouve ici amené est une figure de cette époque qui a conservé son relief. Elle était la sœur du cardinal de Tournon homme de mœurs austères et d'une grande vertu à qui elle laissa ses biens, par son testament daté de décembre 1532. D'après Brantôme souvent disposé à accueillir la médisance « elle était une sage et vertueuse dame et pour cela fut élue dame d'honneur de la reine de Navarre. » Elle lui resta très dévouée et l'histoire ne sépare pas leurs noms ; on a cru la reconnaître dans la Longarine un des principaux personnages de l'Heptaméron.

X

Le détail de toutes les actions de Du Bellay n'offrirait pas un intérêt assez soutenu ; il convient de s'en tenir aux principaux événements de sa vie. L'évêché de Paris, les fonctions importantes dans le conseil du roi, les services qu'il avait rendus dans son ambassade auprès du roi d'Angleterre, tout cela l'amena à la plus haute dignité de l'Eglise. Il avait rempli des missions à Rome où il eut l'occasion de montrer son éloquence. Dans l'entrevue de Marseille, à défaut du chancelier Poyet pris au dépourvu, il harangua le pape Clément. Paul III ; ce pape éminent, si bon juge des hommes avait apprécié ses grandes qualités et ses services au Saint-Siège apostolique ; il récompensa un vrai mérite par une promotion au cardinalat le 21 mai 1535 ; elle fut tout à fait l'œuvre de ce sage et grand pontife qui eut à lutter contre les influences opposées comme nous l'apprend une lettre de notre évêque : « Sa Sainteté confiante en ce que je suis sa créature, qu'elle m'a fait avec tant de peine et de labeur, malgré tant de contradictions et de menaces..... quand je pense aux alarmes

(1) Veuve, elle épousa Urbain de Sacey Tillon.

qu'on lui a données contre moi, je m'esbahis comment au temps qu'il fait il a osé me faire cardinal. » Une intrigue avait été tramée pour faire nommer à sa place un abbé de Saint-Rémi protégé par le comte de Cifuentes, par le chevalier Casal (1) du parti de l'Espagne ; cent mille écus avaient été promis à Blossio et à sa femme fille de Paul III, maître Latin en avait sa lippée ; mais la haute sagesse du Souverain Pontife ne fut pas en défaut ; il parla en maître dans le Consistoire, et Du Bellay fut fait cardinal ; le nouvel élu reçut le titre de Sainte Cecille porté auparavant par le cardinal de Gramont ; il prit rang à la tête des membres du Sacré Collège par sa grande intelligence et sut trouver les occasions de rendre des services à la religion et à son pays.

Quelques mois après sa promotion au cardinalat, il fit un voyage à Rome. Le 26 juillet il traversait Ferrare où une mission du roi le retint quatre jours. Hercule d'Este duc de Ferrare avait épousé en 1527, madame Renée de France. Ce mariage était un dédommagement de l'abandon dans lequel la France, à l'instigation du pape, allait laisser le duc de Ferrare son père, qui avait cependant été un allié utile lors de l'expédition de Lautrec pour faire lever le siège de Rome. La duchesse portait affection et fidélité au roi ; profondément dévouée à sa politique, elle s'efforça de maintenir son mari dans l'alliance de la France, sans toujours y réussir. Du Bellay la qualifie « une des plus bonnes et sages femmes que je pense être en ce monde, » et un autre ambassadeur, aussi cardinal, écrivait au roi : « Notre Seigneur n'a pas moins départi de grâces à Madame la duchesse qu'elle vous porte d'amour et d'affection. » Hercule d'Este ne pensait pas ainsi : le fils de Lucrèce Borgia était condamné à quelqu'un des défauts de sa race. « La fantaisie dans laquelle j'ai trouvé le duc de Ferrare est de la folie, écrit Du Bellay ; jamais femme ne fut plus maltraitée que la sienne..... en exerçant une contrainte trop grande sur le personnage, nous hasarderions la mère et le fruit..... » Elle accoucha bientôt de son troisième enfant, nous apprend une lettre de Rabelais qui suivait à Rome Du Bellay comme secrétaire. La duchesse de Ferrare avait auprès de sa personne Madame de Soubise et sa fille Madame de Ponts qu'elle avait amenées de France ; le duc sous l'influence

(1) Ambassadeur du roi d'Angleterre.

de mauvais conseils et de sa colère voulait les chasser, parce que madame de Soubise voyait trop clair dans sa conduite, qu'elle défendait les intérêts du roi et ceux de la duchesse, qu'elle avait empêché le duc de faire une donation à sa maîtresse. Du Bellay remontra que le roi ne permettrait pas de faire une telle injure à la duchesse ; il obtint que madame de Soubise resterait auprès de la princesse jusqu'après ses couches et qu'à ce moment le roi l'enverrait chercher honorablement, comme il convenait à une personne de sa condition. Michelle de Saubonne avait mérité, par ses qualités d'être choisie par la reine Anne de Bretagne comme une de ses dames d'honneur, puis d'être placée comme gouvernante auprès de sa fille Renée, enfin d'être mariée à Jean l'Archeveque, seigneur de Soubise. Le duc promit d'être à l'avenir très bon mari, s'excusant de ne pas tenir compagnie à sa femme sur la présence de la dame de Soubise. Cette promesse eut le sort de beaucoup d'autres, car vingt ans après un ambassadeur écrivait : « le duc continue toujours à user de grosses paroles envers madame. » Il détenait en prison le secrétaire et le chantre de la duchesse et refusait, sous couleur de la foi, de les mettre en liberté. Clément Marot qui visita vers ce temps, cette cour, dut courir le même danger. Dans cette famille de Ferrare l'union ne fut jamais grande : la duchesse se plaint que le duc a marié son fils sans la prévenir ni la consulter ; de leur côté les fils allaient se mettre au service du roi de France, sans avertir leur père et sans prendre congé de lui.

Hercule d'Este était absorbé par l'avarice ; l'évêque d'Acqs impute à ce vice ses échecs dans sa lutte contre le duc de Florence. C'est cependant à Ferrare que l'Arioste avait composé son poème de Roland amoureux ; Hercule d'Este ne paraît pas en avoir ressenti une bonne influence ; quant à Alphonse son père, il avait épousé en troisièmes noces, Eustochia d'où la branche de Modène. Ferrare fut moins agitée de ces événements qu'elle ne l'avait été au siècle précédent, lorsque le marquis d'Este, pour venger son honneur, fit décapiter sa seconde femme (1) Parisina Malatesta et Ugo qu'il avait eu de la première.

Du Bellay passa quelques mois auprès du pape ; il l'accompagna à Perouse. Dans une lettre du mois de novembre, il dit que le

(1) Voir le poème de lord Byron.

pape lui a parlé du voyage de Langey en Allemagne, et de la venue de Mélanchton en France. Du Bellay lui expliqua que le roi avait eu des conférences avec les théologiens de Paris, au sujet des moyens de réduire les hérétiques, et qu'il a appris par Langey que les impériaux avaient empêché Mélanchton de se rendre en France.

XI

A ce moment l'empereur revenant victorieux d'Afrique était attendu à Rome. Du Bellay n'a pas une faible idée de l'importance que lui donne sa nouvelle dignité : « toute l'Italie est en suspens et a l'œil sur moi comme l'homme le plus rapproché du roi qui est le seul contrepoids de l'empereur... il faut que je fasse bonne mine à mauvais jeu... » La venue de l'empereur fut retardée et Du Bellay repartit pour la France.

Charles-Quint séjourna en Sicile, à Naples et ne fit son entrée à Rome que le 5 avril 1536. Deux jours après, il vint assister au Consistoire. Là, en présence du pape, des cardinaux, de Mons^r de Vély et de l'évêque de Mâcon, des envoyés de Venise, il prononça une violente harangue contre le roi de France ; le pape ne voulant pas se départir de sa neutralité, déclara qu'il désirait la paix entre les deux Souverains et mettrait toute la peine pour les accorder, qu'il ne pouvait pas ne pas user de l'autorité de l'église contre qui sera contre la raison. L'évêque de Mâcon s'excusa de ne pouvoir répondre, n'ayant pas compris le langage de l'empereur qui parlait Espagnol ; Vely demandait à s'expliquer, ce qui lui fut refusé, le pape et l'empereur se levèrent et se séparèrent. Celui-ci, à qui les ambassadeurs demandèrent ses paroles par écrit pour les transmettre à leur maître, interpréta son langage disant qu'il n'avait entendu injurier ni blâmer le roi, de sorte que les ambassadeurs purent faire un récit adouci de ce qui s'était passé au consistoire. Du Bellay, d'après certains auteurs, aurait écrit les paroles textuelles de l'empereur et serait allé les porter lui-même au roi. Il n'a pas tenu cette conduite qui mériterait d'être critiquée ; il était à Paris le jour où l'empereur défiait son rival dans le Consistoire et ne connut le récit de la séance que par une lettre du secrétaire Raince, expédiée en même temps que celle de Vély et de l'évêque de Mâcon.

A l'occasion des paroles violentes de l'empereur, un auteur contemporain dit qu'un ambassadeur, homme de guerre, les aurait relevées; il en conclut qu'un envoyé de cette catégorie peut rendre plus de services qu'un ambassadeur de robe longue. Ce fut sans doute aussi l'opinion de la Cour de France, car depuis, on a vu à Rome, comme ambassadeurs, d'Urfé, de Termes, Lansac, Villeparisis, Tournon et autres, sachant manier l'épée. De Selve (1) qui avait été envoyé à Sienné pour remplacer Lansac fait prisonnier, disait qu'un homme de sa robe avait peu de créance et d'autorité parmi les gens de guerre.

D'autres négociations d'un intérêt plus personnel avaient aussi occupé le Saint-Père et le nouveau cardinal. Paul III désirait marier son petit-fils Octave Farnèse; le nom de « la fille de Savoie » avait été prononcé; Du Bellay fait remarquer que le jour où le roi de France l'aura obligé à restituer ses usurpations, il sera un des plus pauvres gentilshommes de la chrétienté. Il indique des filles qui sont en France et montre le royaume de Naples comme pouvant être attribué à Octave à la suite de quelque arrangement avec l'empereur. Aucun de ces projets ne se réalisa. Octave épousa Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint et veuve d'Alexandre de Médicis. Les jeunes époux restèrent longtemps étrangers l'un à l'autre; Marguerite éprouvait une répugnance invincible pour Octave et le tenait éloigné. Le pape fit demander à l'empereur si Octave était réellement marié. L'empereur envoya vers sa fille le marquis d'Anguillare et le cardinal Saint-Jacques pour lui faire entendre son vouloir « qu'elle ne fit refus de recevoir le seigneur Octave dont elle est la femme. La dame a répondu qu'il était au pouvoir de l'empereur de faire d'elle ce qu'il lui plairait, mais qu'elle ne consentirait jamais à ce qu'il lui ordonnerait au sujet d'Octave et qu'il n'y aurait pas de consommation de mariage. » Les sentiments de Marguerite pour Octave changèrent, et plusieurs enfants, dont deux jumeaux, naquirent de leur union. Le duc de Parme dont nous eûmes à éprouver la valeur fut le fils de Marguerite et d'Octave.

Le pape avait aussi une nièce à marier; il aurait voulu pour elle Mons^r de Vendosme ou Mons^r le marquis du Pont; Du

(1) Evêque de Lavaur.

Bellay nous apprend que François I^{er} offrait Mgr d'Aumale. Le pape le préférerait au duc de Bragance, au comte de Bénévent, au prince d'Orange, au fils d'Ascanio Colonne qui étaient prétendants, mais il ne voulait donner que cinquante mille écus, et la maison de Guise trouva la dot trop petite ; le duc de Guise, ayant donné cent vingt mille livres à sa fille, (1) mariée à Mons^r de Longueville, il ne pouvait honnêtement prendre moins de deux cent quarante mille livres, d'après l'usage de France, pour la dot de la fille destinée à son fils. La nièce du pape ne fut pas mariée en France.

XII

« Le Cardinal Du Bellay fut un maître homme en tout » dit Brantôme ; François I^{er} le pensa. Il l'avait chargé, pour répondre à des attaques venues d'Allemagne, decrire l'apologie de sa politique, et cet écrit (2) est parvenu jusqu'à nous ; lorsqu'il quitta Paris pour aller défendre la Provence envahie par Charles-Quint, il lui confia le gouvernement de sa capitale et de l'île de France. Du Bellay mérita la confiance du souverain par les bonnes dispositions qu'il prit, il excita le courage des parisiens et en obtint des subsides pour soudoyer six mille hommes de pied pendant un mois et fortifier la capitale. Un homme d'église chargé de diriger des opérations militaires n'a pas été une chose rare dans notre histoire. Pendant la même guerre, le cardinal de Tournon était gouverneur du Lyonnais avec la haute main sur les chefs de Corps qui occupaient la Savoie et le Piémont ; plus tard le cardinal Lavalette avec une armée de trente mille hommes, Rantzau et Turenne pour lieutenants, fit lever le siège de Mayence ; le cardinal de Sourdis commanda une armée navale ; le cardinal de Richelieu fut généralissime de l'armée du Piémont.

Par ordre du roi, Du Bellay, gouverneur de Paris, rendit à la liberté Jean-Louis de Saluces (3), après la trahison de son frère François. Celui-ci chargé d'un commandement en Piémont, écrivait au roi le 16 juin 1536, que n'ayant pu obtenir sa confiance

(1) Remariée ensuite au roi d'Écosse et mère de Marie Stuart.

(2) Imprimé chez Robert Estienne, 1542.

(3) En 1526, le Roi avait donné le comté de Castres à M^{me} de Saluces et à son fils.

il le pria de lui accorder son congé, et sans l'attendre, dès le 5 juillet, il livra aux ennemis les places de Fossan et de Coni, malgré la courageuse défense de Montpezat et de la croix du Maine. Du Bellay écrivait au roi le 27 août, qu'il lui envoyait suivant sa demande et sous la conduite d'un gentilhomme et de quelques archers, Jean-Louis de Saluces qui a « le cerveau bizarre et assez embrouillé étant entre le fol et le peu sage. » Ce prince fut mis en possession de la ville de Saluces où son frère François vint l'attaquer et, pour se maintenir il dut avoir recours à la France.

Les années de paix à l'extérieur ne sont pas toujours des années de tranquillité pour les hommes d'état. Du Bellay l'éprouva. Après la paix de Nice, l'influence prépondérante auprès du roi fut celle de Montmorency, que nous appellerons désormais le Connétable, du cardinal de Tournon, de la duchesse d'Etampes; sans être ligués, ils avaient la même opinion sur les idées nouvelles; ils les considéraient comme dangereuses pour la royauté et comme devant amener sa ruine. Non-seulement, Du Bellay ne les combattait pas, mais il les accueillait avec complaisance : *doctrinâ incertus*, dit un écrit contemporain. Sa faveur diminua; il s'en plaignit dans des poésies parvenues jusqu'à nous. Il accuse le cardinal de Tournon d'être la cause de la perte de son influence, mais sans apporter des preuves à l'appui de ses allégations. Il le désigne sous le nom de *Circius* dans des vers satiriques (1) adressés à Jeanne de Navarre. Tournon avait cependant écrit au pape pour lui dire le mécontentement du roi de ce que Du Bellay n'avait pas encore été nommé cardinal. Il était dans la nature de notre personnage de se plaindre; il le fit non seulement alors et dans les dernières années de sa vie; mais dès 1528, âgé de 35 ans, évêque et ambassadeur depuis deux ans, il s'écrie : « Dieu me soit témoin qu'en la fâcherie extrême où je suis je prendrais la mort à plaisir. » Il se plaint au Connétable de Mgr de Lodève, (2) il ne répond pas à une « sottise lettrée et téméraire de M. de Lodève, car je ne veux guerre ni hergne à lui ni autre; M. de Lodève me menace de vous mander des choses qui pourraient me faire honte; je prie Dieu de le mieux éclairer et de le rendre plus gracieux pour ses amis.... »

(1) Robert Estienne, 1546.

(2) Dugabre, évêque de Lodève.

Les attaques contre le cardinal de Tournon paraissent d'autant moins fondées qu'au moment de sa plus grande puissance, celui-ci l'avait chargé d'une mission importante ; il l'avait envoyé avec le président Olivier en ambassade à la Diète, convoquée à Spire par Charles-Quint, pour obtenir des princes allemands des subsides contre la France, mais ils ne purent remplir leur mission, l'accès du pays leur ayant été interdit par les ennemis. Ce refus d'accorder un sauf-conduit à des ambassadeurs est signalé par Bodin, dans sa *République* comme une violation du droit des gens.

Du Bellay avait été plus heureux lors de la négociation de la paix de Crespi en Valois entre les deux souverains rivaux, 18 septembre 1544 ; c'était la plus honorable que la France eût faite dans le seizième siècle. D'après Wotton, ambassadeur anglais, cette négociation fut habilement conduite par les français « qui sont les gens les plus artificieux pour jeter un os entre deux amis » ; ils firent des offres de paix à l'empereur et dans le même temps ils envoyèrent le cardinal Du Bellay « le plus subtil des membres du collège des cardinaux » au roi Henri qui l'accueillit comme un véritable ami, crut à ses douces paroles et à l'assurance de la paix ; aussi se fondant sur cet espoir, il répondit à l'envoyé de l'empereur que son maître fit sa paix de son côté, qu'il ferait la sienne séparément ; là dessus l'empereur s'accorda avec les français, et les anglais restèrent en guerre, mais se trouvant sans alliés ils furent contraints de négocier pour avoir la paix ; elle fut signée au printemps suivant.

Le cardinal de Tournon et l'amiral d'Annebaut continuèrent à diriger les affaires jusqu'à la mort de François I^{er}, survenue deux ans après ces derniers événements. Du Bellay en sa qualité d'évêque de Paris, officia dans la cérémonie ; une question de préséance s'éleva entre lui et le premier écuyer du roi défunt, mais l'un et l'autre accompagnèrent son corps jusqu'à Saint-Denis. Le seul roi qui dans notre siècle ait reçu cette sépulture royale ne fut accompagné ni de l'archevêque de Paris ni de son grand aumônier qu'une question de préséance divisa aussi, et d'une manière plus malheureuse.

XIII

A l'avènement de Henri II, Du Bellay fut compris dans le Conseil du roi, mais bientôt, pour obéir au triumvirat qui avait la direction des affaires, il dut, comme la plupart des cardinaux, quitter la Cour et aller résider à Rome.

Il passa par le Piémont et fit un mémoire sur sa situation, il le montre divisé en deux partis : celui du prince de Melphe et celui de Mons^r de Termes. Le premier a de son côté le peuple « et en disant le peuple on ne veut pas dire ceux qui parlent pour lui à son insu et contre sa volonté » ; l'exploitation du peuple par les ambitieux n'est donc pas nouvelle. Les soldats étaient du même parti pour la justice que leur rendait le prince, homme sage, vigilant, affectionné au service du roi.

Du parti de Mons^r de Termes était le Parlement, composé d'étrangers sauf quatre membres que Mons^r le cardinal de Tournon y avait mis comme français, « mais ils sont d'Avignon et à ce qu'on dit, ils ont peu du français ».

Du Bellay pendant son séjour apaisa quelques réclamations soulevées à l'occasion de la gabelle et proposa que Mgr de l'Hospital, revenant du Concile, s'arrêtât quelques temps à Turin, pour se rendre compte des abus qui s'y commettent ; MM^{rs} le Connétable et le Chancelier lui ont bien dit qu'il y a danger de trop remuer l'ordure, de peur que ceux que l'on voulait atteindre ne fissent quelque mauvais tour, mais un homme de la prudence de l'Hospital prenant cette affaire en main, il n'en résulterait pas d'inconvénient ». Du Bellay trace le portrait des principaux personnages ; il montre Birague menant son Parlement à la baguette par son esprit, son savoir, sa dextérité et son expérience ; de Termes, attaché aux impérieux par ses alliances ; La Molle (1) cherchant à épouser une fille dont la famille tient au parti des impériaux.

Le Piémont ne le retint pas longtemps, nous le trouvons à Rome vers le mois d'août ; il ne quitta plus cette ville sauf de rares voyages en France. Il fût mêlé à tous les événements qui s'accomplirent en Italie pendant les douze années qui suivirent :

(1), Tué à Cerisolles. Son neveu exécuté en 1574 avec Coconas.

les affaires de Parme, la guerre du Siennois, l'expédition de Naples ; il assista à quatre Conclaves, eut à négocier avec quatre souverains pontifes, dut entretenir des relations avec les cardinaux, les ambassadeurs et de nombreux personnages ; il montra toujours une grande habileté et ne fut inférieur à aucun des hommes qu'il rencontra comme adversaires.

Il fut pendant son séjour à Rome un agent d'information non infallible, mais très utile pour la Cour de France. Il prie le roi de continuer à Sleidanus, secrétaire des états protestants, la pension de cent écus que lui faisait François I^{er} sur son épargne, dans la crainte qu'il n'en accepte une de l'Angleterre. Sans l'appui de son gouvernement, il obtint des voix pour le Papat. Sa volumineuse correspondance où se retrouve son esprit abondant, facile, enjoué, s'étend à tous les évènements et à tous les personnages d'une époque féconde en agissements ; elle est une source d'informations sur les choses de l'Italie au xvi^e siècle, et sur des hommes empreints d'une originalité qui disparaît à mesure que se fait l'unité.

Au moment où Du Bellay arrivait à Rome pour prendre aux évènements une part qui ne fut pas toujours la même, un nouveau souverain régnait en France, mais la politique inaugurée par son prédécesseur contre l'empereur restait la même. Celui-ci le comprenait, aussi disait-il que Henri serait un adversaire plus redoutable que son père, que François I^{er} avait tiré le Turc par les cheveux en la chrétienté, que Henri l'y tirerait par les cheveux, les mains et les pieds.

Malgré sa pénétration, Du Bellay à son arrivée en Italie, se méprit sur les dispositions de Charles-Quint ; il écrit au roi en avril 1548 : « l'empereur est à vous envers et contre tous, il vous baillera son fils pour votre sœur et le prince de Savoie pour votre bastarde. » Ces bonnes dispositions, si tant est qu'elles eussent jamais existé, ne furent pas de longue durée et bientôt après, Du Bellay, appréciant mieux les choses, déplore les progrès de l'influence de l'empereur en Italie au préjudice de celle du roi de France ; il craint que dans le partage qui s'est fait, l'empereur ne se traite en aîné et même ne se contente pas de son partage. Ce qui vient de ce côté lui paraît suspect. Ce souverain ayant demandé la suspension du Concile de Trente, Du Bellay écrit au roi que la proposition étant partie de « cette boutique » il ne

peut que dire « timeo danaos et dona ferentes » ; la matière ayant été consultée, vue et revue à Rome, elle doit être étudiée longuement en France • dans l'intérêt de l'église gallicane dont le roi est le protecteur, afin de ne pas la laisser flotter sans savoir comment l'orienter ».

La puissance de l'empereur était grande en Italie ; il avait un parti nombreux parmi les cardinaux et des agents actifs pour étendre son influence. Du Bellay frappé de cette situation écrit au cardinal de Guise, que si on ne rend les gens contents, ils se jetteront dans les bras de l'empereur croyant y trouver leur avantage ; « ils se rendent bien compte que ce sera donner les brebis à garder au loup, mais toute cette race ne s'en soucie pas d'une maille. » Le pape ne lui paraissait pas dans des dispositions favorables à la France : « ce vieillard, en toutes choses qu'on a à obtenir de lui, se trouve plus dur que jamais, et aux autres choses il est attendant comme le renard ce qui lui viendra du côté de l'empereur... il nous le faut manier comme un verre. »

Paul III, alors très âgé, continuait entre les deux souverains rivaux une politique de neutralité absolue qui était dans les idées de l'église et qu'il croyait conforme aux intérêts de l'Italie. Le meurtre de son fils Jean-Louis Farnèse accompli vers ce temps par les agents de l'empereur l'en fit sortir et le rejetta vers la France à qui il proposa une alliance. « Ce sang pour vieil qu'il soit est bouillant de vengeance, » mande Du Bellay.

Celui-ci apportait au service du roi un grand dévouement et une haute intelligence. François de Rohan, seigneur de Gié, alors ambassadeur à Rome en rend témoignage dans sa correspondance. Le cardinal de Guise lui adresse des remerciements de ses lettres qui lui expliquent si clairement les affaires de delà que même s'il était sur les lieux, il ne les comprendrait pas mieux ; il le prie de continuer et de croire qu'il mettra toute son industrie à lui complaire ; il le tient au nombre des premiers et des principaux de ses amis. Lors de la naissance de Mgr d'Orléans survenue vers ce temps, il lui demande une copie des vers qu'il a préparés et « quoique la naissance ait été retardée, les vers n'en seront pas moins bons ». Pour cet événement une très belle fête fut donnée par Du Bellay à tous les grands personnages de Rome. Rabelais, son secrétaire en a laissé une description détaillée : le premier jour eut lieu un combat sur terre, les jours suivants,

furent donnés de grands banquets, des comédies, des feux de joie. En même temps qu'il donnait ces fêtes, il écrivait au duc de Guise pour le prier de distribuer cent écus aux poètes qu'il nommait.

Du Bellay ne négligeait rien de ce qui pouvait donner du prestige à son roi et projeter quelque éclat sur lui-même. Une occasion se présenta cependant où son habileté se trouva mal à l'aise entre les exigences de la cour de Rome et celles de son maître qui trouva que ses intérêts n'avaient pas été assez défendus. Dans une lettre du roi, d'avril 1549, on lit que pendant la maladie de l'ambassadeur d'Urfé (1), le cardinal Du Bellay a écrit des volumes si grands qu'ils seraient suffisants pour contenir toute la chronique de l'empereur, et toutefois sous ce déluge de paroles, il n'y a en substance qu'un mot qui est qu'il n'avait osé parler au Saint-Père, comme le portait la dépêche relative aux indults ; le roi trouvait très étrange cette conduite du cardinal qui avait l'air de croire qu'il fallait mendier à genoux ce que l'on avait à demander au pape, comme si un roi de France était un petit prince d'Italie.

Ces lignes peignent Du Bellay ; « sous ce déluge de paroles » il masquait sa faiblesse ; ses lettres manquent d'énergie ; on n'y trouve pas le ton du commandement qui distingue celles du cardinal de Lorraine, de Richelieu, et des grands ministres qui ont su imposer leur volonté. Tel le représentent ses portraits : ses traits sont beaux, il a de la grâce, une grande séduction personnelle, mais il est dépourvu de cette physionomie énergique des hommes qui furent mêlés aux événements du xvi^e siècle.

Les reproches du roi furent vivement sentis par Du Bellay. Il a recours à ses amis qui interviennent pour faire trouver bons ses services. Le cardinal de Châtillon lui écrit le 16 juin : « le roi est satisfait de vos services, mais il veut que vous disiez à sa Sainteté tout ce que l'on vous écrit ; vous devez dire tout ce que le roi vous mandera... » Ce petit orage avait été occasionné en partie par une lettre du secrétaire d'état Dutier de Beauregard, au chancelier, portant que Du Bellay s'occupait trop mollement

(1) A son retour il fit bâtir sur les bords du Lignon, le château de La Bastie ; la chapelle a subsisté jusqu'à ces dernières années. M. Octave Puy de la Bastie en a fait une description ; il a donné un tableau qui le représente au musée de Saint-Étienne.

et trop faiblement des bénéfices, qu'il fallait faire connaître à Rome qu'il est un roi de France.

Ce que Du Bellay ne négligeait pas, c'était de mettre sa personnalité en relief; le 23 mai il écrit au roi que le cardinal de Burgos lui a fait part des desseins de l'empereur de négocier la paix avec la France, non par l'intermédiaire du cardinal de Ferrare, mais au moyen de lui Du Bellay. Tout en parlant des affaires publiques, l'ambassadeur d'Espagne lui aurait fait une ouverture au sujet du papat « dont il disait avoir dudit empereur, par certains moyens qu'il me conta, autorité de si grandement me gratifier... » Nonobstant les bonnes dispositions de l'empereur ou peut être à cause de ces dispositions, Henri II envoya le cardinal de Ferrare à Rome et le chargea du maniement et de la connaissance des affaires de la France qu'il retira à Du Bellay. Celui-ci s'excusa d'avoir encouru le mécontentement du roi au sujet de la conduite de ses intérêts auprès du Saint-Père et se plaint qu'un doute puisse exister sur sa fidélité; après 30 ans de services, c'est le plus grand malheur qu'il puisse éprouver « lui pauvre ver de terre que le roi a si souvent daigné appeler un de ses amis ». Malgré la vivacité de sa défense, Du Bellay n'eut plus communication des affaires, et sur les conseils du Connétable qui lui portait toujours de l'intérêt, il rentra en France.

XIV

Il y était depuis peu, lorsque le 16 novembre il reçut l'ordre, ainsi que tous les cardinaux, de partir pour Rome à cause de l'état de santé du Saint-Père. Les prévisions de d'Urfé, alors ambassadeur avaient été justes; le pape Paul III mourut le 10 décembre 1549 et les cardinaux français arrivèrent à temps pour entrer au Conclave, mais ils ne purent empêcher l'élection de Jules III, 8 février 1550, porté par les Farnèse et les impériaux.

Vers cette époque, Du Bellay éprouva une maladie; une de ses lettres est datée : « de Rome en mon petit grabat... » il était logé à Saint-Apostole; la maladie le tient encore au lit, quand elle lui permettra de monter à cheval, .. il projette de visiter les marais assis sur le chemin de Rome à Naples que la reine lui avait donnés et que le seigneur Julien de Médicis avait entrepris de dessécher; il continua son voyage jusqu'à Naples qu'il n'avait pas encore vue.

Peu de temps après mourut le cardinal Jean de Lorraine ; son neveu, le cardinal de Guise, recueillit son titre ; quant à ses nombreux bénéfices, qui s'élevaient à 150 mille livres de rente, ils firent beaucoup d'heureux. Du Bellay écrit au Connétable que les gens raisonnables avaient trouvé très dur que dans cette riche dépouille on n'eût pas donné « un morceau au cardinal Théatin, c'est-à-dire à homme tenu un Platon entre les philosophes, de cet âge, de cette sainteté et doctrine, qui est à l'aumône, lui et ses neveux pour être serviteurs du roi... » Sur un état des dépenses de la maison de Du Bellay, le cardinal Théatin est porté comme ayant part aux distributions de pain et de vin, sans doute pour son couvent.

Le cardinal du Bellay avait une parenté nombreuse sur laquelle sa haute position jetait de l'éclat ; une de ses nièces, Claude de Gravy avait fait vers 1545, un brillant mariage avec Artus de Maillé, seigneur de Brézé, capitaine des gardes ; une autre fut recherchée pour une alliance avec un neveu du pape ; il l'aurait dotée sur ses bénéfices et le pape aurait aussi contribué de quelque riche don. On lui faisait entrevoir pour lui des merveilles dans le présent et le papat dans l'avenir ; il eut le bon sens de laisser ses nièces dans le Perche, où l'existence était plus calme qu'à Rome. Si ses frères avaient eu des fils, il aurait sans doute aimé à reporter toute son affection sur eux, à les guider et les élever dans une carrière où de nombreux exemples les attendaient, mais Dieu n'en accorda à aucun des quatre qui étaient restés dans le monde et cette branche brillante de Du Bellay ne fut continuée que par les deux filles de Martin.

Pour la seconde fois Du Bellay allait éprouver que les longues dépêches ne suffisaient pas à obtenir la confiance du roi. Le cardinal de Guise, appelé de Lorraine depuis la mort de son oncle, était venu à Rome pour assister au Conclave ; il avait une nature trop dissemblable de celle de Du Bellay pour que l'accord subsistât longtemps entr'eux, et ce dernier le sentait. Il accusait Guise de l'avoir dépeint comme l'homme le plus couvert de méchancetés et de trahisons qui fût au monde, d'avoir dit que les affaires du roi sont à Rome entre les mains des fous et des méchants. Il repousse énergiquement de pareilles imputations et consent « que ses péchés véniels contre le service du roi passent pour mortels » ; il prie le duc de Guise de le justifier auprès de

son frère, car il n'a jamais fait que ce que devait faire le plus affectionné serviteur ; ceux qui ont donné l'opinion qu'il n'est pas aussi homme de bien que gentilhomme doit l'être, ont grandement abusé son frère ; sur ces deux points, il restera toujours « au parangon » envers tout autre de sa qualité ; il repousse avec indignation le reproche d'avoir cherché à obtenir les huit suffrages accordés à son nom dans l'élection pour le papat, et prétend démontrer qu'il a travaillé pour le cardinal de Ferrare, candidat de la France.

Il aurait voulu que le Connétable, le protecteur toujours fidèle, eût pu juger par lui-même des choses de Rome ; il lui écrit, juin 1550 : « plutôt à Dieu que vous puissiez les miracles du temps passé et envoyer votre esprit, volant en l'air, jusques ici... » ; mais le Connétable se borna à envoyer une lettre donnant avis que le roi ne prenait pas grand goût aux choses qu'il mettait en avant et lui conseillait de se rendre auprès de lui espérant qu'une explication lui rendrait sa confiance.

XV

Au mois de juillet 1550, Du Bellay s'achemina vers la France. Il y resta près de trois ans. Il s'y trouvait au moment où venait d'être rendu l'Edit appelé des petites dates, contre les abus commis en cour de Rome, dans la collation des bénéfices. Par une lettre écrite en Italie à un membre du Consistoire, on voit qu'il désapprouve cet Edit ainsi que les prétentions du parlement d'empiéter sur la juridiction ecclésiastique ; il signale avec satisfaction l'intervention du roi et la punition de trois membres de la compagnie pour mettre ordre à cet empiètement.

Son pays natal l'occupa pendant ces trois années où il fut laissé à l'écart des fonctions publiques ; dans une lettre, il parle d'un projet d'aller dresser son ménage et ses jardins au pays du Maine, afin que, quand l'occasion y amènera ses bons amis, il leur donne à se désennuyer « autant que le soin que j'y mettrai me le permettra. » L'Hopital combat une fantaisie de Du Bellay, de se bâtir un palais au fond de ses forêts du Perche ; c'était sans doute la réponse à sa lettre.

Henri II, obligé de continuer la guerre contre Charles-Quint, avait besoin d'argent ; il avait demandé au clergé et obtenu une

imposition de vingt livres pour chaque église ou clocher ayant fabrique. Elle produisit treize cent mille écus (1). La mesure fut critiquée par Rabelais entr'autres qui prétendit que le roi avait suspendu toutes les *campanes* de son royaume au col de sa jument (Gargantua, l. 17). Certains prédicateurs avaient prêché contre cette imposition et aussi contre l'alliance contractée avec les princes protestants d'Allemagne ; la Reine, régente pendant l'absence du roi retenu à l'armée, fit des plaintes à Du Bellay contre les prédicateurs et demanda leur punition ; en sa qualité d'évêque de Paris, il prit des mesures contre les gens d'église de son diocèse qui avaient attaqué les actes du roi.

Mais les vingt livres par clocher ne suffisaient pas aux nécessités de la guerre ; on cherchait à se procurer de l'argent par tous les moyens. En janvier 1552, le roi demanda aux membres du parlement, aux évêques, aux grands personnages, de leur emprunter leur vaisselle (2) d'argent pour la convertir en monnaie. Le premier président de la chambre des comptes, Nicolai, était chargé de surveiller l'opération. Du Bellay fut du petit nombre de ceux qui refusèrent ce prêt ; il s'acquitta par un bon mot et répondit au roi, se citant comme exemple : quand Jésus mourut le vendredi, il savait qu'il ressusciterait le dimanche. Il avait trop de ressources dans l'esprit pour ne pas trouver réponse à tout. Quelques années plus tard, le clergé voulant venir en aide à l'Etat, prit à sa charge le paiement des rentes de l'Hôtel de Ville et le continua pendant vingt ans.

Le roi trouva plus d'empressement dans la création des juges présidiaux des sénéchaussées et bailliages, et pour les emplois des dix-sept généralités entre lesquelles il divisa le royaume. C'est qu'alors comme aujourd'hui le goût des fonctions publiques tourmentait tous les français, aussi disait-on, dès cette époque, que quand le roi créait une charge, Dieu créait un sot pour l'acheter.

Un bref (3) du pape du 25 janvier de cette année, accorda à tous les sujets du roi la permission de manger en carême des

(1) En 1523, deux décimes et demi sur toutes les églises du royaume avaient produit 1,185,231 l. t. ; la part du diocèse de Sées est 15,680 l. Dupuy, 486.

(2) La vaisselle de Duprat, mort en 1536, fut évaluée 30,409 fr. 6 s. 2 d.

(3) Marguerite d'Angoulême écrit à François I^{er}, prisonnier : votre mère a entendu que vous voulez entreprendre de faire le carême sans manger chair ni œufs ; je vous supplie de ne le faire et considérer combien le poisson vous est contraire.

œufs et certaines viandes. Une instruction du Conseil du roi invite l'évêque de Paris à expliquer le bref au peuple, et à lui lever toute crainte et scrupule à cause des anciennes institutions de carême.

Ceux qui voulaient user de la permission devaient verser une aumône volontaire entre les mains de l'évêque. Il est permis de penser que ce changement important dans la discipline de l'église n'avait pas été fait en dehors de Du Bellay, évêque de Paris, cardinal puissant à Rome, mais qu'une grande part lui revient dans cette décision prise en raison des difficultés et des exigences du temps.

Le Concile de son côté, le pape du sien, avaient décidé que les évêques ne pourraient pas conserver plus d'un évêché et qu'il faudrait opter dans les six mois. Il y eut des prorogations de délai, mais enfin il fallut se décider, et, en décembre 1552, le roi écrivit à Du Bellay de résigner entre les mains du protonotaire de Monluc l'archevêché de Bordeaux.

XVI

Quelques mois après, en avril 1553, il quitta la France pour la dernière fois et alla résider à Rome auprès du pape Jules III ; il obtint l'amitié du souverain pontife, ce à quoi ne réussissaient pas tous ceux qui l'approchaient ; le secrétaire Raince écrivait que la nature de Sa Sainteté était fort difficile à connaître ; « il aime Mgr le cardinal Du Bellay et sont fort approchans l'un de l'autre de nature et condition. »

Des événements importants étaient survenus en Italie pendant l'absence de Du Bellay. Jules III n'aimait pas la France mais il craignait l'empereur. Sous l'influence de celui-ci, il avait fait la guerre à Octave Farnèse, qui voulait, malgré l'un et l'autre, conserver son duché de Parme, patrimoine de son père. Le pape trouvait intolérable que « un misérable ver comme Octave se révolte à la fois contre un pape et un empereur. » Henri II avait de justes raisons de protéger Parme et Octave, c'était le bien et l'avantage du Saint-Siège, le repos et la sûreté de l'Italie, il répondit à la conduite du Pape en retirant son ambassadeur de Rome. Cependant au bout de quelques mois l'accord se rétablit et le 29 avril 1552, les deux souverains signèrent une trêve par

l'intermédiaire du cardinal de Tournon. C'était au moment où Ferdinand, frère de Charles-Quint, venait de faire poignarder le cardinal Fra Georgio, ministre de Hongrie, encore un de ceux dont parle Voltaire. Cet événement ne fut pas étranger à la paix non plus que l'Edit de Septembre 1551 qui défendait de porter or ou argent à Rome pour les bénéfices. Le Pape fort ému de cette mesure qui le laissait sans ressources se décida à un accommodement.

La trêve que le cardinal de Tournon négocia fut utile à la France qui eut bientôt à soutenir la guerre contre l'empereur en des lieux différents. Montmorency s'empara de Metz ; en Italie Sienne chassa les Espagnols, août 1552 ; Naples se souleva contre le vice-roi de Charles-Quint qui voulait établir l'Inquisition. Le cardinal Du Bellay demandait avec instance des secours en faveur des Siennois et l'envoi dans leurs murs de Claude Toloméi. En même temps il appelait l'attention de la Cour de France sur le royaume de Naples et montrait qu'une expédition dans ce pays serait couronnée de succès : « Je suis bien trompé, si le roi n'y a terriblement beau jeu..... je n'ose vous dire combien vous êtes appelée par nos voisins qui sont plus désespérés que jamais et plus mal satisfaits des prêtres que des ruffiens, car vous diriez que je mettrais trop de bois au feu... » Mais la France était sérieusement occupée au Nord contre les troupes de l'empereur elle laissait l'Italie à elle-même.

Les lettres de Du Bellay sont remplies des plaintes des Siennois se disant abandonnés et des promesses des Napolitains en faveur d'un prince français, le régime des vice-rois Espagnols leur étant odieux. Il est certain que tous les lieutenants de l'empereur en Italie : don Pedro de Tolède à Naples, Marignan dans le Siennois, Fernand de Gonzague dans le Milanais, le duc d'Albe, Diego de Mendoza, Antonio de Leyva se rendirent coupables de cruautés et d'exactions inouïes. Les lignes suivantes de Du Bellay expriment les sentiments qu'ils inspiraient : « Ne sont les Espagnols si terribles qu'étaient les Goths, ni n'entendent si bien la guerre à ce qui s'en croit. mais bien est vrai que les dits Goths ne laissèrent pire nom d'eux en toute leur retraite que font les dits Espagnols usant de toute sorte d'assassinement envers ceux qu'ils s'étaient attirés par douceur. »

La santé du pape Jules III déclinait ; Du Bellay mande au

Connétable qu'il lui a trouvé « les membres tant agrélis et le col aussi que je ne l'eusse cru sans voir ; je l'ai vu se jeter si apremment sur les viandes qu'on lui défend que je ne puis trouver sa vie bien assurée ; » en prévision d'un événement prochain il demande l'envoi à Rome de plusieurs cardinaux tels que Monseigneur d'Armaignac « grand homme de bien fort affectionné au service du roi, » de Monseigneur de Tournon « lequel en particulier par son autorité, sens et expérience porterait grand poids aux affaires ; » leur présence renforcerait à Rome le parti français contre celui de l'empereur qui recevait en ce moment, 1554, un grand appui du mariage du prince d'Espagne avec la reine d'Angleterre. Il montrait les Imperiaux gouvernant le Pape, le duc de Florence maître dans Rome, le Sacré Collège « sous les pieds » depuis la mort de Trani et de Salviati, les cardinaux à la dévotion de l'empereur et plus encore du duc de Florence « qui à la fin sera pape lui-même ; » et cependant les Romains, connaissant l'avidité et l'humeur envahissante de Cosme de Médicis, inspiré par sa femme, lorsqu'il venait à Rome, affichaient sur les murs : *Tityre coge pecus*.

Si nous étions plusieurs de la nation, dit Du Bellay, nous pourrions nous entr'aider et « donner la pelote » l'un à l'autre. « Rompant Monseigneur de Tournon les premières lances, moi après me servant des éclats qui en sortiront ; Lenoncourt qui sera doyen des prêtres disant ce qui lui en semblera sans trop de respect, Armaignac puis après ne y défailant comme il le saura faire à son tour, le Collège se trouvera renforcé ; Sa Sainteté y commande comme au Belvédère et elle s'en rendra dans les matières d'Etat d'autant plus insolente. ... » C'est de cette manière pittoresque qu'il dépaignait la Cour de Rome. Quelques mécontentements éclatèrent entre le Saint-Père et le duc Cosme, il les signale et pense qu'on devrait en profiter pour chercher les moyens de les détacher l'un de l'autre et d'établir une alliance entre le pape et le roi.

La guerre du Siennois continuait ; les habitants avaient chassé les Espagnols et appelé les Français. Le duc de Florence, malgré les efforts du cardinal de Tournon s'unit à l'empereur pour les combattre. Henri II lui opposa des forces commandées par Pierre Strozzi, fils d'une victime du duc. « Strozzi sera une puce à l'oreille du duc de Florence qui l'empêchera de dormir. » Dans

sa haine contre Cosme de Médicis et le pape son allié, Strozzi avait proposé de mettre le siège devant Rome pour faire diversion. Du Bellay multipliait les demandes de secours en faveur des Siennois ; il insistait sur la nécessité d'une tête de Gendarmerie française, disant, que si le roi avait eu deux cents hommes d'armes dans l'Etat de Sienné, toute l'Italie aurait plié le genou devant lui, tant était grand le prestige de la Gendarmerie française. Mais les secours envoyés furent comme toujours insuffisants, et Sienné succomba malgré Montluc, malgré Strozzi qui mérita cependant d'être fait maréchal de France.

Les affaires de la France en Italie étaient alors dirigées par les cardinaux Du Bellay, de Ferrare, Farnèze, mais la division et la mésintelligence existaient souvent dans ce triumvirat au grand préjudice du service du roi. Pour le faire cesser Henri donna la superintendance des affaires au cardinal de Ferrare et à son défaut à Farnèze, mai 1554 ; Du Bellay en éprouva un vif mécontentement, il dit que Farnèze ferait mal les affaires de la France, parce que la bonté de sa nature le rend facile au flux de sa langue et que le premier venu « lui tirera les vers du nez ; » il indique au Connétable, comme moyen de le guérir, de le louer par lettres de sa retenue. Il lui rend justice toutefois et le défend d'être impérial comme le croit le Connétable : « le dit Farnèze étant gentilhomme, et gentilhomme Romain, ne saura jamais aimer celui qu'il m'a dit savoir certainement avoir commandé la mort de son père. »

On tendait alors à séparer le Pape du duc de Florence et à le rapprocher de la France ; Du Bellay se disait en meilleure situation d'agir que Farnèze et promettait de ne perdre ni temps ni heures pour y parvenir. L'entente s'établit entre eux pour entretenir le pape dans de bonnes dispositions envers la France « accordant en cela mes châlumeaux avec le cardinal Farnèze. »

Sur un point cependant l'accord n'existait pas. Les Farnèze poussaient beaucoup le roi de France à entreprendre une expédition dans le royaume de Naples. Le pape de son côté s'efforçait de montrer que cette conquête était plus facile et plus utile que les autres. Du Bellay favorable à cette entreprise dans les premiers temps de son séjour à Rome la déconseillait maintenant, disant qu'il ne fallait pas « mettre tant de bois au feu » et que ce ne serait pas « jeu de peu de table. » Dans son opinion qui

était la vraie, la guerre contre le duc de Florence, devait être poussée activement, et tous les efforts dirigés contre Naples n'auraient pas délivré Sienne « d'un cierge » ni ruiné le duc de Florence. Il démontrait que la suspension d'armes demandée par celui-ci était un piège tendu par la finesse italienne effrayée du secours amené par Dragut-Reiz ; que l'amiral turc, mécontent de se retirer sans avoir rien fait, ne reviendrait pas quand on aurait besoin de lui, tandis qu'il empêcherait le duc de Florence de recevoir des vivres, ferait passer à Sienne les blés apportés de France et que, pendant ce temps, le baron de La Garde s'emparerait de l'île d'Elbe et de la Corse plus faciles à garder que Naples. Le Conseil était bon, il fut suivi ; la Corse fut occupée par les flottes de Dragut et du baron de La Garde, mais elle fut rendue aux Génois à la paix.

Si la France éprouva des revers en combattant Charles-Quint, celui-ci s'usa dans la lutte. D'après Du Bellay, au moment où nous sommes arrivés, 1555, sa santé était altérée, il était malade de corps et d'esprit ; il se servait de son influence auprès de la reine d'Angleterre, mariée à son fils, pour la pousser aux cruautés ; il en était venu au point de passer son temps à s'amuser avec des horloges, « il faut joindre ses horloges avec les pou-pines de sa bonne dame de mère » écrit Du Bellay qui ne trouvait pas sa raison plus solide que celle de sa mère Jeanne-la-Folle. « ils sont ici d'avis que l'empereur par force de mal caduc, de fièvre et de gouttes comme celles qui ont étranglé le cardinal Trivulce était en tel état qu'il fallait le jetter entre les mains d'un empirique qui voulait entreprendre le hazart. » Le Saint Père disait que l'empereur avait été personne cupide, cruelle et ingrate.... qu'il est aujourd'hui ainsi qu'il entend agité de même maladie que sa mère.... tout cela était vrai, et bientôt Charles-Quint cédant à la maladie et au découragement de voir échouer ses projets de domination universelle se détermina à abdiquer en faveur de son fils.

Voici comment Vassé (1) qui était allé saluer ce prince de la part du roi le dépeint : « Je lui fis la révérence, lui, étant debout auprès d'une cheminée les deux mains appuyées sur un landier, se les frottant sur le dit landier. A voir son visage et sa conte-

(1) Groingnet de Vassé de la province du Maine ; c'est à une comtesse de Vassé de cette famille que Condillac a dédié son *Traité des Sensations*.

nance, il n'est pas celui qui doit mettre fin à toutes les entreprises commencées ou délibérées par l'empereur son père. » Vassé était un des braves compagnons d'armes du maréchal de Brissac, mais il n'était pas endurant : « ... Ventre Dieu, je fus contraint de lui donner un coup de dague », dit-il, en parlant d'un homme qui ne lui avait pas rendu son salut.

XVII

Le pape Jules III mourut le 23 mars 1555 et Marcel II lui succéda le 9 avril. Le cardinal de Ferrare candidat appuyé par la France n'avait pas été élu ; la Cour fut mécontente. Du Bellay chercha à démontrer qu'il s'était employé à le faire nommer et que celui-ci avait échoué par sa faute, mais que le roi aurait lieu d'être content de l'élection qui vient d'être faite : « Il y a plusieurs siècles que pape ne fut assis en ce siege qui donnât meilleur odeur de son fait. »

Les espérances que faisait concevoir Marcel II ne se réalisèrent pas, il mourut après un pontificat de 21 jours et fut remplacé le 23 mai par Paul IV. Du Bellay écrit au roi que pour faire tomber le papat aux mains de Monseigneur de Ferrare, il s'est employé autant que nul autre de ce Collège, autant que lui-même ; on a répandu des mensonges pour souiller son innocence, mais il est homme de bien, net de cœur et dévoué au roi ; ceux qui diraient que dans ces deux élections il n'a pas été loyal serviteur seraient « de grands menteurs, » il a pour lui le témoignage du duc et du cardinal de Ferrare.

L'ambassadeur de France à Rome, Davanson, ne pensait pas de même ; le 25 mai il mandait au Connétable que les cardinaux de Ferrare, Farnèze et Du Bellay prétendaient au papat et avaient travaillé chacun dans son intérêt auprès des Cardinaux leurs amis, que s'ils eussent été unis pour le service du roi ses affaires en iraient beaucoup mieux. Du Bellay se défendit avec habileté, il demanda à quitter Rome, puisque le roi n'avait pas confiance dans ses services. Il reçut l'ordre de rentrer en France et d'aller se justifier, mais le Saint Père l'ayant très à-propos réclamé auprès de sa personne, le roi condescendit à cette demande. Davanson avait écrit peu de jours avant l'élection que le cardinal de Ferrare ne pouvait pas arriver au papat parce que

les cardinaux impériaux, très nombreux, s'opposaient à sa promotion, qu'il reconnaît l'impossibilité de rien entreprendre pour les cardinaux de Tournon et Du Bellay, quoique le roi eût recommandé le cardinal de Tournon, que celui qui approcherait le plus du pape serait le cardinal Théatin, doyen du Collège, estimé de bonne et sainte vie.

Les prévisions de l'ambassadeur se réalisèrent, Jean-Pierre Caraffa dit le cardinal Théatin, du nom de l'ordre qu'il avait fondé, fut élu ; il prit le nom de Paul IV. Davanson rend compte de ses bonnes dispositions pour la France : « Le bonhomme en la présence de tous les impériaux m'a tant accolé de fois me disant : « Le roi m'a mis au lieu où je suis, il me trouvera tel qu'il désire. » L'ambassadeur ajoutait que le cardinal Du Bellay tenait la première place après le pape, puisqu'il était Doyen et évêque d'Ostie et qu'étant pleine de bonne volonté, on pouvait compter sur une bonne issue pour les affaires que la France aurait avec la Cour de Rome.

L'élection de Paul IV avait en effet laissé vacant le Décanat du Collège des Cardinaux. Sans consulter les princes chrétiens intéressés dans la question, le nouveau Pape décida que le plus ancien des Cardinaux présents à Rome occuperait cette dignité ; elle échut à Du Bellay qui remplissait la condition. Peut-être en agissant de la sorte le nouveau Pape fût-il mû par cette considération qu'en décembre 1553, il avait obtenu le décanat que Du Bellay recherchait croyant y avoir des droits, car il écrivait au roi : L'évêché d'Ostie et le décanat m'appartenaient, le pape les a donnés au cardinal Théatin que certains trouvent long, irrésolu et austère, malgré les démarches de l'ambassadeur en ma faveur. Mais la Cour de France avait maintenant d'autres intentions, elle désirait le décanat pour le cardinal de Tournon, plus ancien en titre et qui avait été ministre dirigeant sous François I^{er}. Du Bellay qui l'ambitionnait depuis longtemps aurait voulu que personne n'en eût eu envie ; il écrivait au Connétable que c'était une peine continuelle, que Trani n'en était pas quitte avec trois mille écus du sien par an, mais que, pour le service du roi, il en supporterait tant la peine que la dépense.

Le roi fut très mécontent que Du Bellay eût accepté le décanat sans sa permission. Le Connétable lui écrit ainsi qu'à l'ambassadeur pour exprimer « le courroux du roi. » Il se défendit dans

plusieurs volumineux mémoires contre les reproches qui lui étaient adressés, il le fit en déployant toutes les ressources que lui fournissait un esprit fin et fécond ; c'est bien là qu'il tire le subtil du subtil. « Le Saint Père en consistoire me pria et enjoignit que j'eusse à prendre la superintendance de cette charge et de plus exhorta tout le Collège d'avoir en toute chose à me respecter, aimer, obéir, honorer non seulement comme le chef et le Doyen, mais comme sa personne propre, et de plus, voulut que je reçusse de ses mains un bref pour lequel elle me donne plus d'autorité et de puissance que je ne veux..... » Il s'excuse d'avoir accepté ce bref et a déclaré au Pape qu'il ne serait pas raisonnable que toutes les fois que messieurs les Cardinaux de Bourbon et de Tournon viendraient à Rome, ils ne prissent la place de Doyen ; il parle ensuite de son dévouement au sang de France dont il a donné des témoignages au roi, notamment le jour où Sa Majesté l'a mandé dans sa chambre sur la nouvelle de la mort du pape Paul III : « Sa Majesté me fit cet honneur de me parler assez privément dans son lit, présent Monseigneur le Connétable qui lui baillait l'urinal. » Ce n'est donc pas sans raison que Léonard Limousin dans son bel émail du *Banquet des Dieux*, met Anne de Montmenrency au lieu du dieu Mars à côté de Henri II qui remplace Jupiter, et de Diane de Poitiers substituée à Vénus. Mais revenons à Du Bellay ; il se montre très irrité d'un reproche du roi de ne pas conformer ses actions à ses paroles ; il dit que le roi a sa vie entre ses mains et qu'il répond de ses actes sur sa tête ; enfin, il présente comme excuse la mauvaise santé du cardinal de Tournon. c'e ne lui permettrait pas de consacrer huit à dix heures par jour aux travaux du consistoire.

Beaucoup de personnes s'occupèrent de l'affaire du Décanat à en juger par les correspondances du temps. Le cardinal de Ferrare qui avait la confiance du roi en Italie, approuvait le blâme donné à Du Bellay ; il se plaignait aussi de lui et l'accusait d'avoir été un des principaux auteurs de son départ de Rome ; « dernièrement encore il s'est essayé à faire pis que jamais contre moi... je m'attends bien, Sire, qu'il vous plaira y prendre telle provision qu'il n'aura plus moyen de me tourmenter ». Le dernier mot sur cette affaire du Décanat sera fourni par une lettre de Rabelais, secrétaire de Du Bellay : « ne sommes pas prêts d'avoir légat en France ; bien vrai est-il que le roi a présenté au

pape le cardinal de Lorraine, mais je crois que le cardinal Du Bellay taschera par tous moyens de l'avoir pour soi. Le proverbe est vieux qui dit : *nemo sibi secundus*, et vois certaines menées qu'on y fait par lesquelles le dit cardinal Du Bellay pour soi emploiera le pape, et le fera trouver bon au roi. » Il n'y a rien à ajouter à ces lignes ; celui qui avait cherché à supplanter le cardinal de Lorraine comme Légat n'était pas embarrassé pour parvenir au Décanat malgré le roi de France. On peut toutefois se demander si l'observation était bien placée dans la bouche de Rabelais qui dans la même lettre dit : je bois et mange ordinairement chez Mgr le cardinal Du Bellay.

Dans un grand nombre de ses lettres, on voit que Du Bellay comprend qu'il n'a pas la confiance du roi et de la Cour, il est profondément blessé que les ambassadeurs ne lui communiquent aucune nouvelle ; il cherche par ses justifications à regagner la situation qu'il a perdue ; il se plaint de ce qu'on lui « jette toujours le chat aux jambes » et s'irrite contre ses ennemis qui le connaissant « gentilhomme et de la nourriture que je suis continuent à me manier à coup de bâtons ; » il pense que, si le roi n'a pas fermé une oreille à ceux qui le calomnient, il lui en réserve une, la meilleure, pour se justifier.

Le roi lui avait en effet, à la suite de l'affaire du Décanat, donné l'ordre de rentrer en France, décembre 1555, et Du Bellay se disposait à obéir, à se retirer des affaires publiques et à vivre en repos dans sa maison, lorsque sur des instances du pape, le roi consentit à lui laisser continuer ses services à Rome ; en même temps il agréa sa résignation de l'évêché du Mans au protonotaire Rambouillet, son parent, 1556.

Les plaintes qui se produisaient, soit de la part de Du Bellay, soit contre lui venaient en partie de la pluralité des ministres d'égale autorité que le roi avait à Rome et qui se jalousaient : Ferrare, Farnèze, Armagnac, Du Bellay ; celui-ci écrivait que l'ambassadeur ouvrait ses lettres et en divulguait les nouvelles. Les affaires du roi souffraient de ces divisions. L'accord n'avait pas existé entre Strozzi et Du Bellay ; celui-ci écrivait que Strozzi aurait aussi bien fait s'il n'eût mis la main à la plume sans bien y avoir pensé « mais je lui ai compassion pour les passions qu'il a en l'esprit auxquelles je m'ébahis comment il peut résister... » Strozzi de son côté, récrimine contre le cardinal de Ferrare ;

« sa nature est insupportable, il voudrait être roi et des armes et de l'Etat et que je fusse pire qu'un vassal... j'ai plus de peine et de travail du dit cardinal que du duc de Florence... » Ferrare se veut mêler de toutes les affaires de France, dit Raince, Mgr d'Urfé l'en empêchait bien ; le pape par'lera bien plus confidemment à Tournon qu'à Ferrare, les italiens se défient toujours l'un de l'autre. D'Urfé mandait au Connétable qu'il avait conféré de diverses sortes d'affaires avec le cardinal de Tournon quoiqu'il n'en eût pas ordre, mais « ce cardinal est si sage et expérimenté que son avis est à désirer ». Ces personnages, tous d'un grand mérite et d'une grande autorité, éloignés du pouvoir dirigeant, suivaient leur initiative individuelle, et elle était très grande au seizième siècle ; le but visé était le même pour tous, mais non les moyens pour l'atteindre. Le même défaut de discipline existait chez les soldats que Muratori appelle, certainement avec exagération : *gente indisciplinata, orgogliosa et bestiale*.

XVIII

Henri II sollicité par Paul IV, envoya les cardinaux de Lorraine et de Tournon à Rome en décembre 1555, pour faire un traité. Le cardinal de Lorraine rentra bientôt en France, laissant à son collègue « la superintendance des affaires du roi en Italie. » Le pape et ses neveux, Carafa et Palliano désiraient une expédition dans le royaume de Naples pour le délivrer des Espagnols tous les jours plus odieux à la population ; le cardinal de Tournon était pour la paix. Un désaccord surgit bientôt entre ce dernier et le Saint-Père dont le grand âge rendait le caractère tous les jours plus difficile ; il demanda et obtint de quitter Rome ; il partit au mois de juillet et se rendit à Venise après avoir séjourné plusieurs mois à Casteldurant et à Pezzaro sur les bords de l'Adriatique.

Du Bellay rend compte de ces événements au Connétable : il s'était retiré dans sa vigne pour y recouvrer la santé ; le duc de Palliano vint l'y trouver ; il montre par ses discours que « ni le pape ni lui n'avaient guère besoin d'éperons pour les avancer ; » il parle de quelque mauvaise satisfaction que le Saint-Père avait eue du cardinal de Tournon et de ses efforts pour y remédier. Du Bellay s'entremet aussi, mais malgré cette intervention, ou

peut-être à cause, rien ne fut amélioré. On peut en effet se demander si elle était bien sincère lorsqu'on lit le passage suivant de la lettre du 7 juillet : « outre certaines choses malsonnantes dont le pape se plaint du dit cardinal, il y compte aussi sa superbe arrogance dont le cardinal use envers lui ; et d'un autre côté le cardinal se plaint que le pape ne fait pas de lui le cas qu'il mérite alléguant les manières qu'il a eues de l'autorité suprême en si grand royaume... » Dans une autre il écrit « Mgr le cardinal de Tournon ne hante guère le pape ; il dit que se voyant désagréable, il ne veut point se mêler de ses affaires... » Du Bellay approuva son départ de Rome « étant les choses si encancries qu'il les voit. »

A peine le cardinal de Tournon s'était éloigné que le cardinal Farnèse et son frère le duc de Parme, malgré tous les bienfaits répandus sur eux par la France, s'allièrent à l'empereur. Du Bellay montre les artifices des Farnèse et l'indignation du pape contre l'infidélité de cette famille ; le cardinal avait été le négociateur et le principal auteur de la mauvaise action ; il avait agi du reste comme la plupart des princes italiens qui vendaient fort cher leur services, soit au roi de France, soit à l'empereur, suivant l'avantage qu'ils espéraient trouver d'un côté ou de l'autre, et sans autre mobile que leur intérêt, aussi un ambassadeur recommandait de ne jamais se fier à aucun italien.

Les Carafa se préparant pour les hostilités, le duc d'Albe les prévint, entra sur les terres du pape et commit des dévastations ; Du Bellay lui écrivit pour lui demander de se retirer, mais il ne put rien obtenir ; il fallut songer à se défendre. Le Saint-Père appela auprès de lui Du Bellay dans une conférence sur le fait de la paix ou de la guerre ; Sa Sainteté pensa que toutes les tentatives d'accord ne serviraient qu'à faire croire qu'elle était faible de cœur, que l'audace de ses ennemies s'en accroîtrait d'autant et qu'il valait mieux mettre tous ses efforts à résister « gaillardement » à leurs entreprises. Il fut décidé que Rome se garderait sous le commandement du sieur Camille de Nomentara qui inspirait une grande confiance ; il devait être suivi par des milliers de personnes tandis que d'autres n'en auraient pas amené des centaines : « en telles affaires l'opinion peut beaucoup. » Mais bientôt celle de Du Bellay en faveur du sieur Camille fut modifiée ; on lui a donné trop d'autorité, il veut voler seul et « n'a si bonnes

ailes que je m'étais persuadé par l'opinion commune ; il est tant enfumé de ce haut sang romain qu'il n'estime les étrangers... » Les italiens ont de ces enthousiasmes dont ensuite il faut rabattre ; de nos jours nous l'avons vu pour leur *capitano di ventura* devenu le triste général Garibaldi. Les traits généraux de la race persistent.

Le pape était toujours plein d'ardeur pour combattre les Espagnols qu'il n'aimait pas : « le cœur ne défaut à notre vieillard », il mérite d'être soutenu, il s'est mis dans la tête de délivrer le royaume de Naples, sa patrie, des tyrans et d'y établir un fils de France pour en être roi héréditaire ; dans sa pensée il ne peut pas faire une offrande plus agréable à Dieu, mais il a besoin d'être secouru promptement ; à son âge, le retard d'un jour lui paraît un an. Le duc d'Albe continuait ses hostilités dans la campagne de Rome où les secours de France n'arrivaient pas malgré les assurances de Du Bellay que si le Saint-Siège était assailli, le roi de France ne ferait pas seulement comme son père quand il envoya Lautrec le secourir, qu'au besoin il y viendrait lui-même. Mais Henri II approuvait la manière de voir du cardinal de Tournon, il ne partageait pas l'humeur belliqueuse du Saint-Père et de ses neveux, le cardinal Carafa fut obligé de consentir une trêve. Pour peindre la disposition des esprits qui sont passés de l'espoir du succès à la crainte d'un désastre, Du Bellay trouve ce mot plaisant : « les confusions sont grandes ; rats en paille ! »

XIX

Cependant Henri II, sous l'influence des Carafa et des princes de Lorraine, envoya une armée en Italie ; le duc de Guise qui la commandait arriva à Rome à la fin de février 1557 ; de là il passa dans le royaume de Naples. La perte de la bataille de Saint-Quentin, 10 août, le fit rappeler en France comme le seul homme capable de tenir tête aux impériaux. En même temps que le duc de Guise avait envahi l'Italie par terre, la flotte du baron de la Garde avait attaqué les côtes. Antoine Escalin, d'abord connu sous le nom du capitaine Paulin avait été fait baron de la Garde et promu pour son mérite aux premières dignités dans l'armée de mer. Ayant eu l'occasion de venir à Rome, il fut reçu par le

pape : « notre Saint-Père, dit Du Bellay, lui a parlé bien librement et en grande sûreté, car le baron, de la dextérité que vous savez être en lui, et il en faut avoir avec ce vieillard, le a bien su mettre en train. » Grâce à cette « dextérité » et aussi à cinquante années de bons services dans l'armée, Antoine Escabin parti d'une humble position était devenu général des galères et ambassadeur ; il avait ainsi justifié sa devise : par moy seul. Il est avec le baron de Saint-Blancard, (1) un des hommes de mer remarquables de la France au seizième siècle. Son petit-fils épousa la fille du comte de Grignan. A cette époque, une partie des vaisseaux appartenaient à des particuliers, mais le roi les payait quand ils étaient à son service.

Une affaire d'un caractère différent occupa, vers cette époque Du Bellay. François de Montmorency, fils aîné du Connétable, avait fait une promesse de mariage à Mademoiselle de Pienne et voulait l'épouser. Le Connétable s'opposait à ce mariage et poursuivait auprès du pape par l'intermédiaire des cardinaux français, la nullité de la promesse. Du Bellay lui avait écrit qu'en bonne école de théologie ce lien pouvait être dissous. Le Saint-Père n'accueillit jamais cette demande et se plaignit d'être sollicité avec trop d'empressement. Du Bellay écrit : « ayant voulu lui en parler, il me le coupa court et me quittant la place se retira et cela avec bien peu de douceur. » D'Armaignac n'obtint pas un meilleur succès, cependant il déclare avoir fait tout ce qu'il pouvait. Le pape se montra le gardien de la foi jurée entre fiancés et refusa de délier Montmorency de sa promesse. Le Connétable qui voulait faire épouser à son fils, Diane, bâtarde de Henri II, veuve de Horace Farnèze, duc de Castro, obtint un édit contre les mariages clandestins auquel on donna un effet rétroactif. Après avoir résisté quelque temps à la volonté paternelle, François de Montmorency abandonna facilement Mademoiselle de Piennes pour la fille du roi et de Diane de Poitiers. Trouva-t-il le bonheur dans ce mariage ? il est permis d'en douter d'après ce passage d'une lettre du temps : « Mgr de Montmorency et Madame la Bastarde, sa femme, ne sont guère bien d'accord ensemble et ne sont pas pour avoir enfants. » Tel fiancé qui n'épouse pas, disait alors un vieux proverbe ; mademoiselle de Pienne l'éprouva

(1) Bertrand d'Ornezan. Sa petite fille épousa le premier maréchal de Biron et lui apporta la baronnie de Saint-Blancard qui appartient toujours aux Gontaud.

Il eut aussi son application pour Françoise de Rohan, victime vers le même temps de Jacques de Savoie, duc de Nemours, prince débauché qui abusa de sa jeunesse. Il lui avait fait une promesse écrite de l'épouser ; malgré la naissance d'un fils, il refusa de ratifier cette promesse. Françoise de Rohan défendit avec un grand courage les droits de son fils et obtint après vingt-cinq ans de procès et de réclamations qu'il fût fait duc de Loudun : Nemours eut un triste rôle dans cette affaire. Le 9 août 1586, Françoise de Rohan épousa François Le Felle de Guébriant, chevalier de l'ordre du roi.

XX

L'expédition du duc de Guise, la dernière des Français en Italie n'avait pas même été une diversion utile. Toutefois le duc rappelé en France vengea la défaite de Saint-Quentin par la prise de Calais, 8 janvier 1558 ; ce fut une joie immense pour les Français, car c'était la libération définitive du territoire, après une occupation de 214 ans ; elle humilia et irrita profondément les Anglais, ils cherchèrent une revanche. Du Bellay nous apprend que dans un conciliabule tenu à Rome, le cardinal Pacceco proposait que les Anglais fissent une entreprise sur la Bretagne ou sur la Normandie ; l'ambassadeur d'Angleterre conseillait de la faire sur Bordeaux, suivant lui, elle avait chance de réussir par suite du mécontentement causé par le châtimement rigoureux que le Connétable avait infligé aux habitants : « A Bordeaux ils ne sont pas du tout mauvais Anglais, » disait cet ambassadeur. Evidemment il s'abusait.

Le départ du duc de Guise obligea le Pape à traiter avec l'empereur mais ne changea pas ses dispositions vis-à-vis de la France ; il aimait Henri II, l'appelait non seulement *primogenite* mais *unigenite*, unique fils de l'Eglise et du Saint-Siège. Il n'en fut pas de même du cardinal Corafa et du duc de Paliano qui avaient espéré recueillir de grands biens dans la conquête du royaume de Naples.

La fidélité des Farnèze ne fut pas non plus à l'épreuve du succès des Espagnols ; ils s'unirent à Philippe II pour faire la guerre au duc de Ferrare. Le Pape disait que le duc Octavio et le comte de Petillan autre personnage honoré des bienfaits de la

France et de l'Ordre du roi n'avaient que l'âme et l'esprit d'un diable en deux corps. Le roi des Romains venait d'être élevé à la dignité impériale ; le Saint Père prétendit que cette élection était nulle ; que Ferdinand comme fauteur d'hérésie était incapable d'être élu, et que l'empereur Charles n'avait pu faire la résignation de l'empire parce qu'il était : *impos mentis* ; il revint plusieurs fois là-dessus dans le Collège des Cardinaux. Du Bellay adressa au roi un mémoire exposant l'opposition que cette élection avait rencontrée dans les congrégations et les nullités mises en avant par le Pape dans le consistoire tant à cause des électeurs que de l'élu.

Délivré des difficultés inséparables de l'état d'hostilité, le Saint Père qui était animé d'un grand esprit de justice prit plusieurs mesures importantes : il créa de petits évêchés aux dépens de ceux qui étaient trop vastes ; dans l'archevêché de Reims on découpa ceux de Cambrai et de Malines et douze évêchés ; mécontent de ses neveux dans la conduite des affaires du Saint-Siège, instruit d'actes criminels à leur charge, il les fit mettre en prison. Le cardinal Carafa, s'adressa à Du Bellay, il le prie de demander au roi de regarder sa situation et de voir l'extrême misère « *la estrema miseria* » dans laquelle il se trouve ; il promet le dévouement de sa famille : « *Tutta la casa nostra sara devotissima sempre.* » L'intervention du roi de France fit rendre à la liberté les neveux du Pape, mais elle fut impuissante à les préserver du dernier supplice que leur infligea le successeur de Paul IV pour complaire à l'Espagne. Une lettre du cardinal de la Bourdaisière, ambassadeur à Rome, du 8 mars 1561, porte : « Le cardinal Carafa fut étranglé au castel de Saint-Ange et le duc de Palliano eut la teste tranchée en tour de Nonne, ensemble le comte Dalifa et Léonardo da Cardine la nuit en suivant le V^{ème} de ce mois selon les jugements donnés contre eux..... »

XX

En 1559, Du Bellay fut nommé à l'archevêché de Bordeaux ; c'était pour la seconde fois ; sa première nomination datait de 1544 ; en 1553 il l'avait résigné au profit de Monluc ; en remerciant il désigne des bénéfices dont le roi pourrait récompenser ses services. Ecrivant au Connétable à l'occasion de la paix de

Cateau-Cambrésis, 1559, il se plaint comme bien des fois déjà, mais peut-être plus justement, de sa fortune, de la manière insuffisante dont ses services ont été récompensés. ce qui l'oblige sur ses vieux jours à réduire son train. Il va se ranger « à une belle petite table carrée après l'avoir eue bien longue depuis trente six ans ; » il ne s'attendait sur la fin de ses jours « à la réduire au petit pied et à devenir d'évêque meunier. » Il pouvait alors dire comme son frère Langey : « je me suis vu seigneur de trois mille livres de rente et je n'en ai maintenant deux cents dont je puisse disposer. » Du Bellay poète, homme d'Etat, jeté de bonne heure dans les affaires publiques se faisait un point d'honneur d'avoir une représentation en rapport avec le grands pays qui l'avait élevé au cardinalat ; sa maison était très considérable, le nombre de ceux qu'il nourrissait tous les jours dépassait cent ; des Cardinaux et des personnes notables avaient part à ses largesses : il avait des aumôniers, des secrétaires parmi lesquels Rabelais avec 200 livres de gages ; d'Andigné d'une ancienne famille de sa province était un de ses écuyers.

Pour toutes ces dépenses les revenus de ses bénéfices ne suffisaient pas ; il empruntait, comme l'établit une lettre de son frère Martin, datée de Glatigny près Mondoubleau, lieu de leur naissance et résidence de la famille ; celui-ci avait reçu du roi un office d'auditeur des comptes, il le vendit 3,500 écus : « Monseigneur le cardinal prit toute la somme pour s'en aider me promettant de me rembourser, jamais il ne m'en a rendu un liard. » Le Cardinal avait donné à son frere l'abbaye de Saint-Vincent mais il en retenait les revenus et celui-ci en deux ans n'avait touché que 500 livres, ce qui lui faisait jeter les hauts cris, mais toute la famille acceptait la direction du Cardinal et aucun des membres n'agissait en rien qu'après avoir pris son conseil.

La santé de Du Bellay s'était altérée, et les lettres contemporaines parlent d'une longue maladie qu'il fit vers cette époque. Cependant nous le trouvons occupé à démentir les bruits que certains écrits faisaient courir contre l'honneur et la réputation des principaux personnages de la Cour de France. Lui-même ne fut pas à l'abri de ces pamphlets. Dans une lettre au Pape, il se plaint de quelques écrits et discours du duc de Wurtemberg et du cardinal Auguste qui blessaient son honneur et cependant « il se contente d'être avec ses muses et son jardinier. »

Paul IV mourut quelques mois après la conclusion de la paix. Ce pape d'après Du Bellay n'était pas dans le fond du cœur plus ami de la France que de l'Espagne ; il avait recherché l'amitié de la première pour défendre le Saint-Siège contre l'oppression de la seconde. Un nouveau conclave s'ouvrit et dura quatre mois, Le cardinal de Tournon recommandé par le roi réunit 28 voix, mais manqua le papat par l'opposition de l'Espagne. Du Bellay avait promis de faire son possible en sa faveur « encore qu'il ne lui eût pas d'obligations. » L'ambassadeur écrivit que Tournon aurait été élu « sans la prévarication de quelques-uns sur lesquels on devait compter. » Du Bellay sortit malade du conclave, deux cardinaux y étaient morts. Il était plus que jamais laissé à l'écart pour la conduite des affaires, ce qui le mortifiait profondément ; il trouvait qu'on ne lui rendait pas en raison de ses services, il demanda à rentrer en France pour vivre en son hermitage, « aucun exil fût-ce, celui du Canada » ne lui sera insupportable pourvu qu'il conserve la bonne grâce du roi.

Le congé désiré arriva. Le 5 février 1560, Du Bellay remercie le roi de le lui avoir accordé et le surlendemain il écrit au Connétable avec lequel dès le début de sa carrière il a entretenu des relations que le temps ne paraît pas avoir altérées : « J'ai perdu sans faire service au roi vingt trois mois de mon âge ; est-ce rien pour un homme qui a seulement six ans de moins que vous, et j'ai perdu cependant sans jouer aux dés plus de soixante mille écus ; ils sont perdus, puisque je n'en ai fait service au roi ni à moi. »

Le congé était venu trop tard. Le 16 février neuf jours après la lettre au Connétable mourut à Rome cet homme pour qui la fortune s'était montrée bienveillante et qui occupe une grande place parmi ses contemporains. Il mourut le dernier des six frères. René, d'abord membre du Parlement, avait été promu à l'évêché du Mans ; les quatre autres suivirent la carrière des armes. Aucun d'eux ne laissa de fils ; Martin seigneur de la Herbandiere (1), puis de Langey après la mort de son frère aîné mourut en 1559, gouverneur de Turin ; Isabeau Chenu sa veuve se plaint au cardinal de ce qu'on ne lui a rendu aucun

(1) Lieutenant de la compagnie de la Roche du Maine en 1537 ; capitaine de 50 lances en 1546 ; gouverneur de Turin ; prince d'Yvetot par son mariage.

honneur à son enterrement ; il y a sur sa fosse un drap de velours ; il n'y a ni armes ni étendards, ni autres choses accoutumées d'être mises pour un tel seigneur qu'était feu monsieur votre frère..... » elle le supplie de lui faire faire un tombeau digne de la famille, maître Noël Huet lui a dit qu'il y a au Mans de reste de celui de son frère aîné assez de marbre blanc et noir pour faire celui du dernier. Quelques jours après elle écrit :

• « J'ai mes deux filles sur mes frais ; il vous plaira ordonner ce qui me sera délivré pour leur entretien, car avec le peu de bien que j'ai je ne pourrai suffire pour elles et pour moi. » Elle prie le Cardinal de faire quelque chose pour les serviteurs de son mari ; suivant ce qu'il a commandé Marie Du Bellay s'est portée héritière sous bénéfice d'inventaire. M. de Paris (1) et Mons^r Du Bellay veulent faire vendre les meubles pour payer les dettes de la maison ; elle ne veut pas le faire sans en avertir le Cardinal, car il y a des meubles dont on ne retirera pas tant d'argent qu'ils ont coûté et qui lui semblent devoir toujours demeurer en la maison Du Bellay « qui est la vôtre ; j'ai entendu que c'était votre intention »

Le dernier des frères comme l'aîné ne laissait qu'un médiocre patrimoine à ses enfants ; des deux filles de Martin Du Bellay, Marie épousa un cousin de son nom au septième degré ; la seconde, Catherine, subit l'influence de Jeanne de Navarre qui l'attira à sa religion, et la maria à Beaumanoir seigneur de Lavardin. Ce changement ne s'était pas fait sans protestations de sa mère ; la conduite de la dame de Langey à l'égard de sa fille nous est révélée par une lettre de Catherine de Médicis du 4 octobre 1561, portant qu'elle a appris les mauvais et rigoureux traitements dont elle use depuis six mois à l'égard de Catherine Du Bellay, sa fille, l'ayant tenue en captivité et grande misère ; elle la prie de la mettre en liberté et de la traiter ainsi qu'une bonne mère a accoutumé de faire envers sa fille.

Un changement de religion d'un membre de cette famille avait dû amener un grand déchirement au cœur d'une mère.

Telle fut la fin de cette branche des Du Bellay (1) dont tous les

() Eustache du Bellay.

(1) Dans la maison de la reine Eléonore, en 1530, on trouve Olivier Du Bellay, sommelier de panneterie de Bouche ; et en 1546 : Mademoiselle du Bellay. En 1700, un marquis du Bellay existait en Anjou, d'après le mémoire de l'intendant.

membres furent usés au service de la France ; elle fut continuée par un rejeton d'une branche éloignée. Ainsi bien souvent à défaut d'une branche à fruit, la souche se continue par une branche gourmande.

A un degré plus éloigné se trouvait Eustache, évêque de Paris par la résignation que lui en avait faite le Cardinal ; il lui écrivait souvent pour ses intérêts privés ; dans une lettre de décembre 1559, il dit qu'il a quitté Paris à cause « de la puantise de la rivière » qui l'aurait rendu malade ; qu'il est allé à Glatigny, Tiron et Montigny, (1) puis à Grisioux où il a mené à son ménage « Mademoiselle votre nièce ayant consommé le mariage à Glatigny ; » il a séjourné trois jours à Montigny avec son frère et a parlé à la dame de Boutigny qui prétend à la moitié de toute la terre de Montigny ; d'après l'accord fait avec elle le château, la justice, les acquets et la moitié de la terre resteront au Cardinal ; l'autre moitié appartiendra à la dame de Boutigny. Il va ensuite à la Favelière au pays du Maine, d'où il envoie au Cardinal une lettre de banque de douze cents écus pour son mois de février. Le choix d'Eustache du Bellay n'était pas mauvais pour défendre les intérêts du Cardinal, voici ce qu'il écrit à ce même moment du Plessis à « mon cousin, M. de Tiron : Vous n'aurez autre chose de moi sinon que j'ai les cheveux gris..... puisque vous me parlez des bénéfices vacants et prêts à vacquer je suis d'un lieu auquel vous êtes sorti là où les gens ne se veulent avoir par audace et autorité, mais par amitié ne refusent jamais à faire plaisir..... »

XXII

Dans notre personnage le caractère ne fut pas toujours à la hauteur du talent. Une lettre de l'évêque d'Angoulême, Babou de la Bourdaisière, ambassadeur à Rome en 1558 et depuis cardinal, montre un des côtés de l'esprit de Du Bellay : Un courrier du roi Philippe avait été battu et détroussé auprès de Vélitres ; au palais on accusait les Français d'avoir fait le coup ; le cardinal Du Bellay soutint le contraire, disant : si c'eussent été des Français, ils eussent jeté le courrier en quelques puits. Il ne

(1) Maintenant aux Lévis-Mirepoix

faut pas faire le crime à demi, disait Machiavel. Tout en empruntant sa maxime pour la défense de ses compatriotes, notre cardinal pensait qu'il valait mieux ne pas commettre de crime du tout, mais un bon mot, une raison subtile à défaut d'arguments, avaient tant d'attrait pour cet esprit facile.

De meilleures raisons que les différends entre collègues auraient pu déterminer Du Bellay à rentrer en France. Michel de l'Hôpital lui adresse plusieurs épîtres en vers latins pour lui exprimer le désir de ses amis de le voir revenir dans sa patrie. Il ne répondit pas à ces vœux plusieurs fois répétés. Sans doute la vie de Rome convenait mieux à ses goûts ; il avait recherché le Décanat qui exigeait sa résidence, il s'était fait bâtir un palais à Rome auprès des thermes de Dioclétien dans les jardins du Quirinal, préférant ce séjour à celui du Perche, et les bords du Tibre à ceux du Loir et de l'Eure « ces deux ruisseaux sans nom, » tandis que les autres cardinaux avaient hâte de rentrer en France, et que même certains le faisaient sans attendre le congé du roi, (1), comme Lénoncourt, ce qui les exposait à son mécontentement.

Tout attrayante qu'elle puisse être en raison du temps et du milieu dans lequel se sont écoulés trente-cinq ans de son existence, une étude complète de la vie de Du Bellay demanderait des développements qui pourraient lasser la patience des lecteurs d'une Revue. Les indications qui précèdent, quoique bien écourtées, me semblent suffisantes ici pour donner une idée de notre personnage. Sa figure, parmi celles de la première moitié du xvi^e siècle, a son caractère particulier ; on y trouve le reflet de son époque dont il nous apparaît comme une vivante personnification. Le souffle nouveau de la Renaissance l'anima, le Ciel lui avait largement réparti ses dons, il sut mériter la faveur du Souverain alors comme aujourd'hui fort recherchée par le grand nombre, l'amitié des puissants personnages, les éloges des beaux esprits ; Salmon Macrin et l'Hôpital le chantèrent en vers latins, Ronsard annonça

« *L'éternité de sa mémoire.* »

A-t-il toujours marché avec fermeté entre les écueils d'une Cour où la facilité dans les mœurs égalait le désordre dans les

(1) En 1758, le marquis de Lénoncourt reçoit l'ordre du roi de vendre sa charge de colonel pour s'être absenté de l'armée sans permission du général.

idées? Certains s'étonnent de sa bienveillance pour Rabelais, son secrétaire, protégé aussi par son frère aîné Guillaume qui lui lègue par son testament cinquante livres par an « jusqu'à ce qu'il ait été pourvu dans l'église de trois cents livres par an. » S'il n'eut pas les mérites du vertueux cardinal Sadolet qui joignait la science à la piété et à la vertu morale, il sut éviter les erreurs du cardinal de Châtillon. Mais à la distance qui nous sépare, dans l'atmosphère où nous vivons, est-il facile de bien apprécier les hommes de la première moitié du xvi^e siècle? Du Bellay fut élevé au Cardinalat par un des grands Papes de l'Église et des plus sages. Ce jugement doit être le nôtre.

Deux cents ans plus tard, nous trouvons le nom d'un abbé porté à l'âge de vingt-neuf ans à l'Académie française par les grâces de son esprit, et bientôt au ministère et au Cardinalat par une grande séduction personnelle. L'abbé de Bernis, une des figures qui honorent le siècle dernier, fait penser à Du Bellay; comme lui, il fut négociateur habile, il eut de la probité, des talents agréables et parvint à une fortune rapide; ils ont fait leur chemin et conquis la célébrité ai dés par les lettres dans des cours également dissolues mais dissemblables sous bien des rapports. Une pareille destinée leur fit rechercher le séjour de Rome. Si Du Bellay s'était fait bâtir un palais dans le jardin du Quirinal, donnait des fêtes somptueuses, avait une maison de cent personnes afin de représenter dignement son pays, le cardinal de Bernis par son luxe, son bon goût, sa magnificence avait mérité d'être appelé « le roi de Rome » et disait en souriant « je tiens l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. » Sous une apparence frivole, ils étaient animés d'un amour profond du bien, d'un dévouement sans réserve à leur roi et à leur pays que l'on ne séparait pas alors. Ce fut leur force dans les moments difficiles. Il m'a paru bon de rappeler dans notre temps ces vertus d'une autre époque que j'ai retrouvées dans un enfant du Perche.

M^{rs} DE LA JONQUIÈRE.

NOTICE & FRAGMENTS HISTORIQUES

SUR

AUNOU-SUR-ORNE — SAINT-CÉNERY-PRÈS-SÉEZ

Le village d'Aunou, autrefois nommé *Alnetum*, porte aujourd'hui le nom d'Aunou-sur-Orne, parce qu'il est bâti près des sources de cette rivière ; c'était au Moyen-Age un petit fief, et les noms de plusieurs de ses seigneurs sont parvenus jusqu'à nous ; il en est même quelques-uns qui méritent une mention spéciale. L'antique maison d'Aunou, d'après l'historien Marin Prouvère, dominicain d'Argentan (*Hist. eccl. de la ville de Sééz, 1623*, liv. 2, chap. 15, mss, bibli. de M. Libert), tirait son origine des ducs de Normandie, par Geoffroy comte de Brionne, fils naturel de Richard-sans-Peur. C'est de cette maison que descendait Thomas d'Aunou, élu évêque de Sééz, le 2 juillet 1258, bien que, en vertu d'un usage assez commun au Moyen-Age, il n'ait été ordonné prêtre que le 19 décembre suivant, et sacré évêque le lendemain. Ce prélat eut de grandes difficultés à soutenir de la part de Laurent, abbé de Cerisy-Belle-Etoile, et même de la part de ses archidiaques. Il donna au chapitre de la cathédrale, sa terre et baronnie d'Aunou ; et ce fut en vertu de cette donation, que le prévôt de ce chapitre, devint seigneur et baron de cette paroisse ; c'était même son principal revenu (1).

(1) La terre d'Aunou était venue à Thomas, par succession médiate de Fouques d'Aunou et d'Agathe de Médavi ; les Fouques eux-mêmes la tenaient de Geoffroy de Brionne, fils naturel de Richard-sans-Peur, duc de Normandie, le premier possesseur connu de cette seigneurie. Thomas d'Aunou se trouva à plu-

On lit dans le *Cartulaire* de l'abbaye de Perseigne, la chartre suivante, concernant le paroisse d'Aunou, p. 127.

CLXIII

« Magister Guillelmus de Esseio sedis apostolice capellanus
« canonicus Morimensis pro me et Rog. et Johanne fratribus meis
« et ego Johanes dictus parte ex altera heredes et successores
« bone memorie defuncti Guillelmi de Esseio avunculi nostri de
« communi ascensu totam hereditatem in parochiis de Esseio, de
« Alneto et de Buessart divisimus — 1269, septima Kalendarum
« septembris. »

Nous voyons à la fin du XIII^e siècle, en 1288, un Raoul d'Aunou, faire hommage à Pierre, abbé de Saint-André-en-Gouffern, en présence de l'évêque de Séez, Jean de Bernières. Un autre Raoul, sire de Jupilles, au Maine, et d'Aunou-près-Séez, vivait au XV^e siècle. Ce Raoul était un loyal et bon chevalier, dévoué à Charles VII et guerroyant sans cesse contre les Anglais qu'il s'efforçait d'expulser de nos contrées. En 1534, aidé de plusieurs autres seigneurs, il était parvenu à se rendre maître du fort de Saint-Martin-de-Séez. Instruit de cette prise, Falstaf, capitaine d'Alençon, vint à la tête d'une troupe d'Anglais l'assiéger avec les gentilshommes qui l'accompagnaient dans la citadelle qu'il emporta d'assaut. Le sire de Jupilles se défendit vaillamment, et perdit la vie dans l'action, le 3 mars 1435. (L'abbé Fret., *Chr. Perch.*, t. 2).

Il fut inhumé dans la cathédrale de Séez, comme il appert de l'acte d'une fondation, faite par Guillaume son fils aîné, le 23 octobre 1460, d'un service solennel à son intention, chaque année à perpétuité, le trois mars, anniversaire de sa mort.

Raoul avait épousé demoiselle Catherine de Saint-Aignan, dont il eut deux enfants, l'aîné, Guillaume de Jupilles, fut écuyer, seigneur de Jupilles, et vendit la terre d'Aunou, qui avait alors

siieurs assemblées solennelles de la province Il comparut en 1272, devant le parlement de Rouen, pour y défendre les droits et privilèges de son église contre le comte d'Alençon. En 1275, il fit une transaction avec Foulques du Mesle, seigneur du Merlerault, frère de l'évêque de Lisieux, au sujet du patronage alternatif de Gasprée. Il mourut le 17 juin 1278 et fut inhumé à l'abbaye de Saint-André-en-Gouffern, devant le grand autel et à l'entrée du chœur de l'église abbatiale, bien que d'autres le fassent mourir à Séez en 1290, et disent qu'il y fut inhumé.

le titre de vavassorerie, pour le prix de 2,518 écus d'or une fois payés, au prieur et au chapitre de Saint-Gervais de Séez, sous la condition de faire aveu au roi, à cause de la châtellenie d'Essay. Les conditions furent spécifiées dans l'acte passé devant Blanchet, clerc, garde des sceaux de la châtellenie d'Essay, le vingt trois octobre 1460, en présence de Jean le Boucher, promoteur de Séez, de Robert la Fosse, curé d'Essay et de Jean Levale, secrétaire de l'Evêque ; le même jour, Guillaume donna pour cette fondation aux dits chanoines, une aumône de cinq cents écus d'or, au coût du roi, c'est-à-dire de la valeur de trente sous tournois, pour acheter un héritage de valeur suffisante pour l'acquittement du service commandé. Il fut stipulé que, si le fondateur Guillaume de Jupilles désirait assister, en ce jour du trois mars, au service anniversaire, les dits chanoines s'obligeaient à le recevoir dans leur maison, avec cinq personnes et leurs chevaux, et s'il n'y venait pas en personne, ils s'engageaient à distribuer aux pauvres, la portion de deux religieux chanoines de la dite église, en pain, viande et *boire* ; cette coutume devait se continuer à perpétuité après le décès du dit Guillaume de Jupilles,

Après avoir parlé d'Aunou comme seigneurie, nous devons en dire un mot comme paroisse.

Les religieux de Saint-Martin de Séez, jouissaient du droit de présentation à la cure, et ce droit leur rapportait 2,000 livres de revenu. L'église était encore dédiée à la Sainte Trinité en 1691. (Registre de la fabr. d'Aunou. Inventaire de mars 1691). Depuis cette époque, on a trouvé enfouie, dans les champs, une vieille statue de vierge martyre à laquelle les paysans ont donné le nom de Sainte-Eulalie et à partir de ce temps-là, la paroisse a pris cette sainte pour patronne.

Aujourd'hui, Aunou n'a plus aucune importance : c'est une petite commune de 408 habitants répartis sur 1,804 hectares de terrain : elle est située à quatre kilomètres de Séez, sur la route de Courtomer.

Malgré la simplicité de son temple rustique, l'archéologue y découvre avec quelque surprise un tableau de la Sainte-Trinité, peint à Alençon, par Dufresne, en 1699, et qui ne manque pas

d'un certain mérite. Au côté gauche de ce tableau, on voit des armes portant d'azur aux trois fleurs de Lys d'or, deux et une bordées d'azur chargé de huit bezans d'argent ; avec trois bas-reliefs juxtaposés sur le mur gauche de la nef et une statue de la Sainte-Vierge du xv^e siècle. Le premier bas-relief représente l'Annonciation de la Sainte-Vierge, et l'Incarnation du Verbe ; Dieu le Père figuré par un vieillard à longue barbe, a envoyé son ange vers celle qu'il avait choisie pour être la mère du Christ ; Gabriel s'est acquitté de sa mission, et a reçu le consentement de Marie : on voit l'Esprit-Saint, sortant de la bouche du Père Eternel sous la forme d'une colombe s'abaisser sur la Vierge de Nazareth, agenouillée dans sa modeste chambre, l'intérieur du pauvre ménage est fidèlement reproduit dans tous ses détails : on voit le lit supportant un vase où pousse un lys, et tout auprès le panier à ouvrage, le fil et les ciseaux ; le buffet et les ustensiles de cuisine, rien n'a été omis. La naïveté de la seconde sculpture ne le cède en rien au charme de la première ; les moindres particularités, les plus minces détails rapportés dans l'Ecriture et dans la légende y sont reproduits avec exactitude. Le Sauveur qui vient de naître est déposé par terre ; sa mère et Saint-Joseph, un flambeau à la main, le contemplent avec une tendresse mêlée de compassion ; le bœuf et l'âne, témoins du mystère, allongent péniblement leurs têtes malheureusement privées aujourd'hui de cornes et d'oreilles par suite des ravages du temps ; les bergers, tenant leurs chiens en laisse, sont plongés dans une admiration respectueuse et adorent silencieusement le Dieu fait Homme, que le Cantique des Cieux leur avait annoncé ; trois petits Anges aux figures joyeuses se penchent sur le toit de l'étable et tiennent en main une large banderolle déployée. Dans ces naïfs tableaux, les personnages sont extrêmement pressés les uns contre les autres. L'Adoration des Mages est le troisième sujet traité par l'artiste ; les rois de l'Orient se prosternent devant l'humble crèche et offrent l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils ont apportés de leur pays. L'expression des visages est parfaitement rendue, et la race nègre est caractérisée d'une manière frappante dans l'un des trois personnages principaux. On voit dans le lointain les chameaux qui ont servi de monture aux voyageurs ainsi que les troupeaux des bergers.

Le travail de ce petit chef-d'œuvre, s'il n'a pas la perfection

artistique des œuvres de la Renaissance, est au moins plein de finesse et de naïveté, il se distingue par la touchante expression des attitudes et des visages, par le caractère véritablement religieux qui se retrouve à un haut degré dans les différentes scènes.

Dans le premier et le dernier de ces bas-reliefs, deux personnages inconnus, un homme et une femme sont à genoux sur des prie-Dieu drapés et armoriés ; il est probable que ce sont deux membres de la famille d'Osmond ; car c'est dans la chapelle de cette famille que se trouvaient primitivement les sculptures dont nous parlons, nous n'avons cependant pas les preuves de cette assertion, les signes héraldiques qui servaient d'indice ayant été entièrement effacés de l'écu où ils avaient été gravés. Au-dessous de ces chefs-d'œuvre du xv^e siècle, sont placées une guirlande de vigne et deux pierres tumulaires ; l'une de ces pierres porte l'épithaphe de Jean d'Osmond ; sur l'autre se trouve celle de Léon Mallart et de Charles son fi's, tous deux seigneurs de Boitron. La guirlande de vigne est composée de trois débris de jambages d'une porte : la beauté en était autrefois rehaussée par de riches couleurs ; mais ces peintures appliquées avec art ont été postérieurement couvertes de plusieurs couches d'un épais badigeon blanc, comme le sont du reste presque toutes les statues d'Aunou et particulièrement celle dont il nous reste à parler.

Cette statue est une N.-D.-de-Pitié, d'un seul bloc de pierre, haut de 1 m. 25 cent. Marie vient de recevoir le corps de son fils entre ses bras ; de grosses larmes tombent de ses yeux maternels ; une douleur profonde et calme se peint sur tous ses traits ; elle a un genou en terre, sur l'autre elle soutient le corps de son fils, dont les bras tombent languissamment ; les yeux fermés, la bouche entr'ouverte indiquent que Jésus vient de rendre le dernier soupir. La pensée du sculpteur était belle, il l'a fort bien exprimée et fait répéter à la pierre qu'il travaillait les pieux sentiments de son âme.

On trouve encore à Aunou quelque vitraux armoriés, sur l'un desquels est représenté un ange aux ailes déployées ; sur l'autre, on aperçoit un bourreau levant son glaive, et menaçant une femme, qui semble tourner les yeux et élever les mains vers le ciel, au-dessus on lit : ULALIE, en lettres majuscules, serait-ce Sainte-Eulalie patronne de la paroisse ? L'histoire en cela d'accord avec la peinture du vitrail, rapporte qu'elle fut martyrisée,

mais sa légende nous dit qu'elle a été déchirée avec des ongles de fer et brûlée avec des lampes ardentes, nous ne voyons nulle part qu'elle ait été décapitée.

Toutes les sculptures dont nous avons parlé, furent apportées à Aunou après la révolution de 1793, elle viennent de la chapelle de Saint-Céneri qui appartenait aux d'Osmond. Cette maison qui prétendait descendre d'un des capitaines de Rollon, premier duc de Normandie, possédait les plus beaux domaines du pays, par suite de ses alliances avec les plus nobles familles, telle que les Montgomeri, les Leveneur de Carrouges, les comtes de Dreux, les Mallart de Boitron, les Grancei, les Médavi, les Laval de Montmorenci. Elle a donné à la patrie de courageux défenseurs, aux communautés religieuses, de pieux cénobites, à l'église, des prêtres et des prélats distingués. On vit Rodolphe d'Osmond se signaler au service de Philippe-Auguste, Charles, montrer sa valeur, dans les armées de Henri III ; Guillaume, dans celles de Louis XIII ; Jean-Baptiste, chevalier de Malte, commandeur de Vaillampont et capitaine de vaisseau, se distingua dans plusieurs batailles navales sous Louis XIV ; Jean d'Osmond était gouverneur d'Argentan en 1755. La liste des d'Osmond qui s'illustrèrent dans les ordres militaires, dans l'église et dans le cloître serait trop longue. Parlons seulement de deux d'entre eux qui furent des évêques distingués.

Pour ce qui regarde le premier, nous allons rapporter le texte latin du *Vetus registrum Sarisberiense*, par M. l'abbé Rich Jones, chanoine de Salisbury, et vicaire de Bradfort-sur-Avon (Angleterre). P. 22 et 23, t. 2, de son ouvrage.

« Robertus, dux Normanorum, habuit filium Willelmum bas-
 « tardum christianum, et quasdam filias, dominas Adeleiam, et
 « Isabellam; quæ Isabella nupsit Henrico, comiti Sagiensi, qui
 « Henricus et Isabella habuerunt unum filium nomine Osmun-
 « dum, qui fuit prefati Willelmi, conquestoris Angliæ, cancel-
 « larius et postea factus est Dorsetiæ comes; quem comitatum
 « ipse dividebat in prebendas; et fundavit ecclesiam Sarum. Et
 « sic iste Osmundus descendebat linealiter ex nobili sanguine
 « septem ducum Christianorum Normanniæ, et nepos fuit Wil-

« Ielmi Bastardi, Angliæ conquestoris. Præfatus Osmundus
 « fuit consecratus episcopus auctoritate Domini Gregorii
 « Papæ VII, qui antea vocabatur Hildebrandus ; qui quidem
 • Osmundus Sarisberiensem rexit ecclesiam cum summa devo-
 « tione et vitæ sanctitate XXIV annis et III mensibus. Cujus
 « corpus in dicta Ecclesia Sarum in Domino requiescit. » (Nou-
 veau document sur la famille de Saint Osmond.) Les ouvrages
 de Saint Osmond sont : 1° *Le Traité des offices ecclésiastiques*
 2° *Règlement touchant les dignitaires de l'église cathédrale de*
Salisbury. — L'abbé Rich. Jones, ajoute : 3° *La Charte de*
Saint Osmond. 4° *Les Pièces justificatives à la Canonisation*
de Saint Osmond. 5° *Le Cartulaire de l'église de Salisbury,* où
 l'on rencontre les noms de plusieurs familles normandes et sur-
 tout sagiennes, qui ont fait des dons à l'église de Saint Osmond.
 Nous citerons en second lieu, Gabriel d'Osmond, qui fut sacré
 évêque de Comminges, le premier avril 1764 ; parmi les prélats
 français, qui se demirent de leurs sièges, à la demande du Sou-
 verain Pontife, en 1801, figure aussi un d'Osmond de Médavi.
 (Moren, *Dictio. Hist.*, v° Osmond ; d'Orville. *Rech. Hist.*
Merc. de France, avril 1755, p. 208). Ce fut au xvii^e siècle, que
 les seigneuries d'Aubry-le-Panthou, de la Frenaie-Faël, du
 Menil-Froger, de Roiville furent réunies en marquisat, sous le
 nom de marquisat d'Osmond ; (d'Orville, p. 370).

Saint-Cénery suivant le même d'Orville, tire son nom du
 moine Céneri, qui vivait sur les bords de la Sarthe, à trois lieues
 d'Alençon ; la tradition raconte qu'en venant à Séez, il s'était
 arrêté à une petite distance de cette ville, probablement sur le terri-
 toire qui porte depuis son nom. La cure de Saint-Cénery, qui était
 jadis à la présentation du seigneur temporel et possédait 1,500
 livres de revenu, est aujourd'hui annexée à celle d'Aunou. De
 l'ancienne église, bâtie en forme de croix, sur une éminence, il
 ne reste plus que des pans de murs, des tronçons de colonnes, et
 une fenêtre ogivale assez bien conservée. Le presbytère, cons-
 truction petite et sans intérêt, subsiste encore en entier ; enfin la
 chapelle d'Osmond, desservie avant la Révolution par les corde-
 liers de Séez qui, chaque dimanche y allaient dire la messe, est
 demeurée debout au milieu d'un vaste herbage, elle sert de han-
 gar pour loger les voitures et les instruments de labourage d'une
 ferme ; on y remarque une croix massive implantée dans une

fenêtre, et une crédence de pierre sculptée avec un art et une perfection vraiment étonnants, mais cet édifice tombe en ruines à cause des dégradations successives dont il a été victime.

Dans le temps où brillaient les d'Osmond, vivait au Chenai, village de Saint-Céneri, une autre famille, moins illustre, mais non moins ancienne, la famille qui portait le nom même de Saint-Céneri.

En 1320, lorsque l'échiquier d'Alençon fut érigé, le baron de Saint-Céneri était un des douze pairs laïques qui le composaient. Plus tard, Jacques de Silly, évêque de Séez, maria sa nièce à messire Gouhier, seigneur du Chenai et de Saint-Céneri, et lui donna le manoir de Saint-Céneri et la chapelle qu'il avait fait bâtir à une lieue de sa ville épiscopale. Les barons de Saint-Céneri avaient des possessions à Séez et habitaient dans la Grande-Rue de cette ville, une maison qui a été depuis l'hôtel du Dauphin.

Le village de Saint-Céneri est aussi la patrie de Nicolas-Jacques Conté, l'un des plus habiles chimistes et mécaniciens, qu'ait produits la France, il y naquit le 4 août 1755, dans une misérable demeure qu'on visite encore de nos jours avec curiosité. Conté, dans son enfance, s'occupait à filer, et, avec sa quenouille, gagnait le pain de sa journée. Il manifesta de bonne heure son génie inventif, et son talent pour le dessin. Comme il avait deux tantes domestiques à l'hospice de Séez, la supérieure, Madame de Prémélé, l'admit par charité dans cet établissement, et un peintre étant venu faire quelques réparations dans la chapelle, le jeune Conté fut chargé de le servir. Avant que les travaux fussent achevés, le peintre tomba malade et mourut : Conté alors s'offrit pour achever son œuvre. Après maintes railleries, maints quolibets sur sa présomption on lui accorda sa demande ; il acheva l'ouvrage commencé et réussit au-delà de toute attente. On voit encore à l'Hôtel-Dieu de Séez et chez diverses personnes quelques-uns de ses premiers essais. Il s'était aussi amusé dès lors à façonner avec son couteau un violon qui joua dans plusieurs concerts, et que l'on entendit avec plaisir : cet instrument

fut longtemps déposé à la préfecture d'Alençon, l'intendant de la généralité de cette ville et Mgr d'Argentré prirent Conté sous leur protection, et l'évêque lui ayant fait faire son portrait, le trouva si ressemblant, qu'il emmena le jeune artiste dans la capitale. Conté y perfectionna ses talents et s'y livra à l'étude de la mécanique. Il devint le chef des aérostiers de Meudon et partit à la suite de Bonaparte pour l'expédition d'Egypte, où il se rendit très utile par son esprit ingénieux et plein de ressources ; il perfectionna la fabrication du pain pour les troupes, il faisait forger dans les ateliers qu'il avait établis des sabres pour l'armée, des ustensiles pour les hôpitaux, fabriquait des instruments de mathématiques pour les ingénieurs, des lunettes pour les astronomes et imaginait de nouveaux crayons pour les dessinateurs. En un mot, depuis les machines les plus compliquées et les plus essentielles, comme les moulins à blé, jusqu'aux tambours et aux trompettes, tout se fabriquait dans ses ateliers. Napoléon disait de lui qu'il était capable de créer tous les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie.

De retour en France, Conté dirigea l'exécution du grand ouvrage publié par la Commission d'Egypte, et il inventa une machine à graver qui simplifiait beaucoup le travail des ouvriers. On sait qu'il a donné son nom aux crayons qu'il a inventés. Comblé d'honneurs, entouré de l'estime de tout le monde, le savant artiste ne put résister au chagrin, que lui causa la perte de sa femme, et mourut le 6 décembre 1806.

Sous l'administration de M. de Langle, maire de Séez, une des rues de cette ville a pris le nom du pauvre enfant de Saint-Céneri et une souscription fut ouverte pour lui ériger la statue, que l'on voit actuellement, sur la place du Parquet, presque en face du portail de la Cathédrale.

CONSTANT BRUST.

TICHEVILLE

SON ÉGLISE, LES RUINES DU PRIEURÉ

La commune de Ticheville est située dans la partie orientale du canton de Vimoutiers ; sa surface territoriale est de : 993 hectares. Son sol est des plus variés. La Touque en traversant cette commune du Sud au Nord, laisse sur sa rive droite des côteaux aux pentes abruptes et dont quelques-uns présentent une excessive déclivité ; les parties les plus basses, qui, il y a moins de dix ans étaient occupées par des terres en labour, le sont présentement par des herbages de nouvelle création, car les frais de la main-d'œuvre actuelle n'ont pas permis de conserver ces terres en culture. Sur les parties hautes il ne croît guère que de chétifs génévriers aux rameaux rabougris, tant y est rare la terre végétale. Mais contraste frappant, sur la rive opposée se trouvent des pâturages excellents, la plupart plantés d'arbres fruitiers et édifiés de riantes habitations.

Présentement le territoire de Ticheville est parfaitement pourvu de voies de communication ; c'est d'abord la ligne de de Ménil-Mauger à Sainte-Gauburge, sur laquelle est établie une gare dénommée sous le nom de Ticheville-le-Sap. En outre trois routes dont une Nationale coupent la commune en plusieurs sens. Il y a cinquante ans il n'en était pas ainsi ; mais à ce sujet il faut laisser parler Couriol qui a vu lui-même ce qu'il expose : « La traverse du bassin de la Touque en Ticheville, avant l'érection de la route vicinale de Laigle à Saint-Pierre-sur-Dives » (de 1840 à 1845), était tellement mauvaise, qu'elle est indes-

« criptible, une voie comportant le frayé des roues d'une voiture
 « en largeur, à pente de 20 à 30 centimètres par mètre, sur plu-
 « sieurs longueurs, encaissée sur certains points et notamment
 « du moulin à l'église par des talus presque perpendiculaires, de
 « trois à six mètres de hauteur. Le plafond du bassin était en
 « tous temps un cours d'eau alimenté par la rivière de Touque et
 « son dérivé, le canal du moulin, avec une espèce de gouffre au
 « gué de chacun de ces cours d'eau, que l'on n'évitait qu'en se
 « disposant prudemment au passage étroit et subit contre la berge
 « septentrionale de la périlleuse voie. Une planche servait aux
 « piétons sur chacun des deux cours d'eau ; mais on n'y accé-
 « dait souvent qu'avec 25 à 30 centimètres d'eau. Du haut d'une
 « butte à l'autre, il fallait que ceux qui conduisaient des voitures
 « prissent soin d'envoyer un exprès, pour s'assurer de n'en pas
 « rencontrer d'autres dans le trajet ; car en cas de rencontre rien
 « n'existait pour se garer, et il n'y avait pas possibilité de reculer
 « une voiture chargée sur un sol d'une telle déclivité. Eh bien,
 « ceux qui ont eu le plus à souffrir de cet état de choses, parais-
 « sent l'avoir oublié, tant il est vrai qu'on s'accoutume vite au
 « bien-être, et que mal passé n'est que songe. »

Le petit bourg de Ticheville est agréablement situé dans la vallée de la Touque, sur le versant d'un côteau légèrement incliné vers l'Orient, au point d'intersection des routes de Lisieux à Gacé et de Laigle à Saint-Pierre-sur-Dives.

Si nous l'examinons de la côte opposée par une belle matinée de printemps, quand les brouillards de la vallée se sont réduits en vapeur, laissent à l'atmosphère toute sa pureté et qu'un soleil ardent dore le paysage de ses rayons, c'est là que nous voyons Ticheville dans toute sa majesté. La Touque comme un filet d'argent décrit ses méandres au milieu d'une verte prairie ; puis un peu plus loin à mi-côte la chapelle du vieux monastère nous montre son chevet blanc ; elle est placée si près de l'antique église paroissiale, qu'elle semble l'abriter de son ombre ; ou plutôt elles paraissent ensemble comme deux sœurs jumelles. Ces monuments du passé nous apparaissent dans toute leur beauté au milieu d'un groupe de maisons neuves, le tout se dessinant sur un rideau de verdure ou sur l'azur du ciel suivant la position qu'à prise le spectateur. Cet admirable paysage est couronné par les hautes futaies de l'olval et du Prieuré, puis vers le Nord de

magnifiques vergers plantés de pommiers aux fleurs roses, ferment l'horizon à notre vue.

Le nom primitif de Ticheville était Tegiovilla (1), on a écrit depuis, Tigiervilla (1207), Tygiervilla, Tigerville (1263), Tygeville (1280), Thyegéville et Tiégevill (1579), Thiescheville (1688), Thiécheville (1690), et enfin Ticheville en 1729.

Ce lieu fut donné à l'abbaye de Fontenelle ou Saint-Wandrille, par une dame nommée Emma contemporaine de Richard II, duc de Normandie et par conséquent entre les années 996 et 1027 (2).

Les dîmes et les patronages des églises de Saint-Pierre-de-Ticheville et de Saint-Martin de-Pontchardon, furent dans le commencement du XIII^e siècle, l'objet d'un procès qui se termina par un duel judiciaire (apud Bernaium) en 1223, à l'assise tenue par le bailli Jean de la Porte, assisté de quatre chevaliers : Will. d'Eistanval (probablement Wistrenval), Will. de Malenoue, Will. de Bella Aqua, et Will. de Beauvillein. L'un des champions s'appelait Robert Rossel de Caletto ; l'autre Ricardus Lohont de Bellou. Celui-ci soutenait la cause de Willelmus, Ricardus et Nicholaus de Valle O, et de leurs parçonniers ; il eut le dessus, et, en conséquence, ceux-ci gagnèrent leur procès, puis transportèrent bientôt leurs droits à l'abbaye de Saint-Wandrille (3).

A la fin du XVII^e siècle, une dame de Ticheville fonda l'hospice de Bernai. Comme le dit M. Malbranche dans son étude sur l'histoire de cet hospice, « Une femme jeune encore, mais douée
« d'une énergie peu commune, noble par sa naissance et plus
« encore par l'élévation de ses sentiments, résolut d'accomplir
« cette grande entreprise. (fondation de l'hospice de Bernai),
« Anne d'Arzac, fille de Mathieu d'Arzac, conseiller du roi et
« et receveur des tailles à Bernai, avait eu à l'âge de 35 ans, la
« douleur de perdre son mari, Messire Marc-Anthoine Deshaies,
« sieur de Ticheville, conseiller du roi, vicomte et maire perpétuel de la ville (4).

(1) Voir les pouillés de l'ancien diocèse de Lisieux, par A. Le Prevost et essai sur la topographie ancienne du département de l'Orne, par Louis Duval.

(2) De Formeville : Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux.

(3) Cartulaire de Saint-Wandrille, aux Archives de la Seine-Inférieure.

(4) Voir Recueil des travaux de la Société Libre de l'Eure (Année 1859).

Comment ce Monsieur Deshaies avait-il pris le titre de sieur de Ticheville ? C'est ce que nous ignorons, quoique nous ayons fait une étude particulière, au sujet des familles nobles des Deshaies.

Avant l'époque de la Révolution française, la paroisse de Ticheville faisait partie de la généralité d'Alençon et de l'élection de Lisieux au point de vue administratif et financier ; pour le spirituel, elle dépendait du diocèse de Lisieux, de l'archidiaconé de Gacé et du doyenné de Vimoutiers.

La cure à la présentation de l'abbé de Saint-Wandrille était un bénéfice de 950 livres (1).

L'église dédiée au prince des apôtres, s'élève sur le versant oriental du coteau qui domine la Touque, au milieu d'un frais cimetière, entre la ligne de Sainte-Gauburge à Ménil-Mauger et le point de jonction des routes ci-dessus cité. Le mur en briques du cimetière qui borde ces dernières, est presque couvert par des arbres verts à feuillage persistant et des mahonias aux grappes d'or.

Comme la plupart de nos églises de campagne celle-ci est de forme rectangulaire. La nef mesure 17 mètres de long sur 10 de large. Le chœur n'a guère que 7 mètres de largeur sur 9 de longueur.

Le gable occidental construit en silex taillés, rangés par assises, est percé d'une grande fenêtre ogivale, où l'on voit encore la trace de meneaux qui ont disparu. Les moulures qui ont été formées dans sa bordure de pierre blanche, sont très peu caractérisées. Nous ne croyons pas que cette partie de l'édifice remonte au-delà du ^{xv}^e siècle, peut-être même qu'elle lui est postérieure.

Les murs latéraux sont d'une assez grande élévation et sont terminés par une corniche en quart de rond ; leur appareil très irrégulier, consiste en pierre tuffeuse, silex, moëllon et autres ; ils étaient primitivement dépourvus de contreforts ; les deux que l'on voit au Midi sont construits depuis peu, dans le but d'atténuer la poussée du mur, qui surplombe au vide. Dans chacun de ces murs est percée une fenêtre cintrée, à moulures anguleuses ; celle du Midi remplace une baie ogivale qui avait de bien plus grandes dimensions.

(5) De Formenville, objet cité.

C'est du côté du Nord que s'ouvre la porte d'entrée, belle ouverture romane du ^{xii}^e siècle. Si l'action corrosive du temps a à peu près anéanti les colonnettes qui ornaient ses pieds droits, il n'en est pas de même du plein-cintre qui la surmonte, dont les moulures très bien conservées, se composent d'un gros tore, d'un listel, d'une gorge ou scotie et d'un second listel ; le tout surmonté d'une rangée d'étoiles à huit rayons, alternées avec d'autres étoiles à quatre rayons.

Cette porte est sans doute très-curieuse ; mais le porche en bois qui la précède et qui se dresse contre le mur ne l'est guère moins. Il se compose de deux travées. Chacun de ces poteaux est décoré de pendentifs en relief ; mais on remarque surtout la charpente de la toiture avec ses chevrons portant ferme.

En passant de la nef au chœur du côté du Midi, nous constatons sur le chevet de celle-là, un large contrefort plat qui, sans aucun doute, remonte à l'époque romane.

De ce côté le mur du chœur appartient pour une grande partie au ^{xiii}^e siècle. Il est surtout caractérisé, par une porte ogivale très étroite, que le savant abbé Cochet a désignée sous le nom de Porte-aux-hommes ; puis à l'intérieur par une belle crédence subtrilobée, qui paraît aussi appartenir au ^{xiii}^e siècle, deuxième moitié.

Le mur opposé n'a rien de remarquable, l'unique fenêtre qui y est pratiquée a beaucoup d'analogie avec celles de la nef et une qui lui fait face au Sud. Il est bien probable que toutes ces baies sont postérieures au ^{xvi}^e siècle. Nous devons ajouter que ces murs sont couronnés par une corniche en quart de rond.

Le chevet est droit et en partie caché par la sacristie ; il est surmonté de rampants en pierres couronnés d'une croix antéfixe, trois contreforts l'appuient, dont deux contre les angles à l'Est, puis le troisième en retour sur le mur septentrional.

Le petit clocher en charpente à base quadrangulaire et à flèche à huit pans, le tout revêtu d'ardoises, s'élève à cheval sur la partie orientale de la nef, proche le chœur. Il est soutenu intérieurement par quatre forts poteaux de bois munis de triples aissailiers et qui sont fortement en saillie dans l'église.

La voûte de la nef est en merrain, et pour ainsi dire à l'état de vétusté. Celle du chœur est cintrée et revêtue de plâtre. Du côté du Midi la sablière repose sur dix corbeaux de pierre en forme

de consoles tels que nous en avons remarqué dans certaines églises de l'arrondissement de Lisieux.

L'autel supérieur, sous lequel sont des reliques de saint Vincent et de saint Félix, que l'on aperçoit au travers d'un vitrail en forme d'oculus, est surmonté d'un haut rétable qui occupe à peu près toute la surface du mur du chevet. Deux colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens, supportent un établement droit avec consoles et pendentifs. L'amortissement de forme semi-circulaire est surmonté d'un globe couronné d'une croix. Sur un philactère est écrit : *Autel privilégié*. La partie centrale est occupée par un tableau dont le cadre cintré, à sa partie supérieure, est entouré de paquets de fleurs.

Cette toile due à un de nos peintres normands des plus distingués, a pour sujet la Trinité. Le Père, sous la forme d'un vieillard à barbe et cheveux blancs, est vêtu d'une longue robe bleue et d'un manteau de pourpre ; il est assis, sa main gauche est posée sur une sphère. Le fils pareillement assis a pour vêtement une robe blanche et un manteau bleu, sa main gauche est tournée vers son père, tandis que de la droite il touche son sein ; la Croix de la Rédemption est couchée derrière lui. Sous leurs pieds nus, sont d'abord d'épais nuages, puis divers paysages, des montagnes, des villes, le tout réduit à de faibles dimensions. Le Saint-Esprit, entouré d'anges est représenté sous la forme d'une colombe ; il semble planer au-dessus de la tête du Père et du Fils. Au bas de ce tableau, d'une excessive netteté et d'une grande richesse de coloris, est écrit :

Jouvenet Pinxit Rouen (1).

De chaque côté de cet autel s'ouvrent les portes de la sacristie qui ont une décoration dans le genre Louis XV. Au-dessus des statues en bois, d'assez médiocre exécution, reposent sur de riches culs-de-lampe, à gauche saint Wulfran (2) ; à droite, saint Pierre, apôtre.

(1) Le 3 juillet 1884, les excursionnistes de l'Association Normande, dont j'avais l'honneur de faire partie, visitèrent l'église de Ticheville. Le tableau fut parfaitement reconnu pour une œuvre de Jouvenet et sa valeur approximative estimée à 10,000 francs.

(2) Saint-Wulfran, ancien archevêque de Sens, mourut à Saint-Vandrille, le 20 mars 720 (Géographie de la Seine-Inférieure, par Bunel de Tougard).

Les autels inférieurs qui se trouvent à l'extrémité de la nef proche le chœur, sont assez insignifiants ; à celui de droite nous avons remarqué un tableau, ayant pour sujet le martyr de saint Sébastien, signé : *Heset Pinxit*.

A quelques mètres de cette église s'élève la chapelle de l'ancien prieuré de Ticheville qui fut dédiée à Notre-Dame, mais qui sert présentement de cave, de fenil et de pigeonnier. Un toit à pore est même appuyé contre ses murs. Là ou naguère retentissaient chaque jour les chants tantôt graves, tantôt mélodieux, des moines qui priaient Dieu pour les fondateurs et les bienfaiteurs de leur couvent ; on n'entend plus guère que le roucoulement des pigeons, où le sourd grognement des pourceaux. Mais aussi quand le vent souffle de l'Ouest, que la locomotive passe en jetant son cri aigu, et qu'elle lance parfois contre ces vieux murs brunis par le temps, des flocons d'une noire et épaisse fumée, elle semble rajeunir ce monument des temps passés.

Ce prieuré, qui a appartenu à l'abbaye de Saint-Wandrille jusqu'à l'extinction des ordres monastiques, était taxé à II^e livres de décimes (1).

D'après un état arrêté par l'assemblée générale du clergé, en 1760, les revenus du prieuré de Ticheville étaient estimés à 2,450 livres (2).

La chapelle telle que nous la voyons aujourd'hui, a la forme d'un parallélogramme. Elle appartient à deux époques bien distinctes, au XIII^e et au XV^e siècle.

A cette première époque on peut attribuer le mur septentrional, moins la travée occidentale. Cette partie de l'édifice qui borde le cimetière de la commune, est appareillé en silex et pierre blanche. On remarque vers le centre, une dépression en forme d'enfoncement, qui va en s'amortissant de bas en haut, où on remarque les vestiges d'une porte à ogive obtuse, présentement murée. Une autre porte, dont la partie supérieure est de forme rectangulaire, s'ouvrait aussi proche le chevet ; mais comme la précédente elle est bouchée.

Le chevet appartient aussi au XIII^e siècle, ou tout au moins dans sa partie inférieure. Il nous présente un haut mur droit, bâti en pierre blanche, coupé à hauteur des murs latéraux, par

(1) Pouillés du diocèse de Lisieux.

(2) De Formeville, objet cité.

une corniche moulurée d'une assez forte saillie ; on y voit la trace de deux fenêtres présentement bouchées ; la première à hauteur de l'étage supérieur a son sommet rectangulaire ; la seconde dans le triangle que forme la toiture est une belle ogive triflée. Vers l'angle Nord-Est on remarque une sorte de dais qui a du abriter une statue.

Le mur méridional, la travée occidentale de celui du Nord et le gable tout entier appartiennent au xv^e siècle.

Le pignon occidental est droit ; des contreforts sont appliqués sur les angles, il est construit en pierre blanche de grand appareil, dont les assises sont alternées par des chainages de silex taillé. Presque à son sommet on remarque trois cœurs finement taillés dans le silex et qui se dessinent nettement près des teintes grisâtres des pierres de moëllon. Un peu au-dessous est ouvert un large oculus quadrilobé, très évasé extérieurement.

Le mur méridional est aussi construit par assises de pierre blanche et de silex ; il est appuyé vers son centre par un contrefort qui monte jusqu'à l'entablement. Les fenêtres ouvertes dans ces différentes parties de l'édifice appartiennent toutes au xv^e siècle ; elle sont au nombre de neuf ; cinq à l'étage inférieur et quatre à l'étage supérieur. Les premières, qui étaient percées presque au niveau du sol, sont les moins bien conservées ; mais bien qu'entièrement murées présentement, elle nous montrent encore leurs frères colonnettes, surmontées de chapiteaux que le temps ou les hommes ont presque détruits ; puis à quelques-unes moins maltraitées, on remarque un meneau vertical et l'autre horizontal ; disposition que l'on nomme croisée de pierre.

Des quatre fenêtres de l'étage supérieur, deux sont placées au Sud, une autre au Nord et la quatrième dans le gable occidental. Ces fenêtres se composent de deux étroites baies ogivales, séparées par un meneau vertical et surmontées de trois oculus superposés ; le tout est encadré dans une autre ogive d'assez grandes proportions, mais qui manque d'élégance. Chacun des pieds droits est accompagné de minces colonnettes dont les chapiteaux très frustes supportent les moulures des voussours, dont la forme est plutôt anguleuse que torique. Ces fenêtres sont couronnées par un cordon en larmier faisant fortement saillie sur les murs. A chacune des extrémités de ces cordons, des figures humaines tiennent lieu de pendentifs ; puis à la pointe de leur ogive, on

remarque un troisième personnage, qui semble être un ange dans l'attitude de la prière.

Il est bon de dire que la fenêtre qui est au Nord ne possède pas de larmier ou cordon ; il en est presque ainsi, dans tous les monuments de ce genre que nous avons visités. On peut donc conclure de ceci, que ces cordons ont été construits dans l'unique but d'éloigner l'eau des ouvertures ; la pluie tombant le plus souvent dans nos latitudes, de l'Ouest ou du Sud.

A l'intérieur nous avons remarqué à demi-cachées derrière des bottes de foin, quelques colonnes dont les bases sont parfaitement caractérisées du XIII^e siècle. Au reste rien ! rien, tout a disparu ; les voûtes enlevées laissent voir les tuiles de la toiture, pas la moindre trace de peinture, pas la plus petite parcelle de mobilier.

Le territoire de Ticheville possède deux châteaux. C'est d'abord celui de Folval qui se trouve sur la rive gauche et à peu de distance de la Touque, au milieu d'une verte prairie ; ses murs blancs se montrent à peine à travers les branches des grands arbres qui l'entourent. Du reste l'archéologue n'a rien à y voir, car il a été entièrement modernisé.

Au XVI^e siècle le domaine de Folval appartenait à la famille de Panthou, car nous trouvons en date du 5 juin 1530, noble homme Gallois de Panthou, sieur de Folval ; près d'un siècle plus tard, en 1609, nous le trouvons entre les mains de Guy de Panthou, probablement un des descendants du précédent (1). A la date de 1613, nous trouvons noble homme Etienne de Neuville, comme possesseur de Folval ; puis six ans plus tard en 1619, Jehan de Neuville (2).

Vers 1646, le noble fief de Folval passa à la famille de Billard, Nous trouvons successivement, François de Billard et Michel de Billard, qui épousa Angélique de Belleau, dont une fille Anne-Angélique de Billard qui épousa le 22 août 1702, noble homme Luc Le Blanc et porta probablement à cette famille le noble fief de Folval, car son fils Michel Luc Le Blanc prenait en 1723 le titre de sieur de Folval, en qualité de témoin au mariage d'André Charles Hnlbert sieur de Blanc-Buisson (3), il avait épousé

(1) Couriol, notes manuscrites sur la commune de Ticheville.

(2) Idem.

(3) Registres paroissiaux.

Genevièvre Gravelle du Chauvin, dont il eut plusieurs enfants, entre autre le 19 novembre 1726, Genevièvre-Renée-Angélique Le Blanc, qui épousa le 5 février 1744, Jacques-Léonor de Choisine, écuyer, sieur de Triqueville, fils de feu Léonor de Choisine et de feue dame Julie Letellier de Neuville-sur-Touque.

De ce mariage sont nés plusieurs enfants, car nous voyons cinq partageurs dans les lots qui furent faits, le 28 mars 1791, de la terre de Folval.

Ce sont :

1° Nicolas-François Lefèvre de la Pôtelière, ci-devant sieur des Hauzès, veuf de Angélique Le Blanc qui avait convolé en secondes noces après la mort de Jacques-Léonor de Choisine ;

2° Michel-Léonor de Choisine demeurant à Bois-André ;

3° Frédéric-Auguste de Choisine demeurant à Neuville-sur-Touque ;

4° Pierre-Louis de la Querrière de Bois de Laval, au nom de Marie-Julie de Choisine son épouse ;

5° André-Jean-Baptiste de Brevedent, au nom de dame Thérèse-Victoire de Choisine, son épouse.

Le château échut à Lefèvre de la Pôtelière, sieur des Hauzès, veuf de Angélique Le Blanc (1).

Depuis ce temps-là, le domaine de Folval qui s'est accru des terres du prieuré, ou tout du moins pour la plus grande partie, a passé en plusieurs mains. Il était dernièrement la propriété de M. Amédée Le Carpentier d'Epineville, qui l'a laissé à sa petite fille, née de Loos de Madre et mariée à M. Foubert de Paillères.

En second lieu nous devons citer le château de la Fauvelaye ou du Mézerai, situé dans la plaine qui sépare les bassins de la Touque et de la Vie, à une faible distance de la route d'Alençon à Honfleur, et qui précédé par une magnifique avenue de sapins, ne montre au voyageur que sa partie centrale ; mais assez cependant, pour faire voir à l'amateur d'antiquités, qu'il est neuf ou entièrement rajourni et que conséquemment il n'a rien à y voir.

A la fin du XVII^e siècle, la terre du Mezerai appartenait à la famille Berthelot dans la personne de Pierre Berthelot, sieur des Tuileries ; elle l'a possédée jusqu'à l'époque de la Révolution française.

(1) Expédition des lots de la terre de Folval communiquée à l'auteur.

Berthelot de Mézerai (Charles-François-Henri), fut anobli par lettres-patentes, en date du 15 février 1788 (1).

En terminant cette étude sur Ticheville, nous devons citer le moulin à blé, qui passe pour être une ancienne chapelle de Saint-Wulfran ; lors de notre visite, nous n'avons pu constater en fait d'antiquité, que la partie inférieure du mur Nord, qui est bâti en damier (silex et moëllon) et une petite fenêtre, surmontée d'une accolade. Il est bien évident, que cette partie du moulin de Ticheville remonte au moins au xvi^e siècle.

A. DALLET.

(1) De Magny, nobiliaire de Normandie (Liste des lettres d'anoblissement).

JUGEMENT

DE LA HAUTE JUSTICE DE LA CARNEILLE

Portant peine de mort contre trois larrons,

(1582).

Au xvi^e siècle, il y avait les Justices royales et les Justices seigneuriales.

Les Justices seigneuriales étaient, comme on sait, de trois sortes :

- 1^o Les basses Justices :
- 2^o Les moyennes Justices ;
- 3^o Les hautes Justices.

Dans les hautes Justices, se jugeaient les affaires les plus considérables du fief et des fiefs subordonnés, notamment les grandes affaires criminelles, celles où l'accusé pouvait *perdre vie ou membre*.

Les Seigneurs hauts justiciers avaient seuls le droit d'avoir un gibet dans leur fief.

Avant la Révolution, la Carneille, petit bourg du canton d'Athis (Orne), était le siège, avec gibet, de la haute Justice du Comté d'Alençon.

J'ai trouvé dans mes vieux parchemins un jugement de cette haute Justice de la Carneille, portant peine de mort contre trois

larrons, accusés et convaincus d'avoir dévalisé « par armes » le manoir des Tourailles, occupé par la famille Turgot.

Ce document révèle les formules employées par les magistrats Hauts Justiciers du xvi^e siècle dans les jugements prononcés en matière criminelle.

. , ...
 , ... , ...

« Aujourd'hui, vingt cinquième d'Aoust, l'an mil cinq cents
 « quatre vingt et deux, de vant Nous Pierre du Pont, Escuyer,
 « licentié aux loix, Lieutenant général de Monsieur Le Bailly
 « Vicomtal de la Carneille, Juge apte suivant l'édit par nos Sei-
 « gneurs les Comtes de Harcourt, en l'auditoire du lieu. Ayant
 « mis en délibération le procès criminel extraordinairement faict
 « à l'encontre de Michel Gueret, dict Vidaguet, ung surnommé
 « Le Désert et ung surnommé Saint-Marc, fugitifs et adjournés
 « à Caen, et avec leurs complices, sur la plainte contre eux ren-
 « due à justice par noble homme M^r Loy's Turgot, sieur des
 « Tourailles, Conseiller du Roy au siège Présidial de Caen, pour
 « s'estre, les dits défaillants et leurs six complices, emparés par
 « force, voyes de faict et à port d'armes, du Manoir Seigneurial
 « des Tourailles et des biens, lettres et serviteurs y estant, et d'a-
 « voir, les dicts accusés, et d'avoir tenu captives la Demoiselle,
 « femme du dict sieur Turgot, ung de leurs enfants, et aucuns
 « de leurs serviteurs, servantes, les examins des témoins, le dé-
 « cret de prinse de corps du troisième de novembre dernier,
 « ajournements et défauts à Caen donnés à l'encontre des dicts
 « Vidaguet, Desert et Saint Marc; le récolement des témoins
 « pour valeir de confirmation : auttre information faicte contre
 « les dicts Desert et Saint-Marc pour résistance et rébellion par
 « eux fete à Georges Eudes. Escuyer sergent, lorsqu'il s'était ef-
 « forcé d'exécuter la prinse de corps contre eux décrétée par
 « contumax définitives, tant du procureur fiscal que du dict Tur-
 « got, partie civile. Et tout considéré, Nous avons par l'avis de
 « M^{re} Jacques Hallouel. Pierre du Pont, Escuyer, et Jean
 « Gilles, de Prepetit, Dertrand du Guey, Escuyer, et Pierre
 « Marchand. avocats en ceste Vicomté, prévenus que les dicts
 « Gueret, dict Vidaguet, Désert et Saint-Marc sont dûment at-
 « teints et convaincus de s'estre, avec leurs aultres complices,
 « emparés et saisis, par force et à port d'armes, du dict Manoir

« des Tourailles, et des biens, lettres et serviteurs y estant, et
 « d'avoir tenu captisve, au Manoir la Demoiselle femme du dict
 « Turgot, et Pierre Turgot, Escuyer, l'ung de leurs enfants, et
 « aucuns de leurs serviteurs et servantes; aussi sont les dicts
 « Désert et Saint-Marc deument convaincus et attaints de n'a-
 « voir voulu obéir, ains résisté avecques armes au dict Eudes,
 « sergent, lorsqu'il s'estoit efforcé exécuter le décret de prinse
 « de corps. Pour punition et réparation des quels cas, crimes et
 « délits, nous avons condamné les dicts Guéret, dict Vidaguet,
 « Désert et Saint-Marc à estre pendus et estranglés au gibet de
 « ce lieu, leurs biens et héritages acquis et confisqués à qui il ap-
 « partiendra. Sur la quelle confiscation sera préalablement
 « prinse la somme de deux cents escus d'intérêts, la quelle nous
 « adjugeons au dict Turgot, et la somme de centescus d'amende
 « que nous adjugeons pareillement à Messieurs les Comtes de ce
 « lieu. Et si avons condamné et condamnons les dessus Vida-
 « guet Desert et Saint-Marc in solidum à la restitution des biens
 « lettres et serviteurs estant au dict Manoir lors de la force com-
 « mise et dont le dict Turgot et sa femme seront croyables jus-
 « ques à la vailleur de deux mille écus; et si avons adjugé
 « au dict Turgot les dépends du présent procès qui resteront à
 « taxer et saouf que au cas que le dict Turgot ne seroit pas payé
 « sur les biens des dicts condamnés des sommes à lui adjugées
 « par la présente sentence, à faire transférer la dicte condamna-
 « tion sur les biens des dicts complices quand et ainsi qu'il ap-
 « partiendra. Et pour ce que la présente sentence ne peult estre
 « réèlement exécutée, la personne des dicts défailants avons
 « ordonné qu'elle sera exécutée par effigie et figures de leurs
 « personnes, dont les tableaux seront affichés contre la paroy
 « de l'Auditoire de ce lieu. Et a esté taxé pour le rapport et
 « visitation du dict procès la somme de trois escus sera payée
 « par le dict Turgot et dont récompense luy a esté adjugée par
 « les biens des dicts condamnés, et en ayant egard au procès-
 « verbal... et information sur ce fait pour résistances et rebel-
 « lions faictes par les dicts Désert, Saint-Marc et Charles Mes-
 « nard, dict Court-Bras. Nous avons, sur l'advis et opinion des
 « deffenseurs ordonné que le dict Menard, dict Court-Bras, sera
 « preins et appréhendé au corps et amené prisonnier aux prisons
 « de ce lieu pour estre contre luy procédé ainsi que de raison :

« et où reconnult ne pourroit estre, qu'il sera adjourné à trois
 « briefs jours, ses biens annotés, saisis et logés par Commis-
 « saire, pour en rendre bon compte et reliqua, quand et à qui il
 « appartiendra.

« Si donnons en mandement au premier sergent de la dicte
 « vicomté sur ce requis, et pour mettre à exécution deue, en tant
 « qu'il en sera par lui ce exécuté. Prions et réquérons tous agents
 « de Justiee et officiers donner requeste, conseil, confort et aide,
 « livrer, d'attacher ès prisons, si mestier est, aux fins que dessus,
 « ainsi que ferions pour eux si requis en estions.

« Faict et donné comme dessus.

« DUPONT.

Pr^e CORBEAU. »

Pour copie :

GUSTAVE DE VAUDICHON.

L'hospitalité offerte par la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, (t. I, p. 213), aux documents inédits concernant la Basse-Normandie et le Perche, nous fait répondre à son appel en relevant quelques-unes (1) des analyses des minutes du Tabledionnage d'Alençon, conservées en l'étude de M. Mortagne notre confrère. Les notes que nous possédons ont été prises vers 1765, époque où les actes étaient encore déposés dans la chambre du notariat.

Au fond, nous n'avons établi qu'un catalogue et nous basons son utilité sur les recherches qu'il permettra de faire plus facilement parmi les milliers d'actes que trois siècles ont produits, soit pour la ville, soit pour les régions environnantes. Nous espérons être agréable aux archéologues, puisque chacun trouvera à glaner des renseignements généalogiques, un vide à combler dans la chronologie des seigneurs de tel ou tel fief, la transmission de ce fief, sa valeur et son importance à l'époque ; d'autres pourront rencontrer des détails sur les mœurs et les usages de nos aïeux.

Nous avons évité de charger cette analyse d'annotations, car nous considérons qu'elle sera seulement utilisée pour les travaux qui se publieront dans l'avenir.

Nous espérons, si cette première série est appréciée, continuer de relever d'autres analyses concernant le xvii^e siècle et au besoin le xviii^e. Nous serons heureux, si nous pouvons faciliter les recherches des membres de la *Société* et si nous aidons à développer chez d'autres, un goût qui nous a procuré si souvent un agréable passe-temps.

E. de C.

(1) Ces notes n'ont rien d'absolu et il est certain qu'en compilant les actes mêmes, chacun trouvera encore des renseignements heureux pour l'histoire de la Basse-Normandie.

ANALYSE

DE

DIVERS ACTES DU TABELLIONNAGE D'ALENÇON

XV^e ET XVI^e SIÈCLES

6 AOUT 1456. — Perrine de Courteilles, femme de Jean d'Avoise, écuyer, a ratifié l'échange fait par son époux avec Pierre de Cerceaux, prêtre, du fieu ou membre de fieu appelé le fieu de la Barre pour 6 livres de rente.

9 SEPTEMBRE 1456. — Noble homme Richard des Loges, écuyer, acquitte et délaisse à Geoffroy de Beauvoir, écuyer, le fieu et terre noble des Loges, situé paroisse de Hauterives en toutes ses dépendances pour demeurer quitte de 15 livres de rente qu'il faisait au dit de Beauvoir et 5 sols d'autre part.

24 NOVEMBRE 1502. — Partage entre Guillaume Boissel et M^e Jean Boissel, prêtre, de la succession d'Emond Boissel par lequel est demeuré à Guillaume Boissel, écuyer, le fief, terre et seigneurie de Chahains et à Jean Boissel la terre, fief et seigneurie de Bouaille, paroisse de Mieuxcé, avec droit de présenter au bénéfice cure de Mieuxcé, lequel droit de présentation demeure à Guillaume Boissel.

23 JANVIER 1508. — Contrat de mariage entre M^e Guillaume Mabon le jeune et Jeanne de Saint-Denis, fille de François de Saint-Denis et sœur d'Antoine de Saint-Denis ; présence de M^e Antoine de Saint-Denis, curé de la Pallu, fils aîné et héritier de feu François de Saint-Denis, écuyer, seigneur de Garancières et d'Anne Caiget d'une part ; et de M^e Guillaume Mabon, fils d'honnête homme Guillaume Mabon (1) d'autre part.

18 JANVIER 1509. — Aveu rendu à François de Silly, chevalier, seigneur de Lonray, par Jean de Meurdrac, fils de Nicolas, à cause du fief de Lonray, un demi fief, nommé le fief de Damigny dont le chef est assis en cette paroisse et s'étend encore en la ville et faux bourgs d'Alençon et en iceluy fief a place de manoir, domaines, rentes en deniers, grains, œufs, oiseaux, cour, juridiction et usage, reliefs treizièmes, rueandise, regard de mariage, corvées, aides, sous aides, forfaitures et aventures.

Item. Il y a au fief de Damigny droiture de deux moulins dont les hommes du fief sont moutaux, l'un assis au lieu de Damigny et l'autre assis en la paroisse d'Alençon, nommé le moulin de Lancrel, pour lequel j'ai droit et privilège de faire mener par la ville, paroisse et fauxbourgs d'Alençon, un asne ou anesse, mule ou mulet pour y mener moudre au moulin de Lancrel le blé de tous ceux qui le voudront envoyer et iceluy faire ramener par l'asne ou l'anesse, mule ou mulet chez ceux qui le bailleront et en prends le profit de la moute sans danger ni forfaiture et avec ce j'ai droiture et privilège à raison de ce moulin que quand ainsi serait qu'au moulin de Lancrel n'y aurait point de blé à moudre et celui qui mène l'asne ou l'anesse, mule ou mulet aurait été trois tours par la ville, paroisse et fauxbourgs sans avoir trouvé aucun qui lui voulût bailler du blé à mener moudre au moulin de Lancrel, mon meunier ou serviteur peut aller ès moulins à blé du lieu d'Alençon et si en iceux moulins était trouvé trois poches de blé, le meunier ou serviteur de Lancrel pourra prendre l'une des trois poches, c'est-à-dire la moyenne et par l'asne ou mulet faire mener cette poche moudre à mon moulin de Lancrel et en prendre

(1) Nous trouvons le 4 octobre 1493, Guillaume Bellechal ou Bellchel rendant aveu de la seigneurie de Saint-Pater à la baronnie de Sonnois. N.... Mabon devient après lui seigneur de Saint-Pater ; il eut pour successeur François Péron qui fait un acquêt le 26 octobre 1536.

le profit et faire ramener à celui à qui le blé appartient ; desquels privilèges et droits a été autrefois procès entre mon deffunt père et ses prédécesseurs et le procureur de mon très redouté seigneur le duc d'Alençon, duquel procès mon père et ses prédécesseurs sont venus à entente ainsi qu'il est porté par lettres.

Item. Au fief de Damigny y a droit de colombier où fuye donnée en fief au curé pour 10 s. de rente.

Item. Pour raison de ce fief, je suis patron du lieu de Damigny pour y présenter la cure toutes fois qu'elle vaquera.

Item. Pour raison de ce fief, j'ai droit de prendre chacun an huit boisseaux de blé froment, mesure d'Alençon, sur la dixme de la petite grange de Damigny en la portion de l'abbé de Saint-Martin de Sées.

Pour lequel fief de Damigny, je suis tenu faire au sieur de Lonray à cause du fief de Lonray tout ce que a àparages appartient suivant la contume et sujet de faire sous le sieur de Lonray en sa compagnie dix jours de garde en la ville d'Alençon à la porte de Lancrel au temps de guerre, comme les autres mes semblables et quand nous en sommes requis.

3 AOUT 1523. — Noble dame Germaine Ballue (1) femme de noble et puissant seigneur, monseigneur Charles, bastard d'Alençon, chevalier, seigneur de Saint-Paul, au sujet d'un arrêt du parlement de Paris, dont la dite dame ne dit avoir connaissance que depuis le départ du seigneur son époux de ce pays pour faire le voyage de delà les monts avec le Roy et Monseigneur le Duc (2).

15 SEPTEMBRE 1523, — Noble dame Germaine Ballue femme et épouse de noble et puissant seigneur, monseigneur Charles, bastard d'Alençon, établit pour ses procureurs noble homme Jean Dars, seigneur de Quenty, Simon de Vieilmaisons, écuyer, seigneur de la Couronge et Claude de Boncreville pour s'opposer

(1) Elle était fille de Nicole Balue seigneur de Villepreux, maître des comptes, et de Philippe Bureau de Monglas, nièce du fameux cardinal Jean Balue, de cette union naquit Marguerite d'Alençon, dame de Cani-Caniel qui épousa Lancelot du Monceau et femme en deuxièmes nocces de Claude Bridon seigneur de Plessis aux Tournelles.

(2) Il était en Italie avec le duc d'Alençon son frère, et l'amiral Bonnavet.

à un arrêt du parlement de Paris à l'encontre du dit seigneur bastard et d'elle au profit de Jeanne Brignou sa nièce.

27 DÉCEMBRE 1524. — M^e Gilles Serèze, prêtre, comme administrateur de la confrairie de Madame Sainte-Barbe fondée en l'église de Monsieur Saint-Léonard de la ville d'Alençon lequel par le conseil et avis de Pierre Coulombel et Thierry Jubault chapelains d'icelle frairie pour passer transport à honnête homme Jean Le Cousteillier (1), apothicaire, bourgeois d'Alençon du droit de la dite confrairie sur moitié par indivis d'un pré de deux journées.

29 JANVIER 1529. — M^e Guillaume Le Verrier et D^{lle} Philippe de Croan, dame et baronesse de Vassy et de Croan, lesquels ont vendu à M^e Guillaume Caignou (2), président de la Chambre des comptes d'Alençon, seigneur d'Antoigny, la terre et baronie de Vassy, baronie entière en toutes ses dépendances pour la somme de 3,310 livres.

Jeudi dernier jour de mars avant Pâques 1529 (31 mars 1530, n. s.). Bail par noble homme M^{re} René de Silly, chevalier, seigneur de Vaux bail i d'Alençon, à Guillaume Thifaine de l'état et exerce du greffe ordinaire et extraordinaire de la vicomté d'Alençon-en-Cotentin, membre dépendant du bailliage d'Alençon, pour le temps de trois années et d'en payer au seigneur de Silly 4 livres par chacun an.

17 OCTOBRE 1529. — Noble homme Jean Terrier, seigneur de la Potterie, a vendu à noble Michel Lasseur, seigneur de la Coquardièrre, le fief terre et seigneurie de la Potterie, situé paroisse de la Potterie près Tourouvre, pour 950 livres (3).

(1) Il était de la même famille que François Le Coustellier, qui fut nanti le 5 avril 1553 de la terre et fief de Saint-Pater, il était héritier présomptif de Catherine Le Gay veuve de François Péron, seigneur de Saint-Pater au Maine, qui s'était mariée en deuxièmes nocces à N... Le Coustellier.

(2) Guillaume de Caignou avait épousé Andrée Rabinart.

(3) Nous nous dispensons de noter ici l'analyse de la délibération prise par les habitants d'Alençon le 7 décembre 1529, pour la rançon du roy François I^{er}, elle a été publiée *in-extenso* dans le t. I de la *Revue*, p. 47.

17 JANVIER 1533. — Vente par noble homme M^{re} Guillaume Le Verrier, seigneur de Longny et D^{ne} Philippes de Crosny, sa femme, à noble homme M^e Guillaume Caignou, seigneur de Méhoudin et Antoigny, président de la Chambre des comptes d'Alençon, de la terre seigneurie et baronie de Vassy, avec le manoir et domaine des lieux de Croan, circonstances et dépendances pour la somme de 3,650 livres.

25 SEPTEMBRE 1534. — Transaction d'un procès entre nobles personnes Gallois d'Aché, seigneur de Larré, et Marie de Saint-Denis son épouse, seigneur à cause d'elle des seigneuries du Bu et Boylles (1), d'une part ; et Charles de Torcy, écuyer, archer de la garde du corps du Roy notre sire d'autre part ; par ce procès Gallois d'Aché avait arrêté toute entreprise à ce que Charles de Torcy et autres ne fissent édifier, tourner et moudre un moulin à blé, au lieu nommé l'Etang-d'Epaullay ; sur ce, de Torcy avait montré que par lettres passées au tabellionage d'Alençon, le 12 janvier 1475, noble homme Emond Boissel, écuyer, seigneur de Boylles et du Bu avait transporté et baillé à Jean le Rabinel, son prédécesseur, la droiture de moulin et d'étang. Sur quoi Gallois d'Aché s'est désisté de ce procès.

23 SEPTEMBRE 1535. — Bail par noble et puissant seigneur M^{re} René de Silly, chevalier, seigneur de Vaux, varlet tranchant du Roi notre sire, bailli d'Alençon, à Richard Chauvin, du revenu ordinaire et extraordinaire des assises de Verneuil en ce qui en compète et appartient au seigneur bailly, pour un an moyennant la somme de 50 livres.

3 MARS 1536. — Hauts et puissants seigneur et dame, dom Frédéric de Foix, chevalier, seigneur d'Almenêches, de Rions, d'Escorches et Grand-Escures, écuyer de Navarre, et Françoise de Silly, son épouse, dame des dits lieux et de Pacé, ont vendu à noble et puissante dame Aimée de la Fayette, veuve de noble et puissant seigneur François de Silly, seigneur de Lonray, bailli et capitaine de Caen, la dame de Silly, dame de Serizay et gouvernante de Madame la princesse de Navarre, savoir, le tief, terre

(1) Actuellement Bouailles paroisse de Mieuxcé.

et seigneurie de Pacé en toutes appartenances et dépendances, tant en cour, justice, juridiction, reliefs, treizièmes, rentes en deniers, grains, œufs, oiseaux, corvées, étangs, moulins et colombier, maisons, métairies, droit de présentation au bénéfice cure de Pacé, domaine fieffé et non fieffé. Cette vente faite pour 5,000 livres.

15 MARS 1536. — René Gaulart, seigneur de Vieuxpont, a vendu à noble Jean de Vallée, seigneur de Villiers et du Mesnil-Sabert, et D^{ne} Marie de la Boisselière, sa femme, le fief et terre noble du Noyer, tenu du duché d'Alençon pour un huitième de fief de Haubert, situé paroisse de Vingthanaps, pour 200 livres.

2 JUIN 1536. — Au château d'Alençon, noble homme Gilles Cousin, seigneur de Contilly a fait échange avec noble homme Guillaume Caignou, président de la Chambre des comptes d'Alençon, auquel il a donné le fief terre et seigneurie de Contilly et le sieur de Caignou a donné en contre échange le fief noble de Saint-Denis près Briouze et s'est chargé de toutes les dettes de Gilles Cousin.

17 SEPTEMBRE 1537. — M^{rs} Gatien de Cenay et Simon de Vasse, organistes et faiseurs d'orgues, ont fait marché avec les trésoriers et bourgeois d'Alençon, lesquels organistes se sont obligés de faire et poser dans l'église Notre-Dame d'Alençon un jeu d'orgues suivant le devis et description portés au marché pour le prix de 1,400 livres et 100 livres à la discrétion des bourgeois si les orgues sont faites dans le temps demandé (1).

9 JANVIER 1538. — Guillaume Caiget, marchand bourgeois d'Alençon et Mathurin Pinard, aussi marchand, demeurant au Port-d'Avoise ont fait ensemble marché, par lequel Caiget a vendu à Pinard vingt charretées de fer pesant 1,600, poids de forge et promis les livrer aux forges de Saint-Denis-sur-Sarthon. Cette vente faite pour 41 livres tournois chacune charretée de fer.

(1) Lors de la bénédiction des orgues de Notre-Dame d'Alençon restaurées en 1873, nous avons déjà fourni cette analyse à M. De Broise qui la publia dans le *Journal d'Alençon* le 6 janvier 1874.

25 OCTOBRE 1539. — Transaction sur le procès pendant aux requêtes du Palais à Paris entre très haut, très puissant et très excellent prince et princesse les Roy et Reine de Navarre, comte et comtesse du Perche, duc et duchesse d'Alençon et noble seigneur Gilles Aunay, seigneur de Feuillet et Chareneye pour raison de ce que le procureur des prince et princesse prétendait que la terre et seigneurie de la Ventrouse et toutes ses dépendances étaient tenues en plein fief du comté du Perche et que ce fief était depuis longtemps ouvert, et plusieurs rachats et profits acquis, à quoi Gilles Aunay, maintenait qu'en suivant l'usage observée de la coutume du Perche, le fief croissait et décroissait par partages et succession ; sur quoi les parties ont transigé ainsi : Gilles Aunay a reconnu tenir le lieu et seigneurie de la Ventrouse nuement et sans moyen et en plein fief du comté du Perche aux profits et droits dus par la coutume et a promis en fournir son aveu et dénombrement à la Chambre des Comptes des prince et princesse qui l'ont tenu quitte de tous rachats et confiscations au moyen de 1,600 livres que paiera Gilles Aunay. La remise du surplus faite à la considération des cardinaux du Bellay et de Maçon et de M. l'abbé des Noyers son allié.

19 NOVEMBRE 1539. — Noble homme Pierre de Foucault, seigneur de la Bouasche, maître d'hôtel ordinaire de haut et puissant prince et seigneur Monseigneur François d'Orléans, marquis de Rothelin, comte de Neufchâtel et de Montgommery, prince de Chatellaillon, vicomte de Melun, seigneur de Beaugency, Chaumont, la Haye, et le Mesle-sur-Sarthe, procureur spécial de Monseigneur, lequel a vendu à Bertrand Tullieuvre, marchand, bourgeois d'Alençon, la coupe, tonture et dépouille des chesnes, fouteaux et autres bois étant en 50 arpents de bois taillable assis au lieu de Chaumont, près le Saut-aux-Dames pour le prix et somme de 80 livres.

27 DÉCEMBRE 1539. — Noble homme René Pillois, seigneur de la Fontenelle, de la Bellevacherie et de la Graffinaye, et demoiselle Anne Pillois, sa sœur aînée, ont vendu à noble Raoul le Roussignol, avocat fiscal d'Alençon pour le Roy et Reine de Navarre, le lieu, terre et métairie de la Graffinaye, située paroisse de Semallé. La déclaration et le dénombrement sont portés dans le contrat ; cette vente faite pour 200 livres.

2 FÉVRIER 1541. — Comme par le traité de mariage d'entre nobles personnes Messire François de Silly, vivant, chevalier, seigneur de Dampière et dame Claude de Maulny, dame de Saint Aignan au Maine, noble personne Pierre de Silly, prêtre, prieur du Dezon, archidiacre d'Avranches et chantre de Bayeux, avait promis au nom de feu son frère à la dame de Maulny la somme de 400 livres de douaire; mais cette dame ayant convolé en secondes noces avec noble homme Messire Jacques de Hennart, chevalier, seigneur de Denonville, écuyer d'écurie du Roy notre sire, et Pierre de Silly étant décédé, transaction a été passée au sujet de ce douaire.

9 OCTOBRE 1541. — Transaction sur procès mu entre noble homme M^r Richard Labbé, licentié ès-loix, seigneur de la Motte de Tallonay et Geoffroy le Queu, écuyer, seigneur de Ménileuse, qui avait clamé sur Richard Labbé la terre de la Motte et par laquelle transaction Geoffroy le Queu a renoncé à la clameur et a consenti que Labbé demeure propriétaire de la terre de la Motte de Tallonay.

12 OCTOBRE 1541. — Noble homme François Gislain, seigneur de Bois-Guillaume et de Bursart et Jean Gislain, seigneur de Saint Mars, ont transigé entre eux sur le différent d'une rente employée en l'état des deniers de la vente par décret de la terre et seigneurie de Grantlay.

22 OCTOBRE 1541. — Gilles Martin a vendu à noble et puissant seigneur Pierre Le Grix, seigneur et baron de Montreuil et d'Echauffour, une pièce de terre, située paroisse d'Echauffour.

7 MAI 1542, — Pierre le Genu, prêtre, doyen d'Alençon, a donné en échange à noble homme Achille Broucet, le fief, terre noble et seigneurie de la Honardièrre, cour, usages, justice, juridiction, manoir, édifices, cens, rentes, reliefs et treizièmes, hommages, domaines, forfaitures, amendes dont le chef est assis en la paroisse de Boitron, en la chatellenie d'Essay, nuellement tenu du seigneur de Boitron et en contre échange Broucet a donné à le Genu plusieurs pièces de terre situées paroisse de N.-D. d'Alençon et de Congé.

A suivre.

BIBLIOGRAPHIE

Nouvelles Brochures de M. le Comte H. DE CHARENCEY.

Il y a quelque temps déjà que le Bulletin de la *Société Archéologique* n'a entretenu ses lecteurs des travaux de M. de Charencey. Disons bien vite que ce n'est pas la faute de notre savant confrère, toujours aussi fécond que par le passé, toujours aussi attaché à ses études sur l'ancienne Amérique. Mais le rapporteur chargé de rendre compte de ses productions a bien à s'accuser d'un peu de paresse ; et, sans s'amuser à chercher quelque mauvaise excuse de sa conduite, il préfère en faire simplement et franchement son *meâ culpâ*.

« Jamais paresse
N'acquît richesse, »

dit un vieux proverbe dont les applications ne se comptent plus. Heureux ceux qui n'en ont jamais fait l'expérience ! Mais je ne suis pas de ces fortunés mortels, et le retard que j'ai mis à m'acquitter de ma tâche me fait trouver aujourd'hui en face de moi à analyser jusqu'à cinq brochures, toutes savantes et intéressantes, il est vrai, mais toutes aussi traitant de sujets difficiles et arides : surcroît de besogne et longueur de travail qui m'empêchera de traiter mon sujet avec tout le développement qu'il mériterait d'avoir. J'en demande pardon d'avance à l'auteur de ces utiles et importants travaux.

1^o TITRES GÉNÉALOGIQUES DES SEIGNEURS DE TOTONICAPAN

Cette première brochure de M. de Charencey est la traduction d'une pièce espagnole, traduite elle-même d'un monument écrit

en langue Quiché, l'an 1554. Le traducteur espagnol fut un prêtre indigène, le P. Chonay, qui entreprit ce travail en 1834.

Ce document, dont l'original se trouve encore aujourd'hui dans les archives municipales de Totonicapan, au Guatemala, jette un grand jour sur la marche des tribus qui ont peuplé primitivement l'Amérique centrale, et ce sera une des pièces les plus importantes à consulter lorsqu'il s'agira de reconstruire l'histoire ancienne de ce pays. Elle est donc d'un intérêt local considérable ; mais de plus elle n'est pas sans importance pour l'histoire générale des peuples. Ainsi, dès son début, elle parle de la création du monde, d'Adam et du Paradis Terrestre, où Eve fut trompée, non pas par un serpent, si l'on en croit l'auteur, mais par Lucifer lui-même, qui se donna pour un ange de lumière. On y parle ensuite de la postérité d'Adam, que l'auteur nous montre se dispersant dans le monde à peu près comme nous le voyons écrit dans la Genèse et les autres livres sacrés. L'histoire du peuple Hébreu s'y trouve résumée jusqu'à la captivité de Babylone, après laquelle l'auteur prétend que les dix tribus d'Israël, emmenées captives par Salmanasar, sortirent d'Asie, et formèrent les treize tribus qui composaient la nation Quiché. Nous sommes seulement surpris de voir que cet auteur prenne l'Assyrie du côté de l'Orient par rapport à l'Amérique. Il supposait donc que ses pères avaient traversé l'Europe et l'Atlantique pour aller peupler ce pays ? Le document parle aussi d'Abraham et de Jacob ou Israël, ce qui serait très curieux si l'on pouvait prouver que l'auteur n'a pas emprunté ces noms au Christianisme. Malheureusement la date de 1654, déjà notablement postérieure à l'arrivée des missionnaires européens en Amérique laisse planer un doute sur l'origine du manuscrit.

La partie principale de ce document, qui est la suite de ce que nous venons de dire sur les origines des peuples, est encore très-intéressante, mais seulement pour ceux qui étudient spécialement l'histoire de la vieille Amérique. Elle n'a plus aucun lien avec l'histoire générale.

2^o ÉTYMOLOGIES EUSKARIENNES

La langue euskarienne est la langue basque, parlée des deux côtés des Pyrénées. On a prétendu que cette langue était entre

toutes, celle qui avait le plus de rapport avec les langues anciennes de l'Amérique. M. de Charencey n'a point touché cette question. Il examine seulement la langue basque en elle-même, laissant à chacun le soin de la comparer avec les autres et de tirer les conséquences de la comparaison.

Mais dans cette simple étude de la langue, notre savant confrère nous signale tout d'abord une difficulté considérable. Le pays basque, l'Euskaldunak, comme l'appelle M. de Charencey, n'écrivait point la langue qu'il parlait ; d'où il est résulté que, prenant parmi ses voisins tout ce qui était à sa convenance, il a pu renouveler son vocabulaire plusieurs fois dans la suite des temps. On conçoit tout d'abord qu'il est difficile de retrouver les étymologies d'une telle langue : cependant M. de Charencey a fait sur ce point quelques essais qui sont loin d'être tous infructueux.

Il est certain qu'on trouve dans cette langue basque des racines très bigarrées : il y a du béarnais en grande quantité, de l'espagnol, quelques termes venant directement du latin : tels que *ahate*, canard, du latin *anas* ; *gertha*, chercher, du latin *quæ-rere* ; *bake*, paix, du latin *pax*. D'autres mots sont plus défigurés, quoique ayant la même origine : ainsi *amenga*, se venger, du latin *vindicare*, en espagnol *avengar* ; *aphezpien*, évêque, transcription assez curieuse du latin *episcopus*. Enfin, nous avons reconnu un mot hébreu, *gaïn*, œil, transcription littérale autant qu'il est possible de la faire en changeant d'alphabet. On voit donc que, s'il est impossible, ou du moins très difficile de retrouver l'origine entière de cette langue, on peut au moins y découvrir des sujets d'étude curieux et dignes de l'attention d'un philologue intelligent et sagace.

3^e LES CITÉS VOTANIDES

Par ces cités, dont le nom pourra paraître nouveau, même à certains hommes experts en géographie, M. de Charencey entend les vieilles cités américaines dont l'origine remonte jusqu'à Votan, sorte de mythe ou demi-dieu, dont l'histoire fait le fond de toutes les légendes qui ont cours parmi les premiers habitants de la Nouvelle-Espagne. Toutes ces antiques villes sont ruinées : il en est même dont les ruines ont entièrement disparu.

Seule, la principale d'entre elles, Huéhuétan, a conservé son importance jusqu'au temps de la conquête espagnole ; mais alors Pedro de Alvarado la détruisit presque entièrement : il n'en resta qu'un chétif village, du nom de Tlazoaloyan, qui a fini lui-même par disparaître. Retrouver l'emplacement de ces villes, et chercher la signification des noms qu'elles ont porté paraît encore une tâche assez difficile. M. de Charencey l'a entreprise avec succès, sur les traces de l'abbé Brasseur, de Bourbourg, qui avait longtemps vécu sur les lieux mêmes.

Notre savant confrère nous initie ensuite au symbolisme de ces peuples grossiers, et à leurs légendes, où l'on retrouve, on ne sait encore trop comment un certain nombre de souvenirs bibliques. Il y a entre autres, dans la brochure de M. de Charencey, deux faits qui rappellent assez formellement la construction de la Tour de Babel et le passage de la mer Rouge. Les nombres symboliques de ces contrées sont aussi à peu près les mêmes que chez les Sémites : ce sont 3, 4, 7 et 13. Le premier de ces nombres est symbolique presque chez tous les peuples : il contient l'idée de la Trinité, à laquelle aucun peuple n'est entièrement étranger : le nombre 7 est plus sacré chez les Sémites que partout ailleurs, à cause de la semaine de 7 jours, qui est le fondement de leur chronologie. 13, au contraire, est plus sacré chez les Américains, à cause de leur semaine ou de leur indiction de 13 jours, et de leur grand cycle, qui est de 52 ans, 4 fois 13. Le nombre 7 se retrouve cependant chez eux comme celui des jours que dura le déluge. N'est-il pas permis de voir dans ces similitudes d'idées entre les peuples de l'ancien monde et ceux du nouveau la preuve de leur communauté d'origine ?

4^e VOCABULAIRE DE LA LANGUE TZOTZIL

Encore une langue inconnue qui, par les soins de M. de Charencey, fait son apparition parmi nous. Le tzotzil est l'idiôme parlé dans une partie du Chiapas, pays de la Nouvelle-Espagne « Ce n'est, dit M. de Charencey, qu'un simple dialecte du Quiché, dont le tzendale constituait l'autre dialecte, » Le vocabulaire qu'en donne notre savant confrère, met en regard la traduction espagnole. C'est un fragment dû au Père dom Manuel Hidalgo. Le peu de connaissance que nous avons de la langue

espagnole nous empêche de faire sur cette brochure aucun essai de rapprochement ni un plus long commentaire. Cet ouvrage d'ailleurs, n'a pas besoin d'être analysé, n'étant pas de ceux qui se lisent beaucoup ; mais de ceux que l'on peut consulter avec fruit lorsqu'on étudie les matières dont ils traitent.

5^o DE LA CONJUGAISON DANS LES LANGUES DE LA FAMILLE MAYA - QUICHÉE

Le besoin pour les verbes d'une conjugaison qui leur fasse indiquer toutes les nuances de temps, de personnes et autres relations dont est susceptible l'idée contenue dans le radical, s'est fait sentir dans tous les temps et chez tous les peuples. S'il était une seule langue qui manquât de ce mécanisme, elle serait obligée d'employer autant de mots différents qu'il y a de formes dans nos verbes conjugués, ce qui la rendrait singulièrement compliquée et de plus assez peu philosophique ; car chacun sent que pour rendre des idées aussi connexes que le sont celles qui sont exprimées par les différents temps des verbes, il faut des mots qui soient analogues les uns aux autres, avec les simples différences qui sont nécessaires pour ne pas les confondre entre eux.

Mais si la conjugaison existe partout, il n'en est pas moins vrai que chaque peuple a eu sa manière de composer la sienne. Les uns se sont contentés de modifier la terminaison des verbes ; tels sont les Latins suivis en cela par nos ancêtres. Les autres ont ajouté de plus au commencement du mot une ou plusieurs syllabes : c'est ainsi que se sont formés l'augment et le redoublement des Grecs : l'Hébreu fait un usage encore plus fréquent de ces syllabes initiales ou *préfixes*. En revanche, ce même hébreu ne connaît pas les auxiliaires, dont les Grecs, les Latins et les Français font un usage modéré, tandis que d'autres, les Anglais, par exemple, ont basé sur ces auxiliaires presque tout le mécanisme de leur conjugaison. En général, bien qu'il ait des exceptions assez nombreuses, les préfixes ne paraissent guère être que des pronoms modifiés, tandis que les suffixes ou terminaisons sont plus probablement des restes de verbes tombés en désuétude.

La conjugaison maya-quichée, dont M. de Charencey vient de nous dévoiler les secrets, est plus savante et plus compliquée

qu'on n'aurait pu l'attendre dans une langue aussi privée de littérature. D'abord, elle est très complexe, chacun des dialectes parlés autrefois dans la Nouvelle-Espagne ayant la sienne ; mais toutes ces formes de conjugaisons sont analogues à peu près pour le mécanisme. On y distingue des préfixes en grand nombre : les changements de terminaison s'y trouvent également, mais sont moins variés et moins réguliers que dans le grec, le latin et les langues qui en dérivent. Nous n'avons distingué aucune trace d'auxiliaires. L'origine des préfixes et des suffixes est ordinairement plus facile à déterminer que dans la plupart des langues du groupe indo-européen, où les terminaisons sont tellement fondues avec le radical, qu'il est presque toujours impossible de savoir quel est le mot primitif dont elles se sont formées. Le mot reste assez reconnaissable dans les conjugaisons américaines : les pronoms entre autres conservent souvent leur forme presque intégrale. Il en est quelquefois de même des autres mots. On y distingue, par exemple le verbe *hal*, quelquefois écrit *hi*, qui signifie devenir, se faire, et donne aux autres verbes le sens causatif ou effectif ; on y trouve encore le mot *ex* ou *ix*, qui signifie petit et désigne ordinairement le féminin, Il y en a un certain nombre d'autres semblables.

C'est ainsi que l'étude des langues, même les plus inconnues, jette toujours sur la linguistique en général une lumière qui nous fait mieux comprendre les formes de la langue que nous connaissons, que nous parlons. Ajoutons que ces langues sont d'autant plus énergiques et plus expressives qu'elles sont restées plus semblables à ce qu'elles étaient dans leur origine. Nous ne doutons pas que M. de Charencey ne nous prépare encore sur ce point des travaux intéressants, et nous ne pouvons que l'engager, au nom de tous les amateurs de la science, à se livrer de plus en plus aux études ardues et difficiles qui trouvent en lui une constance à toute épreuve, et dont les fruits seront précieux tant pour la philologie que pour l'histoire des contrées si longtemps cachées dans le sein de l'Océan aux regards de l'ancien monde.

L'abbé L. HOMMEY.

Notice sur Roger-le-Grand, évêque de Salisbury, ministre d'Angleterre au XII^e siècle, par M. BOIVIN-CHAMPEAUX, Premier Président de la Cour d'Appel de Bourges.

Un simple curé de campagne qui ne se distingue d'abord aux yeux d'un prince pauvre et presque déshérité que par sa preslesse à offrir le saint Sacrifice; puis séduit ce même prince par son extérieur et par sa conversation, est appelé par lui à partager sa fortune, lui aide à s'emparer d'un puissant royaume, devient son premier ministre, et l'évêque d'un des premiers sièges de ses Etats; un tel homme, disons-nous, est un phénomène assez rare dans l'histoire; et, si l'on ajoute que cet homme, après avoir joui pendant quelques années de sa fortune étonnante, tombe tout-à-coup dans l'infortune, est jeté en prison, abandonné de tous ses amis, et meurt dans une telle misère qu'on a lieu de douter s'il obtint même une sépulture convenable, on trouvera que son histoire forme un roman, auquel il ne manque à près rien pour être complet. Telle est l'histoire très véritable, malgré sa forme romantique, que vient de mettre au jour M. Boivin-Champeaux, premier Président de la Cour d'Appel de Bourges. Son héros est Roger-le-Grand, d'abord curé d'une petite église des environs de Caen, puis premier ministre d'Angleterre et évêque de Salisbury: le prince qui fait sa fortune est Henri I^{er}, surnommé *Beauclerc*, le plus jeune des fils de notre glorieux duc, Guillaume-le-Conquérant.

Chacun sait que ce jeune prince, à la mort de son père, ne reçut qu'un apanage insignifiant; mais que Guillaume, qui connaissait ses talents et son habileté, lui prédit qu'il porterait un jour la couronne, ce qui arriva en effet. Ce fut pendant qu'il voyageait pauvrement, à la recherche d'un royaume, ou du moins d'une principauté quelconque, qu'il entra par hasard avec sa suite dans l'église que desservait Roger, et y entendit la messe. Roger, qui paraît avoir eu toute sa vie beaucoup plus de savoir faire que de piété véritable, voyant des hommes poudreux et fatigués entrer dans son église, se hâta d'expédier la messe pour leur laisser le loisir de continuer leur route, ce qui plut tant au prince Henri qu'il voulut le voir et se laissa si bien charmer par son esprit et par toute sa manière d'être qu'il lui offrit de partager sa fortune, ce que le « Normand avisé, » pour nous servir de l'expression de M. Boivin-Champeaux, se garda bien de refuser. Ce fut le commencement de sa fortune colossale.

Le livre très intéressant et fort bien écrit de M. Boivin Champeaux sera une révélation pour le plus grand nombre de ceux qui n'ont pas étudié spécialement l'histoire de l'Angleterre et de la Normandie au XII^e s^ecle. Le surnom de *Grand*, que les contemporains paraissent avoir donné spontanément à Roger, pendant qu'il était au faite des grandeurs, marque assez par lui-même qu'on le regardait comme un homme extraordinaire. Mais il faut remarquer avec M. Boivin-Champeaux « que la postérité ne ratifie pas toujours ces surnoms donnés dans un moment d'enthousiasme. » Roger-le-Grand occupe une place assez mince

dans l'histoire générale de son époque. M. Boivin-Champeaux en donne une raison qui n'est pas sans valeur. C'est qu'étant ministre, Roger avait assez mal traité les moines, et que les moines étaient les seuls historiens de ce temps-là. Ils se seraient vengés en laissant dans l'ombre celui qui les avait opprimés. Il peut y avoir du vrai dans cette assertion; cependant nous voyons plus souvent les moines user de représailles envers leurs adversaires en stigmatisant vigoureusement les injustices qu'ils avaient souffertes qu'en les passant sous silence. Ils ont seulement, ajoute M. Boivin-Champeaux, fait ressortir le luxe de Roger et le débordement de ses mœurs. Avouons que c'était peu charitable de leur part : mais en définitive, avaient-ils absolument tort ? Un évêque qui entretient chez lui une femme, et vit maritalement avec elle aux yeux de tout le monde, qui reconnaît pour sien un fils né de cette femme et qui le fait élever à ce titre dans son palais épiscopal, peut-il être regardé comme un homme bien grand et bien respectable ? — Mais, dira-t-on, le célibat ecclésiastique n'était pas alors bien strictement observé en Angleterre : ce fut saint Anselme qui l'établit dans un concile. — Le célibat existait partout alors dans l'Eglise. Si les clercs anglais ne l'observaient pas, c'était chez eux un abus criant que l'usage reçu ne justifiait nullement, que saint Anselme combattit avec énergie et qu'il extirpa de l'Eglise d'Angleterre autant que ses forces et son influence le lui permirent. Roger, venu de Normandie, où cet abus existait peu, si même il existait, croyait-il donc pouvoir faire en conscience étant évêque ce qui l'aurait fait excommunier et interdire lorsqu'il n'était que simple curé ? et un homme qui joue ainsi avec les lois les plus sacrées ne mérite-t-il pas qu'on le laisse dans l'oubli autant qu'il est possible de le faire ?

Roger nous paraît également petit, malgré son habileté incontestable, dans la querelle des investitures qui troubla les bons rapports entre Rome et l'Angleterre pendant presque toute la durée des deux règnes de Guillaume-le-Roux et de Henri Beauclerc. S'il travailla dans cette querelle, de concert avec l'illustre saint Anselme, alors archevêque de Cantorbéry, on voit dans toute la suite de l'affaire que ce dernier fut l'unique défenseur du droit et de la justice : Roger ne nous apparaît que comme un courtisan assez plat, qui n'emploie son habileté qu'à voiler la justice de la cause contraire à la sienne, à éluder les lois de l'Eglise, pour les soumettre à la volonté de son roi. On conçoit dès lors que les partisans décidés de l'équité, et même les amis véritables de leur roi et de leur patrie n'aient pas pris grand soin de mettre en relief une telle figure. Cependant comme le rôle de Roger a été considérable ainsi que son influence sur le puissant roi Henri Beauclerc, on aime à connaître l'ensemble des actions de ce personnage qu'un ancien chroniqueur appelle un personnage « fameux » (*famous*) : l'intérêt qu'il inspire malgré ses défauts redouble si l'on est Normand; car tout Normand doit être patriote, et aimer à connaître tous les genres de mérite qui ont honoré le petit coin de terre où la Providence l'a fait naître. Aussi remercions-nous cordialement M. Boivin-Champeaux du don qu'il nous a fait de son ouvrage : nous l'en remercions au nom de la

science historique, au nom de notre Société et au nom de la Normandie, qui est heureuse de penser que l'honorable magistrat de Bourges lui est attaché par des liens étroits et chers à son cœur de père.

Nous avons été heureux de voir ressortir dans ce petit livre, à côté de la figure du personnage principal dont nous venons de parler, celle de son maître Henri Beaulerc, l'un des princes les plus remarquables de la race de Rollon, mais type où la finesse, dont on a fait, à tort ou à raison, le cachet spécial des Normands, se mêle un peu trop à l'esprit chevaleresque de ses ancêtres. La manière dont ce prince se rendit maître de l'Angleterre pendant l'absence de son frère aîné, Robert Courte-Heuze, les procédés qu'il employa pour arracher à ce même frère la Normandie que lui avait léguée son père mourant, nous montrent en lui une grande habileté, mais ne nous donnent pas une haute idée de la droiture de son caractère. Si son frère cadet, Guillaume-le-Roux, se montra un tyran brutal, Henri ne fut le plus souvent qu'un tyran astucieux. Sa querelle avec le Saint Siège sur les investitures en est une grande preuve, et nous demandons permission à M. Boivin-Champeaux de lui présenter sur ce point quelques petites observations. Nous ne pouvons trouver avec lui dans les revendications du Pape une « nouveauté ultramontaine. » Jamais en aucun temps un prince séculier, quel qu'il fût, n'a pu prétendre avec justice au pouvoir de faire un évêque, ni par conséquent au droit de donner l'investiture par la crosse et par l'anneau, qui sont le signe de la puissance spirituelle. Les souverains pouvaient seulement prétendre, surtout au temps du règne des lois féodales, au droit de conférer à un évêque une certaine *puissance temporelle ou seigneuriale*, par le sceptre et par le glaive. Le Pape seul a radicalement la puissance de transmettre les pouvoirs d'ordre et de juridiction. Si les métropolitains, comme le dit très bien M. Boivin-Champeaux, consacraient primitivement, dans le temps où les communications étaient difficiles, les évêques élus par le peuple, sans consulter le Pape, c'est qu'ils avaient, *de par le Pape*, une délégation générale pour cela. Le pouvoir royal n'entraîna pour rien dans cet état de choses. Plus tard, le pouvoir séculier fut seulement appelé à remplacer, non pas le Pape ou le Métropolitain, mais le peuple, qui était d'abord chargé de l'élection. Il faut remarquer avant tout que cette élection n'a jamais par elle-même constitué un évêque : elle déterminait un candidat, présenté au Pape ou à son représentant, pour être confirmé et sacré. Lorsque le droit d'élection passa aux princes, il s'appela *présentation*, ou, dans le style de Rome, *nomination*, c'est-à-dire proposition d'un nom. Tout ce que les séculiers, quels qu'ils fussent, ont prétendu de plus, c'était une usurpation formelle.

En vertu de ces principes, nous n'appellerions pas non plus, avec M. Boivin-Champeaux, l'acte signé à Londres en novembre 1107 un *concordat* : au moins n'était-ce pas un de ces actes auxquels on donne ordinairement ce nom. On appelle communément *concordat* un acte par lequel un Pape et un souverain séculier, ou un gouvernement quelconque, s'entendent au sujet des droits qui peuvent en toute justice appartenir indifféremment à l'un ou

à l'autre ; tandis que le traité de Londres statuait d'abord sur un droit strict, dont l'Eglise ne pouvait pas céder la moindre parcelle. Le roi se trouvait dès lors forcé de renoncer à tout ce qu'il s'était attribué injustement, et l'accord ne pouvait se faire qu'à ce prix. Aussi voyons-nous saint Anselme, cet homme si éclairé et si courageux, prêt à défendre jusqu'à la mort les droits de l'Eglise dans la circonstance, et il ne faisait en cela que son devoir : le Pape lui-même eût été gravement infidèle à sa mission, s'il eût cédé la moindre chose sur l'investiture par la crosse et par l'anneau. Il fit tout ce qu'il pouvait faire en cédant le droit d'investiture par le sceptre et par le glaive. Comme cette dernière cérémonie ne conférait à l'évêque élu que des pouvoirs de domination et le droit de rendre la justice, en un mot des pouvoirs temporels, ces pouvoirs pouvaient être conférés indifféremment par le Pape ou par le roi. Il était même d'une certaine convenance qu'ils fussent conférés par l'autorité royale, d'où ils relèvent assez naturellement, car, en définitive le bon ordre dans un royaume intéresse plus directement encore le chef de l'Etat que le chef de l'Eglise, bien qu'ils ne soit pas non plus indifférent à ce dernier, ne fût-ce que pour le bien qui en résulte pour le libre exercice des pouvoirs spirituels. Cette concession seule de l'investiture temporelle faite au roi par le Pape tenait un peu du concordat ; mais c'était dans la circonstance un point très secondaire : le gros de la question roulait sur le pouvoir de donner l'investiture par la crosse et par l'anneau.

Aujourd'hui que le droit est si clair sur la nomination et la confirmation ou préconisation des évêques, on comprend moins l'importance qu'avait au Moyen-Age cette question qui a troublé l'Europe pendant une grande partie des XI^e, XII^e et XIII^e siècles. Le rôle considérable qu'elle a joué pendant tout ce temps montre l'importance qu'y attachaient les papes et les rois : elle touchait aux intérêts les plus chers des sociétés de ce temps, dont la religion était presque la seule force vitale. Il est donc désirable qu'on ait sur cette question des idées précises : c'est ce qui nous a porté à faire sur l'ouvrage de M. Boivin-Champeaux les observations que nous venons d'exposer et que nous n'aurions pas été tenté de faire si son livre ne nous eût pas paru une œuvre de valeur, et s'il ne nous eût pas extrêmement intéressé sous tous les rapports.

L'abbé L. HOMMEY.

PHILOGIE

Nouvelles remarques sur quelques expressions usitées en Normandie et particulièrement dans le département de l'Orne.

(Suite).

H

Mots sur lesquels des remarques ont été faites en 1878 :

Halbis, hante, haricoter, hayette.

Haie. — Quelle que soit l'étymologie du mot, on sait qu'il ne désignait pas jadis seulement comme aujourd'hui la « plante plessée » ou non, avec douves ou sans fossés qui sépare deux héritages.

Haye signifiait : bois, bouquet de bois.

« (Dans le terroir d'Auge) les costeaux et closages..... ne portent pas assez de grains pour nourrir les habitants..... Mais la terre les récompense bien, car depuis la *haye* d'Hiesmes jusques au Pont l'Evesque, les herbages y sont si fertiles que, trois fois par an, on les peuple de bœufs qui s'y engraisent et c'est une merveille de voir le grand nombre qu'on en tire pour la provision de Rouen et Paris. »

(Du Moulin. *Discours de la Normandie*).

Hairu, Huru. — Rugueux, rêche, rebours, hargneux.

Hirsutus. Un temps *haireux* ou *héreux* est un temps humide, froid, désagréable.

Une étoffe *haireuse* est une étoffe rêche, rugueuse, âpre à la main. C'est le contraire d'une étoffe *amoureuse*.

Une *haire* est un vêtement de discipline fait de crin et de poil rude.

Un homme *haireux* est agacé et agaçant.

Dans le pays de Domfront et de la Ferté-Macé, on dit simplement : *hère* ou *haire*, de là le proverbe sur les gens de la Sauvagère. *Hère* peut dans ce dernier cas avoir encore plus la signification d'indigent que celle de grincheux. (V. le mot)

Halot. — Petit valet de ferme.

C'était autrefois le second grade dans le servage rural. Le petit berger qui gardait les vaches à l'arrière-saison et que l'on engageait « après sa communion » avait d'ordinaire pour gages un écu de six livres et une paire de sabots. Le *halot* se payait dix-huit francs ; une blouse et une paire de sabots. Sa fonction, au temps des labours difficiles, était de conduire les bœufs ou les chevaux de devant dans les attelages à quatre ou à six.

Le *halot* remplissait tout le long du sillon le rôle des remorqueurs actuels le long des chemins de *halage*.

Halot, suivant M. Alcide Leroux, signifie : vagabond, homme sans aveu, dans le patois de Saint-Malo.

Hannequiner, onomatopée.

Ahanner en rechignant.

On trouve aussi les formes : Haquetonner, haquetigner, hoquetonner, hoquetiner, etc.

Hanoche. — Gros bâton, morceau de bois brut, de moyenne grosseur et de moyenne longueur, qu'on peut mettre dans une corde de petit bois ou sur le parement d'un fagot.

Quel est le radical commun à *Héniau* (fin bois en vieux français), *hanoche*, *hanot*, peut être *hante* ? Dans quelle langue signifie-t-il : « bois » ?

Prend-il nécessairement l'*h* ? et dans le cas où l'*h* ne serait pas obligatoire, ne faudrait-il pas rattacher *anicroche* au radical commun ? En ce cas, le sens propre du mot rendrait parfaitement l'idée. Qui n'a essayé de prendre une *hanoche* dans une « bourrée » sans la délier, et qui n'a senti surtout en tirant à

rebours, toutes les « anicroches » du morceau de bois convoité, accroché de tout côté aux « sicots » laissés par la serpe du bûcheron ?

Hardi ! — Interjection.

Vient du vieux verbe français : *harer*, exciter.

« Sire, voulientiers le feray
Et vos chiens luy *harreray*. »

(*Moralité du mauvais riche.*)

Hastelle. — Eclat de bois, *Hastile*.

On appelle *Hastelle* de collier la planchette en forme d'aileron ou d'oreillette qui flanque le collier des deux côtés dans un équipage de roulier. C'est dans l'*Hastelle* que passe le cordeau au moyen duquel le charretier dirige l'attelée.

On a dit autrefois en français *hastille* pour bâton, manche à balai.

« — Taisez-vous, Alaigne ! vous estes plus sot que vous n'estes grand et plus fort qu'un jeune chien. Si vous faites le compagnon, je vous donnerai de la *hastille*. »

(*Comédie des proverbes.*)

Hausser (se). — Se dit du temps qui s'éclaircit.

« Le samedi XXIII^e jour Sainct-Barthélemy (août 1555), toute la matinée ne cessa de plouvoyr. la relevée, le temps se *haulsa*. »

(Gouberville).

Havi. — Desséché, raccorni, devenu hâve.

« Gosselin, âgé de plus de cent ans, fut trouvé mort sous une chaise, près de son feu, tout *havi* et brûlé et déjà vert. »

(*Lestoile*, journal de Henri IV, novembre 1604).

Hébéter, Hébéte.

Hébéter quelqu'un, c'est l'agacer ou l'assommer.

Hebetare dentes signifie : agacer les dents.

Hebetare aures se traduit par assourdir.

Un homme hébété de la sorte est *hebetatus*.

Un niais, un lourdaud, un obtus (le contraire de pointu) est aussi un *hébéte*.

C'est un *hebes*.

Embêter est un mot de la langue française qui ne signifie rien de nouveau et dont l'admission, même dans le langage familier, motive de justes répugnances.

Herber. — Prendre en herbe.

Le verbe vaut cent fois la périphrase. On trouve *herbescere* dans Cicéron.

Hère.

« A la Sauvagère,
Ce sont tous *hères*, »

dit un proverbe diversement cité par M. de Contades et M. Jules Tirard.

Il n'y a pas de doute sur le sens ironique du mot. Maintenant, *hère* vient-il de *herus* : maître, seigneur ou de *hæres* : héritier?

Un maître grammairien, Charles Nodier a traité la question dans son *Examen critique des Dictionnaires* :

« Par quelle singularité, « dit-il » avilissons-nous l'acception des mots que nous empruntons aux étrangers? *Rosse* est devenu chez nous le nom d'un mauvais cheval et le mot *Her* qui signifie *seigneur* dans toutes les langues du Nord n'est pris dans la nôtre qu'en mauvaise part. Il est vrai qu'on y joint ordinairement un attribut désavantageux, comme lorsqu'on dit : *pauvre hère*. Mais La Fontaine n'a pas hésité à l'employer tout seul dans le même sens :

« Vos pareils y sont misérables
Cancres, *hères* et pauvres diables
Dont la condition est de mourir de faim. »

Je fais cette remarque parce que les dictionnaires ne laissent pas supposer qu'il puisse se prendre isolément. »

Si Nodier eût connu le proverbe « *bôcain*, » il eût eu un exemple à citer à côté de celui de La Fontaine.

Il pouvait d'ailleurs en tirer un autre du Vaudeville bien connu où le bon compagnon Virois dit à son nez :

« Tu ne ressembles point au nez de quelque *herre*
Qui ne boit que de l'eau. »

Hernuer. — Remuer, suivant MM. Duméril.

Quel que soit le caprice des prononciations défectueuses et le sans-gêne avec lequel le patois change les lettres et enchevêtre les syllabes, *Hernuer* est bien loin de *remuer*.

Il semble être plus près de : *renovare* que de toute autre étymologie; l'usage que l'on fait du mot semble d'ailleurs impliquer l'idée de renouvellement quand on dit : Le *Hernuement* de la lune.

Herque, Herquette. — Petite herse, rateau à dents de fer.

Hirpex (lat.).

Dans une carrière terreuse, les casseurs de pierre doivent « tricoter » la pierre avec la « herque » et les charger à la « bache. »

Dans Columelle, *Hirsuta* et *Eruca* sont synonymes. Les deux mots désignent indifféremment une sorte de chenille à longs poils.

Gouberville écrit : *herche*.

Heudri. — Fané, flétri, meurtri, « morcuit. »

Les vaches ne se frottent pas la langue aux « chardrons sus bout, » mais elles s'en régaler, quand ils sont coupés de la veille et qu'ils sont *heudris*.

On dit aussi que du linge est *heudri*, quand, mis en tas, encore « hyndre » (v. le mot), il fermente et moisit.

Du bois *Heudri* est du bois échauffé, presque pourri.

« Le jeudy XX (septembre 1554), Vigile Saint-Mathieu, Pierre Varin mit en basche deux chartées de boys fou, tout *heudri*..... »

(Gouberville).

Hinge, Hingeux. — Haine, haineux.

Plus exactement « rancune, rancunier. »

D'où vient le mot, d'ailleurs si expressif dans lequel on sent « l'injure » faite et la « haine » qu'elle engendre ?

Les mauvais plaisants ne manqueront pas de dire qu'il est normand et purement de Normandie, où les 'gens « hingeux » gardent leur cœur de père en fils et nourrissent comme « ainsnés » de famille les petits et les grands procès.

Toutefois *Hainge* est du vieux français.

Honner. — Chantonner.

Il n'y a rien de plus agaçant et qui vous « détourbe » plus de prier le bon Dieu, que d'être à l'office à côté d'une bonne femme qui dit la messe et la répond et *hon*ne du haut du nez tout le long de la Préface.

Honesté pour **Honnéteté**.

Ce n'est point une syncope ordinaire puisque l'S se prononce, après avoir disparu de l'orthographe française.

Louis Meigret qui fit paraître en 1545 son *Traité touchant le commun usage de l'Ecriture françoise*, propose de faire disparaître l'S de l'orthographe des mots où on ne le prononce plus comme *honneste*, *honnesteté*.

Il faut croire que les réformes orthographiques du lyonnais Meigret, bien qu'elles fussent adoptées en principe et singulièrement augmentées par le manceau Pelletier, ne furent pas adoptées en Normandie, même dans ce qu'elles avaient de raisonnable. On élimina au caprice. On retrancha l'S d'*hon*ne(s)té et le TE d'*hon*nes(le)té.

Hoquelasser. — Onomatopée.

Se dit d'une charrette mal graissée dont l'essieu joue et clapote dans le moyeu avec une sorte de *hoquet* en suivant une ornière.

Un *hoquelassier* est un homme qui demande et répond en barguignant, cherche partout des anicroches, barate à journées entières sans arriver à faire du beurre et ne finit de rien.

Horzain. — Forain, étranger, « forestiere, » homme du dehors.

« Les Bôcains..... ont soin de se tenir sur la réserve, surtout s'ils ont affaire à un étranger, à un *horzain*, comme ils disent.

(Jules Lecœur, *Esquisses du bocage normand*).

Houlme. — Du danois *Holm*, îlot.

Le *Houlme* était en grande partie marécageux et boisé.

Les bourgades, les habitations un peu importantes semblent avoir été fortifiées d'une façon particulière.

Elles formaient des sortes d'îlots entourés de fossés et reliés par une jetée à la terre ferme.

Hourlot. — Petit cheval de charbonnier. (Bocage).

Comme les « monniers » d'autrefois, les charbonniers de l'ancien régime ne jouissaient pas d'une réputation sans mélange. Le métier de porteur de sacs à charbon n'était d'ailleurs pas aussi lucratif que celui de « remueux d'pouche à farine. » Les *hourlots* étaient maigres, infatigables et sobres comme des baudets. Mais encore fallait-il de temps en temps tondre dans quelque pré la largeur de sa langue. C'était possible. Un sac vide d'un côté du fossé, quand la haie n'était pas trop haute, un sac vide de l'autre côté, un signe d'intelligence au cheval de tête qui mettait les quatre pieds sur le sac, un formidable cri de *Hourlot* (hors là ?) le cheval sautait d'un sac sur l'autre et toute la bande après lui. La « goulée » prise, on s'en retournait par le même chemin, et ni vu, ni connu.

Telle est la légende que les chemins vicinaux et le transport par charrettes ont reléguée avec les *hourlots* parmi les contes d'autrefois

Dans le Perche, les *Hourlots* s'appellent *Hurtous* ou *Hurtus*.

Voici la légende de M. Pitou :

« Les *Hourtous* ou *Hurtus* étaient des chevaux hongres ou des mulets qui servaient anciennement à tirer des bois le charbon, le bois et le minerai. Ces animaux marchaient par bande de 25 à 30, dans les plus petits sentiers de forêts, les uns derrière les autres, portant leur charge sur le dos. Ils étaient conduits par un homme armé d'un énorme fouet lui tournant trois ou quatre fois autour du corps en bandoulière, fouet dont l'éclat était comparable à celui d'un coup de fusil. Chaque animal avait un nom et, quand il n'obéissait pas, il était rappelé à l'ordre par un coup de pierre qui ne se trompait jamais d'adresse. »

Houyvet, Ouivet. — Bas-Normand.

TERRIBLET.

Quelles gens sont-ce là ?

CRISPIN.

Cela ? c'est un *Ouyvet*.

M. DE VINE.

Et vous, n'êtes-vous point *ouyvet*, je vous prie ?

CRISPIN.

Moy ? non morbleu ! Je suis franc Normand pour la vie.

M. DE VIRE.

Et d'où ça, franc Normand ? Rouennois ou Cauchois ?

CRISPIN.

Non, morbleu ! franc Normand.

M. DE VIRE.

Normand d'où ?

CRISPIN.

Du Roumois.

M. DE VIRE.

Monsieur le franc Normand, hé bien ? sachez, de grâce
Ces deux vers que j'appris lorsque j'étais en classe :

« *Qui transit le Flaquet*
Dicitur esse Ouyvet. »

CRISPIN.

Moi, monsieur, je serais *ouyvet* ? Dieu m'en préserve.

(Jobé, le *Batteau de Bouille*, sc. XIII).

Les Normands de la rive droite de la Seine ont parfois affecté une certaine supériorité sur leurs compatriotes de la rive gauche. Le pauvre *Ouivet*, au dire du *Bigot* était le vrai « chicanoux » et le gibier de potence par excellence. Le *Bigot* montrait ses griffes. mais ce bon crabe de *Houivet* se servait de sa pince avec ou sans rire.

« Ne savez-vous donc rien, là, rien qui soit nouveau ? »

dit à Crispin dans la pièce citée plus haut, *Gazet*, le nouvelliste de Caen.

Crispin répond :

« Ouy. l'un de ces matins, l'on doit pendre, me semble,
Un certain Bas-Normand, dit-on, qui vous ressemble. »

Et *Gazet* réplique :

« Oh ! monsieur que ce soit un Normand haut ou bas,
Cela ne peut rien faire à la chose. »

Bigot (by god) est un juron qui a certaines prétentions à la crânerie et à la franchise. C'est l'abréviation de celui de notre grand Guillaume qui jurait par la splendeur de Dieu, bien qu'il fût de la rive gauche.

OUI-VET (oui, vère !) n'est qu'une interjection goguenarde qui réunit en un mot deux des syllabes qu'on accuse un Normand de ne jamais prononcer. Quel est le petit gars Normand qui ne se souvient d'avoir joué à ce petit jeu où l'on ne doit dire ni *oui*, ni *vère*, ni *monsieur*, ni *madame* ? (1).

Hyndre. — Humide (patois Percheron).

Linge hyndre, c'est-à-dire mouillé, encore saturé d'eau.

Ce mot doit venir de la basse latinité ou du barbarisme *hydratus*. Nous dirions aujourd'hui *hydré* ou *hydraté*.

Le patois normand admet l'N euphonique ou redondant dans un cas pareil, quand il prononce *Hyntropique*, *Hyntropisie* pour *hydropique*, *hydropisie*.

I

Mots sur lesquels des remarques ont été faites en 1878 :

Ici, Ila.

Iauloux (vire), **leaulu**, **lauvieux** (Perche). — Aqueux.

Ider, pour : « aider. »

Aphérèse de : « a-ider, « diérèse d' « aider. »

(1) L'origine du mot : *Bigot*, appliqué aux Normands se trouve clairement indiquée dans la *Chronique de Saint-Martin* de Tours. Quand on demande à Rollon de baiser le pied de Charles-le-Simple, *In acceptationem muneris normanniæ, linguæ anglicæ respondit : NON SE BIGOTH, quod interpretatur : NON PER DEUM. Rex vero ut sui, illum deridentes, illum vocaverunt BIGOTH, unde normanni adhuc BIGOTI dicuntur.*

On sait d'un autre côté quelles discussions se sont élevées entre les savants au sujet des limites du terrain concédé à Rollon par Charles-le-Simple. Sans entrer dans le détail et le développement de considérations trop longues pour faire l'objet d'une simple note et en faisant d'ailleurs remarquer que la Normandie bretonnante, c'est-à-dire l'Avranchin et le Cotentin ne paraissent pas en tout cas, avoir été compris dans la concession primitive, ne pourrait-on supposer que la dénomination de *bigot* ne s'applique qu'aux Neustriens du terrain primitivement concédé, tandis que les *Houyuets* sont les Normands bretonnants ?

En ce cas le *Flaque* compléterait le distique et avec un peu de bonne volonté, l'on pourrait dire :

ARVA, licet parva, Francorum dividit arva.

Qui transit FLAQUET, dicitur esse OYVET.

On prononçait : *aïder* au seizième siècle.

« Dans *ayder*, les deux lettres s'entendent. »

(L. Meigret)

Ieue d'Mouret ne signifie pas purin, comme le prétendent MM. Duméril.

Le *Mouret* ou *Ieue d'Mouret* s'obtient en délayant dans l'*ieue* une boulette de paille brûlée. C'est avec cette espèce d'encre dans laquelle ils trempent un fil de laine que les scieurs de long marquent le trait de la levée ou de la planche.

On appelle *Mourets* les myrtilles, sentines, aïrelles qui, comme les *moures* (mûres de ronces), tachent et donnent une teinture violâtre fort tenace.

Inde. — Bien qu'on dise à la campagne d'un homme qui a la jaunisse qu'il a la figure *Inde*, *Inde* veut proprement dire : bleu tirant sur le violet.

C'est la racine ou l'apocope d'*indigo*. C'est bien la « *bela mixtura de color cerulea et purpurea* » dont parlent MM. Duméril.

« Il a peu voir maintes formes sauvages
D'hommes divers de corps et de visages
De blancs, de noirs, de jaunes, de tannez,
Indes et vers, rouges et basannez.

(Du Val, évêque de Séez, *De la grandeur de Dieu*.)

Infait. — Infect.

Nos paysans sont plus logiques que l'usage et le caprice des régulateurs du beau langage. Ils prononcent *infait* comme parfait, imparfait, préfet, qui ont perdu le C de leur étymologie.

Dans le patois normand, *infait* a une signification plus étendue que celle de : puant, empoisonné, qui vient du participe passé d'*inficere*. *Infait* chez nous signifie : Crotté, trempé et va quelquefois jusqu'à certaines significations des adjectifs *infectus* et *inficetus* : ni fait, ni à faire.

Infait est du reste conforme à une ancienne orthographe. Pierre du Ryer l'écrivit ainsi dans son fameux sonnet sur la Pauvreté :

« Qu'un homme pauvre en tout semble imparfait !
Il est honteux, sot, ignorant, timide,
Muet et sourd, insensible et stupide
Sale, vilain, contagieux, *infait*

Les « rigoureuses lois du Sonnet » ne permettent pas de licence. Quand du Ryer composa son sonnet (1643), il était aux portes de l'Académie et le temps était déjà bien loin où l'orthographe se prêtait avec complaisance aux caprices de la rime.

Itou. — Nul, ce me semble, n'a mieux déterminé le sens affirmatif de notre adverbe normand *Itou*, que le vieux chroniqueur Benoit de Sainte-More, quand, achevant son charmant portrait d'Arlette, il dit :

« Rien n'out plus avenant façon,
Ne plus bel col, ne plus beaus bras,
Itou parole vous en fas,
Que gente fu é blanche é grasse
E si que les beautés trespasse
Des autres totes du regné. »

J

Mots sur lesquels des remarques ont été faites en 1878 :

Jacquet, je, jûne, juppet, jusqu'à tant que.

Jallir, Jaillir, prononciation normande.

Ronsard a écrit :

Ou du croissant fait *jullir* sa lumière
Sur l'eau tremblante au creux d'une chaudière.

Jartier. — Employé communément dans le patois normand pour *Jarretière*.

« Ou bien lui tailleront des *jartiers* d'incarnat. »
(Courval-Sonnet. Satire sur les *Poignantes traverses de ménage*)

L'étymologie anglaise *Garter*, admise par Ménage, donne raison au lexique Normand contre le *Dictionnaire* de l'Académie française.

Baif écrit *Jartière* et admet le verbe *Jarter*.

« Sentir soudain me voudrais
Jartière pour la *Jarter*

(Chansonnettes).

On trouve *Jartiers* dans Rabelais.

Jaunets, Jauniaux. — Genêts.

Renoncule jaune des prés, suivant MM. Duméril.

On nomme souvent cette dernière plante : Claudron, à cause de la forme et de la couleur de sa fleur.

Jean. — Mari trompé.

« Molière était avec Mascarille, en pleine comédie italienne... pour son nouveau type, il ne cherche pas non plus ailleurs.

« C'est au *Zanni* des Italiens qu'il l'emprunte tout nommé, avec une simple variante De *Zanni*, il fit le joli diminutif *Zannarello*, qui prononcé à la française devint Sganarelle. »

(Ed. Fournier. *Études sur Molière*).

Jeter. — Compter de mémoire.

On exerce les enfants au « calcul oral » en leur faisant *Jeter* de mémoire les petites additions et la table de multiplication.

On sait que le « calcul » par *Jetons* a longtemps été en usage. *Calculus* veut dire : *Jeton*.

Jetons, Jetins. — Rejetons.

On appelle ainsi les gourmands ou « éboulants » qui poussent au pied des arbres ou au-dessous de la greffe, en particulier sur les pommiers.

« (Le 6 avril 1561), je fus aux Crouttes, Symonnet et Lajoye avec moy, oster les *Jetons* du pied des pommiers et les recouvrir au pied. »

(Gouberville).

En un autre endroit, le sire de Gouberville parle des *gettins* et mousses enlevés à « trois reings de pommiers. »

Jeûn. — C'est un adjectif masculin dans le patois bas-normand.

On n'est pas : à *Jeûn*, mais : à cœur *Jeûn*.

Cœur ici veut dire : *estomac*. La confusion des viscères limitrophes n'est pas nouvelle. Les Latins disaient indifféremment *cor* et *Jecur*.

Jonfler. — Onomatopée.

Ronfler en mugissant comme un taureau en colère ou une machine à battre en exercice.

K

Kieu. — Clef.

« Mesmes, en notre langue, nous prononçons et escrivons diversement en beau coup d'endroits, là où les plus subtilz réformateurs du monde ne sauraient donner ordre, comme quand nous écrivons *vif, naïf, mussif*, par F final, combien que nous les prononçons par U consonne »

(Pelletier du Mans).

Le patois normand n'a pas gardé les caprices de prononciation des français de 1555, mais au lieu de supprimer le son de l'F dans le mot *Clef*, ils le remplacent par l'U voyelle comme dans *bieu* (bief) *Genevieuve* (Geneviefve), et comme les français eux-mêmes dans *veuve* (vefve).

On a dit en vieux français *Sieu* pour suif et on le prononce encore ainsi dans les environs de Valognes.

L

Mots sur lesquels des remarques ont été faites en 1878 :

La seirant, lesquieulx, loquence, lurer, lureux.

Lâcher pour cesser.

« *Le vendredy (18 mai 1554), mes ouvriers ne peuvent besongner. Je leur donné IIII sols pour aller boyre, attendant que la pluy laschal.* »

(Gouberville).

Laise, Lez. — Largeur d'une étoffe en pièce.

Gouberville écrit *laize*, orthographe plus conforme que *lez* à la prononciation qui féminise le mot, comme l'ancien français.

On ne le trouve dans aucun dictionnaire usuel, bien qu'il soit d'un emploi fréquent, qu'il dise bien ce qu'il veut dire et que son étymologie soit classique. (LATUS).

LE CHAUSSETIER.

Regardez cette marchandise,
C'est un fin drap comme satin

.

Dites-vous qu'il est trop pressé ?
Voyez qu'il a la lèze grande. »

(Farce du Goutteux).

Là loin. — Là-bas.

« Mais sortons d'icy, je te prie
J'entends là *loing* quelqu'un qui crie »

(Berthod. *Paris burlesque*).

Les Normands ont longtemps conservé et gardent encore cette expression malgré les pédants qui la représentent aux enfants comme une faute de langage. Elle eût dû être conservée, *là-loin* exprimant mieux l'idée d'un objet éloigné que *là-bas* qui ne désigne que ce qui n'est pas *là-haut*.

Laitice. — Belette blanche à la rencontre de laquelle on attache une certaine crainte superstitieuse.

Ne doit pas tirer son nom de l'islandais *læda*, mais tout simplement de la couleur « blanche comme du lait. »

L' Diab' m'en pû. — *Le Diable m'emporte, ou le Diable me donne la peste!* suivent M. Pitou.

Empestiférer est un verbe du patois prétentieux.

Le Diab' m'en pû est un juron par à peu près, sauvé du péché comme le *Ventre St Gris* de Henri IV et le nom des œufs des paysans picards. (V. les chansons de M. Genty).

Licher, Licheries, Lichoux.

Licher se dit d'un gourmand qui lèche les plats comme d'un gourmet qui les effleure.

Licheries signifie proprement friandises, chose qu'on savoure à « liche doy » comme disait notre bon Normand Vauquelin de la Fresnaye.

Lichoux en patois normand veut dire : friand.

C'est du roman. Toutefois *licheor* a plus souvent la signification de *basiator* que celle de *cupes* ou de *helluo*.

Dans la *Moralité des enfants de Maintenant*, Le Fol, sans spécifier s'il s'agit d'un simple ou d'un double talent, dit :

« J'ai appris jusqu'à tout s'oublie
Excepté l'art de *lescherie*. »

La *lescherie* en somme résumait les deux péchés capitaux qui ne firent qu'une bouchée de la légitime de l'enfant prodigue et que commettait sans remords le « ribaud » de la vieille,

« Qui toujours iert en ribaudie
Trestout frioit de *lêcherie*

Rom. de la Rose, v. 15474-15474.)

Livrée. — Ruban ; nœud de rubans ou cocarde que la mariée distribue aux gens de la noce.

L'usage vient de la chevalerie et le mot n'est pas nouveau.

On le trouve dans les *Vendanges de Suresnes*, de P. Du Ryer (1635).

Lisete dit à la scène dernière :

« Enfin, nous danserons et j'aurai ma *livrée*. »

Montluc avait déjà, dans ses mémoires, parlé des *livrées* rouges rapportées du combat par les vaillants qui vont à l'assaut comme à la noce.

Les amoureux ardents ou transis qui prenaient les couleurs de leurs dames portaient des *livrées*.

Le beau galand de neige de Gros-René est une *livrée*.

Logis. — Habitation principale d'une paroisse, d'une commune, d'un hameau un peu considérable, demeure d'un seigneur, d'un aîné ou d'un sieur.

C'est la *lodge* anglaise. Aujourd'hui tous les propriétaires de maisons de campagne laissent dire et disent eux-mêmes : *mon château*. C'est une prétention de castes. Nos pères qui les défendaient, les acceptaient ou les subissaient, avaient trouvé le mot égalitaire et bon enfant : *logis*.

Les privilèges ont été abolis, mais la vanité a tenu bon.

Longis. — grand, filé menu, ordinairement de figure ingrate. Adjectif ironiquement canonisé : « c'est un saint Longis. »

« Mais toujours votre grand *longis*
De mary présent y estoit. »

(*Farce du badin qui se loue*).

Longis a un synonyme signalé par MM. Duméril. Suivant eux *leumier* signifie un « homme long et mince comme un limier. »

Leumer, suivant Chrétien de Joué-du-Plain, veut dire : atten-

dre en marchant, c'est-à-dire se traîner et s'arrêter de temps en temps.

Leumier et *Leumer* méritent droit de bourgeoisie dans le Dictionnaire français, comme caractérisant une action expliquée par une périphrase.

Leumer voudrait dire, à proprement parler, *Limaçonner*, *ambulare ad instar limacium*.

Louipiaux, Louitrons. — MM. Duméril donnent à *louipiaux* la signification de goître.

Chrétien de Joué-du-Plain donne aux deux mots *louipiaux* et *louitrons* le sens d'écrouer les.

On peut appeler *louitrons* les glandes scrofuleuses du cou, sous les oreilles. Mais les *louipiaux* ou *ouipeaux* ne sont autre chose que les auripeaux de si triste mémoire dans les annales des épidémies normandes.

Les *louitrons* et les *louipiaux* sont deux maux de saints ; mais les uns sont de saint Maclou et les autres de saint Sébastien.

Lubre, qui se dit de la terre glaise, compacte, glissante, suivant MM. Duméril, s'applique aussi aux hommes.

Il veut dire alors : gourde, embarrassé, empêtré.

Dans les deux cas *lubre* vient de *tubricus* qui signifie proprement glissant et se prend quelquefois dans le sens de *lentus*, traînant, rampant.

A suivre.

ANALYSE

DE

DIVERS ACTES DU TABELLIONNAGE D'ALENÇON

XV^e ET XVI^e SIÈCLES

(Suite).

15 SEPTEMBRE 1542. — Noble homme Guy d'Aligny, seigneur de la Rochelle y demeurant, paroisse de St-Mars-du-Désert au Maine, à vendu à nobles personnes maître Jean Frotté, secrétaire ordinaire du Roy, secrétaire aussi et contrôleur général des finances des Roy et Reine de Navarre, et à Jeanne le Coustellier (1), son épouse, le fief, terre et seigneurie de Couterne, fief de Haubert entier dont le chef est assis en la paroisse de Couterne, étant incertain d'où cette terre et seigneurie relève ; car il y a eu débat de tenure entre le procureur du Roy de Navarre, prétendant qu'elle relève de son château de Falaise et le seigneur de Lassay qui soutient qu'elle relève de la seigneurie de Lassay pour la reporter à la seigneurie de Domfront. Cette vente faite pour 4,500 fr.

(1) Elle était fille de Catherine Le Gay et sœur de François le Constellier, seigneur de Saint-Pater.

Sans date. (Dans un registre portant étiquette 1543). — Sur les différents d'entre haut et puissant seigneur M^{re} Gallois d'Aché, chevalier, seigneur de Larré et Olivier d'Aché, écuyer, son frère putné, touchant le droit de partage qui pouvait appartenir à Olivier ès successions de nobles personnes Jean d'Aché, écuyer, et D^{lle} Catherine de Mélicourt, de Jean d'Aché dit le Brun, écuyer, seigneur de Larré et Pierre d'Aché écuyer, oncles des dits frères, pour terminer tout procès, Gallois d'Aché a donné à Olivier, son frère, 600 liv. de rente en terres et bois près Brezolles (1), de la succession de Catherine de Mélicourt leur mère.

6 AVRIL après Pâques 1543 — Comme procès fut mu au bailliage et échiquier d'Alençon entre dame Jeanne de Garennes, dame de la Joussellerie, la Lacelle, veuve de Jacques de Trouseaulme, chevalier, seigneur de Chesnebrun, Hélande et Retel et les sujets et vassaux de la Lacelle, se disant usagers des bois de la seigneurie et ont empêché cette dame de couper les bois de Germont et autres et demandent leur part des bois abattus ; pour terminer toute contestation les sujets et vassaux ont consenti que que tout ce bois abattu appartienne à la dame de Garennes et qu'elle prenne et dispose à son plaisir de six arpents au lieu de Germont et qu'elle leur fournira tant en futaie qu'en taillis jusqu'à l'estimation de cent arpents qu'elle laissera venir en haut bois, ainsi que le bois de Maine et le Fay contenant 88 journaux 1/2, qu'elle laissera aussi venir en haut bois qu'elle ne pourra vendre ni couper. Les sujets et vassaux pourront y prendre leurs usages suivant les anciens aveux et ordonnances du Roy.

1^{er} JANVIER 1544. — Jean Vauquelin, écuyer, seigneur des Patis, a vendu à noble homme et sage maître Jean Frotté, seigneur de Couterne et Beauséjour, secrétaire et varlet de chambre du Roy, notre sire, le fief, terre et seigneurie de Sonnel, situé paroisse de N.-D. d'Alençon dont déclaration est portée en cet acte pour le prix de 950 liv.

6 MAI 1547. — Honnête homme François Septier, écuyer de

(1) La seigneurie de Brezolles était située en la vicomté de Châteauneuf en Thimerais.

cuisine des Roy et Reine de Navarre, a vendu à noble homme Nicolas Mallet, seigneur du Fresne et de la Bermondière, le domaine noble des bois Salmallet et étangs de Roullard, situés paroisses de Saint-Hilaire, Tanville et Saint-Ouën.

22 JANVIER 1550. (Notariat de Saint-Pater.) (1) Philippes le Maignen, chastelain et receveur de la baronnie de Sonnois pour Monseigneur le duc de Vendomois et de Beaumont, baron de Sonnois, et Jean d'Avoust procureur ordinaire en la dite baronnie ont de l'avis de noble Léonard de Semallé, seigneur de la Giroudière, lieutenant du M^{re} des eaux et forêts de cette baronnie et de Guillaume Le Vayer, segrier, ont promis payer 200 liv. et un chêne pris dans la forêt à Collas Lindé, maçon d'Alençon qui s'est obligé de faire et voûter les arches du pont de Courteilles sur la rivière de Sarthe qui restent à faire pour Monseigneur du côté de sa baronnie de pareille façon et forme que les autres arches et routes du pont que Lindé a faites pour le Roy et Reine de Navarre et les y adjoindre, même de hausser le chemin à l'avenue du pont, jusqu'à 30 pieds de long hors ce pont.

17 JUILLET 1550. — Contrat de mariage entre Jean de Bailleul, chevalier, seigneur de Renouard et D^{lle} Jeanne d'Aché, fille de noble et puissant seigneur M^{re} Gallois d'Aché, chevalier seigneur d'Aché, Larré, Congé, Escures, Brezolles et Sougé, et de dame Marie de Saint-Denis; en faveur du quel mariage le seigneur d'Aché donne à sa fille la terre de Brezolles et 12,000 liv. après son décès et Révérend Père en Dieu Monseigneur Louis de Bailleul, abbé de Lonlay et de Silli, frère du futur lui assure tous les biens qui lui sont échus par la mort de leurs père et mère.

25 MAI 1551. — Partages en trois lots que Jean Frotté, écuyer, seigneur de Couterne et D^{lle} Jeanne le Coustellier son épouse, présentent à François et Thomas dits le Coustellier, écuyers, frères. Au 1^{er} lot est compris le fief de Scay, dont le dénombrement est détaillé, plus la fuye des Vignes près Alençon, ce lot est resté à François; au 2^e lot est compris le Parc Vendelle, sis

(1) Quelques actes passés au notariat de Saint-Pater se trouvent réunis, on ne sait pour quelle cause, aux actes du tabellionage d'Alençon.

paroisse de Larré, les métairies et plusieurs autres héritages ; au 3^e lot est comprise la métairie de Neufessart, celle de la Haye, celle de la Couverie et autres terres.

12 OCTOBRE 1552. — Raoul Ferreur, écuyer, seigneur de Mesnil-Haton a fait le rapport devant M^{re} Guillaume Morel, licencié ès-lois, procureur du Roy, à Alençon, Nicolas Bouvier, receveur du domaine pour le Roy et autres, de la charte à lui donnée à Villers-Cotterets au mois d'août 1552, enregistrée à la Chambre des Comptes portant permission à Raoul Ferreur de faire édifier un moulin à vent sur son fief et terre noble de Mesnil-Hatton au lieu et endroit d'une pièce de terre étant sur la sente ou chemin de Mesnil-Hatton à Courteille près le grand chemin d'Alençon à Essay, en payant chacun an à la recette d'Alençon à cause de la baronnie d'Hauterive dont cette terre est tenue, un boisseau de froment mesure d'Hauterive, aussitôt que le moulin fera de blé farine et si longtemps qu'il sera en nature et essence.

9 MAI 1553. — Haut et puissant seigneur Jacques de Matignon, chevalier, seigneur et baron de Matignon, Lonray, Giverville, âgé de 22 ans, (1) a donné pouvoir à M^{re} Simon de la Bouque, lieutenant de M^r le bailli d'Évreux de vendre la terre et fief noble de Giverville.

1^{er} JUIN 1553. — Noble et puissant seigneur Jacques de Matignon, seigneur de ce lieu, baron de Thorigny, la Roche-Tesson, Lonray, Giverville et Beaufissel donne pouvoir à M^{re} Jean Moullin, prêtre de vendre et aliéner ses terres de Giverville et Beaufissel et de vendre ou fieffer la place d'une maison en la ville du Pont de l'Arche.

9 JUIN 1553. — Guillaume Laudier et Gilles Biseuil son beau-frère ont mis à prix et sont restés adjudicataires : Laudier pour les deux tiers et Biseuil pour l'autre tiers de la ferme du tabelionage en la Chatellenie d'Alençon moyennant 3,260 liv.

23 AVRIL 1554. — Procès pendants au présidial et bailliage

(1) Ce fut lui qui s'empara de Montgommery à Domfront et dont la loyauté militaire ne put le sauver de la froide et implacable vengeance de Catherine.

d'Alençon entre noble homme Guillaume de Cuissé seigneur du lieu, et Paul et Jean dits de Montrayer frères, écuyers, sieurs du lieu, les quels de Montrayer soutenant que de Cuissé n'eût à faire à leur préjudice chaussées et moulins près le lieu de Chauvigny, faire tranchées ni divisions des eaux ; par l'autre procès G. de Cuissé prétendant à ce que les de Montrayer n'eussent à nourrir pigeons en colombier à Montrayer, ni avoir pentières pour prendre les bécasses et autres oiseaux, pêcher aux fossés et ruisseaux et porter arbalètes, ni chasser. Sur quoi les parties ont transigé, les de Montrayer se sont désistés de leur action et consenti que G. de Cuissé parachève les chaussées, moulin et tranchées encommencées sans en pouvoir faire d'autres sur les héritages de Montrayer ; et les de Montrayer ont renoncé à édifier aucun moulin sur leur terre de Chauvigny et G. de Cuissé a consenti que les de Montrayer fassent moudre à ses moulins vieux et neuf leur blé franc et sans rien payer pour l'entretien de leurs familles de Chauvigny et de Montrayer ; que les de Montrayer fassent hausser ou diminuer leur trye à pigeons sans la pouvoir transporter ailleurs, élèvent pentières ou passées à bécasses, qu'eux et leurs hoirs chassent à l'avenir à conins, perdrix, perdreaux et autres gibiers sur leurs héritages de Montrayer et de Chauvigny, même qu'ils poursuivent leurs gibiers sur la terre de Cuissé, ainsi et jouxte que les autres gentilshommes de Normandie ont accoutumé faire sans aller ni s'arrêter sur les garennes de G. de Cuissé comme aussi de pêcher avec bâche dans les fossés et ruisseaux.

18 JUIN 1556. — Noble homme Guillaume Boissel, seigneur de Courteilles et de Fort-Benoist, demeurant au lieu de la Carrelière, paroisse de Hellou, a vendu à noble homme Gilles du Mesnil, seigneur de Saint-Denis et de la Plesse et à Renée du Molinet son épouse, le fief et terre noble de Buhéru assis en les paroisses de Gandelain, Ciral, Saint-Elier et autres circonvoisines, et de la teneur et mouvance duquel fief l'acquéreur comme seigneur de Saint-Denis est en procès avec le seigneur de la Roche-Mabile. Ce fief chargé de 20 sols de guets que les sujets sont tenus de porter au lieu de Saint-Denis qui les reporte à la seigneurie de la Roche. Cette vente faite pour le prix de 2,500 liv.

21 MAI 1557. — Noble homme Pierre de Baudet, sieur de Vicques a vendu à noble homme Frédéric de Baudet sieur de la Ferrière et de Saint-Elier et à D^{ne} Isabeau du Boschet son épouse, la terre et sieurie de Vicques, tant en domaine fiefié que non fiefié, cour, juridiction, justice, rentes, ainsi que cette terre se poursuit en maisons, fief, rivière, jardins, terres labourables, prés, pâtis, pâtures et dignités; ainsi qu'elle est échue au vendeur de la succession de Jean de Baudet, écuyer, son frère et qu'elle a appartenu à ses prédécesseurs, sise paroisse de N.-D. d'Alençon, tenue de la sieurie de Larré; pour le prix de 2670 liv.

8 MARS 1560. — Sur le procès pendant devant le bailli d'Alençon entre la veuve et héritiers Jean du Moulinet, écuyer, sieur de la Templairie et de Valfrisleux qui avait fait convenir et ajourner Louis le Peintre de la Pôté pour retirer sur lui à droit de lignage la moitié de la grosse forge et fourneau à fers de la Bêlardière décrétée sur Léonard Pérou et adjugée à le Peintre. Les parties ont transigé et la veuve et héritiers se sont départis de leur retrait lignager.

8 JUIN 1560. — Aveu rendu à noble puissant seigneur M^{re} Jacques de Matignon à cause de sa seigneurie de Lonray par noble homme Jean de Meurdrac de sa terre noble et seigneurie de Damigny, avec les mêmes droits expliqués dans l'aveu du 18 janvier 1509 (1).

30 DÉCEMBRE 1561. — Henry du Ros, fils de René du Ros, vivant, écuyer seigneur d'Ancinnes en la paroisse de Condé-sur-Sarthe, a vendu à Guillaume Jouannes, seigneur de la Barre, conseiller du Roy, au présidial d'Alençon le fief noble et seigneurie de Condé dit d'Ancinnes, dont le chef est assis en la paroisse de Condé, tenu nuement du château d'Alençon avec cour et juridiction, justice, hommes, sujets, tenants, cens, rentes de toutes espèces dues à ce fief et tous autres droits, dignités, honneurs et prérogatives suivant la coutume et l'usage du dit fief; non compris dans la vente le manoir, cour, jardins et autres héritages conjoints et tout le domaine non fiefié de la seigneurie d'Ancinnes, dont le vendeur a fait re'enuie comme nuement tenu de ce fief désormais à foy et hommage, comme étant l'un des vassaux et tenants. Cette vente faite pour 1,800 liv.

(1) Cet aveu n'existe pas dans les minutes du tabellionage.

17 JANVIER 1562. — Noble homme Julien des Loges, seigneur de Chauvigny et Dlle Antoinette de Villereau, son épouse, demeurant paroisse de Saint-Germain-du-Corbéis, se faisant fort de Jean et René des Loges, écuyers, leurs fils et de Guillaume des Loges, sieur de Beauregard, d'une part ; et noble homme Gilles de Saint-Denis et D^{me} Marguerite de Pillois son épouse, seigneurs de Hertré, la Tirrelière et la Giroudière en la paroisse d'Arçonnay, demeurant sur leur lieu de la Tournerie, paroisse de Louze au Maine, Marguerite de Pillois, héritière de D^{me} Françoise de Saint-Rémy sa mère, et de feu Ambrois de Saint-Denis, écuyer, son frère, sieurs de la Tirrelière et de la Giroudière, d'autre part ; ont ensemble transigé tous leurs procès, tant au Grand Conseil qu'au siège présidial d'Alençon, moyennant la somme de 2,000 liv. payée par le sieur de Saint-Denis, il a en outre cédé au sieur des Loges un étang sis en la paroisse de Saint-Germain-du-Corbéis pour en payer pour chacune pêche une carpe et un brochet. Cet étang restera incorporé à la terre de Chauvigny.

16 AVRIL avant Pâques 1564 (16 avril 1565, n. s.) Au château de Lonray, haut et puissant seigneur M^{re} Jacques de Matignon, chevalier de l'ordre du Roy, capitaine de 50 hommes d'armes, de ses ordonnances et lieutenant pour S. M. en Normandie, en l'absence de M. le duc de Bouillon, d'une part ; et noble M^{re} Olivier de Maridort, chevalier, seigneur de Vaux, la Freslonnière et le Breil de Feings et dame Anne de Matignon, son épouse, dame d'honneur de la Reine de Navarre, d'autre part ; le seigneur de Matignon pour demeurer quitte envers le seigneur de Maridort et son épouse, des accords de leur traité de mariage passé au château de Gaillon le 22 mars 1552, il leur a abandonné la terre de Prémor, patronnages d'église, bois, vignes, domaine etc... et 300 liv. de rente qu'il a droit de prendre sur la terre et sénéchaussée de Palluau en Berri, plus la somme de 1200 liv. une fois payée.

24 AVRIL après Pâques 1564. — Pierre Dibon et Marie Taunay sa femme, d'Alençon, ont vendu à Jean Dornant, écuyer de cuisine en la maison de la Reine de Navarre, demeurant à Alençon et à Ambroise de Marcelli, sa femme, divers immeubles paroisses de Saint-Rigomer et Lignièrès.

8 OCTOBRE 1565. — M^{re} Antoine du Grenier, chevalier, seigneur de la Pilonnière et du Pin, gentilhomme de la maison du Roy et M^{re} des eaux et forêts de la baronnie de Sonnois, demeurant paroisse du Pin, province du Perche, a vendu à Estienne Johenne, valet de chambre ordinaire du Roy, vicomte d'Argentan et Exmes, demeurant à Alençon, le fief et terre noble de la Bretonnière, sis paroisse de Laleu, vicomté de Falaise et en celle de Saint-Aubin-d'Apenay par un demi fief de haubert de la baronnie de Laleu, appartenant à l'évêque de Sées. Cette vente faite pour 7,000 liv.

7 AVRIL 1568. — Partages entre noble homme Julien du Breil et D^{ne} Magdeleine Marie, sa femme, et D^{ne} Renée Marie séparée de biens d'avec noble homme Vincent de Beauvoir, son mari. Ces deux D^{nes} filles et héritières de feu noble homme messire marquis Marie, seigneur de Semallé, lesquelles ont fait deux lots de la terre, fief et seigneurie de Semallé. Le 1^{er} lot a été choisi par le sieur du Breil et sa femme et consiste en le lieu seigneurial de Semallé, bâtiments, fuye à pigeons, avec le fief et seigneurie de Semallé, droit de moudre franc leurs blés et grains au moulin du Sortoir pour leur dépense et de leurs héritiers ou ayant cause ; le 2^e lot resté par non choix à Renée Marie qu'elle tiendra par parage du 1^{er} lot, suivant la coutume du pays, à la charge de deux deniers de cens ; il consiste en la terre du Sortoir, maisons, terres et moulin du Sortoir, sur lequel lieu elle pourra édifier un colombier et garenne à cognils.

27 AOUT 1568. — Noble homme Jean des Loges, seigneur de Chauvigny et Antoinette de Villereau sa femme, demeurant à Chauvigny, paroisse de Saint-Germain-du-Corbeys, voyant que Jean des Loges, écuyer, leur fils aîné, constitué en état d'homme d'armes de la compagnie de Monseigneur de Matignon et qu'il a désir de continuer son service au Roy ; pour qu'il ait meilleur moyen de soutenir son état en qualité de noblesse, ils ont cédé à leur fils par avancement de droit successif le fief noble de Chauvigny, droits et aventures d'iceluy se réservant seulement le domaine non fiéffé de la dite seigneurie.

21 OCTOBRE 1568. — Transaction entre noble homme Jean

d'Aché, sieur du lieu et de Larré, fils unique de nobles personnes M^{re} Gallois d'Aché, vivant seigneur du lieu, et de dame Marie de Saint-Denis, et noble et puissant seigneur M^{re} Jean de Bailleul, chevalier de l'ordre du Roy, seigneur de Renouard et baron de Messey pour lui et dame Jeanne d'Aché, du Bu et Boylles (*Bouailles*) son épouse, par laquelle le sieur d'Aché cède aux sieur et dame de Renouard pour le supplément et liquidation de la dot de la dame de Renouard deux pièces de pré en la paroisse de Mieucé, l'une nommée le pré Bensse, l'autre le pré de la Pierre que les sieur et dame de Renouard soutenaient être du domaine non fleffé de la seigneurie de Boylles baillée à la dame de Renouard pour portion de sa dot ; plus le seigneur d'Aché a cédé aux sieur et dame de Renouard la terre de Condé et la métairie de Vervaine avec la moitié du moulin de Condé, en fief, juridiction, maisons, jardins, prés et pâtures, garennes qui appartenaient au feu sieur Gallois d'Aché et dame de Saint-Denis son épouse.

18 MAI 1570. — Devant Etienne Hervé, conseiller du Roy et de Monseigneur le Duc, en le siège présidial d'Alençon et y exerçant la juridiction du bailliage de ce lieu, au conseil des affaires communes de cette ville d'Alençon, tenu en la chambre du Conseil du palais de ce lieu, auquel étaient présents : Guillaume Jouannes, conseiller au dit siège, et le procureur au duché et bailliage d'Alençon, noble homme Claude de Gobbbé, sieur de Suresne et de la Bonnerie, M^{re} d'hôtel de Monseigneur le Duc, M^{re} André Galloys, avocat et procureur syndic de cette ville ; sires Macé le Maistre, Jean Héron, Mathurin le Bourrelrier et François Langlois, échevins ; noble homme Martin de Pillois, seigneur de Panon, vicomte d'Alençon, Guillaume Brosset, seigneur du Fresne et de Ravigny, lieutenant général du M^{re} des eaux et forêts du duché, et Guillaume de Vallée seigneur du Tertre, enquêteur de cette vicomté, M^{re} Paul Mabon, grénetier, M^{re} Jean Mabon, Pierre Martel, Jean Le Goux, Léonard Farey, Charles le Vilain, Charles Martel, advocats, M^{re} Gatien Fouqueron et Gatien le Febure, Jean Fouet, Jean Bailleul, René de Boisville, François Tessier, sieur du Tertre, François Bunache, André Houssemaine, Jean le Conte, Jacque du Bois, Noël Blessebois, Thomas du Perche, Nicolas Ruel, Jean Fillon, Blais Lucas et Jean Boussin, tous notables, bourgeois et catholiques et la plupart

conseillers du grenier à sel d'Alençon. A été remontré par le sieur de Suresne que l'on a journellement nouvelle que les Majestés même Monseigneur le Duc s'acheminent pour venir en cette ville, pour la réception desquelles et de Monseigneur le Duc, est besoin et très nécessaire s'y employer vertueusement à ce que leurs Majestés et Monseigneur en puissent recevoir quelque plaisir et contentement non seulement à parfaire ce qui aurait été commencé, mais encore mieux et davantage, s'il est possible, et que si on ne voulait aucunement y entendre ni user d'aucunes diligences que l'on a faites par le passé, il délibérât se retirer vers Monseigneur le Duc son maître, attendu la honte et deshonneur que l'on recevrait d'avoir été si négligents de n'y avoir aucunement pourvu. A quoy par les échevins parlants par Galloys a été dit qu'ils n'ont aucuns deniers ni moyens en recouvrer promptement, sinon qu'ils fussent autorisés de rechef vendre des terres de la métairie de Saint-Ladre, ainsi qu'il aurait été fait au dernier Conseil de ville tenu le 8 de ce mois, parce que la somme de 500 liv. provenue de la vente faite de certaines pièces de terre à Michel le Bœuf aurait été en partie employée en l'acquit de la ville pour le payement de quatre hacquenées, dont est fait mention au Conseil de ville et pour le payement de vin distribué à la venue de Monseigneur le chancelier de France et autres grands et notables personnages étant avec lui. Requièrent iceux échevins que tous les cy-dessus nommés eussent à déclarer et aviser les moyens de recouvrer prompts deniers pour la réception de leurs Majestés et de Monseigneur le Duc, que quant à eux ils n'en connaissent point de plus prompt que de vendre encore des terres de la métairie de Saint-Ladre jusqu'à la concurrence de 700 livres. Sur quoi tous les susnommés ont trouvé bon le dit expédient.

4 NOVEMBRE 1570. — Partages en quatre lots de la succession de noble homme Guillaume Boissel, seigneur de Courteille, Vicques et la Carrière et de D^{ne} de la Charne, sa femme et de Pierre Boissel leur fils, entre M^e Mathieu Petit, avocat du Roy et de Monseigneur le Duc, à Verneuil et Marguerite de Boissel, sa femme, François de Gibot et Marie Boissel sa femme. Au 1^{er} lot échu au sieur Petit est compris la terre et seigneurie de Courteille, tant en domaine fiefé que non fiefé ; au 2^e lot échu au sieur de Fontenay est compris la terre et seigneurie de Vicques

tant en domaine fiefié que non fiefié ; au 3^e lot échu au sieur de Gibot est compris la terre de la Carrelière ; au 4^e lot échu au sieur de Broucet, la terre de la Vaudorerie, paroisse de Mieucxé.

20 AVRIL 1571. — Transaction entre noble et puissant seigneur M^{re} Jean de Groignet de Vassé, seigneur baron du lieu, baron de la Roche-Mabile (1), chevalier de l'ordre du Roy, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances et noble homme M^{re} Gilles du Mesnil, seigneur de Saint-Denis, lequel prétendait que la terre de Buhéru était tenue de sa terre de Saint-Denis, tandis que Jean de Groignet soutenait qu'elle était tenue de sa baronnie de la Roche ; par suite de transaction le sieur du Mesnil a consenti et reconnu que Buhéru relevait de la Roche.

16 JUIN 1571. — Échange entre haut et puissant seigneur messire Jacques de Maignon, comte de Thorigny, capitaine de 50 hommes d'armes etc... et noble dame Françoise de Daillon, (2) son épouse, d'une part ; et noble et puissant seigneur Antoine d'Espinay, (3) chevalier de l'ordre du Roy, gentilhomme ordinaire de sa chambre, seigneur de Brous, par lequel échange le seigneur de Maignon donne au seigneur d'Espinay la terre et seigneurie de la Carbonnière, fief de haubert et la terre et seigneurie noble de la Pierre avec leurs dignités, franchises et libertés situées en la vicomté de Bayeux, bailliage de Caen, tenues du château de Thorigny et le seigneur d'Espinay donne au seigneur de Maignon la baronnie, château, fief, terre et seigneurie de Saint-Cénéry-le-Gérey, tant en domaine fiefié que non fiefié, justice et juridiction, moulin, pêcheries en la rivière de Sarthe, bois de haute futaie appelé la Garenne de Saint-Cénéry et bruyères s'il y en a. Iceille baronnie tenue du château d'Alençon, dont le chef est paroisse de Saint-Cénéry et s'étend ès paroisses de la Ferrière, Mieucxé, Condé, et lieux circonvoisins.

(1) Il avait épousé le 26 septembre 1556, Jeanne, fille unique de Pierre Le Vavasseur, seigneur d'Eguilly. Il joua un rôle important au siège de Domfront où Montgommery fut fait prisonnier. Il mourut le 24 Juillet 1589.

(2) Elle était fille de Jean de Daillon, seigneur du Lude, baron d'Illiers et de Briangon et de Anne de Batarnay

(3) Antoine était le 4^e fils de Gui d'Espinay, et de Louise de Goulaine ; il était seigneur de Broon, baron de Mollai, chevalier de l'ordre du Roy, capitaine de 50 hommes d'armes. Il fut tué au siège de Dol, le 7 janvier 1591. Cette famille était originaire de la Sénéchaussée de Rennes.

2 OCTOBRE 1571. — Indemnité donnée par haut et puissant seigneur Gabriel comte de Montgomery, seigneur de Lorge, Ducey, Bourgbaron, des Roches-Treuchelin à Guillaume Feuillart, son fermier, de la terre de Mesle-sur-Sarthe, d'une somme de 1000 liv. qu'il aurait prise pour lui à intérêt de Pol Mabon.

21 NOVEMBRE 1571. — Lots et partages entre M^{re} Claude de Sanzay, chevalier de l'ordre du Roi, seigneur de Cossé, pour lui et noble dame de la Motte, son épouse, d'une part et noble D^{lle} Magdeleine de la Motte, femme de noble Jacques de Saint-Rémy, seigneur de fief. Ces dames héritières de noble Jean de la Motte ; le 1^{er} lot consiste en les terres et seigneuries de la Motte-Fouqué et Orgères, dignités, franchises, maisons, étangs, moulins, terres labourables et non labourables avec la moitié de la forêt de la Motte et du clos de Fontaine et sera encore pris sur l'autre lot 30 arpents de bois. Le tout situé au pays et duché de Normandie ; le 2^e lot consiste en la terre de Saint-Rémy et Grand-Vau, avec tous les droits, dignités, franchises et libertés qui en dépendent et généralement tout ce qui pourrait leur appartenir au pays de Saintonge avec l'autre moitié de la forêt de la Motte et qu'il sera pris par l'autre lot 30 arpents de bois.

8 FÉVRIER 1572. — Transaction entre noble homme Guillaume Dodier et D^{lle} Jacqueline de la Pommeraye, sa femme et dame de Fontenay demandeurs, de la propriété et jouissance de la terre et seigneurie de la Plesse comme dépendante du propre domaine de la terre de Fontenay, d'une part ; et noble homme Gilles du Mesnil, écuyer, avec lui jointe D^{lle} Catherine le Gay, veuve François Pérou vivant seigneur de Saint-Pater, défendeurs de la propriété et jouissance de la Plesse, d'autre part ; les demandeurs ont dit et soutenu que de tous temps leurs prédécesseurs étaient en procès contre le procureur fiscal de Nos Seigneurs les ducs d'Alençon et contre tous ceux qui ont par ci-devant joui de la terre de la Plesse pendant l'invasion des Anglais en ce pays de Normandie, cette terre n'étant qu'un même corps et sous le domaine de la seigneurie de Fontenay, située en la paroisse de Saint-Léger du Val d'Escouves et qu'après la réduction de ce pays de Normandie, Jean de Fontenay, pour lors seigneur de la terre de Fontenay, se serait retiré vers très haut et très puissant

prince de louable mémoire Monseigneur Pierre comte d'Alençon et que par transaction ce seigneur prince aurait quitté et délaissé au seigneur de Fontenay la terre de la Plesse pour la somme de 1000 liv. après qu'il lui serait aparu par les lettres et titres que la Plesse lui appartenait et dépendait de la terre de Fontenay ; alors Gilles du Mesnil et sa femme ont dit que le sieur de Fontenay ne fait aparoir ni de la transaction avec le prince ni d'aucunes lettres et titres, qu'au contraire les ducs d'Alençon auraient toujours été en possession de la Plesse, que leurs officiers auraient toujours porté cette terre dans leurs comptes, qu'elle aurait été décrétée à la requête du procureur fiscal de Monseigneur le duc pour les dettes de Lemoine ; les sieur et dame de Fontenay ayant seulement comparu au décret pour demander les treizièmes, ce qui leur aurait été contesté par le procureur fiscal, qui à ce moyen auraient été confisqués par un nommé Le Maignen adjudicataire et duquel décret les sieur et dame de Fontenay n'ont jamais appelé, que depuis le sieur Le Maignen ayant baillé cette terre au sieur Mabon, seigneur de Saint-Pater, qui l'aurait cédée au père du sieur du Mesnil et que de temps immémorial de plus de 100 ans la Plesse aurait toujours été tenue en la main des Seigneurs ducs d'Alençon. Sur quoi le seigneur de Fontenay et sa femme n'ayant rien à répliquer ont consenti que la propriété et jouissance de la Plesse reste au sieur du Mesnil.

22 DÉCEMBRE 1572. — Noble homme M^{re} Claude de Gobbé, seigneur de la Bouverie, chevalier de l'ordre du Roi, a vendu à Pierre Bonvoust et Françoise Gervaiseaux, sa femme, la terre et métairie de Fontaine-Badoire, relevant des seigneuries de Lonray et de Hertré. Cette vente faite pour la somme de 4.400 liv.

13 MARS 1573. — Frère Adrien de Bonneau, écuyer, procureur de noble François de Tournon dit de Meyres, protonotaire du Saint-Siège Apostolique, abbé commendataire de l'abbaye N.-D. de Perseigne et noble M^{re} Claude de Gobbé, sieur de Suresne, chevalier de l'ordre du Roy, conseiller et maître d'hôtel de Monseigneur le Duc, lequel a cédé par forme d'échange au sieur de Gobbé la seigneurie et haute justice de bailliage apparchef est assis en la paroisse de Condé-sur-Sarthe, tenu du château d'Alençon avec la cour, justice, juridiction, hommes, sujets,

tenant à l'abbaye, en ce qu'il y en a de situé en la Chastellenie d'Essay, Sainte-Scolasse et Exmes, cens, rentes, honneurs et profits de fief, non compris leurs privilèges ès forêts, 20 liv. à prendre sur le moulin de la Roche, appartenant au seigneur d'Almenesches et les droits de dixmes ès paroisses de Godichon, le Meslerault et le Plantis et en contre échange le sieur de Gobbé a donné au sieur Bonneau 35 liv. de rente foncière spécialement affectée sur la terre et métairie de la Chaussée assise paroisse de Saint-Pater, seigneurie de Perseigne (1).

27 MARS 1573 — Noble homme Jean de Meurdrac de Contrières a vendu à noble homme Pierre de Cuissé, seigneur du lieu, le fief et terre noble du Serquëil pour la somme de 8,500 liv.

8 AVRIL 1573. — Guillaume Guérot de Mortagne a vendu à noble homme Clément Joanne, seigneur de Lanchal, conseiller du Roy et de Monseigneur le Duc et lieutenant de M^r le bailli au siège d'Alençon, le droit successif qui lui appartient dans la terre et métairie de la Crochardière et du Port, sise paroisse de Semallé, droit de pêcherie en la rivière de Sarthe ; tenue des seigneuries de la châtellenie de Perseigne et baronnie de Hauterive.

21 OCTOBRE 1573. — Transaction sur procès par laquelle noble homme de Saint-Denis, seigneur du lieu et de Goul, a cédé à Roland de Nocé, seigneur de Boussey pour tous les droits qu'il prétendait dans la forêt de Goul, de chauffage et réparations de ses maisons, moulins, pêcheries et parnage, le nombre de trente arpents de bois taillis et de dix arpents de haute futaie dans la forêt et bois de Goul.

27 FÉVRIER 1574. — François le Tessier a vendu à noble homme Jean des Rouziers, seigneur de la Gourdinière, paroisse de Saint-Laurent des Mortiers, pays d'Anjou, le lieu, terre et métairie de Mortefontaine, contenant 52 journaux environ, assise paroisses de Cuissé, Pacé et Colombiers, seigneuries de Cuissé et le Plessis, pour la somme de 4,500 liv.

(1) Cet extrait que nous avons transmis à M. G. Fleury a été publié par lui dans le Cartulaire de Perseigne, p. Lxxx, note 2.

23 MARS 1574. — Cosme de Vallée, écuyer, a vendu à Pierre du Bu, marchand à Sées, le fief noble de Mesnil-Sébert, situé paroisse de Forges. Plus la terre de Chahains, située paroisse de Vingthanaps, pour 4,300 liv.

31 MAI 1575. — Sur le procès intenté par haut et puissant seigneur Messire Jacques de Matignon, chevalier de l'ordre du Roy, conseiller en son privé conseil, capitaine de 100 hommes d'armes de ses Ordonnances, lieutenant général pour S. M. en Normandie, contre Robert de Saint-Denis, seigneur de Saint-James et du Plessis-Bouchard ; le seigneur de Matignon prétend que par la construction depuis 30 ans des forges de la Bataille, les hautes écluses et chaussées font redomder les eaux jusqu'à l'écluse de sa baronnie de Saint-Cénery, ce qui causait un tort considérable ; sur quoi le sieur de Saint-Denis pour que les choses restassent en l'état où elles sont, a payé à M^{re} de Matignon une somme de 1,200 liv.

16 FÉVRIER 1576. — Noble et puissant seigneur Gabriel du Quesnel, seigneur de Pompigny, Juvigny, Tiercey, Saint-Hippolite, Granchain, Pinson, Vezor, Poirs, Mesnil-Durand, Mesnil sur Blangy, Chauvigny en Bretagne, Avoize, Radon et Gouencières, Livaye, Rouperoux, et Beauchevron, chambellan de Monseigneur fils et frère du Roy, a baillé en fief à Pierre Vavasseur de Radon, un petit terrain pour y édifier un moulin à tan paroisse de Radon, à la charge d'un gan-d'oiseau (1) de rente seigneuriale à Avoize.

5 NOVEMBRE 1577. — Noble M^{re} Clément Joannes, sieur de Lanchal, conseiller du Roy, maître des requêtes ordinaire de Monseigneur, conseiller en l'échiquier et consul d'Alençon et lieutenant de M^r le bailli du lieu, frère et héritier de Guillaume Joannes vivant sieur du fief d'Ancinnes dit Condé, sis en cette paroisse ; lequel a vendu à noble M^e Pierre de Saint-Denis, sieur de Lancizière, conseiller à l'échiquier et D^{ne} Françoise Belloie sa femme, le fief noble et sieurie de Condé dit Ancinnes, dont le

(1) Gant dont se servaient les fauconniers, il était généralement en cuir de buffle.

tenures, rentes, dignités et prééminences à ce fief appartenant ; et ainsi que son frère l'avait acquis de Henri du Roz le 30 décembre 1561. Ce fief était tenu à 40 s. de rente au château d'Alençon ; cette vente faite pour 2,350 liv.

5 JANVIER 1578. — Contrat de mariage entre noble Jean de Frotté, gentilhomme de la Chambre du Roy de Navarre, fils et héritier de feu noble Jean de Frotté, sénéchal du Roy et des feus Roy et Reine de Navarre, seigneur de Couterne, le Messine et Vieux-Pont et de D^{me} Jeanne le Coustellier, dame de Scay son épouse, d'une part ; et Ester Troussard, sieur de l'Huillerie, la Corvaserie, Morantes, la Barrelière et Claire Gervaiseaux, son épouse, d'autre part. Il a été donné à la future épouse par ses père et mère, en attendant partages, la terre de la Barrelière, sise paroisse de Champfleür.

A suivre,

UNE VIE DE S. ÉVROULT

*Écrite par un témoin oculaire de ses dernières années
et de sa mort.*

Au commencement de cette année 1887, un de nos savants confrères, M. l'abbé Blin, curé de Durcet, a publié jusqu'à deux *Vies de S. Évroult* : l'une assez longue, en vers français du XII^e siècle, qu'il avait découverte manuscrite à la Bibliothèque nationale ; l'autre, beaucoup plus courte, en prose latine, tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque mazarine. Cette dernière paraît notablement plus ancienne que la *Vie* en vers, qui n'est guère qu'une traduction d'Orderic Vital ; mais la Bibliothèque publique d'Alençon possède un trésor plus précieux encore que celui de la Bibliothèque mazarine : c'est un manuscrit de sept pages seulement, renfermant une *Vie* de notre Saint écrite, comme nous allons le démontrer, par un témoin oculaire, sinon de la vie tout entière du vénérable abbé d'Ouche, au moins de ses dernières années et surtout de sa mort, qu'il nous décrit avec un amour vraiment filial, et avec une fidélité de détails qui nous semble une forte preuve de sa bonne foi et de sa véracité.

Le manuscrit qui contient cette *Vie* vient de l'abbaye de S. Évroult et porte le n^o 11 à la Bibliothèque d'Alençon ; il était connu depuis un certain nombre d'années, bien qu'il soit relégué dans un fort petit espace, à la fin d'une copie du Livre de S. Ambroise : *De fide ad Gratianum* ; mais il ne nous semble pas qu'on ait encore apprécié jusqu'ici toute sa valeur. M. Léopold Delisle, le savant administrateur en chef de la Bibliothèque

nationale, ayant entrepris de publier le 5^e et dernier volume de l'*Histoire* d'Orderic Vital, dont les quatre premiers volumes avaient été publiés par M. Auguste Le Prévôt, désira prendre connaissance de ce manuscrit, et en obtint communication, comme il le dit lui-même, de l'aimable complaisance de M. Léon de La Sicotière, président actuel de notre Société, et de M. Daulne, alors bibliothécaire de la ville d'Alençon. M. Delisle examina le manuscrit, en transcrivit même quelques passages, qu'il inséra dans les notes qui accompagnent sa préface sur Orderic Vital, et finit par en rapporter la composition à l'époque carlovingienne, ce qui était déjà une antiquité fort respectable. Dans tous les cas, il le jugeait plus ancien que celui qui avait été reproduit par D. Mabillon, puisqu'on avait fondu dans ce dernier trois fragments détachés que l'on pourra lire à la suite de celui que nous reproduisons aujourd'hui. M. Delisle fait remarquer la liberté avec laquelle l'auteur du manuscrit de Mabillon a travaillé sur son devancier. Il a d'abord retranché ce qu'il trouvait de trop merveilleux dans le récit des derniers moments du saint ; ensuite il a ajouté certains détails importants, tels que le séjour du futur abbé d'Ouche à Saint-Évroult-de-Montfort, près Gacé, séjour dont il n'est pas dit un mot dans le manuscrit d'Alençon. Le manuscrit de la Bibliothèque mazarine, publié par M. Blin, ne parle pas non plus de cette première station du saint : il nous fait arriver immédiatement à Ouche, aujourd'hui Saint-Évroult-Notre-Dame-du-Bois, (canton de la Ferté-Frènel), où le saint a passé la majeure partie de sa vie religieuse, et d'où il est parti pour aller recevoir la récompense éternelle de ses travaux.

Orderic Vital vint après les autres historiens de S. Évroult, profita de leurs travaux, et y ajouta encore de nouveaux détails ; tels que la fondation de l'abbaye des Deux-Jumeaux, assez près de Bayeux, où le saint dut faire quelque séjour avant de venir habiter les solitudes de l'Hiémois ; l'antiquité des châteaux d'Exmes et de Gacé, qui existaient, selon lui au temps de notre saint, et même au temps de Jules César ; l'origine miraculeuse de la fontaine de Saint-Évroult, dans laquelle, jusqu'à nos temps, on avait l'habitude de plonger les personnes atteintes d'aliénation mentale ; la visite du roi Childebart à Ouche, et enfin l'histoire du diable d'Échauffour, origine, si l'on en croit Orderic, du nom de cette localité. Le naïf et bon historien nous dit qu'il avait

appris ces détails dans sa jeunesse de la bouche des vieillards qu'il avait connus. Il est difficile, comme le dit très-bien M. Delisle, de contrôler de semblables sources ; mais le savant archéologue reconnaît cependant qu'il ne faut pas trop négliger non plus ces traditions purement orales ; et il le prouve en nous montrant que pour ce qui regarde en particulier la fondation de l'abbaye des Deux-Jumeaux, il est impossible de contredire l'affirmation d'Orderic Vital, le fait étant prouvé d'ailleurs par des documents authentiques.

Après cette première mise au jour par M. Delisle du manuscrit d'Alençon, après les deux *Vies de S. Évrault* publiées, il y a six mois par M. l'abbé Blin, nous avons pu nous demander s'il était opportun que le *Bulletin* de notre Société revint encore cette année sur la vie de l'illustre abbé d'Ouche : même les sujets les plus intéressants finissent par engendrer l'ennui, quand ils sont trop souvent traités. Cependant, sur les exhortations de M. Blin lui-même, nous nous sommes mis avec courage à la transcription de ce manuscrit, dont celui de la Mazarine ne paraissait être qu'un abrégé. Mais quelle ne fut pas notre surprise quand nous pûmes constater que nous nous trouvions en présence d'un monument contemporain du saint ! M. Alexandre, qui connaît si bien, comme chacun le sait, la Bibliothèque d'Alençon confiée à ses soins intelligents, partagea notre étonnement, et reconnut qu'il ignorait l'existence de ce trésor : ajoutons que M. Delisle, qui donnait pourtant à cette pièce une haute antiquité, n'avait pas été non plus jusqu'à en faire remonter la composition jusqu'à l'époque mérovingienne.

Le savant administrateur de la Bibliothèque nationale y avait seulement remarqué ce passage : « *Venerabilis Pater... honorifice à nobis sepultus est.* » Mais il faisait remarquer que ces mots « *à nobis,* » avaient été ajoutés en interligne, ce qui est fort exact.

Il est certain que ce passage, s'il était seul, prouverait peu en faveur de l'antiquité du manuscrit ; mais il est facile d'en remarquer plusieurs autres où le témoin oculaire se montre à nu, et tous ces passages n'offrent aucune trace d'interpolation ni de correction : le texte en est parfaitement intact. Ainsi l'auteur, après avoir dit que le saint dépassait quand il mourut l'âge de 80 ans, ajoute : « *sicut ipso narrante didicimus* : — comme nous

l'avons appris de lui-même. » Et quelques lignes plus bas : « *Jàm ut nos, ejus exemplo, incitaremur ad vultum desiderabilem Redemptoris cernendum, inter cœtera aiebat nobis* : — afin de nous exciter à son exemple à rechercher la vue désirable du Rédempteur, il nous disait entre autres choses : « — Plus loin encore l'auteur assure que le saint, dans sa dernière maladie, fut quarante-sept jours sans prendre aucune autre nourriture que la sainte Communion. Il ne l'avait pas constaté lui-même ; mais il s'en était informé exactement : « *sicut vere comperti sumus*. » Il avait donc eu commerce avec ceux qui l'avaient constaté. Enfin, lorsqu'il s'agit de la mort du saint Abbé, l'auteur, après avoir rapporté ses dernières paroles, conclut en ces termes : « *Talibus et aliis sanctis admonitionibus plurimis nos exhortatus, valitudine ingravescente, siluit*. — Après nous avoir exhortés en ces termes et nous avoir donné beaucoup d'autres avertissements, accablé de plus en plus par la maladie, il garda le silence. « Il nous semble difficile, après toutes ces preuves de voir dans le manuscrit n° 11 d'Alençon autre chose qu'un monument contemporain du saint ; et il nous semble que l'interpolation remarquée par M. Léopold Delisle a dû être simplement faite sur un manuscrit plus ancien, pour réparer une omission commise par un copiste étourdi. Cette antiquité de l'œuvre que nous avons sous les yeux n'a pas peu contribué à nous confirmer dans l'idée de la faire connaître, selon le désir de notre excellent confrère, M. Blin, et nous croyons qu'on ne nous fera pas un trop grand reproche de ce que nous revenons, même une troisième fois, sur notre illustre S. Évrout.

Ce saint abbé d'Ouché, d'ailleurs, peut être considéré comme l'une des figures les plus nobles et les plus sympathiques qui se soient jamais montrées sur le territoire de l'Hiémois. Il fut pour notre humble contrée ce qu'avaient été plus en grand S. Antoine et S. Basile pour l'Orient ; S. Martin et S. Benoit pour l'Occident, c'est-à-dire le fondateur et le régulateur de la vie monastique dans la Neustrie, et principalement dans les diocèses de Séez et de Lisieux. Or, la vie monastique, qui occupe aujourd'hui une place si exigüe dans l'œuvre de la civilisation, avait une toute autre importance à l'époque mérovingienne, qui était celle de S. Évrout. Un écrivain peu suspect, le protestant Gibbon, a dit que les évêques avaient formé la France comme les abeilles

façonner leur miel. Nous croyons que cette parole peut, à tout aussi juste titre, s'appliquer aux monastères. Les Francs de la première race étaient de fameux hommes sous le rapport du caractère et de l'énergie : il suffit de lire leur histoire pour s'en convaincre ; mais ils conservaient encore une partie de cette brutalité passablement féroce qu'ils avaient apportée des forêts de la Germanie, et que leur contact avec la race si distinguée des Gallo-Romains n'avait pu entièrement adoucir. La civilisation de cette forte race, l'aplanissement de sa rude écorce fut en grande partie l'œuvre des monastères. Un saint homme arrivait dans une contrée : il s'établissait dans un lieu sauvage avec quelques compagnons ; et, après s'être bâti des cellules et un oratoire quelconques, ces nouveaux venus commençaient à défricher le sol d'alentour, en chantant dans leur oratoire les offices liturgiques. On venait entendre ces chants pieux ; on admirait la culture ; on éprouvait et on aimait la douceur et la charité évangélique des solitaires. Quelques-uns des visiteurs se sentaient pris du désir de s'unir à eux : les autres au moins promettaient de renouveler leurs visites, pour se délasser dans le calme de la solitude, de l'agitation et des périls continuels que l'on rencontrait partout, au milieu de la population encore à-demi barbare de cette époque. Le monastère s'agrandissait, se peuplait et devenait bientôt un centre où l'on venait de tous côtés goûter la paix, entendre parler de Dieu, former ses mœurs selon la règle de l'évangile. C'est de cette manière douce, lente, presque insensible, mais infaillible et sûre, que les monastères sont parvenus à civiliser par parties, non pas seulement la France, mais toute l'Europe alors explorée ; et S. Évrault peut être certainement regardé pour sa part ; comme le grand civilisateur de notre territoire, sur lequel il fonda jusqu'à quinze monastères des deux sexes, selon l'opinion commune et comme le dit formellement l'auteur dont nous allons reproduire le travail. Enfin le grand nombre des miracles opérés par le saint abbé d'Ouche avant et après sa mort, l'ont fait inscrire au Martyrologe Romain le 29 décembre, jour anniversaire de son précieux trépas. C'est, avec S. Osmond, qui ne nous appartient que par sa naissance, le seul saint de nos contrées qui jouisse de cet honneur insigne.

Une autre question de détail nous paraît élucidée par notre manuscrit : c'est celle du temps où a vécu S. Évrault. Il y a

eu sur ce point diverses opinions erronées ; mais ce qui a toujours été hors de doute, c'est que le saint Abbé est mort sous un roi du nom de Childebert. C'est même le seul détail que nous donne sur lui le Martyrologe Romain : « *In pago Oximensi, dit-il, sancti Ebrulphi, Abbatis et Confessoris, tempore Childeberti regis.* » Seulement, chacun sait qu'il y a eu trois rois Mérovingiens du nom de Childebert. Le premier était le propre fils du grand Clovis, et régna sur Paris de 511 à 558. Childebert II, fils de Sigebert et de la trop fameuse Brunehaut, fut roi d'Austrasie de 575 à 596. Enfin, Childebert III, fils de Thierry, l'un des rois fainéants, régna sous la tutelle de son maire Pépin d'Héristal de 695 à 711. Or il y a eu des historiens qui ont placé la vie et la mort de notre saint sous le premier Childebert. D'après eux la reine qui vint visiter l'abbaye d'Ouche et fonda l'église dédiée à la très-sainte Vierge dans les environs, à peu près au lieu où s'élève aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Évrout-Notre-Dame-du-Bois, serait Ultrogote, femme de Childebert, fils de Clovis. D'autres, au contraire, ont reporté la date où vivait notre saint jusqu'au temps de Childebert III. Ce sont ces derniers qui ont fait de S. Évrout le frère ou le cousin de S. Évremond, abbé de Fontenay-les-Louvets et de Montmerrey, aux cantons de Carrouges et de Mortrée, et qui l'ont fait recevoir dans le diocèse de Séez par l'évêque S. Alnobert. Ce saint évêque et S. Évremond vivaient en effet dans la seconde moitié du VII^e siècle, et sont morts tous deux dans les premières années du VIII^e. Mais notre manuscrit contredit ces deux opinions : il dit formellement que notre saint mourut la douzième année de Childebert, *fils de Sigebert* : il n'y a pas d'ambiguïté possible ; et il faut dire d'ailleurs que le plus grand nombre des historiens postérieurs se sont prononcés en faveur de cette opinion, et font mourir S. Évrout en 596, la dernière année du règne de Childebert II. Il est certain en outre que la suite des faits rapportés par l'histoire générale donne assez raison et à notre manuscrit et à ceux qui l'ont suivi. Un simple coup-d'œil d'ensemble jeté sur les événements de cette époque va suffire pour nous en convaincre.

Le royaume de Clotaire I^{er} avait été partagé entre ses quatre fils : Gontran, Sigebert, Chilpéric et Caribert. Ce dernier mourut jeune et ses frères se partagèrent de nouveau son héritage. Deux d'entre ces derniers : Chilpéric, roi de Soissons, et Sigebert, roi

d'Austrasie, avaient épousé deux princesses dont le nom devait rester célèbre : Frédégonde et Brunehaut. Ces deux aimables belles-sœurs s'étaient voué une haine mortelle, qui rejaillissait naturellement sur leurs époux respectifs. D'ailleurs les maris, Chilpéric surtout, étaient assez dignes de leurs épouses. On sait si les femmes savent pousser loin la haine, quand elles laissent entrer dans leur cœur un sentiment aussi éloigné de leur nature : il devint bientôt évident que le feu de la passion qui consumait ces cœurs royaux ne pourrait s'éteindre que dans le sang des quatre adversaires. Ce fut, en effet, à peu près ce qui arriva. Sigebert, le premier, tomba en 575 sous le poignard de deux Neustriens soudoyés par sa belle-sœur Frédégonde, laissant son fils Childebart II, âgé seulement de 5 ans, sous la tutelle de sa mère Brunehaut. Neuf ans après, en 584, c'était le tour de Chilpéric, dont l'assassinat fut attribué par quelques-uns à l'instigation de sa femme Frédégonde elle-même. Cependant, comme cette femme avait tout intérêt à ne pas perdre son époux, qui ne lui laissait qu'un enfant de quatre mois, le jeune Clotaire II, il paraît beaucoup plus probable que ce crime fut l'effet de la vengeance de Brunehaut. Celle-ci devait à son tour subir la punition due à ses forfaits ; et en 613, son neveu Clotaire II, de petit roi de Paris qu'il était d'abord, devenu maître de presque toute la monarchie de Clovis, la fit prendre et mettre en morceaux par un cheval indompté, auquel on la fit traîner au milieu des rochers et des épines. Quant à Frédégonde, peut-être encore la plus criminelle des quatre, elle était morte dans son lit, naturellement ou violemment, en 597, peu de temps après la mort de S. Évrault.

La guerre se faisait sans cesse au milieu de ces assassinats. Gontran, troisième frère de Chilpéric et de Sigebert, et qui valait mieux que l'un et l'autre, chercha à mettre la paix entre ses deux belles-sœurs et ses neveux. Il protégea d'abord Frédégonde et Clotaire ; puis ensuite, dégoûté de ce rôle, et regardant Clotaire comme un enfant illégitime, il se tourna vers Brunehaut et Childebart. Il en résulta le traité d'Andelot, où Gontran promit de reconnaître Childebart et ses enfants pour ses seuls héritiers, et en attendant, céda à son neveu plusieurs enclaves parmi lesquelles se trouvait l'Avranchin. Gontran mourut ensuite le 28 mars 593, et Childebart y gagna encore quelques autres enclaves assez indéterminées. On sait combien étaient bizarres et compli-

qués les partages que faisaient entre eux les rois mérovingiens.

La suite de ces faits nous amène à comprendre comment Childébert II, quoique roi d'Austrasie, a pu faire visite à S. Évrout, plutôt que Childébert I^{er}. Ouche était bien pour lui sur la route conduisant de ses états à l'Avranchin ; d'ailleurs il n'est nullement impossible que l'Hiémois lui-même ne se soit trouvé sous sa domination dans la seconde partie de son règne, soit depuis le traité d'Andelot, soit seulement depuis la mort de Gontran auquel il ne survécut que de trois ans, puisqu'il mourut en 596, ou plutôt probablement au commencement de 597, puisqu'il régnait encore au temps de la mort de S. Évrout, le 29 décembre 596. On sait qu'à cette époque et beaucoup plus tard encore, on prolongeait l'année jusqu'à Pâques, et qu'à cette fête seulement commençait l'année suivante. Il faut donc, croyons-nous, attribuer la visite à S. Évrout et la fondation de l'église de Sainte-Marie, non pas à Childébert I^{er} et à la reine Ultrogote, mais à Childébert II et à son épouse Faileube.

Cependant, il reste encore une difficulté sur cette date de la mort de S. Évrout : comment concilier le texte de notre auteur avec l'opinion que nous venons d'émettre ? L'année 596 était non pas la 12^e, comme il le dit, mais la 21^e du règne de Childébert, commencé en 575. Pour faire disparaître cette difficulté, M. Auguste Le Prévôt, dans ses notes sur Orderic Vital, propose de remplacer le nom de Childébert par celui de Clotaire, l'année 596 étant en effet la 12^e du règne de Clotaire II. Mais malgré notre respect pour l'éminent archéologue, le texte du manuscrit nous a paru si clair et si formel, la qualité de fils de Sigebert ajoutée au nom de Childébert nous a paru tellement significative, que nous avons du mal à être de son avis. S'il nous était permis de mettre une autre opinion en face de celle de ce savant, nous croirions plutôt que le moine historien a fait partir les années de Childébert, non pas du commencement de son règne, en 575, mais du jour où il a commencé d'exercer sa domination sur le territoire où habitait S. Évrout, ce qui a bien pu arriver peu de temps après la mort de son oncle Chilpéric, vers l'an 584.

Pour la commodité de ceux qui ne seraient pas au courant des usages mérovingiens, nous nous permettrons ici une remarque de détail. On verra que le roi nommé dans notre auteur y est

appelé simplement Hildebert et non Childebert : c'est en effet la vraie forme du mot. Le C que l'on trouve au commencement du nom de la plupart des rois de la première race devrait être un K. Cette lettre était la première d'un mot celte, dont les Anglais ont fait le mot King et les Allemands le mot Kœnig, qui tous les deux signifient roi. Ce K se séparait même souvent du nom par un point. Ainsi K. Hildebert, dont nous avons fait Childebert signifiait le roi Hildebert. C'est ainsi que le nom du grand Clovis s'écrivait à peu près K. Lodwig, le roi Lodwig, d'où vint le latin Ludovicus et plus tard le français Louis. Par conséquent, ce grand prince est en réalité le chef de la longue liste des Louis qui ont occupé après lui le trône de France.

Qu'on nous passe cette petite digression, qui nous a paru avoir son intérêt, et revenons à notre *Vie de S. Évrault*. Nous croyons, avons-nous dit, que le monument dont nous donnons aujourd'hui le texte et la traduction est le plus ancien que l'on puisse trouver sur le saint Abbé d'Ouche ; et l'air de simplicité qui règne dans tout le récit nous paraît une garantie considérable de la véracité de l'auteur, en même temps qu'il nous fait pénétrer dans les plus intimes pensées de son héros. Les indications précises qu'il nous donne sur le temps où vécut S. Évrault nous amènent à conclure qu'il faut renoncer aux rapports que ce saint aurait eus avec S. Alnobert et S. Évremond. Il était seulement originaire de Bayeux comme ce dernier, et en second lieu, leurs reliques ont été volées et recouvrées ensemble au x^e siècle après un miracle opéré à Champs, (canton de Tourouvre). C'est croyons-nous, tout ce que ces deux saints ont eu de commun entre eux, et c'est probablement ce qui a donné lieu à tous les rapprochements qu'on a faits depuis entre ces deux personnages qui vivaient à plus d'un siècle l'un de l'autre. Nous voyons de plus dans notre auteur que l'évêque qui occupait le siège de Séez au temps de la mort de S. Évrault était Robert, appelé par d'autres Rodobert. Cet évêque était aussi antérieur d'un siècle à peu près à S. Anolbert : il gouverna croit-on, l'église de Séez depuis la fin du vi^e siècle jusqu'en 628, et il assistait, au dire de Marin Prouverre, au concile convoqué à Mâcon par le roi Gontran en 589. Cette mention de l'évêque de Séez à la mort de S. Évrault prouve assez que l'abbaye d'Ouche faisait alors partie de son diocèse. Si d'ailleurs elle appartenait au diocèse de Lisieux avant la Révolution de

1789, on sait que cet état de choses n'avait été établi qu'au ^x^e siècle, par les Giroie, alors seigneurs du pays. Dans ce temps, qui fut celui de la restauration de l'abbaye de Saint-Évrout, on ne savait plus à quel diocèse appartenait ce territoire.

Nous ne passerons point sous silence une remarque assez curieuse de M. Léopold Delisle. C'est la récitation que faisait chaque jour S. Évrout, d'après notre historien, du double office romain et gallican, le premier dressé selon la règle de S. Benoît ; le second, d'après celle de S. Colomban. Ce dernier était venu de l'Irlande, sa patrie, s'établir en France vers 585 ou 589, quelques années seulement, par conséquent avant la date que nous avons fixée pour la mort de S. Évrout. Il s'arrêta d'abord à Annegray, dans les Vosges, puis bâtit la célèbre abbaye de Luxeuil, où il acheva de donner une forme à sa règle. Luxeuil fut bâti selon quelques-uns en 592, selon les autres seulement l'an 600. Il est donc assez probable que c'était dans le temps que son fondateur habitait encore Annegray, que notre saint avait eu des rapports avec lui. Dans tous les cas, on pouvait le considérer comme un nouveau venu ; et l'on s'étonne peu d'entendre l'auteur de notre manuscrit, qui ne s'était pas même informé bien exactement de son pays, l'appeler « l'Écossais Colomban ; » cette expression donne même à son récit un certain cachet qui désigne un contemporain de l'abbé de Luxeuil. Ajoutons qu'il regardait l'office institué par ce nouveau fondateur comme un office local, l'office gallican ; tandis que celui qu'avait composé S. Benoît était regardé comme venant de Rome et pour cette cause respecté plus que tous les autres malgré son origine étrangère.

Déjà dès ce temps, la liturgie romaine avait quelque chose d'officiel : les autres liturgies n'avaient pour elles que la beauté qu'avaient su y répandre ceux qui les avaient composées.

S. Benoît était mort quelque cinquante ans avant S. Évrout ; mais des traditions fort autorisées nous rapportent que, même avant sa mort, sa Règle avait été apportée en France par le plus cheri de ses disciples, S. Maur, qui était venu fonder sur les bords de la Loire l'abbaye de Glanfeuil.

Signalons encore dans notre document un passage intéressant, qui semble indiquer que S. Évrout n'était pas prêtre, puisqu'il présentait tous les jours les oblations pour qu'un autre dit la messe devant la communauté, et qu'il faisait célébrer le Saint-Sacrifice

en sa présence le dimanche jusqu'à trois fois, toujours par le ministère d'un autre. Cet usage était assez suivi dans les monastères de ce temps. S. Benoît lui-même n'était que diacre, et deux chapitres de sa Règle sur les moines honorés du sacerdoce sont assez curieux pour que nous les citions ici.

D'abord le chapitre LX prévoit le cas où un prêtre séculier demande à entrer dans un monastère : on voit que le saint fondateur craint cette entrée comme une chose qui pouvait produire une inégalité nuisible à la vie commune. Il ne veut pas qu'on admette ce prêtre facilement, et il fallait d'abord lui faire entendre que la dignité sacerdotale ne lui donnerait droit à aucun privilège, ne l'exempterait d'aucun point de la Règle. Une fois admis, l'Abbé *pouvait lui permettre* d'occuper le premier rang après lui, de bénir, de *dire la Messe*. Mais si ces privilèges ne lui étaient pas offerts spontanément, le prêtre devait se tenir au rang des simples frères. Ce n'était donc pas sans de grandes précautions que l'on introduisait l'élément sacerdotal dans la famille monastique. Aussi les prêtres paraissent-ils avoir été assez rares dans les monastères, et le nombre des messes y était fort restreint.

Dans le chapitre LXII, Saint-Benoît règle la conduite que doit tenir un abbé qui fait ordonner pour lui (*sibi*) pour le suppléer dans l'exercice des fonctions sacerdotales, un prêtre ou diacre ; ce qui nous montre qu'un Abbé pouvait très bien se borner à la direction spirituelle et temporelle de son monastère, laissant à ses suppléants le soin d'administrer les Sacrements et d'offrir le Saint-Sacrifice. Nous remarquons ici le même luxe de précautions que dans le cas précédent. S. Benoît recommande au nouveau prêtre de fuir l'élévation et l'orgueil, de ne rien faire sans l'ordre de l'Abbé, d'observer la Règle encore plus ponctuellement que les autres, sans prétendre à aucun privilège, sans s'arroger d'autre place que celle que lui donne son rang d'ancienneté dans le monastère : il ne devait recevoir des honneurs qu'à l'autel, à moins pourtant que l'Abbé, d'accord avec son conseil, ne lui offrit une place supérieure, et dans ce cas, il devait garder religieusement cette place, sans jamais chercher à monter plus haut. S'il agissait autrement, il devait être regardé, non pas comme prêtre, mais comme rebelle : s'il résistait aux avertissements qu'on lui donnait sur ce point, on devait recourir à l'évêque ; enfin, s'il résistait à l'évêque, on devait le jeter à la porte du monastère. Il

faut reconnaître que les idées de ce temps étaient assez différentes de celles que l'on a aujourd'hui de la dignité sacerdotale, même dans les monastères

Nous terminons par cette remarque ce que nous avons à dire sur le manuscrit n° 11 de la Bibliothèque d'Alençon. Nous ne savons si nous pouvons nous flatter d'avoir reproduit d'une manière fort exacte ce manuscrit, d'une lecture assez difficile : toutefois le gracieux concours qu'ont bien voulu nous prêter M. Henri Beaudouin, notre secrétaire, et notre excellent collègue M. l'abbé Barret, curé de Mieucé, nous rend plus fort et plus hardi. Du reste, si quelqu'un prétend pouvoir mieux faire, qu'il le fasse : nous l'en remercierons, loin d'en être jaloux. Nous avons joint au texte une traduction, que nous avons entreprise sur l'avis de notre honorable président, M. de La Sicotière, et nous croyons comme lui qu'elle ne peut que contribuer à rendre plus intéressante la lecture de cet ouvrage. Les habiles pourront peut-être trouver dans cette traduction quelques passages un peu hasardés ; mais nous dirons pour notre décharge que le latin du texte, comme on pourra d'ailleurs s'en convaincre, n'est pas toujours d'une pureté irréprochable, bien qu'il ne soit pas absolument ni constamment mauvais : d'ailleurs le manuscrit renferme partout un certain nombre de fautes évidentes dont la responsabilité doit retomber sur le copiste du XIII^e ou XIV^e siècle qui l'a écrit.

L'Abbé L. HOMMEY.



INCIPIT VITA S. EBRULFI

ABBATIS AT CONFESSORIS

Fuit beatæ recordationis vir, nomine Ebrulfus, inclitis genere parentibus editus, Baiocasinae urbis civibus, rerum quidem temporalium divitiis felicibus, sed et dogmate christianæ fidei felicioribus. Cujus fidei eruditione instruendus, a piis genitoribus eruditus traditus magistris, plurima inter suos enituit scientiâ divinæ legis. Quam tenaci memoriae commendans, cùm floreret inter allicos (*lisez aulicos*) tyrones, tam claritudine alti sanguinis, quàm floridâ dignitate saeculi, atque his insignibus titulis mundo claresceret, tam propter honestorum gratiam morum et imitandam humilitatis virtutem, magnum in palatio locum habebat.

VIE DE SAINT ÉVROULT

ABBÈ ET CONFESSEUR

Il y eut un homme dont la mémoire est encore en bénédiction, nommé Evroult : ses parents d'origine très noble, étaient citoyens de la ville de Bayeux. Riches des biens de fortune, ces illustres personnages se distinguaient encore davantage par leur attachement à la foi chrétienne. Afin de faire instruire leur fils dans cette foi qui faisait leur bonheur sur la terre ces pieux disciples de Jésus-Christ le remirent entre les mains de maîtres habiles, et il se distingua beaucoup parmi ses compagnons d'étude, surtout par les progrès qu'il fit dans la science de la loi divine. Il grava cette loi profondément dans son cœur ; et, encore adolescent, il fut appelé à la Cour, où il se distingua de nouveau entre les autres jeunes seigneurs qui s'y trouvaient avec lui, tant par l'éclat du noble sang dont il tirait son origine, que par les qualités éclatantes qui font briller une jeune homme dans le siècle. Cependant, bien qu'estimé de tout le monde à tous ces titres, ce fut encore plus à la distinction de son caractère, à la pureté de ses mœurs et à son humilité vraiment exemplaire qu'il dut la grande estime dont il jouissait dans le palais.

Cùm ergo temporalium opulentiâ rerum, utpote vir nobilis, habundaret, nuptialem copulam conjugii non disparem suae generositati sortitus est. Aliquantùm siquidem temporis cum eâ deliciis usus mundanis, paulatim sese à voluptatum lenociniis blandientium cœpit revocare, et mente sedulâ rimari quo pacto quæreret, anxiis mundi curis repulsis, suavi jugo Christi se semper subdere et temptantium aculeis viciorum carere. Ferventer vero in ea divinarum studio litterarum sedulê revolvebat. legendo antiquorum gesta monachorum, quantùm perciperet ex eorum actibus et dictis, diù meditata sibi ad salutem suae animae proficere. Porro, agnitâ sancti evangelii sententiâ monentis : « Qui vult me sequi, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie et sequatur me », nequaquàm, more retrectantium, Dei mandatum implere auditum distulit ; sed monentisque Christi vocem secutus seipsum abnegavit, se atque omnia sua pauperibus tribuit, ut justitia ejus maneret in sæculum sæculi.

Comme ses richesses égalaient la noblesse de sa race, il trouva une épouse digne sur tous les points de la haute situation où il se trouvait ; et pendant quelque temps il jouit avec elle des délices que peuvent procurer les fréquentations mondaines. Mais peu à peu, il se sentit intérieurement rappeler des entraînements de la flatteuse volupté, et il se mit à réfléchir sérieusement sur les moyens qu'il pourrait employer pour se retirer des soins onéreux qu'impose le commerce du monde, afin de se soumettre entièrement au joug si suave de Jésus-Christ, en repoussant loin de son cœur l'aiguillon séducteur des vices. Comme il était rempli d'ardeur pour l'étude des saintes lettres, il lisait assidûment le récit des actions des anciens moines, et tâchait de se pénétrer de l'esprit qui inspirait leurs œuvres et dictait leurs discours : il méditait longuement ces lectures, afin d'en profiter le plus possible pour le salut de son âme : et un jour en particulier, il fut frappé de cet avertissement de l'Évangile : « Que celui qui veut me suivre se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. » En face d'une parole aussi formelle, Evroult n'imita point ceux qui se rejettent sans cesse en arrière, quand Dieu leur commande quelque chose, et qui diffèrent de jour en jour d'obéir ; il suivit incontinent la voix de Jésus-Christ qui l'appelait : il se renonça lui-même, et donna aux pauvres et sa personne et tous ses biens, afin que la justice qu'il voulait acquérir par cette conduite lui attirât une récompense éternelle.

Vir ergo Domini, uxorem propriam non tantum carnali quantum amore spirituali diligens, ut paria sibi agere ne differret admonuit; atque fugacia mundi oblectamenta ut abjiceret edocuit. Qui quidem primum sub sacro velamine Deo devotè servitutam tradidit; ac demum ipse, patriam parentibusque relictis, barbâ et comâ capitis depositâ, sancto indutus habitu, cum tribus fratribus Deum metuentibus, summâ cum velocitate ad heremum convolvavit nemoribus opacam et in pago Utico Oxymense sitam. Sed cum eandem silvam ingressi fuissent, et invia quaeque loca circumeuntes, locum sibi ad habitandum opportunum quaerèrent, tandem, opitulante Domino, eisque viam per angelum monstrante, venerunt super stagnum quoddam magnum, ubi etiam et fontes valdè boni inventi sunt. Quibus visis, laeti valdè facti, gratiarum actionem Deo retulerunt laudantes qui nunquam deest servis suis sperantibus in se; et, ponentes genua, nomen Domini invocabant, consuetum horarum cursum, ut monachorum usus

Cet homme de Dieu aimait sa femme d'un amour qui était beaucoup plus selon l'esprit que selon la chair : il lui conseilla d'imiter sa conduite, et de suivre sans retard son exemple; et il lui fit sentir combien il était utile et important de rejeter loin de nous les plaisirs fugitifs que l'on goûte dans le monde. Ses discours furent si bien compris de sa digne épouse, que, très peu de temps après, il put lui-même la rendre à Dieu qui la lui avait donnée, afin qu'elle servit dévotement ce Souverain Maître sous le saint voile de la religion : enfin, ayant dit lui-même adieu à sa famille et à sa patrie, il coupa sa barbe et ses cheveux, se revêtit du saint habit de pénitence; et, accompagné de trois frères craignant Dieu, il se dirigea en toute hâte vers un désert sombre et couvert de bois, situé dans l'Hiémois et qui portait le nom d'Ouche. Mais lorsque les serviteurs de Dieu furent entrés dans cette forêt, et qu'ils en eurent parcouru diverses parties, où il semblait que le pied de l'homme n'eût encore jamais pénétré, ils cherchèrent en vain un lieu où ils pourraient commodément s'établir : heureusement le Seigneur vint à leur secours et envoya un ange qui leur montra la route qu'ils devaient suivre. Ils arrivèrent sur les bords d'un étang fort large, et trouvèrent tout auprès plusieurs fontaines excellentes. A cette vue, les voyageurs furent pénétrés d'une vive joie : ils rendirent à Dieu de longues actions de grâces, le louant de ce que son secours ne fait jamais défaut à ses serviteurs qui espèrent en lui; puis, se mettant à genoux, ils invoquèrent le nom du Seigneur en récitant les heures que les moines ont coutume de réciter tous les jours. Enfin, ayant entrelacé

exposcit, solventes. Deindé, claustrum parvulum de virgultis frondium circumponentes, et modico tugurio erecto, visi sunt inchoasse quod in reliquum temporis praeferret talis incoëptio operis.

Cùm autem ibidem degerent, et valdé procul esset ab eis abcessus saecularium, die quâdam venit ad eos homo quidam, qui diligenter eorum acta contemplatus, admirabatur insolitam sibi hominum conversationem, et ait ad eos : « Quis vos perturbationis metus hùc abegit ? Cur hùc venistis ? et quae horrida heremi loca ad habitandum elegistis ? Hi saltus sevorum aliena rapientium solet esse pervius ; insuper et arva infructuosa et inculta ad exercendum laborem exquisistis vobis. » Ad haec illi talia referunt : « Veré, frater, nequaquàm nos ulla praesumptio usurpationis aut metus perturbationis nos hùc divertere compulit ; sed ut licentiùs Domini auxilium deposcere, et peccata nostra defflere queamus, in hanc heremum secessimus. Quià vero timendam esse memoras saevitiam latronum hanc solitudinem discurrant

quelques branches portant leurs feuilles, ils en formèrent une sorte de petit cloître, avec une étroite cellule, et parurent inaugurer ainsi une vie telle, qu'on put dès-lors présager qu'il sortirait dans la suite des temps de grandes choses d'un pareil commencement.

Pendant que les nouveaux moines vivaient en commun dans ce lieu, s'éloignant le plus qu'il leur était possible des choses du siècle, un homme se présenta un jour devant eux, les regarda agir avec une grande curiosité ; puis, après leur avoir manifesté son étonnement de ce qu'ils menaient un genre de vie si différent de celui des autres hommes, il leur dit : « Quelle crainte a donc pu troubler votre esprit jusqu'à vous pousser en ces lieux ? Qu'êtes-vous venus faire ici ? et quelle horrible partie du désert avez-vous choisie pour vous fixer ? Ces halliers sont le repaire d'hommes cruels, dont la seule occupation est de ravir le bien d'autrui ; et de plus, vous avez choisi pour vous exercer au travail, des terres stériles et incultes. » Les solitaires répondirent : « Soyez sûr, mon frère, que ce n'est ni l'intention de nous emparer de quelques terres, ni la crainte des troubles qui divisent les hommes qui nous ont conduits en ce désert : nous y sommes venus simplement afin de pouvoir y demander plus librement le secours du Seigneur, et pour y pleurer à loisir nos péchés. Au sujet de la crainte que vous voulez nous inspirer des voleurs cruels qui sont errants dans cette obscure retraite, sachez que les yeux du

tium, noveris quod oculi Domini sint super timentes se ut eruat à morte animas eorum, Et de labore, quem dixisti infructuosum, sciens percipe quia potens est Dominus parare servis suis mensam in deserto. Tu verò quae gerimus si imitari velles, prava quae agis relinqueres opera, et angustam viam quae ducit ad atria vite arripere. » Itaque memoratus vir, compunctus his sermonibus, reversus ad domum suam, die altero detulit eis tres subcinericios panes, et vas mellis. Iterum quoque à sanctis viris de mundi contemptu admonitus, relictis omnibus quae habuit, ibidem se Domino vovens, monachus est effectus.

Quia vero, secundum Salvatoris vocem dicentis : « Non potest abscondi civitas supra montem posita, » minimè inibi diù latere potuere, dum divina opera quae per eos gerebantur, volitante fama, passim multorum auribus à vicinis loci illius ingererentur. Unde factum est ut nonnulli saepius ad eos venientes, dum eis deferebant necessaria corporis alimenta, ab eis reportabant alimenta vite; quin et multi ex ipsis, exemplum secuti illorum, ibidem monachi facti sunt.

Seigneur sont toujours ouverts sur ceux qui le craignent, et qu'il sait toujours, quand il le veut, arracher leurs âmes à la mort. Quant à notre travail, qui sera, dites-vous, infructueux sur ce sol stérile, sachez encore que le Seigneur est assez puissant pour préparer à ses serviteurs une table dans le désert. Si vous-même, vous voulez nous imiter dans notre genre de vie, abandonnez vos œuvres mauvaises, pour prendre la voie qui conduit aux demeures de la vie véritable. » L'homme, touché de ces paroles, et pénétré du regret de ses fautes, retourna en sa maison, et dès le lendemain porta aux solitaires trois pains cuits sous la cendre avec un vase de miel. Puis, exhorté de nouveau par ces saints personnages et convaincu du mépris que méritent les choses humaines, il abandonna bientôt tout ce qu'il possédait, se donna à Dieu dans ce désert, et se fit moine avec ses nouveaux amis.

La petite communauté vit d'ailleurs bientôt s'accomplir sur elle cette parole du Sauveur : « Que la cité bâtie sur la montagne ne peut rester cachée; » elle ne demeura pas bien longtemps ignorée dans son désert. Le bruit des œuvres divines qui s'opéraient par le moyen des solitaires se répandit de tous côtés, passant de la bouche des voisins de la forêt aux oreilles des habitants de toute la contrée. Il en résulta pour les moines des visites fréquentes de personnes qui leur apportaient les aliments nécessaires à la vie corporelle, et remportaient chez eux en retour les aliments de la véritable vie. Un bon nombre même de ces visiteurs, imitant leur exemple, se faisaient moines avec eux.

Die igitur quâdam, pauper ad januam veniaens (sic) postulabat agapem. Venerabilis pater Ebrulfus ait ministro : « Da elemosinam inopi. » At ille : « Non habeo, inquit, nisi dimidium panem, ex quo pueri, ut quique sustentari queant monachi indé modicum quisque percipiendo. » Et ille : « Non debes, inquit, de Domini largitate hesitare. » Minister autem, parens viri Dei praecepto, ipsum parùm panis quod habebat pauperi tribuit. Quantum autem apud Dominum fides viri Dei valuerit, ex sequentibus valet perpendi. Nam, egrediente paupere, modico intervallo transacto, ecce adest quidam Christianus prae foribus monasterii cum saumario onusto pane et caseo, seu sufficienti vino. Susceptis autem eis quae afferebantur, gratias egerunt Domino, qui multiplicat misericordiam suam in servis suis, et reddit ampliora pro exiguis. Ab illo igitur die, non defuerunt eis utenda, quae exquirere sibi necessitas humana cogit.

Quia igitur liquido patuit quanta erga pauperum curam sollicitudo viri Dei exercuerit; hinc videamus quam facile in malo

Un jour, il se présenta à la porte du monastère un pauvre qui demandait un repas par charité. Le vénérable Père Evroult dit au ministre chargé des distributions : « Faites l'aumône à ce pauvre ». — « Mais, répondit le ministre, je n'ai que la moitié d'un pain, tout au plus ce qui est nécessaire pour que les moines, qui sont les enfants de la maison, en puissent avoir chacun tant soit peu. » — « Vous ne devez pas, répondit le saint, hésiter quand il s'agit de ce qui nous vient de la libéralité du Seigneur. » Alors le ministre, obéissant au commandement de l'homme de Dieu, donna au pauvre le peu de pain qu'il avait. La suite montra combien la foi du saint homme avait eu de puissance auprès du Divin Maître ; car, presque aussitôt après que le pauvre fut sorti, voici qu'une personne chrétienne arriva aux portes du monastère, avec une bête de somme chargée de pain, de fromage et d'une certaine quantité de vin. Après avoir reçu ce qui leur était ainsi apporté, les moines rendirent grâces à Dieu, qui multiplie en faveur de ses serviteurs les œuvres de sa miséricorde, et récompense les faibles dons que peuvent faire les mortels par des dons beaucoup plus considérables. Depuis ce jour, il ne manqua plus rien aux solitaires, de tout ce que la nécessité force les hommes de rechercher pour le soutien de leur vie.

On put voir par cette conduite du saint dans la circonstance, avec quels soins empressés il exerçait sa sollicitude envers les pauvres ; montrons

pertinaces ipsius lenitas eloqui ad recté vivendum pertraxerunt.

Duo sevi latrones, ex unâ circûm adjacentium monasterio provinciarum, statuerunt ad invicem ex eâdem cellâ porcos saginatos furari, Dûm unâ vero ipsam heremum circuirent, semitam querentes ad monasterium tendentem, longo itinere fatigati, tandem quod quærebant consecuti facinus, longiusculé secedentes, audito signi pulsu, sicut mos est monachis ad cursum sonare persolvendum, tremefacti, ac pavore concussi, relictis confestim porcis, ad hominem Dei velociter accedentes, confessi sunt reatum criminis quod egerant. Famulus autem Domini, clementer indulgens admissum facinus, et pœnitentiâ illis indictâ, fratrum eos cœtui admistens, perfectos eos postmodum habuit monachos.

Corvus, avis rapacissima, et ingluviei dedita gulæ, ova nutritii gallinarum monasterii, et quicquid de refectorio, per fenestram intrans, rapere poterat, ad nidum pullis suis deportabat. Frater autem cujus curæ refectorium erat commissum, sæpé relicta sibi ad cibum pertinentia cûm sciret ab ipso alite surripi,

maintenant avec quelle facilité la douceur de ses paroles entraînait vers le bien les méchants les plus opiniâtres,

Deux cruels voleurs, qui habitaient une des contrées les plus voisines du monastère, s'entendirent ensemble pour voler des pourceaux gras renfermés sous un même toit. Ces deux hommes vinrent donc au désert, tournèrent autour du monastère, cherchant le sentier qui y conduisait, et enfin parvinrent à s'emparer de ce qu'ils convoitaient ; fatigués de leur long voyage, ils s'étaient retirés un peu à l'écart, lorsqu'ils entendirent le son de la cloche qui appelait les moines à leur office ordinaire : aussitôt, tremblants et affolés par la crainte, ils abandonnèrent les pourceaux, et se rendirent en toute hâte auprès de l'homme de Dieu, pour lui avouer la mauvaise action qu'ils venaient de commettre. Le serviteur de Dieu les traita avec beaucoup de douceur et de clémence ; et, après leur avoir imposé une pénitence convenable, il les fit entrer dans l'assemblée de ses frères, où ils devinrent deux moines excellents.

Un corbeau, cet oiseau si rapace et si porté à la gloutonnerie, s'emparait des œufs pondus par les poules du monastère, où elles étaient nourries ; et, entrant par une fenêtre, emportait du réfectoire des moines tout ce qu'il pouvait emporter : il volait ensuite à son nid, et partageait avec ses petits le produit de ses rapines. Le frère qui était chargé de prendre soin du

simpliciter orans : « Domine, ait, vindica nos de adversario isto, qui aufert ea quae nobis das servis tuis. » Mané itaque sequentis diei, subter arborem furti sui consciam corvus repertus est mortuus.

Plurimi igitur strenui et nobiles viri ex provinciis circumpositis, opinione illorum laudabili compertâ, qualiter scilicet studiosissimé Dei omnipotentis inserviebant famulatui, metu suae salutis compuncti, venerabilem patrem Ebrulfum postulabant ut in ipsorum praediis, ex eorum munificentiiis, monasteria aedificare studeret. Quibus Domini famulus libenter assensum praebens, simul et reminiscens oportere se lucrifacere Domino talenta sibi credita, operationis videlicet atque intellectûs, quindecim virorum : eu feminarum monasteria, infra breve spatium annorum constituit, secundum normam sanctae Regulae Christo famulantia.

Post haec quoque, ad proprium reversus monasterium, cum plurimo agmine monachorum quos Deus cotidiè, et numero, et merito, augmentabat, jugiter in Dei permansit servicio. Erat

réfectoire, ayant remarqué que souvent les restes des repas étaient enlevés par l'oiseau, fit cette prière en toute simplicité : « Seigneur, vengez-nous de cet adversaire, qui nous enlève, à nous vos serviteurs, ce que vous nous donnez. » Or, le lendemain matin, le corbeau fut trouvé mort sous l'arbre qui avait été le témoin et le recéleur de ses vols.

Un certain nombre d'hommes distingués par leur mérite et par leur noblesse vinrent alors des provinces environnantes, attirés par les louanges qu'ils entendaient donner de toutes parts aux hommes de Dieu : on se racontait en effet avec quel zèle ils se livraient au service du Divin Maître, tout entiers au regret de leurs fautes et à la crainte de perdre le Ciel. Quelques-uns de ces visiteurs demandaient au vénérable Père Evroult de fonder sur leurs terres et à leurs frais des monastères semblables au sien. Le serviteur de Dieu y consentait volontiers ; car, outre le désir qu'il avait de propager son œuvre, il se sentait encore obligé d'employer au soin de gagner les âmes au Seigneur le double talent qu'il en avait reçu ; c'est-à-dire celui de l'action et celui de l'intelligence. En très peu d'années, il fonda jusqu'à quinze monastères, tant d'hommes que de femmes, sous la sainte Règle que suivaient alors ceux qui se dévouaient au service de Jésus-Christ.

Après avoir assuré ces fondations, l'homme de Dieu revint à son monastère, et se trouva à la tête d'une troupe nombreuse de moines que Dieu faisait grandir chaque jour en nombre et en mérite ; ce fut en ce lieu de

autem viro Domini maxima sollicitudo ergà habitationem pastorum illorum quos subrogaverat circum circa monasteriis à se constructis, ut pro oportuna necessitate curae illorum, mille quingentas dextras itineris conficientes, stadia sex insuper et passus viginti frequenter in unius diei labore asini, aut muli evocatione sustentatus circumiret. Æstuabat namque eos Domino sollicitus aggregare quibus cœnobiorum larga studuerat habitacula praeeparare

Cùm esset autem annus vicesimus secundus inchoationis monasterii in ipsa heremo, maximaque tandem ibidem exuberaret monachorum multitudo, omnipotentis Dei occulto iudicio, permissum est affligi eos ab inimico generis humani, immergente in eos pestifera clade ruginosi morbi. Cernens vero vir Domini in dominico ovili asperam cladem trucis hostis, nequaquam fugâ usus est, uti mercenarius, relictis ovibus ; sed, ut sollicitus pater, totum se ad rogandum pro eis Dominum suppliciter obtulit, deprecans ut, quàmvis permisisset inimicum in corporibus ipsorum immissionem operari, suam saltèm in animabus eorum suae

son premier choix qu'il se consacra pour le reste de sa vie au service de Dieu. Cependant, il continua de veiller avec la plus grande sollicitude sur les pasteurs qu'il avait laissés au travers de la contrée, pour gouverner en sa place les monastères qu'il avait fondés. La nécessité d'en prendre soin le contraignait de faire quelquefois jusqu'à quinze cents dextres (*mesure de quinze palmes*) de chemin, et souvent en outre, il faisait par jour jusqu'à six stades et vingt pas, monté sur un âne ou sur un mulet ; car il était dévoré du désir d'unir dans le Seigneur tous ces hommes auxquels il avait préparé pour le service de Dieu d'amples et spacieuses retraites.

Mais la vingt-deuxième année de la fondation de son monastère, au moment où le nombre des moines était devenu très considérable, il plut au Dieu tout puissant, par un secret jugement de sa sagesse, de laisser affliger son serviteur par l'ennemi du genre humain : une maladie pestilentielle, qui rendait la peau toute rugueuse, envahit le monastère. L'homme de Dieu, voyant le carnage que le cruel ennemi faisait dans le troupeau du Seigneur, ne songea pas à s'enfuir, comme un mercenaire, en abandonnant ses brebis ; mais comme un père tout dévoué, il se donna entièrement à la prière, et sollicita de toutes manières pour les siens le secours du Ciel, suppliant instamment le Seigneur, puisqu'il permettait cette irruption de l'ennemi, de lui opposer au moins sa protection en faveur des âmes et d'assurer leur salut. Puis, se présentant au milieu de ses frères, il leur

protectionis opponeret salutem. Ingerens quoque ille medium, ait : « Fratres, nunc estote parati obviare Domino vocanti. Hostis in promptu est : viriliter agite. Adprehendite arma justicie, scutum fidei, et galeam spei. Ecce hora adest vocationis vestre ; nunc erunt manifesta opera vestra. Nunc enim habet recipere unusquisque vestrûm prout gessit, sive bonum, sive malum ».

Cùm vero cœpissent catervatim interire, quâdam die, unus ex eis, magnæ aestimationis frater, subitâ morte defunctus est. Is vero cui constitutum erat languentibus servire fratribus, ad beatum virum, in ecclesiâ Beati Petri orantem conscius veniens, ait : « Pater sancte, ora pro fratre illo, jam enim migravit à saeculo. » Abbas autem inquisivit an communicatus obierit. Cùm vero à referente fratre cognovisset quod defunctus vivificis misteriis immunitus obisset, interpositâ oratione, flens, ubi corpus exanime servabatur accessit. Cùm autem cœpissent fratres qui aderant denudare cadaver ad abluendum, graviter flens sanctus Dei, ait : « Heu ! frater Ansberte, quomodo contigit tibi, ut absque perceptione dominici corporis obires ? » Ille vero, quasi à laborioso somno evigilans, viro Domini vocanti se respondit :

dit : « Frères, soyez prêts maintenant à vous présenter devant le Seigneur qui vous appelle. L'ennemi est à la porte : montrez du courage. Saisissez les armes de la justice, le bouclier de la foi et le casque de l'espérance. Voici l'heure de votre appel. C'est maintenant que vos œuvres vont être manifestées. Maintenant chacun va recevoir, selon ses œuvres, soit le bien, soit le mal. »

Cependant, les frères commençaient à mourir par troupes, et un jour l'un d'entre eux, qui était en grande estime dans le monastère, fut frappé instantanément. Celui qui était préposé au soin des malades vint trouver le bienheureux qu'il savait être en oraison dans l'église de S. Pierre, et il lui dit : « Père saint, priez pour ce frère ; car il a déjà quitté cette vie. » L'Abbé lui demanda si, avant de mourir, le défunt avait reçu la communion, et il apprit qu'on n'avait pas eu le temps de lui accorder le secours des saints mystères. Alors, interrompant sa prière, le saint Abbé vint en pleurant au lieu où l'on gardait le cadavre. Les frères commençaient à enlever les vêtements pour laver le corps de leur compagnon : l'homme de Dieu, pleurant à chaudes larmes, s'écria : « Hélas, frère Ansbert, comment vous est-il arrivé de mourir sans recevoir le corps du Seigneur ! » A ces paroles, le mort sortant comme d'un pénible sommeil, répondit à l'homme de Dieu qui l'appelait : « Est-ce vous, seigneur

« Tune es, Domine Pater ? » Cui Abbas : « Ego ». Qui adjecit : « Quomodo, inquam, redisti ? aut quid vidisti ? » Et ille ait : « Tu me revocasti à labore itineris, in quo ab adversario patiebar graves afflictionis angustias. » Inquirente vero Patre utrùm vellet participari Sacramentis dominicis, ille intulit : « Volo, Pater, atque id fieri celeriter exposco, » Confortatus ergo salubri viatico, et viri Dei consolatione suavi refrigeratus, non multo post spiritum reddidit.

Vigilia erat dominice Nativitatis, et quidam ex famulis monasterii defunctus est. Cujus corpus, cùm deportatum esset in oratorium ad custodiendum, visum est viro Domini excubias ipsius nocte ipsâ dominicâ extrà oratorium debere fieri ; et, vocatis sacerdotibus, jussit ut foris ecclesiam efferretur. Factum est ut jusserat, et in crastinum, expletis sacrae festivitatis officiis, accedentes denuo sacerdotes ad défunctum, sepeliendi gratiâ, ad sepulcrum detulerunt. Cùmque ibi essent, redeunte animâ ejus in ipsum, respexit circumstantes, et quaerebat ab eis quare illic congregati essent. Illis vero dicentibus ad hoc se venisse ut eum sepulturae commendarent, dixit eis « Reducite me, quia Domi-

Père ? » — « C'est moi », répondit l'Abbé ; et il ajouta : « Comment êtes-vous revenu ? et qu'avez-vous vu ? » — « C'est vous, répondit le moine, qui m'avez rappelé de mon pénible voyage, pendant lequel mon ennemi m'affligeait cruellement et me faisait souffrir de pénibles angoisses. » Le Père lui demanda s'il voulait participer aux divins Sacraments. « Je le veux, mon Père, répondit l'heureux moribond ; et je demande avec instances que ce soit promptement. » Et bientôt après, fortifié par le Viatique du salut, et calmé par les suaves consolations que lui fournissait l'homme de Dieu, il rendit l'esprit.

En la Vigile de la Nativité du Sauveur, un des serviteurs du monastère mourut à son tour, et son corps fut porté dans l'oratoire, où on devait le garder jusqu'au moment de la sépulture. L'homme de Dieu jugea que, pendant la nuit qui précède la fête, il valait mieux faire la garde en dehors du lieu saint ; et, ayant fait venir les prêtres, il ordonna qu'on emportât le cadavre dans un autre appartement. L'ordre fut exécuté, et le lendemain, après qu'on eut célébré les offices de la Nativité, les prêtres revinrent de nouveau vers le défunt pour lui donner la sépulture. Déjà, on l'avait porté près du tombeau, et on entourait son corps, lorsque son âme rentrant tout-à-coup en lui-même, il regarda ceux qui se trouvaient autour de lui, et leur demanda pourquoi ils étaient ainsi rassemblés. Ceux-ci lui

nus, meritis famuli sui Ebrulfi, concessit mihi ampliora vivendi spacia. » Relatus igitur domum est, et recuperatâ sanitate, plures in suum officium postea vixit annos. Ex hac autem defuncti famuli restitutione in lucem praesentis vitae, voluit, ut credimus, Dominus noster Jésus-Christus in suæ Nativitatis solemniis aliquantulum relevare famulum suum Ebrulfum ab anxio mœrore quo cruciabatur de cotidianâ fratrum ab hac luce decedentium imminutione. Nam eâ tribulatione sublatis sunt septuaginta et octo ex monachis, de famulis autem certus non tenetur numerus. Quos diu noctuque non cessabat pio Creatori orando commendare : sciebat enim hanc veram se erga illos exhibere caritatem, si plus pro animabus eorum quam pro corporibus Dei misteria libaret (*exorare ?*)

Summâ etenim instantiâ versabatur in mente sancti viri Scripturae sanctae misteria, ut sciret de thesauro cordis sui profferre subjectis nova et vetera legum mandata. Namque, cum post collectas fratrum gratiâ quiescendi thorum peteret proprium, silenter ad se suum advocabat bajulum, sacras sententias

ayant répondu qu'ils étaient là pour lui donner la sépulture, il leur dit : « Reconduisez-moi au monastère ; car le Seigneur, à cause des mérites de son serviteur Evroult, m'a concédé encore quelque temps de vie. » Il fut donc reconduit à la maison, recouvra la santé, et reprit son office, dont il s'acquitta encore dignement pendant plusieurs années. En rendant ainsi ce bon serviteur à la lumière de la vie présente, Notre Seigneur Jésus-Christ voulut, croyons-nous, en cette solennité de sa Nativité bienheureuse, relever un peu le courage de son serviteur Evroult, au milieu de ses douleurs, et des amères inquiétudes dont il était tourmenté en voyant sans cesse diminuer le nombre de ses frères sous le coup de la mort qui les moissonnait tous les jours. Car cette tribulation enleva au monastère 78 moines, et un nombre de serviteurs qui n'est pas parfaitement connu. Le saint ne cessait ni le jour, ni la nuit de les recommander au Créateur dans ses prières ; car il savait que c'était exercer envers eux la charité véritable que de faire offrir les divins Mystères pour le salut de leurs âmes, encore plus que pour la conservation de leurs corps.

Le saint homme ne cessait jamais de chercher dans le fond de son âme et avec la plus grande ardeur, à connaître les mystères renfermés dans la Sainte-Ecriture, afin de pouvoir tirer du trésor de son cœur, pour ceux qui étaient sous sa conduite, les nouveaux et les anciens préceptes de la loi. Lorsque, après avoir présidé les réunions des frères, il se rendait à

sibi recitare faciens, implens illud : « In lege Domini meditabitur justus die ac nocte. » Qui, cùm à lectione audiendâ sive legendâ cessabat. multiples horarum cursus psallebat, secundùm morem Romanorum et Gallicanorum, seu Benedicti et Scortici (*lisez* Scotici) Columbani, quos ipse canendos sibi indixerat. Oblationes etiâ per singulos dies sacerdotibus faciendas offerebat sacrandas : diebus dominicis omnibus, tres jubebat, se praesente, missas celebrari, in quibus solitas offerebat oblationes.

Erat enim sanctus Dei vultu inelito, canitie nivèa decoratus, caritate plenus, in excubiis vigiliarum fortis, in abstinentiâ letus, in tribulacione patiens, in peccantibus misericors, corpore castus, humilitate fundatus : ter in anno comam tondebat capitis. Nulli unquàm mala pro malo se ulciscendo tribuit, prospera et adversa aequâ lance pensans trutinabat. Si quando ei rerum transcurrentium dampna nunciabantur aliqua, hoc in responsis proferebat. « Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino pla-

son lit pour prendre un peu de repos, il appelait tout bas son frère servant, et se faisait lire par lui des sentences sacrées, obéissant ainsi à cette parole des Livres saints : « Le juste méditera jour et nuit sur la loi du Seigneur. » Lorsqu'il avait fini de faire ou d'entendre cette sainte lecture, l'homme de Dieu psalmodiait le long office dont il s'était imposé lui-même la charge : il le chantait successivement selon l'usage romain, établi par Benoît, et selon l'usage gallican, établi par l'Ecosais Colomban. Le saint Abbé remettait aussi chaque jour aux prêtres des oblations à consacrer ; tous les jours de dimanche, il faisait célébrer trois messes en sa présence, et présentait encore à chacune de ces messes les oblations d'usage.

Ce saint homme de Dieu était doué d'un très beau visage : il avait une chevelure blanche comme la neige, qui ajoutait encore à sa beauté : on le voyait toujours dans l'exercice de la charité, plein de force lorsqu'il fallait se priver de sommeil dans les vigiles des fêtes, cachant ses abstinences sous la gaieté qui paraissait toujours sur son visage, patient dans la tribulation, miséricordieux avec les pécheurs, chaste de corps, appuyant toutes ses vertus sur l'exercice de l'humilité : il coupait ses cheveux trois fois dans l'année. Jamais il ne rendit à personne par vengeance le mal pour le mal : il savait en outre peser dans une juste balance, et apprécier à leur véritable valeur la prospérité et l'adversité. Si on lui annonçait quelque perte dans l'ordre temporel, il répondait ordinairement : « Le Seigneur m'avait donné, le Seigneur m'a ôté ; il est arrivé ce qu'il a plu

cuit, ita factum est; sit nomen Domini benedictum. » Qui patientiâ vincit, nescit se periculum pati.

Sæpè illustres et nobiles personae eum visitandi gratiâ videre propinquabant. Si vero contigisset esse aliquos ad invicem discordes, sic eos affabilitate suorum verborum demulcens leniebat, ut concordés pariter ad propria redirent. Omnes adventantes ad se, tàm nobiles peregrinos, atque pauperes, antè salutationem gratias proferens, sic eos recipiebat, et letum sese inter eos hilarescens. Redire vero aliquem à se susceptum absque quolibet munusculo, aut vix, aut numquàm dimisit.

Proptereâ illud oportet inserere huic paginae ad demonstrandum sanctus vir quantum apud Deum extiterit meriti, quod eadem Creatoris pietas miracula dignata sit per hunc operari, quae leguntur in Actibus Apostolorum per Doctorem gentium gesta. Sicut enim illic refertur quòd deferebantur à corpore Pauli super languidos subdaria et semicinctia, et recedebant ab eis languores, non dissimiliter et ab hoc geri cognovimus. Plures namque fideles viri saeculares, diversis languoribus et vario

au Seigneur : que son saint nom soit béni. » Celui qui sait ainsi vaincre par la patience, ne peut craindre aucun péril.

Souvent des personnes nobles et illustres vinrent visiter notre saint. S'il s'en trouvait quelques-unes qui fussent en discorde les unes avec les autres, il les adoucissait par l'affabilité de ses paroles, et elles s'en retournaient réconciliées. Tous ceux qui venaient à lui qu'ils fussent nobles ou pauvres, étaient reçus avec actions de grâces : il remerciait Dieu avant même de les saluer : ensuite il les recevait, et se faisait remarquer au milieu d'eux par sa joyeuse conversation. Jamais ou presque jamais, il ne permit que personne le quittât sans remporter de sa part quelque petit présent.

Pour montrer quel fut devant Dieu le mérite du saint homme, il nous faut raconter ici les miracles que la bonté du Créateur daigna opérer par son moyen. On peut remarquer que ces miracles furent assez semblables à ceux que les Actes des Apôtres attribuent au Docteur des nations. Il est dit en effet dans ce Livre que les suaires et les tabliers de l'apôtre saint Paul, après avoir touché son corps étaient posés sur les malades, qui s'en trouvaient guéris : nous avons connu des choses exactement semblables de notre saint Abbé. Un certain nombre de fidèles séculiers, tourmentés par diverses maladies, par des fièvres de toute sortes, envoyaient des gens de leur maison pour demander à l'homme de Dieu les restes des cordons

genere febrium vexati, à viro Domini exposcebant, missis familiaribus suis funicularum quibus praecingebatur resciri diva (*faute certaine*), sive filorum indumenti sui segmina, et ut illis mittere dignaretur. Quicumque vero haec consequabantur, dùm super se ponerent, pristinae sanitati restituebantur.

Cùm esset vir Dei senex valdé, utpoté octoginta annorum, seu ampliùs sicut ipso narrante didicimus, octabat (*sic*), citiùs eripi ab anxiis laboribus hujus saeculi, bené sibi conscius in praeceptis sui Creatoris se semper delectatum, super omnes vanas divicias mundi. Quapropter, abjecto metu corporeae mortis, illum ardentè visere siciebat, cujus jussus totâ mente obsecutus fuerat. Jàm ut nos, ejus exemplo, incitaremur ad vultum desiderabilem redemptoris cernendum, inter caetera ornamenta, aiebat nobis : « Infidelis est servus qui in praesentiâ Domini sui venire recusat. »

Infirmatus est autem magno febris incommodo, cujus vexatione et senectûs defectione fessus, lecto decubabat, nullum dolorem in corpore sentiens, praeter lassitudinem. Viris ergo reli-

dont il se servait, lorsqu'il assistait à l'office divin (*sens douteux*), ou les morceaux et les fils de ses vêtements usés, afin qu'il daignât les leur envoyer. Et tous ceux qui les recevaient n'avaient qu'à les poser sur leur corps pour revenir aussitôt et entièrement à la santé.

Cependant l'homme de Dieu était parvenu à un âge très avancé : il avait quatre-vingts ans et plus, comme nous l'avons appris de sa propre bouche, et il désirait beaucoup être promptement délivré de ces travaux, accompagnés de tant d'inquiétudes, qui se partagent la vie humaine : il avait reconnu parfaitement la valeur de ce monde, si rempli de peines et de douleurs, même pour ceux qui, comme il le faisait lui-même depuis sa jeunesse, ne cherchent leur plaisir que dans l'observation des préceptes de leur Créateur, et non dans les vaines richesses du monde. Aussi, rejetant bien loin de son cœur la crainte de la mort corporelle, il avait soif de voir son divin Maître, dont il avait conscience d'avoir observé les commandements de toute son âme. Afin d'exciter en nous, à son exemple, une sorte de besoin de voir le visage si désirable du Rédempteur, il nous disait, entre autres choses excellentes : « C'est un serviteur infidèle que celui qui ne se présente qu'avec répugnance devant son Maître. »

Enfin le saint fut saisi d'une fièvre violente, dont l'ardeur l'affaiblit beaucoup. Fatigué doublement par le mal et par le poids des années, il se

giosis ad se venientibus gratiâ visitationis, admonitionem de dilectione mandatorum Domini facere non cessabat ; de eulogiis ab illis sibi delatis, eisdem compellentibus, pauxillum vini sumens. Nâm per dies quadraginta et septem, sicut veré comperti sumus nullum cibum faucibus praebuilt, praeter dominicum corpus ; ex quo melius confortatus quàm cibus corporalibus, in verbo Domini praedicando infatigabilis permanebat. Condolentibus autem fratribus inediae ejus, et rogantibus aliquid cibi sumere, minimé ille adquiescens, aiebat : « Silete, fratres : nâm vestrà importunitate fastiditur mihi cibus. Rogo vos, egredimini à me, sinentes me aliquantulùm quiescere. »

Divertentem quoque ad parietem, adtendentes, labia tantùm moveri cernebantur, et ex continuâ oratione percipiebantur hi versiculi : « Domine, clamavi ad te, exaudi me : intende voci meae clamanti ad te, Domine ; qui à finibus terrae ad te clamavi, dùm conturbatur cor meum ; in verâ petrâ Christo Domino exalta me ; qui in manu tuâ, Christe, commendo spiritum meum, qui redemisti me, Domine Deus veritatis. » Divinarum

mit au lit, sans ressentir pourtant aucune autre douleur qu'une forte lassitude. Ses religieux vinrent le visiter, et il ne cessa de les exhorter à l'amour et à l'observation des commandements du Seigneur. On lui apporta des eulogies, et, sur les instances de ses frères, il en accepta seulement un peu de vin ; car, pendant quarante-sept jours, comme nous l'avons appris d'une manière certaine, il ne prit aucune autre nourriture que le corps du Seigneur ; mais cette nourriture divine lui donnait plus de force que les aliments naturels ; et il demeurait infatigable dans la prédication continuelle de la parole du divin Maître. Ses frères s'affligeaient de son long jeûne, et le priaient d'accepter quelques aliments ; mais il refusait avec constance, d'acquiescer à leur désir : « Taisez-vous, mes frères, leur disait-il : votre importunité me fait prendre en dégoût la nourriture. Je vous en prie, sortez d'ici, et laissez-moi quelque peu reposer. »

Ayant dit ces paroles, il se tourna vers la muraille ; et les frères, le regardant, ne virent plus que le mouvement de ses lèvres : il continuait son oraison, où l'on distinguait seulement ces versets des psaumes : « Seigneur, j'ai crié vers vous ; exaucez-moi. Seigneur, écoutez ma voix, lorsque je crie vers vous ; car je vous appelle des extrémités de la terre, dans le trouble de mon cœur : élevez-moi sur la vraie pierre, qui est le Seigneur Christ : c'est en vos mains, ô Christ, que je remets mon âme,

autem honarum cursus et lectiones sacrae coràm ipso recitabantur assidue.

Denique, cùm viderent fratres jàm pauxillum ad finem deficere, gravi repleti dolore, dicebant : « Cur nos, Pater, in aliorum manus reservas ? Cur nos deseris ? Quid post te sumus acturi ? » Turbatus autem his fletibus, ait eis : « Desinite, fratres, à fletu, et mea tenete monita. Unanimiter vos in caritate connexos componite, et nullus vos adversarius diripere poterit. Quod Deo vos observaturos promisistis moribus, implere studeatis operibus. Diligite operis Domini pensum reddere debitum, castitatem servare, caritatem amare, iracundiam vitare, et alterutrum vos in bono cohortemini opere. Hospites et peregrinos benigno suscipite animo, illius memores qui dixit : « Hospes fui, et suscepistis me. » Talibus et aliis sanctis admonitionibus plurimis nos exhortatus, validudine (*sic*) ingravescente, siluit.

Igitur, die quintodecimo anté Nativitatem Domini nostri Jesu Christi, horà ipsius diei primà, exanimis factus est. Cùm vero quaedam pars fratrum cum sacerdotibus, circà defunctum

parce que c'est vous qui m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité. » On récitait sans cesse auprès de lui toute la suite de l'office divin et on lui lisait les leçons sacrées

Enfin, les frères s'aperçurent que sa fin approchait, et ils lui disaient avec la plus grande douleur : « Pourquoi, ô Père, nous laissez-vous entre les mains d'un autre ? Pourquoi nous abandonnez-vous ? Que ferons-nous, quand nous ne vous aurons plus ? » Ces larmes troublaient le saint moribond, et il dit à ses enfants bien aimés : « Cessez de pleurer, mes frères, et écoutez mes avis. Unissez-vous l'un à l'autre d'un seul cœur en toute charité, et aucun de vos adversaires ne pourra rien contre vous. Ce que vous avez promis à Dieu d'observer dans vos mœurs, faites-le passer dans vos actions. Aimez à rendre à Dieu la somme de services que vous lui devez. Exhorte vous les uns les autres à conserver la chasteté, à aimer la charité, à éviter la colère, à faire toutes sortes de bonnes œuvres. Recevez avec la plus grande bonté les hôtes et les pèlerins, vous souvenant de celui qui a dit : « J'ai été hôte, et vous m'avez reçu. » Après nous avoir exhortés par ces paroles, et y avoir ajouté beaucoup d'autres saints avertissements, le mal empirant toujours, il garda le silence.

Ce fut le quinzième jour avant la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la première heure du jour, que le saint perdit l'usage de ses

stantes, psalmos pro eo cantarent, atque reliqua congregatio in ecclesiâ flens et psallens animam ipsius cum precibus Domino commendaret, pauperum quoque multitudo quae ad solitam eleemosinam accipiendam convenerat, plangentes eum, vociferarentur, rediit anima ipsius in eum. Hoc bis facto, cùm tertio egressu pararent fratres corpus ejus abluere, inter manus eorum quasi semivivus inventus est. Réportatus itàque in lectulo est, et, diebus decem et octo post, supervixit, solitum votum in pauperibus Deo reddens, scilicet per plura monasteria, secundùm posse, dona largitus est. Hos autem dies, ut credimus, illi divina pietas idcirco ad vitam auxit, ut et ad liberalitatem suae eleemosinae in sanctis illis diebus expleret, atque prolixus meror fratrum, qui obvenerat gratiâ diutinae aegritudinis ipsius, aliquo modo fieret illis tolerabilior ex ejus desiderabili praesentiâ.

Anno duodecimo regnante Hildeberto, filio Sigeberti regis, praesidente cathedram urbis Sagense Roberto praesule, III^o Kalendas januarii, erumnosum mundum relinquens, inter V^{am} et VI^{am} horàm, beatus Ebrulfus migravit ad Dominum, ab

sens. Mais pendant qu'une partie des frères avec les prêtres, étaient debout autour de son corps, chantant des psaumes pour le repos de son âme, et que le reste de la congrégation recommandait à Dieu dans l'église, en pleurant et en psalmodiant, l'âme du saint Abbé ; pendant que la multitude des pauvres qui avait coutume de recevoir ses aumônes s'était rassemblée et faisait entendre des lamentations et de grands cris, tout-à-coup l'âme du saint Père rentra en lui, et cette merveille s'opéra par deux fois. Une troisième fois enfin, au moment où les frères, se préparaient à laver son corps, il se trouva encore entre leurs mains comme à demi vivant. On le reporta par conséquent dans son lit ; et pendant dix-huit jours ensuite, il continua de vivre et de rendre à Dieu le vœu qu'il lui avait fait en faveur des pauvres, en envoyant à plusieurs monastères tous les dons qu'il lui était possible de leur faire, sans nuire à la prospérité de sa propre maison. La divine bonté, croyons-nous, ajouta ce temps à sa vie, afin qu'il pût encore exercer sa libéralité et compléter ses aumônes pendant les saints jours de la fête de Noël, et en même temps pour adoucir, dans une certaine mesure, par la prolongation de sa désirable présence, la longue douleur que sa maladie avait causée à ses frères.

Ce fut la douzième année du règne d'Hildebert, fils du roi Sigebert, l'évêque Robert occupant le siège épiscopal de la ville de Séez, le IV des calendes de janvier, que le bienheureux Evroult, abandonnant ce monde

angelis sanctis susceptus, sanctorum cœtibus in cœlis consortus, perfruitur semper sibi desideratâ Domini contemplatione. Quem fratres cum magno decore compositum feretro, et in oratorio deportatum, atque triduo custodientes corpus sanctum psalmodum ymnos per ordinem concinebant ; expectans donec et episcopus adveniret, atque servorum Dei magnus congregaretur conventus. Sed cùm sepulturae protelaretur officia, ad demonstrandum mundo meritum servi Dei, quod sequitur miraculum est demonstratum,

Erat in eodem monasterio quidam diaconus, vir magni apud Dominum meriti, qui ab ipso Patre sancto diligebatur valdè, tam reverentiâ officii divini, quàm gratiâ magnae humilitatis. Qui, cùm gravi dolore cordis tabesceret pro discessu nimium sibi dilecti Patris, cum magno fletu dicebat : « Heu ! Pater mi ! cur me in aliorum manus reservas ? Quomodo non merui ut antè me sepulturae commendares quàm de hâc luce migrares ? » Nocte igitur Circumcisionis dominicae, meritis sancti Patris impetrantibus, ex hâc luce subtractus est. Cùmque, ipsâ die sanctâ, venerabile ejus corpus, cum maximo honore, ab episcopo cae-

si rempli de peines, s'en alla vers le Seigneur, entre la cinquième et la sixième heure du jour. Il fut reçu par les anges au milieu de l'assemblée des saints, et dans le sein des Cieux où il jouit pour jamais de la désirable contemplation du Seigneur. Les frères ornèrent son corps avec magnificence, le mirent sur une litière et le portèrent dans l'oratoire, où ils le gardèrent pendant trois jours, chantant alternativement des hymnes et des psaumes, en attendant l'arrivée de l'évêque et la réunion de l'assemblée générale des serviteurs de Dieu. Mais pendant ce délai qui précéda la sépulture, Dieu voulut montrer au monde le mérite de son serviteur, en opérant le miracle dont le récit va suivre.

Il y avait dans le monastère un diacre qui était en même temps un homme de grand mérite devant Dieu. Le saint Père Evroult l'avait en grande affection, tant à cause du respect avec lequel il assistait à l'Office divin, que parce qu'il avait remarqué en lui une profonde humilité. Ce diacre conçut dans son cœur une douleur si vive à la mort de son Père bien-aimé, que sa santé en fut gravement atteinte. Il répétait en versant des larmes en abondance : « Hélas ! mon Père ! pourquoi m'avez-vous laissé entre les mains des autres ? Pourquoi n'ai-je pas mérité d'être enseveli par vous, avant que vos yeux ne se fermassent à la lumière ? » Or, dans la nuit de la Circoncision du Seigneur, les mérites de son saint

terisque servis Dei ad sepeliendum deferretur, diaconi quoque corpus pariter portabatur. Venerabilis Pater in basilicâ beati Petri Apostoli, quam ipse aedificaverat, in marmoreo sarcofago (*sic*) honorificè (à nobis) sepultus est : diaconus autem in alio juxtâ eum sarcophago jacet tumulatus. Magnum sancti viri hujus apud Deum perpenditur existere meritum, qui maximi dilectum sibi monachum precibus suis meruit secum perducere ad cœleste regnum.

Sunt et alia plurima miracula quae saepè divina gratia operari per sanctum dignata est Ebrulsum, quarum numerositatem omisimus referre, ut brevitâs narrationis eis complaceat quorum solet auditum gravare prolixitas verborum. Illud autem instantissimis obtemus (*sic*) desideriis, ut quàmvis minimè valeamus ad rectitudinem hujus sanctae conversationis reflexum iter nostrorum actuum dirigere pravorum, saltèm, ipso pro nobis continuâ deposcente prece, mereamur consequi reatum veniam cunctorum, auxiliante Domino Jesu Christo, cui est cum aeterno Patre, in unitate Spiritûs sancti, equalis honor, gloria et potestas per infinita saecula Amen. EXPLICIT VITA S. EBRULFI.

Père lui obtinrent ce qu'il désirait avec tant d'ardeur : il quitta cette vie ; et, dans le saint jour de la fête même, le corps vénérable de l'Abbé ayant été porté à la sépulture avec le plus grand honneur par l'évêque et par les autres serviteurs de Dieu, le corps de son diacre l'accompagnait. Le vénérable Père fut enseveli (par nous) avec honneur dans un sarcophage de marbre, élevé dans la basilique du bienheureux apôtre S. Pierre, qu'il avait fait bâtir lui-même ; et le diacre fut placé tout auprès dans un autre sarcophage. On peut juger par ce fait du mérite qu'avait devant Dieu le saint homme qui eut la puissance d'attirer dans le royaume des Cieux par ses prières le moine qu'il chérissait le plus dans son monastère.

La divine grâce a daigné opérer souvent par le moyen de saint Evroult beaucoup d'autres miracles : leur grand nombre même nous empêche de les rapporter ici ; car nous désirons que notre récit puisse plaire par sa brièveté à ceux dont les oreilles ne peuvent supporter les longs discours. Nous souhaitons seulement, et nous désirons ardemment, puisque nous ne nous sentons nullement la force de maintenir dans la voie droite et sainte que suivait le bienheureux la marche tortueuse de nos actions dépravées, qu'au moins les prières continuelles qu'il adresse pour nous à Dieu, nous obtiennent la grâce du pardon de nos péchés, par le secours du Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, en union avec le Père Eternel, dans l'unité du Saint-Esprit, égal honneur, gloire et puissance pendant la durée infinie des siècles. Ainsi-soit-il. FIN DE LA VIE DE SAINT EVROULT.

APPENDIX

I

Quaedam mulier, cùm gravi teneretur incommodo, missis ad eum suis domesticis, haec suffragia à sancto viro mitti sibi petiit. Percepta vero auxilia fide quaesita cùm super se posuisset, et ipsa incolumitati est reddita, et alii plures per eam.

II

Erat praemonstratus vir Domini tributarius Domino bis in anno, scilicet in sanctam Domini nostri Jesu Christi Nativitatem,

FRAGMENTS

I

Une femme tourmentée d'une grave incommodité, envoya au saint homme quelques-uns de ses familiers pour lui demander ces suffrages. (*Il s'agit évidemment de quelque objet ayant servi à saint Evroult*). Et aussitôt qu'elle les eut posés sur son corps, elle obtint le secours qu'elle avait cherché avec tant de foi : elle revint elle-même à une santé parfaite et guérit plusieurs autres personnes en leur appliquant le même remède.

II

L'homme de Dieu dont nous venons de parler se rendait tributaire du Seigneur deux fois par an ; c'est-à-dire le jour de la sainte Nativité de

et in die sollempnitatis calicis, in quâ discipulis Sacramentum Corporis et Sanguinis sui tradidit. His namque diebus centum solidos argenti erogabat pauperibus, non quod aliis temporibus, cessans à misericordiae opere, his solum modo diebus, pharisaicâ ostentatione, ad cumulum daret, cûm certissimo constet eum omni vitae suae tempore studio misericordiae non segniter inservisse. Porro his sanctionibus liberatiorem se pauperibus praebebat, ut per eos, in quibus Cristus suscipitur, devotionem sui cordis illo ostenderet, quâ quando pauper Dominum benedicit, illi proficit quo faciente Dominum benedicit.

Quidam pauper, ut illius regionis, ad eum aliquando venit, valdè attenuatus corpore, atque ità curvatus diutinâ infirmitate, ut nequiret tigere gressum pedibus; sed se per terram trahens, viam reptando explebat itineris. Quem cernens senex inter alios pauperes misserrimè decumbentem, quaesivit ab eo undè illuc advenisset. Respondente vero paupere ex aliâ regione se advenisse, intulit vir Domini : Miror quomodo explicare valuisti tan-

Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le jour de la solennité du Calice, dans laquelle le divin Maître distribua à ses disciples le Sacrement de son Corps et de son Sang. *(Il faut entendre certainement le Jeudi-Saint : la fête du Saint-Sacrement n'existant pas encore au temps de saint Evroult)*. En ces deux jours il donnait aux pauvres cent sous d'argent, ce qui ne veut pas dire qu'il n'exerçait pas dans les autres temps la miséricorde, et qu'il ne donnait que pendant ces deux jours, en masse, et pour faire parade de sa charité, à la manière des Pharisiens ; car il est très certain et parfaitement constaté que pendant tout le temps de sa vie, il se consacrait avec ardeur au soulagement de tous ceux qui souffraient. Mais dans ces jours plus saints que les autres, il se montrait encore plus libéral envers les malheureux, afin de faire voir, en les traitant comme il aurait traité Jésus-Christ lui-même, que l'on reçoit dans ces fêtes solennelles, la dévotion dont son cœur était pénétré pour ce divin Maître ; car le pauvre, lorsqu'il bénit le Seigneur, travaille pour celui dont la charité lui fait prononcer cette bénédiction.

Un mendiant qui semblait du pays, vint un jour trouver notre saint : très affaibli de corps, cet infortuné était de plus tellement courbé par une longue infirmité qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses pieds ; mais il se traînait sur la terre, et ce n'était qu'en rampant qu'il se transportait d'un lieu à un autre. Le vieillard, le voyant couché misérablement parmi d'autres pauvres, lui demanda d'où il venait. Le mendiant répondit qu'il était

tum laborem itineris. » Pauper inquit : « *Necessitas me compulit mee egestatis.* » Et sanctus clementer ad eum : « *Reside, ait, hic : amodo ne ultra sis oppositio canum te lacerantium.* » Collectus ergo in senodo (*sic*) divino est, atque adhibitâ ei omni curâ, non post longum dierum spatium, omni debilitate summotâ, hortum cœpit excolere fratrum ; deinde ab eodem Patre monachus in ipso cœnobio factus est. Non parva in hoc facto claret sancti viri virtus, qui in sola eleemosinae respectu, tria contulit muneris beneficia. Siquidem pauper ille, et eleemosinam victûs, et sanitatis opem, insuper etiâ sancti habitûs decorem à sancto sene meruit accipere.

Alius quoque pauper, cûm ad eum incolumis inter alios venisset, experimento sciens sanctum virum benigniorem esse ergâ illos quos duplex malum paupertatis et infirmitatis afficiebat, egrum se simulavit, ut plus aliquantûm pauperibus ceteris acciperet ; qui mox ut à ministris ejus benignius accepit quod fraudulenter quesivit ; sicut illi testantur qui viderunt, febre validâ

venu d'un pays étranger : « Je m'étonne lui dit l'homme de Dieu, que vous ayez réussi à faire un voyage aussi fatigant pour vous. » — « C'est la pauvreté, répondit le malade, qui m'a forcé de m'exiler si loin. » Alors le saint lui dit avec bonté : « Asseyez-vous ; et ne soyez plus, comme vous l'êtes, exposé sans cesse à être la proie des chiens dévorants. » Alors il le réunit au synode sacré (*à l'assemblée des moines*), et lui fit donner toutes sortes de soins, pendant un long espace de jours ; pendant ce temps, l'infirmité dont cet homme était travaillé disparut, et il commença de cultiver le jardin des frères ; ensuite il fut admis par le Père au nombre de ses moines. Ce fait nous donne une grande preuve de la vertu du saint homme, qui trouva le moyen de renfermer dans une simple aumône un triple bienfait ; puisque celui qui fut soulagé reçut en même temps du saint vieillard la nourriture, la santé, et l'honneur d'être revêtu du saint habit de religion.

Un autre pauvre était venu vers le saint Abbé dans un état de santé parfaite. Mais, sachant par expérience que l'homme de Dieu se montrait plus miséricordieux encore envers ceux qui avaient à supporter en même temps le double mal de la pauvreté et des infirmités corporelles, il simula une maladie, afin de recevoir un peu plus que les autres pauvres. Mais aussitôt qu'il eut reçu de la charité des ministres ce qu'il avait ainsi cherché à acquérir frauduleusement, il fut, au rapport des témoins oculaires, saisi d'une fièvre violente, et mérita ainsi aux yeux de tous de devenir ce qu'il

correptus, hoc esse promeruit manifesté quod anté fraudulenter se simulavit existere. Vexatus ergo acri febris angore, sponté confessus rei gestae veritatem, in brevi feliciter obiit. Habeant ab hâc pœnâ exemplum qui de rebus servorum Dei, seu vi, sive fraude, subripere quodlibet temptaverunt.

III

INCIPIT NARRATIO DE REBUS GESTORUM, VEL CONVERSATIONE SANCTI HOMINIS ÈBRULFI.

Prologus incipit.

Omnipotens Deus, inter caetera sanctorum suorum miracula quae per eos dignatus est operari, et insignium virtutibus monachorum, ut laté clarerent mortalibus, voluit quo eis qui mundo sunt dediti tanto venerabilior miraculis appareret religionis

avait faussement fait semblant d'être pour accomplir sa mauvaise action. Tourmenté par les ardeurs d'une fièvre brûlante, il avoua de lui-même toute la vérité, et, peu de temps après, il eut le bonheur de faire une heureuse mort. Que cette punition serve d'exemple à ceux qui seraient tentés d'enlever, soit par violence, soit par fraude, aux serviteurs de Dieu quelque chose de ce qu'ils possèdent.

III

RÉCIT DES ŒUVRES OU DE LA VIE DU SAINT HOMME ÈVROULT.

Prologue.

Notre Dieu tout-puissant, parmi les miracles qu'il a daigné opérer au moyen de ses saints, et parmi les vertus qu'il a fait pratiquer aux moines qui se sont distingués plus que les autres aux yeux des mortels, a voulu glorifier avant tout, ce qui devait rendre l'humble habit de la religion plus véné-

humilis habitus quanto cernitur inter ipsos indecentior versari tegmine vilitatis opertus, et vilitatis appetitores, dùm quaerunt sub ipsâ ut ignoti delitescere, per ipsam ut cognita deteguntur manifesté. Undé quos dignatio divina vult fieri manifestos miraculis, nostri inercia sermonis non fert ut insecios subprimere silencio narrationis. Et, ut vereor quominus ab eruditis auribus despuatur stili nostri deformitas, tamen credo à simplicibus libenter excipietur, rerum eximium (*sic*) gestarum veritas. Quam oro benigné audiri quicumque sum relator virtutum beati viri Ebrulfi; quia hoc mei velle est animi, minimé cognita fingere, sed veré cognita narrare.

EXPLICIT.

nable devant les mondains, trop portés à trouver bas et peu digne l'usage de se cacher sous cette vile étoffe, qui ne représente que petitesse et pauvreté. Il arrive ainsi que ceux qui ont le courage de chercher précisément ce qui paraît vil aux yeux des hommes, en faisant tous leurs efforts pour se faire oublier sous le pauvre habit de la religion, sont au contraire remarqués, manifestés et connus en tous lieux par la vertu de cet habit même. C'est pourquoi, malgré notre paresse habituelle, lorsqu'il s'agit de parler, nous ne pouvons par notre silence laisser inconnus ceux que Dieu lui-même manifeste par des miracles devant les hommes. Et, bien qu'il y ait lieu de craindre que la grossièreté de notre style ne le fasse dédaigner par les oreilles savantes, nous espérons d'un autre côté que la vérité, même exprimée simplement, sur les choses merveilleuses opérées par la puissance divine, sera reçue volontiers par les âmes simples. Je prie donc qu'on écoute avec bienveillance, quel que soit le narrateur, ce récit des vertus du bienheureux Evroult; car ma volonté n'est pas d'inventer des choses que je ne connais pas, mais de raconter des faits que je connais avec certitude.

L'ABBÉ L. HOMMEY.

FIN

LA DAME BLANCHE

DE LA DIEUGE

Il n'est point en Normandie de plus charmant village que Saint-Germain-de-Clairefeuille. Son nom seul présente à l'imagination un gracieux tableau que la réalité laisse loin derrière elle. Petite Suisse en miniature, son territoire renferme, dans un faible rayon, toute une variété de sites pittoresques. Quand, au printemps ou en été, on arrive du bourg de Nonant et que, près de la vieille église, on prend le chemin qui conduit à la Boutonnière, près de l'ancien manoir de la maison de Fréville (1), on se trouve dans une véritable charmille que les rayons du soleil ont peine à percer. Il y a là de délicieux effets de lumière que vainement chercherait à reproduire un décor d'opéra ; les rayons du soleil pénétrant à travers le feuillage semblent autant de diamants couchés sur un écrin de velours vert.

Çà et là, comme enfouis dans la verdure, au milieu de gras pâturages, une ferme, un vieux manoir rappellent plus de souvenirs qu'un volumineux in-folio. Comme fond au tableau, les hauteurs des Orgeries et de Montchauvel, au pied desquelles serpente sur un lit de blancs cailloux un ruisseau qui a nom la Dieuge. Le débris d'un antique dolmen, gisant au travers de son lit, vient rompre le cours de ses eaux. Leur clapotement semble une protestation vaine contre l'usurpation du géant.

(1) La famille de Fréville s'établit à Saint-Germain au xvii^e siècle. Elle donna entre autres personnages Jacques de Fréville, chevalier, sieur de la Haye, lieutenant général d'épée, commandant la noblesse des bailliages d'Exmes et de Trun en 1720.



A en croire certains auteurs peu bienveillants, il n'y a point place pour la poésie dans le cerveau positif et rusé d'un Normand. L'idéal lui est inconnu et, s'il en a jamais, c'est sous la forme de beaux écus sonnants ou de bœufs gras qu'il se présente à lui. C'est une grave erreur, et à Saint-Germain-de-Clairefeuille, tout au moins, la nature est trop belle pour ne pas inspirer. Aussi, maintes gracieuses légendes y ont cours et les anciens du pays n'oublient point de demander aux lavandières s'attardant le soir sur les bords de la Dieuge, si elles ont vu la dame Blanche. C'est, dit-on, un présage de bonheur et, loin de la fuir, on cherche à la voir. De nos jours, ses visites sont bien rares ; plus d'un pourtant prétend l'avoir aperçue, laissant traîner sa longue robe blanche sur les flots cristallins, quand l'astre des nuits semble y baigner ses rayons. Forme transparente et lumineuse, elle glisse lentement au-dessus des eaux et, si elle rencontre, dans sa mélancolique promenade, quelque habitant du pays, elle arrête sur lui avec complaisance ses grands et beaux yeux dans lesquels plus d'un a vu, dit-on, briller des larmes. De préférence, elle apparaît à l'endroit où s'élevait le manoir de Sourrue ; là elle s'arrête, contemple cet espace vide et pour elle sans doute si plein de souvenirs, puis, peu à peu, elle semble se fondre dans le léger brouillard du matin.

Pour ma part, j'avoue n'avoir point eu l'heureuse chance de rencontrer la gracieuse apparition. Elle n'a jamais hanté vraisemblablement que l'imagination des habitants du pays. Pourtant, je veux y croire ; dans notre siècle positif, il est si agréable d'oublier la triste réalité. Aussi, ai-je voulu éclaircir la légende et savoir si elle ne reposait pas sur quelque chose de sérieux. Je me suis donc mis en campagne et, de ci delà, un peu partout quêtant, j'ai reconstitué l'histoire de la dame Blanche de la Dieuge. Un ancien du pays m'a dit son mot, une commère m'a dit le sien et, brochant sur le tout, j'ai trouvé dans un vieux registre deux actes qui m'ont donné la clef de la tradition populaire. De cette mosaïque j'ai fait un tout que voici :



Au commencement de Mars de l'année 1563, on était bien inquiet à Saint-Germain-de-Clairefeuille. Les Huguenots venaient de s'emparer de la ville et du château d'Exmes et une de leurs bandes, disait-on, marchait sur la paroisse. Elle était déjà à une lieue de là, à Malnoyer, où elle avait mis à mort, sous le portail même de l'église un pauvre religieux cordelier.

En cette grave occurrence, le curé Messire Mathurin Hirot (1), réunit le conseil des notables et envoya à la découverte le vieux Fabian Quinart, franc archer d'un courage dès longtemps éprouvé.

Grand était l'émoi dans tous les manoirs : à la Boutonnière, à Montchauvel, on se préparait à la résistance, on fourbissait avec ardeur les vieilles armures et les vieilles épées. On avait foi dans la bonne cause qui était la cause commune, car il n'y avait pas un Huguenot dans toute la population.

Dans un manoir, le plus exposé de tous, à Sourure, on était sans crainte et on semblait ne pas songer aux graves périls du moment. Le vieux seigneur Richard de Sourure était sur le point de marier son fils Robert à la damoiselle de Clairefeuille et, tout entier aux préparatifs du grand jour, il n'avait pris d'autre précaution que de fermer ses portes, croyant n'avoir à redouter que quelques pillards.

Robert de Sourure, lui, se rendait à Clairefeuille auprès de sa belle cousine et fiancée, Tiphaine. Il ne songeait certes pas aux Huguenots et avait bien autre chose à penser vraiment qu'aux bruits sinistres répandus dans le pays. On finissait par s'accoutumer à ces paniques et puis, fort et intrépide comme il l'était, il ne redoutait qu'une chose : c'est que le moindre mal n'arrivât à sa Tiphaine. Elle était si bonne, si jolie et il l'aimait tant sa fiancée !

Le fait est qu'à dix lieues à la ronde, on n'eut pu trouver plus

(1) A la mort de Christophe de Mortaigne, Messire Mathurin Hirot, prêtre, chanoine et official de la collégiale de Toussaint-de-Mortagne fut nommé curé de Saint-Germain-de-Clairefeuille. Il fut installé le 15 Février 1561 et conserva cette cure jusqu'à sa mort en 1601. Il eut pour successeur François des Moutis, écuyer, sieur de la Morandière, chanoine de Mortagne.

charmante damoiselle. Ses grands yeux mélancoliques et rêveurs illuminaient d'un rayon de haute intelligence ce front de dix-neuf ans que couronnaient les boucles soyeuses de ses cheveux bruns. Son visage s'éclaira d'un radieux sourire à la vue de Robert.

— J'ai eu bien peur pour vous, cousin, tout à l'heure. Comment vous exposer au péril d'une rencontre fatale pour venir jusqu'à nous et prendre à travers les herbages encore ?

— Tiphaine, il y avait de ci de là quelques fleurs nouvelles qui appellent le printemps ; j'en voulais faire une gerbe et vous l'apporter. Du reste, je n'avais point peur et je n'ai qu'un regret, c'est que les Huguenots vous mettent au cœur une si grande crainte. Le mien n'a de place que pour mon affection pour vous.

A peine ces mots venaient-ils d'être échangés que l'archer Quinart, dépêché par le curé, entra dans la salle du manoir et demanda à parler à Robert : les Huguenots approchaient, il était urgent de rentrer en toute hâte à Sourure.

— Tiphaine, dit Robert, cette fois la chose n'est que trop vraie. Les Huguenots marchent sur Sourure. Je dois aller rejoindre mon père et, sans doute, combattre avec lui. Cousine, quoiqu'il arrive, gardez-moi votre amour et, si je meurs, que mon père remplace auprès de vous celui que vous avez perdu.

— Robert, ne laissez pas une pauvre orpheline comme moi abandonnée dans ce manoir, seule avec une vieille tante. Emmenez-nous, de grâce, avec vous, je serai fière et heureuse d'être protégée par votre bras et de partager vos dangers.

Voilà comment, deux heures plus tard, à Sourure, Tiphaine et sa tante, escortées par Robert, arrivaient en hâte.



Ouvrons ici une parenthèse et remontons deux années en arrière : Robert de Sourure et Tiphaine de Clairefeuille accompagnée par son père, cheminaient sur la route de la Corbette. (1) Robert avait alors vingt-six ans ; il était homme d'armes d'une

(1) Ce chemin qui conduisait de l'église de Saint-Germain au fief de la Corbette et de là aux Orgeries, à la Briquetière et à Exmes est très ancien. On l'appelait au *xiv^e* siècle le chemin à *aller au Moutier*. — Le fief de la Corbette appartenait en 1563 à Gilles Cavey, écuyer, garde du Corps du Roi.

compagnie d'ordonnance et était sur le point de quitter le pays. Il était triste et, sans s'expliquer à lui-même la cause de cette mélancolie, de temps en temps il regardait sa cousine :

— Ah ça ! Robert, lui dit le vieux seigneur de Clairefeuille, tu as quelque chose sur le cœur que tu voudrais bien dire à moi et..... à ta cousine, peut-être, avant ton départ. Voyons, voyons, fais-nous un peu ta confession, viens ça beau sire !

Robert regarda sa cousine en riant et en rougissant à la fois ; il avait compris ce qu'il ne demandait qu'à comprendre, mais surpris et charmé à la fois de cette subite question, il considérait son oncle sans répondre.

— Ecoute, lui dit Clairefeuille, voilà longtemps que tu aimes ta cousine, elle t'aime. Avant ton départ nous passerons chez le curé qui vous fiancera et, à ton retour, si le cœur vous en dit, vous vous marierez et voilà.

Robert partit et revint deux ans plus tard apportant à sa cousine, devenue orpheline, son inaltérable affection et le brevet de Cornette dans la compagnie de cinquante hommes d'armes du maréchal de Fervaques (1).

Le fait est que leur amour datait de longtemps, il n'était point le résultat égoïste de calculs intéressés et n'avait point été pesé à la balance de la fortune. L'un et l'autre étaient riches surtout de leur attachement ; dans ce temps-là, c'en était assez et le bonheur n'avait pas de louis d'or pour contre-poids.



Huit jours après les événements que nous venons de rapporter, Messire Mathurin Hirot, curé de Saint-Germain-de-Clairefeuille, ouvrait son grand registre d'inhumation relié en parchemin et écrivait :

« Le Lundy, vingt et septiesme jour de Mars, l'an 1563, noble
 « homme Robert de Sourure, escuyer, sieur du lieu, aagé de 27 ans,
 « malement mis à mort par les Huguenots et ardé vif, est allé de
 « vie à trépas, Son corps a esté par nous, curé de ce lieu, ensé-

(1) Le maréchal de Fervaques très proche parent des seigneurs de la Boutonnière fit en effet entrer dans sa compagnie plusieurs gentilshommes du pays. Citons en particulier plusieurs membres de la famille de Hullin et notamment Bonaventure de Hullin, sieur de la Roche-Hullinière qui occupa un grade élevé dans les cheveu-légers.

« pultré dans cette église, présence d'honnêtes hommes Pierre des Douits et Guillaume Collet (1) ».

Nos lecteurs ont compris cet acte éloquent dans son laconisme. Les Huguenots s'étaient emparés du castel de Sourure, avaient pris Robert et l'avaient brûlé vif sous les yeux de sa fiancée. . . .

Tiphaine tint la parole qu'elle avait donnée à Robert de Sourure d'être une fille pour son père et, le 26 Juillet 1565, le vieillard dictait dans les termes suivants ses dernières volontés au tabellion de Nonant. . . . :

« Ce 26 juillet de l'année 1565, au village de Sourure. paroisse
« de Saint-Germain-de-Clairefeuille, nous nous sommes trans-
« portés en la maison de noble Richard de Sourure, escuyer,
« sieur du lieu, pour recueillir sa volonté dernière, où estant,
« avons trouvé le dict fort débile, attendu son antiquité et impuis-
« sance de pouvoir se gouverner sans aide et assistance, mais,
« toutefois, sain d'esprit et de corps, lequel nous a dit estre sa
« volonté et estre agréable — attendu la reconnaissance qu'il a
« des services et assistance à lui rendus par sa bien amée fille
« dam^{le} Tiphaine de Clairefeuille, fille de défunt Richard, en
« son vivant escuyer, sieur du lieu et fiancée de son fils — de lui
« laisser tous ses biens. — A charge de faire célébrer à l'intantion
« de son dict fils et de lui 10 messes chacung an, à la feste de la
« Toussaint et faire prier Dieu suivant sa possibilité et puis-
« sance. »

Le vieillard mourut cette année même et, peu de temps après, le successeur de messire Hirot ouvrait de nouveau son registre et écrivait :

« Le huistiesme jour de Juin, l'an 1570, fut inhumée dans
« l'église de ce lieu, damoiselle Tiphaine de Clairefeuille, tuée
« de grande douleur ; elle fut la fiancée de Robert de Sourure
« dont Dieu ait l'âme ».

Telle est l'histoire de la dame Blanche de la Dieuge. Poétisée par ses malheurs et par son amour, son souvenir est resté vivace chez les habitants de Saint-Germain-de-Clairefeuille. Son ombre, croient ils encore, aime à venir errer sur les flots de cette Dieuge qui coule non loin de Sourure et de Clairefeuille ; pour eux l'apparition de cette image si pure doit être un présage de bonheur.

HENRY DU MOTÉY.

(1) Ces actes sont supposés, car les plus anciens registres paroissiaux de Saint-Germain ne remontent qu'au commencement du xvi^e siècle. Il en est de même du testament, calqué pourtant sur un testament de l'époque.

NOTES JUSTIFICATIVES

LE SIEUR DE SOURURE ET LA TRADITION

La dame Blanche de la Dieue n'est pas, comme on le pourrait croire, une œuvre de pure imagination. Cette nouvelle repose sur une tradition et sur une légende.

Une tradition très ancienne à Saint-Germain-de-Clairefeuille, mais malheureusement vague comme tout ce que les générations se transmettent de bouche en bouche rapporte qu'un sieur de Sourure, catholique fervent, après une résistance désespérée, fut pris par les Huguenots et brûlé vif dans son four. De semblables atrocités étaient trop communes dans la seconde moitié du xvi^e siècle pour qu'on puisse considérer ce fait comme invraisemblable. Les protestants, nous l'indiquons, avaient dans une paroisse voisine, à Malnoyer (1), pendu un religieux qu'une de leurs bandes avait rencontré ; leurs habitudes violentes sont du reste trop connues pour qu'il soit nécessaire de les établir.

Nous avons soigneusement recherché quels éclaircissements l'histoire locale pouvait donner sur la tradition qui nous intéresse, voici le résultat de nos investigations : Sourure est une terre située au Nord de Saint-Germain, en contre-bas de la

(1) Malnoyer est une ancienne paroisse aujourd'hui réunie à Courmesnil. Elle appartient au moins pendant cinq cents ans aux seigneurs de la Bouttonnière. — D'une note insérée par le curé de Malnoyer dans un registre de baptêmes, mariages et inhumations il résulte que le 27 mars 1563, les Huguenots partirent d'Exmes dont ils s'étaient évidemment emparés. Ils marchèrent sur Courmesnil et Malnoyer et rencontrèrent dans cette dernière localité un religieux cordelier qu'ils pendirent « au porche de la tour de l'église. » Il est fort probable qu'excités par cet exploit, ils attaquèrent le manoir de Sourure, situé à une très faible distance de Malnoyer et que cette même journée vit le martyre de son malheureux seigneur. — Ces procédés persuasifs d'évangélisation ne furent pas favorables aux réformés dans la vicomté d'Exmes, ils n'y firent qu'un nombre insignifiant de prosélytes. On ne rencontre en effet aux xvi^e et xvii^e siècles que de très rares protestants entre Trun et Chambois et quelques autres à Avernès-sous-Exmes. Il en existait encore plusieurs dans cette paroisse en 1685. Le 15 octobre de cette année André Lenormand, écuyer, damoiselle Suzanne Azire, épouse de feu Guillaume Lenormand, écuyer, fille de feu le sieur du Rocher-Azire, en son vivant ministre de la religion prétendue réformée et damoiselle Marguerite Lenormand firent leur abjuration solennelle entre les mains de Messire Pierre Chardon, prêtre, écuyer, curé d'Avernès en présence de Pierre Chardon, écuyer, seigneur de Marmouillé et de Charles Cally, sieur des Vignes.

rivière d'Ure, d'où l'on a fait Sous-Ure, puis Sourure pour l'euphonie. Cette terre était au ^{xvii}^e siècle une vavassorerie relevant en foi et hommage du fief très important de la Boutonnière ; peut-être avait-elle eu, les gens du pays le disent, à une époque antérieure une importance féodale plus considérable.

Le manoir du sieur de Sourure dont on voit l'emplacement très facile à reconnaître à des ondulations de terrain, à des restes de fossés, était situé dans l'herbage de la Liette.

A quelle famille appartenait le sieur de Sourure dont la fin fut si tragique ? Nous avons essayé de résoudre ce problème sans y parvenir complètement. Une famille fort ancienne dans le pays habita et posséda Sourure : la famille du Hamel. On la rencontre à Saint-Germain dès le commencement du ^{xv}^e siècle, représentée par un Guillot (Guyon) du Hamel. Ses membres prenaient au ^{xvii}^e siècle la qualification de sieurs de Sourure que portaient Bonaventure et Henry du Hamel. Nous trouvons pour la dernière fois en 1701, la trace de Louis du Hamel, sieur de Sourure et de damoiselle Marie du Hamel, sa sœur, qui épousa un membre de l'antique famille de Guerpel (1).

La famille du Hamel avait pour chef au ^{xvii}^e siècle Jacques du Hamel, écuyer, sieur de Corbonnais qui épousa Marguerite du Mesnil, fille de Léon, seigneur du lieu et d'Argentelles en partie.

La terre de Clairefeuille dont nous avons donné le nom à la fiancée de Robert de Sourure appartenait en 1587, à noble homme Robert Leleu, sieur de Clairefeuille, archer du bailli d'Alençon.

Quant à la légende, les vieillards de Saint-Germain racontent que, par les beaux soirs d'été, une dame blanche d'une beauté merveilleuse apparaît sur les bords de la Dieuge. Cette fable gracieuse est bien placée dans un village situé à peu de distance d'Avenelles qui a donné, dit-on, son nom à la famille Anglo-Normande dans laquelle Walter-Scott a pris le héros de « la dame Blanche ».

H. DU M.

(1) Les de Guerpel étaient originaires de Saint-Germain et remontaient à Guillaume Guerpel, sénéchal du fief de la Boutonnière en 1418. Ils acquirent vers 1450 le fief de Montchauvel que Guillaume de Guerpel vendit le 6 septembre 1617.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DÉPARTEMENTALE. — SENÈQUE, lettres à Lucilius. Notice sur Senèque. Édition du texte latin. Traduction des seize premières lettres, par P. D. Bernier, licencié ès-lettres, prêtre de Sainte-Marie de Tinchebray. — Paris, librairie Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris. — P. V. DELAPORTE, S. I. — RÉCITS ET LÉGENDES. Paris. Oudin, rue Bonaparte. Poitiers, 4, rue de l'Eperon. 1886. — CRUELS SOUVENIRS, par Christian Stadt. Paris. Frinzine, 112, Boulevard Saint-Germain. — VINGT JOURS DE VOYAGE, pochade Algérienne. — Argentan, imprimerie du *Journal de l'Orne*, rue du Collège.

— Ce Senèque, Monsieur, était un fort brave homme,
Était-il de Paris ? — Non, il était de Rome

Dit Valère à Hector dans la fameuse scène du *Joueur*, présente à toutes les mémoires. Les lecteurs et les auditeurs de Regnard, se contentent de ce renseignement vague qu'ils prennent pour un acte de naissance. Les chercheurs et les érudits se piquent d'en savoir un peu plus long. Ils font même de curieuses remarques sur cette famille espagnole des *Annæus* qui se glissa à la cour impériale et envahit la littérature sous Claude et sous Néron. Les citoyens de Cordoue arrivaient d'ailleurs à leur heure dans la décadence du patriotisme et des lettres. Ils n'étaient pas encore les ancêtres du Cid et les latins n'étaient plus les fils de Brutus. Pison était de la plus vieille souche romaine. Il fut puéril devant la mort. Senèque fut bavard. Son neveu Lucain fut lâche. Seule, la grande courtisane Epicharis fut héroïque.

Orateurs, rhéteurs ou poètes, les *Annæus* exercèrent une grande influence sur les lettres en apportant à Rome l'enflure provinciale, la pompe et l'emphase espagnoles. Néron était un grand artiste (*qualis artifex pereo* !) et son époque était merveilleusement choisie pour une décadence sonore. Qui sait ? Dans

son poème sur l'incendie de Troie et dans ses luttes académiques contre Lucain, peut-être Néron était-il plus près de Virgile que son rival. Mais à virtuosité égale, l'espagnol l'emportait sur le romain par sa « rodomontade ». Le mot n'était pas créé ; le matamore n'était pas venu au monde. Mais tous deux devaient naître derrière les Pyrénées et non au delà des Alpes. A peine arrivé à Rome « Lucain fait de rapides progrès, il étonne tout le monde par ses talents précoces ; il déclame en grec et en latin devant un auditoire transporté. Son oncle Senèque lui donne des matières d'amplification et il amplifie à ravir ; on lui apprend l'art de développer des idées qu'il n'a pas, de plaider une cause à laquelle il ne s'intéresse pas, d'affirmer et de nier ce qu'il ne sait pas. » Et quand le beau neveu se met à écrire et à versifier, il procède de son oncle, qu'il a pour guide et pour maître dans cette carrière d'altération et de fausseté où toutes les corruptions sociales réunies avaient jeté la belle langue de Lucrèce et de Virgile... La poésie de Senèque est le fruit pur et simple de toutes ces corruptions mêlées que je viens de dire, c'est le mauvais langage de tout le monde ; l'ingénieux, l'esprit des mots, les combinaisons plus bizarres que hardies ; un certain escamotage plutôt qu'une refonte puissante de la langue. » — Ces deux Espagnols, » dit ailleurs M. Nisard en parlant de Senèque et de Lucain, « attaquent par les deux bouts la belle langue du siècle d'Auguste. La Rome provinciale l'emporte sur la Rome métropolitaine. Les poètes de souche italienne, les Romains par le sang sont désertés pour les poètes de souche étrangère, pour les Romains par droit de cité. L'étoile des Annæus a fait pâlir le soleil de l'âge d'or. » (1)

Ces appréciations sont peut-être un peu sévères, mais elles ont un grand fond de vérité et en les méditant, on est amené à de singuliers rapprochements, ingénieux sans doute, spécieux peut-être, mais moins puérils qu'ils ne semblent l'être.

L'*Ibérisme* qui gâta la langue de Lucrèce, de Catulle, de Cicéron et de Virgile, faillit gâter de même la langue française dès le début de sa grande réforme. Quand Malherbe vint, il se mit à traduire les *fleurs de Senèque* et, c'est comme un miracle, si, malgré ses préjugés étroits contre la Pléiade et son manque

(1) Nisard. *Etudes sur les poètes latins de la décadence*. Passim.

absolu d'originalité de sentiment, il est resté l'impeccable virtuose qui, plus savamment et plus naturellement, ce semble, que tout autre, fait chanter la mélodie des syllabes dans l'harmonie de la phrase, sans trop d'emphase et d'obscurité. Bien des normands firent comme lui. Quelques-uns faillirent s'égarer, d'autres se perdirent. Par où Lucain séduisit-il le grand Corneille qui semblait si naturellement Homérique et Virgilien ? par l'Espagne. Lucain était le compatriote du Cid. Corneille s'en amouracha. Brébeuf s'en coiffa tout-à-fait. Ce fut un mouvement provincial comme sous Néron. Paris se défendit. Molière, Racine et Lafontaine étaient nés dans ses murs ou dans son rayon provincial. Boileau et Chapelain, ces deux parisiens de la vieille cité hargneuse, janséniste et puriste ne s'y trompèrent ni l'un ni l'autre. Le grotesque combattant du *Lutrin* fait arme de « la Pharsale, aux provinces si chère » et en cherchant les perles où les trouvait le coq de la fable, on voit dans la *Préface de la Pucelle* que le chantre de Jeanne d'Arc est un Virgilien ; bien que le vulgaire « ne soit charmé de rien tant que de l'ingéniosité affectée et « immodérée de Lucain et trouve presque insipide la sagesse et « la magnificence de Virgile, c'est avec connaissance de cause « qu'il s'est résolu à marcher sur les traces du dernier, reconnu « de tous les temps pour le seul guide qui mène au Parnasse, « pour le seul poète qui conserve le jugement dans la fureur et « pour le seul peintre capable de bien imiter la nature. » (1)

La lutte est-elle finie ? N'entendions-nous pas encore hier chanter l'un à côté de l'autre Lucain et Catulle à défaut de Virgile ? La rhétorique d'*Hernani* n'est-elle pas cousine de la déclamation des tragédies de Sénèque ? Ne trouverait-on pas dans la *Pharsale* cette savante et sonore prosodie, cette préoccupation du rythme, de l'harmonie et du nombre, les arrangements de mots, les coupes, les suspensions « toutes choses », dit encore M. Nisard « qui, dans les poésies primitives ne sont « que l'accessoire de l'art et, « dans les poésies de décadence sont l'art tout entier » et qui donnent tant de séduction et d'éclat à la *La Légende des Siècles* ? D'un autre côté qui fut moins espagnol que Musset, malgré les titres de ses contes ? Beaumarchais peut-être. Mais Figaro est plus parisien que Voltaire.

(1) Chapelain. *Préface de la Pucelle*.

Nous voici, ce semble, à cent lieues de Senèque et de son modeste traducteur. De celui-ci, pas si loin qu'on pourrait le penser ; M. l'abbé Bernier est licencié ès-lettres aujourd'hui, demain peut-être il sera docteur. Il a fait ses preuves comme grammairien et comme latiniste ; de la philologie à la rhétorique, de la traduction à la composition, il n'y a qu'un pas et le savant prêtre de Sainte-Marie peut aisément le franchir. Sa modestie contenue dans les limites d'une courte notice sur Senèque brûle de faire l'école buissonnière, comme je viens de la faire moi-même. Que lui ont d'ailleurs appris de nouveau ses recherches sur les *Annæus* ? Y a-t-il eu deux Senèques ou un seul ? De qui sont les tragédies et à quoi destinées ? La solution de la question, sans grand intérêt d'ailleurs, reste toujours à l'état d'opinion. Que nous apprennent ces lettres à Lucilius, sorte d'exercice épistolaire, sans épanchement intime, bonnes à mettre dans un manuel et composées peut-être pour enchâsser des sentences et faire preuve d'éradition ? Peu de chose, sans doute. Senèque moralise, mais son histoire avec la veuve de Domitius le rend un peu suspect et dans sa lettre xii^e, la seule un peu amusante du fascicule, le *Félicion*, *deliciæ domini*, est un petit cousin de l'*Alexis* de Virgile. Dans la lettre iv^e et dans quelques autres, il prêche, sans grande éloquence, le mépris de la Mort, mais bien qu'il ait fini plus courageusement que son neveu Lucain, je le soupçonne d'avoir éprouvé comme lui ce *Lethi metus, timorum maximus* dont il est question au premier livre de la *Pharsale*.

Ne trouvons-nous donc absolument rien de neuf dans la correspondance philosophique de Senèque ? Si fait, peut-être. Au cours de la lettre ix^e, il attribue à un certain Stilpon, contemporain de Démétrius Poliorcète, la réponse que dut faire Bias quelque trois cents ans auparavant. Cela au moins nous enseigne une fois de plus qu'il faut se défier des racontars de l'histoire et se servir le moins possible de ses lieux communs.

La version française nous apprend-elle aussi que le traducteur est un savant de bon aloi, un écrivain sans reproche et un interprète consciencieux ? Cela, nous le savions déjà, mais nous avons plaisir à constater que le nouvel ouvrage de M. l'abbé Bernier confirme la bonne opinion que nous avons de sa modestie et de son talent.

P. DELAPORTE. RÉCITS ET LÉGENDES. — En 1635, à la veille de l'apparition du Cid, un poète angevin, obscur entre les ignorés, mais dont le nom mérite d'être tiré de l'oubli et relevé du dédain pour sa bonne parole, s'excusait en forts bons termes de publier des vers, quoiqu'il ne fût pas Normand. « Car maintenant, avoue-t-il, si l'on veut passer pour excellent poète, il faut être né dans la Normandie. »

La flatterie de ce bon La Pinelière est peut-être excessive et tous les poètes normands ne sont pas excellents. Si Gringoire naquit dans le pays de Sapience comme Malherbe, Corneille, Bertaut et Vauquelin, Boisrobert et Pradon en furent aussi, comme tant de victimes de Boileau depuis le rodomond Scudéry jusqu'au pacifique curé Bardou. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en est des poètes comme des morilles qui repoussent toujours à peu près au même endroit, en se ramifiant comme la racine qui leur donne naissance.

Aujourd'hui, il éclôt un poète chaque matin dans le département de l'Orne, quatre par semaine dans l'arrondissement d'Argentan et deux sur quatre dans le canton du Merlerault. Il se pourrait faire que Pégase fût originaire de la contrée. En tout cas, les cavaliers sont d'élite comme leur monture.

Pendant que les échos de l'Institut repètent le nom du Lauréat Paul Harel et que Saint-André d'Echauffour s'enorgueillit à juste titre de son enfant, Sainte-Gauburge relit avec complaisance les éloges décernés par la critique, si bargneuse d'ordinaire, au R. P. Delaporte, malgré sa double qualité de poète et de Jésuite. Peu s'en faut que les libres-penseurs fassent chorus et s'écrient avec Bayle : « Avez-vous pris garde comme moi au nombre considérable de gens illustres qui se trouve présentement dans le collège des Jésuites ? Le P. Commire n'est-il pas un des plus grands poètes latins qui soient aujourd'hui au monde ? » Seulement le P. Commire d'aujourd'hui est normand et fait des vers français.

Il en a fait de jeune âge et ses condisciples du séminaire de Sées se souviennent de la fougue juvénile, de l'indépendance d'esprit, de l'exubérance de sève de l'ardent écolier qui a confondu sa flamme avec celle du flambeau de la foi et soumis sa personnalité au joug de l'obéissance volontaire.

Les Récits et Légendes renferment des pièces de diverses épo-

ques. La première en date, *La Légende de Santarem* est de 1868, la dernière, *Le Champ d'Avoine*, de Janvier 1886.

Quand on débute dans le noble métier des vers, on commence par imiter quelqu'un. La poésie étant le plus souvent un mal gagné, la maladie garde un cachet d'origine, surtout au début. Le jeune Delaporte a dû beaucoup lire, beaucoup réciter, beaucoup admirer Victor Hugo. Cela se comprend et n'a que faire d'excuse, Hugo étant le virtuose le plus accompli qui ait chanté depuis Ronsard en se servant d'un instrument plus sonore et plus parfait que la viole d'amour du Vendommois. *La Légende de Santarem* trahit la préoccupation du rythme et de la cadence de *La Légende de la Nonne*.

Le jeune poète a dû tellement s'imprégner de Victor Hugo que trois ans après, en 1871, en rimant la *Légende des trois Barons*, il faisait un véritable pastiche des *Deux Archers*. Un certain souffle des *Orientales* passe encore sur *Ossa Arida*, mais à partir de là, l'auteur des *Récits et Légendes* est émancipé et vole de ses propres ailes. Elles ne sont pas encore bien fortes dans *Baby dort*, sorte de traduction empêtrée dans la rime, mais en 1874, il est en pleine possession de lui-même. La petite pièce intitulée : *Etiam si Mortuus fuerit, vivet* est leste, bien tournée, sans développements oiseux, sans réflexions banales ; peu ou point de lieux communs, la sensibilité est franche et ne dégénère pas en lamentations.

Le *Cœur de Jeanne d'Arc*, daté de 1879, inaugure une nouvelle manière de l'auteur. Il a lu *La Légende des Siècles*, peut-être aussi les petites variations pour flûte et flageolet de Coppée sur les thèmes du maître. Chose singulière ! On y retrouve une de ces énormités espagnoles tant reprochée à Théophile et à Pierre Corneille.

« La flamme a fait son œuvre et les derniers reflets
Ont semé leur rougeur sur le front des Anglais. »

Mais en général, la forme est bonne. Quant à la légende, elle est puérile. C'est un enfantillage à côté de l'histoire. Relisons Siméon Luce.

A peu près dans le même temps que cette pièce de circonstance le jeune professeur de Laval composa deux saynètes : *Les Renards* et *l'Agora*. Le dialogue est vif, bien coupé, piquant.

Le P. Delaporte réussissait dans la comédie. Il y a des précédents dans la compagnie et sans compter les pseudonymes, le P. Ducerceau représente assez bien l'art dramatique chez les Jésuites. *Les Renards* sont un petit chef-d'œuvre.

Pendant les années 1880 et 1881, sous l'influence du séjour dans ce paradis terrestre de Jersey, le P. Delaporte s'est senti et s'est révélé poète. Avant de partir, il avait fait ses adieux à ses *Élèves* de Laval, composé la pièce de *Ibant Gaudentes* et son *Mendiant Kabyle*, dernière reminiscence, mais cette fois-ci dans la pensée seulement, de *La Légende des Siècles* et du fameux :

« Donne-lui tout de même à boire, dit mon père. »

C'est de Jersey que sont datés : *Un coup d'Archet* ; excellent, note attendrie et rêveuse, qui servirait très heureusement de prologue au livre tout entier ; *Un Enterrement* ; spirituel, bien raconté, mais d'une couleur historique et locale douteuse ; *Un Convive Egyptien*, pièce soignée, bien faite, un peu obscure, d'une note particulière. Pourquoi ne pas convenir qu'on songe, en la lisant, à Théophile Gautier ? Nous n'avons pas assez souvenance de ce grand oublié ; *Les Enfants de Donigal*, triste et un peu monotone dans sa tristesse ; *l'Enfant Muette*, pantoum ou sextine, d'une forme assez confuse, mais d'un balancement mélancolique et doux ; *Le Vicaire de Saint-Sulpice* ; Coppée n'eût pas aussi bien mis en l'œuvre un sujet assez ingrat et le P. Delaporte aurait peut-être aussi bien raconté que Coppée comment l'enfant Jésus embrassa Saint-Vincent de Paul par une vilaine froidure d'hiver ; *Le Bandit de la Mer Morte* ; Hugo, dans ses légendes évangéliques apocryphes, aurait à peu près traité le sujet de la même façon, mais il n'eût pas manqué de lâcher quelque grosse hérésie ; *Le Loup de Gubio*, légende connue. O les fleurettes de Saint-François ! ce serait un trésor inépuisable pour les imitateurs et les poètes de reflet qui vivent de picorée et d'écoute. Ici, le poète n'est pas un traducteur et il faut lui savoir gré d'avoir accommodé à la moderne sur deux rimes alternées les anciens couplets inégaux et monorimes des vieilles chansons de geste. On retrouve aussi avec bonheur le vers de dix pieds, le vrai vers français, si dédaigné aujourd'hui, après avoir, il est vrai, été profané d'étrange sorte. Les ordures de la *Pucelle* et les turpitudes de la *Guerre des Dieux* ont fait oublier que ces poèmes

impurissimæ puritatis ont le charme, la pureté de langage et la grâce toute française de l'innocent *Vert-Vert*.

Le Braconnier W. Shakespeare (1881) est une pièce très-bien faite ; l'anecdote est un peu trop connue, mais le style la rajeunit.

Double Concert :

Le rossignol chantait dans un verger d'Assise
 Parmi les fleurs d'Avril et François l'écoutait ;
 Des Frères près de là la foule était assise,
 Veillant pour l'oraison, mais dans l'ombre indécise
 Le rossignol chantait.

« Mon frère le chanteur, frère qui dois la vie
 A notre commun Maître et commun créateur,
 Veux-tu, lui dit le Saint, de ta voix que j'envie
 Le louer avec moi ce soir ? Je t'y convie
 Mon frère le chanteur.

Et leurs voix tour-à-tour, durant la nuit entière
 Faisaient dire leur hymne aux échos d'alentour ;
 Quand l'Aurore éveilla la brise et la lumière
 L'homme et l'oiseau mêlant encore leur prière
 Et leur voix tour-à-tour.

Ma Flèche et ma Chanson ; traduction de Longfellow. Le dernier vers est faible. *Le Récit du Tribun*. Encore une légende évangélique. Celle-ci est excellente, bien mise en scène, sobre de détails et saisissante. *Le Pinson de Flandre* ; forme agréable et bien appropriée à son sujet. *Le Lièvre chasseur* ; pour faire un civet, dit la sagesse des nations, il faut prendre un lièvre. C'est le tout, de le prendre. Voici un petit poème qui apprendra aux gourmands que ce n'est point si facile qu'on pense ; *Le Brassard de la première Communion* ; sujet difficile à traiter sans tomber dans la banalité sentimentale et religieuse. Cette pièce n'est pas la meilleure du livre. *Tempête à Jersey* ; sentiment excellent, harmonieusement exprimé. Le poète chante juste quand il dit :

La vague est houleuse et bat la falaise
 L'écume d'argent bat le rocher gris ;
 La Mouette plane et mêle ses cris
 Aux mugissements de la mer Anglaise...

Oh ! oui, j'aimerais vos scènes sauvages,
 Jeux de l'Océan et drames de Dieu,
 Dans un autre temps, dans un autre lieu,
 Sous un autre ciel, sur d'autres rivages...

J'irais t'applaudir, ô mer sur nos grèves
 Où vont les pêcheurs normands et bretons,
 Au pays aimé que nous regrettons,
 Que cherchent au loin notre âme et nos rêves !

Mais il force un peu la note patriotique quand il ajoute :

Ici que me font tes sombres reflets,
 Ta divine horreur, ta noble colère,
 Les longs jets de feu dont ta nuit s'éclaire ?
 Ton spectacle est beau, mais il est Anglais.

Pas si anglaise que cela, notre chère île fortunée aux chemins sinueux, aux verts pâturages, aux pommiers fleuris, mais plus normande que la Normandie elle-même avec son beurre d'or, son cidre d'ambre, sa cohue, sa clameur de haro et ses vieilles coutumes. On y parle le plus pur patois de nos pères, on y chante nos vieilles chansons et notre premier poète Normand y naquit : « A Jersuy Wace fut né et à Caen tout petit porté » Il faut être aussi bysantin que Victor Hugo pour se croire exilé dans nos îles. Les yeux et le cœur doivent facilement y rester français ; la terre y est française ; mieux que cela, elle est normande.

Le Salaire du Ménestrel est aussi daté de Jersey (1881). Nous en citerons à la fin de cet article les derniers vers qui peuvent servir de conclusion au volume.

Cinq pièces datées de 1883 ont aussi été composées à Jersey : *l'Oiseau de Mort* ; L'hémistiche en écho qui termine chaque strophe ne frappe pas l'oreille et l'esprit d'une façon également heureuse. Il ne faudrait pas abuser de cette forme aisée et tentante. 60 ! ou « les dernières Cartouches » est un petit poème vivant et enlevé, on assiste au combat qui finit à l'honneur des braves :

L'ennemi s'enfuyait, poussant des airs farouches,
 L'Echo doublait au loin leurs hurrahs menaçants.
 Il nous restait encore en tout vingt-deux cartouches ;
 Nous avions huit blessés, ils en avaient deux cents.

Les Oiseaux de Noël ; les triolets semblent ce qu'il y a de plus facile à faire. Les gens du métier savent que rien au monde n'est plus difficile à mener à bien. La répétition du premier vers au milieu de la strophe se justifie d'ordinaire et les deux vers suivants qui ont eu la charge d'affirmer et de développer la pensée se tiennent debout la plupart du temps ; mais il ne se tient pas toujours à la répétition finale qui à l'air d'un placage. Les critiques goguenards sont parfois tentés de dire à l'auteur : vous l'avez déjà dit, vous n'aurez qu'un sol.

La Mer :

Vingt régiments, broyés l'un sur l'autre, en champ clos
Qu'est-ce auprès des combats du vent, des cieux, des flots ;
Où l'écume argentée étale sa bannière
Où la lame, cavale à l'étrange crinière,
Galope sur l'abîme et passe en hennissant ?

L'Olifant de Roncevaux ; écho de *La Légende des Siècles* ; note héroïque, franche et sonore.

Après Bleheim. Il est regrettable que cette pièce empreinte d'un sentiment si fin et si vrai soit une imitation. Elle est une des meilleures de l'auteur et donne presque complètement l'idée de sa manière et de son style :

— « Grand-père, quelle est donc cette chose qui roule ?
Je l'ai prise dans l'herbe au bord de l'eau qui coule »
Dit l'enfant, se penchant sur le vieillard courbé
— « C'est une tête d'homme, enfant, que ton pied foule...
Dans la grande victoire il en est tant tombé. »

Gunther reprit, baissant la voix avec mystère :
« Bien souvent j'en remue en remuant la terre,
Partout ma bêche en heurte et ma charrue aussi.
Ils en tuèrent tant de France et d'Angleterre,
Et leur grande victoire en laissa tant ici ! »

— « Oh ! contez nous donc ça, père, je vous en prie,
Dit Walter. Pourquoi donc, si loin de leur patrie
Sont-ils venus mourir dans nos champs de froment ? »
Et, les yeux pleins d'effroi, Wilhelmine s'écrie :
— « Oui, pourquoi ? dites, père, et dites-nous comment. »

— « En trois mots, mes petits, voilà toute l'histoire :
 Ils arrivèrent là, sur notre territoire,
 Les Français au galop et les Anglais au pas.
 Ils se fit ce jour même une grande victoire.
 D'autres ont su pourquoi, mais moi je ne sais pas.

La maison de mon père était neuve et jolie ;
 De deux coups de canon elle fut démolie,
 Le feu prit dans le toit et la maison brûla.
 Mon père l'avait faite et l'avait embellie,
 Nous pleurions tous les trois... tenez, elle était là.

Tout là-haut le canon gronda la nuit entière,
 Il abattit l'église et le clocher de pierre,
 Il tua des enfants qui n'avaient pas dix jours,
 Tout notre beau pays devint un cimetière.
 Mais pour une victoire on en creuse toujours.

Ce fut bien triste à voir... Partout dans l'herbe verte
 De cadavres rougis la terre était couverte,
 Jusque dans le ruisseau le sang des morts coula ;
 Sous ce tertre une fosse immense fut ouverte,
 Mais pour une victoire il faut de tout cela.

Par Marlborough, dit-on, la France était défaite.
 On le fêta deux jours quand la chose fut faite,
 Notre bon prince Eugène en eut sa part aussi. »
 — « Comment, dit Wilhelmine, une fête ? — « Une fête.
 Chez les vainqueurs, vois-tu, cela se passe ainsi.

Eugène et Marlborough s'étaient couverts de gloire
 Et pour le mieux chanter le bon duc nous fit boire.
 Oui, tout le monde but, enfants et grands-papas. »
 — « Mais enfin, dit Walter, cette grande victoire,
 Quel grand bien nous fit-elle ?

— « Oh ! moi, je ne sais pas.

Castalia est du même temps, mais d'un tout autre ton. Le talent de l'auteur mûrit ; il manie sa langue et forge le vers avec facilité. Toutefois, il se tait pendant deux ans et c'est à Paris qu'il compose en 1885 les petits poèmes humoristiques intitulés *les Brigands de Nodier*, *le Poète effrayant*, *le Pater du Mourant* rempli d'un sentiment de touchante indulgence et pénétré d'un souffle artistique, la chanson des *Six sous de Boïeldieu* et les

pièces religieuses ou patriotiques, les *Épis*, le *Trophée*, les *Croix Rouges* et le *Rêve d'Écolier*. A Canterbury et à Paris il obéissait à la même inspiration : lire le *Homard*, le *Perroquet Espagnol*, la *Croix de l'Ecole*, l'*Arbre du Cedron*, le *Credo*, le *Bouvreuil*, l'*Oiseau d'Argile*, une *Larme dans l'Océan*.

La dernière pièce est de 1886, *Le Champ d'Avoine*. C'est la vieille histoire de Clotaire et de Radegonde fugitive. Le P. Delaporte est revenu à Poitiers pour la raconter. Elle est dans le ton du livre, mais non des meilleures. Elle ne donne d'ailleurs pas de conclusion. Celle-ci est dans le *Salaire du Ménestrel* :

« J'ai chanté, j'ai conté ; ménestrel et trouvère,
J'ai dit l'hymne du Pinde et l'hymne du Calvaire ;
Ainsi que dans nos jours tous pareils, tous divers,
Les pleurs, après le rêve, ont jailli dans mes vers.
Comme le ménestrel qui fredonne ou soupire
Au gré de son caprice ou du vent qui l'inspire
J'ai tour-à-tour chanté, j'ai tour-à-tour écrit
Pour remuer le cœur et reposer l'esprit.

Mes amis, donnez-moi le prix que je réclame,
Que mon vers vous envoie, en vous parlant à l'âme,
Sur la lèvre un bon rire, au cœur un bon vouloir.
Mon vers alors vaudra tout ce qu'il doit valoir,
Tout, une noble joie, une noble pensée ;
Je bénis Dieu, ma peine est bien récompensée,
Si mes récits émus, pieux, gaîment railleurs,
Savent vous faire heureux et vous faire meilleurs.

Les *Récits* et *Légendes* sont les *Juvenilia* du R. P. Delaporte. Maintenant qu'il possède tous les secrets du métier, qu'il s'en serve à son profit et à sa gloire. Soit qu'il puise ses inspirations dans ses propres sentiments, soit qu'il traduise à sa façon les impressions venues du dehors, qu'il n'écoute fredonner personne « et plante ses choux » à sa manière. Il y a chez lui l'étoffe d'un excellent poète dont la place est marquée dans notre petite pléiade normande et auquel je suis heureux de souhaiter la bienvenue

CRUELS SOUVENIRS. — Ce roman nouveau, dont l'auteur se cache sous le pseudonyme du docteur compatissant et peut-être imaginaire auquel il est dédié, devait d'abord s'intituler : A QUI LA FAUTE ?

Si une orpheline sans fortune épouse à seize ans le comte de Thure, quadragénaire, bourru, maniaque, hérissé, flanqué d'une sœur montée en graine, acariâtre et tyrannique, — à qui la faute ?

Aux entremetteurs complaisants et éblouis, à la colombe flattée qui se laisse ravir, à ce bon sanglier des Ardennes surtout qui joue les Dandin à rebours et que l'amour a coiffé, non pas en le mordant à l'oreille, mais en lui enfonçant ses crocs dans la cervelle et ses griffes en plein cœur.

Il est puni suffisamment et de reste.

Si la jeune comtesse de Thure, devenue mère sans attrait, mais non sans obligation, s'éprend de son cousin Mailpreux par haine de sa belle-sœur et par dégoût de son mari, — à qui la faute ?

A elle-même. La femme honnête a le devoir de tout souffrir et de tout perdre, — fors l'honneur. Sa conduite est explicable, soit ; excusable, non. Elle est punie et justement punie. On doit la plaindre jusqu'aux limites de la compassion et du retour sur soi-même, mais on ne saurait l'absoudre.

Si le jeune et brillant comte de Mailpreux s'amuse à flirter pendant son congé et si « sur les instances de sa cousine, » il prolonge sa visite et reste quelques semaines au château de Payroust, s'il éveille la féroce mais juste jalousie du mari, s'il recueille la femme par charité, en fait sa maîtresse par compassion, brise son épée, savoure le fruit défendu de l'adultère et de la paternité coupable, s'il meurt du poison dont il se régale, — à qui la faute ?

A lui, à lui seul. Qu'il soit à sa façon parfait gentilhomme, loyal et généreux, qu'il commence par la pitié, vive par la passion et finisse par le remords, il est coupable d'un bout à l'autre. Sans doute, il a un père trop sévère et une tante trop facile, il est victime de deux excès qui le jettent chacun de leur côté dans la misère, il en voit de dures, mais c'est sa faute et sa très grande faute.

Si Claire de Mailpreux, l'enfant gâtée de l'adultère a des ca-

prices avant l'âge, si, à trois ans, elle gouverne la maison avec « ses grâces charmantes, ses yeux qui ne demandent qu'à se fermer sous les caresses, ses lèvres toujours ouvertes aux baisers, son pied mignon prêt à frapper à la moindre opposition, sa jolie main souvent menaçante, » — à qui la faute ? Si à, dix-huit ans, elle éclate de rire et de joie à un madrigal impertinent du marquis d'Hostal, si « ses yeux disent ce qu'il y a d'ardent dans son tempérament, » si « l'orgueil de son esprit se révèle par une lèvre courte bien ciselée qui sourit rarement » si au charme « impressionnant, inquiétant et fascinant » de cette bouche « exquise » s'ajoute la séduction d'une voix « basse vibrante et voilée, » si le père de tous les vices la conduit à l'abîme, si le péché originel la mort au cœur, si le diable n'en fait qu'une bouchée, — à qui la faute ? Si elle, elle aime mieux être la maîtresse d'un marquis que de ne pas être sa femme, si, révoltée et maudite, elle s'enfuit d'un foyer sans honneur pour se vautrer dans les fanges dorées dont le goût et l'éclat la fascinent, si, Madeleine dévoyée et à demi éclairée du reflet d'un rayon divin, elle meurt, pardonnée sans doute, mais dans les angoisses d'un faux martyr où l'a poussée une passion de pénitence, plus méritoire, mais aussi aveugle que l'autre, — à qui la faute ?

À la honte de sa naissance avant tout. La loi humaine est ainsi faite que les maladies de l'âme sont héréditaires comme les affections morbides du corps. Les premières sont essentiellement curables chez l'individu, mais il faut en entreprendre la guérison.

Le Mailpreux et la de Thure étaient de mauvais médecins, aussi incapables de soigner les autres que de se guérir eux-mêmes. » Le comte, sans le savoir, contribuait largement à développer la volonté capricieuse de sa fille en lui permettant de céder à toutes ses fantaisies..... La mère voyait le danger, s'en désolait et aurait voulu le conjurer, mais elle n'avait ni la force, ni l'énergie nécessaires..... elle pliait toujours, mais en soupirant..... se laissant aller à la dérive d'un courant qu'elle se sentait incapable de remonter. » Certes la plus grande part de la faute de Claire est à ses parents, mais est-elle irresponsable ? Non.

Toute cette logique des faits que nous venons d'exposer et de déduire est magistralement mise en action par l'auteur de : *Cruels Souvenirs*. Si, c'est un coup d'essai, par certains côtés, c'est un coup de maître. Toutefois, emportée par son sujet, son

exubérante pitié et cette indulgence qui sied si bien aux cœurs honnêtes, la narratrice va trop loin et dépasse le but. Un peu plus, elle nous jetterait dans les inextricables discussions du libre arbitre et de la grâce ; nous évoquerions, glorieux et ténébreux fantômes, saint Augustin, Pélagé, Caivin et Jansénius. Lorsque Marthe de Thure dit de sa sœur Claire, encore impénitente : « Qui osera la juger ? Qui dira ce qu'il aurait fait, s'il avait été soumis aux mêmes épreuves ? » elle est encore dans le vrai. Elle interprète et applique les paroles écrites par Jésus-Christ sur le sable aux pieds de la femme adultère ; quand elle exhorte si impérieusement son père à pardonner et à oublier la faute de la comtesse de Thure, elle est dans son rôle de fille et demande le superflu pour obtenir le nécessaire ; mais quand elle écrit, à tête reposée, dans sa préface : « Qui peut dire la part de la fatalité dans les affaires de ce monde ou la part de responsabilité qui revient à chacun de nous ? » elle pose le pied de l'autre côté du Rubicon. Elle a beau en appeler à Dieu et s'en rapporter à lui, le mot de « fatalité » est de trop. Il n'y a point de fatalité. « L'homme s'agite et Dieu le mène, » a dit si bien quelqu'un que tous les bons chrétiens le répètent à l'envi, résignés aux tentations d'en bas et pleins de confiance en la grâce d'en haut.

Quant à la propre infortune de Paul Bertram et de Marthe de Thure, à qui en est la faute ? A personne, car elle est invraisemblable ; le quiproquo, le malentendu, les équivoques de paroles, l'intervention de la cousine à la corbeille de noces, la méprise à propos du dessin, la lettre non reçue sont de petits événements noués à plaisir pour les besoins du roman. La fiction est ingénieuse, puérile par endroits, la rupture du milieu après une camaraderie si compromettante, le coup de pistolet de la fin sans explication sur un soupçon vague, sont hors de proportion avec les événements qui les provoquent. Le lecteur, un peu initié aux ficelles du métier, s'attend à deux dénouements aussi logiques l'un que l'autre entre lesquels le romancier peut choisir.

Marthe envoie le dessin, puis la lettre. La lettre arrive à l'adresse de Paul le lendemain de son enterrement ; on la retourne à l'expéditeur qui reprend sa fonction d'Artigone avec un cadavre dans le cœur et tout est dit.

Paul Bertram reçoit tout et accourt les bras ouverts. Il demande la main de Marthe au comte de Thure. Le sanglier

fronce ses broussailles. — Bertram de qui ? Bertram de quoi ? — Bertram de rien. Oh ! alors, tout ce que vous voudrez, nous sommes dans la logique la plus absolue. Le comte de Thure ne permettra pas une mésalliance. Demandez à un colon blanc pur, s'il donnerait sa fille à un nègre. A quoi va se résoudre la Juliette rassérénée ? Que va faire le Roméo brisé ? Marthe va-t-elle faire comme sa sœur et, la fausse pitié attisant la passion, va-t-elle se jeter follement dans les bras de Paul et s'y perdre, corps et biens ? F'i donc ! Va-t-elle attendre, stoïque et résignée, l'heure de sa liberté, soignant de son mieux et, prolongeant par devoir, par piété filiale et par coquetterie de sacrifice les jours de celui dont la mort seule peut la délier et délivrer son cœur ?

Si je ne me trompe, il y avait là quelque chose à faire. L'auteur de « Cruels Souvenirs » s'est-il défié de ses forces ? « Il » ou « elle » aurait eu tort. A part quelques anicroches de style qui n'ont pas plus d'importance que des coquilles de typographie, l'ouvrage est remarquablement pensé, conduit et écrit d'un bout à l'autre. L'analyse des sentiments et des sensations est sobre, le côté descriptif concis, la théorie artistique seulement entrevue, comme il convient. Nous avons discrètement soulevé un coin du voile qui recouvre l'anonyme, mais nous avons laissé entendre que « Les Cruels Souvenirs » ont été recueillis par une plume féminine. L'auteur appartenant à une classe de la société distinguée, il devrait être superflu d'ajouter que, malgré le thème humain et un peu scabreux qu'il a choisi, la décence dans les tableaux et l'honnêteté dans les mots ont été scrupuleusement gardées, mais nous vivons, hélas ! à une époque où certains devoirs remplis sont matière à compliments.

Nous félicitons donc l'auteur de sa retenue et nous l'attendons à sa prochaine étude des « Fatalités de la Vie. » Nous avons dit pourquoi le titre ne nous satisfaisait pas complètement.

« A qui la faute ? »

VINGT JOURS DE VOYAGE — « Qui je suis importe peu ; il suffit de savoir qu'en 1862 j'appartenais à une administration quelconque en Algérie.

« Survint un jeune prince étranger, accompagné de son aide de camp.

« Un mot en l'air à un dîner chez le gouverneur général, le 2 février au soir, décida, paraît-il, à mon insu, mon annexion provisoire à ces personnages pour une tournée, fort agréable d'ailleurs, dans la province de Constantine. »

L'auteur de l'amusant petit livre auquel ces lignes servent de préface se trompe en croyant que sa personnalité n'ajoute pas singulièrement à l'intérêt de son récit. Ceux qui la devinent derrière le voile de l'anonyme savent qu'elle garantit la véracité scrupuleuse du narrateur et donne un cachet particulier de simplicité et de franchise à ces notes d'un officier aussi exempt du fanatisme militaire que de la pédanterie littéraire. Peut-être d'ailleurs le voile n'est-il pas assez épais pour cacher complètement l'homme modeste qui commence par s'accuser du péché de paresse et, pendant tout le cours du voyage, ne manque pas une fois de se trouver à l'heure, remplit exactement son rôle, se sacrifie à propos, sait si bien se débrouiller et débrouiller les autres et ne perd jamais sa bonne humeur, l'érudit qui sait son affaire sans en faire parade et se garde de broder au profit de sa virtuosité, des variations modernes sur les vieux thèmes, l'artiste qui dédaigne si bien la photographie (p. 130). Il se trahit d'ailleurs au moins deux fois dans le cours de son voyage (p. 116 et 147). Il est bien permis de détester les « cérémonies et exhibitions, bonnes à gâter le plaisir du voyage, » mais l'horreur de la pompe, de la parade et du panache est une vertu si peu commune qu'elle désigne en les distinguant, ceux qui la pratiquent. Il me paraît fort raisonnable de se défier des « chevaux gras à lard, » mais cette excellente théorie est si rarement soutenue en Normandie qu'elle devient un signallement pour celui qui la professe.

Dans cette province de Constantine si curieuse à visiter, où le désert, les rochers, les montagnes, les oasis offrent au voyageur les aspects les plus variés, on pouvait encore en 1862 trouver sur

place des échantillons de la civilisation arabe. Les Convives d'*El Kantara* (p. 81) « *eructabant ad invicem* » au nez du prince surpris et un peu écœuré « qui bondissait sur sa chaise », le kouskous était sans doute poivré plus rouge qu'aujourd'hui (p. 85) et le lait de chamelle avait un tel goût de terroir que notre voyageur en a gardé un souvenir plus fâcheux que de l'eau du puits voisin d'*El Guallalia* « la plus boueuse qu'il eût vue de sa vie et qui sentait le bouc d'une horrible façon » (p. 112). Les *Naylettes de Biskra et de Boussaada* (p. 95, 96, 130), faisaient naïvement leur métier et amassaient leurs dots à l'abri de leurs crasses parfumées. Il faut lire la page où sont décrits les *Fornices* de Biskra. La conclusion m'a rappelé, toute révérence gardée, la lettre de ce petit soldat qui, l'an dernier, décrivait à sa façon les charmes des demoiselles du Tonkin et terminait ainsi son croquis : « Ne craignez rien pour ma vertu, chers parents, elles sont plus laides que le péché mortel. »

Mais ce ne sont pas seulement ces petites anecdotes, ces menues études de mœurs qu'il faut chercher dans le petit livre, modestement intitulé par son auteur : *Pochade Algérienne*. L'aspect des contrées parcourues évoque chez lui les grands souvenirs de l'histoire. Le touriste laisse parler à son heure le véritable anti-quaire et le patriote sincère.

Le 6 février 1862, après avoir gravi les revers du plateau d'El-Mansourah, les voyageurs arrivent au ravin où le commandant Changarnier passe pour avoir sauvé l'armée de Constantine dans la retraite de 1836. Peut-être certains documents nouveaux réduisent-ils à sa juste valeur la manœuvre contestée de Changarnier, mais la bravoure de nos soldats n'en reçoit nulle atteinte. Bien ou mal commandé, le bataillon du 2^e Légal n'en fut pas moins « héroïque » (p. 29).

Le 8 février, les voyageurs visitent Constantine, accompagnés du général Desvaux. « Le général sort du palais au moment où nous arrivons sur la place, nous nous dirigeons vers la kasbah. Le terrain qu'elle occupe, point culminant de la ville, était à notre arrivée, jonché de ruines romaines. Que de souvenirs se pressent dans notre esprit à la vue de ces débris ! Là, sans doute, fut le palais de Syphax ; quelque part, sur cette plate-forme était la chambre où la belle Sophonisbe reçut de Massinissa la coupe empoisonnée qui lui permit d'échapper à la vengeance de Scipion.

Là aussi, le petit-fils du grand roi Numide, l'infortuné Adherbaï paya par les supplices son aveugle confiance dans les promesses de Jugurtha. De combien d'autres scènes tragiques l'antique Cirta fut-elle encore le théâtre !

« A toutes les périodes de son histoire d'ailleurs, la vieille capitale de la Numidie dut à sa position, peut-être unique au monde, d'être le théâtre des dernières luites dont cette province fut témoin. Que de sang versé sous ses murs jusqu'aux derniers siècles dans les guerres avec les souverains de Tunis et jusqu'au jour glorieux où notre drapeau couronna ses vieux remparts ! »

Peut-être ces lignes sont-elles encore plus indiscretes que les inductions de tout-à-l'heure et trahissent-elles l'antiquaire de Tunisie aussi bien que le soldat blessé pour la patrie, mais heureux celui auquel on peut appliquer le vieux pentamètre de Théodore de Bèze, heureux celui dont on peut dire qu'il a combattu,

Barbariem gladio, barbariem calamo.

GUSTAVE LE VAVASSEUR.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DU DIOCÈSE DE COUTANCES

PAR

RENÉ TOUSTAIN DE BILLY,

CURÉ DU MESNIL-OPAC

La *Société de l'Histoire de Normandie*, dont les consciencieux et intelligents travaux ne sont plus à recommander, a, depuis quelques années entrepris de publier, outre son *Bulletin ordinaire*, quelques ouvrages plus considérables qui étaient, depuis leur composition, restés manuscrits et enfouis dans les bibliothèques publiques et privées : l'apparition de ces travaux, dont le plus grand nombre est d'une haute importance, est destinée à répandre un grand jour sur l'histoire de notre pays. Nous avons déjà vu successivement sortir des presses de cette Société *l'Histoire de l'Abbaye de Jumièges*, le premier volume de *l'Histoire de l'Abbaye du Tréport*, les *Mémoires de Pierre Thomas du Fossé*, cinq volumes de *Cahiers des Etats de Normandie* sous Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, *l'Histoire du Mont-Saint-Michel*, une *Chronique de l'Abbaye du Bec*, et une dizaine d'autres ouvrages moins étendus, mais non moins précieux. L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DU DIOCÈSE DE COUTANCES

est venue en 1886 ajouter un nouveau motif à la reconnaissance que nous devons à la savante Société de Rouen pour ses nombreux et utiles travaux.

Le commencement de cette importante publication date de 1874. L'initiative en est due à M. François Dolbet, archiviste du département de la Manche, qui en publia alors le premier volume, puis le second six ans après, en 1880. Depuis ce temps, les occupations de ce savant fonctionnaire ne lui permirent pas de continuer son œuvre ; et la Société, ne voulant pas la laisser inachevée, en confia la continuation à M. Héron, qui vient, comme nous l'avons dit, de publier le troisième et dernier volume en 1886.

La composition de cette Histoire est déjà vieille de près de deux siècles. Elle est due à René Toustain de Billy, curé du Mesnil-Opac, né en 1642 ou 1643, et mort en 1709, avant d'avoir mis la dernière main à son œuvre, comme on peut facilement s'en apercevoir en voyant l'*Histoire du diocèse de Coutances* se terminer brusquement au beau milieu d'un mandement de Charles François de Loménie de Brienne, qui occupait le siège épiscopal de Coutances au temps de la mort de notre auteur. Ce mandement promulgué dans le synode autumnal du 6 octobre 1706, prêche l'obligation de recevoir avec soumission les Constitutions que les Souverains-Pontifes Innocent X et Alexandre VII avaient lancées contre l'hérésie janséniste. Il fallait, disait le prélat, s'y soumettre intérieurement... en condamnant comme hérétique « *le sens du livre de Jansénius condamné dans les cinq propositions.* »

L'histoire de ce digne évêque, qui nous apparaît si catholique dans un temps où l'hérésie cauteleuse des jansénistes était parvenue à se glisser traitreusement jusque dans le cœur des pasteurs des peuples, a été continuée, après la mort de Toustain de Billy, par M. Alphonse Le Marois, jusqu'à la fin de son épiscopat, qui ne se termina qu'avec sa vie, le 7 avril 1720. C'est là que se termine l'*Histoire* tout entière, que Toustain de Billy avait été forcé d'interrompre brusquement au mois de février 1709, frappé subitement d'un mal qui le conduisit au tombeau le 17 avril suivant.

On a des raisons de croire que cette histoire a été composée en français et en latin. On peut le conclure du moins d'une lettre

adressée par l'auteur au Chapitre de Coutances, et dans laquelle il dit : *Exponit quod..... ecclesiasticam totius diœceseos Constantiensis historiam* ROMANO MATERNOQUE SERMONE SCRIBERET. • Cependant il est certain que le texte français, tel que nous l'avons, est une œuvre originale, et que le texte latin n'en était tout au plus que l'abrégé.

Il est impossible de ne pas trouver dans l'œuvre de Toustain de Billy des défauts assez considérables : nous n'y verrions pas même un monument définitif pour l'histoire du diocèse de Coutances, qui demanderait à être plus longuement et plus complètement écrite. D'abord ce livre, malgré sa valeur réelle que nous allons de plus en plus constater, porte le caractère défectueux des autres ouvrages historiques composés dans le même temps : il pèche souvent contre l'exactitude des détails. Le ^{xvii}^e siècle était plus artiste que travailleur. On cherchait alors surtout dans l'histoire, d'abord l'instruction morale, et en second lieu la beauté de la forme. Quant aux événements, on aimait sans doute à bien connaître ceux qui sont de première importance, qui forment, pour ainsi dire, la charpente de l'histoire ; pour les autres, pour ceux qui n'ont guère d'autre mérite que de mettre de l'exactitude dans le récit, on s'en inquiétait assez peu. Il suffisait que l'auteur sût les raconter agréablement : on lui passait le reste. Mézeray lui-même n'avouait-il pas ingénument que les reproches qu'on pouvait faire à un historien pour quelques inexactitudes qui lui étaient échappées, étaient fort au-dessous de la peine qu'il fallait prendre pour consulter les originaux ? C'est en ce même temps que Xénophon, qui n'a fait qu'un beau roman sur la vie de Cyrus, était regardé comme le véritable historien de ce grand prince, à cause de la beauté de son style et du côté moral de son œuvre, tandis que le savant et consciencieux Hérodote, qui avait fait tant de recherches sérieuses, et ne s'était trompé que quand les documents lui avaient fait complètement défaut, était parfaitement laissé dans l'ombre et abandonné dans la poudre des bibliothèques aux chercheurs intrépides qui se sentaient le courage de le lire et de l'étudier.

Toustain de Billy, hâtons-nous de le dire, ne s'est pas laissé tout-à-fait entraîner par le goût léger et paresseux de ses contemporains. Ses recherches sont dans l'ensemble consciencieuses et sagaces, nous allons le constater d'une manière évidente ;

mais une fois qu'il tient son fait, il s'inquiète assez peu des menus détails des circonstances. Ses citations sont le plus souvent défectueuses ou inexactes. Cependant, au fond, elles disent ordinairement ce qu'il leur fait dire, et l'ensemble de l'histoire ne souffre que peu ou point de ses inexactitudes de mots. Ajoutons qu'il citait souvent de mémoire, ce qui n'est pas sans être pour lui une circonstance atténuante. Dans une notice sur notre auteur, faite par M. Matinée, nous trouvons le portrait de l'historien du diocèse de Coutances tracé avec autant d'habileté que de justesse. Nous en emprunterons ici quelques traits.

Après avoir fait observer que Toustain de Billy n'était pas homme à écrire une histoire générale au vol hardi, aux vastes aperçus, M. Matinée ajoute : « Ce qui constitue son originalité, c'est qu'il demeure partout, avant tout Normand, et Normand de son diocèse... C'est quand il reprend pied sur le sol du Cotentin que Toustain de Billy se sent vraiment sur son terrain ». — « Discuter, rectifier une date, voilà son triomphe, ajoute M. Matinée en parlant de la sagacité de notre auteur. Il possède tant de points de repère, et il pratique si bien l'art de s'en servir ! Il a bientôt fait de dépister une méprise, même dans les livres les plus autorisés. *« Il y a de l'erreur »,* dit-il aussitôt ; *on va le voir évidemment.* » Et il tient parole. Son habileté n'a d'égale que sa sincérité. Quand il a épuisé les ressources de l'argumentation, s'il reste encore quelque doute sur la question, il se fait un devoir d'ajouter : *« Au reste, je donne ceci comme une construction ; si l'on trouve mieux, j'y acquiescerai. »* Même quand ses conjectures lui paraissent le mieux fondées, il s'en remet encore au jugement des autres : *« Le sage lecteur en sera juge. »* Telle est ordinairement sa conclusion. »

Il faut dire que M. Matinée nous donne là le portrait d'un historien de valeur. Cette sagacité qui fait reconnaître une erreur même dans un document original n'est pas donnée à tous, et suppose un homme qui possède parfaitement l'ensemble des faits ; c'est pour n'avoir pas cette qualité que certains historiens nous servent souvent des données fausses, contradictoires, qui obscurcissent l'histoire bien plus qu'elles n'y jettent la lumière. Nous aimons assez aussi ce qui est dit des inductions de notre auteur. Certes, l'expérience montre qu'il faut être sobre en fait d'inductions historiques. Combien de fois une hypothèse qui paraissait

d'abord toute simple et toute naturelle n'est-elle pas réduite à néant par un document positif qui tombe ensuite sous la main ? La logique des faits est terrible ; et la divine Providence a une manière de conduire les choses qui échappe souvent à la faiblesse de nos raisonnements. Mais, si nous reconnaissons cette difficulté qui existe à renouer deux ou plusieurs faits par une induction qui n'est pas toujours conforme à la réalité, nous ne pouvons pas non plus souffrir cette brutalité de certains puristes qui n'admettent dans l'histoire que des documents copiés mot à mot et reliés plus ou moins bien l'un à l'autre par des transitions insignifiantes. Des histoires ainsi composées sont insupportables au lecteur, d'une sécheresse désespérante, et d'une froideur à produire sur celui qui a le courage de les lire l'effet que produisait autrefois la tête de Méduse sur ceux qui la regardaient. Il semble qu'on ne peut que détester cordialement ces censeurs grincheux qui, à une conclusion quelque peu inexacte, crient au scandale, viennent vous opposer une charte poudreuse et vous font un crime de n'avoir pas deviné son existence. Nous aimons pour nous la façon d'agir plus large de Toustain de Billy, qui nous donne pour positif ce qu'il trouve écrit dans les monuments, pour probable ce qu'il ne déduit que par raisonnement, quitte à rectifier son opinion, si on lui montre qu'il s'est trompé dans ses conclusions. Un pareil historien ne nous paraît mériter que des éloges.

Bien que Toustain de Billy paraisse avoir négligé complètement l'art délicat des transitions, il presse tellement les événements, il nous attache si bien à la suite de son récit, que jamais on n'est tenté de remarquer les défauts que peut présenter son style. « On s'oublierait aisément à la suite de cette intrépide narrateur, » dit encore M. Matinée. Cependant, malgré son penchant pour son auteur, ce critique avoue que le style de Toustain de Billy ne mérite pas d'éloges, qu'il est généralement négligé, que la construction grammaticale elle-même n'y trouve pas toujours son compte. Ces défauts frappent en effet tout d'abord quand on ne lit qu'une page de Toustain de Billy ; mais, comme nous l'avons dit encore, ils disparaissent dans l'ensemble du livre, en présence de l'intérêt considérable qu'offre, au lecteur, le groupement que l'auteur sait faire des événements qu'il raconte. Il est facile de reconnaître d'ailleurs que si le style du

curé d'Opac pêche en beaucoup d'endroits, c'est de la part de l'écrivain négligence, et non pas ignorance. Toustain de Billy avait fait de solides études, et il vivait dans le beau siècle de notre littérature. On voit par son ouvrage qu'il maniait avec aisance la langue latine, qu'il était quelque peu helléniste, et même poète à ses heures : on peut en citer comme preuve les vers, un peu prosaïques, il est vrai, qu'il a faits sur l'építaphe de l'évêque Algare. Sans être des chefs-d'œuvre, ces vers certainement ne sont pas entièrement dénués de mérite.

Telle est en quelques mots l'Histoire que vient de publier la *Société de l'Histoire de Normandie*. Nous devons ajouter qu'elle n'est pas la seule œuvre de Toustain de Billy. On a de lui en outre les *Mémoires pour l'Histoire du Cotentin*, auxquels se rattachent les *Recherches pour l'Histoire de la ville de Saint-Lô*. Quelques fragments du premier de ces ouvrages ont été publiés en 1864 par la *Société d'Archéologie et d'Histoire* du département de la Manche, sous le titre d'*Histoire civile du Cotentin et de ses Villes* (première partie : villes de Saint-Lô et de Carentan). En 1879, M. Hippolyte Sauvage a publié à son tour sur les mêmes documents une *Histoire de Mortain*.

On ignore ce qu'est devenu le manuscrit original de l'*Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances* ; mais il en existe des copies assez nombreuses. M. Héron, second éditeur de l'ouvrage, en compte cinq. L'une forme quatre volumes de la Bibliothèque nationale (Nouvelles acquisitions françaises, n°s 154-157). C'est de cette copie que M. Héron lui-même s'est servi pour la composition du 3^e volume de Toustain de Billy. M. Dolbet, éditeur des deux premiers, paraît aussi avoir puisé à la même source. Une autre copie fait partie d'une bibliothèque particulière, une troisième est restée dans la famille de l'auteur ; la bibliothèque de Coutances en possède une quatrième ; enfin, il s'en trouve une cinquième au *British-Museum*.

Outre la copie dont nous avons parlé, la Bibliothèque nationale possède encore (Fonds français, n°s 4899 4901), trois volumes de manuscrits originaux de Toustain de Billy : 1^o Des *Mémoires pour l'Histoire du Cotentin*, des *Recherches pour l'Histoire de la ville de Saint-Lô*, et un *Recueil de pièces curieuses non imprimées*. L'auteur avait adressé ces trois ouvrages à M. Foucault, intendant de la généralité de Caen. Du

cabinet de ce dernier, ils passèrent en la possession de M. de Boze, qui les céda en 1728 à la Bibliothèque royale, devenue aujourd'hui la Bibliothèque nationale : ils ne sont pas sortis depuis de cet établissement ; mais il en existe des copies en divers lieux.

Toussain de Billy avait encore composé un *Recueil de Chartes*, dont trois ont été insérées à la fin du manuscrit de l'*Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances*, qui se trouve à la Bibliothèque nationale. On ignore ce qu'est devenu ce *Recueil*. Le savant administrateur en chef de la Bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle, a cru en retrouver la trace dans un catalogue de la bibliothèque d'un abbé de Rothelin, vendue en 1746, et dont un manuscrit portait un titre qui rappelle l'œuvre de Toussain de Billy. Mais M. Delisle ignore lui-même où est passé depuis ce manuscrit intéressant.

On voit d'après ces détails, que nous avons tirés de l'excellente préface mise par le second éditeur, M. Héron, en tête du troisième volume de l'*Histoire du diocèse de Coutances*, que le curé du Mesnil-Opac était un homme vraiment laborieux, et et qu'on trouverait difficilement quelqu'un qui ait mieux employé une vie qui ne dura pas tout-à-fait 70 ans. Malgré les quelques défauts que nous avons signalés précédemment, son livre reste une œuvre utile et importante. Le but de l'auteur a été constamment de rattacher la suite des faits arrivés dans son diocèse à l'histoire générale de l'Eglise ; et comme il est impossible, pendant une longue période du Moyen-Age, de séparer l'histoire ecclésiastique de l'histoire civile et politique, nous trouvons en somme dans l'œuvre de Toussain de Billy une histoire complète du Cotentin rattachée à l'histoire générale de Normandie, qui était en ce temps celle d'Angleterre autant et peut-être plus que celle de France. On ne peut pas dire que Toussain de Billy n'ait travaillé avec succès à cette double tentative de généralisation : il a tiré en suivant cette idée tout le parti possible de son sujet. Le diocèse de Coutances, il est vrai, n'a jamais joué un rôle prépondérant, ni même bien considérable dans l'histoire de l'Eglise ; mais il a cependant produit des sujets de valeur, et vu des événements intéressants. Au point de vue de l'histoire civile, le rôle du Cotentin est loin aussi d'être sans importance dans l'histoire de la Normandie. On peut en dire à peu près ce que le secrétaire général de notre Société, M. Gustave Le Vavasseur, disait en

1882 du département de l'Orne : « L'horizon de son histoire ressemble à celui de ses paysages. Tantôt tranquille, tantôt légèrement accidenté, il offre plus de sujets d'étude que de tableaux tout faits. » Il ne saurait, selon une autre parole de M. Le Vavas seur « évoquer le souvenir de ces terribles combats où s'est joué le sort de la patrie » ; mais il ne manque pas d'événements secondaires qui ont influé sur l'histoire générale du pays ; et, n'eût-il produit que l'illustre famille des Hauteville, il aurait prouvé qu'il renfermait une force vitale capable de le faire connaître sur un rayon assez étendu.

Toustain de Billy a divisé son ouvrage en cinq parties, déterminées, non par les événements de l'histoire ecclésiastique, mais par les événements de l'histoire générale de la province et de la nation. La première de ces cinq parties s'étend de l'établissement de l'épiscopat dans la ville de Coutances, jusqu'à l'établissement définitif des Normands dans la province, en 912. La seconde comprend l'histoire des ducs de Normandie, de 912 à 1034 ; la troisième part de cette époque, et s'étend jusqu'en 1450, où les Anglais furent chassés de France, après la guerre de cent ans. La quatrième s'arrête au moment des premiers troubles excités par les protestants dans la Normandie, en 1560 ; enfin la cinquième va jusqu'à la mort de l'auteur, comme nous l'avons déjà dit.

L'ensemble des faits qui nous sont rapportés dans cette histoire renferme des renseignements utiles sur le « riche passé de notre province, » pour nous servir de la juste expression de M. Héron. S'il ne contient que peu de faits de première importance, ce livre touche à une foule de faits secondaires qui ont leur intérêt réel ; il nous fait connaître plus exactement une foule de personnages, déjà connus par ailleurs, mais qui méritent vraiment de l'être plus en détail ; il fournit les moyens de compléter le *Gallia Christiana*, « et même de le rectifier sur plus d'un point, » dit M. Héron. On peut remarquer en effet que dans un ouvrage de détail aussi considérable que le *Gallia Christiana*, il est difficile à celui qui le compose, quelque savant et sagace qu'il soit du reste, d'arriver à une précision bien absolue. Il est impossible, quand on ne connaît pas très-exactement les lieux dont on parle, qu'on ait toutes les données suffisantes pour bien établir son opinion sur tous les points historiques que l'on est

forcé de toucher ; il est impossible, ou du moins très difficile de ne pas s'égarer quelquefois au milieu des dates, des noms de lieux et autres détails semblables, sur lesquels on est obligé de revenir à chaque instant, quand on écrit de telles histoires. Les Bollandistes eux-mêmes, malgré leur immense mérite que personne ne méconnaît, n'ont-ils pas fait quelquefois des faux pas assez considérables, en particulier quand ils ont voulu appliquer aux localités modernes les noms anciens des lieux que leurs documents leur fournissaient ? et leurs erreurs ne sont-elles pas souvent évidentes au premier coup-d'œil pour l'homme intelligent, même sans étude, qui habite le pays où les saints ont vécu ? Nous en pourrions citer maint exemple pour notre diocèse de Séez en particulier.

Ce rôle de rectifier les erreurs, bien pardonnables, il faut le dire, que l'on peut rencontrer dans un ouvrage général et de longue haleine, rentre tout-à-fait dans les attributions des historiens locaux, et les succès qu'ils obtiennent en ce genre ne sont pas un des résultats les moins intéressants de leurs veilles laborieuses et patientes. Or, nous avons dit que personne ne pouvait être plus propre que Toustain de Billy, à atteindre ce résultat. Ce n'est pas, du reste, le seul avantage que puisse tirer l'histoire de son œuvre savante, et c'est à plus d'un titre qu'il mérite la reconnaissance de la postérité. des Sociétés savantes, qui s'en serviront pour élucider l'histoire de la contrée ; de la Normandie en général, qui lui devra la connaissance d'une des plus belles parties de son territoire, enfin du diocèse de Coutances en particulier, qui lui doit la première histoire sérieuse de son antique église. Nous sommes sûrs, pour ce qui nous concerne, de nous associer au sentiment de la *Société Archéologique de l'Orne*, en rendant ici à ce livre un hommage sincère et mérité. Honneur aussi et vifs remerciements aux deux savants éditeurs, dont le travail intelligent a fait revivre parmi nous l'historien d'une partie si intéressante de notre chère province ; ainsi qu'à la Société qui a eu l'heureuse et généreuse idée de tirer de l'obscurité cette œuvre de mérite dont nous venons de faire l'éloge avec autant de plaisir que de sincérité.

L'abbé L. HOMMEY.

REVUES

I. COMMISSION HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LA MAYENNE, t. II, 1880-1881, t. III, 1881-1882.

Cette Société, qui consentait gracieusement naguère à échanger ses publications avec les nôtres, témoigne par les très-intéressants volumes indiqués en titre, du zèle et de l'heureuse activité de ses membres. Les procès-verbaux des séances abondent en communications curieuses au point de vue de l'histoire et de l'archéologie ; les monuments historiques de la Mayenne, l'inventaire des richesses d'art sont étudiés avec un soin et une exactitude que rehaussent encore les planches d'excellents dessins. Le concours de M. le Préfet de la Mayenne, fondateur de la Société, une généreuse subvention de 800 francs, votée par le Conseil général, lui permettent de donner à ses œuvres une forme vraiment artistique.

La partie des documents contient :

La Préhistoire au Congrès de Vannes, par M. J. Lefizelier, secrétaire général, t. II, p. 107. Il est difficile de mieux résumer une question fort discutée, fort embrouillée, mais qui sort peu à peu de la nuit des siècles infinis où la reléguait des imaginations en quête de merveilleux, pour rentrer dans le champ de l'histoire.

Les Seigneurs de Mayenne et le Cartulaire de Savigny, par M. A. de Martonne, t. II, p. 118. Une courte notice de l'abbaye est suivie par l'analyse annotée des chartes du *Vieux Cartulaire*.

Les Épitaphes latines du Mausolée de Catherine de Chivré, par M. A. Joubert, t. II, p. 140.

Les Épitaphes de l'Enfeu des Gaultier de Brullon, au xvii^e siècle, par M. A. Joubert, t. II, p. 151. C'est avec quoi grossir les *Morceaux choisis* de ces oraisons funèbres que l'on gravait sur la tombe des morts.

Les Héritages et les Héritiers des du Bellay, par M. l'abbé Ch. Pointeau, t. II, p. 175. La partie la plus importante de ce travail est consacrée au testament de Jean du Bellay, cardinal, évêque d'Ostie. Un de nos savants et laborieux confrères, M. le marquis de la Jonquière, donnait à notre dernier Bulletin une étude historique sur cet éminent personnage. La publication de son testament, les contestations qu'il souleva, rappelées avec l'appui de nombreuses pièces justificatives, complètent avec beaucoup d'à propos son histoire. M. l'abbé Pointeau énonce, sur le cardinal, le curieux jugement qui suit : « Par une conséquence des préoccupations qui le fixèrent constamment au milieu du plus grand monde, ce prince de l'Église, qui ne fut cependant pas sans qualités morales et religieuses très réelles, est, pour ainsi dire, condamné à ne jamais paraître dans l'histoire que du côté externe et temporel. On n'a que peu étudié son attachement à l'église et au Saint-Siège, son dévouement sans bornes à un ordre célèbre, qui se levait de son temps, pour combattre victorieusement l'hérésie envahissante, et l'importance de ses œuvres de bienfaisance et de piété.

Titres et Documents concernant la Commanderie de Thévalles, par M. E. Querneau-Lamerie, t. II, p. 235.

Aulerces, Diablintes et Cénomans ; Notes sur quelques-unes de leur voies de communication, t. III, p. 113. La conclusion de ces notes a pour nous plus qu'un intérêt de voisinage. L'auteur a poursuivi la direction d'une voie romaine jusque dans notre département. « Il a donc existé, dit-il, un grand chemin de communication directe entre le Mans et Cherbourg ; au moins, entre le Mans et le Châtelier-en-Messei, c'est-à-dire jusqu'à la limite extrême, de ce côté, de l'ancien diocèse. » C'est mainte-

nant à nos confrères de l'Orne de chercher le prolongement de cette voie, qui, entrant chez nous par Neuilly-le-Vendin, se continuait par Bagnoles-les-Bains, Mont-en-Géraume, la Chapelle-Sainte-Anne-de-Pic-Louvette, la Grande et la Petite-Lée, le Bois-de-Messei, et le Châtellier.

Essai sur les Sépultures mérovingiennes et les Objets de la même époque, dans le département de la Mayenne, par M. J. Le Fizelier (notes rédigées par M. E. Moreau), t. III, p. 119. On a découvert de ces sépultures dans 42 communes. Plusieurs méritent d'être étudiées, spécialement à cause des objets en bronze qu'elles renfermaient. Des dessins, remarquables par leur netteté, permettent d'en bien saisir la forme et le genre d'ornementation. Il faut y joindre :

Sépulture mérovingienne d'Argentré, par M. P. de Farcy, t. III, p. 154.

Un talisman de Catherine de Médicis trouvé à Laval, par M. T. Abraham, t. III, p. 159. C'est une reproduction de la fameuse médaille, à signes cabalistiques, confiée par Catherine de Médicis au président de Mesme. Cette découverte vient réveiller un problème resté sans solution, et qui pourra exercer de nouveau la sagacité des chercheurs.

Villaines-la-Juhel et la fondation de son Collège (1656), par E. Leblanc, t. III, p. 168. Ainsi, grâce aux recherches des membres des Sociétés de province, se compose, page par page, l'histoire de l'instruction en France. On remarque que ces maisons ont été souvent fondées par des ecclésiastiques.

Histoire de Saint-Denis-d'Anjou, par M. André Joubert, t. III, p. 201. Cet érudit et laborieux écrivain affectionne le genre des monographies paroissiales, et sait en rendre la lecture agréable et intéressante. On trouve en celle-ci quelques documents concernant l'architecture du xv^e siècle, et des épisodes sur la guerre des Anglais en nos contrées,

Généalogie des Seigneurs de Château-Gontier, par M. A. de

Martonne, t. III, p. 281. A partir de 1364, les comtes et ducs d'Alençon furent seigneurs de Château-Gontier, au droit de Marie Chamaillard, nièce de Louis, vicomte de Beaumont, décédé sans enfants. On donne à cette occasion de courtes notices sur les ducs d'Alençon, avec mention des aveux qui leur furent rendus.

Les Noms Romains dans le pays des Cénomans, par M. G. Savary, t. III, p. 305. Recherches, dont l'utilité est justement appréciée aujourd'hui, sur l'étymologie des anciens noms de lieu. Elles sont suivies par un aperçu nouveau sur les troubles occasionnés par les Bagaudes, et les ruines de nos cités antiques.

Certificat de l'Etat religieux de la noblesse du Bas-Maine, en 1577, par M. l'abbé Charles Pointeau, t. III, p. 321.

II. REVUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU MAINE, t. XX. Année 1886

Nouveaux documents sur les Comédiens de campagne et la vie de Molière, par M. Henri Chardon, p. 5, 190. On a, cette fois, la fin des aventures et de la vie de M. de Modène, dont l'existence a été tristement mêlée à celle de comédiennes.

Les Coesmes, seigneurs de Lucé et de Pruillé, 2^e partie, de 1508 à 1601, par M. V. Alouis, p. 92.

Une statuette équestre en Bronze de l'époque Gallo-Romaine, découverte à Villaines-la-Carelle, près Mamers, par M. G. Fleury, p. 117. L'auteur pose un nouveau problème aux anti-quaires.

Les Monnaies anglo-françaises, frappées au Mans, au nom de Henri VI (1425-1432), par M. André Joubert, p. 123.

Marguerite Corbin, dame de Sougé-le-Ganelon, par M. P. Moulard, p. 131, 228. Cette dame richissime, devenue veuve, se réfugia dans le monastère des dames Ursulines de la ville de Falaise, afin d'échapper aux poursuites trop vivement intéressées du

baron de Sacy, seigneur de Fresnay-la-Mère. Elle y mourut et laissa de riches aumônes aux religieuses. Son testament donna lieu à la solution très curieuse d'un cas de conscience par Jacques Camus, alors évêque de Seès. C'est du moins ce qui résulte de la publication d'un mémoire recueilli par M. Cochon, sous-inspecteur des forêts, à Alençon, et communiqué par lui à M. Moulard. Il est question, dans ce mémoire, d'un Marc Ferré, secrétaire de Marguerite de Lorraine, inhumé dans l'église de l'Ave-Maria, à Alençon ; de Jean Yver, sieur des Bordeaux, de la ville d'Argentan, de Madelain Bouglier, maître orfèvre dudit Argentan, et d'un merveilleux collier de perles fines, vendu l'an 1656, à la foire royale de Guibray. On y remarquera aussi une longue note biographique sur François de Boispitard, écuyer, seigneur de Cheviers, en Sept-Forges, né à Domfront (p. 288), et le jugement porté sur Hautemer Guillaume, seigneur de Fervagues, « grand maître de la maison de François de France, duc d'Alençon, sur l'esprit duquel il exerça une influence funeste. »

Jean Portier, curé de Saint-Hilaire, du Mans, auteur latin, par M. Sébastien de la Bouillerie, p. 313.

Quelques Étudiants Manceaux en l'Université d'Orléans, au XVII^e siècle, par le R. P. Dom Paul Piolin, p. 376.

Sceaux de Philippe de Luxembourg, évêque du Mans, par M. Eugène Hucher, p. 185, 381.

III. BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE VOSGIENNE, 10^e Année, 1886-1887.

De la Tradition du Dragon dans les anciennes Eglises-Cathédrales de la Lorraine, par M. A. Benoît, p. 5. Au jugement de l'auteur, les victoires des premiers prédicateurs de l'Évangile contre les dragons, ou des premiers moines contre les bêtes sauvages paraissent n'être qu'une allégorie de la victoire du bien contre le mal.

L'Alsace du Siècle de Louis XIV, étude historique, par

M. de Boureulle, p. 19. Histoire de la guerre de Trente-Ans, en Alsace, et des Traités qui ont ratifié la cession de cette province à la France (1615-1672). « A aucune époque de l'histoire, dit M. de Boureulle, en citant M. L. Spach, ce pays, si beau lorsqu'il jouit de quelque calme, n'avait offert le spectacle d'une désolation si grande : les Huns, les Madgyars, les Armagnacs avaient passé, rapides comme des torrents..... Mais depuis 1632, l'Alsace avait été constamment sillonnée en tous sens par les armées des deux parties belligérantes..... Les populations urbaines et rurales n'étaient pas seulement décimées, mais réduites à de minimes fractions, par les angoisses, les tortures le déshonneur, les maladies, la faim, le désespoir. La guerre des Suédois est restée dans tous les souvenirs comme le synonyme des plus grands fléaux qui puissent frapper une nation. »

« A dater de 1640, continue M. de Boureulle, on peut considérer l'Alsace comme province conquise. » Le 30 septembre 1681, Strasbourg se rendait à la France. Pourquoi faut-il que les anniversaires de ces dates célèbres ne soient plus pour l'Alsace et pour la France que des journées de deuil ?

Epinal et Saint-Goëry, par M. l'abbé Ch. Chapelier, p. 63. Il est surtout question des reliques de saint Goëry et du culte qui leur a été rendu, à Epinal, jusqu'à nos jours.

Walther de Vosges (iv^e siècle), par M. Gaston Save, p. 115. « M. E. Beauvois a prouvé, dans un important ouvrage, que les poèmes de *Nibelungs*, loin d'être des compositions de fantaisie, sont l'écho de chants héroïques des iii^e et iv^e siècles, et qu'il faut tenir pour historiques une grande partie des détails qu'ils contiennent sur les héros Francs et Burgondes de cette époque. » S'appuyant sur ces conclusions, M. Gaston Save s'est donné la tâche de rechercher les traces historiques du héros qui portait, dans ces poèmes, le nom de Walter de Vosges. On suit avec plaisir ces excursions à travers des époques mystérieuses, où une sorte de chevalerie poétique apparaît déjà, d'autant qu'elle est plus fortement accusée par le contraste de mœurs barbares et atroces.

Monographie du Patois de la Bresse (Vosges), par le cha-

noine J. Hingre, p. 143. C'est une grammaire complète. Je ne l'ai pas apprise et ne puis louer que le zèle et la patience de l'auteur.

Nicolas Wolff et la défense de Rothau, en 1814, par M. Gaston Save, p. 255. « Cent-vingt Vosgiens, mal équipés, mal armés, ont arrêté, en 1814, au col de Schirmeck, quinze mille Russes, dont le général s'est suicidé de honte et de désespoir. » Ces Spartiates français, ces héroïques volontaires étaient commandés par Nicolas Wolff. M. Save leur élève, d'une main reconnaissante et comme un présage heureux, ce monument historique.

Catalogue des Terres cuites Gallo-Romaines du Musée de Saint-Dié, par M. Gaston Save, p. 299. Ce musée est important par les nombreuses statuettes, bustes, moules qu'il renferme ; il ne sera pas inutile d'en parcourir la liste.

IV. BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE LA CHARENTE, V^e Série, t. VIII. Année 1886

La Misère et les Epidémies à Angoulême, aux xvi^e et xvii^e siècles, par M. A. P. Lièvre, p. 2. M. A. Lièvre nous ouvre les registres des délibérations du corps de ville et nous fait assister aux angoisses, aux frayeurs, aux douleurs de peuples accablés de maux dont la guerre était parfois le moindre, mais que des âmes généreuses et héroïques se sont toujours dévouées, sur la chrétienne terre de France, à soulager et à prévenir.

L'Abbaye de Nanteuil-en-Vallée (Angoumois, diocèse de Poitiers), par M. Rempnoulx-Duvignaud, p. 125. Encore une, et il ne faut pas s'en plaindre, de ces monographies qui ont fourni tant de renseignements sur l'histoire provinciale de la France, les noms, les mœurs, les coutumes de ses habitants. De nombreuses chartes et pièces justificatives, publiées en appendice, donnent à celle-ci une valeur qu'on ne manquera pas d'apprécier.

Lettre sur un vase à l'emblème du poisson provenant de la

sépulture cloisonnée de Vieux-Cérrier, etc., par M. Louis de Fleury, p. 237. Cette découverte sera accueillie avec joie par les archéologues chrétiens et prendra rang parmi les témoignages de l'antiquité de nos églises gauloises.

Boules et Pierres de Jet dans les dépôts quaternaires, par M. G. Chauvet, p. 245. Recommandé à l'attention des investigateurs de la préhistoire.

Monographie de Tusson (Charente), par M. Daniel Touraud, p. 257. Marguerite d'Angoulême séjourna, tout l'été de 1547, dans le monastère de ce lieu. On la voyait souvent se mêler aux prières des religieuses « en leurs messes et vespres, » et remplir au chœur « l'office d'abbesse. » Cela pourra donner le désir de mieux connaître cette localité, illustrée par la présence d'une princesse qui tient par tant de souvenirs à notre pays. L'auteur s'est préoccupé des questions sociales qu'agite notre époque et spécialement de l'organisation de la famille et de la propriété.

V. MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, etc., DE L'ARRONDISSEMENT DE VALOGNES, t. IV 1885-1886.

Outre quelques articles de biographie et d'histoire consacrés spécialement à Valognes, par M. A. Fagart, je signalerai :

Les Cordeliers de Valognes (1477-1790), par M. A. Benott, p. 30.

Les Derniers jours du Bailliage de Valognes, par M. Guimond, p. 55.

Les Impôts directs payés à Valognes au XVII^e siècle, par M. A. Fagart, p. 93.

L'exagération du fisc a été de tous temps l'écueil des gouvernements. C'est par là que périt l'empire Romain, où, selon le mot expressif d'un auteur contemporain, le nombre des fonctionnaires était devenu plus considérable que celui des contribuables ; c'est en partie par le même abus que la Monarchie fran-

çaise a donné prise à la Révolution. Hélas ! les sentences de l'histoire contre ces oppressions ruineuses n'ont pas la puissance d'en prévenir le retour.

VI. REVUE DE L'AVRANCHIN, t. III. Année 1886.

La Revue de l'Avranchin échange avec nous ses Bulletins, composés des procès-verbaux des séances, des communications, présentations d'ouvrages, remarques, analyses et pièces de courte haleine. Cela forme une somme si considérable d'articles, qu'il est impossible d'en essayer l'analyse, ni même d'en énumérer la liste. Chez cette Société, on donne une attention considérable à la philologie et à l'étymologie des mots, les récits populaires y sont appréciés et recueillis avec soin, des pièces de poésie, d'allures et de genre divers, n'y sont pas rares, la botanique a, parmi ses membres, des historiens qui ont fait la gageure, paraît-il, d'enlever à cette science la réputation d'aridité qu'on lui faisait jusqu'ici. En résumé, beaucoup de choses et beaucoup de variété : bien difficile celui qui n'y trouvera pas matière d'une lecture attrayante.

P. BARRET,

Curé de Mieuxcé.

CHRONIQUE

UN ENFANT DE FORTUNE, SOUS L'ANCIEN RÉGIME

La Notice suivante qui a sa place dans notre Chronique, établit que, sous l'ancien Régime, les voies de la fortune n'étaient pas fermées aux plus humbles des enfants du peuple.

Vers l'année 1698, naissait en la paroisse de Carnettes, aujourd'hui réunie à la Genevraye, un enfant du nom de Pierre Guimard. Jeune, il perdit ses parents qui lui laissèrent, pour tout avoir, environ quinze livres de revenu.

A l'âge de douze ans, il partait de Carnettes « chargé dit l'abbé Lorieul (1) de misère et de pauvreté, habillé de toile, les pieds dans deux sabots, ne sachant ni lire, ni écrire. »

Un homme de son village qui, chaque année, allait aux environs de Versailles travailler à la moisson, l'emmena avec lui. Il l'engagea, en qualité de vacher, chez un laboureur dont la ferme était voisine du parc du Château.

Pierre Guimard était dans cette occupation depuis trois ans, lorsqu'un nommé Le Bel, concierge du Château, le rencontre gardant le bétail de son maître. Frappé de l'air de droiture que reflète son visage, il lui demande s'il consentirait à devenir le petit domestique de son fils.

(1) Jacques Lorieul, curé de la Genevraye, de 1749 à 1779, a laissé par écrit des Notes sur sa paroisse et sur les environs (v. Registre des Baptêmes, Mariages, etc., de la paroisse de la Genevraye, 1758-1791).

Pierre répondit qu'il le voulait bien. Il se fit solder ses gages par le laboureur et entra, le jour même, dans sa nouvelle place.

M. Le Bel, fils, ayant été chargé par le roi Louis XIV d'une commission importante en Provence, emmena Guimard avec lui.

Au bout de six ans, M. Le Bel fut rappelé à Versailles, afin de succéder à son père en qualité de concierge. Ne pouvant plus conserver Guimard à son service, il le fit frotteur des appartements et lui procura bientôt l'emploi de garçon garde-meubles du Château.

Guimard se maria alors assez avantageusement. Devenu veuf, il passa à de secondes noces. Ce nouveau mariage accrut considérablement sa fortune.

Ses fonctions augmentaient, en même temps que son avoir. Il ouvrait et fermait chez le roi, avait une charge chez la reine et deux chez M. le comte de Provence ; de plus, il était directeur des petits appartements.

Son crédit à la Cour était au-dessus de ce qu'un homme parti de si bas aurait pu imaginer. Tous les jours, il parlait au roi et les autres domestiques le respectaient. Louis XV avait en lui une confiance qui ne fit que grandir après la tentative du régicide Damiens.

A l'avènement de Louis XVI, il fut maintenu dans toutes ses charges qui, après lui, occupèrent six personnes.

Devenu veuf une seconde fois, il contracta un troisième mariage, quatre ans avant sa mort.

A son décès, en décembre 1775, il laissait une fortune évaluée à douze cent mille livres.

RENÉ LOUVEL

CHANOINE, DOYEN DU CHAPITRE DE SÉEZ

1802-1887

L'abbé Louvel René-Jean-François, naquit à Champsecret, le 18 juin 1802. Il était le second de huit enfants.

Ses parents, ayant remarqué en lui une intelligence précoce, l'appliquèrent de bonne heure aux études. Ils le placèrent d'abord au Collège de Domfront, puis à celui de Falaise, que dirigeait l'abbé Hervieu. Ce prêtre, recommandable par le talent et la vertu, avait confessé la foi aux plus mauvais jours de la Révolution; il devait laisser après lui le renom d'un excellent éducateur de la jeunesse. Il fut secondé à Falaise par plusieurs professeurs qui sortaient de l'Ecole Normale supérieure, en particulier par MM. Dubois et Damiron. Sous la conduite de si habiles maîtres, René Louvel s'adonna avec ardeur à l'étude des lettres. A quinze ans, il terminait glorieusement sa rhétorique et entra, l'année suivante, au Grand Séminaire de Séez. Il y fit sa philosophie sous l'abbé Brionne, le dialecticien peut-être le plus remarquable que le département de l'Orne ait produit dans ce siècle (1).

(1) Jean-Baptiste Brionne, né à Lonlay-l'Abbaye, le 29 juillet 1788, professa d'abord la philosophie au Grand Séminaire de Séez. En 1825, il se rendit à Paris. De maître éminent devenu disciple, il suivit les cours de Saint-Sulpice. La façon d'argumenter de cet abbé Normand, d'apparence timide et embarrassée, étonna les élèves. Les professeurs, de leur côté, refusèrent de donner des leçons à un homme de qui ils se déclaraient prêts à en recevoir.

M. Brionne rentré au Grand Séminaire de Séez, y enseigna de nouveau la philosophie, puis la théologie. Il se retira au Petit Séminaire, en 1833. Il y professa pendant quelque temps la classe de sixième, pour suppléer un professeur malade et fut chargé de faire le catéchisme aux élèves des classes supérieures. Vers l'année 1838, il remonta dans la chaire de philosophie, où il donna de nouvelles preuves de sa haute capacité. Ce fut pendant son séjour au Petit Séminaire qu'il composa deux traités, qui ne donnent qu'une idée imparfaite de son talent : l'un, sur la *Logique*; l'autre, sur l'*Usure*. Ses scrupules l'avaient tenu à l'écart du sacerdoce. Il mourut diacre, au Grand Séminaire de Séez, le 19 mars 1842.

Obligé pour cause de santé d'interrompre ses classes, il ne les reprit qu'à dix-neuf ans. C'est à Paris, sous les prêtres de Saint-Sulpice, que René Louvel fit son éducation ecclésiastique. Deux de ses professeurs, MM Affre et Lacroix, devinrent, l'un, archevêque de Paris; l'autre, évêque de Bayonne. Il eut pour condisciples et pour émules, l'abbé Lacordaire, le futur confesseur de Notre-Dame, et MM. Dupanloup, Olivier, Mathieu, Rousselet, destinés tous quatre à l'épiscopat.

L'abbé Louvel fut ordonné prêtre, le 30 juin 1836, et pourvu de la chaire de Morale au Grand Séminaire de Séez.

Sa science et les traits d'esprit dont il assaisonnait ses leçons lui donnèrent faveur auprès des élèves. Il ne fit cependant alors que passer au Séminaire. Ses vues particulières sur la direction de la maison, et son ardeur à soutenir l'opinion, réputée alors libre dans l'école, que les Princes ont le pouvoir d'établir des empêchements dirimants de mariage, déterminèrent l'évêque de Séez, Mgr Alexis Saussol (1), à envoyer, au bout d'une année, le jeune professeur dans le ministère paroissial.

M. Louvel fut nommé curé d'Igé et desservit cette paroisse pendant neuf ans. Rappelé à Séez, en 1836, par Mgr Mellon Jolly, successeur de Mgr Saussol, il fut mis à la tête du Grand Séminaire, que l'on venait d'installer dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin de Séez.

Supérieur de cette maison, depuis 1836 jusqu'à 1848, M. Louvel, déploya, pendant ces douze années, les ressources de sa haute intelligence. Il instruisit avec zèle et sagacité les clercs confiés à sa sollicitude et fut admis en qualité de vicaire général, tant honoraire que titulaire, aux conseils de Mgr Mellon Jolly et de Mgr Charles-Frédéric Rousselet. Ce dernier, sacré évêque de Séez, au commencement de 1844, garda tout d'abord M. Louvel dans son administration; mais il le remplaça successivement comme vicaire général et comme supérieur du Séminaire.

A la date du 15 septembre 1848, M. Louvel était nommé cha-

(1) Mgr Saussol regardait la doctrine favorable au *Pouvoir des Princes* comme absolument erronée. Il la censurait parfois avec sa franchise toute méridionale et ne craignait pas de la traiter d'hérésie, bien qu'on lui fit observer qu'elle n'avait encouru la condamnation d'aucun Pape, ni d'aucun Concile. La condamnation arriva à son heure. Vers l'année 1853, Pie IX réprouva les principes d'où quelques théologiens faisaient découler le prétendu *Pouvoir des Princes*.

noine de la cathédrale. En 1850, il figurait au Concile provincial de Rouen, comme délégué du chapitre de Séez.

Cet homme, organisé pour l'action et pour l'étude, emploiera les loisirs que lui laisseront ses obligations de chanoine, à prêcher des missions dans les paroisses, à diriger les religieuses et les élèves de la Providence de Séez, à composer plusieurs ouvrages :

Il reste de M. l'abbé Louvel :

— *Oraison funèbre de Mademoiselle de Mésenge (Gabrielle-Marie-Louise)*, prononcée dans l'église d'Aunay-les-Bois, le 16 février 1854. — Orléans, Blanchard, 1854, in-8°, 15 p.

— *Tractatus de Castitate*, Auctore Lupello, presbytero, in Seminario majori Sagiensi olim superiore. — Parisiis, apud Jacobum Lecoffre, 1858, 2 vol. in-8°.

— *Eloge du Bon René*, par un de ses arrière-neveux. — Séez, Montauzé, 1866. in-8°, 38 p. (1).

— *Etude sur la Prophétie de Blois*, par un théologien. — Caen, Pagny, 1871, in-12, 46 p.

— *Notice sur M. et M^{me} de Moloré de Fresnaux*. — Séez, Montauzé, 8 p.

— *Abrégé de la Théologie Dogmatique et Morale*, en français. — Manuscrit.

— *Eloge de Suzanne Mathilde Loveday, baronne de Saint-Sauveur*, prononcé le 18 octobre 1866, dans l'église de Sainte-Honorine-la-Chardonne. — Manuscrit.

— *Notice Historique sur la Communauté de la Providence de Séez*. — Ouvrage non terminé, manuscrit.

— *Histoire du Bon René* (commencement). — Manuscrit.

Monsieur Louvel est mort à Séez, étant doyen du Chapitre, le 31 mars 1887. Il avait été, dès le Séminaire, un des tenants du Gallicanisme de Bossuet. Il garda sur ce point ses premières idées, jusqu'au Concile du Vatican.

Ayant eu à loger des officiers Allemands pendant la guerre de 1870, ces hôtes imposés sachant qu'ils étaient chez un chanoine, homme distingué et docte théologien, lui demandèrent s'il était Gallican. — Je l'étais avant le Concile, répondit M. Louvel,

(1) Le Bon René, grand-oncle de M. l'abbé Louvel, était un simple ouvrier. Il vécut et mourut pauvre des biens de la terre, mais riche du trésor de ses œuvres, qui lui avaient acquis, dans tout le pays de Champsecret, la réputation d'un saint.

mais depuis que l'Eglise a prononcé contre moi, j'ai cessé de l'être. »

Plus que la science, cette parole de filiale soumission restera, pour M. Louvel. comme un titre de gloire devant les hommes et devant Dieu.

J. ROMBAULT.

On doit se rappeler que, dans son discours prononcé à la séance publique annuelle à Seès, M. de La Sicotière a montré avec une grande autorité combien il serait avantageux et relativement facile de réunir dans les archives de la Société une foule de brochures, autographes, pièces manuscrites ou imprimées, cartes, plans, portraits, etc.

Cette collection, qui devrait comprendre d'une façon toute spéciale les documents relatifs au département de l'Orne, sans toutefois exclure les autres, pourrait, grâce à la générosité des Membres, devenir avec le temps très riche et très intéressante.

Le 10 janvier 1887, M. de la Sicotière a repris le même sujet, et fait un chaleureux appel à toutes les générosités, à toutes les bonnes volontés. Il a pris du reste le meilleur moyen de susciter les dons, c'était d'en faire lui-même. Il apportait donc avec lui 85 pièces, dont un grand nombre fort curieuses, et il en promettait d'autres pour l'avenir.

Un si bon exemple ne pouvait manquer d'être suivi, et dès la séance suivante, 24 février, M. l'abbé Rombault offrait à la Société un volume manuscrit de Plet-Beaupré, député à la Convention, composé de copies de lettres écrites par lui sur divers sujets et notamment sur la restauration des Haras dans notre pays. Le même jour, M. le docteur Jousset nous adressait plusieurs portraits et dessins.

L'an dernier, M. Sauvage nous avait déjà donné bon nombre de pièces de diverses natures; le 30 juin de cette année, il nous faisait remettre un nouveau don, composé des autographes de trente six personnages, la plupart contemporains, et de onze autres pièces.

Dans ces circonstances, la Société a une double mission et un double devoir; c'est d'abord de remercier, et en second lieu de demander et de demander encore. Notre manière d'acquiescer ne peut-être celle d'un amateur ordinaire. « C'est, disait M. de La « Sicotière, œuvre de patience et de goût, plutôt que de science « et d'argent; œuvre collective surtout, et destinée à se grossir « bien moins des libéralités du riche que du dernier successif du « modeste collaborateur. Veuillez donc y réfléchir un moment. « Supposez que chacun des membres de notre Société lui fasse « hommage par an d'une pièce, d'une seule pièce, d'un auto- « graphe sauvé du panier, d'un portrait, d'un plan, d'une gra- « vure, d'une brochure sans aucun intérêt pour lui, et demandez- « vous ce qu'auront produit au bout d'un an, de dix ans, ces « offrandes si peu coûteuses et ces alluvions presque insensibles. »

H. B.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE DE L'ORNE

Séance publique annuelle du 27 octobre 1887.

Procès-verbal de la séance.

Le 27 octobre 1887, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville d'Alençon, la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* a tenu sa réunion générale annuelle, sous la présidence de M. de La Sicotière, sénateur.

A une heure et demie, séance administrative. Le seul point à l'ordre du jour est le renouvellement annuel de la Commission de publication et d'une partie du Bureau. Les membres sortants du Bureau sont MM. Lecointre et de Contades ; l'un et l'autre sont réélus au scrutin secret et à l'unanimité, en qualité de vice-présidents. Les membres de la Commission : MM. Rombault, Appert, Arnoul, Blanchetière, Le Neuf de Neuville, Dumaine, sont également réélus à l'unanimité.

A 2 heures dix minutes, séance publique. La salle est presque comble. On y compte beaucoup de membres de la *Société Historique*, de notabilités de la ville et des environs, d'ecclésiastiques ; les dames surtout ont répondu en très grand nombre à l'invitation qui leur a été adressée. L'accueil plus que bienveillant que la Société a reçu dans cette circonstance doit être pour elle un pre-

cieux encouragement et ne peut que lui inspirer le désir de mériter de plus en plus la faveur du public intelligent et lettré.

M. le Président annonce que M. le Préfet de l'Orne et M. le Maire d'Alençon, absents l'un et l'autre de la ville, lui ont exprimé par lettre leur regret de ne pouvoir assister à la séance.

Se sont également excusés les Membres suivants :

MM. Adigard, de Domfront ; Appert, de Flers ; de Beaurepaire, de Caen ; vicomte de Broc, de Bellême ; comte de Contades, de la Ferté-Macé ; de Courtilloles, de Saint-Rigomer-des-Bois ; docteur Jousset, de Bellême ; Lelièvre, de Saint-Jean-des-Bois ; Marigny, de Seès ; Mériel, de Falaise ; Moisson, d'Yport ; Paul Romet, d'Alençon.

Le programme était ainsi composé :

1° Discours de M. L. DE LA SICOTIÈRE, président : L'Emigration percheronne au Canada pendant le XVII^e siècle.

2° Compte rendu des travaux de la Société pendant l'année, par M. G. LE VASSEUR, Secrétaire général.

3° Saint-Léonard d'Alençon, par M. l'abbé HOMMEY.

4° Souvenirs de jeunesse — Rémy Belleau, par M. le docteur JOUSSET.

5° François Pouqueville, du Merlerault, membre de l'Institut, par M. l'abbé ROMBAULT.

6° Poésie, par M. Paul HAREL.

7° L'Assistance médicale dans l'Alençonnais, sous Louis XVI, par M. l'abbé BARRET.

8° Miettes de l'Histoire d'Alençon : La Ballade du gentil duc. — La Clémence de Louis XI. — Pire que morte, rondeau, par M. G. LE VASSEUR.

Toutes ces lectures ont été faites dans l'ordre indiqué. Nous les reproduisons dans le présent Bulletin, suivant l'usage. Elles ont été accueillies avec une grande faveur. Les pièces de vers ont soulevé les applaudissements unanimes de l'auditoire.

La séance a été levée à quatre heures trois quarts,

H. BEAUDOUIN,

Secrétaire de la Société.

DISCOURS

DE M. L. DE LA SICOTIÈRE, PRÉSIDENT.

L'ÉMIGRATION PERCHERONNE AU CANADA

PENDANT LE XVII^e SIÈCLE

MES CHERS CONFRÈRES,

Il y a cinq ans, à pareille époque, notre *Société Historique et Archéologique de l'Orne* avait à Alençon sa première réunion publique. Les séances qu'elle a tenues depuis à Argentan, à Domfront, à Mortagne, à Scès, n'ont été ni sans intérêt, ni même sans éclat. Nous avons le droit d'être fiers et le devoir d'être reconnaissants de l'accueil sympathique et empressé que nous avons reçu dans toutes ces villes, des encouragements qu'y ont obtenus nos efforts, des adhésions honorables et nombreuses qui y sont venues grossir nos rangs. Le cercle des stations que nous nous proposons de parcourir ainsi n'est pas épuisé ; mais nous ne saurions nous imposer à l'avance un itinéraire que beaucoup de circonstances particulières pourraient déranger. Il était temps pour nous de revenir à Alençon, notre point de départ, le foyer principal de nos réunions particulières et de nos études. Que ceux de nos confrères, étrangers à la ville, qui ont bien voulu, quelques-uns de fort loin, répondre à notre appel, reçoivent nos vifs remer-

ciments. Qu'ils les partagent avec M. le Maire d'Alençon, qui a mis cette salle à notre disposition avec un courtois empressement, avec les personnes distinguées que j'aperçois ici en si grand nombre et dont vos lectures, piquantes ou savantes, sévères ou poétiques, vont tout à l'heure, mes chers confrères, justifier et récompenser l'attente.

Pourquoi faut-il qu'une note discordante, une seule, se mêle à votre satisfaction et à la mienne ? Pourquoi votre indulgence obstinée m'a-t-elle condamné à reprendre ce fauteuil de la présidence que tant d'autres parmi vous, mes chers confrères, ont tant de titres pour occuper mieux que moi, et vous condamne-t-elle vous-mêmes, vous et cet auditoire, dont ce n'est pas la faute, à subir la monotonie, je pourrais dire l'ennui, des mêmes remerciements, des mêmes conseils, des mêmes compliments passant toujours par la même bouche ?

Vous auriez dû songer aussi que les forces de votre président, sinon sa bonne volonté, s'épuisent ; que les nombreux sujets qu'il a dû traiter déjà devant vous, en séance publique, lui rendent de plus en plus difficile le choix de ceux qu'il doit traiter encore.

Je me propose de vous entretenir aujourd'hui de l'*Emigration Percheronne au Canada*, pendant le XVII^e siècle.

Le sujet n'est pas spécialement Alençonnais, mais assez d'autres lectures, dans cette séance, évoqueront devant vous les souvenirs particuliers de notre ville ; Alençon, d'ailleurs, paya comme vous le verrez, son tribut à cette émigration, à laquelle prirent une si large part nos concitoyens du Perche et des contrées limitrophes, et qui est une des pages, les plus inconnues hélas ! et pourtant les plus intéressantes, les plus glorieuses, j'oserais dire les plus vivantes de notre histoire, — non pas seulement de notre histoire provinciale, mais de notre histoire nationale.

* *

On ne sait pas assez que la France avait été jusqu'au milieu du siècle dernier une des plus grandes puissances coloniales du monde. Elle possédait la majeure partie de l'Amérique du Nord. La Nouvelle-France, comme on l'appelait, formait un immense triangle de 800 lieues à peu près de côté, de 300,000 lieues carrées environ, grand comme la moitié de l'Europe, onze fois grand

comme la France continentale. Le Canada et l'Acadie occupaient la partie de ce vaste territoire limitrophe de l'Océan Atlantique et les deux rives du fleuve Saint-Laurent : l'Acadie vers le Sud.

Les premières tentatives faites par les Français pour s'établir au Canada remontaient à François I^{er} qui craignait avec raison que l'Espagne ne prit pour elle seule le Nouveau-Monde tout entier. Il aurait voulu que la France en eût aussi sa part. En 1434 et 1435, Jacques Cartier, de Saint-Malo, un des plus illustres marins dont se glorifie cette ville, avait découvert le golfe et le fleuve Saint-Laurent. D'autres voyages d'exploration et de commerce avaient suivi, mais sans amener d'installation durable. C'est seulement au commencement du XVII^e siècle que de Pontgravé et Chauvin, négociants de Saint-Malo, obtinrent du Gouvernement français le privilège du commerce du Canada, à charge par eux d'y créer, au nom du Roi, des établissements fixes avec une population sédentaire. De Monts, qui leur succéda, s'attacha surtout à l'Acadie ; de Popincourt, cessionnaire de de Monts, au Canada. Samuel Champlain, armateur intelligent, eut l'idée heureuse de remonter le Saint-Laurent et de fonder à une grande distance de son embouchure, le poste de Québec, destiné à devenir la capitale du pays. Henri IV et Sully virent ses cartes et goûtèrent ses projets. Richelieu, avec l'intuition du génie les encouragea (1) et créa même la compagnie Richelieu ou des Cent-Associés, dont le but était la colonisation de la Nouvelle-France, non pas seulement par l'extension de la chasse, de la pêche et du commerce des pelleteries, mais par l'agriculture et par l'envoi de colons agricoles (2). Nous eûmes, dès le commence-

(1) A l'appui de cette sollicitude de Richelieu pour la colonie du Canada, on peut consulter le *Voyage à la Nouvelle-France, du capitaine Charles Daniel, de Dieppe*, 1629, publié par M. Félix, dans la collection des *Bibliophiles Normands*, M.D.CCC.LXXXI.

(2) L'acte de création est du 29 avril 1627. Le maréchal d'Effiat, le commandeur de Razilly, Champlain et Richelieu lui-même figuraient au nombre des fondateurs ; les autres appartenaient à la noblesse, à la magistrature, à la bourgeoisie et au commerce des principales villes du royaume. La compagnie devait, en 1628, envoyer au Canada 2 à 300 hommes, tous français et professant la religion catholique, ouvriers des professions les plus utiles, et ensuite 4,000 colons des deux sexes, dans l'espace de quinze ans. Mais la mise de chaque associé n'étant que de 3,000 livres, le capital de la compagnie était fort insuffisant. Les objets d'échange que l'on transportait au Canada, à cette époque, étaient principalement « des capeaux, couvertures, bonnets de nuit, chapeaux, chemises, draps, haches, fers de flèches, aleines, espées, des tranches pour rompre la glace

ment, pour alliés dans notre conquête, les Hurons, une des peuplades les plus considérables du vieux monde Américain, pour ennemis les Iroquois, rivaux acharnés des Hurons. Mais l'œuvre naissante ne tarda pas à succomber sous les efforts des Anglais que Richelieu, trop occupé des guerres intérieures, ne pouvait combattre au loin avec une suffisante énergie. Nos colons furent enlevés ou chassés (1629). Ce n'est qu'en 1632, par le traité de Saint-Germain, que la France rentra en possession de sa colonie américaine. A partir de ce moment, la protection constante de Richelieu, celle de Colbert, ce grand ministre, qui, lui aussi, savait voir de loin comme de près et lire l'avenir dans le présent, l'habileté et le dévouement de l'Intendant Talon (1667-1672) et plus que tout l'intelligente et vaillante activité des colons élevèrent progressivement la colonie à l'apogée de sa prospérité. Mais la mère patrie, ingrate envers ses enfants, ne sut ni seconder leurs efforts, ni même en profiter. Elle cessa de faire des sacrifices pour augmenter leur nombre et pour les soutenir. Elle les laissa se défendre seuls, dans des conditions d'infériorité déplorables, contre les attaques sans cesse renaissantes des Anglais et des Sauvages. En 1711, le traité d'Utrecht abandonna à l'Angleterre la souveraineté de Terre-Neuve et de l'Acadie ; mais ces contrées restaient encore françaises par le cœur, et, en 1755, la plus odieuse et la plus cruelle des spoliations, tache éternelle pour l'honneur anglais, expulsa complètement de la Péninsule la race généreuse et vivace qui l'habitait, pour la livrer aux milices de la nouvelle Angleterre (1). Quelques années plus tard, ce fut le tour du Canada lui-même. Après des prodiges de valeur inutilement faits par Montcalm et d'autres officiers français, un nouveau traité, celui de 1763, céda à l'Angleterre tout le Nord du continent américain ; l'Espagne eut la Louisiane et les régions de l'Ouest. A la même époque, nous perdions aux Antilles quelques unes de

en hiver, des couteaux, des chaudières, pruneaux, raisins, du bled d'Iode, des poix, du biscuit ou de la galette, et du pétun ». (*Mercure François*, 1626, p. 22). Le commerce des spiritueux était plus avantageux, mais il entraînait des abus. La compagnie dut se dissoudre en 1663. (GARNAUT, *Histoire du Canada*, Québec, 3 vol. in-8° ; T. I, p. 70 ; — Abbé FAILLON, *Histoire de la Colonie française au Canada*, 1865-1866, Paris, Lecoffre, 3 vol. in-8° ; T. I, p. 227, 333 ; T. III, p. 58 ; — Abbé BRASSEUR DE BOURBOURG, *Histoire du Canada, de son Eglise et de ses Missions*, Paris, Sagnier et Bray, 1852, 2 vol. in-8° ; T. I, p. 33.

(1) Veteres migrate coloni,

Nunc victi, tristes.

VIRG

nos plus riches possessions et en Asie l'empire de l'Inde. Dégagée de soucis de ces divers côtés, la Cour put retourner plus librement à ses plaisirs, et Voltaire estima que « nous obtenions la paix à bien bon compte, au prix de quelques arpents de neige au Canada ! » Hélas ! la ruine était consommée, la ruine définitive de l'œuvre de Richelieu et de Colbert, de la puissance coloniale de la France ! (1).



Revenons à l'émigration au Canada et particulièrement à celle qui sortit du Perche, aux conditions véritablement remarquables dans lesquelles elle se fit.

Les premiers émigrants étaient originaires de la Saintonge et de l'Aunis, ce qui s'explique naturellement par les relations et les intérêts maritimes de ces deux provinces.

D'autres avaient suivi, partis des environs de Rouen et de Dieppe, sous des influences analogues.

Bien différente était la condition du Perche. Il est très éloigné de la mer. L'agriculture a toujours été la principale occupation de ses habitants. Leur tempérament même, leur amour du sol natal répugnent aux aventures lointaines. C'est un historien Percheron, Courtin, qui traçait, en 1611, ce portrait, assez piquant, de ses compatriotes :

« Il faut recognoistre que la plupart des Percherons sont paresseux et appesantis sur leurs cendres et à la douceur et commodité du pays auquel ils s'attachent, faisant valoir et mesnageant sa petite closerie ou metayrie, sans pousser leur fortune plus outre, encore qu'ils soient de fort belle venue et qu'ils pouvoient faire quelque chose de bon, tellement qu'il est tenu en proverbe d'eux : *Ce sont les poulains du Perche, ils se défont au croître*. Cela ne s'entend pas que l'âge venant rabaisse leur esprit et les rende imbécilles. L'expérience nous rend la preuve que ceux qui se sont tirés du pays et brusqué la fortune aux autres provinces, hanté la Cour ou le Palais, se sont fort avancés, chacun en la vocation qu'il a entreprise. Mais c'est qu'ils sont chatouilleux des délices du pays et s'y amusent, non, de vérité, en

(1) La France, redevenue maîtresse de la Louisiane par le traité d'Amiens (1803), ne tarda pas à la vendre aux États-Unis, achevant ainsi son suicide colonial.

oisiveté, mais en la culture et mesnagement de leur patrimoine dont ils se contentent, sans désirer autres grandeurs ny richesses qu'ils pouvoient peut-être trouver aux autres provinces » (1).

Courtin, assurément, ne prévoyait pas, en écrivant ces lignes, que, 25 ans plus tard, bon nombre de ses compatriotes iraient, loin des rives fleuries de l'Huisne et de l'Avre, sur les bords glacés du Saint Laurent, chercher et trouver la fortune.

Mais il faut bien le dire, rien ne ressemble moins au système de colonisation aujourd'hui pratiqué dans le monde entier et particulièrement en Amérique, que celui qui peupla alors le Canada. L'émigration moderne se compose en général du trop plein de la population européenne ; beaucoup d'aventuriers, de déclassés, de gens ayant inutilement cherché à se faire une situation dans leur pays ou l'ayant perdue ; d'autres absolument dénués de ressources ; la plupart sortant des villes et mal préparés au rude labeur des défrichements agricoles, par lesquels cependant les colonies commencent et où elles doivent revenir toujours. Au Canada, au contraire, le système des défrichements, l'organisation, la distribution et la mise en valeur de la propriété foncière devaient tenir le premier rang.

Ainsi, dès l'origine de notre établissement, la propriété y fut soumise au régime féodal. C'était le Roi qui octroyait les seigneuries à des personnes qu'il voulait récompenser, nobles ou non (2) soit pour services militaires, soit pour services civils ; leur étendue variait de 2 à 10 lieues carrées. Les seigneurs ne pouvant cultiver ni mettre eux-mêmes en valeur d'aussi grandes concessions, (3) étaient bien forcés de les distribuer à des colons.

(1) COURTIN, *Histoire du Perche*, mss. dans notre bibliothèque, liv. I, ch. 4.

La même contradiction apparente se rencontre dans d'autres contrées où l'habitant paraît enraciné dans le sol. Ainsi, de Saint-Mars-la-Jaille (Loire-Inférieure), émigraient l'an dernier pour le Canada deux familles dont l'une, du bisaïeul Agé de quatrevingt-un ans, au petit enfant âgé à peine d'un an, comprenait quatre générations. (Communication de M. Hector Fabre, commissaire général du Canada, à Paris, et de M. Foursin, secrétaire de l'Agence).

(2) C'est là un point très important à noter. Plusieurs des concessionnaires de fiefs au Canada ne furent anoblis que longtemps après leur investiture. M. Trévedy a éclairci ce point, pour la France continentale, dans une excellente dissertation (*Revue de Bretagne et de Vendée*, 1886, 2^e vol. (50^e de la collection), p. 206-220 ; 262-282).

(3) Les demoiselles de Saint-Ours, d'une grande famille du Dauphiné, parentes du Maréchal d'Effiat, coupèrent elles-mêmes leur blé ; leur père conduisait la char-rua. (RAMEAU, p. 320).

Les domestiques étaient très rares ; aussi était-il défendu de les débaucher, sous des peines sévères : 50 sous d'indemnité par jour d'absence, sous préjudice de l'amende (Abbé FAILLON, T. III, p. 71.)

Ils se contentaient « d'établir leur fief » en bâtissant un manoir et un moulin banal, et percevaient les droits féodaux sur leurs sujets auxquels ils avaient concédé des lots ; ces lots étaient ordinairement de 90 arpents, (environ 40 hectares, mesure actuelle), et la redevance de 1 ou 2 sols par arpent. Le colon donnait un demi-minot de blé (le minot de 80 kilogrammes environ) pour la concession ; il était obligé de faire moudre au moulin seigneurial et de livrer la quatorzième partie de la farine pour droit de mouture ; il devait à son seigneur, chaque année, une journée de corvée ou 40 sols : il était tenu d'entretenir les chemins nécessaires. Le seigneur avait le droit de prendre sur les terres de ses sujets tout le bois dont il avait besoin ; enfin le colon payait à son maître un douzième pour les lods et ventes et était soumis au droit de retrait. C'est, comme on le voit, le système féodal tel qu'il existait encore en France au xvii^e siècle et tel qu'il dura jusqu'à la Révolution, mais allégé de certaines prestations ou sujétions plus humiliantes encore qu'onéreuses. En somme, il n'écrasait pas le tenancier. Il établissait même entre lui et le seigneur une certaine solidarité d'intérêts, analogue à celle qui naît du métayage. Il se perpétua au Canada après la conquête anglaise, et n'a été aboli que dans ces dernières années (1).

C'est avec une pleine liberté, à des conditions contradictoirement et mûrement débattues, que les émigrants suivirent ainsi au Canada les seigneurs qui les avaient embauchés ou leurs agents. La plupart étaient mariés et emmenaient leurs familles avec eux. Beaucoup étaient cultivateurs ; d'autres gens de métier, maçons, charpentiers, forgerons ; tous avaient des bras vigoureux, des outils, un petit capital, quelques meubles. La plupart avaient l'amour du travail, des mœurs, une piété fervente. C'est dans un personnel analogue que se sont recrutées, de nos jours, ces colonies d'Alsaciens-Lorrains, composées, suivant l'expression moderne, de « têtes choisies », qui, sur la terre d'Afrique, ont si fort honoré la patrie française et aussi les deux malheureuses provinces auxquelles, exilés volontaires, leurs fils restaient ainsi fidèles, en s'en éloignant.

A ces colons venus de France, on essaya de mêler d'anciens

(1) DUSSIEUX. *Le Canada sous la domination française*, p. 56. — RAMEAU, *La France aux Colonies. Les Français en Amérique. Acadiens et Canadiens*. Paris, Jouby, 1859, in-8 ; 2^e partie p. 14 et 15.

soldats dont on récompensait les services par l'octroi de certaines terres ; ç'avait été le système des Romains ; ce devait être celui du maréchal Bugeaud en Algérie. Peut-être ces soldats-laboureurs n'avaient-ils pas le même esprit d'ordre et la même régularité de mœurs que les émigrés proprement dits, mais ils rendaient de grands services dans les compagnies de milice et savaient défendre vaillamment leurs champs et ceux de leurs voisins.

Un contemporain justement autorisé, le Père Charlevoix (1), parle en termes excellents de ces premiers émigrés au Canada, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Percherons, honnêtes, forts et laborieux.

« On avait apporté une très grande attention au choix de ceux qui s'étoient présentés pour aller s'établir dans la Nouvelle France... Quant aux filles qu'on y envoyoit pour les marier avec les nouveaux habitants, on eut toujours soin de s'assurer de leur conduite avant que de les embarquer ; et celle qu'on leur a vue tenir dans le pays est une preuve qu'on y avoit réussi. On continua les années suivantes d'avoir la même attention, et l'on vit bientôt, dans cette partie de l'Amérique, commencer une génération de véritables chrétiens, parmi lesquels régnoit la simplicité des premiers siècles de l'Eglise, et dont la postérité n'a point encore perdu de vue les grands exemples que leurs ancêtres leur avoient donnés ». Il ajoute : « On doit rendre cette justice à la colonie de la Nouvelle France, que la source de presque toutes les familles qui y subsistent encore aujourd'hui est pure, et n'a aucune de ces taches que l'opulence a bien de la peine à effacer. C'est que les premiers habitants étoient ou des ouvriers qui y ont toujours été occupés à des travaux utiles, ou des personnes de bonne famille qui s'y transportoient dans la seule vue d'y vivre plus tranquillement et d'y conserver plus sûrement leur religion qu'on ne pouvoit faire alors dans plusieurs provinces du royaume, où les religionnaires étoient fort puissants. Je crains d'autant moins d'être contredit sur cet article, que j'ai vécu avec quelques-uns de ces premiers colons, presque centenaires, de leurs enfants

(1) Charlevoix (le P. François Xavier de), Jésuite et historien, né à Saint-Quentin, en 1582, mort à la Fleche, en 1761. Ses ouvrages sont encore recherchés. Le principal est *l'Histoire et Description générale de la Nouvelle France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*. Paris, Gillart, 1744, 3 vol in-4° ou 6 vol. in-12.

et de leurs petits enfants, tous gens encore plus respectables par leur probité, leur candeur et la piété solide dont ils faisoient profession, que par leur cheveux blancs, et le souvenir des services qu'ils avoient rendus à la colonie ».

Les Anglais eux-mêmes, quels que fussent leurs préjugés de nationalité ou de religion contre la population française et catholique du Canada, n'ont pu lui refuser le témoignage de leur estime et de leur respect. Dans un rapport adressé au Gouvernement britannique en 1762, par le général Murray, on trouve cet aveu remarquable : « Les habitants des campagnes forment une race forte, vigoureuse, tempérante, simple dans ses habits et vertueuse dans ses mœurs ». Un détail statistique des plus intéressants vient à l'appui : sur 674 enfants baptisés dans le gouvernement de Québec, de 1621 à 1650 inclusivement, un seul est illégitime. De 1661 à 1690, les registres baptismaux ne mentionnent qu'un autre enfant né de parents inconnus (1).

On pourrait supposer que l'ascendant de Rancé, dont l'abbaye se trouvait au centre du pays que quittèrent nos émigrés, n'aurait pas été étranger à ce grand mouvement ; ce serait une erreur. Le mouvement avait commencé bien longtemps avant la première visite de Rancé à la Trappe (1663). Les Jésuites de la Flèche y sont également étrangers, quelque fût d'ailleurs le rôle et l'influence de leur Ordre à la Nouvelle France (2).

Il n'existe non plus aucune corrélation entre l'émigration percheronne et le culte très spécial, très fervent, dont la Vierge de Chartres a été l'objet parmi les Hurons et les Abnaquis du Canada. On sait que le Trésor de Notre-Dame de Chartres con-

(1) Abbé FERLAND, *Notes sur les registres de Notre-Dame de Québec*, 2^e édition, Québec, Desbarats, 1863, in-8^e ; p. 39-40.

(2) Les premiers missionnaires qui vinrent au Canada furent les Récollets ; ils s'y établirent dès 1615. N'ayant pas de revenus et ne pouvant suffire aux dépenses qu'entraînaient la conversion des sauvages et surtout l'entretien des peuplades converties, ils durent appeler les Jésuites à leur aide.

Le rôle de ceux-ci au Canada est une des plus belles pages de l'histoire de leur institution. (DUSSEUX, p. 65 ; — RAMEAU, *Passim* ; — Raoul FRARY, *Journal officiel*, 3 octobre 1876 : « Les Missions du Canada fournissent à l'histoire de l'Eglise catholique une de ses pages les plus belles et les moins discutées. Les Jésuites notamment furent admirables. »

« Toutes les traditions, dit l'historien américain et protestant Bancroft (*Hist. of the united states*, T. (III), portent témoignage en faveur des Jésuites. »

C. F. BRASSEUR DE BOURBOURG, T. 1, — Pierre MARGRY, *Découvertes et établissements des Français dans l'Amérique septentrionale*, Paris, Maisonneuve, 1879, T. 1, — CHATEAUBRIAND, *Genie du Christianisme*, 4^e p., l. IV, ch. 8.

serve deux ceintures offertes par ces tribus sauvages à la Vierge qui devait enfanter, cette Vierge que les Druides et les Gaulois, autres sauvages, adoraient dans les profondeurs des forêts chartraines, et dont l'image fut jusqu'à la Révolution vénérée dans la Cathédrale, sous le nom de la Vierge noire. La première envoyée par les Hurons en 1676, par l'entremise du P. Bouvart, missionnaire chartrain, qui jouissait chez eux d'un grand crédit, est garnie de soies de porc-épic rouge ; le fond était blanc et sur toute la longueur était disposée en grains noirs cette inscription : VIRGINI PARITVRÆ VOTVM HVRONVM. La seconde, présent des Abnaquis (qui habitaient l'Acadie, au Sud du fleuve Saint-Laurent), est composée de onze mille grains de porcelaine, nombre égal à celui des habitants de la tribu abnaquise. Le fond était violet foncé, avec ces mots écrits en grains blancs : MATRI VIRGINI ABNAQVÆI DD. C'est le P. Bigot, lui aussi missionnaire chartrain, qui avait servi d'intermédiaire entre ses néophytes et le chapitre de la cathédrale de Chartres (1690). Le chapitre avait répondu par l'envoi de reliquaires en argent aux avances des tribus. Des relations de prières et d'amitié s'ensuivirent, et aujourd'hui encore les deux chapitres de Montréal et de Chartres comptent chacun un chanoine honoraire de l'autre église, mais c'est là un incident purement religieux, étranger, comme les missions d'où il procède, à l'émigration civile.

Il convient, toutefois, de rappeler que l'Évêché de Seès ne se désintéressait pas des intérêts religieux des colons sortis du diocèse. En 1646, l'Évêque de Seès, — c'était alors Camus de Pontcarré, — était chargé par ses collègues d'appuyer auprès de la Reine la demande de l'établissement au Canada d'un Évêché, désiré par toute la colonie (2).

Cette cause trouva un autre défenseur zélé dans Antoine Barillon de Morangis, conseiller du Roi et directeur de ses finances, qui fut intendant de la Généralité d'Alençon de 1677 à 1684. Il s'intéressa également à l'établissement hospitalier de Ville-Marie (3).

(1) MERLET. *Histoire des relations des Hurons et des Abnaquis du Canada avec Notre-Dame de Chartres*, Chartres, 1858, in-8° ; — Abbé BULTEAU. *Monographie de la cathédrale de Chartres*, Chartres, 1887, t. I, p. 188.

(2) Abbé FAILLON, t. II, p. 51.

(3) Abbé FAILLON, t. II, p. 270 ; — O. DESNOS, *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses Seigneurs*, t. II, p. 453.



Le promoteur de l'émigration percheronne paraît avoir été Robert Giffard, médecin, originaire des environs de Mortagne. Sa femme s'appelait Marie Renouard. Il était un des associés de la compagnie Richelieu. Il avait fait un premier voyage au Canada, en 1627, avait pénétré dans l'intérieur et s'était construit une cabane sur le bord de la rivière de Beauport, pour jouir du plaisir de la chasse et de la pêche. Il était tombé prisonnier des Anglais en 1628, mais il avait promptement recouvré la liberté, et en récompense de ses services, il avait obtenu la seigneurie de Beauport et une grande étendue de terrain sur la rivière Saint-Laurent. Il lui fallait des colons; il eut l'idée d'aller les chercher dans son pays natal.

Le 14 mars 1634, par acte devant Roussel, notaire à Mortagne (1), il traitait avec Jean Guyon, maçon, et avec Zacharie Cloustier, aux conditions suivantes : ils viendraient s'installer au Canada avec toute leur famille, s'obligeant à aider Giffard à cultiver sa terre et à lui fournir du bois de chauffage jusqu'en 1637. En retour, il promettait à chacun d'eux mille arpents de terre en bois et une partie des récoltes. Les deux familles devaient construire pour leur logement une maison en maçonnerie ou charpente, de 35 pieds de long sur 16 de large et 6 pieds de hauteur sous poutres, à un seul étage : débuts bien modestes d'une émigration qui devait devenir riche et populeuse.

Guyon, quoique simple maçon, ne manquait pas d'instruction : un contrat de mariage entre Robert Drouin, de la paroisse du Pin-la-Garenne, et Anne Cloustier, minuté de sa main le 16 juillet 1636, est bien écrit et passablement rédigé. C'est le plus ancien probablement des actes de ce genre qu'ait conservés la colonie et comme un de ses titres de noblesse (2). Parmi les marques apposées au pied par de nombreux témoins, prime la hache de Zacharie Cloustier.

Ces deux censitaires de Giffard eurent de nombreuses contes-

(1) Cet acte doit avoir été passé en brevet ; toutes les recherches faites dans l'étude de M^e Delaunay, successeur de M^e Roussel, n'ont pu en faire retrouver la minute.

(2) Abbé FERLAND. p. 22.

tations avec leur suzerain, (six dans l'espace de huit ans), au sujet des droits seigneuriaux qu'il revendiquait et des limites de leurs terres. Les colons emportaient dans leur patrie nouvelle, sur ce sol vierge aux horizons indéfinis, au milieu de leurs luttes héroïques contre les éléments, contre les sauvages et contre les Anglais, quelque chose des préjugés féodaux et des habitudes processives de la mère patrie.

Guyon perdit. Un procès-verbal du 30 juillet 1646 nous en donne la preuve curieuse :

« Le dit Guyon s'est transporté en la maison seigneuriale de Beauport, et à la principale porte et entrée de la dite maison, où estant le dit Guyon auroit frappé et seroit survenu François Boullé, fermier du dit seigneur de Beauport, auquel le dit Guyon auroit demandé si le dit seigneur de Beauport estoit en sa dite maison seigneuriale de Beauport ou personne pour luy ayant charge de recevoir les vassaulx à foy et hommage, à quoy le dit Boullé auroit fait réponse que le dit seigneur n'y estoit pas, et qu'il avoit charge de luy pour recevoir les vassaulx à foy et hommage. Après laquelle response et à la principale porte, le dit Guyon s'est mis à genouil en terre, nud teste, sans epée ni espérons, et a dit par trois fois ces mots : « Monsieur de Beauport, « monsieur de Beauport, monsieur de Beauport. je vous fais « et porte la foy et hommage que je suis tenu de vous faire et « porter, à cause de mon fief du Buisson, duquel je suis homme « de foy relevant de votre seigneurie de Beauport, lequel m'appartient au moyen du contract que nous avons passé ensemble « par devant Roussel à Mortagne, le quatorzième jour de mars « mil six cent trente quatre, vous déclarant que je vous offre « payer les droiets seigneuriaux et féodaux quand deubs seront, « vous requérant me recevoir à la dite foy et hommage ».

Jean Guyon du Buisson avait conservé quelques biens à Mortagne. En 1653, il donne, à la charge de prières, à la charité de l'église Saint-Jean de Mortagne, une maison située dans cette ville, rue Saint-Jean.

Il laissa plusieurs enfants. Leur nom de Guyon s'est insensiblement transformé en celui de Dion, (1).

Un fils de Zacharie Cloustier et de Xainte Dupont épousa, en

(1) Abbé FERLAND, p. 64 et suiv. ; — RAMEAU, p. 307.

1648, Marie Martin, et la même année Louise, sa fille, Jean Mignot, dit Chastillon, de Bagneux près Paris, (1).

Quant au seigneur de Beauport, Robert Giffard, il maria deux de ses filles avec deux fils de Jean Juchereau, sieur de More, savoir l'aînée avec Jean, sieur de la Ferté, en 1645, et Marie avec Nicolas, sieur de Saint-Denis, en 1649 ; la seigneurie de Beauport passa ainsi au Juchereau. La troisième s'allia, en 1648, à l'honorable famille des Le Gardeur de Tilly (2).

Ce nom de Juchereau est considérable dans l'histoire du Canada.

Jean, sieur de More, était de la Ferté-Vidame. Il était déjà à Québec, avec sa famille, en 1634, et il y avait été précédé par son frère Noël Juchereau des Châtelets qui jouissait d'un grand crédit comme administrateur et comme financier. Un de ses neveux, Claude de Berment de la Martinière épousa à Québec, Anne Desprez, veuve du sieur de Lauzon.

Nicolas, sieur de Saint-Denis, se distingua au siège de Québec en 1680 ; il y fut blessé et reçut à cette occasion des lettres de noblesse.

Son fils se distingua également dans les guerres de la Louisiane ; il refusa, avec un patriotique désintéressement, toutes les offres des Anglais qui voulaient l'attacher à leur service (3).

La famille Juchereau est encore aujourd'hui représentée très honorablement, non seulement au Canada, mais en France et même, croyons-nous, dans la contrée d'où elle était originaire (4).



L'ébranlement une fois donné se propagea par la parenté, le

(1) Abbé FERLAND, p. 78, 79.

(2) Abbé FERLAND, p. 22 ; — RAMEAU, p. 307.

Giffard eut aussi un fils, Joseph, qui mourut sans enfants. Il mourut lui-même à Beauport, le 14 avril 1668. (Lettre de M. RAMEAU, du 19 décembre 1887).

(3) Abbé FERLAND, p. 22, 23, 26, 75, 79, 82, 83.

(4) Un ingénieur de ce nom, fort distingué, est mort à Alençon, jeune encore, en 1851. Sa sœur a épousé M. Leprêtre, avoué dans cette ville.

Le colonel Juchereau de Saint-Denis, ambassadeur à Constantinople, a laissé un ouvrage important sur *Les Révolutions de Constantinople* en 1807 et 1808,

La sœur Juchereau de Saint Ignace est l'auteur d'une *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, 1752.

Une demoiselle Juchereau, mariée au sieur d'Auteuil, a été la trisaïeule de MM. Pol, Alfred et Henri de Courcy qui portent un nom si honorable dans la littérature. (Abbé FERLAND, p. 23-24.)

De nombreux Juchereau ont habité Mortagne, La Ferté-Bernard, etc.

voisinage, l'exemple, les appels, que les Percherons d'Outre-Mer, satisfaits de leur situation nouvelle, ne manquèrent pas d'adresser à leurs compatriotes de France.

On a supposé que les disettes affreuses qui désolèrent la France en divers temps, et notamment en 1662, auraient été une des causes de l'émigration percheronne au Canada ; nous croyons qu'elles n'y jouèrent, au contraire, qu'un rôle fort secondaire, cette émigration étant bien antérieure à 1662 et étant déjà fort ralentie à cette dernière époque.

.

Voici la liste, malheureusement incomplète, des paroisses qui fournirent ainsi un contingent à l'Émigration au Canada, et des familles qui y prirent part, dans chaque paroisse.

Paroisses dépendant du Grand-Perche.

ORNE

APPENAI-SOUS-BELLÈME. — Roberte Gadois, mariée en 1644, à César Léger, de Mornac en Saintonge (1).

CHAMPS. — Louis Guimont, marié en 1653 (2).

FEINGS. — Nicolas Gaudry, marié en 1655 (3).

IGÉ. — Julien Trottier, parti en 1646, avec Marie Loisel, sa femme, qui accoucha sur mer. Il paraît s'être occupé de la traite ; sa nombreuse postérité est répandue dans tout le Canada (4). — Jean Normand, marié en 1650, avec Jacqueline Rivoire (5). — Jacques Beauvais, marié à Jeanne Soldé, de la Flèche (6).

LANGIS (SAINT). — Marin Boucher et Perrine Mallet, sa femme, originaires de cette commune selon toute apparence ; leurs enfants François, Louis, Marin, Jean, Pierre, Galeron, sont la tige de nombreuses familles du nom de Boucher qui habitent le district de Québec (7). — Gaspard Boucher, cousin des précédents, fit partie de l'un des groupes qui, en 1634 et 1636,

(1) Abbé FERLAND, p. 62.

(2) RAMEAU, p. 308.

(3) RAMEAU, p. 308.

(4) RAMEAU, p. 308 ; — Abbé FERLAND, p. 70.

(5) Abbé FERLAND, p. 86.

(6) Abbé FAILLON, t. II.

(7) RAMEAU, p. 308 ; — Abbé FERLAND, p. 59.

se dirigèrent du Perche sur le Canada (1). — François Boucher, fils de Marin, marié en 1641. — Pierre Boucher, fils de Gaspard, marié en 1649, avec Chrestienne, fille d'un chef sauvage et élevée par les Ursulines de Québec qui lui avaient donné une bonne éducation, comme le prouve sa signature ferme et nette sur son contrat de mariage ; en secondes noces, avec Jeanne Crevier, en 1652. Pierre devint à deux reprises gouverneur des Trois-Rivières et fut annobli le 17 juin 1707. Les lettres du Roi portent que cette grâce lui a été accordée « en retour des services distingués qu'il a rendus dès l'année 1639. » (2) — Madeleine Boucher, sa sœur, épousa Urbain Baudry dit Lamarche (3).

MARTIN DU VIEUX-BELLÈME (SAINT) — Marguerite Golin (Colin ?), mariée en 1654. — Françoise Golin, en 1657 ; — Pierre Normand, en 1665 (4).

MORTAGNE. — François Bellanger, marié en 1637, à Marie Guyon. — François Drouin, marié en 1638, à Perrine Godin. — Noël Morin, marié avant 1640. — Mathurine Poisson, mariée en 1647, à Jacques Aubuchon, de Dieppe. — Pierre Parent, marié en 1654. — René Maheust, en 1657. — Claire Morin, en 1662. — Barbe Boyer, en 1672. — Marin Boucher, époux de Perrine Mallet, tige de nombreuses familles habitant encore aujourd'hui le district de Québec (5). — Jean Giroux (6). — Les Turgeon, très honorable famille qui a donné un évêque à Mont-

(1) Il eut même avec Toussaint Giroust (ou Giroux), de Mortagne, lui aussi émigré, un singulier procès au sujet de certains objets qu'il lui avait confiés pour les faire conduire à Dieppe, port d'embarquement, et que Giroust ne pouvait ou ne voulait lui rendre.

Voici le curieux inventaire de ces objets : « deux grosses salières à pans, 2 gros violliers à mettre fleurs, 2 grandes tasses, 6 escuelles, le tout d'estain fin ; 8 à 10 assiettes, 3 petites escuelles à oreilles, 2 d'estaing fin et une d'estaing commun ; une bouteille de terre contenant deux pots pleine d'eau rose ; 2 boisseaux de poires cuites, un boisseau de prunes aussi cuites. » (Abbé FERLAND, p. 59.)

(2) RAMEAU, p. 308 ; — Abbé FERLAND, p. 59 et suiv.

(3) Elle lui apportait en mariage « 200 fr. en argent ; 4 draps ; 2 nappes ; 6 serviettes de toile et de chanvre ; un matelas et une couverture ; 2 plats ; 6 cuillers et 6 assiettes d'étain ; une marmite et une chaudière ; une table et deux formes ; une huche à boulanger ; un coffre fermant à clé ; une vache ; 2 cochons mâle et femelle ». Ses parents lui donnèrent un habit, selon sa qualité et du linge à sa discrétion. (Abbé FERLAND, p. 73).

(4) RAMEAU, p. 308.

(5) RAMEAU, p. 308 ; — Abbé FERLAND, p. 27, 59, 60, 73.

(6) Abbé TRUELLE, *Charlesbourg*, p. 280.

réal, un archevêque à Québec, et dont le nom est encore si bien porté de nos jours, à Mortagne (1).

PARFONDEVAL. — Jean Trudelle (ou Trudel), fils de Jean et de Marguerite Nouier (Noyer ?), tisserand, né en 1629, marié le 14 novembre 1655, à Québec, dans la maison du médecin Giffard, à Marguerite Thomas, d'origine belge ; mort en 1677. Sa postérité, très honorable, existe encore au Canada (2).

PIN-LA-GARENNE (LE). — Robert Drouin, marié en 1637, à Anne Cloustier. — François Drouin, marié en 1638. — Nicolas Drouin (3).

RANDONNAI. — Marie Tavernier, mariée en 1646. — Pierre Tremblay, marié en 1657 (4).

TOUROUVRE. (5). — Claude Poulain, marié à Jeanne Mercier, en 1639. — Guillaume Bigot et N. Pinguet, mariés vers 1640. — Fran-

(1) Charles Turgeon et sa femme, née Lefèvre, habitaient la paroisse Saint-Jean de Mortagne. Ils émigrèrent à la fin de 1662, ou au commencement de 1663, et peut-être la misère du temps n'y fut elle pas étrangère. Ils avaient déjà six enfants, l'aîné, né le 10 juillet 1650, le dernier, le 3 septembre 1662 ; un septième, Zacharie, naquit au Canada, en 1664. Son petit-fils, Louis Turgeon, s'allia à la famille Cousture, d'édifiante mémoire au Canada, (Abbé FERLAND, p. 83). C'est de lui que descendaient Mgr Bourget, évêque de Montréal, mort il y a quelques années, après avoir fait plusieurs voyages en France et visité la Trappe, Mortagne, berceau de sa famille, ses parents français, et Mgr Turgeon, archevêque de Québec, aussi décédé. La famille Turgeon est très nombreuse au Canada. (Abbé FERLAND, p. 86 ; — *Notes* du même et de M. TURGEON, de Mortagne.)

M. Turgeon descend directement de Florimond, frère de Charles.

(2) *Notes sur la famille Trudelle*, par l'abbé Charles Trudelle, curé de Saint-François, Rivière du Sud, (aujourd'hui aumônier du Sacré-Cœur à Québec), 1875, in-32 : communication due à l'obligeance de M. l'abbé Boulay, du clergé de Québec, et de notre collègue M. de Courtilloles

M. l'abbé Trudelle est poète aussi à ses heures. Nous trouvons dans le *Foyer canadien*, 2^e année, 1864, Québec, p. 343, des vers de lui qui se terminent par ce patriotique élan :

Ma seule devise et mon plus beau partage,
Ma gloire et mon bonheur, en tout temps, à tout âge,
Sera toujours d'aimer, de défendre à la fois
NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS !

On lui doit encore une intéressante monographie de *la Paroisse de Charlesbourg*. Québec, 1887, in-12

(3) RAMEAU, p. 308 ; — Abbé FERLAND, p. 65 ; — Abbé Trudelle, *Charlesbourg*, p. 279.

(4) RAMEAU, p. 308 ; — Abbé FERLAND, p. 72.

(5) M. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, FRANCE, p. 663, parle de « 80 familles de Tourouvrais » aujourd'hui représentées par 300,000 descendants directs. Il semble attribuer à Tourouvre l'émigration qui appartient au Perche entier.

çoise Bigot, en 1617, avec Charles Guilleboud (Guibout) du même lieu (1). — Madeleine Roussin, en 1651. — Robert Gignière, en 1652. — Julien Mercier, en 1654. — Jean Crest, en 1654 (2). — Mathurin Brunet, en 1667. — Gilles Bourré dit Lépine. — Pierre Paradis, coutelier-armurier dans la colonie de Giffard, parent certainement d'un coutelier du même nom qui travaillait à Mortagne en 1637 (3). — Tourouvre envoie encore un émigrant vers 1730 ; c'est le dernier de l'émigration Percheronne (4).

VENTROUSE (LA). — Jean Gangnon (Gagnon ou Gaignon), marié à Marguerite Cochon, en 1640. — Pierre Gangnon, marié à Vincente Desvarieux, de Saint-Vincent, pays de Caux, en 1642. — Mathurin Gangnon, marié à Françoise Boudeau (ou Rondeau), de Normandie, en 1647. Ces trois Gangnon étaient frères ; ils s'établirent auprès de la petite rivière qui sépare Sainte-Anne du Château-Richer ; leur postérité s'est tellement multipliée qu'il n'y a pas aujourd'hui une paroisse dans la partie française du Canada où ne se trouve une famille de ce nom (5). — Robert Gangnon, marié en 1657. — Marie Mesange, mariée en 1661 (6).

EURE-ET-LOIR.

BRÉZOLLES. — Antoine Pelletier, marié en 1647, à Françoise Morin, de la Rochelle (7). — Judith Moreau, religieuse, une des fondatrices de l'hospice de Ville-Marie (8).

FERTÉ-VIDAME (LA). — Les Juchereau, précédemment cités. — Les de Berment de la Martinière.

MANOU. — Louis Houde (Heudes ?), marié en 1655 (9).

MARTIN (SAINT). — Duhaut dit Paris. (10).

(1) Abbé FERLAND, p. 73.

(2) RAMEAU, p. 308.

(3) Abbé TRUELLE, *Charlesbourg*, p. 278 ; — Lettre de M. RAMEAU, 19 décembre 1887.

(4) RAMEAU, p. 90 ; — Abbé FERLAND.

(5) Abbé FERLAND, p. 58, 59.

(6) RAMEAU, p. 308 ; — Abbé FERLAND, p. 58, 62, 73, 86.

(7) RAMEAU, p. 308 ; (au lieu de *Brésolles* il indique *Brescler*) ; — Abbé FERLAND, p. 72.

(8) Abbé FAILLON, t. II, p. 350.

(9) RAMEAU, p. 308.

(10) TRUELLE, *Charlesbourg*, p. 277.

SENONCHES. — Pierre du Bois Morel, marié en 1658. (1)

Nous trouvons encore venus du Perche et particulièrement des environs de Mortagne, de 1621 à 1641, des Amiot, des Sédillot, des Badeau, des Boissel et des Lessart.

La plupart des émigrés percherons s'établirent sur la côte de Beaupré.

Cette nomenclature est nécessairement fort incomplète ; les noms qu'elle comprend ont été glanés particulièrement dans les registres de mariages tenus à l'église de Québec ; mais beaucoup de mariages ont pu être célébrés autre part, notamment en Acadie, et d'ailleurs les actes n'indiquent pas toujours le lieu d'origine des parties contractantes (2).

Il convient d'y ajouter un certain nombre de noms fournis par les provinces limitrophes du Perche : Normandie haute et basse, Beauce, Brie et Maine.

HAUTE-NORMANDIE

Vinrent ainsi, de Rouen, ou environs, les Panis, les Damien, les Ameline, les Le Mieux, les Allain, les Bonnefoy, les Leclerc, les Protot (ou Routot), les Giffel (ou Dinel), les Lambert, les Cousture (ou Couture), dont quelques-uns jouèrent un grand rôle dans l'œuvre de la colonisation, les Marguerie (3). — De Dieppe, des Ursulines et des Hospitalières, les Cointel, les Aubuchon, les Lemoyne, les frères Demers (4). — Du pays de Caux, les Grimault, les Cavelier, les Desvarieux et les Vachot (5). — De Saint-Léonard près Fécamp, Françoise Grenier mariée en 1634, à Noël Langlois, pilote pour le fleuve Saint-Laurent (6).

(1) RAMEAU, p. 308.

(2) Nous avons consulté les ouvrages de l'abbé Ferland et de M. Rameau et parcouru rapidement le dictionnaire monumental de l'abbé Tanguay. Ce *Dictionnaire généalogique des familles Canadiennes*, publié à Québec, chez Sénécal, et dont le premier volume a paru en 1871, forme déjà 5 énormes in-8° de 5 à 600 pages chacun, en petit texte, sur deux colonnes. Certaines familles y occupent jusqu'à 12, 15 ou 20 colonnes. L'ouvrage est arrivé à la lettre J. C'est un travail véritablement prodigieux.

(3) Abbé FERLAND, p. 27, 35, 63, 72, 82 et suiv. ; — Abbé TANGUAY. — Abbé TRUELLE, *Charlesbourg*.

(4) Abbé FERLAND, p. 36, 58, 75 ; — Abbé FAILLON.

(5) Abbé FERLAND, p. 35, 62, 68, 79. — Abbé TRUELLE, *Charlesbourg*.

(6) Abbé FERLAND, p. 26.

BASSE-NORMANDIE

MANCHE. — De Cherbourg, les Nicollet, tige féconde dont le chef fut le premier à atteindre les eaux du Mississipi ; les Cavalier-Deslauriers (1). — De Créances, Siméon Roy, dit Audy (2).

CALVADOS. — Des environs de Lisieux, les Bisson, sieurs de la Rivière (3). — De Honfleur, les Le Tardif (4). — De Mesnil-Durand, les Hubou (ou Habou) et les Goupil (5). — D'Argences, les Faffard (6). — De Villers-sur-Mer, Pierre Lefebvre (7). — De Fumichon, Etienne Racine, marié en 1636, à Marguerite Martin (8). — De Saint Lambert, Jean Le Blanc, marié en 1643, à Euphrosine Nicollet, de Québec (9). — De Caen, les Le Neuf, alliés aux Godefroy qui prenaient la qualité d'écuyer et d'où sont sortis plusieurs branches (10). — De Saint-Gilles, Gilles Baron, (ou Bacon) marié en 1647, à Marie Tavernier, de Randonnai (11). — De Thury-Harcourt, René Mezeray, marié en 1641, à Hélène Chastel (12), et les Le Gardeur de Repentigny qui se distinguèrent par leurs services sur terre et sur mer, et fournirent à la colonie plusieurs de ses hommes les plus remarquables. Ils paraissent toutefois l'avoir quittée d'assez bonne heure, à la différence de tant d'autres familles qui s'y enracinèrent d'une façon indestructible (13).

ORNE. — Du diocèse de Seès (sans autre désignation), Jean

(1) Abbé FERLAND, p. 30 et suiv. ; — *Revue de l'Amateur Manchois*, juillet 1887 ; — Abbé FAILLON.

(2) Abbé TRUELLE, *Charlesbourg*, p. 277.

(3) Abbé FERLAND, p. 79.

(4) L'un d'eux, Olivier, épousait, en 1637, Louise Couillard, âgée de douze ans. Marie Couillard, une sœur probablement, était mariée à onze ans ; Marie-Hélène Roullé avant douze ans ; Marguerite Martin avant quatorze ans. (Abbé FERLAND, p. 11, 14, 27).

(5) Abbé FERLAND, p. 62, 82, 86.

(6) Abbé FAILLON, t. II, p. 203.

(7) Abbé TRUELLE, *Charlesbourg*, p. 277.

(8) Abbé FERLAND, p. 27.

(9) Abbé FERLAND, p. 62.

(10) Abbé FERLAND, p. 68 et suiv.

(11) Abbé FERLAND, p. 72.

(12) Abbé FERLAND, p. 59.

(13) Abbé FERLAND, p. 17, 33, 40, 44, 58, 67, 69, 70, 71, 72, 78, 79, 81, 89.

Pépin dit Grisy (1). — D'Échauffour, les Damour, Seigneurs, en 1686, de la Rivière Saint-Jean, au lieu où s'élève aujourd'hui Frédérikstown (Nouveau-Brunswick) en Acadie (2). — D'Alençon, Pierre Hupé dit Lacroix, marié en 1651 (3).

Une émigration d'un ordre bien différent, mais fort intéressante aussi pour l'histoire, à cette époque, de notre pays alençonnais, est celle de M^{me} de la Peltrie. Elle était la seconde fille, née vers 1615, de Guillaume de Chauvigny de Vaubougon, président de l'élection d'Alençon, et de Jeanne du Bouchet. Veuve fort jeune et sans enfants, de Charles Gruel de la Frette, seigneur de la Peltrie, d'une famille Percheronne, en butte aux obsessions de son père qui voulait qu'elle se remariât et aux poursuites de nombreux soupirants, elle s'y déroba en simulant un mariage avec M. de Bernières, seigneur de Louvigni, près Caen, dont la dévotion exaltée répondait à la sienne (4). A la mort de son père, elle forma le projet d'aller au Canada fonder une maison pour l'éducation des jeunes filles sauvages. C'était l'accomplissement d'un vœu fait quelques années auparavant, dans une grave maladie. Sa famille la fit mettre en curatelle, sous prétexte de prodigalité, mais le Parlement de Normandie cassa la sentence des juges d'Alençon. Elle renouvela alors son vœu et travailla si efficacement à obtenir toutes les permissions nécessaires, qu'elle put passer à Paris le contrat de fondation de la nouvelle communauté (1639) (5). Avec la mère Marie de l'Incarnation, religieuse Ursuline de Tours et l'une des gloires de l'ordre, et deux autres

(1) Abbé TRUDELLE, *Charlesbourg*, p. 280.

(2) RAMEAU, première partie, p. 31.

C'est par cette provenance que nous croyons pouvoir traduire la qualification *déchoffour* donnée à ce Damour.

(3) RAMEAU, 2^e p., p. 308 ; — *Charlesbourg*, p. 278. Cette famille a depuis longtemps disparu d'Alençon.

(4) Ce point aurait besoin d'être éclairci ; il est attesté par O. Desnos et consigné dans les relations de la Vie de M^{me} de la Peltrie conservées dans les Archives des maisons d'Ursulines.

Jean de Bernières était né à Caen, vers 1602 et fut trésorier de France dans cette ville. Ayant donné sa démission, il se confina dans un petit ermitage appartenant au couvent des Ursulines que dirigeait sa sœur. Il mourut en 1659. Il avait composé plusieurs ouvrages de théologie mystique que Le P. Louis-François d'Argentan publia après sa mort, et dont le principal, *Le Chrétien intérieur*, bien oublié aujourd'hui, n'eut pas dans le temps moins de douze éditions et se vendit à plus de 30,000 exemplaires. (Ed. FÉRE, *Manuel du Bibliographe Normand* ; — Théod. LEBLON, *Biographie Normande* ; — Préface des *Œuvres spirituelles* de M. de Bernières, 1670 ; — Etc.).

(5) Elle lui assura entr'autres biens la terre de Harenvilliers, en Saint-Aubin-d'Appenai.

religieuses, elle se rendit à Dieppe et de là à Québec. Leur arrivée fut un véritable triomphe ; colons et sauvages les accueillirent avec des transports de joie et de reconnaissance (1). Elles prirent possession, le 1^{er} août 1639, de la pauvre maison qui leur était destinée et qu'elles changèrent plus tard contre une autre plus commode. La fondatrice y pratiqua sous l'habit séculier toutes les austérités de la règle et s'occupa avec un zèle infatigable de l'éducation des jeunes filles, jusqu'à sa mort, arrivée le 25 décembre 1671. Son corps y fut inhumé, et son cœur déposé dans l'église des Jésuites, où l'on prononça son oraison funèbre. On montrait encore, il y a peu d'années, le frêne à l'ombre duquel elle réunissait les petites sauvages pour les instruire. Son nom est resté célèbre dans l'histoire des Ursulines (2).

Vinrent encore de Normandie, sans indication plus précise du point de départ, les Tonnancourt, les Brassart (ou Brossard ?), les Crevel, les Boudeau, les Bissot (ou Bisson), Langlois, pilote pour le fleuve Saint-Laurent, marié en 1634, à Françoise Grenier ; Françoise Bellenger, Le Moine (3), Pierre Cauvin, tué par les Iroquois (4) ; le curé Le Sueur de Saint-Sauveur.

BEAUCE ET BRIE.

Autres départs : De Chartres, les Bénard. — De Gallardon, les Peltier. — D'Épernon, les de Lambourg. — De Brie-Comte-Robert, les Morin. — De Saint-Cyr-en-Brie, Médard Chouart des Groseilliers, excellent pilote, dont l'histoire ressemble à un roman : ne faisant pas fortune au service de la France, il passa

(1) P. CHARLEVOIX ; — CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, 4^e partie, liv. VI, ch. 3.

(2) La Vie de M^{me} de la Peltrie a été imprimée plusieurs fois avec celle de Marie de l'Incarnation.

V. ODOLANT-DESSOS, *Mémoires historiques sur Alençon et sur ses Seigneurs*, t. II, p. 381, et *Mémoires historiques sur les Hommes célèbres de l'Alençonnois et du Perche*, mss. dans la bibliothèque de M. Libert ; — Abbé FERLAND, *passim* ; — *Relation du Voyage des Religieuses Ursulines de Louen à la Nouvelle-Orléans, en 1727*, (réimprimée par les soins de M. Paul Baudry, pour la Société des Bibliophiles Normands. (M. DCCC LXX.)) ; — CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, 4^e partie, liv. IV, ch. 8 ; — BRASSEUR DE BOURBOURG, t. I, p. 49 et suiv. ; — Etc.

(3) Abbé FERLAND, *passim* ; — Abbé TRUDELLE, *Charlesborough*, p. 280.

(4) Abbé FAILLON, t. II, p. 437.

à celui de l'Angleterre et découvrit pour elle la grande baie du Nord ; redevenu français, il découvrit, pour nous cette fois, le port Nelson et la rivière de ce nom. — De Notre-Dame en Brie, et de Saint-Etienne en Brie, les Chapelier. — D'Illiers, Geneviève Gamache, mariée en 1652 (1).

MAINE.

Enfin, plusieurs paroisses du Maine, plus ou moins voisines du Perche, fournirent leur contingent à l'émigration au Canada. Les Manceaux prirent même une part brillante à la défense de Montréal, en 1653 (2).

Saint-Aignan envoya les Pageot. — Saint-Côme le Vair, toute une petite colonie : Rouillard, marié en 1653 ; Mauffay, en 1654 ; Jacqueline Rouillois et Marie Rocheron, en 1657 ; Garnier et Bisson, en 1663 ; les Lheureux. — Bonnétable, Michel L'homme, marié en 1658. — Saint-Jean-d'Assé (?) Julien Fortin, marié en 1652. — Fresnai, Pierre Delaunay, marié en 1645, à Françoise Pinguet. — La Flèche, les Soldé ; — Sainte-Suzanne, localité très éloignée du Perche, Michel Chauvin, marié en 1647, à Anne Archambault. — Clermont, près la Flèche, Mathurin Monnier, marié à Françoise Faffart (3). — Jean Brossier, marié en 1642, à Marguerite Bance, était aussi originaire du Maine (4).



Le flot de l'émigration percheronne coula de 1635 à 1666, sans interruption. Il paraît s'être ralenti ou plutôt avoir cessé vers cette dernière époque. Tourouvre envoie encore un colon en 1730 ; c'est le dernier de l'émigration percheronne ; on ne s'en explique pas mieux la fin que le commencement.

On peut évaluer modérément à 150 le nombre des familles que le Perche fournit au Canada durant cette période (5).

(1) Abbé FERLAND, *passim* ; — RAMEAU, p. 308.

(2). Abbé FAILLON, t. II, p. 532.

(3) Abbé FAILLON, t. II, p. 203.

(4) Abbé FERLAND, *passim* ; — Abbé TRUDELLE, *Charlesbourg*, p. 280 ; — RAMEAU, p. 398.

(5) Parmi les noms des premiers colons de l'Acadie et du Canada, autres que ceux que nous venons de rencontrer, beaucoup ont une physionomie absolument normande ou percheronne : Bourgeois, Gauthier, Hébert, Babin, La Forêt, Blan-

Elles multiplièrent avec une rapidité prodigieuse. En 1723, c'était déjà par 8, par 11, par 13, par 16 qu'il fallait compter les branches sorties depuis 80 ans d'une même souche. La population doublait en 25, en 21, en 18 ans même, suivant certains statisticiens. L'émigration percheronne serait donc aujourd'hui représentée par 80,000 familles. La famille Grangnon compte à elle seule 2 à 3,000 branches ! (1).

Les familles percheronnes s'alliaient beaucoup entr'elles ; on se mariait extrêmement jeune : témoins les demoiselles Couillard, mariées en 1637 à onze et douze ans.

Elles s'étaient concentrées autour de Québec. En 1723, 50 noms sur 57 des premiers arrivages se retrouvaient encore aux environs de cette ville. Les 7 autres, Tavernier, Mésange, Gaudry, Maufroy, Lhomme, Gamache et Badant avaient disparu ; peut être étaient-ils fixés sur d'autres points de la colonie. On retrouve là, chez les Percherons, jusques dans leur patrie et leur vie nouvelles, quelque chose de cet attachement traditionnel au sol natal qui est un des caractères de la race.

* *

Mais leur honneur principal, c'est, arrivant en assez grand nombre et presque en bloc au Canada, à une époque où la population française n'y dépassait pas 300 âmes et était encore dans les tâtonnements et la confusion d'une colonisation naissante,

chard, Lambert, Gautherot, Beau, Lejeune, Brun, Petitpas, Doucet, Granger, Girouard, Belon, Vincent, Poirier, Gougeon, Dugas, Bertrand, Cormier, Raimbault, Richard, Lanoue, Hamon, Mouton, Dupuis, Honel, Costard, Vigneau, David, Chauvet, Mathieu, Carré, Hugon, Deslauriers, Saulnier, Lapierre, Bonnevic, Sauvage, Levron, Potel, Bourdon, Voyer, Thibault ou Thibaut, Thierry, Delorine, Hamel, Desjardins, Dufresne, Anger, Levêque, Lahaye, Godbout, Dumesnil, Rouleau, Renault, Caron, Le Maître, Duval, Biré, Girard, Vivier, Beaudouin, Durand, Martel, Maignan, Chauveau, Courval, Le Sueur, Chartier, Grandmaison, Taschereau, Esnault, Saint-Aubin, Villebon, Pellerin, Tilly, Pasquier, Langevin, Bissonnet, etc.

Ne croirait-on pas, en lisant ces noms, se retrouver comme en famille à 2000 lieues d'ici ?

(1) RAMEAU, 2^e partie, p. 310, et lettre du 19 décembre 1887.

Dans une spirituelle *Conférence sur le Canada* à la *Société des Études Coloniales et Maritimes* (21 mars 1884), M. Hector Fabre rapporte cette jolie anecdote : « On cite un candidat qui, aux élections, fut battu par ce qu'il n'avait pas d'enfants : négligence dans son service civique. Un brave citoyen lui avait dit en réunion publique : « Un député doit être comme ses électeurs, pour les représenter fidèlement : nous avons tous des enfants, où sont les vôtres ? Nous voulons que notre député s'occupe de l'avenir de nos enfants, et s'il n'en a pas lui-même, pour quoi s'en occuperait-il ? » (p. 3.)

de l'avoir pour ainsi dire renouvelée et transformée ; d'avoir, comme nous l'écrivait M. Rameau, dont l'autorité est si considérable en cette matière, « exercé une influence prépondérante sur son caractère, ses mœurs, ses coutumes, surtout dans les environs de Québec, à ce point qu'elle doit être regardée comme une émanation directe du Perche et portant véritablement son empreinte » (1). Influence féconde, prépondérance salutaire, empreinte durable, dues uniquement à l'exemple du travail et des mœurs. « L'émigration percheronne, dit encore M. Rameau (2), se distingua entre toutes les autres par ses habitudes laborieuses et sédentaires. Elle participa peu aux entraînements et aux désordres des coureurs de bois où se perdit une partie de la population canadienne. »

On trouvera dans l'histoire de provinces plus importantes et dans celle du Perche lui-même, des aventures plus éclatantes que notre émigration au Canada ; on n'y saurait lire une conquête plus honorable dans son but et dans ses moyens d'exécution, plus durable dans ses résultats, plus utile à la civilisation et dans la saine acception du mot, plus véritablement glorieuse.



Le développement industriel, agricole, politique, littéraire n'a pas été moins remarquable au Canada que celui de la population. La valeur des terres y va toujours croissant. Les chemins de fer y ont un essor inouï. Sa marine marchande occupe le quatrième rang dans le monde. Les fortunes s'y font autrement vite que chez nous..., et peut-être aussi s'y défont plus rapidement. Nulle part les institutions libérales ne sont mieux comprises et mieux pratiquées ; les aspirations vers le progrès associées à un respect plus profond de la légalité.

Mais si les Canadiens sont pour la reine Victoria de fidèles sujets (3), pour les Anglais de loyaux concitoyens, ils restent pour

(1) Lettre du 19 décembre.

(2) P. 310.

(3) Mot charmant d'un bon curé à son paroissien, le quel, invité à prier pour la reine d'Angleterre, s'informait avec inquiétude s'il était bien vrai qu'elle fût catholique : « Je n'en suis pas tout à fait sûr ; mais Monseigneur l'Evêque m'a dit « qu'elle était trop bonne pour ne pas l'être un jour ou l'autre ; prie toujours « pour elle, en attendant. » (*Conférence de M. FABRE.*)

nous de véritables frères. Ils aiment toujours la France avec passion ; ils écrivent notre langue, et souvent avec une pureté et une élévation que nous pourrions leur envier (1) ; ils goûtent, ils imitent notre littérature ; ils conservent fidèlement toutes les traditions de la patrie française.

Il n'est pas jusqu'à leurs chansons populaires, ces chansons dont on a pu dire qu'elles sont « la moelle des os d'un peuple, le poulx qui marque les battements de son cœur », où ne se retrouve partout le souvenir de la France. Les *Cantiques de Marseille*, Les refrains les plus familiers chez nous : *Il était une Bergère*, *Le Pont d'Avignon*, *Marlborough*, *Le Roi Dagobert*, se chantent sur les rives du Saint-Laurent et du Saint-Charles, comme sur les bords de la Seine, de l'Orne ou de l'Huisne, à peine modifiés par quelques variantes locales. Détail à la fois concluant et charmant : c'est avec les mêmes berceuses que la mère canadienne et la mère percheronne endorment leurs petits enfants (2).

..

Par un hasard étrange, aucun des écrivains modernes qui se

(1) La langue française est une des deux langues officielles en usage au Canada. Dans les correspondances administratives et dans les débats parlementaires, elle est employée couramment comme l'Anglais ; les lois sont publiées dans les deux langues.

Le Canada a conservé bon nombre d'expressions du patois normand ou percheron. celles-ci notamment : *batterie* et *tasserie*, pour désigner les parties de la grange où l'on bat et où l'on tasse les gerbes ; (LEGENDRE. *La province de Québec et la Langue française* ; extraits publiés dans l'*Avenir de l'Orne* du 9 juillet 1885).

La production littéraire au Canada est d'une activité et d'une variété singulières. On peut s'en faire une faible idée en parcourant le *Catalogue d'ouvrages en langue française publiés au Canada*, en vente à la librairie Sauton (Paris, 41, rue du Bac), septembre 1879 ; celui de la Bibliothèque nationale, où, grâce à l'entremise de M. Alexandre Vattemare, un système d'échange entre les productions des deux pays avait été organisé dans d'heureuses conditions ; enfin, une liste d'ouvrages, la plupart historiques, donnée par M. Rameau à la fin de son livre.

Beaucoup de lettrés ne connaissent le Canada, mœurs et paysages, que par les admirables pages de Châteaubriand ; c'est le voir à travers un prisme plus brillant que fidèle. En 1791, il partit pour l'Amérique du Nord. Il allait, disait-il et croyait-il, chercher le passage polaire, le passage au sud-ouest du continent américain, dont la découverte préoccupait déjà beaucoup d'esprits distingués. N'y allait-il pas plutôt, comme le dit Sainte-Beuve (*Châteaubriand*, 3^e leçon), chercher des sensations, des images et un champ illimité pour ses rêves ?... Il ne rapporta de son voyage que des impressions qui se traduisirent en pages immortelles. Dans l'*Essai sur les Révolutions*, dans *Atala*, les *Natchez*, le *Voyage en Amérique*, les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, les souvenirs de son voyage en Amérique ne cessèrent jamais de poursuivre Châteaubriand. On a remarqué, avec justesse, croyons-nous, que dans les *Natchez*, œuvre d'ailleurs simplement ébauchée et pleine de contradictions, au milieu d'admirables beautés, il s'était plutôt inspiré de la mythologie ossianique, si fort en honneur au commencement de ce siècle, que de celle des sauvages du Canada.

(2) RATHERY, *Chants populaires des Canadiens Français*, dans le journal *Le Français*, 19 février, 5 et 9 mars 1874.

sont occupés de l'histoire provinciale de la Normandie, du Maine et du Perche, n'avait, je ne dis pas découvert, mais soupçonné l'existence de ce curieux épisode. Ni Odolant-Desnos, l'infatigable généalogiste ; ni Delestang, qui passa toute sa vie dans le Perche et lui consacra plus de 30 volumes imprimés ou manuscrits de recherches historiques et statistiques ; ni l'abbé Fret, qui poussait jusqu'à la passion l'amour de son pays ; ni Pitard, dans sa compilation *Fragments historiques sur le Perche*, où il a passé, pour ainsi dire, au crible tout ce qu'avaient écrit ses devanciers ; ni Patu de Saint-Vincent, dans son *Voyage pittoresque* ; ni M. Gouverneur dans ses intéressants *Essais historiques sur le Perche* (1) ; ni le vénérable et vaillant docteur Jousset, dont les innombrables monographies ont éclairé tant de points obscurs de l'histoire percheronne ; ni les nombreux historiens du Maine, Le Paige, Renouard, Cauvin, Pesche, Le Pelletier et tant d'autres, n'avaient connu la mine cachée sous leurs pas. Quelques historiens canadiens, dans leurs recherches sur l'origine de la colonie, avaient bien découvert et signalé le rôle important joué dans l'émigration au Canada par le Perche et les contrées adjacentes, mais de ces découvertes rien ou presque rien n'était parvenu jusqu'à nous.

C'est à M. Rameau qu'était réservé l'honneur de remettre en lumière les liens de famille qui unissent le Canada à plusieurs de nos anciennes provinces et particulièrement au Perche (2).

Mais ses précieuses indications n'ont pas eu chez nous le retentissement qu'elles méritaient d'avoir. A peine M. Reclus, dans sa *Géographie de la France*, les avait-il mentionnées. M. le comte de Charencey, notre honorable confrère, les avait signalées à l'attention de ses compatriotes (3), avec d'autant plus d'autorité qu'il habite précisément le pays qui fut le principal foyer de

(1) Au concours hippique de Nogent-le-Rotrou, 1885, en présence des envoyés d'Amérique, M. Gouverneur faisait une allusion délicate et tout à fait d'à-propos à cette fraternité des deux races américaine et percheronne.

(2) M. Rameau, déjà connu par une bonne étude sur la colonisation de l'Algérie (1811), a publié, en 1859, sur le Canada, où il venait de passer plusieurs années, un livre des plus intéressants et des plus remarquables : *La France aux Colonies. Etudes sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique. Acadiens et Canadiens*. Paris, Jouby, 1859, in-8°. Histoire, statistique, économie politique, il approfondit tous les côtés de son sujet. Plus récemment, il a donné une *Colonie féodale en Amérique, l'Acadie, (1604-1700)*. Paris, 1877. M. Derome, dans le *Moniteur Universel* du 27 novembre 1877 et M. G. Le Vasseur, dans le *Français* du 18 janvier 1879, en ont rendu le compte le plus élogieux.

(3) *Journal d'Alençon*, 20 février 1879.

l'émigration Percheronne. Un autre de nos confrères, M. Gustave Le Vasseur, ami de M. Rameau, avait bien voulu me communiquer son livre et appeler mon intérêt sur ce point de notre histoire. J'ai suivi cette voie. J'ai réuni quelques documents imprimés ou manuscrits ; j'ai écrit au Canada ; je me suis mis en rapport avec MM. Rameau, Fabre, Trudelle, avec plusieurs de nos confrères de la *Société Historique* et les autres personnes que je pouvais supposer en mesure de me renseigner ; partout, chez tous, j'ai rencontré la plus courtoise obligeance, mais aussi le regret de ne pouvoir lever qu'imparfaitement le voile qui couvre les origines et les développements de l'émigration Percheronne. J'ai trouvé un grand charme, je l'avoue, à étudier l'histoire de nos rapports fraternels avec ces populations si intelligentes, si laborieuses, si françaises, pour lesquelles la mère patrie n'a pas fait dans le passé et ne fait peut-être pas encore aujourd'hui tout ce qu'elles auraient droit d'attendre d'elle. Ce charme, les sympathies pour le Canada que j'ai ressenties plus vives à mesure que j'apprenais à le mieux connaître, j'aurais voulu vous les faire partager, mes chers Confrères. De là, l'ébauche improvisée, décousue, bien indigne de vous et du sujet, que vous venez d'entendre.

* *

Ce n'est ni un tableau complet, ni même une esquisse arrêtée. Je me suis borné à réunir quelques traits épars, à signaler à votre attention les principaux éléments à l'aide des quels il serait possible d'en reconstituer l'ensemble. Ces éléments sont partout autour de nous, et l'on peut promettre à l'avance à ceux qui voudront se donner la peine de les chercher et qui y apporteront un peu d'initiative et beaucoup de patience, des résultats qui dépasseront leurs espérances, de ces surprises heureuses qui sont le charme et la récompense des labeurs, parfois arides, souvent ingrats, de l'antiquaire. Plus heureux que M. Rameau et moi-même ne l'avons été jusqu'ici, ils retrouveront la famille, la naissance, les antécédents de Robert Giffard, ce promoteur de nos émigrations, au quel le Perche et le Canada, ses deux patries, devraient également payer le tribut public et tardif de leur juste reconnaissance. Les Archives départementales et municipales

n'offriront sans doute guère de ressources pour l'étude de ces émigrations. Si elles furent souvent collectives, elles n'eurent du moins rien d'officiel ni d'administratif; elles gardèrent du commencement à la fin, un caractère familial, *patriarcal* si l'on peut se servir de cette expression, féodal, privé; elles n'en sont que plus curieuses. C'est dans les anciennes minutes des notariats de ville et de campagne qu'il faut chercher les contrats sur la foi desquels tant de nos compatriotes allèrent chercher si loin une fortune et une nouvelle patrie. Les vieux actes de mariages, de baptêmes ou de décès ne mentionneront que bien rarement les départs ou les retours; mais parmi ces actes, ou sur les marges et les gardes des registres qui les contiennent, il est impossible de ne pas trouver quelque-unes de ces notes où le vieux curé mentionnait parfois les événements importants dont sa paroisse était le théâtre, longévités, froids rigoureux, inondations, pestes, famines, passages de troupes, constructions et réparations d'églises ou de chapelles: source d'information trop négligée et souvent bien précieuse. Les gardes des registres notariaux offrent assez souvent des notes du même genre. Dans les archives des vieilles familles, non pas seulement seigneuriales, mais modestement bourgeoises, on trouvera des actes, des documents concernant l'émigration de leurs ancêtres. peut-être des correspondances de ces Français, de ces Percherons d'outre-mer qui gardaient chèrement, tout le prouve, dans les forêts de l'Amérique, au milieu des dangers et des travaux de leur vie nouvelle, le souvenir de la France lointaine, du Perche et de la paroisse natale. On peut aussi supposer que dans les Archives des Missions, dans celles de nos maisons religieuses d'hommes ou de femmes, dorment ignorées quelques correspondances de ce genre.

*
* *

Permettez-moi, mes chers Confrères, de vous citer, en terminant cette lecture, un passage d'une conférence sur l'activité humaine, faite à Québec par M. Étienne Parent, un de nos compatriotes, un de nos frères d'outre-mer. Ce sera tout à la fois le complément de l'hommage que j'ai essayé de leur rendre, la justification de ce que je vous ai dit de la manière haute et ferme avec laquelle ils continuent à parler et à écrire notre langue, et

enfin un éloquent appel à ces sentiments d'union, de prosélytisme, de dévouement à la science et au progrès que, dans sa modeste sphère, notre *Société Historique* essaie de mettre en pratique :

« Dieu en nous donnant une intelligence capable de pénétrer jusqu'à un certain point dans les secrets de la nature et de s'élever jusqu'à l'idée de l'Être suprême, a voulu que l'homme l'étudiât lui-même ainsi que ses œuvres. De plus, en implantant dans le cœur de l'homme le germe de la bienveillance, Dieu a voulu que l'homme fit du bien à ses semblables, et en lui inspirant le sentiment et l'amour du beau, il a voulu que l'homme cultivât les arts ; il a voulu en un mot que l'homme fut savant, bienfaisant et artiste. Sans cela, le plus bel œuvre du créateur, l'homme aurait été créé ce qu'il est, sans but, sans fin, sans objet. Le travail, l'obligation du travail expliquent seuls la présence de l'homme sur la terre, quant à son existence terrestre. »

APPENDICE

I

LES 1500 ACADIENS

Des malheureux Acadiens, si odieusement enlevés de leur patrie par les Anglais, en 1763, un certain nombre, après des souffrances de toute espèce et une dure captivité en Angleterre, vinrent chercher en France un asile qu'ils eurent bien de la peine à y trouver. Quinze cents environ finirent par se fixer dans les environs de Châtellerault (Vienne), où le marquis de Pérusse leur concéda 4,000 arpents de landes ; ils y fondèrent un établissement agricole ; ils y sont encore représentés par un certain nombre de familles (1). Le Gouvernement leur accordait une subvention pour leur établissement et leur subsistance, malheureusement insuffisante. En 1775, ils adressèrent à l'Assemblée du Clergé de France, réunie à Paris, un Mémoire touchant pour lui demander une subvention de 300,000 livres par an, pendant cinq ans, afin d'achever leur établissement. Nous ne savons quel fut le sort de leur démarche. M. Duval, archiviste de l'Orne, alors bibliothécaire de la ville de Niort, publia ce Mémoire en 1867 ; (*Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*, et tirage à part, Niort, Clouzot, 1867, 7 p. in-8°.)

A peu près vers l'époque où ils s'établirent en Poitou, il avait été question pour les 1,500 Acadiens, de la concession de terres en Normandie pour y fonder une colonie.

Un sieur Darmancourt, ancien garde du corps, chevalier de Saint-Louis, qui paraît avoir été un spéculateur en grand ou plutôt l'agent et le prête-nom d'une compagnie de spéculateurs, après avoir inutilement essayé de se faire attribuer comme cessionnaire prétendu du receveur général des biens des Fugitifs en Languedoc, les communes et marais des paroisses d'Allemagne, d'Ifs et de ses hameaux de Bras et Hubert-Folie, de Cor-

(1) M. RAMEAU, 1^{re} partie, p. 59.

melles, de Mondeville et de Sainte-Paix, aux environs de Caen, crut sans doute qu'il serait plus heureux en couvrant ses démarches d'un prétexte de philanthropie et de patriotisme. C'est en faveur de 1,500 Acadiens « du nombre de ceux qui ont abandonné leurs possessions au pays d'Acadie pour demeurer inviolablement attachés à la personne du Roi, et rester sous son obéissance », qu'il demanda la concession, non pas de 4,000, mais de 40,000 arpents de terres, hermes, communes et marais, situés en Normandie.

Ces 40,000 arpents devaient être pris, savoir :

Dans la généralité et élection de Caen.....	1.200
Dans l'élection de Bayeux.....	17.000
Dans celle de Carentan.....	14.800
Dans celle de Mortain.....	

« EN LA GÉNÉRALITÉ ET ÉLECTION D'ALENÇON

« Les terres, hermes, communes, marais, etc., des paroisses et hameaux d'O, du Repos, de Macé, de Challoy (Chailloué), et en la dite élection et en celle d'Argentan, ès paroisses et hameaux de Vrigny, Montmerrey, La Bellière, Saint-Christophe et plusieurs autres paroisses voisines et adjacentes, en toutes circonstances et dépendances, ainsi qu'elles consistent et se contiennent, contenant ensemblement environ.....

4.000

« EN L'ÉLECTION D'ARGENTAN

« Les terres, hermes, communes, marais, etc., des paroisses et hameaux de Juvigny, de Scay et paroisses adjacentes, de Marcé, de Crouttes, de Fontenay et Cerceaux (Sarceaux), d'Occagnes, de Pierrefite près Maison-Rouge et du dit Maison-Rouge, d'Exmes, du Renouard, d'Escorches, de Villedieu-les-Bailleul, de Tournay, Saint-Eugène et Beauménil, Habloville et Ménilglaise, Vimoutiers, la Cambe près Trun, du Pont-Ecrépin, comme dessus, contenant.....

3.000

« EN L'ÉLECTION DE LISIEUX

« Les terres, hermes, communes, marais, etc., des paroisses et hameaux de Croisilles, Courménéil et paroisses adjacentes, de Cisay, Chaumont, et Genet (Ginay) et autres paroisses adjacentes, comme dessus, contenant.....

600

TOTAL..... 40,600

28

Le soumissionnaire se chargeait de diviser 12,000 arpents de la concession en 300 lots de chacun 40 arpents pour une famille d'Acadiens ou un groupe de cinq personnes ; de faire construire sur chacun de ces lots une maison, avec grange, écurie pour 3 à 4 chevaux, étable pour 5 à 6 vaches, cave pour 3 à 4 tonneaux, toit à porcs. Il fournirait à chaque groupe 2 chevaux, 3 vaches, harnais, charrue et charrette. Il défricherait et ensementerait les terres pour trois années.

Il exécuterait les travaux et ferait les fournitures nécessaires en cinq ans, à raison de 60 lots par an (1).

Il évaluait le prix du cheval à 150 liv., celui de la vache à 60 liv., celui des charrue, charrette et harnais, pour chaque lot, à 200 liv. ; le coût des défrichements à 6 liv. par arpent (ou 18 liv. pour trois ans) ; celui des ensementements à 24 liv., celui des constructions, pour chaque lot, à 300 liv. : en tout 1,356,000.

Le surplus de la concession, ou 28,000 arpents, devait former sa part personnelle, « à titre d'inféodation et de propriété héréditaire, incommutable et perpétuelle ». Il les évaluait sur le pied de 3 liv. de revenu par arpent et au denier 20 du revenu, à 1,680,000 liv. Déduction faite des charges, il lui resterait 324,000 liv. pour faire face à ses avances et risques, et pour l'indemniser de sa peine.

Darmancourt ne manquait pas de vanter les avantages énormes que l'Etat, les Acadiens, les populations même (habituees, pourtant, jusques-là à jouir gratuitement des terres qu'il prétendait accaparer à son profit), devaient retirer de l'exécution de ses projets.

Il n'offrait aucune hypothèque, aucune garantie pour sûreté de leur exécution vis-à-vis de l'Etat, ni vis-à-vis des futurs colons.

Il est probable qu'on n'y prêta pas grande attention. Les archives de l'Orne ne renferment rien qui s'y rapporte (2).

(1) Il est assez intéressant de rapprocher des avantages ainsi offerts aux Acadiens qui se feraient colons en France, ceux que promettait le Gouvernement aux Français qui se feraient colons au Canada, à peu près à la même époque (1749).

« Chaque homme qui s'établira à Détroit recevra gratuitement une pioche, une hache, un soc de charrue, une grosse et une petite tarière. On fera l'avance des autres outils pour être payés dans deux ans seulement. Il leur sera délivré une vache, qu'ils rendront sur le croît ; de même une truie. On leur avancera la semence la première année à rendre à la troisième récolte. Seront privés des libéralités du Roi, ceux qui, au lieu de cultiver, se livreront à la traite. »

En 1750, les fournitures gratuites sont augmentées d'un fusil, d'une faux et une faucille, d'une truie, de six poules, un coq, six livres de poudre et douze de plomb. L'émigrant sera nourri avec sa famille pendant dix-huit mois ; on lui promettait d'entretenir, à Détroit, aux frais du Roi, un charpentier qui aidât et dirigeât les habitants dans la construction de leurs maisons, et on ne devait payer le cens des terres que trois ans après la prise de possession. (RAMEAU, 2^e partie, p. 301)

(2) L'original de sa demande fait partie de notre cabinet (12 p. in-folio). Elle n'est pas datée, mais elle est certainement postérieure à 1756 et probablement de 1770 ou 1771.

M. DE BERNIÈRES. — MADAME DE LA PELTRIE. — LEURS PARTISANS.

Le bruit des bonnes œuvres de M^{me} de la Peltrie devait retentir jusque chez nous et y donner lieu à une manifestation des plus singulières.

Nous avons vu que de Bernières, le pseudo-mari de M^{me} de la Peltrie, avait réuni autour lui, à Caen, sous le nom de Société de l'*Ermitage*, quelques jeunes gens d'honnêtes familles et se destinant presque tous à l'état ecclésiastique, qu'il entretenait dans des sentiments de dévotion exaltée, ascétique et de « haine pour les Jansénistes » (1). Il mourut en 1659. Ces jeunes gens, s'étant laissé aller à de publiques et fâcheuses démonstrations contre les curés de la ville, qu'ils accusaient de penchant pour le jansénisme, furent poursuivis ; mais, traités avec indulgence, ils en furent quittes pour une légère amende et pour un renvoi dans leurs familles. Quatre se réfugièrent alors chez la mère de l'un d'eux, à Silli, au milieu de la forêt de Gouffern, à 6 kilomètres d'Argentan. Ils y reprirent leurs pieux exercices et leurs austérités, que partageait leur hôtesse. Si rigoureuse que fût leur solitude, ils eurent certainement quelques relations au dehors avec les plus ardents des fidèles et des prêtres de la contrée.

Sur ces entrefaites, le fameux théologal de Seès, Jean Le Noir, vint prêcher le carême dans l'église Saint-Germain d'Argentan. Il était de mœurs régulières et d'un grand savoir ; mais il était suspect de tendances jansénistes, et l'âpreté de ses doctrines, l'intraitabilité de son humeur lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Ses sermons furent mal accueillis. À l'aide d'une souscription provoquée par quelques ecclésiastiques, une statue de la Vierge fut placée au-dessus du portail principal de l'église, foulant aux pieds un serpent noir (par allusion au nom du théologal) avec cette légende au-dessous : *Flagellum Jansenistarum, ora pro nobis*. Des attroupements se formaient le soir devant la statue, sous prétexte de réciter les litanies de la sainte Vierge, mais en réalité pour vociférer à tue-tête le nouveau verset. Le curé, René Mahot, tolérait, s'il ne les encourageait pas, ces scènes scandaleuses. L'official de Seès ordonna la destruction de la malencontreuse inscription ; mais quand son appariteur se mit en devoir d'exécuter la sentence, il fut hué par un immense attroupement et « il aurait été lapidé », dit Prouverre, qui paraît trouver la chose toute naturelle, sans l'intervention de quelques magistrats.

(1) Le mot n'est pas de nous, mais de son panégyriste zélé, Thomas Prouverre qui a fourni aux historiens d'Argentan et particulièrement à l'abbé Laurent *Notice historique sur l'Abbaye royale de Sainte Claire d'Argentan*, (Argentan Barbier, 1857, in-12, p. 121 et suiv.), les détails qui vont suivre.

Là dessus, vers la fête de l'Ascension, quatre jeunes ecclésiastiques d'Argentan vont trouver les solitaires de Silli, qui les reçoivent avec empressement et les admettent à leurs exercices pieux. Ils s'exaltent les uns par les autres; la foi leur paraît en péril imminent. Le vendredi avant la Pentecôte, ils sortent de leur retraite au nombre de sept et, suivis de quelques femmes, ils se rendent processionnellement à Argentan. Ils parcourent toutes les rues de la ville en criant à haute voix : « *Suivez Jésus-Christ ; la foi se retire de la France ; allons au Canada !* » Puis ils s'en retournent à Silli sans avoir bu ni mangé, sans avoir parlé à personne, épuisés de fatigue et de chaleur. Le lendemain, ils repartent dans le même ordre pour Seés, la ville épiscopale, et ils recommencent leurs litanies contre les jansénistes, leurs déclarations que *Jésus-Christ n'est plus en France et qu'ils vont le chercher au Canada*. Grand scandale ; ordonnance (31 mai) du lieutenant civil et criminel du bailli d'Alençon pour la vicomté d'Argentan et d'Exmes, défendant à toute personne « de quelque qualité et condition qu'elle soit de faire aucune écriture du mot de Janséniste, de faire aucun conventicule et assemblée, à peine de punition corporelle et d'être poursuivi comme perturbateur du repos public... ; » arrestation des sept imprudents apôtres ; sentence de la Cour ecclésiastique qui les condamne à une légère pénitence publique devant le crucifix de l'église Saint-Germain et à des excuses envers le théologal ; retour des solitaires plus exaltés qu'auparavant à leurs austérités les plus rudes et les plus excessives. Mais finalement, après des controverses et des résistances opiniâtres, ils se soumettent à l'autorité ecclésiastique et rentrent dans le rang. « Ils menèrent tous, dit Prouverre, une vie exemplaire, ce qui dissipa tous les doutes sur la pureté de leurs intentions ».

Cet épisode, à la fois grave et grotesque et qui aurait pu fournir au chanteur du *Lutrin* le sujet d'un second poème héroï-comique, nous montre combien, à l'époque où il se passa, la piété des émigrés canadiens était en honneur en France, particulièrement en Normandie et plus particulièrement encore dans le diocèse de Seés et dans le milieu où les doctrines de M. de Bernières, le nom, le dévouement et les vertus de Madame de la Peltrie exerçaient le plus d'influence.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

PENDANT L'ANNÉE

Par **M. Gustave LE VAVASSEUR,**

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

MESDAMES,
MESSIEURS,

« Tous les ans, dit l'article XVI de nos statuts, aura lieu une séance publique dans laquelle, après un discours d'ouverture prononcé par le Président, sera lu le rapport du secrétaire général sur les travaux de la Société. »

Pour me conformer aux prescriptions de cet article, j'ai l'honneur de vous présenter l'analyse des diverses séances tenues par la Société pendant l'année 1886-1887, conformément à l'article 14.

Séance du 16 décembre 1886.

Présidence de M. E. LECOINTRE.

M. de Neuville offre à la Société son ouvrage intitulé : *Vingt ans de magistrature*. — Communications du ministère de l'ins-

truction publique. La Société répond au Ministre qu'elle ne s'occupe point d'économie politique. Elle demande le maintien dans la semaine de Pâques de la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne. — Dépôt de Bulletins et de Mémoires.

Deux sociétés américaines, la société de Davenport, dans l'Etat d'Iowa et la société Smitsonnienne de Washington demandent à échanger leurs bulletins et à entrer en correspondance avec la Société archéologique de l'Orne. Cette demande est favorablement accueillie. — Admission de deux nouveaux membres. — Envoi et acceptation de deux articles destinés au *Bulletin*, l'un de M. de Vaudichon, sur la commune de La Carneille ; l'autre de M. de la Jonquière, sur le Cardinal du Bellay. — Deux épreuves de la *Vie de Monsieur de St-Evrault*, communiquées par M. l'abbé Blin et destinée au prochain bulletin, sont soumises à l'assemblée qui décide l'impression sur deux colonnes. — La *Société académique* de Brest demande l'échange du Bulletin. — L'assemblée décide que l'échange sera demandé aux sociétés voisines qui ne sont pas encore en correspondance avec la Société archéologique de l'Orne, notamment à la Société archéologique de la Mayenne, à celle de la Seine-Inférieure et à celle de Coutances. — Pleins pouvoirs sont donnés à M. le Secrétaire pour compléter, au profit de la Société, la collection des Mémoires de l'Académie de Caen. M. Descoutures dépose sur le bureau le dernier fascicule de M. Ruprich-Robert sur l'architecture gothique, — Réponse favorable à la Société du Maine qui demande un complément de Bulletins.

Séance du 10 janvier 1887.

Présidence de M. DE LA SIGOTIÈRE.

Démission d'un membre. — Admission de trois nouveaux membres. — Réclamations de la *Société de l'Histoire de Normandie*. — Articles destinés aux prochains bulletins et soumis à la Commission d'examen.

M. le Président renouvelle l'appel déjà fait par lui à la bonne

volonté et à la générosité de tous les membres de la Société pour la formation d'un portefeuille de pièces intéressant le département de l'Orne, autographes, plans, gravures, portraits, cartes, feuilles, documents ou brochures historiques. Il fait don à la Société de 85 pièces autographes qu'elle accepte avec reconnaissance.

Séance du 22 février 1887.

Présidence de M. E. LECOINTRE.

Communications du Ministre de l'Instruction publique; réunion des sociétés savantes; recherche sur l'état de la France en 1789. — Lettre de M. Appert au sujet d'une rectification. — Ouvrages offerts à la Société : *Histoire ecclésiastique* du diocèse de Coutances, par Toustain de Billy, publiée par la Société de l'histoire de Normandie; *Histoire de Tinchebray*, par M. l'abbé Dumaine, tom. 2; *Bulletins de la Société d'agriculture de la Sarthe*, de la *Société de statistique des Deux-Sèvres*, de la *Société d'Avranches*. — Pour répondre à l'appel du Président, M. l'abbé Rombault offre à la Société une suite de copies authentiques de lettres écrites par Plet Beaupré, député de l'Orne à la Convention nationale; le docteur Jousset fait hommage de huit pièces, portraits et dessins. — Admission d'un nouveau membre. — Sur la proposition et après l'examen de M. de La Sicotière, une analyse de divers actes du tabellionage d'Alençon, par M. de Courtillolles et un jugement du vicomte de La Carneille en 1582, copié par M. de Vaudichon, seront insérés au prochain bulletin. — Adoption de la proposition de demande d'échange de bulletins avec la *Société académique du Cotentin*, la *Commission historique et archéologique* de la Mayenne et la *Commission des antiquités de la Seine-Inférieure*. — Sur la proposition du secrétaire de la Société, l'assemblée décide que l'on insérera dans le Bulletin une notice bibliographique sur les ouvrages des auteurs locaux publiés dans le département et ceux des auteurs indigènes publiés hors du département. — Présentation des comptes par le Trésorier. Nomination d'une Commission pour les examiner.

Séance du 16 avril 1887.

Présidence de M. DE LA SICOTIÈRE.

Communication de trois lettres du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, relatives au Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne. — Démission de deux membres. — Ouvrages offerts à la Société : *L'Architecture normande*, par M. Ruprich-Robert, 10^e livraison, Bulletins de la *Société Flammarion*, de la *Société d'Eure-et-Loir*, de la *Société des Antiquaires de l'Ouest*, de *l'Histoire ecclésiastique de Valence*, accompagnés d'une brochure : *les comptes de Raoul de Lappuy* gouverneur du Dauphiné (1361-1369), de la *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, de la *Société normande de Géographie*. — Nominations des délégués au Congrès des sociétés savantes. — Ouverture d'un crédit de 15 fr. pour l'achat de deux volumes des mémoires de l'Académie de Caen, dont la Société possède, à l'heure qu'il est, la collection complète. — Don par M. de La Sicotière de 36 cartes, vues de monuments ou gravures.

Séance du 30 juin 1887.

Présidence de M. E. LECOINTRE.

Communication de lettres de MM. Lefavrais, l'abbé Gillard et Moisson, membres de la Société, demandant un complément de Bulletins qui leur est accordé. — Sur la proposition de M. l'abbé Barret, il est décidé qu'un article nécrologique sur M. Ruprich-Robert sera inséré dans le prochain Bulletin. La préparation et rédaction de cet article sont confiés aux soins de M. l'abbé Rombault et de M. l'abbé Mallet. — Sur la proposition de M. l'abbé Rombault, l'assemblée décide que des articles nécrologiques sur tous les hommes importants du département seraient admis dans le Bulletin de la Société à deux conditions : 1^o la brièveté, les

notices ne devant pas dépasser une ou deux pages d'impression ; 2° l'exactitude dans la nomenclature la plus complète possible des ouvrages du décédé. — Ouvrages offerts à la Société : Bulletins de la *Société normande de Géographie* et de la *Société de statistique des Deux-Sèvres*, *Monographie de la cathédrale de Chartres*, fascicule n° 6 ; deux numéros de la *Revue historique de Mortain* offerts par M. Sauvage, qui fait également don à la Société d'autographes de 36 personnages différents, pour la plupart contemporains, et de onze autres pièces (plans et mémoires). La Société remercie M. Sauvage et décide l'insertion aux procès-verbaux de la mention de tous les dons qui lui seront faits, le compte rendu analytique annuel donnant d'ailleurs aux procès-verbaux une publicité qui rend inutile leur insertion dans les Bulletins trimestriels. — Admission d'un nouveau membre. — Au sujet d'une communication faite par M. Lecointre et M. l'abbé Hommey à propos de la copie du cartulaire de la Trappe, la Société décide que l'impression sera faite au fur et à mesure que les feuilles lui parviendront l'impression devra d'ailleurs reproduire exactement le texte du manuscrit sans changement ni lacune. — Communication de M. l'abbé Hommey au sujet d'une Vie de St-Evrout, contemporaine, dont une copie du XIII^e siècle existe à la bibliothèque d'Alençon. La Société accepte l'offre faite par M. l'abbé Hommey de publier cette Vie dans le 3^e Bulletin de 1887. — Renvoi à l'examen de la Commission d'un article de M. l'abbé Burel, curé de La Lande-Patry, au sujet d'une bannière de la confrérie des Trinitaires pour le rachat des captifs. conservée dans l'église de La Lande (rapporteur, M. l'abbé Hommey). — Lecture par M. l'abbé Rombault d'un petit article intitulé : *Un enfant de fortune sous l'ancien régime* (publié dans le 3^e Bulletin). — Ajournement à la session suivante de la fixation du lieu et du jour de la séance solennelle annuelle.

Séance du 19 juillet 1887.

Présidence de M. DE LA SICOTIÈRE.

Admission d'un nouveau membre. — Lecture d'une commu-

nication de M. le C^{te} de Charencey. La Société autorise M. de Charencey à s'entendre avec le nouveau copiste du cartulaire de la Trappe et surseoit momentanément à la publication, — Articles annoncés par M. Lefavrais. — Ouvrages offerts à la Société : *Rapport au Sénat sur la destruction des insectes et cryptogammes nuisibles*, par M. de La Sicotière ; *Monographie de La cathédrale de Chartres*, fascicule 7 ; *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*. — Fixation de la réunion annuelle à Alençon.

Séance du 8 septembre 1887.

Présidence de M. DE LA SICOTIÈRE.

Admission de quatre nouveaux membres. — Communication ministérielle du programme du Congrès des sociétés savantes en 1888. — Communication de M. Lecointre au sujet du Cartulaire de la Trappe. Grâce à l'activité du nouveau copiste, M. Edouard André, six ou huit feuilles peuvent dès à présent être livrées à l'impression et le reste ne se fera pas attendre. — Ouvrages offerts à la Société : *Discours du Ministre de l'Instruction au Congrès des sociétés savantes en 1887* ; *Récits et Légendes*, par le R. P. Delaporte, S. J. ; *Lettres de Sénèque à Lucilius*, traduites par le R. P. Bernier, licencié es-lettres, de la Congrégation de Sainte-Marie de Tinchebray ; *Notions d'étymologie classique*, par le même ; *Recherches et observations sur les Muscinées et les Characées. Notes sur l'herbier de M. Pichonnier* ; 4 brochures, par M. l'abbé Letacq, curé de Ticheville ; *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, tom. 4 (1884-1885 ; *Revue historique et archéologique du Maine* (1^{er} sem. 1887) ; *Revue historique et archéologique de la Charente* (1866) ; *Bulletin de la Société philomatique Vosgienne* (1886-1887) ; *Société normande de Géographie* (mai-juin 1887) ; *Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe* (2^e trim. 1887) ; *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (2^e trim. 1887) ; *Bulletin de la Société de statistique des Deux-Sèvres* (avril-juin 1887) ; *Mémoires de la Société archéologique de Valognes*, tom. 4 (1885-

1886); *Bulletin de la Société Flammarion* (août 1887), — Articles et notices, par MM, Sauvage, Le Vasseur, le docteur Jousset, abbé Hommey, admis à la publication dans le Bulletin et proposés pour la lecture publique à la séance annuelle. — Discussion au sujet d'une lettre de M. de Beauchesne à M. l'abbé Dumaine, relative à la découverte d'une tombe trouvée dans l'église de Sept-Forges. Quelques mots d'introduction et d'explication devront précéder l'insertion au Bulletin. — Communication de M. le Président au sujet d'un cercueil trouvé dans la démolition de bâtiments dépendant du collège de Valognes. — Adoption définitive de la date du 27 octobre pour la séance publique. Préparation du programme.

Séance du 21 octobre 1887 (Procès-verbal).

Présidence de M. DE LA SICOTIÈRE.

Présents : MM. l'abbé Rombault, l'abbé Hommey, Descoutures, Beaudouin

Ouvrages offerts à la Société et déposés sur le bureau :

- 1° Bibliographie des sociétés savantes de la France, 1 vol. in-4°;
- 2° Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie, t. 11 et 12;
- 3° Bulletin de la Société normande de Géographie (juillet-août 1887);
- 4° Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir (sept. 1887);
- 5° Bulletin de la Société Flammarion (sept. 1887);
- 6° M. Antonin offre à la Société la photographie d'un superbe meuble du xvi^e siècle

Le Secrétaire communique à la Société : 1° une nouvelle lettre de M. de Beauchesne, sur une pierre tombale trouvée à Sept-Forges;

2° Une lettre de M. Lefavrais promettant deux articles, l'un sur le prieuré de Dompierre; l'autre sur les origines du Passais.

M. l'abbé Lormeau, professeur d'histoire au Petit Séminaire de Séez, présenté par M. l'abbé Rombault et M. de Contades, est admis comme membres de la Société.

La Société s'occupe ensuite d'arrêter définitivement l'ordre du jour de la séance du 27 octobre.

Après examen et discussion, il est fixé de la manière suivante :

1° Discours de M. de La Sicotière, président : *l'Emigration percheronne au Canada pendant le XVII^e siècle* ;

2° *Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année*, par M. G. Le Vavasseur, secrétaire général ;

3° *Saint-Léonard d'Alençon*, par M. l'abbé Hommey.

4° *Souvenirs de Jeunesse*. — *Rémy Belleau*, par M. le docteur Jousset ;

5° *François Pouqueville, du Merlerault, membre de l'Institut*, par M. l'abbé Rombault ;

6° *Poésie*, par M. Paul Harel ;

7° *L'Assistance médicale dans l'Alençonnais sous Louis XVI*, par M. l'abbé Barret ;

8° *Miettes de l'Histoire d'Alençon* ; — *La Ballade du gentil Duc* ; — *La Clémence de Louis XI* ; — *Pire que Morte*, rondeau, par M. G. Le Vavasseur.

L'ordre du jour étant épuisé, le séance est levée à 4 h. 1/2.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Si cette sèche et quelque peu ennuyeuse analyse de nos séances réglementaires n'était qu'un memorandum sans intérêt, un document à conserver dans les archives de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, une sorte de compte de famille, je vous aurais épargné la fatigue et l'ennui de l'entendre.

Mais on peut en tirer un enseignement et il en sort un précepte.

Les procès-verbaux de nos séances constatent tout d'abord un fait qui fait honneur à notre vaillante et modeste Société. Notre fidèle secrétaire est une sorte d'officier de l'état civil qui tient ses registres avec la plus scrupuleuse et la plus impartiale exactitude. Par ci par là, de loin en loin, comme pour nous rappeler que tout passe, il enregistre une démission. A chaque séance, il constate une ou plusieurs admissions nouvelles. Nous, au moins. Messieurs, dans notre petite communauté, nous avons la consolation de voir le nombre de nos actes de naissance surpasser de beaucoup celui de nos actes de décès. Comme les anciens regis-

très communaux, nous pourrions intituler les nôtres : *Naissances et Adoptions*. On vient chez nous un peu de partout et ce n'est pas sans une fierté bien légitime que j'ai pu relever dans la séance du 8 septembre dernier cette inscription de nouveaux confrères domiciliés à Londres et à Moscou, comme j'avais constaté avec un certain orgueil l'échange de publications demandé par deux Sociétés américaines, Je ne sais qui leur a révélé notre existence, puisqu'elles ne sont pas de ce Perche transatlantique qu'on nomme le Canada et dont on vient de vous raconter la pacifique colonisation ; mais, en ma qualité d'historien patriote, je ne puis m'empêcher de songer que jadis les Normands ont les premiers touché un des rivages du Nouveau-Monde. Cette fois les Américains ont découvert un petit coin de Normandie. C'est une revanche. Félicitons-les et félicitons-nous de cette conquête aimable où les conquis, à tout prendre, sont les obligés et les vainqueurs.

Les procès-verbaux de nos séances nous révèlent encore, Messieurs, avec quelle persévérance et quel dévouement quelques uns de nos confrères mènent à bien de longs et importants travaux dont ils enrichissent notre Bulletin trimestriel. Est-il rien de plus intéressant, au point de vue historique local que ces Vies de Saint-Evrault, remises en lumière par M. l'abbé Blin et M. l'abbé Hommey, rien de plus curieux pour les délicats et les friands de tous les reliefs de table de ce festin littéraire où le couvert fut mis pendant tout le xvi^e siècle que la fine étude de M. le marquis de la Jonquière sur le Cardinal du Bellay ? Vous allez entendre tout à l'heure le travail de notre vénérable confrère le docteur Jousset sur Rémi Belleau. Peut-être l'indulgent protecteur de Rabelais et le tendre « tourneur d'Anacréon » sont-ils plutôt d'aimables voisins que des parents de Normandie. En allant les chercher à la frontière, avons-nous cédé à la tentation de tondre sur la prairie percheronne la largeur de notre langue normande ? Non ; nous nous sommes crus assez riches pour penser qu'on nous prêterait volontiers. Pour être moins importantes, les trouvailles historiques de MM. de Courtilloles, du Motey, de Vaudichon, Dallet et Brust n'en ont pas moins leur piquant intérêt. Une place notable a été réservée à la Chronique et aux comptes rendus bibliographiques. On a pu voir avec quel bonheur M. l'abbé Barret, M. l'abbé Rombault et M. l'abbé

Hommey s'acquittent de la partie de la tâche qui leur est confiée. On attend, avec impatience peut-être, avec confiance à coup sûr, la réimpression du Cartulaire de la Trappe, confiée aux soins si intelligents de M. le comte de Charencey et surveillée par une Commission présidée par l'honorable M. Lecoindre. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner quand les procès-verbaux constatent la faveur dont jouissent nos bulletins, l'empressement avec lequel les Sociétés similaires demandent l'échange et les instances réitérées de nos sociétaires en complément de collection.

Dans sa séance du 22 février, la Société a pris la résolution d'ouvrir les colonnes de son Bulletin au compte rendu des ouvrages dus à la plume de nos compatriotes, sociétaires ou non. Permettez-moi donc, pour répondre au désir de la Société, de faire chez nous une petite revue. Si je passe le seuil de notre maison, je rappelle à nos amis du dehors qu'elle est toujours ouverte à ceux qui voudront nous faire l'honneur d'y entrer.

Si un deuil de famille n'avait appelé et ne retenait loin de nous notre infatigable collaborateur M. le comte de Contades, il vous eût charmés par la lecture d'une ses fines études dont il a la spécialité et qui, réunies en volume lui ont déjà valu une honorable notoriété et un succès flatteur. Permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler que c'est au nom et comme membre de la Société Historique et Archéologique de l'Orne que, répondant à la quatorzième question du programme, j'ai eu l'honneur, le mercredi 1^{er} juin dernier, de faire part à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, des travaux de bibliographie cantonale entrepris par quelques-uns des membres de notre Société. Parmi les petits volumes communiqués à l'Assemblée et déposés sur le bureau, le plus important et le plus récent était la bibliographie du canton de Domfront que venaient de publier MM. Appert et de Contades.

Je crois obéir aux traditions de courtoisie et d'impartialité de notre Société. Messieurs, en vous rappelant encore que le même jour, dans la section des Beaux-Arts, l'archiviste du département de l'Orne, M. Duval, notre ancien secrétaire, donnait communication d'un travail fort intéressant sur le sculpteur Argentanais Guillaume Goujeon. M. Duval continue avec persévérance ses intéressants travaux sur l'histoire locale. A côté de son *Etat de la Généralité d'Alençon*, en cours de publication, il a publié

dans l'Annuaire du Département et réuni en volume les *Cahiers de Doléances des paroisses du bailliage d'Alençon*.

Les documents qui touchent, de près ou de loin, à l'époque révolutionnaire présentent un double intérêt. C'est de l'histoire et de l'histoire vivante. Ceux qui comme nous, cherchent, avec l'attrait de la curiosité à résoudre certains problèmes de la philosophie de l'histoire doivent remercier notre confrère, M. Vimont de sa courageuse et importante publication, dans le *Bulletin de la Société Flammariion*. Les documents mis en lumière valent le plus docte et le plus éloquent sermon.

Les procès-verbaux ont mentionné les divers ouvrages offerts à la Société. La Bibliographie départementale a été le sujet d'articles nombreux dans les journaux et dans le Bulletin de la Société. Elle nous a révélé les travaux dus à des plumes féminines ; quelques-unes, comme M^{lle} Deshayes-Dubuisson signent bravement leurs estimables et intéressants ouvrages, d'autres gardent l'anonyme M^{me} de la Faverie semble délaissier un instant la prose ; le procès-verbal de la séance du 8 septembre signale d'elle une pièce de vers, à insérer dans un prochain Bulletin.

Les poètes abondent. Le P. Delaporte publie une seconde édition de ses œuvres, l'abbé M..... prépare des traductions nouvelles, Joseph Germain-Lacour et Paul Harel ont chacun un gros volume sous presse. Celui-ci comme vous le savez, Messieurs, a eu l'insigne honneur d'être couronné par l'Académie française. Certaines considérations personnelles m'obligent ici à la réserve et m'empêchent de dire de l'homme et de la distinction dont il a été l'objet tout le bien que j'en pense, mais je les livre tous deux à votre juste et flatteuse estime. N'y a-t-il point lieu, en cette circonstance de regretter la coutume anglaise et ne trouvez-vous pas que la qualification de *poète lauréat* ferait bonne figure à côté du nom de notre excellent et déjà célèbre confrère ?

J'en aurais fini, Messieurs, avec l'enseignement que je prétends tirer aujourd'hui de l'examen de nos procès-verbaux, s'il n'en sortait encore, hélas ! une plus haute, une plus triste, une plus impitoyable leçon. La Société a perdu en 1887 deux de ses membres les plus regrettables et les plus éminents, MM Rüprich-Robert et Roulleaux-Dugage. Dans sa séance du 30 juin, la Société a décidé qu'un article nécrologique serait consacré à perpétuer la mémoire du premier, auquel ses travaux sur l'architec-

ture normande ont fait une place si importante dans l'Histoire Artistique et Monumentale de notre pays. Le rôle politique du second échappe à notre appréciation et à notre critique, mais l'homme et le confrère ont droit à l'hommage de nos justes et sincères regrets. Si pour les lettrés et les gourmets de l'esprit, il était le petit-fils de Beaumarchais, pour ceux qu'il fréquentait dans la pratique de la vie, pour ses ouvriers qui l'aimaient et l'appréciaient, il était le fils de ses œuvres et de ses bonnes œuvres.

Après la leçon, l'enseignement. En bonne vérité, comme on dit chez nous, je ne vois pas que de l'examen de nos travaux, il découle pour nous d'autre précepte que celui de la persévérance. Instruits par six années d'expérience qui vont laisser derrière nous six volumes à notre actif, nous savons ce que nous pouvons, nous savons ce que nous voulons faire : confinés dans le passé, étrangers aux passions du moment, nous sommes fidèles à notre titre et nous nous résignons au rôle modeste de membres d'une Société locale d'Histoire et d'Archéologie. Comme le grand auteur latin qu'il serait outrecuidant de citer à notre sujet, à côté des indifférents, au-dessus des amis, nous avons une amie suprême, — la vérité.

Attachons-nous de plus en plus, Messieurs, à cette précieuse amie. Si nous avons le malheur de l'offenser, innocemment ou par malice, demandons-lui humblement pardon et surtout... oh ! surtout ne nous brouillons jamais avec elle.

SAINT-LÉONARD D'ALENÇON

La ville d'Alençon, aujourd'hui ville principale et chef-lieu du département de l'Orne, paraît être, parmi les localités de ce département qui méritent le nom de villes, l'une des plus modernes quant à son origine.

Quelques auteurs, il est vrai, et le sérieux Odolant-Desnos est du nombre, lui accordent une antiquité phénoménale, et font venir son nom des Aulerces, l'un des plus anciens peuples qui aient habité cette contrée, et dont Alençon aurait été, selon eux, la capitale. Mais les preuves que ces historiens nous fournissent pour justifier et établir cette antiquité ne sont pas d'une force majeure ; et Odolant-Desnos en particulier est obligé en dernière analyse d'admettre une destruction complète de son Alençon antique, et d'avouer que cette ville ne reprit quelque importance qu'après l'établissement des Normands en Neustrie, au temps où l'Alençonnais échut en partage aux seigneurs, normands ou francs, qui possédaient alors la ville et le territoire de Bellême. Il semble beaucoup plus probable que ce temps fut en effet, non pas celui de la restauration, mais celui de la création première de la cité alençonnaise, qu'elle ait tiré ou non le nom qu'elle porte aujourd'hui des anciens Aulerces, qui habitaient, avons-nous dit, ce pays de temps immémorial. Il est, du reste à peu près certain que ces peuples étaient fixés sur la rive gauche de la Sarthe et ne sont jamais passés sur la rive droite.

Déjà, par conséquent, Sées, Exmes, Argentan, Bellême et Mortagne présentaient de loin au voyageur leurs remparts menaçants. Déjà même, sur la rive gauche de la Sarthe, le faubourg

de Montsort couronnait la petite éminence sur laquelle il est assis, et marquait de ce côté les limites du Maine, en face de l'Hiémois ; que la rive droite de la rivière, le lieu où devait s'élever plus tard l'heureuse rivale de Bellême, était encore couvert de moissons et de broussailles, sauf peut-être une petite agglomération remplacée aujourd'hui par l'église de Notre-Dame et les maisons voisines, village assez simple, qui, après la construction de la ville elle-même, a porté encore longtemps le nom de *Vieux-Bourg*.

La partie de l'Hiémois où s'élève aujourd'hui Alençon était toujours possédée au *x^e* siècle par cette famille des comtes de Bellême, dont nous venons de parler, lignée illustre, où le génie semblait héréditaire, malgré la cruauté qui fut malheureusement le caractère dominant d'un trop grand nombre des membres de cette puissante race. Un des Bellême, probablement Yves de Creil, l'un des premiers possesseurs de ce comté, trouva la rive de la Sarthe opposée à Montsort tout-à-fait propre à y bâtir une forteresse qui pût lui servir, ainsi qu'à ses successeurs, d'abord de château de plaisance, à cause de la beauté et de l'agrément du site, et ensuite de défense contre les souverains du Maine, dont ce lieu bordait et menaçait les confins. Le château fut construit : un certain nombre d'habitations se groupèrent autour et s'abritèrent sous sa défense. On le réunit à la rivière de Sarthe par une enceinte de murs ; Alençon était fondée.

Dans ces temps où la foi chrétienne formait la base de toute société et de toute civilisation, la nouvelle ville ne pouvait être longtemps privée d'églises. Comment les deux principales que l'on y voit aujourd'hui se sont-elles fondées ? C'est une chose qu'il n'est pas facile de déterminer avec certitude, à cause du manque de documents authentiques. S'il faut en croire un petit livret publié à la fin du *xvii^e* siècle sur cette question, la première église d'Alençon aurait été celle d'un prieuré qui y fut construit tout d'abord. Puis, quelques années après, les moines de ce prieuré, ayant trouvé la charge du ministère paroissial trop onéreuse et trop difficile à gérer pour eux, on aurait édifié aux deux extrémités de la ville deux oratoires : l'un dédié à Saint-Gilles, au pied des remparts à l'est, près du lieu qui porte aujourd'hui le nom de place du Palais, et presque à l'emplacement actuel de la Halle aux toiles ; l'autre, sous le patronage de S. Martin

bâti près du rempart opposé, du côté de l'ouest. A chacun de ces oratoires fut attaché un vicaire perpétuel, c'est-à-dire un ecclésiastique gérant le district, sans avoir le titre de curé, mais plus ou moins soumis à la juridiction d'un titulaire supérieur ou d'un monastère, dont il exerçait les droits sur la paroisse ; en droit canonique, le vicaire (*vices gerens*, remplaçant), représentait toujours quelqu'un qui a le pouvoir de juridiction, mais ne peut pas remplir par lui-même, quelle que soit la cause qui l'empêche, les fonctions sacerdotales attachées à son titre.

La ville d'Alençon se trouvait ainsi partagée en deux districts religieux, dont le cours de la Briante a, pendant une longue suite de siècles, marqué la délimitation. Mais nous devons faire remarquer que ces notions sur l'origine des deux églises d'Alençon ne reposent pas sur des preuves bien solides, elles n'ont guère pour elles que la tradition. L'existence de l'oratoire de Saint-Martin est sans doute incontestable, et cet oratoire a toujours été attaché plus ou moins à l'église de Saint-Léonard ; mais M. Léon de La Sicotière, notre honorable président, nie formellement, dans la préface d'un ouvrage que nous aurons l'occasion de citer, l'existence de l'oratoire de Saint-Gilles, et il nous semble impossible de prouver qu'il la nie à tort. On a fort bien pu confondre cet oratoire avec celui de Saint-Gilles de la Plaine, chapelle qui existe encore aujourd'hui sur le territoire de Saint-Pater.

Odolant-Desnos, d'après un manuscrit tronqué renfermant un fragment de l'histoire de l'abbaye de Perseigne, raconte que Guillaume Talvas I de Bellême, ayant fondé, en 1020, l'abbaye de Lonlay, et voulant avoir auprès de lui des religieux de cette abbaye, leur donna une des maisons qu'il possédait à Alençon et leur fit bâtir une église dédiée à Saint-Leu et à Saint-Gilles ; mais le fragment de manuscrit dont nous venons de parler est le seul monument sur lequel il appuie son assertion. M. de La Sicotière est assez porté à croire que les moines de Lonlay n'ont jamais possédé directement et d'une manière immédiate, la cure d'Alençon, qui, après avoir été administrée longtemps par le prieur d'Alençon même, sous la juridiction médiate de Lonlay, fut donnée en 1562, comme nous le verrons, aux Jacobins ou Dominicains d'Argentan, et plus tard aux Cordeliers de la même ville. Toutefois, nous constaterons bientôt par la charte de l'évêque Froger,

que l'abbaye fondée par Talvas se chargea au moins de faire administrer, mais pendant un temps et à un titre quelconque, les deux églises d'Alençon.

L'exemple de générosité religieuse qu'avait donné Guillaume de Bellême en élevant l'abbaye de Lonlay, porta ses fruits, et plusieurs de ses vassaux se firent gloire de l'imiter. Le sire de Larré fonda à Alençon un prieuré conventuel, qu'il donna à cette abbaye. Si le prieuré dont nous avons parlé plus haut n'est que légendaire, comme il est assez à croire, ce fut celui du sire de Larré qui inaugura à Alençon la vie monastique. Ce qui est certain au moins, c'est que ce prieuré reçut en don de son fondateur les deux églises d'Alençon, Notre-Dame et Saint-Léonard, ces églises existaient par conséquent alors, ou du moins furent bâties dans la circonstance, sans qu'il paraisse possible de mieux préciser, ni le temps exact de leur fondation, ni la manière dont elles se sont fondées. Notre-Dame paraît avoir remplacé l'oratoire de Saint-Gilles, si cet oratoire a jamais existé ; l'église de Saint-Léonard fit corps plus tard avec l'oratoire de Saint-Martin : dans le principe elle paraît en avoir été distincte, mais elle était certainement bâtie tout auprès.

La première mention parfaitement officielle qui nous reste des deux églises d'Alençon se trouve dans une charte de Froger, qui occupa le siège épiscopal de Séez de 1160 à 1182. Elle était ainsi conçue : « *Frognius*, (il faut lire probablement *Frogerius*), *Dei gratiâ, Sagiensis episcopus. Noverit universitas vestra nos eleemosinas à Guillelmo Bellismensi, ecclesiæ Longaii fundatore, et à regibus et baronibus et ab aliis hominibus in episcopatu nostro rationabiliter eidem ecclesiæ datas concessisse, et præsentis scripti munimine confirmasse : videlicet ecclesiam S. Mariæ de Alenchon, et ecclesiam S. Léonardi, cum decimis et terris et omnibus ad eas pertinentibus.* — Froger, par la grâce de Dieu, évêque de Séez : Sachez tous que j'ai concédé, et que je confirme par le présent écrit les aumônes faites par Guillelme de Bellême, fondateur de l'église de Lonlay, ainsi que toutes celles qui ont été convenablement faites par les rois, les barons et autres personnages de notre diocèse, à ladite église de Lonlay ; et parmi ces aumônes, l'église de Notre-Dame d'Alençon et l'église de Saint-Léonard, avec leurs dîmes, leurs terres et le reste de ce qui leur appartient. »

Les deux églises d'Alençon étaient donc alors non-seulement bâties, mais encore dotées ; il faut même remarquer que la donation qui en fut faite aux moines de Lonlay n'était pas la première : elles appartenaient auparavant à deux prêtres séculiers, nommés l'un Gérard et l'autre Raoul : la charte de Froger porte que ce sera seulement à la mort de ces deux titulaires que les vicaires choisis par l'abbaye de Lonlay pourront en prendre possession. Les vicaires une fois choisis, les moines étaient tenus de les faire confirmer par l'évêque de Séez, à qui était réservée en dernier ressort la collation de ces deux bénéfices. Enfin ces deux vicaires perpétuels représentants de l'abbaye de Lonlay et pourvus par elle au point vue pécuniaire, devaient cependant être choisis dans le clergé séculier, comme l'indique formellement la charte de donation.

Il est infiniment probable, pour ne pas dire certain, que le patron de l'église de Saint-Léonard dans ces premiers temps de son existence était Saint-Léonard de Vandœuvre. Ce saint abbé avait passé la majeure partie de sa vie assez près d'Alençon, à Saint-Léonard-des-Bois, dont le territoire touche à celui de Saint-Cénery-le-Gérey. Les comtes de Bellême, suzerains du château de Saint-Cénery, avaient acquis les reliques de ce pieux moine, lui avaient bâti une riche et magnifique église dans leur capitale, et lui faisaient tous les ans des fêtes qui attiraient toute la contrée. Il était tout naturel qu'ils désirassent avoir dans la ville de leur choix, Alençon, un autre temple dédié à ce même saint qu'ils honoraient avant tous les autres. S. Léonard de Noblac ou de Nouaillé, solitaire du Limousin, était d'ailleurs alors assez peu connu dans nos contrées.

Mais cet état des choses religieuses ne devait pas durer bien longtemps à Alençon. Dès le siècle suivant, en 1243, l'évêque de Séez, Geoffroy de Mayet, décida qu'il n'y aurait plus dans cette ville qu'un seul vicaire perpétuel, qui porterait le titre de vicaire d'Alençon. Ce vicaire unique devait être désormais confirmé par le prieur du monastère alors établi dans la ville, comme nous l'avons dit, et par le Chapitre de la cathédrale de Séez. Cette décision fut promulguée par une charte spéciale, dont le texte nous reste encore aujourd'hui. Quel fut le motif qui provoqua cette mesure ? On serait tenté de croire, en lisant l'ordonnance épiscopale, qu'il y avait eu dès lors entre les deux vicaires de Notre-

Dame et de Saint-Léonard, quelques difficultés, comme il peut malheureusement s'en produire quelquefois entre deux voisins, même pleins de charité, dont les intérêts sont par trop mêlés les uns avec les autres. Il est certain d'ailleurs que l'ancienne église de Saint-Léonard disparut alors, soit qu'elle ait été dévorée par un incendie ou détruite d'une autre manière ; car on en fut réduit pendant plus de deux siècles, pour le service religieux dans la partie ouest d'Alençon, à l'oratoire de Saint-Martin, qui parait avoir été jusque-là distinct de l'église de Saint-Léonard. Depuis ce temps le district attaché à cette église cessa complètement d'avoir son existence religieuse à part : l'oratoire de Saint-Martin, et même plus tard l'église reconstruite ne furent considérés que comme de simples chapelles dépendant entièrement de l'église de Notre-Dame ; et il en fut ainsi jusqu'à la Révolution de 1789, malgré les efforts que firent plusieurs fois les habitants, particulièrement en 1688 et en 1701, pour obtenir des autorités civiles et ecclésiastiques qu'on rétablît leur église dans sa dignité première.

Pendant ce long espace de temps, c'est-à-dire depuis le milieu du ^{xiii}e siècle jusqu'à la fin du ^{xv}e. Le district de Saint-Léonard, n'ayant pour sanctuaire que l'oratoire de Saint-Martin, ne nous offre dans son histoire particulière aucun fait intéressant à signaler, mais il n'en est pas de même de l'histoire générale de la contrée. Pendant cette période de plus de 200 ans, notre pays avait complètement changé de face. Les Bellème et leurs héritiers, les Montgomery, avaient disparu de la scène : leur petit état avait perdu son nom et leur capitale sa prééminence : le comté de Bellème était devenu par la force même des choses le comté d'Alençon. Réuni d'abord à la couronne par Philippe-Auguste, ce comté devint bientôt l'apanage d'un fils de France. Le roi S. Louis le donna à son troisième fils, Pierre I, qui mourut sans postérité. Peu d'années après, il passait entre les mains de Charles I de Valois-Alençon, fils de Philippe-le-Hardi, et frère de Philippe-le-Bel. Le fils aîné de Charles étant devenu le roi de France, Philippe de Valois, le comté d'Alençon, resta la possession fixe de la branche cadette de cette noble famille, et devint duché-pairie entre les mains de Jean II. A la fin du ^{xv}e siècle, le représentant de cette race illustre était René, fils de ce même Jean II qui, après s'être couvert de gloire à la suite de la

libératrice de la France, la fameuse Pucelle d'Orléans, avait fini d'une manière assez fâcheuse pour sa mémoire.

René n'avait ni les qualités ni les défauts de son père : c'était, malgré quelques écarts de conduite, un pieux et bon prince, qui semblait né pour faire dans la paix le bonheur de son peuple. Il avait d'ailleurs épousé une femme beaucoup plus pieuse et plus sainte qu'il ne l'était lui-même, Marguerite de Vaudemont, de la maison de Lorraine, qui devait mourir plus tard à Argentan, en 1521, sous la bure franciscaine, et qu'il a été question de placer sur les autels. Ces deux religieux personnages n'eurent rien de plus à cœur, dès le commencement de leur règne sur Alençon, que de rétablir l'église de Saint-Léonard comme elle avait été autrefois. La construction en commença vers l'an 1489, et cette fois on engloba dans l'édifice l'oratoire de Saint-Martin, qui devint la chapelle du chevet de l'église nouvelle. On peut constater encore aujourd'hui la différence qui existe entre le style de cette chapelle et le reste de l'édifice. Malheureusement elle a changé de destination, et on en a fait un simple vestibule de la sacristie.

A cette époque, Bellême avait entièrement perdu son ancienne splendeur avec son titre de capitale ; et son église de Saint-Léonard de Vandœuvre était à peu près oubliée. Ce saint lui-même ne jouissait plus d'aucun culte spécial dans la contrée : pour retrouver les dernières traces de la dévotion qu'on lui portait au moyen-âge, il faut remonter jusqu'au temps de S. Louis, où il fut encore donné comme titulaire à l'église des Cordeliers de Séz. Au contraire, le culte de S. Léonard de Noblac s'était étendu considérablement pendant cette période : toute la France honorait ce saint moine du Limousin et l'invoquait spécialement pour la délivrance des prisonniers, surtout depuis que le fameux Bohémond, prince d'Antioche avait été délivré miraculeusement, par son intercession, des fers des Sarrasins. Ce fut lui qui fut donné comme patron à la nouvelle église, comme il est encore aujourd'hui, et dès-lors le duc et la duchesse d'Alençon firent de ce nouveau temple leur sanctuaire de prédilection.

La duchesse voulut que l'une des principales chapelles latérales de Saint-Léonard fût dédiée à S. Louis, l'un des ancêtres de son mari. On ne peut douter, d'après la description que nous en donne Lorphelin Chamfaily, que cette chapelle primitive de S. Louis ne fût à gauche et tout auprès de l'autel majeur. C'est,

par conséquent, celle qui est aujourd'hui dédiée au Sacré-Cœur. On peignit sur les vitraux de cette chapelle, et on sculpta sur les murailles et à la voûte les armes et les écussons des ducs d'Alençon, unis à ceux de la maison de Lorraine. Ces armes semblent avoir encore existé au temps de Chamfaily : elles ont disparu depuis, et le titre de Saint-Louis est passé à une autre chapelle située du même côté de l'église, plus bas et tout près de celle qui renferme les fonts baptismaux.

Les chapelles latérales de l'église de Saint-Léonard étaient alors au nombre de onze, dont la plus remarquable par son architecture et par son antiquité était l'ancien oratoire de Saint-Martin, situé, comme nous l'avons dit, au fond du chœur derrière le grand autel. Dans la chapelle primitive de Saint-Louis, actuellement du Sacré-Cœur, on avait construit une cheminée pour la commodité du duc et de la duchesse, qui assistaient ordinairement à l'office divin dans cette chapelle. Un certain nombre de personnes qui vivent encore aujourd'hui se souviennent d'avoir vu cette cheminée qui se trouvait derrière l'angle du mur situé à gauche de la petite porte d'entrée qui ouvre au côté nord de l'église, et où se trouve maintenant adossé une statue de Notre-Dame-de-Pitié. Il est fâcheux qu'on n'ait pas songé, lors de la restauration de cette chapelle, à conserver un aussi intéressant souvenir de la fondation de l'église et des pieux et saints personnages qui l'ont fait bâtir. Cependant la forme du cintre du foyer est encore aujourd'hui très-visible. L'ouverture seule est murée et à moitié enfouie sous le nouveau pavage de la chapelle.

René d'Alençon étant mort le jour de la Toussaint 1492, son corps fut enseveli à Notre-Dame avec une grande solennité; mais son cœur, embaumé à part, fut renfermé dans une boîte de plomb et déposé dans sa chère église de Saint-Léonard. Le prince avait demandé de son vivant que l'on transportât ce cœur dans l'église de Saint-François de Mortagne, qui sert aujourd'hui de chapelle à l'hospice de cette ville; mais cette dernière église n'était pas encore entièrement achevée à sa mort; ce fut ce qui valut à Saint-Léonard l'honneur de posséder pendant plusieurs années ce précieux souvenir de son fondateur : il y resta jusqu'en 1505, ou même selon quelques-uns jusqu'en 1515, époque où l'église de Saint-François de Mortagne fut dédiée solennellement par l'évêque de Séz, Jacques de Silly. Le lieu où reposait ce cœur vé-

néralle à Saint-Léonard était à l'entrée de l'ancien oratoire de Saint-Martin, derrière la porte qui fait communiquer aujourd'hui cet oratoire avec l'arrière-chœur. Lorsqu'on transféra le précieux dépôt à Mortagne, on laissa dans ce petit caveau provisoire la capsule qui avait renfermé le cœur du duc, et qui était elle-même en forme de cœur. Le tout était recouvert d'une pierre assez difficile à enlever ; cependant elle le fut en 1776, et ce fut alors qu'on découvrit la capsule dont nous venons de parler. La pierre elle-même portait l'empreinte d'un cœur : on l'a replacée à l'entrée du caveau ; mais l'empreinte, usée par le frottement des pieds, est restée à peine visible, et n'existe presque plus que dans le souvenir de ceux qui l'ont vue autrefois. Un tapis de velours recouvrait cette sépulture princière : on s'est servi du dernier de ces tapis pour faire une chasuble que l'on peut voir encore aujourd'hui dans la sacristie de Saint-Léonard.

Après la mort de son mari, Marguerite de Lorraine continua l'œuvre qu'elle avait commencée de concert avec lui ; elle acheva les derniers travaux de l'église de Saint-Léonard, et en fit faire la dédicace le 19 juillet 1505. Il est probable que cette dédicacé ne fut qu'une bénédiction solennelle ; car il n'y a aucune preuve que cette église ait jamais été consacrée. L'édifice étant désormais complet, Marguerite de Lorraine s'occupa avec le plus grand zèle de l'ornementation et du mobilier. Entre plusieurs riches dons qu'elle fit à Saint-Léonard, on distingue, outre tous les ornements qui conviennent aux cinq couleurs dont l'église fait usage pendant l'année pour ses cérémonies, tels que chasubles, dalmatiques, tuniques et chapes, plusieurs magnifiques parements d'aubes, des calices, des livres d'autel, avec des encensoirs et des croix, enfin une bannière pour les processions. Mais le plus précieux de tous les présents fut une chape faite du manteau ducal même de la sainte princesse. Cette chape a fait pendant 250 ans le plus bel ornement des grandes cérémonies à Saint-Léonard : l'or en fut fondu, en 1759, par un orfèvre qui était en même temps trésorier de la fabrique. L'argent qu'on en retira fut employé à acheter un autre ornement. Il est probable que de notre temps, on se fût montré un peu plus conservateur, et qu'on aurait essayé de remonter l'ancienne et précieuse chape dans sa forme primitive.

Marguerite se faisait un devoir d'assister dans son église de

prédilection, non seulement à tous les offices ordinaires; mais aussi à tous les exercices de pure dévotion et aux processions qui se faisaient pendant la semaine : le don qu'elle fit à Saint-Léonard d'une bannière montre combien elle tenait en tout à se montrer excellente paroissienne. Mais l'usage de porter cette bannière se perdit peu à peu ; non pas, dit Chamfaily, que l'autorité ecclésiastique en eût jamais retiré le privilège, mais par la négligence des marguilliers et des procureurs de la fabrique, qui n'avaient pas renouvelé le mobilier de l'église depuis qu'il avait été volé, en 1562, par les protestants. Il semble, du reste, que Chamfaily attache trop d'importance à cette bannière, qui prouverait, selon lui, que Saint-Léonard avait été paroisse autrefois. Nous ne pourrions y voir, pour nous, qu'un souvenir, précieux il est vrai, de la munificence de Marguerite de Lorraine.

A l'exemple de leur maîtresse, plusieurs familiers et domestiques de la pieuse veuve de René, favorisèrent beaucoup Saint-Léonard. Son grand-aumônier, Gabriel Millon, voulut même être enterré dans l'oratoire de Saint-Martin, où on lui éleva une tombe avec cette épitaphe : « *Cy-gist maître Gabriel Millon, en son vivant prêtre, curé de Saint-Germain-le-Vieil (aujourd'hui canton de Courtomer) et aumônier de Madame, lequel trépassa le seizième jour de septembre mil cinq cents-quatre* — PRIONS DIEU POUR LUI. » Ce tombeau fut par respect transporté au XVII^e siècle dans le chœur même de l'église, d'où il a complètement disparu depuis, on ne sait trop en quel temps.

Nous trouvons du 20 janvier 1534 un acte par lequel Pierre Legendre, prêtre ; Jean de Marcilly, écuyer, Guillaume Boujis, trésorier de l'église ou chapelle de Saint-Léonard, autorisés par les habitants du district, chargent Jean Fleury et Hébelin d'achever une chapelle commencée derrière l'église, aussi bien ou mieux que ce qui existait déjà, et en se servant de pierre blanche, non de granit. Cette chapelle était *pour aller sur le portail des deux côtés de l'Autel-Dieu* expression peu claire qui semble indiquer la chapelle actuelle de la sainte Vierge. Cette chapelle reconstruite de notre temps, aurait été ainsi postérieure d'une cinquantaine d'années au reste de l'édifice.

Malgré les soins qu'avaient apportés René et Marguerite dans la construction de la nouvelle église, il s'y glissa des défauts graves d'architecture ; la voûte en particulier, avait été si mal cons-

truite qu'elle s'affaissa tout-à-coup sur elle-même et s'effondra complètement le jour de Pâques l'an 1645. L'architecte lui avait donné une forme trop plate, et le milieu céda sous le poids qu'il supportait. Heureusement, la catastrophe arriva entre la messe et les vêpres, au moment où l'église était complètement vide : il n'y eut par conséquent à déplorer aucun accident de personnes. L'édifice fut longtemps privé de voûte : Odolant-Desnos se plaignait encore de le voir en cet état à la fin du XVIII^e siècle. Il est probable que l'historien d'Alençon comptait pour rien la misérable voûte en bardeau qui succéda à la première, et que les vieillards se rappellent encore d'avoir vue autrefois ; cette voûte provisoire devait déjà exister du temps d'Odolant-Desnos. Ce fut M. l'abbé Jamot, nommé curé de Saint-Léonard en 1836, qui fit construire la nouvelle voûte de forme gothique qui donne aujourd'hui un aspect si gracieux à l'intérieur de l'église : elle est un peu plus basse que la voûte en bardeau, dont on peut voir encore la forme complète dans les combles de l'édifice.

Depuis sa reconstruction jusqu'en 1789, l'église de Saint-Léonard fut absolument considérée, au point de vue de la dignité hiérarchique, comme l'avait été l'oratoire de Saint-Martin, qui en faisait désormais partie. Ce fut une simple chapelle soumise à Notre-Dame qui, dans le cours de ce long intervalle, avait échangé son titre de vicariat perpétuel contre celui de cure proprement dite. On ne s'explique pas bien pourquoi un certain nombre de curés de Notre-Dame, qu'on appelait alors les curés d'Alençon, voyaient cette chapelle d'un assez mauvais œil ; mais c'est un fait incontestable et parfaitement prouvé par l'histoire. Cette antipathie persévérante n'était pas sans amener des querelles entre les curés de Notre-Dame, et les vicaires qui desservaient Saint-Léonard ; et, comme le pauvre Saint-Léonard était le plus petit, il en résultait pour lui une foule d'inconvénients : toutefois, malgré cette position un peu difficile, la petite église occidentale d'Alençon eut pourtant ses jours de gloire, comme nous pourrions le constater par la suite du récit.

René d'Alençon et Marguerite de Lorraine avaient fait fleurir, comme nous l'avons vu, la religion catholique dans la capitale de leur duché ; malheureusement il n'en fut pas de même de leurs successeurs. Leur fils unique, Charles IV, d'Alençon, épousa Marguerite de Valois, sœur de François de Valois-Angoulême,

qui devait être bientôt le roi François I^{er}. Cette princesse, pleine de talents, mais trop mondaine et hardie dans ses idées, amena avec elle dans notre ville plusieurs domestiques et familiers imbus de l'hérésie que venaient de prêcher Luther en Allemagne et Calvin en France. Alençon accepta ces nouveautés avec ardeur et enthousiasme. Le clergé lui-même fut loin de se montrer ferme en face des mauvaises doctrines. Dès l'an 1533, le curé de Condé-sur-Sarthe, Etienne Lecourt, était condamné au feu par le tribunal de l'inquisition, à cause de ses opinions hétérodoxes. et Marguerite d'Alençon, alors veuve de Charles IV, et devenue Marguerite de Navarre par son second mariage, avec Henri d'Albret, roi de ce pays, n'osa pas, malgré son esprit libéral, s'opposer à l'exécution de la sentence, tant l'apostasie de Lecourt avait causé de scandale. Deux ans après, en 1535, Pierre Caroli, curé de Notre-Dame d'Alençon depuis 1530, abjurait sa foi et embrassait l'hérésie protestante. Au milieu de ces défaillances générales, Alençon n'était pas capable de supporter la moindre persécution pour la foi catholique. La suite le prouva.

Dans le cours de l'année néfaste de 1562, des bandes protestantes, dirigées par le trop fameux Coligny, envahirent le diocèse de Séez et y causèrent des maux énormes. Après avoir pillé et brûlé la cathédrale et la ville épiscopale, ils se précipitèrent sur Alençon, où ils se livrèrent à de nouvelles horreurs. Leur rage se déchaina surtout contre le couvent des religieuses de Sainte-Claire, qui portait alors le nom de couvent de l'*Ave Maria*, et se trouvait dans la rue nommée encore aujourd'hui rue des *Filles-Sainte-Claire*. Du reste, le carnage et les profanations furent tels par toute la ville, qu'une tradition, erronée, il est vrai, comme un grand nombre de légendes populaires, mais expressive dans sa fausseté même, rapporte que ce fut alors qu'une statue du portail de Notre-Dame se détourna d'horreur. et que c'est depuis ce temps qu'elle présente le dos à la rue. Inutile d'ajouter que cette statue a toujours été comme on la voit encore aujourd'hui ; mais cette croyance populaire peint au vif l'horreur que causait la conduite des hérétiques. « Guillaume Fouillard, dit Odolant-Desnos, fut établi le 13 juillet de cette année 1562, dépositaire des reliques enlevées à Notre-Dame, à Saint-Léonard, à Saint-Pierre de Montsort et aux autres sanctuaires de la ville. Il remit les châsses qui les renfermaient à Pierre du Perche, qui fit constater

le nombre de marcs qu'elles contenaient, avant de les envoyer au prince de Condé. »

Cette épreuve était trop forte pour la foi molle de la population alençonnaise : la débandade fut générale. Un grand nombre de catholiques cédèrent à la crainte et se laissèrent entraîner dans l'hérésie : plusieurs même semblaient n'attendre que cette circonstance pour renoncer à leur foi. Le curé de Notre-Dame, Lucas Caiget, successeur de Pierre Caroli, soit par corruption de cœur, soit simplement par lâcheté, suivit l'entraînement général et se fit protestant, quoi qu'en dise Chamfaily, qui prétend le justifier sur ce point. Son vicaire, nommé Seurin, le suivit dans sa défection avec huit autres ecclésiastiques de la ville. Le curé de Saint-Germain, Thomas Duperche, les imita, ainsi que Jean Lepage, curé de Cuissay, qui même se maria et mourut pasteur protestant à Alençon. Ces apostasies étaient surtout provoquées par Georges d'Argenson, seigneur d'Avoines et Lamothe-Thibergeau, qui vinrent après Coligny effrayer la population alençonnaise. Ces deux soudards étaient en particulier la terreur des prêtres, qu'ils rançonnaient de toutes manières ; et quand ils ne pouvaient en tirer aucun argent, ils se faisaient un cruel plaisir de les tourmenter de toutes manières et en particulier de leur couper les oreilles. Lamothe-Thibergeau portait une écharpe en bandoulière composée d'oreilles de prêtres qu'il avait ainsi coupées.

Nous devons reconnaître pour l'honneur de l'église de Saint-Léonard que ce fut son clergé qui se montra le plus fidèle de la ville. On ne voit pas qu'un seul de ses prêtres ait apostasié. Il est vrai que tous eurent peur : peut-on leur en faire un reproche, dans de pareilles circonstances ? mais il se tinrent fermement attachés à leur foi. Les habitants du district, de leur côté, se montrèrent beaucoup plus dévoués pour leur église que ceux des autres quartiers. Deux vaillants chevaliers de la contrée, Jean de Glatigny et Clément Jouënne, se condamnèrent à faire la garde tour à tour pour la préserver. Mais les protestants étaient les plus forts, et ces deux braves gentilshommes ne purent empêcher que leur église ne subit, peu de jours après les autres sanctuaires de la ville, les dévastations sacrilèges qui affligeaient en tous lieux les cœurs vraiment catholiques dans ces temps malheureux. Le sac de l'église de Saint-Léonard fut épouvantable : on la dépouilla de ses vases sacrés, on détruisit les ornements, on dépouilla les

autels ; on brisa même les fenêtres : il ne demeura absolument que les quatre murs. Les protestants s'emparèrent en outre des titres de propriété que possédait la fabrique, et s'en approprièrent les revenus, de sorte qu'un certain nombre d'entre eux, qui étaient auparavant assez pauvres, purent étaler, nombre d'années après, un luxe qui leur faisait assez peu d'honneur.

Ces horreurs s'accomplissaient vers le temps de la fête du Saint-Sacrement. Les Huguenots avaient menacé les Catholiques, dans le cas où ceux-ci entreprendraient de faire la procession solennelle en usage dans cette fête, de fondre sur eux, d'en faire un grand carnage et de profaner la sainte Hostie. Le jour de la fête en effet, personne n'osa sortir ; mais à l'approche de l'octave, que l'on appelait alors la petite Fête-Dieu, le sire de Malèfre, en Arçonnay, nommé Hardouin Dubouchet, résolut de ne pas se laisser plus longtemps faire la loi par les nouveaux réformés. Il trouva un puissant appui dans les bouchers de la ville, qui habitaient alors presque tous aux environs de l'église de Saint-Léonard ; parce que l'abattoir commun était autour de la place, alors servant de cimetière, dans laquelle cette église est bâtie. Les bouchers promirent au gentilhomme de se trouver à la procession, si on venait à bout de l'organiser, et d'accompagner le Saint-Sacrement armés de leurs couteaux et de leurs autres instruments de boucherie : alors on verrait si les protestants auraient l'audace de mettre leurs menaces à exécution.

Comme on ne pouvait s'adresser pour présider la cérémonie au clergé de Notre-Dame, puisqu'il avait malheureusement fait défection, on alla trouver le vicaire qui desservait Saint-Léonard, Robert Collet ; celui-ci se tenait caché depuis le commencement du tumulte, ne se sentant pas de force à s'acquitter de son ministère en face d'ennemis aussi forts et aussi acharnés que l'étaient les soldats de d'Avouines et de Thibergeau ; mais, appuyé désormais sur l'épée du sire de Malèfre et sur la corporation des bouchers, ce digne prêtre consentit à ce qu'on lui demandait ; et le jour de l'octave du Saint-Sacrement, tout ce qui restait à Alençon de vrais fidèles accompagnait en grande pompe dans les rues la Sainte-Eucharistie : Hardouin Dubouchet, à cheval et l'épée nue, marchait en tête : les bouchers, armés de leurs instruments et accompagnés de leurs chiens, formaient corps autour du dais,

prêts à bien recevoir quiconque tenterait de troubler l'ordre de la cérémonie. Cet appareil imposa aux protestants, qui jugèrent prudent de se tenir en repos. Cette seconde procession de la Fête-Dieu se fit ainsi comme en pleine paix en cette année malheureuse.

Le souvenir d'un tel acte de foi et de courage méritait de se perpétuer parmi les générations futures. Il fut statué que tous les ans, le jour de l'octave de la Fête-Dieu, il se ferait une procession particulière à Saint-Léonard, dans le même appareil que celle de 1562. Les habitants du district se firent grand honneur de ce privilège ; la procession eut toujours lieu depuis. Le sire de Malèfre y assistait quelquefois l'épée nue ; les bouchers n'y manquaient jamais. Ainsi en fut-il jusque vers l'an 1730, où messire Julien Bourget, curé de Notre-Dame, on ne sait trop pour quelle raison, ne trouva pas cet usage de son goût et supprima cette pieuse coutume. Mal lui en prit, il faut le dire à l'honneur de la population de Saint-Léonard, les rumeurs universelles que souleva la mesure lui firent comprendre qu'il avait eu tort. Aussi fut-il obligé de rétablir, dès l'année suivante, ce qu'il avait aboli. Seulement, pour n'avoir pas l'air de revenir entièrement sur ce qu'il avait fait, Bourget transféra la procession du jour de l'octave du Saint-Sacrement au dimanche qui précède, celui où l'on fait aujourd'hui la première procession solennelle de la Fête-Dieu. Cette translation, qui ne supprimait rien, fut acceptée sans trop de peine par le peuple et par le clergé. La procession continua de se faire comme auparavant jusqu'en 1789.

Ce fut après l'apostasie du curé Caiget, en 1562, comme nous venons de le raconter, que l'Évêque de Séz, Pierre du Val, donna la cure de Notre-Dame aux Jacobins ou Dominicains d'Argentan. Depuis ce temps, soit que l'acte de donation le portât formellement, soit qu'il n'y eût rien de statué la-dessus, ce qui paraît le plus probable, ce fut le curé de Notre-Dame qui nomma lui-même le vicaire de Saint-Léonard. Comme le droit était au moins douteux, il arriva, en 1649, qu'un vicaire se fit pourvoir par l'Évêque de Séz, ce qui souleva une nouvelle question avec la cure, l'Évêque prétendant, contre le curé qui le niait, qu'il avait agi selon le droit, ce qui prouve au moins que les pièces authentiques ne tranchaient pas parfaitement la question. Pendant plus de 40 ans ce droit de nomination resta douteux : ce fut seulement

le 28 janvier 1692 que l'affaire s'arrangea à l'amiable. A cette époque, le curé choisit un candidat agréable à l'Évêque ; et celui-ci donna au curé une commission générale conçue en ces termes : « *ad beneplacitum DD. Sagiensis episcopi, aut alterius ad id potestatem habentis,* » — « que le candidat soit nommé avec l'agrément de Mgr l'Évêque de Séez, ou de tout autre ayant pouvoir sur cette matière. » De la sorte, le curé de Notre-Dame eut simplement ce qu'avaient autrefois le peuple ou le clergé, c'est-à-dire le droit de présentation du candidat ; la collation réelle du bénéfice était réservée à l'Évêque ou à ses ayant-cause.

Pour la question du culte, Saint-Léonard, quoique possédant des revenus particuliers, dont nous avons vu les protestants s'emparer en 1562; avait cependant quelques intérêts communs avec l'église paroissiale de Notre-Dame. Le trésor de cette église lui fournissait le cierge pascal, qui devait devenir, comme nous le verrons plus loin, une cause de litige, et le luminaire tout entier, c'est-à-dire tous les cierges et les flambeaux nécessaires pour le service de l'autel. Le prieur de Notre-Dame, de son côté, était chargé de fournir chaque année à Saint-Léonard quatre cents livres de paille de froment, que l'administrateur de cette église avait le droit de prélever sur la grange dime-resse de la paroisse d'Alençon. On nous demandera peut-être à quoi pouvait servir cette paille pour le service du culte ; mais il est bon de savoir que dans ce temps-là, il n'y avait ordinairement dans les églises ni bancs ni chaises : cette paille servait tout simplement de lit aux fidèles pendant les offices nocturnes et surtout pendant les veilles que l'on faisait, les nuits qui précèdent les grandes fêtes de l'année, usage qu'indique assez par lui-même le nom de *vigile* ou *veille*, donné au jour qui précède ces solennités.

La querelle à propos du cierge pascal, que nous avons annoncée plus haut, se produisit en 1684. Pour donner parfaitement l'intelligence de cette querelle, beaucoup moins importante que celle de la nomination du vicaire, nous devons reprendre en quelques mots l'histoire générale du duché d'Alençon. Après la mort du duc François, quatrième fils de Henri II et frère des trois derniers rois valois, François II, Charles IX et Henri III, ce duché, après avoir passé successivement à plusieurs princes du sang royal, revint, comme fief terrrier, à la possession

de la maison de Guise, par le mariage de l'héritier de cette maison avec Elisabeth, fille cadette de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. M^{me} Elisabeth de Guise, qu'on avait appelée d'abord M^{me} d'Alençon, avait pour directeur l'abbé Pierre Chénart, prêtre de Saint-Sulpice, auteur de *Méditations ecclésiastiques* assez estimées; et cette princesse, pour n'avoir point à changer de directeur, le fit nommer, en 1680, à la cure d'Alençon. L'évêque de Séez était alors Mgr Jean Forcoal, qui se montra toujours favorable au nouvel élu. Mais ce prélat étant mort en 1672, l'évêché de Séez passa entre les mains de Mgr Mathurin Savary, qui ne put être confirmé qu'en 1690, à cause des troubles que souleva à cette époque la fameuse déclaration du clergé de France, en 1682. Ce fut sans doute cette vacance du siège épiscopal qui enhardit Chénart à faire le coup d'autorité que nous allons raconter.

Bien que Saint-Léonard ne fût point paroisse et, par conséquent, ne possédât point de fonts baptismaux, on y avait conservé l'usage de faire la bénédiction solennelle de l'eau le samedi de Pâques et le samedi de la Pentecôte. En 1684, le curé Chénart résolut de supprimer cette bénédiction. Le moyen était facile à trouver. On sait que le cierge pascal est ce qui donne à la bénédiction de Pâques et de la Pentecôte toute sa solennité; en faisant enlever et disparaître ce cierge de Saint-Léonard, on réduisait forcément la cérémonie à une bénédiction simple. Chénart chargea donc son prêtre-sacristain, nommé Gougeon, d'aller saisir cet objet sacré, et de l'emporter à Notre-Dame. Rendons justice à l'abbé Gougeon; il s'acquitta de sa commission en véritable héros. En vain les murmures de la population éclatèrent-ils dans l'église même de Saint-Léonard, quand on le vit s'emparer ainsi cavalièrement d'un objet appartenant à la fabrique, c'est-à-dire à la population elle-même. En vain pendant qu'il montait la rue, les marchandes du quartier des Étaux le poursuivirent-elles en l'accablant d'injures et de menaces. Gougeon, se tenant sûr de son droit et de l'appui de l'autorité, fit comme le dieu de Le Franc de Pompignan : il poursuivit fièrement sa carrière; et s'il ne versa pas

« des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs; »

au moins sut-il si bien les foudroyer de son regard vainqueur que personne n'osa s'exposer sérieusement à son entreprise.

Bientôt le seuil de Notre-Dame fut franchi, et le cierge pascal de Saint-Léonard alla s'ensevelir sans gloire au fond de la sacristie. La bataille était gagnée, le triomphe complet : Saint-Léonard n'eut point cette année-là sa bénédiction solennelle.

Ce trait d'autorité n'était pas, du reste, le seul que se fussent permis depuis quelques années les curés de Notre-Dame. Julien Pâquier, plus connu alors sous le nom de Grand-Curé, qui gouverna la paroisse d'Alençon de 1671 à 1678, avait supprimé à Saint-Léonard les offices des grandes fêtes, sous prétexte que le clergé n'y était pas assez nombreux pour les célébrer dignement. Il faut remarquer cependant que cette église, toute simple vicariale qu'elle était alors, était loin d'être déshéritée sur ce point. Plusieurs confréries s'y étaient établies en différents temps, et entre autres la confrérie de la Toussaint, qui devint la principale, et finit même par englober toutes les autres. Cette confrérie se composait régulièrement de quatorze prêtres, qui chantaient la messe et les vêpres tous les dimanches de l'année. Dans les fêtes solennelles, ils ajoutaient les matines et les laudes ; les jours ordinaires, ils célébraient une messe avec chant et y ajoutaient une messe basse conventuelle. Mais il parait qu'au temps de Julien Pâquier, le nombre de ces prêtres avait diminué, ce qui lui servit de prétexte pour supprimer l'office solennel. La confrérie en corps adressa sur ce sujet une requête à l'évêque ; mais on ne voit pas que cette requête ait produit aucun effet : la volonté du curé s'exécuta ; quelques années plus tard même, Chénart, dont nous venons de parler, renchérit encore sur son prédécesseur en supprimant complètement les matines et les laudes à Saint-Léonard ; enfin, pour diminuer encore l'importance de cette église, il réduisit, après avoir obtenu par surprise une sentence de l'évêque Forcoal, ou du moins de l'official du chapitre, le territoire du district, qui avait toujours eu pour limite, comme nous l'avons dit, le cours de la Briante. Chénart y substitua le cours du ruisseau de la rue Sarthe, partant du château. Il s'ensuivait que le château lui-même passait de Saint-Léonard à Notre-Dame ; c'était le but que s'était proposé le pasteur. En vain les habitants de Saint-Léonard en appelèrent-ils de cette sentence subreptice ; il était difficile à l'évêché de se dédire : d'ailleurs on craignait la duchesse de Guise, et on n'osa trop pousser la question du vivant de cette princesse : elle ne fut entamée sérieusement qu'après sa mort.

Ces divers abus de pouvoir excitèrent la verve d'un membre du clergé de Saint-Léonard, Lorphelin-Chamfaily; il écrivit peu de temps après l'affaire du cierge pascal, que nous venons de raconter, une petite brochure intitulée : « *L'Antiquaire d'Alençon*, » qui renferme l'histoire de Saint-Léonard, et se termine par un réquisitoire où le curé Chénart est, il faut le dire, assez mal mené et donné comme un autocrate fort peu sympathique à la population qu'il était chargé de conduire dans la voie du salut. Comme il a existé à Alençon plusieurs familles du nom de Lorphelin et du nom de Chamfaily; on ne sait trop à laquelle de ces familles appartenait l'auteur de l'*Antiquaire*. Pierre Belard, successeur de Chénart dans la cure de Notre-Dame, écrivit plus tard un *Inventaire*, resté manuscrit, dans lequel il l'appelle Lorphelin tout court. M. Léon de La Sicotière, si compétent dans tout ce qui regarde notre histoire locale, pense que c'était un Pierre Lorphelin, diacre, qui mourut âgé de 67 ans, et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Léonard, le 10 septembre 1694. Son ouvrage est de valeur médiocre et renferme beaucoup d'affirmations sans preuves; aussi le P. Lelong, ou plutôt ses continuateurs, l'ont-ils assez mal traité, d'après une note d'Odolant-Desnos. Ainsi, il prétend prouver qu'il y avait toujours eu des fonts baptismaux dans l'église de Saint-Léonard; l'opinion contraire paraît certaine, et a été soutenue avec succès par Pierre Belard dans son *Inventaire*. Cependant, malgré ses défauts, le livre de Lorphelin-Chamfaily n'est pas sans offrir un certain intérêt. En 1868, il n'en restait plus que deux exemplaires : l'un appartenant au docteur Chevalier, directeur de l'établissement hydrothérapique des eaux minérales de Saint-Denis-les-Blois; et l'autre faisant partie de la bibliothèque de M. Hurel, curé de Saint-Léonard. Ces deux exemplaires, tous deux incomplets, se complétaient heureusement l'un l'autre. Celui de M. Hurel fut cédé à M. de La Sicotière, qui publia alors une nouvelle édition de l'ouvrage, et mit en tête une préface qui jette un grand jour sur l'histoire de Saint-Léonard; nous avons dû nous-même y faire de larges emprunts pour composer cette notice. Un troisième exemplaire avait existé dans la bibliothèque de M. le docteur Marcel Libert, aujourd'hui sénateur, et portait en marge des notes d'Odolant-Desnos : il a disparu depuis plusieurs années, et il est probablement perdu pour toujours.

Pour en revenir au curé Chénart, c'était malgré, les défauts que nous avons signalés en lui, un homme de mérite, estimé même de ceux qui le combattaient ; mais il avait ce caractère ombrageux que l'on rencontre assez souvent chez ces hommes qui ne jouissent que d'une autorité précaire et peu solide, et qui, par conséquent, craignent beaucoup de la perdre, ou de la voir s'affaiblir. Souvent ces esprits un peu étroits compromettent leur influence par les efforts mêmes qu'ils font pour la conserver : ce fut ce qui arriva au curé d'Alençon. Il perdit d'abord la direction de la duchesse de Guise, qui n'approuva point ses mesures de rigueur. Il en résulta que le nouvel évêque de Séez, Mgr Savary, ayant enfin pris possession de son diocèse, en 1691, lorsque les querelles du gallicanisme furent terminées, ne se sentit aucune sympathie pour son subordonné, et aurait volontiers établi une paroisse auprès de lui à Saint-Léonard : Chénart craignait avant tout cette érection, et, pour prévenir le coup qui le menaçait, il proposa et fit accepter l'érection de Courteilles en succursale indépendante. Ce fut la première promotion de l'église de ce lieu, dédiée à Saint-Roch, à la dignité paroissiale. Elle n'avait jamais été auparavant qu'une simple chapelle dépendante de Notre-Dame.

Cette érection faite, on n'osa plus toucher à l'ordre établi tant que vécut la duchesse de Guise ; mais cette princesse étant venue à mourir en 1696, les questions anciennes furent remises aussitôt sur le tapis. En 1700, le Parlement de Rouen rétablit le cours de la Briante comme limite entre les deux districts de Notre-Dame et de Saint-Léonard. Ce fut même la raison qui porta l'année suivante les habitants de ce dernier district à demander leur séparation d'avec Notre-Dame, ce qui leur fut refusé, comme nous l'avons dit plus haut : toutefois, en 1715, l'évêque de Séez, Mgr Turgot, leur accorda de nouveau le privilège de faire la bénédiction solennelle de l'eau, comme on le faisait avant que l'usage n'en eût été supprimé par le curé Chénart. Le successeur de ce dernier, Pierre Bélard, curé de Notre-Dame depuis l'an 1694, réclama encore contre la sentence épiscopale, et consulta un avocat de Rouen qui lui dit que l'évêque ne pouvait autoriser cet usage dans une église où il n'y avait pas de fonts baptismaux. La réponse ne manquait pas de justesse : le droit sur ce point n'a jamais été bien déterminé ; et voilà pourquoi Chénart avait cru

pouvoir impunément supprimer de son chef la bénédiction solennelle de l'eau à Saint-Léonard ; mais il semble toutefois trop absolu de dire que l'établissement d'un tel privilège dans une simple chapelle vicariale dépasse le pouvoir de l'évêque. Rien ne le prouve dans la législation ecclésiastique. Aussi les réclamations de Pierre Bélard ne produisirent-elles aucun effet, et l'ordonnance de Mgr Turgot continua de s'exécuter jusqu'à la Révolution de 1789.

Puisque nous avons dit un mot de la Confrérie de la Toussaint, nous devons à nos lecteurs quelques notions sur les diverses autres confréries établies dans l'église ou chapelle de Monsieur Saint-Léonard (car c'est le titre que porte partout cette église), et qui y assuraient la majesté du culte avant son érection en église paroissiale.

Dès l'an 1456, même avant la reconstruction de l'édifice actuel, nous y trouvons les Confréries de *Ste Catherine* et de la *Toussaint* : cette dernière portant le titre de Saint-Léonard et Toussaint. Comme on le voit, c'étaient ces confréries qui conservaient le souvenir de l'ancien patron du lieu dans l'oratoire de Saint-Martin, alors seul existant. En 1507, le prêtre administrateur de la confrérie de la Toussaint se nommait Pierre Thiboust.

En 1502, 1507 et 1534, nous trouvons mentionnée la Confrérie de *Sainte-Barbe*, ayant pour administrateur en 1507, Jean Hourdebourg et en 1534 Jean Choinet.

La Confrérie de *Saint-Éloi* était administrée en 1507 par le prêtre Jean Mauger : celle de *Saint-Étienne* par Collas Divon.

En 1525, un boucher, nommé Thomas Guichard, assurait une rente à la Confrérie de *Saint-Côme et Saint-Damien*. Cinq ans auparavant, en décembre 1520, nous trouvons la Confrérie de *Saint-Martin*, dirigée par les Frères Gérard Lemaitre et Gillot Thônay.

Enfin en 1536, la Confrérie de Sainte-Catherine, déjà nommée et administrée alors par Gilles Cerize, comptait parmi ses membres Thomas Duperche, probablement le même qui devint curé de Saint-Germain-du-Corbéis et apostasia au temps de l'invasion du protestantisme, comme nous l'avons mentionné déjà.

Ce furent toutes ces Confréries qui enrichirent de leurs débris celle de la Toussaint, la seule qui restât debout quand elle fut frappée et amoindrie successivement par deux curés d'Alençon, Pasquier et Chénart.

La fin du XVIII^e siècle allait enfin rendre au district de Saint-Léonard un pasteur qui lui appartint en propre sans dépendre désormais d'aucun autre ; et cette fois, ce pasteur ne devait plus être un simple vicaire perpétuel, mais un curé proprement dit, ce que la paroisse n'avait jamais possédé jusque-là. Lorsqu'en 1791, il se fit une nouvelle division du territoire français, et que la Constitution civile du clergé prétendit fixer les limites des paroisses et des diocèses eux-mêmes ; deux cantons furent attribués à la ville d'Alençon, et l'église de Saint-Léonard se trouvait désignée tout naturellement comme devant être l'église décanale du canton ouest. Nous ne voyons pas cependant que le titre de curé de cette nouvelle paroisse ait été porté par personne avant le Concordat de 1801, Mais il y avait dans la ville plusieurs prêtres catholiques insermentés, qui s'y intéressaient, et le ministère sacré ne paraît pas y avoir jamais souffert. Dans les vieux registres paroissiaux qui ont pu nous tomber sous la main, nous trouvons pour l'année 1795, M. Magne, qui paraît alors avoir administré principalement Saint-Léonard pendant plusieurs années, mais sans porter aucun titre ; car il signait simplement *prêtre catholique* ou *prêtre insermenté*. A côté de sa signature nous trouvons pour la même année 1795, celle de M. Despierres, alors vicaire de Notre-Dame, et plus tard curé de Saint-Léonard ; celle de M. Chorin, mort vicaire de Notre-Dame et chanoine honoraire de la cathédrale de Séez. Les abbés Baudoire, Fretté et Perché, curé de Thorigné, au diocèse du Mans, ont aussi exercé le ministère à Saint-Léonard dans ces temps difficiles. En 1799 et pendant les deux années suivantes, la paroisse était desservie par un Père Capucin, nommé le Père Marie. Enfin, nous trouvons, pendant cette période, un certain nombre d'enfants baptisés par M. Marchand, curé de Larré ; mais nous n'avons pu nous assurer exactement de l'année où se sont faits ces derniers baptêmes.

Ce fut en ce temps seulement que le cours de la Briante cessa définitivement de former limite entre les deux paroisses d'Alençon. On prit, pour ligne de démarcation, comme on peut le constater encore aujourd'hui, la rue de Bretagne, la rue des Filles-Notre-Dame, la rue aux Sieurs, la Grande-Rue jusqu'à la rue de Sarthe, et enfin cette dernière rue jusqu'au cours de la Sarthe elle-même. Ce partage assez bizarre, qui fait arriver d'un côté Saint-

Léonard jusqu'au pied de Notre-Dame, et de l'autre, Notre-Dame jusqu'au pied de Saint-Léonard, donne au moins à peu près à l'une et à l'autre de ces églises ce que leur donnait autrefois le cours de la Briante. Ce qu'a gagné Saint-Léonard, sur la rive gauche compense presque exactement ce qu'il a perdu sur la rive droite.

Enfin, quelques temps après la signature du Concordat, en 1803, le premier curé de Saint-Léonard nous apparaît dans la personne de M. Nory, qui eut pour successeur au commencement de 1809, M. Despierres, dont nous avons déjà parlé. A M. Despierres, mort en 1836, ont succédé, d'abord M. Jamot, depuis curé de Notre-Dame, chanoine et vicaire général ; puis M. Hurel, nommé en 1849, et mort à la tête de son troupeau de Saint-Léonard, en 1872, M. Fromentin, encore aujourd'hui chanoine et grand-vicaire, enfin M. Arsène Clérice, le curé actuel. L'un des premiers soins de ces pasteurs zélés a toujours été de rendre leur église digne de sa nouvelle qualité d'église décanale. Il y avait à faire. Avant son érection en paroisse, cette église, depuis les pillages dont elle avait été victime, avait toujours été pauvre et mal ornée. Le beau chœur des quatorze prêtres qui composaient autrefois la Confrérie de la Toussaint, chantait sous un toit presque privé de voûte, devant un autel grossier et dénudé, en face de décorations presque grotesques : les personnes qui ont un certain âge se rappellent encore les figures de deux anges bouffis, qui décoraient l'abside supérieure, et soulevaient un rideau comme pour montrer le cadran de l'horloge, ainsi que le grossier tableau du Père Éternel que l'on voyait au-dessus de ce groupe.

Maintenant les visiteurs peuvent constater que les choses ont considérablement changé de face. En place de la voûte surbaissée qui ne put pas se soutenir pendant 150 ans, une voûte élancée en plâtre, parfaitement adaptée au style de l'église donne à l'intérieur du vaisseau ce coup-d'œil élégant que nous avons signalé et que personne ne lui refuse. Un magnifique autel en bois sculpté, dû au talent hors ligne de M. Blottière du Mans, et depuis élégamment décoré par un peintre Caennais, M. Chifflet, offre de loin l'aspect d'un reliquaire de grande taille. Une chaire finement découpée, due encore au ciseau de M. Blottière, embellit la nef. Le Père Éternel et les anges bouffis dont nous avons parlé sont remplacés par une belle Trinité de Perrodin, dont les

arts déplorent la perte récente. Les chapelles se rebâtissent, des verrières artistiques décorent la partie supérieure de l'édifice, en attendant leurs sœurs qui orneront plus tard les fenêtres de la basse nef. Faisons des vœux pour que ces travaux d'embellissement continuent, et espérons que l'église occidentale d'Alençon nous apparaîtra de plus en plus digne du rôle, modeste, sans doute, mais pourtant intéressant, qu'elle a joué dans l'histoire de notre pays.

L'ABBÉ L. HOMMEY.

RÉMY BELLEAU

I

Quand j'étais petit garçon (il y a de cela bien longtemps, presque un siècle), mon plaisir était de vaguer dans les rues de Nogent-le-Rotrou encore meurtri à cette époque des griffes de la Révolution. Là, librement, je menais le temps, regardant en l'air sans rien voir. Cependant le vieux château Saint-Jean, ruine géante, fixait mon attention par sa masse imposante. Monter au château était comme un assaut à une ville qu'on était assuré de prendre.

A ce moment le château, la mesure plutôt, récemment sortie des désordres républicains, était sans gardien. Il n'y avait rien à garder ; portes et fenêtres n'existaient plus.

Jeter des pierres aux oiseaux pour les effaroucher, les faire sortir de leurs trous et pousser les cris des bêtes de nuit, telle était ma jeune distraction ; puis comme couronnement de la fête, je descendais en courant, assisté des polisçons de ma sorte, l'immense escalier de cent marches qui me ramenait au pied du roc sur lequel le château avait été bâti.

C'était un métier à se casser le cou. Mais qui donc de la jeune bande y pensait ? S'il est un Dieu pour les ivrognes, dit-on, il en est deux pour les fous du jeune âge.

Il arrivait que nous étions pleins de contentement de ces équipées, disposés que nous étions à nous croire déjà des héros.

En s'échappant de l'immense escalier Saint-Jean, on se jette droit dans la rue Saint-Laurent, l'une des plus importantes de la grande ville. Cette rue a droit à notre attention. Nous remar-

quons vers le milieu une petite place, dite Notre-Notre, en souvenir d'une église de ce nom détruite par la Révolution. Cette petite place était le centre d'un quartier académique. Là était le vieux Rocton, instituteur libre. Sa fille qui eut une réputation, lui succéda.

Quelques pas plus loin, c'était l'école des Frères Colas, terme peu révérencieux. Ces frères ont élevé les générations multiples qui se sont succédé pendant un siècle et plus. Les Nogentais seront bien forcés d'avouer que ces hommes modestes étaient des instituteurs excellents, ayant formé des hommes de valeur dans l'administration, le clergé, l'industrie. Et si Nogent est une des bonnes villes de l'Ouest de la France, à qui doit-elle cet honneur et cet avantage ?

La dernière révolution a rasé l'humble et petite maison des Frères Colas. En suivant cette rue Saint-Laurent, nous rencontrons une maison d'assez belle apparence. Cette maison est historique. Là s'assemblèrent les Etats-Généraux du Perche. Les Procès-verbaux de ces réunions subsistent et leur lecture offre un grand intérêt. Nous y voyons se succéder les noms de la noblesse, du clergé et du Tiers Etat. De ces trois ordres que reste-t-il ? De la toute puissance du clergé il ne reste rien. De la noblesse quelques noms subsistent, échappés au naufrage et qu'on est étonné de voir survivre.

En poursuivant nos flâneries d'enfant, il fallait bien songer quelque peu à l'école. La grosse voix de la cloche nous appelait, nous reveillait de notre insouciance. L'école, c'était Saint-Denis, une fondation de l'illustre Rotrou, qui aimait les lettres, comme il avait aimé la guerre en Palestine, en Italie, en Espagne ; Rotrou le bienfaiteur par excellence, le fondateur des maisons de charité, de maisons d'éducation à Tyron, à Nogent qui avait ses préférences.

Ne quittons pas la maison blanche de la rue Saint-Laurent qui fixait nos regards, sans nous rappeler son propriétaire, le petit père André. Il nous disait à huit heures du matin, trois cent soixante fois par an, une messe qui ne durait qu'un quart d'heure. Cette courte messe n'était pas sans distraction. Juste à côté de nous, à droite, assistait plus ou moins attentivement une pension de demoiselles. La directrice ou simplement la sous-maitresse était une très belle brune qui donnait force distractions

à cette jeunesse de douze ans qui n'avait pas les yeux en poche et dont le cœur s'ouvrait trop précoce.

Ah ! l'église Saint-Laurent ! L'ai-je encore en souvenir ? Elle était effondrée ; les vitraux étaient brisés ; les murs salpêtrés annonçaient la détresse, souvenir d'une révolution destructive.

Hâtons-nous d'ajouter que Saint-Laurent a enfin été réparé ; qu'il est l'égal de la belle église Saint-Hilaire ; qu'elle aussi avait eu à souffrir et a été restaurée avec goût.

Après le petit père André, comme nous appelions familièrement ce bon prêtre, la belle maison fut occupée par Deneux, dont la destinée ne fut point ordinaire. Professeur à l'Ecole de Médecine, homme savant, son nom se trouve mêlé à un événement dramatique. Le duc de Berry, assassiné par le couteau de Louvel, gisait sur un matelas du théâtre. Le prince était mourant. Une idée traversa l'esprit des assistants. Le couteau de Louvel n'était-il pas empoisonné ? Deneux, le seul médecin présent, n'hésita pas ; il appliqua sa bouche sur la plaie du mourant, aspira le sang. C'était une suprême tentative de secours. La duchesse s'attacha le docteur qu'elle constitua son accoucheur en Italie, à Naples où elle s'était réfugiée (1).

Deneux, homme distingué, transforma la maison modeste du petit prêtre André ; il en fit une maison d'une rare élégance. La maison eut encore une autre fortune ; elle passa aux mains d'un de nos camarades d'école. On ne cessait de s'entretenir du nouveau possesseur, Antoine Manté, héritier de la fortune colossale

(1) Nous recevons de M^{lle} Bougon, fille du docteur Bougon, ancien médecin du duc de Berry, la rectification suivante, que nous nous faisons un devoir de publier :

Monsieur,

Parmi les morceaux lus le 27 octobre à la séance publique de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, il y en a un, composé par M. le docteur Jousset de Bellême, où se trouve un passage, qui m'oblige à faire une réclamation.

Dans ce passage M. le docteur Jousset attribue à M. Deneux l'acte spontané de dévouement par lequel le docteur Bougon, mon père, tenta en exposant sa vie de sauver celle de Monseigneur le duc de Berry, frappé par le poignard de Louvel.

Il s'agit ici d'un fait de notoriété publique, fait historiquement consigné par M. de Chateaubriant dans le récit qu'il a écrit de la mort de Monseigneur le duc de Berry.

Je crois donc devoir à la mémoire de mon père de demander la rectification de cette erreur et je prends la liberté de m'adresser à vous, Monsieur, pour m'aider à l'obtenir et pour rétablir le fait dans sa vérité.

Veuillez, etc.

Sophronie Bougon.

d'une tante de Rouen, enrichie dans le commerce des grains. Ce succès financier d'un ancien camarade nous occupait fort, nous petites gens, tous plus ou moins pauvres. Avouons que cette marmaille d'école, tout en s'occupant du trésor du camarade restait indemne de jalousie. Heureux privilège du jeune âge !

Ce Saint-Denis qui recevait nos enfances écolières, était des plus modestes ; mais par ci par là, s'y rencontraient des professeurs instruits, aimant leur pénible métier, dirigeant le travail avec zèle et discernement. Nous nous rappelons avec reconnaissance Maxime de la Papotière ; Silvy, un Normalien fourvoyé dans cette galère. Silvy, répétiteur de français à la façon d'Abelard, plus heureux que lui, épousa son écolière, une riche héritière, M^{me} Piette. Par son esprit et son talent il méritait un tel sort.

Dans ce même Saint-Denis se formait quantité d'hommes qui, la volonté et le besoin aidant, avaient l'esprit très éveillé. Ne les avons-nous pas rencontrés plus tard dans le monde, occupant des positions honorables et se distinguant par les services qu'ils rendaient à la société ?

En flânant souvent dans les rues, nous longions une petite rue portant le nom de *Rémy-Belleau*.

Qu'est-ce que Rémy Belleau ? J'ai été près d'un siècle à le savoir, et il en est peut être d'autres qui ne sont pas encore moins ignorants dans le pays du Perche, si indifférent à ses gloires.

Une enseigne perdue au coin d'une rue dit peu de chose. Elle n'apprend rien de Rémy Belleau à ceux qui ne le connaissent pas. Ce poète a eu sa célébrité, et son nom mérite bien qu'on s'y arrête.

II

La date précise de la naissance de Belleau est connue (1528). Il est certain aussi qu'il échappait à la première jeunesse, quand il fut attaché à la personne de René de Lorraine, marquis d'Elbeuf et général des galères de France. Il suivit ce personnage important en Italie où il guerroyait. Quoique Belleau fut brave, ainsi que l'attestent ses contemporains, son nom n'est attaché cependant à aucun grand fait militaire de l'époque. Son action

est ailleurs. Le voyage de Belleau est raconté dans les chroniques de l'année 1567. Le courage du poète fit l'admiration du protecteur ; mais celui-ci fut séduit plus encore par le vif esprit de Belleau, sa grâce et sa finesse de courtisan.

Ces qualités valurent à Belleau une preuve de grande confiance, celle d'être gouverneur du jeune Charles de Lorraine qui fut le premier duc d'Elbeuf. et grand écuyer de France. Il n'eut pas à jouer un rôle moins utile, lorsqu'il fut choisi pour remplir des fonctions diplomatiques à Rome. En ce temps les affaires de Rome étaient fort compliquées. Elles retinrent Belleau loin de la France pendant plusieurs années. Il contribua pour sa part à faire où à défaire les papes dont l'élection avait lieu à cette époque.

Soulagé des tracasseries de l'ambassade romaine, sollicité par ses amis et par les puissants de France, il fixa son séjour à Paris et dans les alentours, jouissant d'une grande considération.

A cette époque la France vivait d'une vie nouvelle. Elle secouait le vieil habit de l'ignorance et entraînait dans une phase d'activité scientifique et littéraire inconnue jusqu'alors. Belleau prit une grande part à ce mouvement intellectuel, entraîné à la fois par son propre goût et l'exemple de ses contemporains. Les ouvrages qu'il produisit sont nombreux. On cite de lui une traduction des odes d'Anacréon et une quantité de pastorales.

Ronsard, son émule et son ami, disait de lui : « Il écrit d'après nature. »

Belleau mourut à Paris en 1577 et fut inhumé en l'église des Petits-Augustins, dans le voisinage du Pont-Neuf.

On chercherait aujourd'hui vainement la trace du tombeau du poète. Qui dure et résiste chez nous, pays de bouleversements et de destructions ?

Pour mieux connaître l'écrivain, parcourons ses écrits. Ils diront ce qui lui valut de nombreux admirateurs dans son temps. Afin d'initier le lecteur au talent du poète, nous sommes obligés de faire des citations ; qu'on nous pardonne quelquefois leur longueur, entraînés que nous serons par l'attrait du sujet.

Nous sommes au printemps, dans les campagnes du Perche. Le poète Belleau se sent gagné par son doux empire qu'il va célébrer. Qu'on n'oublie pas que nous sommes au seizième siècle, c'est-à-dire à une époque où l'on était loin encore de la per-

fection du grand siècle de Louis XIV. Admirons cependant ce langage dans sa charmante naïveté. On dit de nos jours souvent beaucoup moins bien :

MAY

Pendant que ce mois renouvelle
D'une course perpétuelle
La vieillesse et le tour des ans,
Pendant que la tendre jeunesse
Du ciel remet en allégresse
Les hommes, la terre et le temps ;

Pendant que l'humeur printanière
Enfle la mamelle fruitière
De la terre en ses plus beaux jours,
Et que sa face sursemée
De fleurs et d'odeur embaumée,
Se pare de nouveaux atours.

Pendant que les arondelettes
De leurs gorges mignardelettes
Rappellent le plus beau de l'an,
Et que pour leurs petits façonnent
Une cuvette qu'ils maçonnent
De leur petit bec artisan.

En ce mois Vénus la sucrée,
Amour et la troupe sacrée
Des Grâces, des Ris et des Jeux
Vont rallumant dedans nos veines
L'ardeur des amoureuses peines
Qui glissent en nous par les yeux.

Pendant que la vigne tendrette,
D'une entreprise plus secrète
Forme le raisin verdissant,
Et de ses petits bras embrasse
L'ormeau voisin qu'elle entrelasse
De pampre mollement glissant.

Et que les brebis camusettes
Tondent les herbes nouvelettes;
Et le chevreau à petits bons
Eschauffe sa corne et sautelle
Devant sa mère qui broutelle
Sur le roc les tendres jettons.

Pendant que la voix argentine
 Du rossignol, dessus l'espine,
 Degoise cent fredons mignars :
 Et que l'avette mesnagère
 D'une aile tremblante et légère
 Vole en ses pavillons bruyars.

Pendant que la terre arrosée
 D'une fraîche et douce rosée
 Commence à bouter et germer;
 Pendant que les vents des Zéphyres
 Flattent la voile des navires
 Frisant la plaine de la mer.

.

Qu'il te souviennne, ma chère âme,
 De ta moitié, ta sainte flamme,
 Et de son parler gracieux,
 Des chastes feux et grâces belles,
 Et de ses vertus immortelles
 Qui se logent dedans ses yeux !

Qu'il te souviennne que les roses,
 Du matin jusqu'au soir écloses,
 Perdent la couleur et l'odeur,
 Et que le temps pille et despouille,
 Du Printemps la douce despouille
 Les feuilles, le fruit et la fleur !

Les plus gracieux poètes du dix-neuvième siècle pourraient-ils
 dire mieux ? Et plus loin le poète devenant philosophe, donne la
 mesure de sa philosophie.

Si l'or et la richesse
 Retardoyent la vistesse,
 La vitesse et le cours
 De nos plus beaux jours ;

Je l'aurais en réserve
 Afin de rendre serve
 La mort tirant à soy
 L'argent de moy

Mais las ! puisque la vie
 A tous vivans ravie
 Ne se peut retarder ;
 Pour marchander,
 Que me sert tant de plaintes,
 Tant de larmes contraintes,
 Et sanglots ennuyeux
 Pousser aux Cieux ?

Puisque la mort cruelle
 Sans merci nous appelle,
 Que nous servirait or
 L'argent et l'or ?

Une fine et gracieuse inspiration se retrouve dans ces vers à l'Aurore :

Jalouse aurore et par trop envieuse,
 Pourquoi fuis-tu la couchette amoureuse
 De ton vieillard, et me hastes le temps
 D'abandonner l'amoureux passe-temps ?
 Puissé-je autant te porter de nuisance
 Que je te hay : Si ton vieillard t'offense,
 Cherche un amy plus jeune et plus dispos,
 Et nous permets que vivions en repos.

Dans le genre Anacréontique nous trouvons une autre pièce dont nous transcrivons les strophes suivantes :

Douce et belle bouchelette,
 Plus fraîche et plus vermeillette
 Que le bouton aiglantin
 Au matin,
 Plus suave et mieux fleurante
 Que l'immortel amaranthe,
 Et plus mignarde cent fois

Que n'est la douce rosée,
 Dont la terre est arrosée
 Goutte à goutte au plus doux mois.

.

Ainsi, ma douce guerrière,
 Mon cœur, mon tout, ma lumière,
 Vivons ensemble, vivons,
 Et suivons

Les doux sentiers de jeunesse :
 Aussi bien une vieillesse
 Nous menace sur le port,
 Qui toute courbe et tremblante,
 Nous attraine chancelante
 La maladie et la mort.

Voilà qui suffit pour justifier le talent de celui qu'il nous plaît de glorifier, et auquel Nogent s'honore d'avoir donné le jour.

Nogent, du reste, sait se souvenir et n'a pas hésité, dans ce siècle, à reconnaître ce que valaient deux de ses enfants : le président Giroux qui, lui aussi, a son nom iuscrit sur l'une des plus belles rues de la ville et Saint-Pol mort au champ d'honneur, dont la statue décore une des places de Nogent.

III

En quittant Nogent, la patrie de mon enfance, qu'il me soit permis de regarder en arrière. Qu'est devenu ce monde joyeux qui se plaisait à dégringoler si témérairement le grand escalier de Saint-Jean ? Tous ont travaillé, se sont fait une place dans la société ; tous, plus ou moins plébéiens, suivant l'exemple paternel, n'ont pas craint la peine, cette peine que l'on maudit souvent et qui donne presque toujours le bonheur. La Bible l'a dit il y a longtemps, et la Bible avait raison. Tous nos petits camarades, jouant sans souci dans la cour de Saint-Denis, ont travaillé, se sont créé un sort ; aucun n'a connu le malheur. Les années ont passé sur nous tous, jeunes, joyeux, se plaisant à la vie ; qu'il me serait doux de leur tendre la main ? Mais je cherche vainement, tous ont disparu dans l'inévitable nuit, alors que plusieurs auraient mérité de vivre. Faire l'appel, c'est jeter d'une main amie, quelques fleurs sur des tombes.

Les murailles résistent plus longtemps que les hommes. Le collège, fondé par un des Rotrou, vivra comme une institution nécessaire. Il a rendu des services, il en rendra encore.

Quant aux ruines de Saint-Jean, elles sont tellement puissantes qu'on peut les dire indestructibles. Ne nous en plaignons pas ; les ruines ont leur poésie. Puis les ruines de ce vieux château ont une histoire ; leur nom de baptême leur portera bon-

heur. Inutile de rappeler que ce nom de Saint-Jean provient d'une très belle église édifiée sur la hauteur, près du château. Il est à présumer qu'elle était la chapelle des Rotrou. La Révolution qui ménage peu, quand elle ménage, a ruiné l'église Saint-Jean. Mais admirez la puissance des coutumes religieuses ! La fête de Saint-Jean reste la plus belle de l'année. Elle débutait par une procession générale de toutes les paroisses. Dans le vieux temps, Nogent était riche en églises. Il en reste encore trois. D'autres villes ont été moins bien traitées.

Les Rotrou disparus ne sont pas remplacés. Le bruit des armes ne retentit plus comme jadis. La science, cette déesse plus humaine, règne sur notre époque. Rémy Belleau du haut de l'Empyrée, comme il l'eût dit dans son langage poétique, peut contempler Nogent-le-Rotrou, la cité aujourd'hui pacifique, et jeter un regard affectueux sur son berceau.

Docteur JOUSSET.

431



FRANÇOIS POUQUEVILLE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Né au Merlerault, le 4 Novembre 1770.

FRANÇOIS POUQUEVILLE

MEMBRE DE L'INSTITUT.

François Pouqueville, qui eut pour prédécesseur à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le comte Lanjuinais, et pour successeur M. Littré, a tenu à son heure, dans le monde des lettres, une place assez marquée pour que nous nous souvenions qu'il est notre compatriote.

Il naquit au Merlerault le 4 novembre 1770. L'abbé Lecomte, vicaire de cette paroisse, depuis le mois de mai 1777 jusqu'au mois d'octobre 1782, lui donna des leçons de latin. Ses premières classes terminées, on l'envoya compléter ses études à Caen, sous le savant abbé de Larue (1), dont il fut un des élèves les plus distingués.

On approchait de 1789, et, tout en songeant à embrasser l'état ecclésiastique, Pouqueville ouvrait son âme aux influences des idées nouvelles. « Né plébéen, écrivait-il, la liberté fut toujours mon idole... J'étais encore bien jeune quand les feux de la

(1) L'abbé de Larue, né à Caen, le 7 septembre 1751, mourut le 24 septembre 1835. Il refusa de prêter serment à la Constitution civile du Clergé, comme ecclésiastique et comme membre de l'Université de Caen. Condamné à la déportation, il passa en Angleterre. Il trouva à la Tour de Londres une masse considérable de poèmes français du Moyen-Age qu'il publia en une suite d'articles, dans l'*Archæologia*. Rentré en France sous le Consulat, il composa plusieurs ouvrages dont le principal fut l'Histoire des *Trouvères*. L'abbé de Larue resta toujours l'ami de Pouqueville qui fut heureux de voir son ancien maître élu, en 1832, associé libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

» Révolution embrasèrent l'âme des Français ; mon cœur en fut épris (1) ».

Dès ce temps-là, Pouqueville s'exerçait à écrire. — Une de ses premières compositions a été une chanson de table. Elle me fut dictée, il y a quarante ans, par un de ceux qui l'avaient entendu chanter au Merlerault, dans les banquets de la Révolution.

En voici quelques couplets :

Qu'un député de l'Etat
Vante son Assemblée,
Pour moi, je ne voudrais pas
Changer de destinée;
J'aime bien mieux dans un festin,
Où la gaité domine,
M'échauffer avec du bon vin
Que sur mon origine.

Tandis que la nation
Se tourmente et s'agite,
Pour la Constitution
Du pays qu'elle habite,
Laissons-la systématiser
Sur ce qu'elle médite,
Et commençons par nous griser
Pour raisonner ensuite.

On parle bien des débats
Qui divisent la France,
Et l'on ne distingue pas
Les rangs et la naissance :
Tous les ordres ont résolu
Qu'un seul, nommé Grégoire,
Aurait un empire absolu
Et verserait à boire.

Sous un roi si bienfaisant
Chaque sujet est libre,
Le bon vin peut cependant
Renverser l'équilibre.

(1) Cette façon enthousiaste d'exprimer ses sentiments est commune à cette époque. Le marquis de La Fayette, parlant des colonies anglaises d'Amérique dont il avait soutenu la cause, écrivait : « Dès que je connus la querelle, mon cœur fut enrôlé. »

Si l'on forme quelques projets,
Ce n'est point en Espagne :
On les remplit quand ils sont faits
En vidant le champagne.

Quand je fis cette chanson,
J'étais au séminaire,
On me donnait pour ration
Ce qu'on nomme *ordinaire*.
Si de ce vin frais, pétillant,
J'eusse échauffé ma verve,
Je le sens à mon feu naissant
J'aurais nargué Minerve.

Pouqueville devait faire plus que narguer Minerve. — Il commit la faute de s'engager dans le clergé constitutionnel. Aux Quatre-Temps de septembre 1791, Lefessier, évêque intrus de l'Orne, lui conférait le sous-diaconat, avec dispense d'âge. Le même, aux Quatre-Temps de décembre, l'ordonnait prêtre et l'envoyait vicaire au Merlerault. Ses lettres de vicaire portent la date du 21 décembre 1791. — Pouqueville avait alors vingt et un an.

Le 4 janvier 1792, il vit s'ajouter à son titre de vicaire, celui de desservant de Montmarcé (1).

Entré dans le sacerdoce par la voie du schisme et en dehors

(1) Plusieurs auteurs ont écrit que Pouqueville ne fut que sous-diacre. « Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, dit la Biographie de Michaud (*Supplément*, tome LXXVII), Pouqueville entra, en 1791, au Séminaire de Lisieux ; il venait « d'y prendre le sous-diaconat, quand les événements de la Révolution le déterminèrent à suivre une autre carrière. »

Pouqueville appartenait, il est vrai, au diocèse de Lisieux ; mais, en 1791, ce diocèse indument supprimé par la Constitution civile, avait vu son territoire morcelé et son dernier évêque, Mgr Ferron de la Ferronnays, contraint de partir pour l'exil. — Ce fut à Séez et non à Lisieux que Pouqueville devint sous-diacre, du fait de Lefessier, comme l'atteste le document suivant, dont l'original se trouve dans les Archives municipales du Merlerault :

« Jacques-André-Simon Lefessier par la Miséricorde Divine, l'élection du peuple, et dans la *Communione du Saint-Siège Apostolique*, évêque du département de l'Orne. A tous ceux qui ces présentes verront, salut en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous vous certifions que le jour du mois et an ci-dessous désignés, la messe pontificalement célébrée ; Nous, de l'avis de notre Conseil, avons conféré canoniquement et avec les cérémonies ordinaires, à François-Charles-Hugues-Laurent Pouqueville, acolyte de notre diocèse, avec dispense d'âge, l'ordre du sous-diaconat. — En foi de quoi nous lui avons délégué ces présentes.

Donné à Séez, en notre presbytère épiscopal, sous notre sceau et la signature

des règles de l'Église, il exerça ses fonctions au milieu de ses compatriotes, accepté des uns, dédaigné des autres. Son ministère semble avoir réalisé la pensée de Mirabeau qui, un jour à la tribune, avait défini le Prêtre : « Un officier de morale. »

Ce mot renfermait le plan des meneurs de la Révolution. Leur dessein était de soumettre l'Église à l'État, d'avoir un clergé agent de l'État, tenant de lui, ou du vote populaire, son autorité sur les consciences, se tournant vers le pouvoir, dit un historien (1), « pour savoir de lui sur quels points de morale il lui fallait appuyer, et s'il n'y en avait pas sur lesquels la politique exigeait qu'il glissât légèrement. »

Pouqueville se réglait sur cette doctrine. Il écrivait aux citoyens composant le Comité de surveillance du Merlerault : « La volonté du peuple souverain est devenue ma loi suprême, et l'obéissance à ses ordres mon premier devoir. Cette volonté m'avait appelé au sacerdoce, j'obéis à vos suffrages. »

La morale que prêchait ce prêtre appelé par la volonté du peu-

de notre secrétaire, ce vingt-quatre septembre, l'an de Notre-Seigneur mil sept cent quatre-vingt-onze. »

J. A. S. LEFESSIER, Évêque
du département de l'Orne.

Par Monsieur l'Évêque :

MALASSIS, second vic. épiscopal.

Quant au sacerdoce de Pouqueville, il est attesté par un grand nombre de documents que nous avons entre les mains. Nous nous contentons de citer le suivant. C'est l'acte par lequel Pouqueville fut chargé de donner la messe à la paroisse de Montmarcé. — (*Cette paroisse a été réunie au Merlerault après le Concordat*).

« Jacques-André-Simon Lefessier par la Miséricorde Divine, etc .. à tous ceux à qui il appartient d'en connaître, salut et Bénédiction en N. S. J. C.

Vu les besoins pressants de la paroisse de Montmarcé, district de Laigle, qui, par faute de curé, se trouve dénuée de tous les secours spirituels, avons donné et par les présentes donnons à François-Charles-Hugues-Pouqueville, prêtre de ce diocèse et vicaire du Merlerault, la commission spéciale de veiller aux besoins spirituels de la dite paroisse de Montmarcé. En conséquence, lui donnons tout pouvoir d'y exercer les fonctions du saint ministère. Et pour que la piété des fidèles du Merlerault auxquels il est attaché en qualité de vicaire, n'en souffre point, lui avons en outre accordé et lui accordons la permission de dire deux messes les jours de fête et de dimanche.

Donné à Sées dans notre presbytère épiscopal, le 4^e jour de janvier 1792, l'an 4^e de la Liberté.

J. A. S. LEFESSIER
Ev. du département de l'Orne
Par Monsieur l'Évêque,
GOUGEON, vic. Epic.

(1) Lucevic Sciout, (Histoire de la Constitution civile du clergé).

ple et non par celle de Dieu, avait trait beaucoup moins aux devoirs du chrétien qu'à ceux du citoyen.

Dans sa lettre précitée, il disait : « Je me rappelle avec délices
« ces moments heureux où je prêchais l'amour des lois... J'en
« atteste l'Être éternel et vous, citoyens, vous-mêmes qui m'avez
« entendu. »

L'Église constitutionnelle ayant cédé la place à la Déesse Raison, Pouqueville se démit de ses fonctions de ministre du culte. C'était en mars 1794. « Je vous prie, écrivait-il encore aux membres du Comité de surveillance du Merlerault, de ne plus
« voir en moi qu'un citoyen, qu'un ami de la Patrie, qu'un enfant
« de la commune, en un mot qu'un de vos amis et de vos concitoyens. »

Cette supplique était agréée à l'avance.

Les compatriotes de Pouqueville l'admirent dans leurs conseils, et le pourvurent d'une situation qui assurât son existence.

Nommé instituteur par voix de suffrages (1), on lui concéda la moitié du jardin du ci-devant presbytère. Plus tard, en 1795, il joignit à cette charge celle d'*Adjoint* municipal. En cette qualité, il rédigeait les mercuriales de la halle, les procès-verbaux des vols commis sur le territoire de la commune, faisait des enquêtes sur les étrangers qui circulaient sans passe-port.

Comme Pouqueville avait de l'instruction et que son esprit accommodant se prêtait aisément aux besognes qu'on lui proposait, il tenait la plume dans les circonstances graves. C'est ainsi que les registres de la municipalité du Merlerault renferment, écrits et rédigés par Pouqueville, même antérieurement à sa démis-

(1) *Procès-verbal de l'Élection de Pouqueville, comme Instituteur.* — « Aujourd'hui 1^{er} Floréal an II de la République (20 avril 1794), en la séance du Conseil de la commune du Merlerault, présidée par Tempied, maire, a été arrêté conformément à la loi du 29 Frimaire, pour l'organisation de l'Instruction publique, qu'il sera procédé à la nomination d'un instituteur et que le choix serait fait entre Pierre-Jacques Fontaine, François-Adrien Robert, François-Charles-Hugues-Laurent Pouqueville, qui pour lors avaient déclaré à la municipalité qu'ils étaient dans l'intention d'ouvrir une école conformément à ladite loi. Procédant au dit choix par la voie du scrutin, le dépouillement fait, il en a résulté que le citoyen Pouqueville a réuni onze voix sur douze votants et a été déclaré, par le Président, instituteur ; ce qu'il a accepté et signé.

POUQUEVILLE,

Instituteur. .

sion comme ministre du culte, l'acte d'adhésion de la commune du Merlerault à la Convention nationale (7 août 1793) ; le procès-verbal de la nomination du Comité de sûreté publique, en la dite commune (25 août 1793, etc. Le dernier acte municipal où figure Pouqueville est du 24 fructidor an V (10 septembre 1797).

A cette date, les plus clairvoyants pressentaient une réaction contre les événements qui s'étaient accomplis en France pendant les dernières années. Au point de vue religieux surtout, il y avait un changement sensible dans l'opinion. Les catholiques fidèles s'enhardissaient à exprimer le désir de revoir parmi eux leurs véritables pasteurs, pour la plupart encore exilés ou proscrits. A Paris, des réunions se tenaient dans plus de vingt églises ou chapelles. L'évêque de Saint-Papoul (1), à Noël de l'année 1796, fit une ordination dans l'église de l'Instruction-Chrétienne (*quartier Saint-Sulpice*).

Un homme que ses fonctions et les circonstances avaient mis en rapport avec Pouqueville, voyait dans ces faits le signe avant-coureur de la paix religieuse. C'était Nicolas Cochain, né à Servais, canton de La Fère (Aisne), et qui était venu se fixer, comme médecin, au Merlerault. Nommé à plusieurs reprises *Agent municipal*, il avait vu Pouqueville à l'œuvre et avait apprécié son intelligence. — Un jour, il le prend à part et lui représente qu'il végète dans une situation inférieure à son mérite. D'ailleurs, ajoute-t-il, si l'on vient à rendre les églises à l'ancien culte, pourrez-vous rester au Merlerault après ce que vous avez été ? Il lui propose de se rendre à Paris auprès d'un de ses amis qui se chargerait de son avenir. Pouqueville accueille ces ouvertures et quitte le Merlerault.

L'ami de Nicolas Cochain était le célèbre professeur et praticien Antoine Dubois. Sa haute situation à l'école de médecine ne lui faisait point oublier son ancien compagnon d'études, perdu en province dans un modeste chef-lieu de canton. Il suffisait que Pouqueville fût le protégé de Cochain pour qu'il le regardât comme un membre de sa famille.

Dès lors, l'*Adjoint municipal*, l'humble instituteur du Merlerault voit sa vie prendre une nouvelle direction et se transformer

(1) Saint-Papoul, *Fanum Sancti Papuli*, évêché du Languedoc. Il était enclavé entre l'archevêché de Toulouse et les évêchés de Lavaur, Carcassonne, Limoux et Mirepoix.

à la façon de ces changements qui sembleraient uniquement réservés au théâtre.

Sous un maître aussi habile que Dubois, Pouqueville s'adonne avec ardeur à l'étude de la médecine et y fait de rapides progrès. En 1798, il est enrôlé, comme médecin, dans l'armée d'Egypte et ne tarde pas à devenir membre adjoint de la Société savante connue sous le nom d'Institut d'Egypte et annexée à l'armée expéditionnaire, dans le but d'explorer la terre des Pharaons. Comme son protecteur Antoine Dubois, comme notre illustre compatriote Conté, Pouqueville fit partie de la Commission des sciences et des arts.

Les notes recueillies sur son séjour en Egypte nous le représentent, le 1^{er} août 1798, assistant du rivage à la douloureuse défaite de la flotte française dans la rade d'Aboukir. Kléber, qui commandait à Alexandrie, avait eu occasion de le connaître et de remarquer la sagacité de son esprit. Il lui confia la mission délicate de négocier avec l'amiral anglais Nelson l'échange des prisonniers. La négociation eut un plein succès.

Pouqueville entra ainsi dans les bonnes grâces de Kléber. Une pièce de vers qu'il lui avait adressée devint un titre nouveau à ses faveurs.

Les routes de la fortune semblaient s'ouvrir devant Pouqueville, lorsque sa santé gravement altérée l'obligea à revenir en Europe.

Il s'embarqua à bord d'un vaisseau livournois (5 novembre 1798), emportant avec lui des livres qui décelaient ses goûts favoris pour les littératures de Rome et de la Grèce.

Après trois semaines de navigation, le vaisseau fut attaqué et capturé par un corsaire de Tripoli. Le chef des pirates tripolitains avait été délivré des prisons de Malte par le général Bonaparte se rendant en Egypte. Il fut surpris en voyant que la plupart des passagers tombés entre ses mains étaient français. Il montra à leur égard une sorte de commisération, tout en laissant ses compagnons leur enlever à peu près ce qu'ils possédaient. Pouqueville fut trop heureux de sauver un Homère, un Virgile, un Tite-Live et un Pausanias.

Débarqué à Navarin, sur la côte sud-ouest de la Morée, il y fut arrêté par les Turcs, dont le gouvernement venait de déclarer la guerre à la France, et conduit, avec ses compagnons, à

Tripolitza. Ils y passèrent le rigoureux hiver de 1799, dans une captivité que Mustapha-Pacha essaya d'adoucir.

Le bruit s'étant répandu que Pouqueville était médecin, on lui donna la permission de sortir. Il en profita pour étudier Tripolitza et plusieurs villes de l'ancien Péloponèse, s'informant avec soin des lieux qu'il ne pouvait visiter.

Plus tard, il composa, au moyen de ses notes, un livre dont Châteaubriand a donné cette appréciation : « le meilleur guide pour la Morée serait certainement M. Pouqueville, s'il avait pu voir tous les lieux qu'il a décrits ; malheureusement il était prisonnier à Tripolitza (1) ». (*Introduction à l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*).

Après une captivité de sept mois dans cette ville, dont les Turcs, pendant leur domination, avaient fait la capitale de la Morée, les prisonniers français furent transférés à Constantinople et enfermés au château des Sept-Tours.

Pouqueville y demeura vingt-cinq mois. Il s'y adonna à l'étude du grec moderne qu'il parvint à parler et à écrire avec facilité, M. de Monmerqué, dans l'excellente biographie qu'il a consacrée à Pouqueville, dit au sujet de son zèle pour savoir le grec moderne : « Nous lui avons souvent entendu raconter que, soit à Tripolitza, soit au château des Sept-Tours, il se mêlait aux enfants des écoles et, assis sur leurs banes, il apprenait leur langue avec eux. Il se perfectionnait aussi dans la connaissance du grec ancien. Sa famille conserve une traduction en prose d'Anacréon datée aux Sept-Tours, de l'année 1801, dont les textes grec et français sont entièrement écrits de sa main. Il y composa aussi quelques opuscules, tels que le *Panier*, conte oriental, dont le manuscrit autographe porte cette mention : *Composé pendant ma captivité au château impérial des Sept-Tours, à Constantinople, le 20 ventôse an VIII.* (13 mars 1800). »

Pouqueville rentré en France en 1801, reprit ses études médicales et passa avec succès son doctorat. Sa thèse latine était une dissertation sur la peste d'Orient : *De febre adeno-nervosa, seu de peste orientali dissertatio*. Ce travail fut remarqué et mentionné dans le rapport sur les prix décennaux.

(1) Pouqueville a dit lui-même de cet ouvrage : « qu'il l'avait écrit plus par sentiment que d'après des recherches positives. » (*Voyage de la Grèce*, liv. I.)

Cependant Pouqueville restait homme de lettres et archéologue érudit plus encore que médecin. Son portefeuille était riche de notes recueillies au cours de ses excursions. Il coordonna ces documents et fit paraître, en 1805, *Son Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie*. Il le dédia à l'Empereur qui le lut et devina dans l'auteur, un observateur fin, judicieux, connaissant l'esprit dur et soupçonneux des Turcs, pouvant rendre des services à la France dans les pays où ces envahisseurs avaient établi leur domination.

Une circonstance se rencontra. Ali-Tébelen, visir de Janina, était devenu le maître de l'Épire. A force de crimes et de perfidies, il augmentait chaque jour sa puissance, au point d'inquiéter la Porte et la Russie. Pour parer aux difficultés qui le menaçaient du côté des Russes, il se tourna vers la France et demanda à Napoléon d'établir un Consul général à Janina.

L'Empereur accueillit cette proposition, et confia à Pouqueville le nouveau poste qu'il créait dans la capitale de l'Épire.

« Au mois de septembre 1805, raconte Pouqueville (1), je reçus l'ordre de retourner dans l'Orient....., auprès du vizir Ali, pacha de Janina. J'étais peu disposé à tenter une pareille entreprise. Je connaissais de réputation le Satrape de l'Épire ; j'avais éprouvé tant de maux dans mon premier voyage en Turquie, que l'idée de l'homme auprès duquel on m'envoyait et le souvenir encore récent d'une captivité de trois années, me firent balancer si j'accepterais une mission que j'aurais, dans d'autres temps, reçue avec transport. Cependant, en pensant à la Grèce..... je sentais les avantages réels de l'étude approfondie de cette contrée. L'amour de la science l'emporta sur les considérations les plus capables de refroidir mon zèle ».

Le 21 octobre, Pouqueville quittait Paris. A Milan il rejoignit M. Julien Bessière (2), qui devait l'accompagner et le présenter à Ali-Pacha, au nom de l'Empereur. Le légat du Pape, à Ancône, leur délivra des passe-ports qui leur permirent de traverser l'Adriatique et d'aborder à Raguse. Ils y séjournèrent jusqu'au 22 janvier 1806. Dix jours plus tard, ils touchaient au terme de leur route.

(1) *Voyage de la Grèce*, ch. I.

(2) Julien Bessière, parent du maréchal de même nom.

Ils étaient à peine installés dans un couvent, où des appartements leur avaient été préparés, qu'on vint les prier de descendre au palais.

« Ma curiosité, dit Pouqueville, était vivement piquée. Nous montons un escalier ténébreux ; une trappe se hausse, un rideau se lève, et nous nous trouvons dans la salle d'audience d'Ali-Pacha qui nous attendait. Il nous salue, embrasse M. Bessière qu'il connaissait et se laisse tomber sur un sofa, sans paraître m'avoir aperçu. Cependant un spectre à barbe blanche vêtu de noir, qui se trouvait présent, m'honora d'un léger mouvement de tête pour me dire que j'étais le bienvenu.

« Cette scène, où figurait un secrétaire grec prosterné dans l'attitude de la frayeur, les mains cachées sous les longues manches de son vêtement, était éclairée de la lumière vacillante d'une bougie jaune, qui permettait de distinguer notre entourage.

« Après les compliments ordinaires, on appela un interprète, afin d'établir la conversation..... A travers l'ombre, j'observais les mouvements convulsifs du vizir, je distinguais les éclairs de ses yeux... Il s'agitait, il riait, il parlait, et nul mot de sa part n'était vide de sens, malgré l'abondance de son élocution.

• Cette entrevue fut suffisante pour détruire une partie de mes illusions. Ali-Pacha n'était ni Thésée, ni Pyrrhus, ni un vieux soldat couvert de cicatrices, comme on me l'avait dépeint. Il approchait de sa soixantième année ; sa taille, qui n'était guère que de cinq pieds trois pouces, était déformée par un embonpoint excessif. Ses traits chargés de rides n'étaient cependant pas entièrement effacés ; le jeu mobile de sa physionomie, l'éclat de ses petits yeux bleus, lui donnaient le masque terrible de la ruse jointe à la férocité. »

Une rencontre tout-à-fait inattendue suivit la première audience des envoyés français. Il se trouva que l'interprète, qui avait assisté à la conférence, était un ancien religieux de Saint-Dominique, inquisiteur de Malte. Il s'appelait Marc Guarini-Romain. « Je craindrais presque d'indiquer son nom et ses titres, dit Pouqueville, s'il ne m'y avait lui-même autorisé. Je l'avais connu en Egypte. Conduit prisonnier de guerre, en 1798, chez Ali-Pacha, il s'était fait Turc. Mais qu'il repose en paix ! il est mort chrétien à Paris, au mois d'Avril 1825. »

M. Bessière, ayant terminé sa mission, quitta l'Epire, et Pou-

queville s'installa définitivement à Janina (mars 1806). Ali, qui avait besoin de la France pour réaliser ses vues ambitieuses, témoigna d'abord à son représentant une bienveillance marquée. Il le prit avec lui dans ses voyages et lui donna un soldat sous la sauvegarde duquel il explora l'Albanie. « Si tu n'étais pas mon ami, lui disait Ali, tu ne pourrais pas pénétrer dans les lieux que tu vas visiter ; mais on sait que je te protège et que mille têtes répondraient de la tienne (1) ».

Ces bonnes relations durèrent peu. Le traité de Tilsitt (juillet 1807), avait confirmé à la France la possession de la République des Iles Ioniennes, bien qu'Ali eût envoyé proposer à l'Empereur de se reconnaître notre vassal, à condition que ces Iles deviendraient une principauté dont il serait le chef.

La *Revue d'Edimbourg* (t. iv) parle ainsi de ce message : « Ali était particulièrement préoccupé de se maintenir en bons termes avec Napoléon, et, n'aimant pas beaucoup le ton et la fermeté de M. Pouqueville, il députa à l'Empereur l'ancien Inquisiteur de Malte qui, en se faisant Turc, avait pris le nom de Mahomet Effendi. Admis à prendre la parole dans les conférences qui précédèrent la conclusion de la paix de Tilsitt, Mahomet-Effendi fit tous ses efforts afin d'obtenir pour son maître les Iles Ioniennes. Mais il plut aux hautes parties contractantes d'épargner cette mauvaise fortune à la jeune République, et l'éloquence de Mahomet fut inutile. » Le Pacha déçu dans ses espérances défendit aux Epirotes de communiquer avec le Consul de France, qui devint

(1) Quelques traits recueillis par Pouqueville montrent Ali-Pacha dans la vie domestique. Son naturel dédaigneux s'exerça un jour contre son Kiaya, ou lieutenant-général. « J'en connais, dit-il en l'apostrophant, qui font des contes à dormir debout. Le Kiaya tout interdit ne savait que répondre. Ce docteur là, poursuivit Ali, est de ceux qui disent dans les brouillards. Croiriez-vous qu'il prétend que la peste se compose d'une multitude d'animalcules qu'on pourrait voir à l'aide d'une loupe, si on en avait une assez forte. » Et après s'être égayé aux dépens du Kiaya : « Tu dîneras avec nous, lui dit-il, qu'on apporte du vin ; — il est fort bon ici. Tu en boiras, n'est-ce pas ? » Comme il s'en excusait, alléguant la défense du prophète : — « Tais-toi, je suis prophète dans mon pays, et si je voulais je t'en ferais bien convenir. » A ces mots, le pauvre Kiaya se retira dans un autre appartement pour prendre son repas.

Nous restâmes en tête-à-tête, ajoute Pouqueville. Le cortège brillant des pages et des officiers de bouche ayant dressé le service sur un large plateau en vermeil, on nous présenta d'abord quelques mets dans de belles porcelaines de Sèvres. Suivant son usage, on servit au vizir un agneau entier du poids de douze livres, dont il avala sans mâcher plus de la moitié, ainsi que des gousses d'ail, des œufs durs, une anguille rôtie au four, et une foule d'objets. Lorsqu'il fut arrivé au riz bouilli ou pilaw, plat ordinaire de dessert chez les Turcs, sur lequel on répand de la crème caillée, le vizir en enfonçant sa cuiller, découvrit une pelote de plumes qui prouvait qu'on l'avait fait cuire dans l'eau bouillante, où les aides de cuisine plongent les volailles pour les dépouiller. Je vis alors pâlir le satrape,

comme prisonnier dans sa propre maison. Son frère puîné, Hugues Pouqueville, qu'il s'était attaché à titre de chancelier, fut en ces circonstances sa consolation et son appui.

Relevé de son poste à la chute de l'Empire, François Pouqueville se rendit à Patras, où il venait d'être nommé Consul. Avant son départ, il reçut à dîner le vizir qui voulut se reconcilier avec lui.

« Dans son *Voyage de la Grèce*, Pouqueville a écrit que les dix plus belles années de sa vie, passées à Janina, ont été pleines de vicissitudes et de dangers difficiles à croire pour tous autres que ceux qui ont eu le malheur de connaître Ali-Pacha, et de vivre dans le pays soumis à son autorité. »

Pouqueville ne fit pour ainsi dire que passer à Patras ; il revint en France en 1816 et se livra à la composition de ses ouvrages.

Nous donnons ici la nomenclature des principaux :

1° *Voyage en Morée*, déjà cité, 3 vol. in-8°.

2° *Histoire de la Régénération de la Grèce*. Paris. F. Didot, 1824, 4 vol. in-8°.

3° *Voyage de la Grèce*, Paris, F. Didot. 6 vol. in-8°, 1826-1827.

4° *Mémoire historique et diplomatique, sur le Commerce et les Etablissements français au Levant*, depuis l'an 500 jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Paris. Imprimerie Royale, 1833.

5° *La Grèce* (dans l'*Univers Pittoresque*), 1835.

6° *Thèse latine sur la peste d'Orient*, imprimée. — Plusieurs mémoires manuscrits. — *Contes*.

7° *Notice sur la fin d'Ali-Tébelen*, qui le faisait appeler par L. David, consul de France à Smyrne, « le Tacite d'Ali-Pacha (1) ».

Les écrits de Pouqueville déjà publiés, sa connaissance de la

et un mouvement de frayeur saisir les assistants. La voix d'Ali s'altérait, lorsque ses regards tombant sur les miens, il ne put poursuivre son discours, et partit d'un éclat de rire : « Tu vois, mon fils, comme je suis servi ? Oh ! quelque jour je les ferai pendre. — Cela ne leur apprendra pas à faire la cuisine. — Si fait, si tu savais comme cela est nécessaire pour le bon ordre. — Pour cette fois au moins vous leur ferez grâce ? — Oui, mais j'exige qu'ils mangent le pilaw cuit à l'eau de vaisselle, avec les plumes sans les éplucher. » Et la sentence fut exécutée à la lettre. « Sans toi, dit-il, leur tête serait dans la cour. » Il y avait, en ce moment, dans la cour six têtes exposées.

(1) Lettre à Hugues Pouqueville, frère de l'académicien. — Smyrne, le 28 décembre 1823. — Le nom de « Tacite d'Ali Pacha » évoquait-il simplement le souvenir de l'historien romain, flétrissant la tyrannie de Néron ? N'est-il pas permis d'y voir une allusion à un article de Châteaubriand inséré, en 1807, dans le *Mercur* et où Napoléon était menacé des vengeances d'un Tacite ? « Lorsque tout « tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que « de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est né dans l'empire..., et déjà l'intè- « gre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du monde. » Les contemporains se rappelaient ces paroles et l'irritation qu'elles avaient causée dans l'esprit de l'Empereur.

langue et de la littérature grecques lui valurent, le 5 février 1819, le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le 16 février 1827, il devenait membre titulaire de cette Compagnie, qui l'accueillit comme un savant aimé et apprécié.

Pouqueville appartenait, en effet, à ce groupe d'écrivains qui, à des titres divers, ont bien mérité des lettres françaises sous l'Empire et sous la Restauration. Il fréquentait les réunions de Charles Nodier qui, suivant un mot de Lamartine, « était l'ami né de toute gloire. » Sa liaison avec Chateaubriand est connue. L'auteur du *Génie du Christianisme* lui écrivait de Genève, le 24 juin 1831 : « Je vous assure, Monsieur, que vos Contes sont les plus beaux du monde et qu'ils nous ont fait rire pour la première fois, depuis que nous sommes en terre étrangère..... Ici, nous parlons de vous, et nous vous aimons, et nous vous regrettons. »

Revenus à Paris, les Chateaubriand continuaient à voir Pouqueville. La vicomtesse l'avait gagné à ses œuvres de piété et de charité. Dans un billet, elle le prie de trouver une marraine pour le baptême d'une jeune protestante : « Je suis, écrit-elle, la plus importune personne du monde ; mais, Monsieur, votre charité plaidera ma cause. Avez-vous eu la bonté de parler à M. le marquis de Mirepoix ? Consent-il à nommer notre petite protestante ? Le temps s'avance et il nous faut un parrain et une marraine pour la cérémonie. Voilà le motif de mes persécutions ».

Quelquefois, dans les commissions confiées à Pouqueville par ses amis, la politique se mêlait à la religion. « C'est là votre affaire, lui disait-on, vous qui êtes un grec ».

Madame de Chateaubriand croit à son habileté ; elle le charge, dans une lettre que nous citons intégralement, de détacher la famille Pastoret des œuvres soutenues par les dames qui avaient embrassé le parti de Louis-Philippe.

« Voici, pauvre malade, un tour du juste-milieu à déjouer et un service à me rendre ; rien de mieux pour cela que votre malice et votre amitié. Mardi 27 à 2 heures (l'année non indiquée), il y aura un sermon de charité à Saint-Roch, pour une œuvre protégée par toutes les dames *Philippines*. Parmi ces dames, se trouve comprise Madame Pastoret, parce qu'elle est restée vice-présidente de cette œuvre dont elle n'est plus. Il s'agit donc d'empêcher qu'elle et Madame sa belle-fille aillent à Saint-Roch ;

et faire humainement, *charitablement* et politiquement tout ce que vous pourrez pour décider la famille en faveur de l'INFIRMERIE (1). Depuis la Révolution de Juillet, Madame Pastoret s'étant retirée de l'œuvre en question, elle ne lui doit plus que des vœux; et aujourd'hui, en sa qualité d'*ultra*, elle doit son argent, et surtout sa visite, à un établissement placé sous la protection d'une illustre exilée (2). Enfin vous ajouterez tout ce que vous saurez de bon à tout ce que je vous dis de mauvais, sans oublier que nous aurons un discours fort court, une musique fort bonne et que nous serons bénis par un pauvre Prélat quasi dans les fers (3). Les faits exposés, je vous prie de n'en tenir compte, si vous n'avez pas le projet d'aller, avant mardi, voir vos amis; je ne veux pas vous coûter une fatigue, pas même une pièce de six sous.

Mille compliments et remerciements d'avance, pour la bonne volonté active ou passive.

C. DE CHATEAUBRIAND.

« Dites à toutes personnes que vous verrez que c'est l'Archevêque qui donne le salut; on dit que cette circonstance nous donnera le ban et arrière-ban des bonnes âmes. »

Arago, l'homme de la science, vit plus qu'aucun autre dans l'intimité de Pouqueville. On le devine au ton de la lettre (4) qu'il lui fait écrire par sa femme, le mercredi 27 juillet 1822.

« Monsieur, mon mari étant fort occupé dans ce moment ne peut avoir le loisir de vous répondre lui-même; il m'institue son secrétaire et me charge de vous dire que, pour voir la lune dans tout son beau, il aurait fallu venir à l'observatoire hier ou

(1) La vicomtesse de Chateaubriand, née Céleste Delavigne-Buisson, avait fondé, à Paris, en faveur des prêtres infirmes un hospice qui fut appelé d'abord l'*Infirmierie* et devint l'hôpital Marie-Thérèse.

(2) Marie-Thérèse, fille de Louis XVI, mariée au duc d'Angoulême.

(3) Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Son palais avait été saccagé par les Révolutionnaires.

(4) Cette lettre et les autres que nous avons citées sont inédites. Nous les avons trouvées à Pont l'Évêque dans un portefeuille qui nous a été communiqué par Madame Hermann, née Adèle Cochain. Elle était fille du médecin du Merlerault qui recommanda Pouqueville à Antoine Dubois. Nous tenons également de l'obligeance de Madame Hermann plusieurs particularités de la vie de Pouqueville et le portrait placé en tête de cette Notice.

aujourd'hui. Il assure de plus qu'il vous avait dit positivement qu'il vous attendait l'un de ces jours. Quoi qu'il en soit, M. Arago sera chez lui vendredi, et, si vous ne craignez pas de voir la lune trop vilaine, il vous attendra.

Veillez recevoir, Monsieur, les compliments affectueux et les amitiés du ménage. »

L. ARAGO.

Au milieu de ses illustres contemporains, qui lui témoignèrent une si complète bienveillance, quelle a été la place de Pouqueville ? Comme linguiste, il fut des premiers. Sa science d'historien, appuyée sur des observations et des recherches sérieuses, est tenue pour exacte. Les récits des événements qu'il a contrôlés, la peinture des lieux qu'il a visités, les inscriptions grecques qu'il a relevées, trouvent créance et continuent à faire autorité, même aux yeux des érudits.

Son style, parfois excellent, est inégal. Casimir Delavigne, qui lui emprunte le sujet de sa *Sixième Messénienne* : LE JEUNE DIACRE, lui décerne cet éloge : « Ce récit, dont le fond est véridique, appartient au *Voyage de M. Pouqueville*. Il est simple et touchant dans sa prose, et le lecteur y trouvera peut-être quelque charme, s'il n'a pas trop perdu dans mes vers. » Ajoutons que tout ne vaut pas l'épisode du Diacre. « Trop souvent, disait un de ses compatriotes du Merlerault, Pouqueville manque de mordant. Il faudrait que, toujours correct, il attachât davantage par l'intérêt, entraînât par le mouvement de la narration, captivât par cette mise en scène des hommes et des événements qui dramatise l'histoire sans altérer la vérité. »

Pouqueville cependant a eu des lecteurs, et l'œuvre historique qu'il a entreprise a porté son fruit. Ses livres ont popularisé la cause de la Grèce (1) et l'Europe chrétienne s'est intéressée à la patrie la plus fameuse des Lettres et des Arts. — La croix de Jésus-Christ y a remplacé le croissant.

(1) Dans le discours qu'il prononça aux funérailles de Pouqueville, M. Jomard alors président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fit entendre ces paroles : « Si après tant d'années d'épreuves la Grèce commence aujourd'hui à sortir de son tombeau, . . . notre confrère, a pu, dans ses derniers jours, s'en réjouir plus que personne... Si les monuments sortent de leurs ruines, si les chefs-d'œuvre de l'architecture antique sont découverts et restaurés,.... Pouqueville, à bon droit, peut s'en applaudir, puisqu'il avait appelé de ses vœux, provoqué de ses efforts cet affranchissement... »

Le dernier écrit de Pouqueville a été un suprême adieu à cette Grèce qu'il avait tant aimée et un salut à la croix, signe d'espérance pour les individus comme pour les nations :

- La croix que Jésus-Christ a laissée sur la terre est plantée
- aux bords de l'Eurotas : la tyrannie ne pourra prévaloir contre
- l'esprit de la liberté qui anima toujours la Grèce et lui fit de
- « nos jours secouer la poussière du tombeau. Ce que les lois de
- « Lycurgue et de Solon n'ont pu faire, le Christianisme l'accom-
- « plira, et le symbole de la foi, cette charte qui ne fut pas primi-
- « tivement écrite de main d'homme, transmis d'âge en âge par
- la prière même de l'enfance, deviendra la loi impérissable de
- l'Hellade et du monde. •

Pouqueville devait peu survivre à cette profession de foi qui pour lui venait se placer au seuil de la mort, comme une réparation du passé.

Sa fin fut chrétienne, nous dit un de ses biographes.

Les œuvres de zèle religieux auxquelles il s'associa dans ses dernières années, l'avaient préparé à cette grâce. Outre sa coopération au bien accompli par la vicomtesse de Châteaubriand, nous savons qu'il se prêtait à rendre service aux prêtres et aux religieux qui sollicitaient l'appui de son crédit ou de sa générosité personnelle. « Dans les premiers temps de la restauration de Solesmes, nous disait l'abbé Dom Guéranger, j'eus recours plusieurs fois à M. Pouqueville ; je trouvai auprès de lui bienveillance active pour notre œuvre. Il s'employa à nous procurer des livres pour la bibliothèque de Solesmes. Son langage et ses sentiments étaient ceux d'un homme d'une parfaite orthodoxie. »

L'annonce que Pouqueville avait fait une mort chrétienne se répandit au Merlerault, en même temps que la nouvelle de son décès. Personne n'en éprouva une plus grande consolation que le vénérable curé de la paroisse, M. l'abbé Boscher. Compatriote de Pouqueville, il l'avait connu enfant et avait applaudi à ses succès dans les classes ; prêtre fidèle, il avait été témoin de son égarement. Ce fut dans toute l'effusion de la reconnaissance qu'il bénit Dieu de son retour.

Pouqueville mourut le 20 décembre 1838 et fut inhumé au cimetière Montparnasse.

A la suite des titres inscrits sur sa tombe (1), ceux qui pourvurent à ses funérailles rappelèrent qu'il contribua puissamment à rendre aux Grecs asservis leur antique nationalité, et empruntèrent à l'Odyssée d'Homère l'expression du vœu qu'ils formaient pour leur ami :

Même dans la mort, ô Pouqueville, tu n'as pas perdu ton nom ; ta bonne renommée se perpétuera parmi les hommes

Ὡς σὺ μὲν οὐδὲ θανὼν ὄνομ' ὤλεσας, ἀλλὰ τοι αἰεὶ
 Πάντας ἐπ' ἀνθρώπους κλέος ἔσσεται ἱσθλὸν, Πουχεύιλλε.
 Ὅμηρου Ὀδύσσεια Ω.

J. ROMBAULT.

(1) Voici l'inscription qui se lit sur la tombe de Pouqueville :

FR -HUGUES-LAURENT
 POUQUEVILLE,
 Né le 4 nov. 1770
 Mort le 20 déc. 1838.
 Membre honoraire de l'Académie de Médecine
 Anc. Consul général de France en Grèce,
 Membre de l'Académie royale
 Des Inscriptions et Belles-Lettres
 Chevalier de la Légion d'honneur
 Et de l'Ordre du Sauveur.
 Par ses écrits, il contribua puissamment
 A rendre aux Grecs asservis leur antique nationalité.

Ὡς σὺ μὲν οὐδὲ θανὼν ὄνομ' ὤλεσας, ἀλλὰ τοι αἰεὶ
 Πάντας ἐπ' ἀνθρώπους κλέος ἔσσεται ἱσθλὸν, Πουχεύιλλε.
 Ὅμηρου Ὀδύσσεια Ω.

E. Henriette Lorimier (*) mœrens
 Piae ejus memoriae
 Hoc doloris monumentum
 Posuit.

Au revers de la pierre tombale, se voit un médaillon, bordé de lierre A l'intérieur du médaillon, David d'Angers a sculpté, en demi-bosse, la tête de Pouqueville, son ami.

(*) Mademoiselle Lorimier, peintre d'histoire, légataire de Pouqueville, a laissé de lui un portrait très ressemblant. C'est ce portrait, reproduit par la photographie, que nous avons placé en tête de ce travail.

PLEBS RUSTICA

A Leconte de Lisle.

L'AIR ne retentit plus des chansons de la plèbe
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttèrent,
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.
Où sont les paysans, les vrais ? Ceux qui chantaient ?

Aux anciens il fallait la plaine et la charrue,
Le grand air dont le souffle ondoie au front des blés ;
Les nouveaux ont quitté le sillon pour la rue
Et, jeunes, des désirs malsains les ont troublés.

Les pères étaient beaux, tous brunis par le hâle ;
Leurs artères battaient, pleines d'un sang vermeil.
Les fils étiolés ont le visage pâle,
L'ombre a pris ces enfants, nés pour le grand soleil.

Leurs bras n'étaient pas faits pour les besognes viles
Et le joug paternel pesait à leur fierté.
Les voyez-vous, épars sur le chemin des villes.
Tous ces riches d'espoir qu'attend la pauvreté.

Ils ont fui le village, ils ont fui les chaumières,
Abandonné leur ciel, leurs parents, leurs travaux.
Le siècle devant eux agitant ses lumières,
Quelque rêve imbécile agite leurs cerveaux.

Or, ayant pris l'outil, la machine ou la plume,
 Ils font, du travailleur blême aux scribes pâlots,
 Des déclassés, en qui la colère s'allume
 Quand pour eux le hasard a mal choisi les lots.

Les terres autour d'eux étaient pourtant fertiles,
 N'importe ! ils ont cherché l'impossible bonheur,
 Dépensant follement, en des jours inutiles,
 Des trésors de santé, de jeunesse et d'honneur.

Ils ont, ces émigrants, ambitieux ou lâches,
 Gêné les citadins, gêné les artisans.
 Dieu les avait créés pour de plus nobles tâches,
 Les paysans devaient rester des paysans.

De quels fardeaux leurs mains sont-elles délivrées ?
 S'ils ont jamais foulé le marbre des palais,
 C'est que leur dos portait l'oripeau des livrées
 Et les hommes d'hier aujourd'hui sont valets.

Pauvres gens, au démon qui vous soufflait l'envie,
 A l'Esprit tentateur, il fallait dire : non !
 L'homme n'a pas le droit de gaspiller sa vie,
 D'abdiquer sa grandeur, de renier son nom.

Les cités vous ont pris dans tous leurs esclavages,
 L'amère ambition vous a gâté le cœur.
 Civilisés ! Pourquoi ? Quand vous étiez sauvages,
 Le sol dur craquait-il sous votre pied vainqueur ?

Dans la terre, où le soc a fait ses déchirures,
 Le bon grain du semeur n'a-t-il donc plus germé ?
 Dans la plaine, où les blés étalaient leurs parures,
 Les soleils dévorants ont-ils tout consumé ?

Les bourgeons, où les fleurs avaient caché leur rêve,
 N'ont-ils pas su tenir leurs promesses de fruits ?
 Dans quel arbre maudit a donc manqué la sève ?
 Les prés ont-ils souffert, les bois sont-ils détruits

Rien n'est changé ; les bois ont toujours des cépées,
Des bouleaux argentés et des chênes puissants,
Et les mêmes senteurs, de nos herbes coupées,
S'élèvent, pour griser les derniers paysans.

Les branches ont ployé sous la charge des pommes,
Mais l'arbre couronné ne sait pas défaillir.
Un jour, plein de fruits mûrs, il attendra les hommes
Et ne verra pas ceux qui devaient les cueillir.

Rien n'est changé, pourtant ! Là-bas, le trèfle rouge
Brille entre l'orge épaisse et le sainfoin tremblant ;
Le trèfle, où le soleil éclatant luit et bouge.
Tache la plaine en feu de son carré sanglant.

La campagne toujours a des gloires superbes,
Mais quels féconds labeurs, mais quels joyeux hymens
Si tous les bras oisifs allaient s'offrir aux gerbes,
Si le flot des absents remontait nos chemins !

O terriens échappés, la Terre vous réclame !
Quand de ses habitants la chaumière est en deuil,
Celui dont le foyer n'a pas perdu sa flamme
Voit un rayon de paix illuminer son seuil.

Le vieux sol remué lui garde des largesses
Dans le divin trésor de la fécondité ;
Sa famille augmentée augmente ses richesses,
La fortune sourit à sa paternité.

Armé de sa charrue, il brave la famine ;
Le légitime orgueil du sillon bien tracé
Mêle un éclair de joie aux splendeurs de sa mine,
Et Dieu bénit la terre où cet homme a passé.

Il trouve des plaisirs où sa gaieté le mène,
C'est un joyeux ; il a, ce maître du labour,
Ajouté sa lignée à la famille humaine,
Dans son lit le calcul n'a pas sali l'amour.

Mais, écoutez ! Au fond des campagnes désertes,
Les mères ont pleuré, les pères ont gémi
Et tous sont inquiets, ayant tous fait des pertes
Au départ de l'enfant, du frère ou de l'ami.

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts.
Du métier désappris que l'absent se souviennne,
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

Pourquoi plier devant la chimère impuissante ?
Nous voulons le terrien debout, poitrine au vent,
Un corps sain peut marcher sous une âme pensante,
Le laboureur futur nous le voulons savant,

Fier, aimant son village avec idolâtrie,
Fraternel et croyant, mais, devant l'étranger,
Assez terrible encor pour venger la Patrie,
Si quelque peuple essaie un jour de l'outrager !

Échauffour, Juillet 1887.

L'ASSISTANCE MÉDICALE

DANS LA GÉNÉRALITÉ D'ALENÇON

DURANT LE GOUVERNEMENT DE LOUIS XVI

(Années 1774 à 1777)

Un poète ancien prétendait que le spectacle de la misère d'autrui, de la mort terrible du naufragé foudroyé par la tempête et précipité dans l'abîme des mers, était un passe-temps agréable aux yeux de l'épicurien, tranquillement assis sur le rivage, à l'abri des flots et du péril. Vous ne me pardonneriez pas de vous supposer ces sentiments païens et plus dignes d'un barbare que d'un esprit civilisé. Cependant le souvenir des misères, qui ont affligé l'humanité, peut se représenter à notre pensée, sans exciter notre dégoût et troubler péniblement notre cœur, surtout lorsque les insignes de la gloire et de l'héroïsme, ou les voiles du dévouement et de la charité dissimulent l'horreur du carnage, l'épouvante des sinistres et implacables épidémies. L'homme se console, jusqu'à un certain point, de ses maux et de ses souffrances, par la puissance qu'il a d'en braver la fureur, d'en diminuer le nombre, et d'en atténuer la malignité.

L'histoire des fièvres putrides qui désolèrent notre pays, spécialement de l'année 1774 à l'an 1777, est de nature à éveiller dans nos âmes ces sentiments divers, et j'espère de votre bien-

veillance que vous ne m'accuserez pas de manquer aux égards dus à cette assemblée, par cet aperçu succinct des ravages qu'elles firent et des dévouements auxquels elles donnèrent carrière.

Ce fut, pour le peuple de France, une fort triste époque que la seconde moitié du XVIII^e siècle. Des guerres ruineuses, des désordres graves, des impôts excessifs avaient diminué la population, compromis l'économie sociale et l'ordre public, appauvri la nation. La famine et la maladie entraient de compagnie dans la mesure du paysan qui, dépouillé de la majeure partie des fruits de son travail, ne trouvait plus, dans ce qu'on lui laissait, de ressources suffisantes même pour réparer ses forces.

« Il est clair, dit Taine (1), que le peuple vit au jour le jour, le pain lui manque sitôt que la récolte est mauvaise. Vienne une gelée, une grêle, une inondation, toute une province ne sait plus comment subsister jusqu'à l'année suivante ; en beaucoup d'endroits, il suffit de l'hiver, même ordinaire pour amener la détresse. De toutes parts, on voit des bras tendus vers le roi qui est l'aumônier universel. »

Cette triste peinture ne convenait souvent que trop fidèlement à la majeure partie de la Généralité d'Alençon, et il m'a fallu établir cette situation, non par le désir de stériles récriminations, mais afin de rendre intelligibles la cause et l'étendue des maux que j'ai à exposer.

Comme il n'est pas de meilleurs témoins que les victimes elles-mêmes ou leurs contemporains, donnons leur la parole. Le 10 décembre 1774, les habitants de Joué-du-Bois présentaient à « Monseigneur l'intendant de la Généralité d'Alençon », M. Julien, la supplique suivante :

« Supplient très-humblement le sieur curé et habitants en général de la paroisse de Joué-du-Bois.

« Et vous remontrent que depuis viron trois ou quatre ans, des maladies contagieuses, fièvres putrides, se sont repandues dans les paroisses voisines. Boussey, Sainte Marguerite-de-Carrouges, et autres des environ ; et ont transpiré jusqu'à la ditte paroisse de Joué-du-Bois, dès il y a viron deux ans ; elles y font tant de progrès depuis viron trois mois, qu'il s'y trouve actuellement plus de cent-cinquante personnes, qui en sont si vivement

(1) *L'Ancien Régime*, t. p. 440.

attaquées qu'il en périt journellement en quantité, faute de secours. La plus grande partie sont altérés par la misère des temps ; ils ne peuvent pas même avoir de médecin, de chirurgien. La première raison est qu'ils n'auroient point avec quoi les satisfaire, et que d'ailleurs il ne s'en trouve d'aucune espèce dans la paroisse ; la seconde est que des hameaux entiers se trouvent, en même moment, saisis de ces fiebvres violentes ; il faudrait donc que la majeure partie des habitants malheureux de cette paroisse, qui manquent de pain, de viande, de bois, n'ayant en un mot pour toute nourriture pour ainsi dire que de l'eau, succombe, si elle n'avait pas recours à votre justice. Persuadé que vous aurez compassion de l'état pitoyable où ils se trouvent réduit, ils ont l'honneur de vous donner la présente, tendante à ce qu'il vous plaise, Monseigneur, leur procurer des secours et soulagements aussi prompts et étendus que l'exige une circonstance aussi fâcheuse.

Présenté, 10 décembre 1774. (*Signé*) :

F. N. ENGERRAND, curé de Joué-du-Bois ;
 S. MARTIN, vicaire de Joué-du-Bois ;
 GAUTHIER DE L'AISTRE GAUTHIER, préposé ;
 LEMEUNIER DE LA MARTINIÈRE ;
 P. F. LEMEUNIER, prêtre ;
 DELAUNAY, prêtre ;
 Urbain FROMONT, collecteur ;
 Thomas LENOIR.
 GUÉRIN DE LA VAILLIÈRE, trésorier ;
 J. CHALLEMEL DUPLESSIS, syndic ;
 J. C. DU BOISTESSELIN (1).
 m. d. R.

On pourrait objecter que les habitants de Joué-du-Bois exagéraient l'horreur de la situation afin d'avoir meilleure part dans les secours ; la lettre suivante du subdélégué de Seès, en date du 1^{er} janvier 1777, servira de réponse.

(1) Du Bois-Tesselin, mousquetaire du Roi, écrivait de son côté à l'intendant pour recommander cette supplique. En tête de cette lettre se lit la note suivante : M. la Chapelle, s'est transporté, le 13 décembre, dans la dite paroisse. Jacques-Constantin du Bois-Tesselin, chevalier de Saint-Louis, émigra et mourut à Liège, le 26 octobre 1793. Ses biens, à la réserve du douaire de sa femme, Jeanne-Henriette de Commangon, furent confisqués.

(Archives de l'Orne, Série Q. Famille du Bois-Tesselin.)

MONSIEUR,

Le médecin Clairefontaine, de retour d'hier de la paroisse des Ventes-de-Bourse, m'a rapporté que la misère et l'horreur qui règnent dans cette paroisse, sont inconcevables. Il a trouvé, en nombre de maisons, des enfants presque nus, auprès d'un mince feu, tremblants de froid, et le père, couché sur la paille, attaqué de la maladie, sans traitement et sans aliments ; pendant que la mère courait la campagne pour ramasser quelques morceaux de pain à donner à ses enfants. Il a trouvé, à son arrivée dans cette paroisse, qu'il était mort de cette maladie épidémique, une trentaine de personnes, et environ soixante attaquées ou convalescentes. Il m'a dit que, le mal pénétrant dans une maison, aucun de la famille ne luy échappe. Il m'a ajouté qu'on l'avait assuré que, dans la paroisse de Roullée, limitrophe de celle des Ventes, l'épidémie s'était déclarée encore plus violemment.....

Suivant ce qu'il m'a dit, on doit juger que dans cette maladie, il y a de la putréfaction, puisque les cadavres des personnes mortes sentent extrêmement mauvais et qu'il s'en détache des lambeaux.

Je n'avais pas obmis de recommander au médecin de ne faire fournir les secours qu'aux pauvres, et non aux gens aisés et en cas de se les procurer. Je suis, etc.....
à Scès, le 1^{er} janv. 1777 (*Signé*) SOLHAT.

On trouverait, au besoin, dans les mémoires de plusieurs médecins, des détails plus circonstanciés, une description plus technique de la nature et des phases diverses de la maladie. Mais cela ne nous apprendrait rien d'essentiel, et le tableau pourrait être pénible à la délicatesse de plusieurs. Un grand nombre d'entre nous, déjà avancés dans la vie, ont eu la douleur de connaître par expérience ces humiliantes misères de notre organisation fragile ; plaise à Dieu que ceux qui les ignorent soient toujours exempts d'en rien savoir !

Le mal était aussi terrible par son étendue que par sa violence. De l'Est à l'Ouest, il envahissait progressivement toute la Généralité. Il existe, aux Archives de l'Orne, un état, du 15 décembre 1774, pour les paroisses des environs de Rasnes, où il règne présentement, ou depuis trois ou quatre mois, des fièvres putrides. • A Rasnes, cent soixante personnes environ avaient été

attaquées, six ou sept seulement, paraît-il, avaient succombé. A Vieux-Pont, la maladie ne discontinuait pas depuis deux ans, elle avait frappé plus de deux cents personnes et fait plus de quarante victimes.

« Au Champ-de-la-Pierre, il y en a environ quarante de bien mal, et il en est mort cinq ou six. Le mal va en empirant. Le nommé Gérard et sa femme, habitants de ladite paroisse, sont morts, l'un et l'autre, dans le courant d'un mois et dans la misère. Ils ont laissé quatre malheureux orphelins, dont l'aîné estropié n'a pas plus de douze ans et réduit à l'aumône. On enterre, aujourd'hui, 15 décembre 1774, le père. A Joué-du-Bois, il y en a au moins un cent de bien mal, et il en est mort environ vingt-cinq. Il en est réchappé plus de deux cent cinquante ; le mal va en empirant. »

Saint-Georges-d'Annebecq, Beauvain, Le Grais, Lougé, Saint-Brice, Joué-du-Plain, Faverolles, Lignou, Lonlay-le-Tesson, Sainte-Marguerite-de-Carrouges, Le Ménil-Scelleur, La Sauvagère, Magny-le-Désert, La Motte-Fouquet, avaient compté et comptaient encore, pour la plupart, beaucoup de malades

« Au Mesnil-de-Briouze, on dit qu'il y a eu la moitié de la paroisse attaquée ; il y en a encore beaucoup et il en meurt quatre ou cinq par jour. A Bellou, le mal a été extrême. Le curé et le vicaire en sont morts, et il y en a encore une quantité attaquée. Le chirurgien en est mort. Les collecteurs de Bellou disent que la plupart y ont passé ou leurs enfants, et assurent que ceux qui n'ont point fait de remèdes ont *ratrapé* en plus grand nombre. »

Des lettres de Legendre, subdélégué à Mortagne, en date du 1^{er} octobre 1776, nous signalent la présence de la contagion aux environs de cette ville et spécialement à La Mesnière. D'un autre côté, le D^r Terrède, de Laigle, nous donne, pour les mois de février et d'avril 1777, des détails précis sur ses ravages à Beaufay. Il serait possible, en utilisant toutes les lettres, rapports, mémoires, renfermés dans les liasses 309 et suivantes (série C), des Archives de l'Orne (1), de dresser une liste plus complète des paroisses infectées et désolées par l'épidémie ; mais il suffit à notre but d'en avoir établi, par les documents précédents, l'étendue, la durée et la violence.

(1) J'ai pu parcourir ces documents, qui m'ont été très obligeamment communiqués par M. Duval, archiviste ; je le prie d'agréer mes sincères remerciements.

A de tels maux, qui donc pourrait porter remède ? Le Roi ? Ah ! Sans doute l'on criait vers lui. Le mercredi, 26 avril 1775, Bernardin de Saint-Pierre entra dans une auberge de Saint-Nicolas-de-Sommaire, près Laigle, pour se rafraîchir. Il y trouvait deux filles et une femme qui filaient et une quatrième avec un enfant. « Elle me dit : — Que nous sommes misérables ! Le pain augmente chaque jour : la tourte de douze livres de gros pain, qui valait vingt-quatre sols, en vaut trente-trois. Notre Roi nous promettait un si beau règne ! Que deviendrons-nous ? Si quelqu'un le lui disait. — Je lui répondis : Je ne le connais pas, car je le lui dirais (1). »

D'autres que Bernardin de Saint-Pierre le lui disaient, et le malheureux Roi ne demandait pas mieux que de soulager les misères qu'on lui signalait. Jamais meilleure volonté n'eut à son service plus de générosité ; et si des vertus privées et la bonté personnelle suffisaient, chez un prince, à guérir des désordres publics, Louis XVI eût sauvé la France de la catastrophe où elle se précipitait, et procuré la paix et la tranquillité au peuple qu'il aimait.

Le 24 mars 1775, le ministre Turgot écrivait à l'intendant d'Alençon :

« Le Roi m'a chargé, Monsieur, de vous prévenir que vous recevrez, sous peu de jours, une caisse contenant 27 boîtes de remèdes. Cet envoi est entièrement semblable à celui de l'année dernière. Vous savez que les intentions de Sa Majesté sont que ces aumônes soient distribuées gratuitement et uniquement aux habitants des campagnes, et je ne saurais trop vous encourager à donner, à cet égard, les ordres les plus précis. Vous voudrez bien m'accuser réception de cette caisse et m'adresser un état contenant les noms et la demeure des personnes auxquelles vous jugerez à propos d'en confier la distribution. Je vous serai obligé de m'informer aussi avec détail du succès de ces remèdes pendant le cours de cette année.

« Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

M. Julien, intendant d'Alençon. (Signé) TURGOT (1).

(1) Extrait d'un manuscrit de Bernardin de Saint-Pierre, publié par M. le marquis de Chennevières, dans le *Bulletin de la Société géologique, agronomique et archéologique du Perche*, p. 22.

(1) « Louis XIV faisait envoyer, chaque année, une quantité de remèdes composés par un médecin célèbre, et que devaient distribuer les sœurs grises et les

Le 5 avril 1776, une autre lettre semblable annonçait, de la part du Roi, un nouvel envoi de 73 boîtes, et ces envois continuèrent tant que dura l'épidémie. Une petite carte imprimée, qui y était jointe, nous renseigne sur leur contenu. Elles étaient bien fournies de poudres purgatives de diverses espèces, et le médecin de Molière eût pu, sans danger, formuler sa fameuse ordonnance. On y avait joint une provision de quinquina, dont l'usage avait commencé de se répandre, et qui dut être d'un effet plus efficace dans le traitement de ces fièvres. L'intendant distribuait ces remèdes suivant les besoins, et les adressait aux subdélégués, aux nobles propriétaires, aux curés de paroisses, aux médecins.

Voici comment le maréchal duc de Broglie accusait réception d'un de ces envois :

« Paris, le 27 mars 1774.

« J'ay reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me prévenir que vous avez fait remettre, au château de Broglie, une boîte de remèdes, pour le soulagement des pauvres malades de mes paroisses. Je vous prie d'en recevoir mes remerciements, ainsy que les assurances des sentiments avec lesquels j'ay l'honneur d'être

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Le Maréchal duc DE BROGLIE. »

(à M, Julien, intendant d'Alençon).

Pour administrer ces médicaments, il fallait des médecins. Les intendants en trouvèrent, les mirent en campagne et les défrayèrent de leurs courses. Le Roi et le Ministre donnaient l'exemple, les fonctionnaires se gardaient bien de manquer de zèle. Le 13 décembre, trois jours après la présentation de leur supplique, les habitants de Joué-du-Bois recevaient la visite et les soins du sieur de La Chapelle, maître-chirurgien à Alençon. Les sieurs de Granchamp et Favril, « chirurgiens de quelque réputation à Rasnes, » le sieur Braquehay, chirurgien à Faverolles, « Monsieur Bouffai, médecin à Argentan, » combattaient les ravages de

curés des paroisses aux pauvres malades des campagnes. Louis XV confirma ces charitables dispositions par arrêt du Conseil, en 1721, 1722 et 1741. Un autre arrêt du Conseil, rendu sous Louis XVI, en 1776, ordonna que les intendants recevraient tous les ans 2258 boîtes de remèdes, dont la distribution serait faite gratuitement. »

La France sous l'ancien Régime, par le vicomte de Broc, p. 171.

l'épidémie dans les paroisses des environs de Rasnes. On a vu que le chirurgien de Bellou avait succombé.

De Paris, on stimulait leurs efforts. Lassone, « conseiller d'Etat, premier médecin du Roy, à la Cour, directeur de la Société et correspondance de Médecine, » demandait, par sa lettre du 26 septembre 1776, le concours des médecins de la Généralité. On les invitait à adresser des observations, rapports, mémoires sur la nature, les phénomènes, les périodes, les terminaisons diverses des cas observés. La Société et correspondance de Médecine, tout récemment fondée, était le centre où allaient aboutir ces travaux, et les conclusions de ses doctes membres donnaient aux faits et aux méthodes leur authenticité ou leur consécration solennelles. Les cartons des Archives de l'Orne conservent un certain nombre de ces rapports. Voici quelques passages de celui du docteur Clairefontaine (Séez, 31 janvier 1777), où il rend compte de ce qui s'est passé aux Ventes-de-Bourse :

« Si l'on est curieux de savoir la manière dont la visite de ces malades peut se faire dans des lieux presque inaccessibles, à cause des mauvais chemins, nous dirons que nous y donnons tous nos soins et notre temps, tantôt pour en faire la visite seulement, tantôt pour leur composer les remèdes nécessaires ; obligés pour cet effet de porter avec nous, de maison en maison, les drogues convenables, ce qui nous surchargerait de peines et d'embarras, si le sieur Ernult de Champmortin, curé de ce lieu, ne fût assés bienfaisant et charitable pour les faire porter avec nous, du matin au soir.

• Nous pourrions même dire icy de plus à sa louange qu'il est rare de trouver un pasteur aussi zélé, et rempli de tant de sollicitude qu'est ce digne prêtre. Outre les devoirs du ministère qu'il remplit avec édification, on le voit voler au secours des malheureux, la nuit comme le jour, consoler les uns, pacifier les autres, tout faire et tout entreprendre pour procurer quelques soulagements. Rien ne le dégoûte, ny ne ralentit son zèle ; heures indues, mauvais chemins, infection, il méprise tout, sitôt qu'il est question de leur être utile, même dans leurs maux et leur misère. Qu'il est beau de voir ce jeune curé mettre la main à l'œuvre, soit pour leur faire leur médecine, soit pour les leur porter et engager à les prendre. Sa disposition à faire le bien est si grande que, pour nous mettre dans le cas de visiter les malades plus sou-

vent, il nous reçoit avec bonté et nous presse de regarder sa maison comme la nôtre propre. Cette générosité nous frappe d'autant plus qu'il ne fait qu'entrer en son bénéfice.

« Ce 31 janv. 1777.

CLAIREFONTAINE, D. M. »

Hippocrate eût avoué le bon docteur pour son élève et pour son disciple. Généreux, infatigable, modeste, il prodigue, sans compter, ses peines et ses fatigues ; beaucoup moins occupé de les faire valoir et d'en tirer profit, que de rehausser, par ses éloges reconnaissants, les humbles dévouements qui viennent à son aide. Où il passait, sa parole et ses conseils devaient aider au succès de ses prescriptions, et laisser, au milieu de ces tristesses, un rayon d'espérance.

D'un autre côté et sur un ton différent, le docteur Terrède, de Laigle, écrivait, le 15 avril 1777, à M. Soalhat, subdélégué à Seéz.

« Monsieur, conformément à la lettre que vous avez adressée à Monsieur de Beaufay, et qu'il vient de me faire passer, je vous envoie, ci-joints, les mémoires visés de l'apothicaire, du boucher et le mien. Quant à mes visites, elles se réduisent à un petit nombre, parce que, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, dans le temps, les malades de cette paroisse étant fort indociles, et celui qui, par état, est fait pour dissiper leur préjugés et diriger leurs esprits étant infirme et intimidé, chacun, d'ailleurs, des habitants se refusant à secourir, même pour de l'argent, ses voisins, j'ai cru inutile de multiplier une besogne que je n'aurais jamais pu faire tourner à leur profit. En conséquence, après avoir parcouru les différents villages de cette paroisse, chaque fois que je m'y suis transporté, et avoir pris des notes exactes de l'état de tous les malades qui s'y trouvaient, je me suis contenté de leur faire donner les secours présents et de les avertir que, quand par la suite, ils seraient disposés à suivre le traitement que je leur proposais, ou qu'ils sentiraient le besoin de quelques purgatifs, en me le faisant dire, j'y pourvois aussitôt : enfin que quand, ils jugeraient ma présence nécessaire, je me rendrais sur le champ à leurs désirs. Le plus grand nombre, persuadé que le cidre, le vin et l'eau-de-vie étaient les seuls, ou du moins les plus essentiels remèdes de leurs maladies, fortifiés d'ailleurs dans cette prétention par les mauvais succès de quelques charlatans, s'en

est tenu à ces moyens et s'est réduit à demander quelques secours dans les plus urgents besoins. Quelques autres se sont contentés de se purger, une ou deux fois, pendant le cours de leurs maladies, de façon, Monsieur, que je me suis trouvé réduit à ne leur rendre que de faibles services, par lesquels pourtant j'ai eu la satisfaction de croire que plusieurs se sont soustraits à la fin funeste qui les menaçait. Ainsi, M. vous me ferez délivrer pour cela ce qu'il vous plaira.

« Je suis très sensible à l'intérêt que vous daignés prendre à mon rétablissement. Je viens d'essuyer une maladie des plus violentes et des plus cruelles. Je ne crois pas l'avoir gagnée à Beaufay, quoique j'en aye été atteint peu de jours après ma dernière visite. C'est vraisemblablement le fruit des courses fréquentes, des veilles et des occupations extraordinaires auxquelles j'étais livré depuis six mois.

• J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, M. votre très humble et très obéissant serviteur,

« TERRÈDE.

« Voulez-vous bien me faire la grâce d'agréer cet exemplaire d'un petit ouvrage de ma composition.

« A Laigle, le 15 avril 1777. »

Ceux des paysans de Beaufai qui, grâce à leur remède favori ou à leur rustique constitution, furent préservés de faire une fin funeste, méritent bien quelque indulgence, s'ils ont accueilli avec un sourire tant soit peu moqueur la nouvelle que l'impérieux docteur était terrassé, malgré l'efficacité de ses formules solennelles, non pas par la peste régnante, la contagion aurait-elle osé toucher ce docte successeur d'Esculape, mais par cette « maladie des plus violentes et des plus cruelles », qui l'avait saisi au lendemain de sa dernière visite.

Quoiqu'il en soit, à Beaufai, comme dans tous les autres foyers du mal, ces malheureux, affaiblis par les privations et épuisés par les fièvres, avaient besoin d'une nourriture substantielle et fortifiante, plus encore, peut-être, que de remèdes.

On y pourvut avec un soin que ne lassait aucune démarche, que n'effrayait aucune dépense. A la fin de l'année 1775, l'épidémie s'était déclarée assez vivement dans les paroisses de Lonray

et de Damigny. L'intendant Jullien en avait prévenu le contrôleur-général et le 12 novembre, M. de Beaumont, à qui le contrôleur-général avait remis la lettre de l'intendant, le félicitait de ce qu'il avait « chargé un chirurgien de s'y transporter et donné des ordres pour faire fournir aux pauvres habitants de cette paroisse les secours que leur indigence ne leur permet pas de se procurer. » Et il l'invitait à lui adresser « lorsque la maladie sera cessée », « l'état de dépense qu'elle aura occasionnée afin que je puisse proposer à M. le contrôleur-général d'en ordonner le payement ».

En conséquence, le 25 janvier 1876, l'intendant envoyait à M. de Beaumont l'état de la dépense et les mémoires fournis tant du chirurgien que du boucher ». La somme totale était de 1239 liv. 5 sols, et se répartissait ainsi :

Au sieur de la Chapelle, mattre chirurgien, à Alençon, pour 82 voyages dans les dites paroisses, à raison de 5 liv. chacun, cy..... 410 liv.

Pour les remèdes et médicaments qu'il a fournis aux pauvres malades, suivant son mémoire 670 liv.

Au nommé Pierre Gérard, boucher à Damigny, qui a fourni 611 livres de viande pour leur bouillon, suivant son mémoire certifié, ci 159 liv. 5 s.

Turgot, par sa lettre du 31 may 1775, se félicitait d'apprendre que l'épidémie avait cessé dans la paroisse de Joué-du-Bois et approuvait le mémoire des secours fournis pour la somme de 3992 liv. 18 s. 9 d. Au taux actuel de l'argent cela ferait plus de huit mille francs. On a les mémoires de la viande et du pain fournis pour les « pauvres malades » de Bellou, Ste-Opportune, Briouze, Durcet, etc. Je citerai encore, pour exemple, celui de Bellou-le-Trichard.

Au boucher.....	107 liv. 10 s. » d.
Au boulanger.....	79 liv. » s. 6 d.
Au chirurgien. { Remèdes.....	87 liv. 14 s. » d.
Voyages.....	325 liv. » s. » d.
Au sieur Cailly, médecin, pour 65 voyages à 10 liv. par jour	650 liv. » s. » d.
TOTAL	1.249 liv. 4 s 6 d.

Les dépenses s'inscrivaient jour par jour, livre par livre, et, le plus souvent, les curés des paroisses certifiaient l'exactitude des chiffres énoncés. Plusieurs même avaient établi chez eux ce que nous appelons aujourd'hui des fourneaux économiques, et faisaient porter aux malades le bouillon et les aliments nécessaires.

Ainsi, depuis le ministre et l'intendant jusqu'aux humbles autorités paroissiales, c'était à qui montrerait le plus d'ardeur pour répondre aux volontés et aux efforts généreux du Roi. Cependant le fléau, vaincu dans un endroit, reparaissait dans un autre, et la fin de ce malheureux siècle se trainait de disettes en épidémies. Le cri de détresse et de pitié retentissait, de jour en jour plus lugubre, aux oreilles du Roi, avec un accent découragé d'abord et bientôt menaçant.

Par quelle fatalité, tant de charitables sacrifices, tant de louables efforts, furent-ils donc impuissants, et ne trouvèrent-ils, en fin de compte, que la sanglante récompense dont le souvenir afflige tous les cœurs ?

Si j'ai bien compris la conclusion qui se dégage de ces quelques pages d'histoire, ces palliatifs n'atténuaient un moment la douleur, dans un point particulier du corps social, qu'en augmentant l'intensité de la cause intime et profonde du mal ; pareils à ces narcotiques qui endorment, il est vrai, les malades, mais qui, tout ensemble, épuisent le reste d'énergie vitale et la dernière possibilité d'une réaction efficace de la nature. Les dépenses, qu'on faisait pour secourir une partie plus misérable de la population, retombaient, en accroissement d'impositions, sur l'autre partie voisine ; et le lourd pressoir du fisc se resserrait encore, sous prétexte de remédier aux affaissements que sa compression avait produits.

Le remède efficace eût été d'assurer aux paysans, par une plus équitable répartition de l'impôt, une part plus abondante dans les fruits de leur travail. Peut-être n'était-il pas alors au pouvoir d'un homme d'accomplir une réforme si difficile.

Instruisons-nous, du moins, par les insuccès douloureux de la charité administrative et officielle. Si nous avons à cœur d'empêcher le retour de la misère publique et le cortège des maladies contagieuses, qu'elle traîne après elle, efforçons-nous d'obtenir, par d'utiles travaux et le dévouement de tous à la patrie, cet équilibre heureux des dépenses publiques et de la production

privée, qui permet à la masse des travailleurs manuels de prélever d'abord, sur les fruits de leurs labeurs, avant même le propriétaire ou l'Etat, ce qui leur est nécessaire pour fournir à une alimentation saine et convenable, suffisant pour les maintenir dans de justes conditions de morale et d'hygiène. Alors, la concorde des gouvernants et des classes sociales, fondée sur une modération commune, l'assistance mutuelle et la charité fraternelle pourront, avec le secours de Dieu, prévenir les ravages du paupérisme, et subvenir aux besoins d'épidémies accidentelles et passagères.

P. BARRET,

Curé de Mieuxcé.

MIETTES DE L'HISTOIRE D'ALENÇON

LA BALLADE DU GENTIL DUC

Jean d'Alençon fut d'abord comte,
Puis duc, vers Quatorze cent dix
Ou Quatorze, suivant le compte
Des historiens érudits.
Ce fut un preux, je vous le dis
Et, quand je m'applique à connaître
S'il fut plus vaillant qu'Amadis
— Le cœur dit : Oui, l'Esprit : Peut-être.

Son fils, ainsi que le raconte
La chronique du temps jadis,
Poussé par Jeanne qui le dompte,
Réveilla-t-il les engourdis ?
Plus brave que les plus hardis,
L'Anglais le vit-il apparaître
Comme un saint parmi les bandits ?
Le cœur dit : Oui, l'Esprit : Peut-être.

Puis, ayant l'âme un peu trop prompte
Au désir des biens arrondis,
Pactisa-t-il, sans trop de honte
(Pardonnez-moi si je médis)
Avec les fous et les maudits ?
Ou, deux fois absous, deux fois traître,
Fut-il le Roi des étourdis ?
Le cœur dit : Oui, l'Esprit : Peut-être.

Prince, êtes-vous en Paradis,
 Près de saint Louis, votre ancêtre,
 Sans souci du *De Profundis* ?
 Le cœur dit : Oui, l'Esprit : Peut-être.

LA CLÉMENCE LE LOUIS XI

Le Roi Louis Onzième aimait les amoureux,

L'histoire ne dit pas leurs noms, tant pis pour eux.
 Elle avait le cœur jeune et tendre, il était page,
 Nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.
 S'aimaient-ils de longtemps déjà ? Je n'en sais rien.
 Furent-ils pris d'amour subit ? Peut-être bien.
 Etaient-ils tous les deux d'Alençon ? C'est possible.
 De bonne heure chez nous on a le cœur sensible.

Donc, ils s'aimaient sans honte et sans chagrin d'amour.
 Folâtrant à cœur joie et riant au grand jour ;
 C'était à qui des deux, de la fille et du page,
 Ferait le plus joyeux et le plus beau tapage.
 En vain les vieux bourgeois, témoins de leurs ébats,
 Leur disaient-ils : Tachez de vous aimer tout bas.
 Le compère Tristan, qui n'a pas le cœur tendre,
 Accompagne le Roi ; s'ils allaient vous entendre.
 Le Roi, depuis hier, s'est saisi d'Alençon.
 Les enfants répondaient avec une chanson.
 — Le Roi de France ici ! mettons-nous aux fenêtres,
 Disaient-ils, et tant mieux si Tristan pend les traitres
 Quand ils sont comme nous plus fous que dangereux,
 Le Roi Louis onzième aime les amoureux.

Le voilà, ce cher sire, il revient de la messe :
 Sans doute Notre-Dame a reçu sa promesse ;
 Il confirme son vœu qu'il redit tout au long,
 Chapeau bas, sous le porche, à sa Vierge de plomb,
 Puis il se signe et sort en couvrant ses oreilles.

— S'il est dévot, il est frileux, disaient les vieilles,
 On dirait qu'il grelotte. — Au mois d'août ! — Il est vieux
 — Il n'a que cinquante ans, ma commère ! — Ses yeux
 Flambent ! — Qu'il est ridé ! — Qu'il est laid ! — Qu'il est
 — Compère, pourrais-tu dire ce que vaut l'aune jaune !
 De ce camelot brun dont il est affublé.

Nos femmes ont toujours eu le bec affilé

Les bons bourgeois, croisant leurs deux mains sur leur
 Grommelaient : Notre Roi ne fait pas de dépense. [panse,
 Aurait-il donc vendu, ce pèlerin caduc,
 Les vingt-quatre chevaux de notre gentil duc ?
 S'il est trop alourdi par le poids des années
 Pour trotter, qu'a-il fait des blanches haquenées
 Qu'avait notre duchesse ? Il prie ? On n'entend pas.
 Il fait ses oraisons comme un pauvre, tout bas.
 Il a peur du bon Dieu. Qu'a-t-il fait de nos chantres ?
 Compères, imitons le Roi, serrons nos ventres.
 Il dîne d'une maille et soupe d'un denier.
 — Oh ! pour cela, nenni, répond un cuisinier,
 Il ne faut pas juger du bedon par les chausses,
 Notre Sire est friand et se connaît en sauces ;
 Hier, à son souper, devant la saison,
 On lui servit une pie, il a croqué l'oison.
 Vous croyez qu'il s'amuse à boire l'eau des sources,
 Il aime le bon vin.

— Alors, ouvrons nos bourses.

— Ouvrons nos cœurs ! disent nos jeunes gens entre eux.
 Le roi Louis Onzième aime les amoureux,

— Allons le voir passer, dit la fille. — Regarde,
Répond le page, vois comme on fait bonne garde
Autour de lui. Comment pourrons-nous approcher,
Je brave le bourgeois, mais j'ai peur de l'archer.
— Grimpons sur la muraille et montons sur la porte,
De là, nous nous rirons du peuple et de l'escorte,
Nos yeux seront à l'aise et tomberont d'aplomb
Sur le bonnet de loutre et la Vierge de plomb.

Ils sont sur le rempart. O la bonne folie !
On joue, on se lutine, on trébuche, on oublie
Que le cortège passe, on aime, on a quinze ans,
Foin du reste ! Les Rois ne sont guère amusants.

— Les voilà ! Je crois voir reluire une rapière,
Approche, dit le page, et prends garde à la pierre !
Maladroite ! C'est fait de toi, c'est fait de moi !
La pierre va tomber sur la tête du Roi !

— La tête est sauve, dit la fille qui se penche,
L'épaule aussi. La pierre a déchiré la manche,
L'étoffe de la robe était mûre et l'on voit
Que l'envers est beaucoup plus foncé que l'endroit.
L'un est couleur de cuir, l'autre couleur de rouille.
Qu'est-ce à dire ? Voilà le Roi qui s'agenouille !
Il soulève la pierre et prie à l'unisson
Notre-Dame d'Embrun et celle d'Alençon,
Saint Michel, saint Louis et tous les saints Apôtres.
Va-t-il avoir bientôt fini ses patenôtres ?

— Il se relèvera quand il aura puni
Et nous serons pendus avant qu'il ait fini,
Dit le page, Tristan nous guette avec sa corde.

— Un rayon d'indulgence et de miséricorde
N'éclaira-t-il jamais son esprit ténébreux ?

Qui sait ? le roi Louis aime aime les amoureux.

L'homme n'est point parfait. Le Roi Louis onzième
 En toute chose était d'une prudence extrême ;
 Vers son but, pas à pas, cheminant sans te moins,
 Il ne promettait guère et tenait encor moins ;
 Rude aux grands, doux au peuple et sans fausses tendresses,
 Il plaçait à profit ses coups et ses caresses ;
 Il jugeait froidement les autres d'après lui
 Et croyait volontiers aux trahisons d'autrui ;
 Il corrompait parfois sans se laisser corrompre
 Et savait juste à point plier pour ne pas rompre ;
 Il ne pardonnait point ; tributaire ou vainqueur,
 Il suivait sa fortune et gardait sa rancœur ;
 Ombrageux dans la paix, calme sous la tempête,
 Il régnait seul « ayant son conseil dans sa tête. »
 Soupçonneux en esprit, même quand il rêvait
 Il faisait sentinelle à son propre chevet ;
 Il excusait plutôt les crimes que les fautes
 Et coupait volontiers les têtes par trop hautes ;
 Par justice bourrue et souvent sans raison,
 Il faisait pendre aussi les petits à foison ;
 Il croyait gracier ceux qu'il mettait en cage ;
 Et pourtant, quand il vit la fillette et le page
 Eperdus et charmants embrasser ses genoux
 En lui disant : Cher Sire, ayez pitié de nous !
 Il fit grâce et, dit-on, essaya de sourire.
 Comment oublia-t-il ce jour-là de maudire
 Et quel désir lui prit de faire des heureux ?

Le roi Louis Onzième aimait les amoureux.

PIRE QUE MORTE

—

RONDEAU

« Pis que morte »

Pire que morte étais-tu, réponds-moi,
 O Marguerite, et de honte et d'effroi,
 Quand à Pavie, entraînant sa cohorte,
 Charles, ton duc, que la prudence emporte
 Abandonna sa patrie et son Roi ?

Parcils chagrins mettent l'âme en émoi ;
 Elle se bronze en subissant la loi,
 Mais de l'épreuve il se peut qu'elle sorte
 Pire que morte.

Epouse et sœur, en ce grand désarroi,
 Ton cœur peut-il garder sa double foi ?
 — Grâce à l'honneur, l'une brûle plus forte,
 Mais l'autre, hélas ! que rien ne reconforte,
 Semble s'éteindre et tu la sens en toi
 Pire que morte.

—

TABLE

Des Matières contenues dans ce volume.

1^{er} Bulletin

	Pages
Bureau et Commission de publication. — Liste des Membres de la Société ..	I
La Vie de Saint-Évrault, par M. l'abbé J.-B.-N. BLIN.....	1
Les derniers Mézeray, par M. Henry du MOTEY.....	85
Revue, par M. l'abbé P. BARRET.....	91
Liste des Monuments historiques du département de l'Orne... ..	112
Bibliographie.....	115
Comptes de la Société, présentés par M. DESCOUTURES.....	116

2^e Bulletin

Philologie (suite), par M. Gustave LE VAVASSEUR	117
Le Cardinal du Bellay, par M. le Marquis de la JONQUIÈRE.....	128
Notice et fragments historiques sur Aunou-sur-Orne et Saint-Cénery-près-Séez, par M. Constant BRUST.	186
Ticheville (son Église, les ruines du Prieuré), par M. A. DALLET..	195
Jugement de la Haute Justice de la Carneille, par M. Gustave de VAUDICHON	206
Analyse de divers actes du Tabellionnage d'Alençon, par M. de COURTILLOLES.....	211
Bibliographie, par M. l'abbé L. HOMMEY.....	219

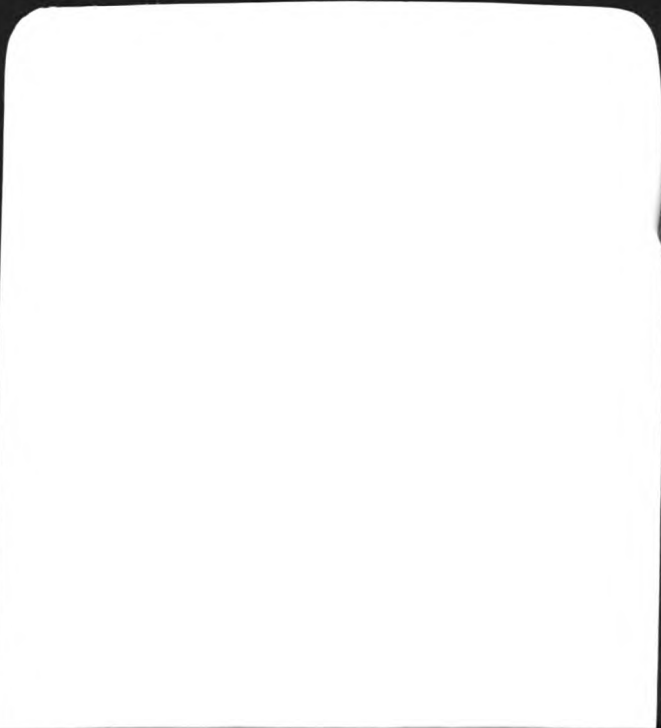
3^e Bulletin

Philologie (suite), par M. Gustave LE VAVASSEUR.....	229
Analyse de divers actes du Tabellionage d'Alençon (suite), par M. de COURTILLOLES.....	245
Une V.e de Saint-Évrout, par M. l'abbé L. HOMMEY.....	261
La Dame Blanche de la Dieuge, par M. Henry du MOTEY.....	298
Bibliographie, par M. Gustave LE VAVASSEUR.....	306
Histoire Ecclesiastique du diocèse de Coutances, par René Toustain de Billy, par M. l'abbé L. HOMMEY.....	325
Revues, par M. l'abbé BARRET.....	334
Chronique.....	343

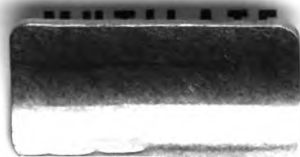
4^e Bulletin

Séance publique annuelle : Procès-verbal, par M. H. BEAUDOUIN, secrétaire de la Société.....	349
Discours de M. L. de La SICOTIÈRE, président : L'Émigration per- cheronne au Canada.....	351
Compte rendu des travaux de la Société, pendant l'année, par M. Gustave LE VAVASSEUR.....	385
Saint-Léonard d'Alençon, par M. l'abbé L. HOMMEY.....	397
Remy Belleau, par M. le docteur JOUSSET.....	421
François Pouqueville, membre de l'Institut, par M. l'abbé ROMBAULT.	433
Plebs Rustica, poésie, par M. Paul HAREL.....	450
L'Assistance Médicale dans l'Alençonnais, par M. l'abbé BARRET...	454
Miettes de l'Histoire d'Alençon, poésies, par M. Gustave LE VAVASSEUR	467





**DO NOT REMOVE
OR**



CARD

